

Leon Trotsky

œuvres

AOUT 1928/FEV. 1929

II

2^e série

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT
LEON TROTSKY



Léon Trotsky

ŒUVRES

Publiées sous la direction de Pierre Broué

juillet 1928

à

février 1929

VOLUME II

2^e série

Introduction et notes de Pierre Broué

Publications de l'Institut Léon Trotsky

© Institut Léon Trotsky, 1989.
ISBN 2-904308-13-X.

SOMMAIRE

<i>AVERTISSEMENT</i> (Institut Léon Trotsky)	11
<i>LISTE DES SIGLES</i>	13
<i>INTRODUCTION</i> (Pierre Broué)	15
<i>REPÈRES CHRONOLOGIQUES</i>	19

Nous avons titré tous les textes qui ne l'avaient pas été soit par Trotsky soit de son vivant. Les titres que nous proposons sont placés entre [].

Déclaration au VI ^e congrès de l'I.C. (12 juillet 1928)	21
Et maintenant? Lettre au VI ^e congrès de l'I.C. (12 juillet 1928)	41
La Légende du Trotskysme (12 juillet 1928)	108
[Opportunisme et Ultra-gauchisme], à Kh. G. Rakovsky (14 juillet 1928)	110
[Qu'attendre du VI ^e congrès ?], lettre-circulaire (17 juillet 1928)	113
[Au sujet des Thèses du Camarade Radek], lettre-circulaire (17 juillet 1928)	119
[Le Plénum de juillet et le Danger de Droite], lettre au congrès de l'I.C. (23 juillet 1928)	128
[Retrouvailles], à N. I. Palatnikov (20 août 1928)	138
[Les Conflits sont encore devant Nous], à V. D. Kasparova (30 août 1928)	141
[La Loi des Zigzags], à A. A. Achkenazi (30 août 1928)	145
[Le Point sur les Divergences], à I. T. Smilga (4 septembre 1928)	149
[Remarques provisoires sur le VI ^e congrès], lettre-circulaire (9 septembre 1928)	155
[Sur Max Eastman], à N. I. Mouralov (11 septembre 1928)	163

LÉON TROTSKY

[A un Critique bien intentionné], à Ia. M. Chatounovsky (12 septembre 1928)	167
[Le VI ^e congrès et les tâches de l'Opposition], à un inconnu (18 septembre 1928)	195
[Les Problèmes avec Radek], à I. N. Smirnov (19 septembre 1928)	213
[L'Attitude vis-à-vis des décistes], lettre-circulaire (22 septembre 1928)	214
[L'Organisation du Travail pour le Congrès], lettre-circulaire (29 septembre 1928)	217
Qui dirige aujourd'hui l'I.C. ? (septembre 1928)	219
[Le Sort des déportés] (1 ^{er} octobre 1928)	253
[Pas de concessions aux conciliateurs], à V. B. Eltsine (2 octobre 1928)	254
La Question chinoise après le VI ^e congrès (4 octobre 1928)	257
[Des Écrits déjà anciens], à K. B. Radek (20 octobre 1928)	310
Le danger de Bonapartisme et les tâches de l'opposition, lettre-circulaire (21 octobre 1928)	312
[Une Caricature gauchiste de Staline], à Teplov (22 octobre 1928)	328
La Crise du Bloc centre-droite (début novembre 1928)	330
[La Circulation des documents], à Sosnovsky (7 novembre 1928)	371
[Notre Voie reste celle de la Réforme], à Rafail (10 novembre 1928)	374
[La Crise au Sommet], à Kh. G. Rakovsky (10 novembre 1928)	376
[Nos Divergences avec le groupe déciste], à V. G. Borodai (11 novembre 1928)	379
Tendances philosophiques du bureaucratisme (novembre 1928)	389
Nous ferons notre devoir (déclaration) (16 décembre 1928)	412
[Il faut toucher la masse du parti], à I. T. Smilga (décembre 1928)	418
[Des mots d'ordre démocratiques pour la Chine], lettre-circulaire (décembre 1928)	421
Le Marxisme et le Rapport entre Révolution prolétarienne et révolution paysanne (décembre 1928)	425

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

Qu'est-ce que la smytchka ? (décembre 1928)	431
[Les arguments des conciliateurs], à Agatourov et Boiarchikov (10 janvier 1929)	441
[Les Documents de Lénine], à l'Institut Lénine (31 janvier 1929)	447
[Protestation] (7/8 février 1929)	448
[Sur le vote secret] (27 février 1929)	450

ANNEXES

Index des noms de personnes	453
Index des journaux et périodiques	461
Index des matières	463

AVERTISSEMENT

Ce volume est le deuxième de la seconde série des Œuvres de Trotsky commençant en 1928, au lendemain de son exclusion et avec sa « déportation » et son exil à Alma-Ata.

Comme les ouvrages de la première série à partir du volume 8, il repose essentiellement sur la documentation de la Houghton Library de l'Université de Harvard, les Papiers d'Exil de Trotsky, accessibles depuis le 2 janvier 1980. Nous n'avons pas systématiquement indiqué les textes que nous n'avons pas cru pouvoir retenir et devons regretter l'absence de certaines copies et le caractère incomplet, voire peu ou pas lisible d'autres.

Les textes traduits ou revus pour ce volume l'ont été par Isabelle Lombard et Katia Péresse, du russe. Pierre Broué a dactylographié le manuscrit, écrit présentation et notes, corrigé les épreuves. Damien Durand a fait les index. Les tâches techniques ont été réalisées par Pierre Saccoman.

Le caractère très particulier des deux premiers volumes de cette série, ne comprenant que des textes rédigés à Alma-Ata, explique que nous n'ayons malheureusement pas eu recours à la collaboration internationale dont nous avons bénéficié pour la première série.

LISTE DES SIGLES

C.C.	Comité central.
C.C.C.	Commission centrale de contrôle.
C.E.	Comité exécutif.
C.L.C.	<i>Contre le Courant.</i>
Comintern	(ou Komintern), voir I.C.
C.R.R.I.	Comité pour la reprise des relations internationales.
F.S.I.	Fédération syndicale internationale.
Gosplan	Commission du Plan d'Etat.
G.P.U.	Gosudarstvennoe Polititcheskoe Upravlenie.
I.C.	Internationale communiste.
I.L.P.	Independant Labour Party.
I.P.R.	Institut des Professeurs rouges.
K.D.	Cadet (constitutionnel-démocrate).
K.P.D.	Kommunistische Partei Deutschlands.
M.G.U.	Université de Moscou.
Nep	Nouvelle politique économique.
P.C.	Parti communiste.
P.P.S.	Polska partia socjalistyczna.
R.S.F.S.R.	République soviétique fédérative socialiste de Russie.
S.R.	Socialiste révolutionnaire.
U.S.P.D.	Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands.
V.T.I.K.	Comité central exécutif des soviets.
V.K.P. (b)	Parti communiste d'Union soviétique.

INTRODUCTION

Ce volume s'ouvre avec un texte de Trotsky consacré au plénum de juillet du comité central dans lequel les droitiers semblent avoir repris la main et réinstauré une politique de conciliation avec le paysan aisé. Ce texte est adressé au congrès de l'Internationale communiste, centre de l'attention de Trotsky pendant toute cette période, dans les mois qui le précédent et le suivent et auquel, outre la « Critique du projet de programme », il a consacré non seulement une déclaration, contresignée de nombreux déportés, mais une lettre qu'il signe, faute de possibilités de consultations, de son seul nom.

Nous ne connaissons pas aujourd'hui encore les moyens utilisés par ses camarades pour pénétrer dans le congrès et atteindre les délégués. L'homme qui lui avait envoyé les débats du plénum de juillet, B. Volotnikov, ne devait pas être au-dessous de cette tâche. Les organisateurs avaient d'ailleurs communiqué un petit nombre d'exemplaires numérotés de la « Critique », que chaque destinataire devait rendre après en avoir pris connaissance. L'Américain James P. Cannon, convaincu par sa lecture de la justesse du point de vue de Trotsky et désireux d'en rapporter un exemplaire dans son pays, dut se résoudre à enivrer un délégué australien pour lui voler le sien.

Tous ces textes sont des textes d'importance dans lesquels Trotsky s'efforce d'expliquer à la fois aujourd'hui et hier et de prévoir comment agir demain, la situation présente et le développement qui y a conduit, les nécessaires mots d'ordre des Oppositionnels. Procès de la politique, procès des mœurs, procès des hommes, il affûte les outils de son analyse. La notion de Thermidor profile à l'horizon la menace concrète. Un « bonapartisme » soviétique devient une variante possible d'une dictature qui n'est plus celle du prolétariat bien que les bases économiques en soient inchangées. Le terme « dégénérescence » pour caractériser

LÉON TROTSKY

ser les développements à l'intérieur du parti et de l'Etat revient souvent sous sa plume qui l'avait pour la première fois tracé comme une possibilité en 1923.

Trotsky suit de très près le congrès de l'Internationale communiste sur lequel il est très régulièrement tenu informé par des camarades qui ont des contacts avec les délégués, ceux, par exemple, qui lui transmettent les informations sur leur discussion avec les délégués Maurice Thorez et Palmiro Togliatti. Il sait que le congrès s'est déroulé sur deux plans : formellement, il a été un congrès Boukharine, tenu dans une grande salle avec un podium, des drapeaux, des banderoles, des discours, mais les vraies décisions — le plus souvent d'organisation — ont été prises dans de petits conclaves et communiquées dans les couloirs par des cadres bien informés. En fait, c'est une politique tout autre que celle de Boukharine que Staline est maintenant en train de concocter au début de cette « troisième période » que Boukharine a ainsi baptisée sans savoir encore avec certitude qu'elle serait celle de l'ultra-gauchisme et marquerait son élimination de tous les organismes dirigeants.

Le nombre de lettres personnelles que Trotsky envoie d'Alma-Ata diminue dans de fortes proportions. En partie parce que son fils Lev Sedov, le fidèle Ljova, assure maintenant le gros des contacts épistolaires. Mais surtout parce que le nombre de lettres qui arrivent à Alma-Ata, tend, lui, à se réduire de plus en plus. La bureaucratie a mis en place ce que ses victimes vont appeler le « blocus postal » qui consiste à arrêter tout simplement le courrier en ne laissant passer que les lettres de gens démoralisés ou qui répercutent les rumeurs semées par le G.P.U. lui-même. On saura plus tard qu'un provocateur — sans doute celui qui fera l'année d'après une autocritique retentissante sous le nom de Mikhail Akhmatov — a réussi à gagner la confiance du vieil Eltsine et s'est infiltré au sommet du travail oppositionnel.

Pourtant Trotsky, dans son lointain exil d'Alma-Ata, reçoit les informations les plus précises, les plus secrètes, dans un délai « normal » en jours et semaines. C'est ainsi sans doute qu'il n'est informé qu'un peu après le G.P.U. des confidences qu'un Boukharine terrorisé a faites sur Staline — qu'il compare à Gengis Khan — à Kamenev, surpris, qui s'emprise d'informer Zinoviev. Mais le secrétaire de Kamenev, Filip Schwalbe, appartient à l'Opposition de gauche et le compte rendu fait à Zinoviev des conversations Kamenev-Boukharine arrive bientôt sur la table de travail de l'exilé à Alma-Ata.

Ni Zinoviev, ni Kamenev n'ont l'intention de répondre aux

avances de Boukharine : c'est au contraire du « centre stalinien » qu'ils attendent les gestes dont ce dernier ne pourra se dispenser pour obtenir leur appui contre « la droite » dans le conflit qui vient. Trotsky peut ironiser à bon droit sur cette intransigeance à sens unique. Pour sa part, dans une lettre — qui circule dans les colonies et provoque quelque surprise — il a répondu à un droitier « de base » qu'il était, pour sa part, prêt à collaborer avec les droitiers eux-mêmes si ceux-ci acceptaient de se prononcer avec lui pour l'essentiel, la restauration du parti dans ses droits, la soumission de l'appareil, la destruction du régime bureaucratique, la résurrection de la démocratie de parti.

Au même moment, dans une rencontre avec deux dirigeants de l'Opposition de gauche de Moscou, le 22 septembre, le même Kamenev essaie de les entraîner dans la voie de son groupe en assurant que « Trotsky devrait rédiger un document disant : "Rappelez-nous ! Nous travaillerons ensemble" ». Et il ajoute : « Mais il est entêté, il ne le fera pas et restera à Alma-Ata tant qu'on ne viendra pas le chercher en train express. Mais quand ils enverront le train, la situation dans le pays sera telle que Kerensky pourra se mettre sur le perron ! » Trotsky se contente à ce propos de constater que Kamenev a fait quelques pas en avant et qu'il faut redoubler les coups dans la polémique contre lui.

L'organisation clandestine continue, sortant au grand jour, par exemple à Kiev ou Tiflis, pour organiser de véritables manifestations contre les arrestations et les déportations. Car celles-ci continuent. Plusieurs membres du « centre de Moscou » tombent en cette deuxième moitié de 1928 ; M. J. Blumenfeld, un ancien dirigeant du Komsomol, Moussia Magid, une vieille bolchevique, Gevorkian, un jeune enseignant, Volotnikov, et surtout Grigori Jakovlevitch Iakovine, cet ancien professeur rouge, historien, de Leningrad, qui en fut l'un des éléments de base pendant ses mois de clandestinité. Il faut mentionner aussi l'arrestation d'E. B. Solntsev qui avait été jusque-là la cheville ouvrière de l'opposition de gauche tant en Allemagne qu'aux Etats-Unis. Rappelé, il choisit, malgré les objurgations de Trotsky, de rentrer sans se soumettre, est immédiatement condamné et enfermé dans un isolateur où la population pénale grossit de jour en jour avec les condamnations très lourdes qui commencent à frapper aussi les déportés.

REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1928

JUILLET

- 4/12** – Conflit entre Staline et la droite au plenum du C.C.
- 8** – Lourdes condamnations au procès des présumés « saboteurs » de Chakhty.
- 11** – Rencontre secrète entre Boukharine et Kamenev.
- 13** – Discours de Rykov à Moscou.

AOÛT

- Nouvelles arrestations et déportations dont celle de Man Nevelson, gendre de Trotsky.

SEPTEMBRE

- 11** – Discours d'Ouglanov à Moscou définissant les propositions de la droite.
- 18** – Réintégration de Piatakov dans le parti.
- 24** – Plusieurs centaines de militants de l'Opposition de gauche arrêtés.
- 29** – Le C.C. du K.P.D. suspend Thälmann pour sa complicité avec Wittorf.

OCTOBRE

- 7** – Évasion d'U.R.S.S. de Miasnikov.
- 18** – Sur ultimatum de Staline, le C.C. du K.P.D. renverse sa position sur Thälmann.

LÉON TROTSKY

- 20** – 31 oppositionnels de gauche arrêtés à Kiev.
- 27** – Cannon, Shachtman et Abern exclus du P.C.A.

NOVEMBRE

- 11** – Spector exclu du P.C. canadien.
- 15** – Parution du n° 1 du *Militant*.
- 19** – Discours de Staline devant le comité central.
- 20** – Swabeck et Glotzer exclus du P.C.A.
 - Blocus du courrier des déportés.
 - 300 arrestations d'oppositionnels de gauche, dont 118 à Leningrad, 42 à Kiev, 35 à Kharkov.
- 30** – Ouglanov déplacé.

DÉCEMBRE

- 15** – Brandler et Thalheimer exclus du P.C. allemand.
- 16** – Volinsky présente un ultimatum à L.D.
- 23** – Cambriolage de l'appartement de Cannon.

DÉCLARATION DE L'OPPOSITION DE GAUCHE RUSSE AU VI^e CONGRÈS DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE¹

(12 juillet 1928)

Le congrès qui se réunit en ce moment siège après un intervalle de plus de quatre ans² marqués par des événements internationaux de la plus grande importance et par de cruelles erreurs de direction. L'Opposition des bolcheviks-léninistes a maintes fois donné son appréciation sur ces événements et ces erreurs, dans une série de documents, d'articles et de discours. Le cours des événements a déjà justifié et justifie de plus en plus le point de vue de l'Opposition dans toutes ses considérations fondamentales et essentielles (son jugement sur la défaite de 1923 en Allemagne, ainsi que sur les prévisions du développement à venir de la stabilisation ; son appréciation de l'ère démocratique-pacifiste et de l'évolution du fascisme et de la social-démocratie ; les rapports entre l'Amérique et l'Europe ; le mot d'ordre des Etats-Unis soviétiques d'Europe ; les problèmes stratégiques de la révolution chinoise et du comité anglo-russe ; les questions relatives au développement économique de l'U.R.S.S. ; celle de la construction du socialisme dans un seul pays, etc.). Il n'est pas possible, ni d'ailleurs nécessaire, en restant dans les limites fixées à cette déclaration, de revenir sur ces questions que nous avons déjà suffisamment mises en lumière. Il suffira de répéter que toutes les erreurs de principe de la direction sont la conséquence du glissement provoqué par l'abandon de la ligne de conduite marxiste, bolchevique, pour une ligne centriste qui a, jusqu'à ces derniers temps, dévié de plus en plus à droite. L'orientation fausse poursuivie avec acharnement pendant plusieurs années est liée depuis 1923 indissolublement à la dégénérescence du régime interne des

1. Déclaration (T 3123) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le V^e Congrès de l'I.C. avait commencé le 17 juin 1924.

LÉON TROTSKY

partis, régime de fonctionnarisme bureaucratique qui sévit dans l'Internationale communiste et dans toute une série de ses sections, plus particulièrement dans le P.C. de l'U.R.S.S. La bureaucratisation a atteint, au cours de cette période, des proportions absolument inouïes ; elle se présente sous des formes qui menacent les fondements même du parti du prolétariat international. L'esprit bureaucratique et l'arbitraire de l'appareil du parti se manifestent de la façon la plus patente, la plus incontestable, dans le fait que la direction appelée à régir les plus grands événements se déroulant dans le monde entier a évité pendant plus de quatre ans de convoquer le congrès de l'I.C. ; en même temps, le C.E. élu au V^e congrès a subi un complet remaniement intérieur entrepris en dehors de tout congrès dans le but d'éliminer son noyau dirigeant désigné au V^e congrès³. Les conséquences de cette ligne de conduite erronée, ainsi que des pénibles défaites qu'elle a provoquées, sont les suivantes : retard dans la croissance de l'I.C. et dans l'extension de son influence, affaiblissement de la position internationale de l'U.R.S.S., ralentissement de l'allure de l'évolution économique et de la construction du socialisme dans le premier Etat ouvrier.

La tendance des masses à s'orienter vers la gauche, qui commence à se dessiner en Europe, traverse à présent sa première étape et pose devant l'I.C. des problèmes de la plus haute importance exigeant un changement radical d'orientation et un nouveau regroupement des forces à l'intérieur. De son côté d'ailleurs, la situation politique et économique de la république des soviets renforce avec la même acuité ces exigences. Le V^e congrès se réunit au moment où, sous la pression des événements, la brisure de la ligne suivie par la direction se manifeste déjà : la poussée à gauche est ébauchée tant dans une série de résolutions et de mesures pratiques adoptées par le C.C. du P.C.U.S. que dans certaines décisions du plénum du C.E. de l'I.C. siégeant en février. Cette poussée peu cohérente à gauche s'est reflétée partiellement dans le projet de programme présenté au VI^e congrès : c'est précisément pour cela que ce document présente un caractère éclectique et ne peut en rien, ni à aucun degré, servir de directive à

3. Parmi les élus à l'exécutif au V^e congrès figuraient Zinoviev, Trotsky, Chen Duxiu, Albert Treint, Neurath, Ruth Fischer, Scheflo, Arthur Rosenberg qui, tous, avaient été exclus depuis. Les plénums avaient introduit par fournées dans les organismes dirigeants des « zinoviéquistes » puis des « stalino-boukhariens ».

l'avant-garde prolétarienne internationale. Le soussigné a tenté de présenter dans deux vastes études, écrites à l'occasion du VI^e congrès, une appréciation du projet de programme examiné à la lumière des modifications qui se sont produites dans la situation politique internationale (plus particulièrement au cours des cinq dernières années)⁴ ainsi qu'un jugement sur le dernier changement d'attitude du C.C. du P.C.U.S., sur le dernier plenum du C.E. de l'I.C. en rapport avec la situation en U.R.S.S. et dans l'I.C.⁵ L'un de ces travaux est déjà expédié, l'autre sera adressé au VI^e congrès en même temps que la présente déclaration. Le but de celle-ci est de poser devant l'instance suprême de l'Internationale communiste la question de la réadmission dans le parti des bolcheviks-léninistes (Opposition) en se basant sur un exposé clair et précis de leur convictions par rapport à la situation actuelle et aux tâches incombant à l'I.C.

L'isolement auquel sont réduits les partisans de la « Plate-forme des bolcheviks-léninistes (Opposition) », éloignés de la capitale et séparés les uns des autres par des centaines et des milliers de kilomètres (déportés en Sibérie, en Asie centrale, etc.) les empêche totalement d'élaborer en commun une déclaration collective. Les lettres adressées aux oppositionnels exilés (aussi bien que les envois recommandés) n'arrivent qu'exceptionnellement : il arrive une lettre sur trois ou quatre, et cela après des interruptions d'un, deux ou trois mois ; dans cette situation, la présente déclaration ne peut forcément porter que mon seul nom⁶. Il est très probable, il est même certain, que si ce document avait été soumis à une discussion collective, des modifications importantes y auraient été apportées. Pourtant la correspondance que j'entretiens actuellement avec ceux qui se sentent en affinité d'idées avec moi, si restreinte et si étouffée soit-elle, me permet d'affirmer avec une totale certitude que, dans ce qu'elle a d'essentiel, cette lettre exprime l'opinion, sinon de la totalité, tout au moins de l'écrasante majorité des partisans de la plate-forme de l'Opposition et, en particulier, celle de plusieurs centaines de déportés.

Il est impossible de concevoir une politique juste à l'intérieur de l'U.R.S.S. sans une politique juste de l'I.C. Aussi la question de la ligne à adopter par l'I.C., c'est-à-dire le choix

4. La « Critique du Projet de programme », *Œuvres*, I., pp. 210-416.

5. Voir pp. 128-137.

6. Cette déclaration était signée du seul Trotsky.

LÉON TROTSKY

stratégique de la voie à suivre par la révolution internationale, domine à nos yeux toutes les autres questions. Mais l'histoire a voulu que la clef de la politique de l'I.C. soit constituée par celle du P.C. de l'U.R.S.S. Il est inutile de parler ici des conditions et des causes qui ont réservé de plein droit à ce parti le rôle de parti dirigeant dans l'I.C. Ce n'est que grâce à la direction exercée par le P.C. de l'U.R.S.S. que l'I.C. a acquis, au cours des premières années de son existence, des conquêtes réellement formidables. Mais la politique erronée pratiquée ensuite par les dirigeants du P.C. de l'U.R.S.S., ainsi que la bureaucratisation du régime interne de ce dernier ont fait que l'influence féconde exercée par le bolchevisme sur l'I.C. du point de vue doctrinal et politique s'est vue de plus en plus remplacée et éliminée au profit de « combinaisons » qui sont l'œuvre de fonctionnaires et d'administrateurs. Ceci explique aussi bien l'absence de congrès pendant quatre ans que le vote au dernier plenum du C.E. de l'I.C. d'une résolution qui affirme que « l'Opposition du P.C. de l'U.R.S.S. table sur le renversement du pouvoir des soviets » : cette affirmation ne discrédite que ceux qui l'ont votée, et elle ne parvient daucune façon à entacher la valeur révolutionnaire des bolcheviks-léninistes (Opposition). La tâche présente consiste à sauvegarder ou plus exactement à faire renaître l'influence décisive des idées et de la politique bolcheviques sur les jeunes partis de l'Internationale communiste en les libérant en même temps des ordres des bureaucrates. Cette tâche est indissolublement confondue avec celle des modifications à apporter à l'orientation et au régime intérieur du P.C. de l'U.R.S.S. lui-même. Nous basant ainsi sur des vues d'avenir internationales et sur les intérêts essentiels de l'Internationale communiste, nous concentrerons dans la présente déclaration notre attention sur la crise du P.C. de l'U.R.S.S., sur les groupements qui existent en son sein et sur les circonstances qui en découlent, telles qu'elles se présentent, selon nous, devant l'Opposition.

Seul un esprit superficiel pourrait ne pas voir les immenses difficultés objectives qui se dressent et qui se dresseront d'ailleurs contre toute direction du P.C. de l'U.R.S.S. dans la situation présente. Ces difficultés sont dues avant tout à des causes fondamentales telles que le caractère petit-bourgeois du pays et l'encerclement capitaliste. Les erreurs commises par la direction pendant les cinq dernières années ont en outre signifié une accumulation renouvelée de difficultés nouvelles. Stigmatiser des erreurs n'en détruit pas les conséquences, et celles-ci

deviennent, à leur tour, une condition objective. Toute direction serait obligée de prendre comme point de départ la situation objective, compliquée au suprême degré par une accumulation obstinée d'erreurs. Cela signifie qu'il n'existe pas de solution simple et rapide. On peut même admettre, jusqu'à un certain point, qu'une solution allant résolument vers la droite en élargissant les limites de la Nep et en restreignant celles du commerce extérieur, donnerait des résultats plus rapides et plus directs qu'une orientation vers la gauche. Seulement ces résultats nous entraîneraient sur une tout autre voie. Une forte importation des marchandises et des capitaux étrangers, faisant suite à l'abolition ou à la limitation du monopole, la baisse des prix industriels, l'extension de l'exportation, etc., tout cela entraînerait, au cours de la période qui suivrait immédiatement, une atténuation de la disproportion, une réduction de l'écart des « ciseaux », une certaine régularisation du marché, l'enrichissement du village, c'est-à-dire des éléments riches de ce dernier, et même une certaine diminution du chômage. Mais ces résultats seraient obtenus sur la voie du capitalisme qui, au bout de quelques brèves étapes, intégrerait l'U.R.S.S. dans la chaîne impérialiste. La « Russie n° 2 » se retrouverait le chaînon le plus faible de celle-ci et il en résultera pour elle une vie de semi-colonie. Pourtant, avant que la voie à droite n'apparaisse comme celle du capitalisme arriéré et esclavagiste, de l'exploitation odieuse des travailleurs, de nouvelles guerres au service des maîtres de l'impérialisme mondial, les résultats immédiats de la politique de droite pourraient, aux yeux de masses considérables de la campagne et même des villes, être acceptées comme une issue à l'impasse dans laquelle se trouve actuellement l'économie, devant la pénurie de marchandises, les queues aux portes des boulangeries et le chômage grandissant. C'est précisément en cela que réside, du point de vue politique, le danger d'orientation à droite ; après la pénible expérience de la politique centriste, elle pourrait donner des résultats trompeurs et attrayants, après avoir accompli la première étape de la route qui mène directement à l'abîme du capitalisme. Il n'existe pas et il ne peut pas exister de recette de gauche simple, permettant de triompher d'un seul coup des difficultés qui se dressent sur la voie du socialisme. En général, dans les limites d'une seule nation, il est impossible de vaincre entièrement les difficultés qui proviennent du retard de la révolution mondiale. Il faut que cela soit dit clairement, fermement, honnêtement, en marxiste, en leniniste.

LÉON TROTSKY

Pourtant il est aussi peu logique de tirer des déductions pessimistes pour l'U.R.S.S. en se basant sur l'indéfectible dépendance qui lie la construction du socialisme à la révolution internationale, que d'arriver à des conclusions du même genre que pour la révolution allemande, parce qu'elle dépend directement des succès de la dictature en U.R.S.S. L'idée même qu'on puisse déduire logiquement le pessimisme du fait que notre édification socialiste est fonction des rapports internationaux, est une honte pour un marxiste.

Mais, bien que le sort de la révolution soit fonction de son caractère international, il n'en résulte nullement que le parti de chaque pays soit exempté du devoir de faire en ce sens le maximum d'efforts. Au contraire, cette obligation ne fait que grandir : en effet, les fautes économiques commises à l'intérieur de l'U.R.S.S., non seulement retardent la construction du socialisme dans notre pays, mais frappent de la façon la plus directe la révolution mondiale. Si, en temps voulu, c'est-à-dire dès le XII^e congrès, l'on s'était assigné comme but de vaincre la disproportion existant dans le domaine économique par une juste politique de répartition des revenus nationaux et par une industrialisation intense, notre position serait maintenant bien plus avantageuse. Certes, même dans ce cas, des difficultés importantes se dresseraient encore devant nous. Mais dans la lutte mondiale que nous menons, ce qui importe, ce sont l'allure et les délais. Si le développement économique avait une allure plus rapide, si, par conséquent, les rapports de force entre les classes à l'intérieur du pays nous étaient plus favorables, nous pourrions marcher avec infiniment plus d'assurance vers les victoires du prolétariat dans les pays les plus avancés. Le cours de gauche n'implique pas, en soi, la construction, par nos propres forces, du socialisme tout entier. Il ne peut même pas impliquer le triomphe complet sur les contradictions internes du pays, aussi longtemps qu'il en subsiste dans l'ensemble du monde. Mais il peut établir graduellement un règlement plus juste des contrastes internes entre les classes, plus juste du point de vue du socialisme en construction : en hâtant l'allure de la croissance, grâce à une politique plus juste de la répartition du revenu national, en arrivant à un renforcement plus sérieux et plus systématique des positions dominantes occupées par le prolétariat, en renforçant au point de vue politique une ligne de conduite de classe plus claire et plus ferme, en établissant des liens plus profonds avec l'œuvre de l'I.C., en assurant enfin la prévoyance et la direction marxiste dans les problèmes fonda-

mentaux de la révolution prolétarienne mondiale. L'ensemble de tout cela constitue précisément tout ce qu'il faut pour vaincre du point de vue international. Le cours de gauche présuppose un plan économique réparti sur plusieurs années, plan profondément médité, plan audacieux de grande envergure, qui n'oscillerait pas, de côté et d'autre, sous les coups des manœuvres dues aux changements de conjoncture, manœuvres absolument nécessaires, mais qui ne doivent pas avoir une importance décisive. Le cours de gauche présuppose aussi l'existence d'une direction extrêmement cohérente, capable de remonter le courant, de sauvegarder dans sa stratégie la ligne de conduite générale et de la maintenir à travers toutes les sinuosités imposées par la tactique. Or cela exige de l'optimisme réel devant les questions de la révolution prolétarienne internationale et, sur cette assise inébranlable, une foi profonde dans la possibilité de construire avec succès le socialisme dans notre pays. Des circulaires ne peuvent amener qu'un zigzag vers la gauche. Mais il est impossible d'appliquer le cours de gauche à coup de circulaires. Pour réaliser ce cours prolétarien, leniniste, notre parti, de la base au sommet, a besoin d'une orientation nouvelle, d'un nouveau regroupement de ses forces. C'est un processus qui doit se développer sérieusement et longuement. Il faut rendre au parti sa pensée collective libre, sa volonté souple. Il faut que le parti cesse d'avoir peur de ses cadres. Il faut que les cadres ne puissent ni n'osent terroriser le parti. Il faut que le parti redevienne le parti. Une politique de droite est possible, entraînant des victoires évidentes et relativement rapides... pour le capitalisme. Une politique de gauche est également possible en tant que politique de dictature du prolétariat, de construction du socialisme et de révolution internationale. Mais ce qui ne peut pas exister en tant que politique durable et victorieuse (et *d'autant plus* en tant que politique bolchevique), c'est un soi-disant « cours de gauche », pratiquant des méthodes de « combinaisons » centristes, étranglant le parti et continuant à démolir son aile gauche. A moins que le parti n'impose sa transformation en cours de gauche, un zigzag gauche du centrisme de ce genre fera inévitablement faillite, et cela se produira d'ailleurs bien avant qu'il ait pu amener des résultats pratiques de quelque importance. A ce moment, la droite pourra avoir tous les atouts dans son jeu ; elle se renforcera immédiatement aux dépens du centre actuel, se choisissant peut-être même des chefs dans les rangs de celui-ci.

Ceux qui pensent que le virage à gauche effectué par

LÉON TROTSKY

l'appareil du parti réduit à néant le péril de droite, se trompent totalement⁷. Jamais, au contraire, ce danger n'a été plus grand, plus menaçant, plus imminent qu'aujourd'hui. La position la plus dangereuse pour une voiture qui monte une côte très rude est celle où les roues avant ont déjà franchi le sommet tandis que l'arrière, le lourd fardeau et les voyageurs sont encore de l'autre côté de la pente. C'est précisément à ce moment que le maximum d'efforts des chevaux et du cocher est nécessaire ; c'est surtout à ce moment que les voyageurs eux-mêmes doivent pousser aux roues.

Mais malheur à eux, s'ils somnolent ou s'ils hésitent en se serrant les uns contre les autres, tandis que le cocher, se retournant vers l'arrière, brandit en guise de fouet l'article 58 du Code pénal pour chasser ceux qui, les manches retroussées, empoignent les rayons, poussent le véhicule et le soutiennent de leurs dos par-derrière. C'est juste à ce moment que la voiture peut se précipiter de tout son poids en arrière et rouler sur la pente abrupte. Jamais le péril de droite ne fut aussi grand, aussi menaçant, aussi imminent qu'à présent.

Quelle est à l'heure actuelle la signification de ce péril de droite ? Il s'agit moins de danger d'une contre-révolution bourgeoise achevée et agissant ouvertement, que de celui d'un Thermidor, c'est-à-dire d'un coup d'Etat ou d'une poussée contre-révolutionnaire partielle, qui, précisément parce qu'elle est inachevée, peut encore se dissimuler assez longtemps sous des formes révolutionnaires tout en revêtant déjà, quant au fond, un caractère nettement bourgeois.

Dans ce cas, le retour de Thermidor à la dictature du prolétariat ne pourrait s'effectuer qu'à travers une nouvelle révolution. Nous avons affirmé à plus d'une reprise (notamment au plenum du comité central en février 1927) que la direction centriste, en pourchassant la gauche, traîne inévitablement après elle une longue queue de suiveurs venant de la droite du parti, sortant même de ses limites, et dont l'extrémité est formée de thermidoriens conscients et combatifs. Nous avons prédit que cette queue pesante finirait inéluctablement par pousser la tête et que ce choc pourrait être le point de départ d'un profond regroupement au sein du parti, c'est-à-dire de l'affirmation de

7. L'idée que le tournant du parti en février 1928 signifiait la liquidation du danger de droite apparaissait déjà dans les textes écrits en exil par Radek et Préobrajensky et la discussion avec eux avait occupé bien du temps dans la première moitié de l'année.

plus en plus insolente de l'aile droite, d'un déplacement à gauche plus brutal et plus audacieux du noyau prolétarien du parti et d'une agitation convulsive de la fraction centriste de l'appareil, perdant peu à peu ses forces. L'insurrection des koulaks de 1927-1928, qui se déroula sans effusion de sang et bénéficia de l'appui de membres du parti qui voulaient coexister pacifiquement avec toutes les classes, constitue précisément l'un de ces remous où la queue vient pousser la tête⁸. La *Pravda* elle-même a maintenant officiellement reconnu (dans un article de fond publié le 15 février 1928) qu'il existait dans notre parti une aile thermidorienne ou semi-thermidorienne influente. Quels autres thermidoriens en effet peut-il y avoir dans un parti prolétarien que ceux qui sont, à tout moment, prêts à détruire l'Opposition et qui veulent vivre en paix avec le koulak, qui entraîne avec lui le paysan moyen contre le pouvoir des soviets ? Nous ne voulons pas dire par là que tous ceux qui appliquent cette politique veulent consciemment en arriver à un Thermidor. Non, les thermidoriens et, à plus forte raison, les semi-thermidoriens n'ont, en général, jamais brillé par une perspicacité historique profonde ; c'est seulement cela qui permet à un grand nombre d'entre eux de remplir leur rôle de défenseurs d'une autre classe. Ainsi le choc de la queue poussant la tête s'est produit, choc sérieux, mais qui n'a eu jusqu'à présent que valeur de signal et d'avertissement. Des regroupements commencent à prendre forme dans le parti, bien qu'encore très imprécis et très insuffisants. Une des formes par lesquelles se manifeste ce processus est la transformation de la manœuvre gauchiste réalisée dans les sommets, et qui grandit jusqu'à devenir un zigzag sérieux vers la gauche. Ainsi les deux roues avant du parti — peut-être même seulement l'une d'elles — semblent-elles avoir atteint le sommet de la côte alors que le chariot tout entier, si lourdement chargé, est encore en pleine montée et que cette montée peut devenir pour lui une terrible dégringolade.

Quel est dans des circonstances aussi critiques le devoir actuel de l'Opposition de gauche ? Nous parlons évidemment ici de la véritable Opposition leniniste, pas de ces occasionnels compagnons de route, toujours prêts à abandonner leurs idées si

8. L'expression « insurrection des koulaks » pour les années 1927-1928 peut paraître exagérée : à la fin de 1927 on n'avait presque partout collecté que 20 à 30 % des quantités escomptées, ce qui avait bien la signification d'une rébellion ouverte.

on le leur demande instamment, pour adhérer à d'autres, plus faciles à défendre. Pour répondre plus nettement à la question du devoir de l'Opposition, il faut commencer par examiner la pire des éventualités : il faut supposer qu'utilisant, d'année en année, les erreurs de la direction, la désorganisation chronique du marché, la cherté de la vie, le chômage, les tracasseries de l'administration, etc., la queue thermidorienne tente dans l'avenir, à un moment difficile, à l'occasion de difficultés plus grandes encore, de pousser sérieusement la tête, c'est-à-dire tente de passer, des formes semi-légales de sabotage capitaliste auxquelles elle recourt actuellement, à la guerre civile directe.

Peut-on *a priori* exclure une telle éventualité ? Non, malheureusement non. Surtout s'il survenait des complications internationales. Celui qui soutiendrait le contraire endormirait traîtreusement le parti.

Peut-on redouter qu'une importance fraction des piliers du faux monolithisme du parti à Smolensk, Artemovsk, Chakhty et même Leningrad, et même Moscou, tirent leur épingle du jeu au moment difficile, ou trahissent directement ? Non seulement on peut, mais on doit le redouter. Les révélations récentes ne font qu'à peine soulever le bord du rideau bureaucratique. Dans ce domaine, le parti doit être prêt à faire face aux pires dangers.

Peut-on d'autre part s'imaginer un Oppositionnel qui dirait : « Ils ont créé cette situation par leur politique : qu'ils se débrouillent ! » Non, on ne peut concevoir un Oppositionnel tenant un tel langage, à moins qu'il ne s'agisse d'un agent des Gardes blancs, d'un provocateur infiltré dans les rangs de l'Opposition avec le dessein de lui nuire. Les Oppositionnels combattront pour le parti, pour la dictature, pour la révolution d'Octobre, comme il convient à des révolutionnaires dévoués, sans arrière-pensée, tels qu'ils se sont affirmés en défendant l'étendard du bolchevisme dans les circonstances historiques les plus pénibles, alors que persécutions et répression tombaient sur eux drues comme grêle. Les cadres de l'Opposition ont tenu sous cette épreuve. Si le bureaucratisme et la stupidité de l'appareil du parti en venaient à empêcher les Oppositionnels de tenir leur place dans les rangs de l'armée régulière au moment d'un péril extrême, ils combattraient l'ennemi de classe en francs-tireurs, car un révolutionnaire défend la révolution sans avoir besoin d'ordres pour le faire. On pourrait ne pas parler de tout cela, si de furieux cris hystériques n'annonçaient pas que l'Opposition est devenue défaitiste et qu'elle mise sur la chute du pouvoir des soviets.

L'allégation selon laquelle l'attitude des Oppositionnels est sans importance pour la défense de la dictature, du fait de leur faiblesse numérique, apparaît, surtout maintenant, comme tout à fait dénuée de valeur. Si l'Opposition est si faible, pourquoi l'appareil, la presse, les orateurs officiels, les professeurs des écoles du parti, pendant cinq ans, et le G.P.U., dans la dernière période, se sont-ils assignés comme tâche principale la lutte contre l'Opposition ? Pourquoi tous les discours, les articles, les circulaires, les instructions, les livres prennent-ils cette lutte comme point de départ et tournent-ils autour d'elle ? Mais, quelle que soit la valeur de l'influence exercée par l'Opposition, celle que l'on peut voir et celle qui existe en puissance, celle d'aujourd'hui, et celle de demain, une seule chose est incontestable : le parti de la dictature du prolétariat peut compter sur ce détachement qui lui appartient totalement et sans réserve, en toutes circonstances.

Quoi qu'il en soit, une autre question demeure, d'une actualité plus brûlante : que peut et que doit faire l'Opposition maintenant, dans la période présente, critique, de crise ? Nous voulons poser ici nettement toutes les questions afin de ne laisser place à aucune supposition, à aucun malentendu. L'Opposition peut-elle soutenir la droite contre les centristes qui détiennent formellement le pouvoir, afin d'aider à leur renversement, de se venger sur eux de l'odieuse persécution qu'ils ont subie, de leur brutalité, de leur déloyauté, de l' « officier de Wrangel »⁹, de l'article 58 et d'autres affaires laissées à dessein dans l'ombre ? De telles combinaisons entre la droite et la gauche ont existé au cours des révolutions, elles ont aussi ruiné des révolutions. La droite, dans notre parti, représente le chaînon auquel s'accrochent en secret les classes bourgeois afin d'entrainer la révolution dans la voie de Thermidor. Pour l'instant, le centre tente de résister, ou de résister à moitié. Il est clair que l'Opposition n'a rien de commun avec un esprit « combinard » aventurier, espérant renverser le centre avec l'appui de la droite. L'Opposition appuie chaque pas, même hésitant, vers une ligne prolétarienne, toute tentative, même indécise, pour résister aux éléments thermidoriens. L'Opposition le fait et le fera, tout à fait indépendamment du fait que le

9. En 1927, un agent du G.P.U. se faisant appeler Stroilov avait offert ses services à l'Opposition pour l'impression de sa plate-forme. Staline avait ensuite révélé qu'il s'agissait d'un « ancien officier de l'armée Wrangel », probablement le fameux provocateur Oupenintch. Piotr N. Wrangel (1878-1928), général blanc, avait conduit la dernière armée blanche pendant la guerre civile.

centre, s'appuyant sur la droite, le veuille ou non. L'Opposition ne pose pour cela aucune condition d'accord, de concession, etc. Elle tient simplement compte du fait que le zigzag esquissé actuellement par la tactique du centre suit parallèlement, à une certaine distance, la ligne observée par la stratégie de la politique bolchevique. Nous avons déjà dit (et, la dernière fois, dans notre déclaration lue au XV^e congrès par le camarade Smilga¹⁰⁾ que l'Opposition, même chassée du parti, ne se considérait pas comme déliée de ses devoirs envers lui, ni de la responsabilité qui incombe au parti dans son ensemble vis-à-vis du pays. Nous ne pouvons que répéter ici intégralement ce que nous disions alors. Cela signifie en particulier que, malgré les persécutions, les exclusions, l'article 58, etc., chaque oppositionnel est prêt, comme autrefois, à exécuter les missions que le parti lui confierait, indépendamment de son attitude à l'égard de la direction et du régime appliqué par cette direction. Pourtant, l'Opposition peut-elle, du point de vue politique, se tenir pour responsable devant le parti, du tournant actuellement réalisé, en le qualifiant de cours léniniste juste ? Non, elle ne le peut pas. L'appui accordé par l'Opposition à tout mouvement, même partiel, conduisant à une ligne prolétarienne, ne sera jamais une approbation du centrisme (même de gauche), comme la formulent les médiocrités du parti, passant sous silence sa faculté de ne faire les choses qu'à moitié, son incohérence, les erreurs qu'il continue à commettre, ou fermant hypocritement les yeux pour ne pas voir ses théories révisionnistes qui préparent pour demain de nouvelles fautes, plus lourdes encore. Tout en soutenant contre la droite tout pas du centre vers la gauche, l'Opposition doit critiquer (et critiquera) la complète insuffisance de ces démarches et le caractère incertain de ce revirement, dans la mesure où il conserve le caractère de mesures exécutées sur ordre mais qui n'émanent pas véritablement du parti. L'Opposition continuera avec intransigeance à dénoncer devant le parti les immenses dangers qui proviennent de l'inconséquence, du manque de réflexion politique, des contradictions politiques du cours actuel, persistant à s'appuyer sur le bloc du centre avec la droite contre l'aile gauche. L'Opposition peut-elle, dans ces conditions, renoncer à sa plate-forme ? Maintenant, moins que

10. Ivar T. Smilga (1892-1937) un Letton, « complice de Lénine » en octobre 1917, ancien dirigeant du Centrobalt puis d'organismes économiques était l'un des ex-dirigeants de l'Opposition unifiée non issus de celle de 1923 resté fidèle en déportation. Il était proche de Radek et Préobrajensky.

jamais. Abjurer de cette façon équivaudrait à renoncer au fondement médité, généralisé et systématisé, du cours de gauche : ce serait rendre le meilleur des services à la droite, dont tous les espoirs et les calculs pour parvenir à la victoire reposent, à juste titre, sur les zigzags et l'incohérence de l'orientation centriste. La poursuite de la lutte pour les idées et propositions exprimées dans la plate-forme est l'unique soutien juste, sérieux et honnête que l'on puisse donner à toute démarche quelque peu progressiste du centre. C'est à cette seule condition que l'on peut nourrir l'espoir de voir le parti réussir, par une réforme interne, à transformer le zigzag centriste de gauche de la direction en un véritable cours léniniste.

Cette lutte pour la plate-forme de l'Opposition est-elle compatible avec l'unité du parti ? Elle peut se trouver provisoirement incompatible avec elle, face à un régime bureaucratique, c'est-à-dire injuste et malsain, l'exclusion de l'Opposition l'a démontré. Mais la circulaire du comité central du 3 juin constitue avant tout l'aveu criant (bien que contraint et forcé) du caractère malsain et insoutenable du régime qui s'est créé dans notre parti au cours des cinq dernières années. Dans un régime sain, la critique la plus rigoureuse des erreurs de principes commises par le comité central est parfaitement compatible avec l'unité du parti et la discipline de fer dans l'action. Quant aux divergences d'opinion (maintenant qu'elles ont déjà subi l'épreuve gigantesque des événements), elles pourraient être relativement aisément liquidées par le parti, si celui-ci reconquérail ses droits élémentaires : c'est là-dessus que convergent à présent toutes les questions.

La lutte pour les convictions exposées dans la plate-forme des bolcheviks-léninistes (Opposition) est-elle compatible avec l'abandon de l'emploi des méthodes fractionnelles pour les défendre ? Face à un régime qui, selon l'expression même employée dans la même circulaire du 3 juin, est « atteint du bureaucratisme le plus odieux », toute critique des opinions du comité central, du comité provincial, du comité de rayon, du secrétaire de cellule, est flétrie du qualificatif de « fractionnelle » et presque toujours refoulée obligatoirement dans la voie du travail fractionnel. L'Opposition est intégralement et totalement disposée à ne défendre son point de vue que par des méthodes rigoureusement normales au sein du parti, en prenant fermement pour base l'ensemble des résolutions du X^e congrès sur la démocratie dans le parti et l'interdiction des fractions. Pourtant, même maintenant, après les derniers manifestes et

LÉON TROTSKY

circulaires, l'Opposition ne se fait aucune illusion quant au régime interne du parti. La crédulité bienheureuse qui consiste à prendre les paroles pour des actes, les manifestes contradictoires pour un sûr cours de gauche, n'a jamais été et ne sera jamais considérée comme une qualité par un révolutionnaire prolétarien, surtout s'il a vécu et médité sérieusement l'expérience des cinq dernières années¹¹. Jamais encore l'esprit fractionnel n'a autant qu'à présent, après la tentative d'amputer mécaniquement l'Opposition, rongé le parti. La droite, le groupe-tampon, les deux tronçons de fait de l'Opposition de Leningrad¹², les bolcheviks-léninistes (Opposition), voilà les principaux groupes qui existent maintenant dans le parti, sans compter les sous-fractions. Le centrisme de la fraction dirigeante, avec son imprécision, son incohérence dans les idées de la politique, est un véritable bouillon de culture pour l'esprit fractionnel de droite et de gauche. Ce ne seront pas des mesures à l'extérieur, des manifestes, des arrestations, qui permettront de sortir de cette situation. Seul un cours juste, élaboré et appliqué par le parti tout entier, peut triompher de l'esprit de fraction qui le dévore. On n'arrivera à un tel cours que par l'exercice de la critique par le parti, l'examen des principales déviations et des vices du régime apparus au cours des cinq dernières années. Il faut condamner le cours pour frayer la voie à celui qui est juste. Quand à l'« autocritique » annoncée dans manifestes et articles, elle se réduit jusqu'à présent au fait qu'on laisse le mécontentement de la base s'exprimer contre des fautes secondaires, ou qu'on sacrifie comme victimes expiatoires une ou deux centaines de bureaucrates. La critique de l'exécution est présentée comme bonne, saine, sérieuse. Celle de la direction est présentée comme destructrice, pernicieuse, oppositionnelle. Si l'autocritique reste dans ces limites, le zigzag centrisme à gauche ne sera qu'une fausse couche, rien de plus. Sortir de cette impasse l'« auto-critique » bureaucratique et légalisée, l'amener dans la voie de la démocratie au sein du parti, c'est jusqu'à présent une besogne que le parti lui-même doit exécuter. De la réussite plus ou moins grande de cette entreprise dépend le succès de la

11. La critique contre la « crédulité » face aux affirmations des dirigeants était également à usage interne et visait Radek.

12. Le « groupe-tampon » avait été animé par Novgorodtseva, la veuve de Sverdlov, Kasparova, une amie de Trotsky et Chklovsky, proche de Zinoviev : ils avaient tenté une « réconciliation » et rejoignirent en majorité l'Opposition unifiée. Les « deux tronçons de fait de l'Opposition de Leningrad » désignent d'une part les partisans de Zinoviev, de l'autre ceux de Safarov.

profonde réforme en dehors de laquelle le parti ne sortira pas la révolution de la crise qu'elle traverse. Pour résoudre ce double problème, assainir ses propres rangs et l'Etat soviétique, le parti a besoin avant tout de clarté dans ses idées. L'Opposition a donc pour devoir d'élever la voix dans l'autocritique que certains centristes, bureaucrates très influents, considèrent comme la soupape de sûreté laissant échapper le mécontentement accumulé ; elle doit en réalité faire partie intégrante du régime de la démocratie dans le parti. Avant tout, l'Opposition doit aider la masse du parti (non seulement dans le P.C. de l'U.R.S.S., mais dans l'I.C. tout entière) à résister aux bureaucrates qui veulent « protéger » de l'autocritique les problèmes fondamentaux de la ligne et de la direction du parti. L'expérience de la direction économique en U.R.S.S., celle du mouvement révolutionnaire allemand entre 1923 et 1928, celle de la révolution chinoise et celle du comité anglo-russe doivent être contrôlées, éclairées, étudiées sous tous leurs aspects. En même temps, l'Opposition doit veiller avec vigilance à ce que l' « autocritique » (qui, ultérieurement, se heurtera inévitablement et de plus en plus aux obstacles du bureaucratisme) ne s'engage pas dans une voie dirigée contre le parti et ne puisse pas amener de l'eau aux moulins anarchomachiaviques. La politique opportuniste et le régime bureaucratique font inéluctablement naître au sein des masses ouvrières elles-mêmes des tendances négatives. Seule l'Opposition peut protéger le parti contre ce mal, ou, tout au moins, réduire au minimum cette réaction, en balayant impitoyablement toute échappatoire, tout camouflage de l'appareil, en luttant ouvertement pour ses mots d'ordre intégraux, en un mot, en suivant fermement la ligne leniniste.

L'ensemble de nos principes, tels que nous les exposons, nous épargne la peine de réfuter de nouveau l'idée qu'on cherche à nous attribuer en nous faisant dire que le parti serait devenu thermidorien et que Thermidor, ou le coup d'Etat contre-révolutionnaire, serait déjà un fait accompli. L'acharnement véritablement hysterique avec lequel on propage cette idée, alors qu'elle n'a absolument rien de commun avec notre position, ne sert qu'à nos ennemis de classe et ne fait que témoigner de l'impuissance de nos adversaires dans la lutte d'idées, née de l'incapacité des centristes à saisir et à comprendre la vivante dialectique du processus historique. C'est au même résultat que l'on arrive quand on tente de nous attribuer la conception selon laquelle l'I.C. aurait cessé d'être l'avant-

LÉON TROTSKY

garde du prolétariat mondial et devrait être remplacée par une autre Internationale.

Nous avons déjà déclaré et nous répétons que nous ne pouvons prendre même une ombre de responsabilité pour ceux qui estiment que le processus de glissement de la direction du P.C. de l'U.R.S.S. et de l'I.C. par rapport à la ligne de classe est achevé (processus qui existe incontestablement au cours des dernières années) et qui, pour cette raison, directement ou indirectement, tournent le dos à ces organisations. Par là même, nous déclinons toute responsabilité quant à la politique des candidatures oppositionnelles parallèles à celles des P.C., une politique que nous avons condamnée d'avance et contre laquelle nous avons mis en garde dans une lettre envoyée à l'étranger¹³. Celle-ci ayant été publiée dans la *Pravda* (15 janvier 1928), les assertions persistant à dire que nous sommes solidaires des candidatures parallèles font partie des nombreuses tentatives de tromper le parti pour justifier dans une certaine mesure l'ampleur de la répression.

Tous nos calculs reposent sur le fait qu'il existe au sein du P.C. de l'U.R.S.S., de l'I.C. et de l'U.R.S.S. d'énormes forces révolutionnaires écrasées par la direction fausse et un régime insupportable, mais qui, sous l'effet de l'expérience, de la critique et de la marche de la lutte de classes dans le monde entier, sont parfaitement capables de redresser la ligne suivie par la direction et d'assurer un cours prolétarien juste. Les tentatives que fait en ce moment la direction pour échapper aux conséquences de sa propre politique en allant à gauche et non à droite, en répétant et en utilisant en partie les idées et les mots d'ordre de l'Opposition se font sous la pression, imprécise encore, du noyau prolétarien du parti ; elles constituent l'une des preuves que notre analyse générale et nos calculs sont justes. Nous aiderons de toutes nos forces les forces intérieures du parti et de la classe ouvrière à provoquer un redressement de la politique en ébranlant le moins possible le P.C. de l'U.R.S.S., l'Etat ouvrier et l'Internationale. Nous rejetons formellement l'accusation qui prétend que nos déclarations antérieures sur l'arrêt du travail fractionnel n'auraient pas été sincères. Ces déclarations supposaient un minimum de bonne volonté de la part de la majorité pour établir un régime permettant la défense de points de vue différents par des méthodes normales, élaborées à travers l'histoire tout entière du parti. Il est toujours

13. Il s'agit de la lettre à N. N. Pereverzev publiée dans *Oeuvres*, I, pp. 54-58.

possible à l'appareil bureaucratique, tout puissant et qui lutte pour son inviolabilité et son inamovibilité, de fermer mécaniquement devant les membres du parti toutes les voies, sauf celles du travail fractionnel. En formulant nos déclarations qui annonçaient notre dessein de renoncer aux méthodes fractionnelles, nous nous sommes toujours référés à l'enseignement de Lénine sur le parti prolétarien et sur les conditions fondamentales pour lui d'une existence saine. Nous nous basions en particulier sur la résolution du 5 décembre 1923¹⁴ qui dit que le bureaucratisme pousse les meilleurs membres du parti dans la voie de l'isolement et de l'esprit de fraction. Cette déclaration n'était pas une simple formalité. Elle exprimait l'essence même de la discussion. Les accusations formulées contre l'Opposition n'en étaient que plus déplacées et plus indignes quand elles affirmaient que celle-ci, même après le XV^e congrès, malgré sa déclaration de soumission aux résolutions du parti et d'arrêt du travail fractionnel, aurait en réalité continué. La promesse que nous avions faite au congrès supposait notre maintien dans le parti et, par conséquent, la possibilité de défendre notre opinion en restant dans ses rangs. Dans le cas contraire, cet engagement n'eût été qu'une renonciation à toute activité politique en général, l'engagement de cesser de servir le parti et la révolution internationale. Seuls des fonctionnaires corrompus jusqu'à la moelle peuvent exiger d'un révolutionnaire pareille abjuration. Seuls des renégats méprisables pouvaient faire semblables promesses. Nous basant sur ces positions principales, nous ne pouvons par conséquent rien avoir de commun avec la politique des soi-disant léninistes qui rusent avec le parti, font de la diplomatie dans la lutte des classes, jouent à cache-cache avec l'histoire, reconnaissent en apparence leurs erreurs, affirment en cachette qu'ils ont eu raison, créent le mythe du « trot-skysme », le démolissent, tentent de le reconstruire à nouveau¹⁵, appliquent en un mot au parti la politique de la « paix de Brest »¹⁶, c'est-à-dire d'une capitulation provisoire et insincère, faite dans l'espoir de la revanche : cette politique, admissible envers l'ennemi de classe, devient le fait d'aventuriers quand

14. Il s'agit en fait de la fameuse résolution sur le « cours nouveau » qui date en réalité du 6 décembre 1923.

15. La définition ci-dessus s'applique aux partisans de Zinoviev et Kamenev.

16. Le traité de Brest-Litovsk avait été signé le 3 mars 1918 entre la Russie soviétique et les « puissances centrales », empires allemand et austro-hongrois. Pour les bolcheviks, c'était un *diktat*.

LÉON TROTSKY

elle est pratiquée avec le parti lui-même. Nous n'éprouvons que répugnance pour la philosophie byzantine du repentir selon laquelle le souci de l'unité du parti exigerait, à l'époque de la dictature prolétarienne, le renoncement aux opinions de principe que la direction actuelle estime inadmissibles pour des raisons de prestige et ose même poursuivre pour des raisons d'Etat.

Nous nous considérerions comme des criminels si nous avions mené pendant cinq ans notre âpre lutte au sein du parti au nom de principes suffisamment élastiques pour que nous y renoncions sur un ordre ou sous la menace d'être exclus du parti. Le service du parti est indissolublement lié à la lutte pour l'élaboration d'une ligne politique juste. Nous vouons donc au mépris tout membre du parti chez qui la crainte de perdre provisoirement sa carte du parti — pour douloureuse que cela soit — l'emporte sur le souci de la lutte pour les traditions fondamentales du parti et pour son avenir.

Les discours qui proclament que l'attitude actuelle de l'Opposition (fidèle à ses convictions et luttant pour elles) serait incompatible avec ses déclarations pour l'unité du parti, suent la fausseté. Si nous estimions que le cycle de l'évolution du parti s'est terminé au XV^e congrès¹⁷, il n'existerait pas alors d'autre issue historique que la création d'un second parti. Mais nous avons déjà dit que nous n'avons rien de commun avec cette appréciation. Si, à l'occasion du stockage du blé, en corrélation avec celui-ci et comme par hasard, il est apparu qu'il existait au sein du parti une fraction influente qui voulait vivre en paix avec toutes les classes ; si, dans un laps de temps très court, ont surgi les affaires de Chakhty¹⁸, d'Artemovsk, de Smolensk, et bien d'autres, tout cela démontre que l'inévitable processus de différenciation du parti, de sa clarification, de son auto-épuration, est encore à faire. Le noyau prolétarien aura encore suffisamment d'occasions pour se convaincre que notre appréciation de la politique du parti, de sa composition, des tendances générales de son développement, sont confirmées par des faits d'importance décisive. Placés momentanément hors du parti par un régime mensonger et malsain, nous continuons à vivre avec lui, à travailler pour son avenir. Notre ligne de conduite et nos

17. C'était le XV^e congrès du parti bolchevique qui avait exclu l'Opposition unifiée, en décembre précédent.

18. L'affaire de Chakhty avait été rendue publique en mars, avec la décision de faire le procès des « saboteurs » de l'économie.

perspectives étant justes, nos méthodes de lutte pour des convictions léninistes ayant le vrai caractère du parti, aucune force au monde ne pourra nous arracher de lui, nous opposer à l'avant-garde prolétarienne internationale et à la révolution communiste. Mais il sera encore moins possible d'y arriver par l'application de l'article 58, laquelle ne déshonore que ceux qui nous l'appliquent à nous. La contradiction qui nous oblige à demeurer, pour la forme, hors du parti, tout en combattant pour lui contre ceux qui le désorganisent et le minent du dedans, est une contradiction inévitable, engendrée par la vie même au cours de l'Histoire. On ne peut en sortir que par un sophisme de juriste et avec un seul aboutissement, le méprisable reniement de ses propres idées. La contradiction qui nous est imposée n'est qu'un exemple particulier de contradictions plus profondes et plus générales : elle ne pourra être résolue réellement que par l'emploi des méthodes léninistes vis-à-vis des problèmes fondamentaux posés à l'I.C. et au P.C. de l'U.R.S.S. Jusque-là, l'Opposition restera la pierre de touche qui permet de juger la ligne et le régime du parti. Le châtiment infligé à l'Opposition pour sa critique du comité central, critique totalement confirmée par les faits et renforcée par les récentes résolutions et interventions partielles du comité central lui-même, ce châtiment est l'une des manifestations les plus flagrantes des pires méthodes du régime des fonctionnaires et des pires aspects de la direction du parti. De nouvelles exclusions et déportations d'oppositionnels continuent encore à terroriser le parti, malgré des circulaires rassurantes. La question de la réadmission des oppositionnels dans le parti, du retour des déportés, de la libération des emprisonnés, devient l'épreuve essentielle, le moyen de contrôle infaillible et le premier indice du degré de sérieux et de profondeur de toutes les récentes démarches à gauche. Le parti et la classe ouvrière, jugeront, non sur les paroles, mais sur les actes. C'était là l'enseignement de Marx, ce fut celui de Lénine, c'est celui de l'Opposition. Le VI^e congrès de l'I.C. peut, dans une large mesure, faciliter le rétablissement de l'unité du parti en conseillant fermement aux organes centraux du P.C. de l'U.R.S.S. d'abroger immédiatement l'application de l'article 58 à l'Opposition, application basée sur une grossière déloyauté politique et sur un perfide abus de pouvoir. La réintégration des bolcheviks-léninistes (Opposition) dans le parti est une condition indispensable et inévitable d'un retour à la voie de Lénine. C'est incontestablement vrai, non seulement pour le P.C. de l'U.R.S.S. mais aussi pour toutes les

LÉON TROTSKY

autres sections de l'I.C. Tout Oppositionnel, en reprenant la place qui lui appartient de droit dans son parti, dont, nous le répétons à nouveau, aucune force ni aucune résolution ne pourront l'arracher, fera tout ce qu'il pourra pour aider le parti à sortir de la crise actuelle et à supprimer l'esprit de fraction. Il ne peut y avoir aucun doute qu'un tel engagement rencontrera l'appui unanime de tous les bolcheviks-léninistes (Opposition).

ET MAINTENANT ? (LETTRE AU VI^e CONGRÈS DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE)¹

(12 juillet 1928)

1. *But de cette lettre*

[L'objet de cette lettre est de faire la clarté, sans rien passer sous silence, sans rien exagérer, la clarté étant une condition indispensable de la politique révolutionnaire.]

Cette tentative de convaincre n'aura de sens que si elle est dégagée de toute réticence, de toute duplicité, de toute diplomatie. Cela exige qu'on appelle les choses par leur nom, celles qui sont désagréables et pénibles pour le parti y compris. On a pris l'habitude dans ce cas de pousser les hauts cris et de prétendre que l'ennemi va s'emparer de la critique et l'utiliser. Aujourd'hui, il serait même maladroit de poser la question de savoir si l'ennemi de classe peut glaner le plus de la politique de la direction qui a conduit la révolution chinoise à ses défaites les plus cruelles, ou des avertissements étouffés de l'Opposition qui ont porté atteinte au faux prestige de l'inaugurabilité des dirigeants. On pourrait poser la même question sur le comité anglo-russe, la collecte des blés, le koulak en général, la ligne de la direction de tout parti communiste. Non, ce n'est pas la critique de l'Opposition qui a ralenti la croissance de l'internationale communiste au cours de ces cinq dernières années.

Sans doute, dans toute une série de cas, la social-démocratie a-t-elle tenté de glaner quelque profit des critiques faites par l'Opposition. Le contraire eût été étrange. [Il lui reste assez d'esprit et d'adresse pour cela.] La social-démocratie est aujourd'hui un parti parasitaire au sens historique large du terme.

1. Lettre au VI^e congrès de l'I.C. (T 3121), traduction du russe revue, avec la permission de la Houghton Library. Les passages entre [] sont ceux qui ne figurent pas dans la première édition française. Il ne semble pas que cette lettre fut portée à la connaissance des délégués.

Faisant son travail qui consiste à protéger la société bourgeoise par en bas, c'est-à-dire du côté essentiel, la social-démocratie, dans les années d'après guerre et surtout après 1923, quand elle se fut manifestement profondément avilie, a vécu des erreurs et des bêtises des partis communistes, de leurs capitulations aux moments décisifs, ou au contraire des tentatives aventuristes pour ressusciter une situation révolutionnaire passée. La capitulation de l'Internationale communiste en 1923², suivie de l'obstination de la direction à ne pas comprendre la signification de cette défaite immense, la ligne ultra-gauchiste des aventuriers de 1924-1925, la politique grossièrement opportuniste de 1926-1927, voilà ce qui renforce la social-démocratie, voilà ce qui lui a permis de recueillir aux dernières élections en Allemagne plus de 9 millions de voix³. Dans ces circonstances, évoquer les éléments que la social-démocratie retient parfois des critiques de l'Opposition pour les présenter aux ouvriers, c'est vraiment perdre son temps à des vétilles. La social-démocratie ne serait plus elle-même, si elle n'allait pas plus loin dans ce sens, si elle n'exprimait pas parfois — faisant, au nom de son aile gauche, fonction de soupape de sécurité auprès du parti social-démocrate, qui remplit dans son ensemble le même rôle envers la société bourgeoise — quelque fausse « sympathie » à l'égard de l'Opposition. Elle peut se le permettre aussi longtemps que celle-ci reste une minorité restreinte et opprimée, et pour autant que ces « marques d'intérêt » ne coûtent rien aux social-démocrates et en même temps, par contrecoup, leur valent la sympathie des travailleurs.

La social-démocratie actuelle n'a pas et ne peut avoir de ligne à elle dans les questions essentielles. Là c'est la bourgeoisie qui lui dicte sa ligne. Mais si la social-démocratie ne faisait que répéter ce que disent les partis bourgeois, elle cesserait d'être utile à la bourgeoisie. Sur des questions mineures pas actuelles, ou concernant un avenir éloigné, non seulement elle peut, mais elle doit refléter toutes les couleurs de l'arc-en-ciel jusqu'au rouge le plus éclatant. En s'emparant de tel ou tel jugement de l'Opposition, la social-démocratie espère provoquer une scission dans le parti communiste. Mais pour qui a saisi le fonctionnement de ce mécanisme, les tentatives de compromettre l'Oppo-

2. Trotsky fait allusion au fiasco de la révolution allemande en octobre, la renonciation à l'insurrection prévue et soigneusement planifiée.

3. Aux élections du 20 mai 1928, le parti social-démocrate allemand avait recueilli plus de 9 153 000 voix, tout près de la fameuse « barre » des 30 %.

sition sous prétexte qu'un maquignon ou un gauchiste social-démocrate cite une phrase quelconque de notre critique en l'approuvant, manifestent un esprit indigent. En fait, dans toutes les questions quelque peu sérieuses de *politique*, surtout celles de la Chine et du comité anglo-russe, les sympathies de la social-démocratie sont allées du côté de la politique « réaliste » de la direction, et nullement de notre côté.

Mais le jugement général que la bourgeoisie porte elle-même sur les tendances en lutte au sein du parti communiste de l'U.R.S.S. et de l'Internationale communiste est bien plus important encore. La bourgeoisie n'a aucune raison de se dérober ou de dissimuler ce problème. Et ici, il faut dire que tous les organes un peu sérieux, importants, autorisés de l'impérialisme mondial, des deux côtés de l'Océan, voient en l'Opposition leur ennemi mortel ; au cours de toute la dernière période ils ont ou bien exprimé leur sympathie prudente et conditionnelle pour toute une série de mesures de la direction officielle, ou bien ils ont affirmé que la liquidation totale de l'Opposition, son anéantissement complet, (Austen Chamberlain⁴ exigeait même des pelotons d'exécution) était le préalable de l'« évolution normale » du pouvoir des soviets vers le régime bourgeois. Même de mémoire, sans aucune source de référence, on peut signaler de nombreuses déclarations de ce genre : *Bulletin d'information de l'industrie lourde française*, (janvier 1927), rapports des ministres et milliardaires américains, appréciations du *Times*, du *New York Times*, déclaration d'Austen Chamberlain, cette dernière reproduite par de nombreuses publications, entre autres par l'hebdomadaire américain *Nation*, etc. Le seul fait que la presse officielle du parti ait dû, après de premières tentatives malheureuses, renoncer à communiquer les jugements portés par nos ennemis de classe sur la crise que traversait au cours des derniers mois, et traverse encore à présent notre parti, en est une preuve suffisante. Ces jugements révélaient de façon trop éclatante la nature révolutionnaire de classe de l'Opposition.

Nous croyons donc que la clarté gagnerait beaucoup à ce que deux livres, honnêtement composés, soient édités à l'occasion du VI^e congrès : un *Livre Blanc* contenant les échos de la presse capitaliste sérieuse, relatifs aux divergences au sein de

4. Austen Chamberlain (1863-1937) était à l'époque secrétaire du Foreign Office dans le gouvernement conservateur britannique et employait un langage extrêmement violent vis-à-vis de l'Union soviétique en général.

LÉON TROTSKY

l'Internationale communiste et un *Livre Jaune* avec les appréciations venant de la social-démocratie.

En tout cas, la crainte de voir les social-démocrates essayer d'intervenir dans nos discussions ne nous empêchera pas un instant d'indiquer avec clarté et précision ce que nous considérons comme dangereux dans la politique de l'Internationale communiste et ce que nous jugeons salutaire. Nous pouvons écraser la social-démocratie, et nous l'écraserons, pas par la diplomatie, pas en jouant à cache-cache, mais par une politique révolutionnaire juste, qui reste encore à élaborer.

Actuellement, avec la publication du *Projet de Programme*, tous les problèmes fondamentaux, théoriques et pratiques de la révolution prolétarienne internationale doivent naturellement être examinés sous l'angle de ce nouveau projet. En fait, sa tâche consiste à fournir en même temps qu'une méthode théorique pour aborder les questions à étudier, une vérification généralisée et un jugement sur toute l'expérience acquise par l'Internationale communiste. Ce n'est qu'en envisageant ainsi le problème que l'on peut contrôler et juger sainement le projet lui-même, en établissant le degré de justesse des principes, et dans quelle mesure il est complet et viable. Nous avons formulé cette critique, dans la mesure où nous avons eu un peu de temps, dans un document spécial consacré au *Projet de Programme*⁵. Les problèmes fondamentaux, qu'il nous paraissait le plus essentiel de mettre en lumière dans notre critique, nous les avons groupés dans les trois chapitres suivants : 1. Programme de la révolution internationale ou programme du socialisme dans un seul pays ? 2. Stratégie et tactique de l'époque impérialiste. 3. Bilan et perspectives de la révolution chinoise, ses enseignements pour les pays d'Orient et pour toute l'Internationale communiste.

Nous avons essayé d'analyser ces problèmes en examinant l'expérience vivante du mouvement ouvrier international et plus particulièrement celle de l'Internationale communiste au cours des cinq dernières années. Nous en sommes arrivés à conclure à l'inconsistance complète du nouveau projet, profondément imprégné d'éclectisme dans ses bases principales, manquant de système, incomplet et bâclé dans son exposé. La partie stratégique est caractérisée surtout par sa tendance à éviter les

5. La *Critique du Projet de programme* a été publiée dans le tome I.

questions profondes et tragiques de l'expérience révolutionnaire des dernières années.

Nous ne reviendrons pas ici sur les questions examinées dans le document déjà envoyé au Congrès. Le but de la présente lettre est tout autre, comme on peut déjà le voir par ce qui a été dit. Il touche, peut-on dire, à la conjoncture et à la politique : il s'agit de trouver dans la perspective générale la place exacte occupée par le tournant à gauche, effectué maintenant officiellement⁶, pour tenter d'en faire le point de départ du *rapprochement* des tendances existant dans le parti communiste de l'U.R.S.S. et dans l'Internationale et qui jusqu'à hier s'écartaient de plus en plus l'une de l'autre. Il ne peut évidemment être question de rapprochement que sur la base d'une parfaite clarté dans les idées et pas du tout de flatterie ou de byzantinisme bureaucratique.

Ce revirement s'est manifesté beaucoup plus brutalement dans les problèmes intérieurs de l'U.R.S.S., d'où est partie la poussée même qui l'a produit. Nous avons donc l'intention de consacrer principalement cette lettre aux problèmes de la crise dans le parti communiste de l'U.R.S.S., qui est la conséquence de celle de la révolution soviétique. Mais, étant donné qu'en examinant les questions cardinales de l'Etat ouvrier, nous ne pouvons en aucune façon nous « abstraire du facteur international », qui a une importance décisive dans tous nos développements et problèmes intérieurs, nous sommes forcés de caractériser brièvement, également dans cette lettre, les conditions et méthodes de travail de l'Internationale communiste en répétant brièvement certaines de nos thèses consacrées au *Projet de Programme*.

Pour conclure ces observations introductives, j'affirme ma ferme conviction que la critique du *Projet de Programme*, aussi bien que la présente lettre au congrès, seront portées à la connaissance de tous ses membres. J'en ai le droit imprescriptible, ne serait-ce que du fait que le V^e congrès m'a élu membre suppléant du comité exécutif ; cette lettre, d'un point de vue formel, est l'exposé des motifs d'appel contre les décisions injustes qui m'ont privé des droits et devoirs dont j'avais été chargé par l'instance suprême de l'Internationale communiste.

6. Le plenum qui s'était ouvert le 4 juillet officialisait en quelque sorte le conflit entre la droite de Boukharine et le centre de Staline.

2. Pourquoi il n'y a pas eu de congrès de l'Internationale communiste depuis plus de quatre ans

Plus de quatre années se sont écoulées depuis le V^e congrès⁷. Durant cette période, la ligne de la direction a changé radicalement, la composition de la direction, aussi bien des divers partis que de l'Internationale communiste dans son ensemble, a été modifiée. Le président a été non seulement éliminé, mais a été exclu du parti ; ce n'est qu'à la veille du VI^e congrès qu'il a été réadmis⁸. Tout cela s'est effectué sans qu'aucun congrès soit réuni bien qu'il n'y ait eu aucun obstacle à sa convocation. Alors que se posaient les questions les plus vitales du mouvement ouvrier mondial et de la république des soviets le congrès de l'Internationale communiste sembla superflu ; on l'ajourna d'année en année comme s'il était une entrave et un poids mort. On ne le convoqua que quand on estima qu'il se trouverait devant des faits accomplis.

Conformément à la lettre et à l'esprit du centralisme démocratique les congrès occupent dans la vie du parti une place décisive. Cette vie a toujours trouvé son expression suprême dans les congrès, dans leur préparation, dans leur travail. A présent les congrès sont devenus un poids mort et une formalité pesante. Le XV^e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. a été arbitrairement retardé de plus d'un an. C'est devenu actuellement la règle. Le congrès de l'Internationale communiste est convoqué après un intervalle de quatre années. Et quelles années ! Au cours de ces années, pleines d'événements immenses et de divergences de vues les plus profondes, on a trouvé du temps pour réunir d'innombrables congrès et conférences bureaucratiques, pour les conférences éccœurantes du comité anglo-russe, pour les congrès de la décorative Ligue anti-impérialiste, pour le théâtral congrès anniversaire des Amis de l'Union soviétique ; le temps et la place n'ont manqué que

7. Le V^e congrès de l'Internationale communiste s'était déroulé à Moscou du 17 juin au 18 juillet. Il avait été placé sous le signe de la « bolchevisation » des partis et de la lutte contre « la droite ».

8. C'était Zinoviev qui avait été élu président de l'I.C. à son congrès de fondation et réélu à l'unanimité au V^e congrès. Il avait été remplacé en novembre 1926 par Boukharine, n'avait pas été admis au 8^e plenum de l'exécutif de mai 1927. Exclu du parti en même temps que Trotsky, il avait capitulé et venait d'être réintégré dans le parti après plusieurs autocritiques (*Krasnaia Gazeta*, 29 juin 1928).

pour les trois congrès réguliers de l'Internationale communiste⁹.

Pendant la guerre civile et le blocus, quand les délégués étrangers avaient à triompher de difficultés inouïes et que certains d'entre eux périssaient en route¹⁰, les congrès du parti communiste russe et de l'Internationale communiste étaient convoqués régulièrement, conformément aux statuts et à l'esprit du parti prolétarien. Pourquoi ne le fait-on pas à présent ? Prétendre que nous avons maintenant trop de travail « pratique », c'est simplement reconnaître que la pensée et la volonté du parti gênent la besogne de la direction, que les congrès sont une charge inutile dans les affaires les plus sérieuses et les plus importantes. En fait, c'est la voie de la liquidation bureaucratique du parti.

Formellement, au cours de ces dernières quatre années et plus, toutes les questions ont été tranchées par le C.E.I.C. ou le présidium ; en fait, cependant, elles l'ont été par le bureau politique du parti communiste de l'Union soviétique ou, pour être plus précis, par le secrétariat s'appuyant sur l'appareil du parti qui dépend de lui. Il ne s'agit pas bien entendu ici de l'influence du parti communiste de l'U.R.S.S. dans le domaine des idées. Elle était infiniment plus grande sous Lénine qu'aujourd'hui et elle a une puissante signification créatrice. Non, ce dont il s'agit ici, c'est du tout-puissant secrétariat du C.C. du P.C.U.S. fonctionnant entièrement en coulisses — un phénomène dont il n'y avait même aucun signe sous Lénine et contre lequel Lénine avait mis en garde sévèrement dans ses derniers conseils au parti¹¹.

L'Internationale communiste a été proclamée l'unique parti international auquel toutes les sections nationales sont entièrement subordonnées. Dans cette question, Lénine a joué jusqu'au bout un rôle modérateur. Plus d'une fois, il a mis en garde contre les tendances bureaucratiques de la direction : il craignait que, si les bases politiques faisaient défaut, le centralisme ne

9. Les congrès de l'Internationale communiste avaient d'abord été réunis très régulièrement : I^e congrès du 2 au 7 mars 1919, II^e du 21 juillet au 6 août 1920, III^e du 22 juin au 12 juillet 1921, IV^e du 4 novembre au 5 décembre 1922. Il y avait déjà un fort décalage pour le V^e (17 juin-18 juillet 1924), et le VI^e allait commencer le 17 juillet 1928 et durer jusqu'au 1^{er} septembre. La Ligue anti-impérialiste animée par Willy Münzenberg et les Amis de l'U.R.S.S. étaient, en tant qu'organisations contrôlées par l'appareil, les cibles de l'ironie de Trotsky.

10. Parmi les représentants étrangers disparus au cours du voyage, citons le plus célèbres, ceux des Français Raymond Lefebvre, Vergeat et Lepetit.

11. Trotsky fait allusion ici à la « Lettre au congrès » de Lénine connue sous le nom de « Testament ».

LÉON TROTSKY

dégénère en bureaucratisme. Le développement de la maturisation politique et idéologique des partis communistes a son propre rythme interne, basé sur leur propre expérience. L'existence de l'Internationale communiste et le rôle décisif qu'y a joué le P.C.U.S. peut accélérer ce rythme. Mais cette accélération ne peut être conçue que dans certaines limites impératives. Quand on les dépasse en essayant de substituer des mesures strictement administratives à une activité indépendante, à l'autocritique, à la capacité de s'orienter soi-même, on peut arriver à des résultats diamétralement opposés et c'est effectivement ce qui est arrivé souvent. Pourtant, quand Lénine a abandonné le travail, c'est la manière ultra-centraliste d'aborder les questions qui a prévalu. Le comité exécutif a été proclamé comité central avec les pleins pouvoirs dans le parti mondial uni, uniquement responsable devant ses congrès. Or que voyons-nous en réalité ? Les congrès ont cessé d'être convoqués justement au moment où l'on en avait le plus besoin : la révolution chinoise à elle seule aurait justifié la convocation de deux d'entre eux¹². Théoriquement, le comité exécutif est le centre puissant du mouvement ouvrier mondial, mais, au cours des dernières années, il a été à plusieurs reprises profondément remanié. Certains de ses membres élus au V^e congrès pour jouer un rôle dans la direction, en ont été éliminés. Il en va de même pour toutes les sections de l'Internationale communiste ou tout au moins les plus importantes. Qui donc a remanié le comité exécutif, responsable uniquement devant le congrès... s'il n'y a pas eu de congrès ? La réponse est tout à fait claire. C'est le noyau dirigeant du parti communiste de l'U.R.S.S. qui, chaque fois que sa composition variait, modifiait le comité exécutif au mépris des statuts de l'I.C. et des décisions du V^e congrès.

Les modifications au sein du noyau dirigeant du parti communiste de l'U.R.S.S. ont été également effectuées dans le dos, non seulement de l'Internationale communiste, mais aussi du parti communiste de l'U.R.S.S. lui-même, entre les congrès et indépendamment d'eux, par des coups de force de l'appareil. L'« art » de diriger consistait à mettre le parti devant le fait accompli. Ensuite, le congrès, retardé conformément à un mécanisme opérant en coulisses, était sélectionné de façon à correspondre strictement à la nouvelle composition de la

12. Les événements essentiels de la révolution chinoise ont été concentrés entre 1925 et 1927, deux années sans congrès.

direction, tandis que le noyau dirigeant précédent était tout simplement traité de « sommet anti-parti ».

Il serait trop long d'énumérer toutes les étapes les plus importantes de ce processus. Je ne citerai qu'un fait parmi d'autres, mais qui les vaut tous. C'est le groupe de Zinoviev¹³ qui dirigeait le V^e congrès, pas seulement de façon formelle, mais réellement. C'est justement ce groupe qui a donné à ce congrès sa note fondamentale, la lutte contre le prétendu « trotskysme ». Les nécessités nées en coulisses et les machinations de cette lutte contribuèrent dans une large mesure à faire dévier toute l'orientation du congrès : elles devinrent la source des plus grosses erreurs des années suivantes. Nous en parlons en détail ailleurs. Il nous suffit ici de signaler que la fraction dirigeante d'aucun parti de l'I.C. n'a été capable de se maintenir du V^e au VI^e congrès. Quant au groupe central de cette fraction, il affirma, en la personne de Zinoviev, Kamenev, Sokolnikov et autres, dans la *Déclaration* de juillet 1926 : « A présent, il ne peut y avoir *plus aucun doute* quant au fait que le noyau de l'Opposition de 1923 avait eu raison de mettre en garde contre les dangers de s'écartier de la ligne prolétarienne et contre la tendance menaçante de croissance du régime d'appareil »¹⁴.

Il y a plus. A la séance plénière du comité central et de la C.C.C. du 14 juillet 1926, Zinoviev, qui avait été le dirigeant et l'inspirateur du V^e congrès, a déclaré — et sa déclaration, sténographiée, a été de nouveau publiée par le comité central avant le XV^e congrès (du parti) que lui, Zinoviev, considérait comme « les principales erreurs qu'il avait commises pendant sa vie » celle de 1917¹⁵ et sa lutte contre l'Opposition de 1923.

« Je considère, disait Zinoviev, la seconde comme plus dangereuse, car l'erreur de 1917, commise du temps de Lénine, a été réparée par Lénine... Tandis que mon erreur de 1923 consistait en ce que...

13. Grigori E. Radomysky, dit Zinoviev (1883-1936), ancien lieutenant de Lénine en exil, avait été dans un premier temps aux côtés de Staline contre Trotsky, puis avait rejoint Trotsky dans l'Opposition unifiée jusqu'à la fin de 1927.

14. Il s'agit de la « déclaration des treize », véritable acte de naissance de l'Opposition unifiée. Elle était destinée au plenum de juillet du C.C. et de la C.C.C. et signée de Bakaiev, Lizdine, Lachévitchev, Mouralov, Peterson, Soloviev, Evdokimov, Piatakov, Avdeiev, Zinoviev, Kroupskaia, Trotsky et Kamenev.

15. Zinoviev et Kamenev s'étaient opposés à la décision de passer à l'insurrection en octobre 1917 et avaient développé leurs arguments dans le journal de Gorky, alors menchevik de gauche, *Novaia Izn.*

LÉON TROTSKY

*Ordjonikidze*¹⁶ : Pourquoi avez-vous donc boustré le crâne à tout le parti ?...

Zinoviev : Oui, dans la question du glissement et dans celle de l'oppression bureaucratique de l'appareil, Trotsky eut raison contre nous. »

Mais la question du glissement, c'est-à-dire de la *ligne politique*, et celle du *régime existant dans le parti*, constitue la somme des divergences. Zinoviev estimait, en 1926, que l'Opposition de 1923 avait raison dans ces questions, et que la plus grande erreur de sa vie, plus grande même que sa résistance au coup d'Etat d'octobre, avait été sa lutte en 1923-25 contre le « trotskysme ». Pourtant, au cours des tout derniers jours, les journaux ont publié une décision de la commission centrale de contrôle réadmettant Zinoviev et d'autres dans le parti, parce qu'ils ont « renoncé à leurs errements trotskystes ». Toute cette histoire absolument incroyable, et bien qu'elle soit entièrement confirmée par des documents, paraîtra fantastique à nos petits-fils et arrière-petits-fils, ne mériterait peut-être pas d'être mentionnée, s'il ne s'agissait que d'une personne ou d'un groupe, si cette affaire n'était pas intimement liée à la lutte des idées qui s'est livrée dans l'Internationale communiste au cours de toutes les dernières années, si elle ne s'était pas organiquement développée dans les mêmes conditions qui ont permis de se passer de congrès pendant quatre ans, de par la puissance illimitée des méthodes bureaucratiques.

Actuellement, on ne dirige pas l'idéologie de l'Internationale communiste, on la gère. La théorie n'est plus un instrument de connaissance et de prévision et est devenue un outil technique d'administration. On attribue à l'Opposition certaines opinions et, se fondant sur ces « opinions », on la juge. On affecte des gens au « trotskysme » et on les rappelle ensuite comme s'il s'agissait de fonctionnaires d'une chancellerie. L'exemple de Zinoviev n'est pas une exception ; il est simplement plus marquant que les autres, car enfin il s'agit tout de même de l'ex-président de l'Internationale communiste, du directeur et de l'inspirateur du V^e congrès.

Des bouleversements idéologiques de ce genre accompagnent inévitablement des coups d'Etat dans l'organisation, qui

16. Grigory K. Ordjonikidze (1886-1937). Géorgien, membre bolchevik de Staline pendant la guerre civile, étant alors le président de la commission centrale de contrôle et commandant du peuple à l'inspiration ouverte et puissante.

viennent toujours d'en haut et qui ont pu s'ériger déjà en système, formant en quelque sorte le régime normal non seulement du parti communiste de l'U.R.S.S., mais des autres partis de l'Internationale communiste. Les raisons officielles pour déposer une direction indésirable coïncident rarement avec les motifs véritables. La duplicité dans le domaine des idées est une conséquence inévitable de la bureaucratisation complète du régime. Plus d'une fois au cours de ces années, les éléments dirigeants des partis communistes en Allemagne, France, Angleterre, Amérique, Pologne, etc., ont décidé des mesures opportunistes, monstrueuses. Mais ils sont restés impunis parce que leur position sur les questions intérieures du parti communiste de l'U.R.S.S. leur servait de protection. Voter, et à plus forte raison, hurler contre l'Opposition, c'est s'assurer contre les coups d'en haut. Quant à ceux qui pourraient venir d'en bas, la garantie est fournie par le fait que l'appareil n'est soumis à aucun contrôle.

Les derniers exemples sont encore frais dans la mémoire. Jusqu'à une date récente, la direction chinoise de Chen Duxiu, Tan Pingshan¹⁷ et Cie, entièrement menchevique, a joué jusqu'à la toute dernière heure du soutien du comité exécutif de l'Internationale communiste contre la critique de l'Opposition. Rien d'étonnant à cela : lors du VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste Tan Pingshan jurait que :

« Dès la première apparition du trotskysme le parti communiste et la jeunesse communiste chinoise adoptèrent à l'unanimité une résolution contre le trotskysme »¹⁸.

Un rôle énorme est joué dans le comité exécutif de l'Internationale communiste lui-même et dans son appareil par des éléments qui ont tant qu'ils ont pu résisté et tenté d'empêcher la révolution prolétarienne en Russie, en Finlande, en Bulgarie, en Hongrie, en Pologne et dans d'autres contrées¹⁹,

17. Chen Duxiu (1879-1942) était le premier secrétaire général du P.C. chinois, un prestigieux intellectuel, rallié au communisme et à qui avait été imposée la politique de l'I.C. Tan Pingshan (1887-1956) avait été ministre de l'Agriculture dans le gouvernement du Guomindang de gauche du Wuhan et avait combattu la révolution paysanne.

18. *Compte rendu sténographique*, p. 205.

19. En fait le personnel de l'I.C. à Moscou était surtout constitué par des réfugiés politiques, c'est-à-dire des militants dont le parti avait été écrasé et n'avait donc pas conduit à la victoire la révolution dans leur pays : l'Ukrainien Rafès, le Bulgare Kolarov, les Hongrois Béla Kun et Pepper, le Polonais Hanecki.

mais qui en revanche ont fait à temps leurs preuves dans la lutte contre le « trotskysme ». Tan Pingshan n'est que le disciple de ces éléments : s'il a écopé, tandis que ses patrons étaient épargnés, c'est que le régime de l'irresponsabilité a besoin de temps en temps de boucs émissaires²⁰.

Il est malheureusement impossible non seulement de contester, mais même de tenter d'atténuer l'affirmation formelle que le trait caractéristique le plus patent, le plus général et en même temps le plus périlleux des cinq dernières années est la croissance graduelle et de plus en plus rapide du *bureaucratisme* et de l'arbitraire lié à lui non seulement dans le parti communiste de l'U.R.S.S., mais aussi dans toute l'Internationale communiste.

Négliger et fouler aux pieds les statuts, opérer continuellement des bouleversements dans l'organisation et dans le domaine des idées, ajourner les congrès et les conférences, qui chaque fois sont mis en présence de faits accomplis, la croissance de l'arbitraire : tout cela n'est pas dû au hasard, tout cela doit avoir des causes profondes.

Il serait indigne du marxisme d'expliquer ces phénomènes uniquement ou surtout sur des bases personnelles, lutte de cliques pour le pouvoir, etc. Il va sans dire que tous les facteurs de ce genre jouent un rôle important (voir le *Testament* de Lénine). Mais il s'agit ici d'un processus si profond et qui dure si longtemps qu'il doit avoir des causes non seulement psychologiques, mais aussi politiques, et c'est le cas.

La source principale de la bureaucratisation dans tout le régime du parti communiste de l'U.R.S.S. et de l'Internationale communiste consiste en l'écart toujours grandissant entre la ligne politique de la direction et la ligne historique du prolétariat. Moins ces deux lignes coïncidaient et plus celle de la direction se trouvait réfutée par les événements, moins elle pouvait être appliquée en recourant à des mesures du parti, à la lumière de la critique, plus il fallait l'imposer au parti par en haut, par des procédés d'appareil et même d'Etat.

Mais l'accroissement de l'écart entre la ligne de la direction et la ligne historique du prolétariat, c'est-à-dire la ligne bolchevique, ne peut se produire que sous la pression des classes non prolétariennes. Cette pression a, dans l'ensemble, pris des

20. Tan Pingshan avait été exclu juste après sa période de collaboration gouvernementale et avait rejoint les hommes qui cherchaient à mettre sur pied un « tiers parti ».

proportions extraordinaires au cours des cinq dernières années, à travers des oscillations brutales dans les deux sens, aussi bien dans le monde entier qu'à l'intérieur de l'U.R.S.S. Plus l'appareil se libérait de la critique et du contrôle de son propre parti et plus la direction devenait sensible et conciliatrice avec les aspirations et les suggestions des classes non prolétariennes transmises par l'appareil. Cela contribuait à déplacer plus encore la ligne politique vers la droite et exigeait par conséquent des mesures bureaucratiques plus rigoureuses encore pour l'imposer à l'avant-garde prolétarienne.

Le processus du glissement politique a été ainsi inévitablement complété par des mesures de répression organisationnelle. Dans ces conditions la direction ne tolérait absolument plus la critique marxiste. Le régime bureaucratique est formaliste ; la scolaistique est l'idéologie qui lui convient le mieux. Les cinq dernières années ont constitué une période entièrement consacrée à déformer le marxisme et le leninisme en scolaistique, à les adapter servilement aux besoins du glissement politique et de l'esprit bureaucratique d'usurpation. « L'intégration du koulak dans le socialisme », l'« Enrichissez-vous ! », les recommandations de « ne pas sauter par-dessus les étapes », le « bloc des quatre classes », les « partis biklassistes », le « socialisme dans un seul pays », toutes ces idées et mots d'ordre du centrisme glissant vers la droite, entraînaient inévitablement avec eux l'application des articles du Code Pénal aux véritables disciples de Marx et de Lénine²¹.

Il va sans dire que l'interprétation marxiste des causes de l'appauvrissement scolaistique, de la progression du bureaucratisme et de l'arbitraire ne met nullement hors de cause la responsabilité personnelle de la direction, mais au contraire la rend plus lourde encore.

3. La politique de 1923-1927

Incontestablement, un des motifs de l'ajournement répété du VI^e congrès fut le désir d'attendre quelque grande victoire internationale. Dans pareils cas les hommes oublient plus facilement les défaites récentes. Mais il ne se produisit aucun succès et ce n'est pas un hasard.

21. Trotsky fait allusion aux déportations de partisans de l'Opposition de gauche décidées par Staline.

LÉON TROTSKY

Pendant cette période, les capitalismes européen et mondial ont bénéficié d'un nouveau sursis sérieux. La social-démocratie s'est considérablement renforcée depuis 1923. Les partis communistes n'ont grandi que de façon insignifiante, en tout cas infiniment moins que ne le disaient les prophètes qui inspiraient le Ve congrès. Il faut constater que cela vaut tant pour les organisations de l'Internationale communiste que pour leur influence dans les masses. Dans l'ensemble cette dernière est allée déclinant depuis l'automne de 1923 et pendant toute la période envisagée. Il ne se trouvera personne pour dire que les partis communistes ont su, en ces quatre ans, assurer la continuité et la stabilisation de leur direction. Au contraire ces qualités ont été sérieusement compromises dans le parti où elles étaient autrefois le mieux garanties, le parti communiste de l'U.R.S.S.

[La République soviétique a fait de sérieux progrès du point de vue économique et culturel au cours de la période écoulée, démontrant au monde pour la première fois la force et l'importance des méthodes socialistes de gestion et surtout les grandes possibilités qu'elles recèlent. Mais ces succès se sont développés sur la base de ce qu'on appelle la stabilisation du capitalisme qui était elle-même le résultat de plusieurs défaites de la révolution mondiale.] Ce fait a non seulement beaucoup aggravé la situation extérieure de la république soviétique, mais encore beaucoup influé sur le rapport des forces à l'intérieur au détriment du prolétariat.

[Le fait que l'U.R.S.S. continue à exister, suivant l'expression de Lénine, comme « une marche isolée dans un monde capitaliste », a conduit, du fait de l'existence d'une direction erronée, à des formes de développement de l'économie nationale dans lesquelles les forces et les tendances capitalistes ont acquis une dimension sérieuse et pour mieux dire alarmante. Contrairement aux affirmations optimistes, le rapport de forces interne dans l'économie et en politique a changé au détriment du prolétariat. D'où une série de crises douloureuses desquelles le parti communiste de l'U.R.S.S. n'est pas arrivé à se sortir.]

La cause *fondamentale* de la crise de la révolution d'octobre est le retard de la révolution mondiale provoqué par la série de défaites sévères du prolétariat. Jusqu'en 1923, ce furent les échecs des mouvements et insurrections d'après-guerre confrontés dans un premier temps à l'absence de partis communistes et, plus tard, à leur jeunesse et leur faiblesse. A partir de 1923 la situation a changé profondément. Ce que nous avons sous les

yeux, ce ne sont plus de simples défaites du prolétariat, ce sont des déroutes de la politique de l'Internationale communiste. Les erreurs de cette politique en Allemagne, en Angleterre, en Chine et celles de moindre envergure qui ont été commises dans de nombreux pays sont telles qu'il n'est pas possible d'en trouver d'équivalents dans l'histoire du parti bolchevique ; pour en trouver l'équivalent, il faut étudier l'histoire du menchevisme dans les années 1905-1917 ou les décennies antérieures.

Le retard du développement de l'Internationale communiste est le résultat immédiat de sa politique erronée au cours des cinq dernières années. Il n'est pas question d'en rejeter la responsabilité sur la « stabilisation », sauf à concevoir cette dernière de façon toute scolaire et surtout si l'on veut esquiver ses responsabilités. La stabilisation n'est pas tombée du ciel ; elle n'est pas le fruit d'une modification automatique des conditions de l'économie capitaliste mondiale. Elle est le résultat d'un changement défavorable dans le rapport politique des forces de classe. Le prolétariat a été affaibli par la capitulation de sa direction en Allemagne en 1923 ; il a été trompé et trahi en Angleterre par une direction avec laquelle l'Internationale communiste continua à faire bloc en 1926 ; en Chine, la politique du comité exécutif de l'Internationale communiste l'a jeté dans le piège du Guomindang en 1926-27. Voilà les causes immédiates et indiscutables des défaites, et [ce qui n'est pas moins important] les raisons du *caractère démoralisant* de ces échecs... Tenter de prouver que, même avec une politique juste, les défaites étaient inévitables, c'est verser dans un fatalisme écœurant et renoncer à la compréhension bolchevique du rôle et de l'importance d'une direction révolutionnaire.

Les défaites du prolétariat causées par une politique fausse offraient à la bourgeoisie un répit politique. Elle en a profité pour consolider ses positions économiques. [Telles sont les raisons qui furent à l'origine de la période de stabilisation qui commença le jour de la capitulation du parti communiste allemand en octobre 1923.] La consolidation des positions économiques obtenue par la bourgeoisie influence certes à son tour l'ambiance politique, en tant que facteur de stabilisation. Mais la cause fondamentale de la montée du capitalisme pendant la période de stabilisation, au cours des cinq dernières années, est due à ce que la direction de l'Internationale communiste n'a été à aucun moment à la hauteur des événements. Les situations révolutionnaires ne manquèrent pas. Mais, de façon chronique, on ne sut pas en profiter. Ce défaut

LÉON TROTSKY

n'est pas dû au hasard ; il est la conséquence inévitable du cours centriste, qui peut dissimuler son inconsistance, mais qui provoque inéluctablement des catastrophes lors des tournants brusques d'une période révolutionnaire.

[L'évolution interne de l'U.R.S.S. et du parti dirigeant reflète totalement les variations de la situation internationale, réfutant ainsi par l'exemple les nouvelles théories réactionnaires du développement isolé et du socialisme dans un seul pays. Naturellement, le cours de la direction à l'intérieur de l'U.R.S.S. a été le même que celui du comité exécutif de l'I.C. : un centrisme glissant vers la droite. En politique intérieure comme sur l'arène internationale, il a fait beaucoup de mal, très profondément, et a affaibli les positions économiques et politiques du prolétariat.]

Pour bien comprendre la signification du tournant qui s'opère en ce moment vers la gauche, il faut bien se rendre compte non seulement de ce glissement de la ligne générale vers le centrisme de droite qui se manifesta avec éclat en 1926-1927, mais aussi de la période antérieure d'ultra-gauchisme de 1923-1925 qui prépara ce glissement. Il s'agit donc de porter un jugement sur les cinq années qui ont suivi la mort de Lénine, [pendant lesquelles, sous la pression des forces de classe hostiles et du fait de l'instabilité et de la courte vue de la direction, on a commencé à modifier, à changer et finalement à vraiment réviser le léninisme aussi bien dans les problèmes intérieurs que dans les questions internationales.]

Déjà au temps du XII^e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. au printemps de 1923, deux positions se manifestèrent clairement à propos des problèmes économiques de l'Union soviétique ; elles se sont développées au cours des cinq années suivantes et ont pu être vérifiées à la lumière de la crise de la collecte des grains au cours de l'hiver dernier. La position officielle considérait que le principal danger menaçant l'alliance avec la paysannerie résidait dans un développement prématuré de l'industrie ; elle trouve une confirmation de son point de vue dans la prétendue « crise de vente » de l'automne 1923. Malgré son caractère épisodique, cette crise marqua profondément la politique économique de la direction officielle. Le point de vue que j'avais développé au XII^e congrès estimait au contraire que le danger principal pour la *smytchka* et la dictature du prolétariat résidait dans les « ciseaux » qui symbolisaient l'écart grandissant entre les prix des produits agricoles et ceux de l'industrie, qui reflétait l'arriération de l'industrie : le maintien et, a

fortiori l'aggravation de cette disproportion devaient entraîner inévitablement une différenciation dans l'agriculture et l'artisanat et la croissance générale des forces du capitalisme.²² J'avais développé très clairement cette analyse au XII^e congrès déjà (au printemps de 1923). C'est également à cette époque qu'on formula (moi notamment) l'idée que, si l'industrie était en retard, les bonnes récoltes deviendraient une source qui alimenterait non le développement socialiste, mais les tendances capitalistes, fournissant ainsi aux capitalistes un instrument de désorganisation de l'économie socialiste.

Ces formules fondamentales proposées par les deux parties traversent la lutte des cinq années suivantes, où n'ont cessé de retentir contre l'Opposition d'absurdes accusations réactionnaires comme « Elle a peur du moujik », elle « craint une bonne récolte », elle « redoute l'enrichissement du village », ou, mieux encore, « elle veut piller le paysan » ! Ainsi, dès le XII^e congrès et surtout pendant la discussion de l'automne de 1923, la fraction officielle rejettait les critères de classe et fonctionnait à l'aide de notions comme « la paysannerie » en général, « les bonnes récoltes » en général, « l'enrichissement » en général. Dans cette façon même de traiter cette question, perçait déjà la pression des nouvelles couches bourgeoisées qui se formaient sur la base de la Nep, se liaient à l'appareil d'Etat, résistaient à la répression et cherchaient à ne pas se faire voir à la lumière leniniste.

Des événements d'ordre international ont acquis dans ce processus une importance décisive. La seconde moitié de 1923 a été une période d'attente anxieuse de la révolution prolétarienne en Allemagne.

La situation fut comprise trop tard. On hésita. De sourdes frictions apparurent au sein de la direction officielle Staline-Zinoviev restant, il est vrai, dans le cadre de la ligne centriste.

22. Trotsky mettait l'accent à la fois sur ces problèmes de l'agriculture et sur la nécessité d'un plan d'industrialisation à long terme. La direction lui opposait une lourde ironie. À l'exécutif de l'I.C. le 6 janvier 1924, Zinoviev disait : « Il me semble, camarades, que tant d'obstination à insister pour un beau plan ne soit en réalité rien qu'un attachement énorme à l'idée démodée qu'un bon plan est un remède universel, le dernier mot de la sagesse. Le point de vue trotskyste a beaucoup impressionné beaucoup d'étudiants "Le comité central n'a pas de plan et, réellement, nous avons besoin d'un plan", tel est le cri qui monte de certains secteurs étudiants. La reconstruction de l'économie dans un pays comme la Russie est en fait le problème le plus difficile de notre révolution. Nous voulons que les questions de transport soient gérées par Dzerjinski, l'économie par Rykov, les finances par Sokolnikov ; Trotsky, lui, veut tout faire au moyen d'un "plan d'Etat". »

LÉON TROTSKY

En dépit de tous les avertissements le changement de tactique ne fut entrepris qu'au dernier moment ; tout se termina par une capitulation effrayante de la direction du parti communiste allemand cédant sans combat à l'ennemi des positions cardinales²³.

Cette défaite avait en elle-même un caractère alarmant. Mais elle prit une signification plus pénible encore parce que la direction du comité exécutif de l'Internationale communiste dans une large mesure responsable de cet échec par sa passivité, ne comprit pas l'ampleur du désastre, n'en estima pas toute la profondeur, simplement ne sut pas la reconnaître.

La direction répétait avec obstination que la situation révolutionnaire continuait à se développer et que des batailles décisives allaient être livrées à bref délai. *C'est sur la base de ce jugement radicalement faux que le V^e congrès établit son orientation vers le milieu de 1924.*

De son côté l'Opposition, pendant la seconde moitié de 1923, sonna l'alarme à propos du dénouement politique qui approchait, exigea un cours qui se dirige vraiment vers l'insurrection et rappela avec ténacité que, dans de pareils moments historiques, quelques semaines, parfois quelques jours, décident du sort de la révolution pour plusieurs années²⁴. En revanche pendant les six mois qui précédèrent le V^e congrès, l'Opposition répéta obstinément que la situation révolutionnaire était déjà passée ; que la voilure devait être modifiée en comptant sur un vent contraire et non pas favorable, que ce n'était pas l'insurrection qui était à l'ordre du jour mais des batailles défensives contre un ennemi passé à l'offensive, l'union des masses pour des revendications partielles, la création de points d'appui dans les syndicats, etc.

Mais la claire compréhension de ce qui s'était passé, et de ce qui était imminent, fut qualifiée de « trotskysme », condamné comme « liquidationnisme ». Le V^e congrès de façonn

23. Le plan d'insurrection prévoyait le lancement d'une grève générale au cours d'une conférence de comités d'usine à Chemnitz le 21 octobre 1923, afin de riposter aux menaces de la Reichswehr contre le « gouvernement ouvrier » de Saxe. Mais, devant le refus des social-démocrates de gauche de se joindre à lui, le dirigeant du K.P.D. Brandler renonça à l'appel à la grève générale. Il ne restait plus qu'à décommander l'insurrection, ce qui fut fait le soir même (P. Broué, *Révolution en Allemagne 1917-1923*, pp. 765-770).

24. Il nous semble que, dans ces développements, c'était plutôt Trotsky que l'Opposition en elle-même qui était susceptible de prendre des initiatives ; il était personnellement impliqué dans tous les préparatifs allemands et les Allemands réclamèrent vainement sa présence en Allemagne pour diriger l'insurrection.

spectaculaire s'orienta vers l'insurrection en plein reflux politique ; il dérouta ainsi d'un coup tous les partis communistes et sema la confusion.

1924, l'année du revirement brusque et net vers la stabilisation devint l'année des aventures en Bulgarie, en Estonie²⁵, du cours ultra-gauchiste en général, qui se heurtait de plus en plus à la marche des événements. C'est à partir de ce moment que l'on commence à chercher en dehors du prolétariat des forces révolutionnaires toutes faites, d'où idéalisation de partis pseudo-paysans, flirt avec Raditch et LaFollette²⁶, exagération du rôle de l'Internationale paysanne au détriment de l'Internationale syndicale rouge, faux jugement sur la direction des Trade-Unions, amitié au-dessus des classes avec le Guomin-dang, etc. Toutes ces bêquilles, sur lesquelles le cours ultra-gauche tenta en aventurier de s'appuyer, devinrent par la suite les fondements essentiels du cours ouvertement de droite qui se substitua au premier, quand les ultra-gauchistes incapables de se retrouver dans la situation réelle, se brisèrent contre le processus de stabilisation de 1924-25.

La défaite du prolétariat allemand fut le choc qui déclencha en automne 1923 une discussion²⁷ qui avait pour tâche, dans la conception de la direction officielle du parti communiste de l'U.R.S.S., d'approuver en politique intérieure le cours de l'adaptation passive aux processus économiques spontanés (lutter contre la « super-industrialisation », ridiculiser le principe du plan, etc.) ; face aux problèmes internationaux, il s'agissait avant tout de dissimuler qu'on avait laissé échapper la plus évidente des situations révolutionnaires.

Pourtant, la défaite du prolétariat allemand avait pénétré la

25. L'insurrection estonienne fut un véritable *putsch*, 227 combattants communistes ayant tenté par surprise, le 1^{er} décembre 1924, de s'emparer de la capitale estonienne, Reval : ils furent écrasés en quelques heures. L'explosion d'une bombe dans la cathédrale de Sofia fut également une initiative gauchiste de la direction de l'Internationale dans cette période.

26. Stefan Raditch (1871-1928) était le chef du parti paysan croate qui s'était engagé avec les communistes dans l'Internationale paysanne. Robert M. LaFollette (1885-1925), un républicain « progressiste » des Etats-Unis avait eu le soutien du parti communiste des Etats-Unis au début de la campagne pour sa candidature aux présidentielles de 1924. Les flirts avec Raditch et LaFollette, de la part de l'I.C., constituaient pour Trotsky des exemples achevés de sa politique opportuniste.

27. La discussion ne commença pas sur les questions allemandes, mais elle fut conditionnée par elles. Il s'agit du débat sur le « cours nouveau » du parti, à savoir le régime interne, la question de la démocratie, de la bureaucratisation, de la dégénérescence, les problèmes de génération, etc.

LÉON TROTSKY

conscience des masses, surtendue par l'attente anxieuse de 1923. La capitulation de la direction allemande introduisit dans les rangs des ouvriers non seulement en Allemagne, mais en U.R.S.S. et ailleurs des éléments d'amertume sceptique à l'égard de la révolution mondiale en général. Vinrent s'ajouter les défaites de Bulgarie et d'Estonie. Vers le milieu de 1925 il fallut enfin admettre officiellement l'existence de la stabilisation (un an et demi après son début visible) ; cela fut fait à un moment où apparaissaient déjà en elle de profondes fissures (en Angleterre, en Chine). Un certain désappointement à l'égard de la révolution mondiale qui s'empara également en partie des masses, poussa la direction centriste vers des perspectives strictement nationales, bientôt misérablement couronnées par la théorie du socialisme dans un seul pays.

L'ultra-gauchisme de 1924-25, incapable de comprendre la situation, fut d'autant plus brutalement supplanté par un passage à droite qui, sous l'estampille de la théorie « de ne pas sauter par-dessus les étapes », fit appliquer une politique d'adaptation à la bourgeoisie coloniale, à la démocratie petite-bourgeoise, à la bureaucratie syndicale, aux koulaks, baptisés de « puissants paysans moyens » et aux fonctionnaires, sous prétexte d'« ordre » et de « discipline ».

La politique centre-droite qui gardait les apparences du bolchevisme dans des questions secondaires fut balayée par le flot de grands événements et trouva son couronnement désastreux et strictement menchevique dans les questions de la révolution chinoise et du comité anglo-russe. [Jamais au cours de toute l'histoire révolutionnaire, le centrisme n'avait encore décrété de courbe aussi parfaite de montée et de descente ; on peut douter qu'il puisse encore en décrire une semblable, car il avait à sa disposition les puissantes ressources de l'Internationale communiste dans le domaine matériel et celui des idées ; il put se prémunir contre toute résistance, même contre toute critique, par tous les moyens dont dispose l'Etat prolétarien.]

Les conséquences objectives de la politique du comité exécutif de l'Internationale communiste donnèrent à la stabilisation de nouvelles ressources qui l'alimentèrent, ajournèrent à nouveau la révolution, et aggravèrent terriblement la situation internationale de l'U.R.S.S.

C'est au cours de la lutte des deux tendances, qui commença en 1923, que surgit la question du *rythme* de la construction socialiste qui lia, au point de vue théorique, en un

nœud solide les divergences de vues dans les questions intérieures et internationales.

La direction officielle, abusée par les illusions de la période de reconstruction (1923-27) sur la base d'un capital de fondation tout prêt, enlevé à la bourgeoisie, glissait de plus en plus vers la position du développement économique isolé comme un but en soi. Et c'est justement sur cette erreur des plus grossières que grandit ensuite, grâce aux coups portés par les défaites internationales, la théorie du socialisme dans un seul pays. La rupture avec l'économie mondiale fut prêchée précisément au moment où l'achèvement de la période de reconstruction rendait de plus en plus irrésistible le besoin de liaison avec l'économie mondiale.

La question du *rythme* de notre développement économique n'a pas été du tout posée par la direction officielle. Cette direction n'a pas le moins du monde compris que l'économie soviétique était soumise par le marché mondial à un examen d'autant plus sévère, qu'elle était de plus en plus obligée de se lier avec ce marché par l'exportation et l'importation.

Quand nous signalions inlassablement que l'allure de la construction soviétique est conditionnée par l'économie et la politique mondiales, les dirigeants et les inspirateurs de la ligne officielle nous répondaient : « Il n'y a aucun besoin de mêler le facteur international à notre développement socialiste. » (Staline) ou bien : « Nous construisons le socialisme ne serait-ce qu'à une allure de tortue. » (Boukharine). Si on n'a pas peur de suivre cette idée jusqu'à sa conclusion, à savoir qu'il « n'y a aucun besoin de mêler le facteur international » à la question de l'allure de notre développement économique, on verra que cela signifie simplement, qu'il n'y a aucun besoin de « mêler » l'Internationale communiste au sort de la révolution d'Octobre, car justement l'Internationale communiste n'est rien d'autre que l'expression révolutionnaire du « facteur international ». Mais, précisément, le centrisme ne poursuit jamais ses idées jusqu'au bout.

La question du rythme a évidemment une importance décisive, non seulement en économie, mais surtout en politique, qui est de l' « économie concentrée ».

Si, dans les affaires intérieures, nous prenions du retard du fait d'une façon erronée d'aborder l'économie, la retardant de plus en plus de peur d'avancer trop vite, en revanche, devant les problèmes de la révolution internationale, la perte de vitesse systématique était due à l'incapacité des centristes à comprendre

LÉON TROTSKY

pleinement la situation révolutionnaire et en profiter au moment critique. Ce serait certes faire preuve de vain pédantisme que d'affirmer que le prolétariat d'Allemagne avec une direction juste, aurait *certainement* pris et gardé le pouvoir ; ou que le prolétariat anglais, si la direction avait vu juste, aurait *certainement* renversé le conseil général et ainsi hâté considérablement l'heure de la victoire prolétarienne ; ou que le prolétariat chinois, si on ne l'avait pas trompé en l'obligeant à se ranger sous le drapeau du Guomindang, aurait parachevé victorieusement la révolution agraire et se serait *certainement* emparé du pouvoir en entraînant avec lui les paysans pauvres. *Mais la porte était ouverte à ces trois éventualités*, et même largement ouverte en Allemagne. Au contraire, la direction, négligeant la lutte de classes, renforçait l'ennemi au détriment de sa propre classe et ainsi faisait tout pour assurer la défaite.

La question du rythme est décisive dans toute lutte, à plus forte raison dans une lutte d'envergure mondiale. Le sort de la république des soviets ne peut être séparé de celui de la révolution mondiale. Personne n'a mis à notre disposition siècles ni décennies pour nous en servir sans contrôle. La question est tranchée par la dynamique de la lutte, dans laquelle l'ennemi profite de chaque erreur, de chaque bavue et occupe chaque pouce de terrain non défendu. [En l'absence d'une politique économique juste, la dictature prolétarienne en U.R.S.S. s'écroulera, faute d'avoir pu attendre suffisamment pour être secourue du dehors, ce qui causera un dommage infini au prolétariat international.] En l'absence d'une politique juste de l'Internationale communiste la révolution mondiale aura un retard historique indéterminé. Or, c'est le temps qui décide. Ce qui est perdu par la révolution mondiale est gagné par la bourgeoisie. La construction du socialisme est un combat entre l'Etat soviétique et pas seulement la bourgeoisie de l'intérieur, mais aussi la bourgeoisie mondiale, livré sur la base de la lutte de classe mondiale. Si la bourgeoisie arrachait au prolétariat mondial un nouveau grand délai historique, avec la puissante avance de sa technique, de sa richesse, de son armée et de sa marine, elle culbuterait la dictature soviétique ; [c'est déjà une question de second ordre que de savoir si elle y parviendrait par des moyens économiques, politiques, militaires, ou par une combinaison des trois méthodes].

[Le temps est un facteur décisif et pas seulement important. Il n'est pas vrai que nous pourrons construire « le socialisme intégral » si l'Internationale communiste continue la politique

qui a trouvé son expression dans la capitulation du parti allemand en 1923, dans le putsch estonien en 1924, dans les erreurs de l'ultra-gauchisme en 1924-25, dans la honteuse comédie du comité anglo-russe en 1926, dans la piètre politique de la direction polonaise en 1926, dans la série ininterrompue de fautes qui firent périr la révolution chinoise de 1925-27²⁸. La théorie du socialisme dans un seul pays nous habitue à considérer ces erreurs avec indulgence, comme si nous avions devant nous autant de temps que nous voulons. Erreur profonde !] Le temps est un facteur décisif de la politique, surtout lors des revirements brusques de l'histoire, quand une lutte à mort se déroule entre deux systèmes. Nous devons disposer du temps avec une très grande économie : l'Internationale communiste ne résisterait pas à cinq années nouvelles de fautes semblables à celles qui ont été commises par sa direction depuis 1923. Elle tient grâce à l'attrait qu'exercent sur les masses la révolution d'Octobre et le drapeau de Marx et de Lénine ; mais elle a vécu ces derniers temps sur son capital. *L'Internationale communiste ne résistera pas à cinq nouvelles années de pareilles fautes.* Or, si l'Internationale communiste s'écroule, l'U.R.S.S. ne tiendra pas longtemps non plus. Les psaumes bureaucratiques proclamant que les 9/10 du socialisme seraient déjà réalisés dans notre pays (Staline) nous apparaîtront alors comme un stupide verbiage. Certes, même en ce cas, la révolution prolétarienne saurait en fin de compte se frayer des voies nouvelles vers la victoire. Mais quand ? Et au prix de quels sacrifices, de quelles victimes innombrables ? La nouvelle génération de révolutionnaires internationaux devrait renouer le fil rompu de l'héritage et conquérir à nouveau la confiance des masses dans le plus grand événement de l'histoire, lequel *peut* être compromis par un enchaînement ininterrompu de fautes, de bouleversements et de falsifications dans le domaine des idées²⁹.

Ces paroles doivent être dites nettement et distinctement à l'avant-garde prolétarienne internationale, sans nulle crainte des inévitables hurlements, hululements et persécutions de ceux

28. Le comité anglo-russe d'alliance entre syndicats se prolongeant pendant la trahison de la grève générale par les syndicats britanniques, l'attitude plutôt favorable du P.C. polonais au putsch de Pilsudski étaient quelques-unes des fautes que Trotsky imputait à l'Internationale communiste.

29. L'idée de Trotsky sur l'importance de la « continuité historique » peut être résumée ainsi : Octobre avait symbolisé la révolution et l'aspiration à un monde nouveau. Si cette révolution était compromise, cela interrompait le développement et 1917 devenait un accident au lieu d'une étape.

LÉON TROTSKY

dont l'optimisme ne tient que parce qu'ils ferment les yeux peureusement, pour ne pas voir la réalité.

Voilà pourquoi pour nous la politique de l'Internationale communiste domine toutes les autres questions. [Sans une politique internationale juste, tous les succès économiques possibles de l'U.R.S.S. ne sauveront pas la révolution d'Octobre et ne mèneront pas au socialisme. Pour parler plus exactement, sans politique internationale juste, il ne peut non plus y avoir de politique juste dans les affaires intérieures, car la ligne est une. La manière fausse avec laquelle un président de comité exécutif cantonal de soviet aborde le koulak n'est qu'un petit anneau de la chaîne dont les gros chainons sont constitués par l'attitude des syndicats russes avec le conseil général, ou du comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. à l'égard de Tchiang Kai-chek et Purcell³⁰.]

La stabilisation de la bourgeoisie européenne, le renforcement de la social-démocratie, le retard de la croissance des partis communistes, le renforcement des tendances capitalistes en U.R.S.S., le déplacement vers la droite de la politique de la direction du parti communiste de l'U.R.S.S. et de l'Internationale communiste, le progrès de la bureaucratie dans tout le régime, une campagne effrénée contre l'aile gauche, traquée jusqu'à devenir Opposition : tous ces processus sont indissolublement liés entre eux, caractérisant une période d'affaiblissement, certes provisoire, mais profond, des positions de la révolution prolétarienne, de pression des forces ennemis sur l'avant-garde prolétarienne.

4. Radicalisation des masses et questions de direction

Le plénum de février du comité exécutif de l'Internationale communiste (1928) a fait une tentative incontestable de tournant à gauche, c'est-à-dire vers les opinions défendues par l'Opposition, sur deux questions de la plus haute importance : la politique des partis communistes anglais et français. On pourrait attribuer à ce revirement, malgré toute son incohérence, une

30. *Tchiang Kai-chek* (1887-1965), chef du Guomindang, avait été l'allié des communistes chinois et soviétiques avant d'écraser le mouvement ouvrier chinois, à commencer par Shanghai. A. A. *Purcell* (1872-1935) était le dirigeant de la « gauche » des syndicats britanniques et le symbole du « comité anglo-russe ».

importance décisive, et non pas seulement symptomatique, s'il avait été accompagné de l'application de la règle fondamentale de la stratégie de Lénine : *condamner une politique erronée pour frayer la voie à une politique juste.* Celle du front unique en France, en Allemagne et dans d'autres pays, était orientée selon la ligne du comité anglo-russe. Le cours de ce dernier fut presque aussi funeste pour le parti communiste anglais que le cours du Guomindang le fut pour le parti communiste chinois.

En ce qui concerne la résolution sur la question chinoise, non seulement elle consacre toutes les erreurs commises, mais elle en prépare de nouvelles, non moins cruelles.

La résolution du plénum de février sur la question russe reflète bien mieux le régime de l'Internationale communiste qu'une ligne politique quelconque. Il suffira de dire que cette résolution contient l'affirmation suivante :

« Les trotskystes avec la social-démocratie misent sur le renversement du pouvoir des Soviets.³¹ »

Les hommes qui docilement lèvent la main pour voter de pareilles affirmations sans en croire le premier mot (car seul un idiot fini peut croire que l'Opposition mise sur le renversement du pouvoir des soviets), ces hommes-là ne trouvent pas toujours le courage, comme en témoigne l'expérience, de lever la main dans une lutte résolue contre l'ennemi de classe.

Dans l'ensemble le plénum de février symbolise une tentative contradictoire de virer à gauche. Du point de vue politique, cette tentative repose sur un déplacement incontestable qui s'opère dans l'état d'esprit des grandes masses de la classe ouvrière, principalement en Europe et surtout en Allemagne. Il ne peut être question d'avoir une direction juste sans comprendre clairement le caractère de ce déplacement et les perspectives qu'il ouvre.

Dans son discours, ou plutôt dans la bordée d'injures que Thälmann³² lança à l'adresse de l'Opposition, il déclara lors du plénum de février du comité exécutif de l'Internationale communiste :

31. *Pravda*, 19 février 1928.

32. Ernst Thälmann (1886-1944), ouvrier du port de Hambourg, ancien de l'U.S.P.D., avait été mis à la tête du parti allemand après l'élimination des « zinoviévitistes » Ruth Fischer et Maslow, par Staline et ses hommes.

« Les trotskystes ne voient pas la radicalisation de la classe ouvrière internationale et ne remarquent pas que la situation devient de plus en plus révolutionnaire. »³³

Ensuite il passe, comme il convient, à la démonstration rituelle tendant à prouver qu'avec Hilferding³⁴, nous serions en train d'enterrer la révolution mondiale. On pourrait laisser de côté ces contes d'enfants s'il ne s'agissait pas d'un parti de l'Internationale communiste, occupant la seconde place au point de vue effectifs, représenté au comité exécutif de l'Internationale communiste par Thälmann. Quelle est cette radicalisation de la classe ouvrière que l'Opposition n'aperçoit pas ? C'est ce que Thälmann et beaucoup d'autres avec lui avaient déjà appelé « radicalisation » en 1921, en 1925, en 26 et en 27. La baisse d'influence du parti communiste, après sa capitulation de 1923, et la croissance de la social-démocratie n'existaient pas pour eux. Ils ne se demandaient même pas quelles étaient les causes de ces phénomènes. Il est difficile de parler à un homme qui ne veut pas apprendre les premières lettres de l'alphabet politique. Malheureusement il ne s'agit pas de Thälmann seul qui n'a aucune importance par lui-même. Sémard³⁵ ne vaut pas mieux. Le III^e congrès fut une véritable école de stratégie révolutionnaire. Il apprit à *distinguer*. C'est la première condition, dans n'importe quel travail. Il y a des périodes de flux et des périodes de reflux. Les unes et les autres passent, à leur tour, à travers diverses phases de développement. Il faut, du point de vue de la tactique, adapter sa politique à chacun des stades parcourus, tout en maintenant en même temps la ligne vers la conquête du pouvoir et en se tenant prêt, pour ne pas être pris à l'improviste au cas d'un changement brusque de la situation. Le V^e congrès a mis sens dessus dessous les enseignements du III^e. Il a tourné le dos à la situation objective ; Il a substitué à l'analyse des événements un mot d'ordre d'agitation à l'emporte-pièce : « La classe ouvrière se radicalise, la situation devient de plus en plus révolutionnaire. »

33. *Pravda*, 17 février 1928.

34. Rudolf Hilferding (1877-1941) était l'un des théoriciens du S.P.D. Economiste, il avait appartenu à l'U.S.P.D.

35. Pierre Sémard (1887-1942), cheminot, militant C.G.T., a sans doute adhéré au P.C. en 1921 et devint membre de son comité directeur au congrès de Lyon en janvier 1924, puis, à la suite du V^e congrès de l'I.C., secrétaire général. Il était depuis 1923 membre du présidium de l'exécutif de l'I.C.

En réalité ce n'est que depuis l'année dernière que la classe ouvrière d'Allemagne a commencé à se remettre des conséquences de la défaite de 1923. L'Opposition l'a constaté la première. Il est dit, dans un document publié par nous, et auquel Thälmann a fait justement référence :

« Il y a incontestablement dans la classe ouvrière européenne un déplacement vers la gauche. Il se manifeste par une accentuation des luttes grévistes et un accroissement du nombre des voix communistes. Mais ce n'est là que la première étape du déplacement. Le nombre des électeurs social-démocrates, croit, parallèlement à celui des votes communistes, dépassant même en partie ce dernier. Si le processus se développe et s'approfondit, il entrera dans la phase suivante quand le déplacement commencera de la social-démocratie au communisme. »³⁶

Pour autant que les données relatives aux dernières élections en Allemagne et en France permettent d'en juger, cette appréciation de la position de la classe ouvrière européenne et surtout allemande, peut être considérée comme presque indiscutable. Malheureusement la presse de l'Internationale communiste, y compris celle du parti communiste de l'U.R.S.S. ne fournit pas d'analyse sérieuse, approfondie, documentée et illustrée par des chiffres, de l'état d'esprit et des tendances du prolétariat. La statistique, quand on s'en sert, est simplement ajustée à une tendance déterminée pour préserver le « prestige » de la direction. On passe continuellement sous silence des données de fait d'une importance exceptionnelle, pour l'établissement du graphique du mouvement ouvrier pour la période 1923-28, quand elles s'opposent aux jugements et directives erronées. Tout cela fait qu'il est extrêmement difficile de juger de la dynamique de la radicalisation des masses, de son rythme, de son envergure, de ses possibilités.

Thälmann n'avait nullement le droit de dire au plenum de février du comité exécutif de l'Internationale communiste que... « les trotskystes ne voient pas la radicalisation de la classe ouvrière internationale ». Non seulement nous avions vu la radicalisation du prolétariat européen mais, dès la fin de l'année passée, nous en avions tiré une appréciation de la conjoncture

36. Cf. « Nouvelle Etape », *Œuvres*, I, p. 41.

LÉON TROTSKY

qui a été entièrement confirmée par les élections de mai au Reichstag. La radicalisation traverse sa première phase et, jusqu'à présent, dirige les masses vers la social-démocratie. En février, Thälmann ne voulait pas le voir : il disait : « La situation devient de plus en plus révolutionnaire. » Une expression aussi générale n'est qu'une phrase creuse. Peut-on dire que « la situation devient de plus en plus (?) révolutionnaire » si la social-démocratie, le soutien principal du régime bourgeois, progresse ?

Pour se rapprocher d'une situation révolutionnaire, « la radicalisation » des masses doit en tout cas traverser au préalable la phase dans laquelle les ouvriers passeront de la social-démocratie au parti communiste. Cela se produit déjà partiellement actuellement. Mais la direction principale du mouvement n'est encore nullement celle-là. Prendre un stade primaire de radicalisation, encore à moitié pacifiste, à moitié collaborationniste, pour une phase révolutionnaire, c'est aller au-devant d'erreurs cruelles. Il faut apprendre à distinguer. Celui qui répète d'année en année : « Les masses se radicalisent, la situation est révolutionnaire », celui-là n'est pas un dirigeant bolchevique, mais un agitateur verbeux ; il est certain qu'il ne reconnaîtra pas la révolution quand celle-ci arrivera réellement.

La social-démocratie est le soutien principal du régime bourgeois. Mais ce soutien est plein de contradictions. Si les ouvriers passaient du parti communiste à la social-démocratie, on pourrait parler avec certitude de la consolidation du régime bourgeois. Il en était ainsi en 1924. Alors, Thälmann et autres dirigeants du V^e congrès ne le comprenaient pas et répondaient par des injures à nos arguments et conseils. A présent, la situation est différente. Le parti communiste grandit *à côté* de la social-démocratie, mais pas encore *à son détriment*. Les masses affluent parallèlement vers les deux partis ; jusqu'à présent le courant qui va vers la social-démocratie est plus fort. L'abandon des partis bourgeois par les ouvriers et le réveil qui secoue leur apathie politique, ces processus essentiels de la phase actuelle de la radicalisation, ne correspondent évidemment pas à un renforcement de la bourgeoisie. Mais la croissance de la social-démocratie ne caractérise pas non plus une situation révolutionnaire. Il faut apprendre à distinguer. Comment qualifier alors la situation présente ? Situation transitoire, pleine de contradictions, pas encore différenciée, renfermant encore des virtualités différentes. Il faut suivre avec vigilance le développement ultérieur de ce processus, sans s'étourdir par des phrases à

l'emporte-pièce et en se tenant prêt au cas où la situation changerait brusquement.

La social-démocratie n'est pas seulement satisfaite de l'accroissement du nombre de ses électeurs ; elle suit avec une grande anxiété l'afflux des ouvriers, qui lui crée de grandes difficultés. Avant que les travailleurs ne se mettent à passer en masse de la social-démocratie au parti communiste (et la venue de ce moment est inévitable), il faut s'attendre à ce que se produisent de nouvelles frictions au sein de la social-démocratie elle-même, la formation de nouveaux groupements profondément dressés les uns contre les autres, de nouvelles scissions, etc. Cela ouvrira probablement le champ à des opérations de manœuvre, actives, offensives, du parti communiste sur la ligne du « front unique » pour accélérer la différenciation révolutionnaire au sein des masses, c'est-à-dire avant tout arracher les ouvriers à la social-démocratie. Mais, malheur si les « manœuvres » du parti communiste se réduisent à regarder de nouveau dans la bouche des social-démocrates « de gauche » (et ils peuvent aller encore très à gauche), en attendant que les dents de sagesse leur poussent³⁷. Nous avons vu des « manœuvres » de ce genre pratiquées en petit en Saxe en 1923, et en plus grand en Angleterre, en Chine en 1925-27. Dans tous les cas, elles firent manquer l'occasion révolutionnaire, provoquant ainsi de grandes défaites.

L'opinion de Thälmann ne lui appartient pas en propre ; on le voit d'après le projet de programme où il est dit :

« Le processus de la radicalisation des masses qui s'accentue, la croissance de l'influence et de l'autorité des partis communistes..., tout cela montre nettement qu'une nouvelle montée révolutionnaire grandit dans les centres de l'impérialisme. »

Comme généralisation sur laquelle fonder un programme, c'est radicalement faux. L'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes a déjà connu et connaîtra encore à l'avenir non seulement « un processus de radicalisation qui

37. L'opération insurrection éclatant dans la grève générale pour soutenir le gouvernement ouvrier de Saxe en octobre 1923 reposait en partie sur les social-démocrates de gauche dont l'un Erich Zeigner, était l'homme qui avait fait entrer les communistes dans le gouvernement saxon. Mais les social-démocrates de gauche, Zeigner en tête, reculèrent devant la décision et le K.P.D. accompagna ce recul.

LÉON TROTSKY

s'accentue », mais aussi des périodes où les masses glissent à droite ; non seulement de croissance de l'influence des partis communistes, mais aussi de déclin provisoire en cas d'erreurs, de défaites, de capitulations. S'il s'agit d'un jugement du point de vue de la *conjoncture*, plus ou moins vrai au cours de la période considérée pour certains pays, mais nullement pour le monde entier, alors la place de ce jugement est dans une résolution et non dans un programme. Celui-ci est écrit pour l'ère des révolutions prolétariennes. Malheureusement, au cours de ces cinq ans, la direction de l'Internationale communiste n'a pas fait preuve de compréhension en matière de dialectique quant au développement et à la disparition des situations révolutionnaires. Elle en est restée à une scolaire permanente sur la « radicalisation », sans méditer à fond les étapes vivantes de la lutte du prolétariat mondial.

En raison de la défaite de l'Allemagne dans la grande guerre, la vie politique de ce pays se distinguait par le caractère spécial de ses crises ; cela plaça chaque fois l'avant-garde du prolétariat allemand devant des situations lourdes de responsabilités. La cause immédiate des défaites subies par cette classe ouvrière pendant les cinq années qui suivirent la guerre fut l'extraordinaire faiblesse du parti révolutionnaire ; au cours des cinq années suivantes, ce furent les erreurs de la direction.

En 1918-19 il manquait encore presque entièrement à la situation révolutionnaire un parti prolétarien révolutionnaire. En 1921 quand le reflux se produisit, le parti communiste qui était déjà assez fort, tenta de provoquer une révolution malgré l'absence de prémisses immédiates. Le travail préparatoire (« la lutte pour les masses ») qui suivit fit naître dans le parti une déviation de droite. La direction, dépourvue d'envergure révolutionnaire et d'initiative, se brisa devant la rupture brusque de toute la situation se déplaçant vers la gauche (automne 1923). La droite fut remplacée par la gauche, dont la prédominance toutefois coïncida déjà avec le reflux de la révolution. Mais on ne veut pas le comprendre et on maintient avec obstination « le cours vers l'insurrection ». De là naissent de nouvelles erreurs qui affaiblissent le parti et amènent le renversement de la direction de gauche. Le comité central actuel, s'appuyant en secret sur une partie des « droitiers », a lutté tout le temps avec acharnement contre la gauche, tout en répétant mécaniquement que les masses se radicalisaient, que la révolution était proche.

L'histoire de l'évolution du parti communiste allemand offre un tableau d'alternance brusque de fractions prenant le

pouvoir conformément aux divers segments du graphique politique : chaque groupe dirigeant, à chaque angle aigu du diagramme de la politique, vers le haut ou vers le bas, c'est-à-dire vers une « stabilisation » provisoire ou vers une crise révolutionnaire, fait faillite et cède la place au groupe concurrent. Il se trouva que le groupe de droite avait comme faiblesse l'incapacité de savoir, en cas de changement de situation, aiguiller toute l'activité dans la voie de la lutte révolutionnaire pour la conquête du pouvoir. En revanche la faiblesse du groupe de gauche était due à ce qu'il ne savait pas reconnaître et ne comprenait pas la nécessité de mobiliser les masses pour des revendications transitoires, surgissant en raison de la situation objective pendant la période de préparation. Le côté faible d'un groupe était complété symétriquement par les défauts de l'autre. La direction étant remplacée, lors de chaque rupture de la situation, les cadres dirigeants du parti ne pouvaient pas conquérir une expérience plus vaste, s'étendant à la montée et au déclin, au flux et au reflux, au louvoiement et à l'assaut. Une direction vraiment révolutionnaire ne peut s'éduquer si elle ne comprend pas notre époque de changements soudains et de tournants brusques. Une sélection faite au hasard de dirigeants nommés comporte inévitablement le danger d'une nouvelle faillite de la direction à la première grande crise sociale.

Diriger c'est prévoir. Il faut à temps cesser de flatter Thälmann, uniquement parce qu'il ramasse dans la fange les mots les plus grossiers pour les lancer à l'Opposition, comme au VII^e plénum on flattait Tan Pingshan simplement parce qu'il traduisait en chinois les injures de Thälmann. Il faut dire au parti allemand que le jugement porté en février sur la situation politique par Thälmann est grossier, sommaire, faux. Il faut reconnaître ouvertement les fautes de stratégie et de tactique commises pendant les cinq dernières années et les étudier consciencieusement, avant que les blessures qu'elles ont causées ne guérissent : les enseignements de la stratégie ne peuvent s'raciner que quand ils suivent pas à pas les événements. Il faut cesser de déplacer les dirigeants des partis, pour les punir des fautes commises par le comité exécutif de l'Internationale communiste ou parce qu'ils n'approuvent pas le G.P.U. quand il châtie des révolutionnaires prolétariens (Belgique)³⁸. Il faut

38. Rappelons que le C.C. belge avait été déposé et ses membres exclus parce qu'il avait initialement pris position contre les mesures administratives qui frappaient en U.R.S.S. dirigeants et militants de l'Opposition.

LÉON TROTSKY

laisser les jeunes cadres se tenir sur leurs propres jambes, les aider sans les commander. Il faut cesser de « nommer » des chefs simplement d'après leur certificat de bonne conduite (c'est-à-dire s'ils sont contre l'Opposition). Il faut, une fois pour toutes, renoncer au système des comités centraux de protection.

5. Comment se prépara le déplacement vers la gauche qui se produit actuellement au sein du parti communiste de l'U.R.S.S.

[Il était indispensable que nous esquissions dans ce résumé la politique et le régime de l'Internationale communiste pour trouver la juste place qui revient au déplacement à gauche. Ce déplacement a surgi *directement* des conditions qui ont causé la crise économique de l'U.R.S.S. Etant donné qu'il se développe suivant une ligne touchant surtout aux questions intérieures, il est indispensable que nous examinions de plus près, avec plus d'attention, comment ces questions se sont présentées dans le passé, jusqu'à hier, et ce que les dernières résolutions et mesures du comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. (bolchevique) y introduisent de nouveau. C'est seulement ainsi que se dessinera sous nos yeux la ligne juste de la politique à suivre désormais.]

Les difficultés tout à fait exceptionnelles subies cette année dans le stockage des blés ont une importance énorme non seulement sur le plan économique, mais également politique et du parti. Ce n'est pas par hasard qu'elles ont déclenché le tournant de gauche. D'autre part, en elles-mêmes ces difficultés établissent le bilan d'une vaste période de la politique économique et de la politique générale.

La transition du communisme de guerre à l'économie socialiste n'aurait pu se faire sans de *grandes* retraites que si la révolution prolétarienne s'était immédiatement étendue aux pays *avancés*. Le retard de cette extension nous amena à la grande retraite de la Nep, retraite profonde et durable, au printemps 1921. Les proportions de cette retraite indispensable ont été établies non seulement par la réflexion théorique, mais aussi en tâtonnant dans la pratique. Déjà à l'automne 1921 il a fallu reculer encore plus.

Le 29 octobre 1921, c'est-à-dire 7 mois après le début de la Nep, Lénine disait à la conférence provinciale du parti à Moscou :

« Dans ce passage à la Nep [...] sommes-nous allés assez loin pour commencer déjà, après avoir arrêté notre retraite, à nous préparer à l'offensive ? Non, nous ne sommes pas allés assez loin. [...] Nous avons le devoir de le reconnaître maintenant, si nous ne voulons pas nous cacher la tête sous l'aile, si nous ne voulons pas faire semblant de ne pas voir notre défaite, si nous ne craignons pas de regarder le danger en face. Nous devons avouer que la retraite a été insuffisante, qu'il faut la prolonger, qu'il faut se replier plus loin, pour passer du capitalisme d'Etat à la mise en œuvre d'une réglementation par l'Etat du commerce et de la circulation monétaire [...] Voilà pourquoi nous sommes obligés de reculer encore, pour pouvoir plus tard passer enfin à l'offensive. »³⁹

Et plus loin dans le même discours :

« Dissimuler à nous-mêmes ; à la classe ouvrière, à la masse, que nous continuons toujours notre retraite commencée au printemps 1921, qu'elle se poursuit aujourd'hui, en automne et en hiver 1921-1922 — ce serait nous condamner à l'inconscience la plus complète, ce serait manquer du courage de regarder la situation en face. Dans ces conditions, le travail et la lutte seraient impossibles. »⁴⁰

Ce n'est qu'au printemps de l'année suivante, en 1922, que Lénine se décide à donner le signal d'arrêt de la retraite. Il en parle pour la première fois le 6 mars 1922 à une réunion de la fraction⁴¹ du congrès des métallurgistes :

« Nous pouvons dire à présent que cette retraite, dans le sens de concessions que nous faisons aux capitalistes, est achevée... Et j'espère et je suis certain, que le congrès du parti lui aussi dira cela officiellement au nom du parti dirigeant de Russie. »⁴²

39. Lénine, *Œuvres*, XVIII, pp. 397-398, éd. française, XXXIII, pp. 90-91.

40. *Ibidem*, pp. 399-400 et XXXIII, p. 92.

41. La *fraction* du congrès des métallurgistes désigne la réunion des membres du parti qui sont délégués au congrès.

42. Lénine, XVIII, 2, p. 13.

LÉON TROTSKY

Et immédiatement une explication franche, honnête, comme toujours, vraiment leniniste :

« Les paroles sur l'arrêt de la retraite ne doivent pas être comprises en ce sens que nous aurions déjà créé le fondement de l'économie nouvelle et que nous pouvons marcher tranquillement. Non, le fondement n'est pas encore établi. »⁴³

Le XI^e congrès, se basant sur le rapport de Lénine, adopta à ce sujet la résolution suivante :

« Le congrès constatant que toute la somme de mesures appliquées et fixées au cours de l'année dernière comprend entièrement les concessions que le parti a jugé nécessaire de faire au capitalisme de l'économie privée, considère en ce sens la retraite achevée. »⁴⁴

Cette résolution profondément méditée, et comme nous l'avons vu, soigneusement préparée, supposait donc que les nouvelles positions de départ occupées par le parti donneraient la possibilité d'inaugurer l'offensive socialiste, lente, mais *sans nouveaux reculs*.

Toutefois les espoirs du dernier congrès dirigé par Lénine ne se justifièrent pas sur ce point. Au printemps 1925 apparut la nécessité d'exécuter une nouvelle retraite : reconnaître aux classes riches du village le droit d'exploiter les pauvres en louant la main-d'œuvre et la terre.

La nécessité de cette retraite, immense par ses conséquences, pas prévue par le plan stratégique de Lénine en 1922, était due non seulement au fait que le trait limitant le recul avait été tiré « trop court » (la prudence la plus élémentaire l'avait exigé) mais aussi qu'en 1923-24 la direction n'avait pas compris la situation et les tâches qui lui incombaient et perdait du temps en croyant en « gagner ».

Mais il y a plus encore ; ce nouveau recul si pénible n'avait plus été qualifié, comme l'aurait fait Lénine, de défaite et de retraite profonde ; il avait été présenté comme un pas victorieux de la *smytchka*, comme un simple chaînon du mécanisme général de la construction du socialisme. C'est justement contre

43. *Ibidem*.

44. *Compte rendu sténographique*, p. 143.

de pareils procédés que Lénine avait mis en garde sa vie durant, et surtout en automne 1921, quand il fallut continuer et accentuer la retraite du printemps.

« Il est moins dangereux de subir une défaite que de craindre de la reconnaître, que de craindre d'en tirer toutes les conclusions [...] On ne doit pas avoir peur d'avouer ses défaites [...] Si nous admptions que l'aveu d'une défaite, tout comme l'abandon d'une position, provoque démoralisation et affaiblissement de l'énergie dans la lutte, il faudrait dire que de tels révolutionnaires ne sont bons à rien [...] Notre force a toujours été et sera toujours de considérer les défaites les plus lourdes avec le plus grand sang-froid et d'en tirer les leçons quant aux modifications à apporter à notre action. Voilà pourquoi il faut parler sans détours. C'est intéressant et important, non seulement du point de vue de la vérité théorique mais aussi du point de vue pratique. Nous n'apprendrons jamais à nous acquitter de nos tâches par des procédés nouveaux si l'expérience d'hier ne nous a pas ouvert les yeux sur les erreurs des anciens procédés. »⁴⁵

Mais on oublia totalement ce remarquable avertissement deux jours après que Lénine eût quitté la direction ; on ne s'en est réellement pas souvenu une seule fois jusqu'à aujourd'hui.

Les décisions d'avril 1925⁴⁶ légalisaient la différenciation dans les compagnies, ouvraient devant elles les écluses. La *smytchka* signifiait que, dans l'avenir, le commerce entre Etat ouvrier et koulak allait grandir. Au lieu de reconnaître ce danger immense, on inventa tout de suite la théorie servile de l'intégration du koulak dans le socialisme. Pour la première fois on présenta ce processus dans son ensemble à la conférence du parti, au nom de celui-ci, comme « construction du socialisme dans un seul pays », indépendante de l'économie et de la révolution mondiales. Ainsi l'apparition même de cette théorie petite-bourgeoise, réactionnaire, est liée non pas aux succès réels de la construction socialiste qui sont indiscutables, mais justement à ses échecs et au besoin qu'ils ont fait naître chez les

45. Lénine, *Œuvres*, XVIII, p. 396, éd. française, XXXIII, pp. 88-89.

46. Il s'agit des décisions du bureau politique du 16 avril 1925, dix jours avant la conférence du parti et des trois mesures capitales adoptées ce jour-là : principe de l'établissement d'un impôt revenu, « règles temporaires » autorisant les koulaks à employer de la main-d'œuvre et déterminant les conditions de cet emploi, autorisation « temporaire » de louer des terres. La revue *Ekonomit-cheskaiia Jizn* du 22 avril 1925 commentait en disant que ces mesures étaient la preuve qu'un processus d'accumulation privée n'était plus désormais « économiquement et socialement discrépante ».

LÉON TROTSKY

dirigeants de donner au prolétariat une compensation « morale » pour les nouvelles concessions matérielles à faire au capitalisme.

La résolution du XIV^e congrès sur l'industrialisation exprimait nombre de thèses justes et répétait presque mot pour mot certaines idées exposées par l'Opposition de 1923 à 1925. Mais, à côté de cette résolution, on faisait campagne contre la gauche qu'on accusait de vouloir « super-industrialiser », c'est-à-dire contre ceux qui ne voulaient pas que les décisions restent sur le papier. On présentait nos avertissements à propos du Koulak, de façon absurde, comme de la « panique ». Le fait d'établir l'existence d'une différenciation entre classes à la campagne était puni comme « propagande anti-soviétique », la revendication pour exercer sur le koulak une pression plus grande était traitée de « tendance au pillage des paysans » (manifeste Staline-Rykov-Kouibytchev⁴⁷) et après tout cela, la résolution sur l'industrialisation eut aussi peu d'influence sur les processus économiques réels que n'en eurent les autres résolutions du XIV^e congrès, sur la démocratie dans le parti, la direction collective de l'Internationale communiste.

En 1926, l'Opposition a formulé comme suit la discussion sur la *smytchka* qui avait commencé dès le printemps 1923 : « *Question* : Est-il vrai que la politique de l'Opposition constitue une menace pour l'alliance entre le prolétariat et la paysannerie ? *Réponse* : Cette accusation est tout à fait mensongère. A l'heure actuelle, la *smytchka* est menacée, d'une part par le retard du développement de l'industrie, d'autre part par la croissance du koulak. Le manque de produits industriels enfonce un coin entre la campagne et la ville. Dans les domaines politique et économique, le koulak commence à se subordonner les paysans pauvres et moyens en les opposant au prolétariat. Ce processus n'en est encore qu'à ses tout débuts. La sous-estimation du retard de l'industrie et de la croissance du koulak porte atteinte à la direction juste, leniniste de l'alliance des deux

47. Trotsky fait allusion ici à un texte signé de Rykov, Staline et Kouibytchev et intitulé « Succès et Revers de la campagne économique en Union soviétique », daté du 16 août 1926. Le texte critiquait l'Opposition, l'accusant de vouloir « extorquer le plus possible au paysan et utiliser les moyens ainsi obtenus pour les besoins de l'industrie ». Le texte en question proclamait qu'une telle politique signifierait « une rupture entre ouvriers et paysannerie », « l'effondrement de la *smytchka*, saper la dictature du prolétariat, paupérisation de la paysannerie, donc affaiblissement de l'industrie... Les vieux bolcheviks Aleksei I. Rykov (1881-1938) et Valerian V. Kouibytchev (1888-1935) l'un droitier et l'autre centriste avaient des responsabilités d'Etat.

classes, cette base de la dictature dans les circonstances où vit notre pays. »⁴⁸

Signalons ici, que, sur cette question, l'Opposition n' « exagérait » rien, malgré l'apréte de la lutte. En nous dressant contre la théorie des renégats sur l'intégration du koulak dans le socialisme, bonne seulement à frayer la voie à notre intégration dans le capitalisme, nous disions en 1926 que le danger koulak n'en était « encore qu'à ses débuts ». Nous avions indiqué de quelle direction venait le danger dès 1923. Nous en avions dépeint la croissance à chaque étape nouvelle. En quoi consiste donc l'art de la direction, si ce n'est comprendre à temps le danger, c'est-à-dire quand il en est « encore à ses débuts » et prévenir la possibilité de son développement ultérieur ? *Diriger c'est prévoir*, et non pas traquer ceux qui savent prévoir.

Pour le plus grand malheur du parti, les lignes ci-dessus ne purent même pas être ouvertement publiées. Pour les avoir propagées, les meilleurs militants ont été exclus du parti par des fonctionnaires sans idées qui ne voulaient pas et n'étaient d'ailleurs pas capables de songer au lendemain.

Le 9 décembre 1926, au VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste, Boukharine dénonça en ces termes l'Opposition à propos de la *smytchka* et du stockage des blés :

« Quel était l'argument le plus puissant que notre Opposition employait contre le Comité Central du Parti (j'ai ici en vue l'automne 1925) ? Ils disaient alors : les contradictions grandissent extraordinairement et le comité central est hors d'état de le comprendre. Ils disaient : les koulaks, entre les mains desquels se concentre presque tout l'excédent des céréales, ont organisé contre nous « la grève du blé ». Voilà pourquoi les grains arrivent si mal. Tout le monde a entendu dire cela... L'Opposition estimait que tout le reste n'était que l'expression politique de ce phénomène fondamental. Par la suite, les mêmes camarades intervinrent pour dire : le koulak s'est encore renforcé, le danger s'est encore accru. Camarades, si la première et la seconde affirmation avaient été justes nous aurions cette année contre le prolétariat une « grève des koulaks » encore plus forte... L'Opposition nous calomnie en disant que nous contribuons à la croissance des

48. *Questions et réponses*. Ce document était une publication clandestine de l'Opposition, de toute évidence rédigée par Trotsky lui-même.

LÉON TROTSKY

koulaks, que nous faisons continuellement des concessions, que nous aidons les koulaks à organiser la grève du blé ; les résultats véritables témoignent du contraire... »⁴⁹

Cette citation de Boukharine ne démontre-t-elle pas, à elle seule, l'aveuglement complet de la direction dans la question de notre politique économique ?

Boukharine ne constituait pas une exception. Il ne faisait que « généraliser » sur le plan théorique l'aveuglement de la direction. Les dirigeants les plus responsables du parti et de l'économie affirmaient à l'envi que nous étions sortis de la crise (Rykov), que nous dominions le marché paysan, et que la question du stockage était devenue strictement un problème d'organisation de l'appareil soviétique (Mikoyan)⁵⁰. Une résolution du plenum de juillet du comité central en 1927 annonçait que le développement de l'activité économique avait été, au cours de cette année, dans l'ensemble, irréprochable. En même temps la presse officielle affirmait à l'unisson que le manque de marchandise dans le pays avait sinon complètement disparu, tout au moins considérablement diminué.

En réponse, l'Opposition écrivait de nouveau dans ses thèses pour le XV^e congrès :

« La baisse de la masse totale des céréales stockées est, d'une part, un témoignage direct du profond trouble dans les rapports entre villes et campagnes et, de l'autre, une source de nouvelles difficultés qui nous menacent. »

Où est la racine de nos difficultés ? L'Opposition répondait :

« Au cours des dernières années l'industrie s'est développée trop lentement, retardant sur le développement de l'économie nationale dans son ensemble... Grâce à cela, *la dépendance de l'économie étatisée des éléments koulaks et capitalistes croît dans le domaine des matières premières, de l'exportation, des vivres.* »

[Rappelons encore que l'intervention la plus vigoureuse de l'Opposition, fut celle de la manifestation de l'anniversaire du 7

49. *Compte rendu sténographique*, 2, p. 118.

50. Anastas I. Mikoyan (1895-1971), suppléant du bureau politique était commissaire au commerce.

novembre 1927 ; le mot d'ordre le plus énergique formulé alors fut : « Feu à droite : contre le koulak, l'agioteur et le bureaucrate », contre le koulak et l'accapareur sabotant les collectes de blé ; contre le bureaucrate organisant ou dormant pendant le procès du Donetz. Ce débat, non des moindres, où la tête de la révolution était en jeu, s'acheva pendant l'hiver 1927-28 avec les menaces des agents du G.P.U., au moment où l'on signait en hâte les décrets punissant de déportation, conformément à l'article 58, les « déviations » de l'aveuglement centriste en général, et de Boukharine en particulier.]

S'il n'y avait pas eu tout le travail antérieur de l'Opposition en commençant par les thèses de 1923 et en finissant par l'appel du 7 novembre 1927, si l'Opposition n'avait pas avancé un programme juste et n'avait pas sonné dans les rangs du parti et de la classe ouvrière une alarme parfaitement justifiée, la crise du stockage des blés n'aurait fait que hâter le développement du cours de droite vers le déchaînement ultérieur des forces capitalistes.

Il est arrivé plus d'une fois dans l'histoire que l'avant-garde du prolétariat ou même l'avant-garde de l'avant-garde paie de sa propre destruction matérielle la rançon d'un nouveau pas en avant de la classe ou d'un ralentissement de l'offensive de ses ennemis.

6. *Un pas en avant, un demi-pas en arrière*

C'est la crise de la collecte des blés, différente des crises chinoises, du comité anglo-russe et autre, en ce sens qu'elle ne pouvait être passée sous silence, qui a déterminé une nouvelle période de la politique. Elle s'est répercutée immédiatement, non seulement sur l'économie dans son ensemble, mais aussi sur le train-train quotidien de chaque ouvrier. Voilà pourquoi la nouvelle période de la politique date du stockage des blés.

Sans qu'il y ait eu le moindre lien de continuité avec le passé d'hier, le parti lut le 15 février dans la *Pravda* un article de fond qui aurait pu être pris pour une transposition et par endroits pour une reproduction presque textuelle de la *Plate-forme de l'Opposition* au XV^e congrès⁵¹.

51. L'article de la *Pravda* du 15 février paraît à Trotsky si important qu'il y fait de constantes allusions.

LÉON TROTSKY

Cet article inattendu, écrit sous la pression de la crise des collectes des blés, annonçait :

« Parmi les diverses causes ayant déterminé les difficultés subies dans les collectes des blés, il y a lieu de signaler les suivantes. Les campagnes ont grandi et se sont enrichies. C'est surtout le koulak qui a grandi et s'est enrichi. Trois années de bonnes récoltes ne sont pas passées sans laisser de traces. »

Ainsi, si les campagnes refusent de donner du grain à la ville, c'est dû à ce que « les campagnes se sont enrichies », c'est-à-dire qu'elles ont réalisé dans la mesure de leurs forces le mot d'ordre de Boukharine : « Enrichissez-vous ! »⁵² Mais pourquoi alors l'enrichissement du village sape-t-il la *smytchka* au lieu de la consolider ? Parce que, répond l'article, « *c'est surtout le koulak qui a grandi et s'est enrichi* ». Ainsi la théorie affirmant que le paysan moyen avait grandi pendant ces années au détriment du koulak et du paysan pauvre a été brusquement rejetée comme un fatras inutile. « *C'est surtout le koulak qui a grandi et qui s'est enrichi.* »

Pourtant l'enrichissement des koulaks dans les villages n'explique pas à lui seul la désorganisation des échanges entre les villes et les campagnes. L'alliance avec le koulak n'est pas une alliance socialiste. Mais la crise des céréales consiste en ce que même cette *smytchka* n'existe pas. Donc, non seulement le koulak a grandi et s'est enrichi, mais il ne trouve même pas nécessaire d'échanger ses produits contre des tchervonets⁵³; quant aux marchandises qu'il veut et peut acheter en ville, il les paie avec des céréales qui manquent totalement dans les cités. La *Pravda* signale aussi la seconde cause, qui est au fond la raison essentielle de la crise des blés.

« L'augmentation des revenus de la paysannerie... face au retard relatif dans l'offre des produits industriels a

52. La célèbre formule, imitée du Premier ministre français Guizot, avait été prononcée par Boukharine dans un discours du 17 avril 1925 publié dans la *Pravda* du 24 et sous une forme un peu adoucie, dans *Bolchevik* n° 8 du 30 avril et 9/10 du 1^{er} juin. La phrase intégrale était : « Aux paysans, à tous les paysans, nous devons dire : "Enrichissez-vous ! Développez vos fermes et ne craignez pas qu'on vous contraigne ". »

53. Le tchervonet était la première monnaie d'or établie après la révolution russe sous l'administration de Sokolnikov, alors ministre des Finances. Il valait dix roubles et environ un dollar U.S.

permis aux paysans en général et au koulak en particulier, de garder les céréales. »

Maintenant le tableau est clair. La cause fondamentale est le retard de l'industrie et le manque de produits fabriqués par elle. Dans ces conditions, non seulement il ne s'établit pas d'alliance socialiste avec les paysans pauvres et moyens adhérent aux coopératives, mais il n'y a même pas de *smytchka* capitaliste avec le koulak. Si l'on confronte les deux citations de la *Pravda*, auxquelles nous venons de nous référer, avec celles des documents de l'Opposition présentées dans le chapitre précédent, il faut bien dire que la *Pravda* répète presque textuellement les expressions et les idées de mes *Questions et réponses*; autrefois on excluait du parti ceux qui les avaient dactylographiées.

Pourtant l'article de la *Pravda* ne s'en tient pas là. Tout en assurant que le koulak n'est pas « le détenteur principal des céréales » l'article reconnaît qu'il est l'autorité économique au village, qu' « il a établi la *smytchka* avec le spéculateur des villes, qui paie les grains plus cher », qu' « il (le koulak) a la possibilité d'entraîner avec lui le paysan moyen ». Cette description qui caractérise avec précision les rapports dans les campagnes n'a rien de commun avec les légendes officielles des dernières années sur le rôle économique dominant et sans cesse croissant du paysan moyen; [en revanche, elle coïncide entièrement avec notre *Plate-forme*, considérée comme document anti-parti. Après onze ans de dictature du prolétariat, il se trouve que le koulak est « l'autorité économique du village », qu' « il a la possibilité d'entraîner avec lui le paysan moyen » qui, tout en restant numériquement la force principale du village, est tenu en laisse économiquement par le koulak. Quant à la réserve que le koulak n'est pas « le détenteur principal du blé », non seulement elle n'atténue pas le tableau, mais le rend au contraire plus vif.] Si l'on admet le chiffre assez douteux de 20 % comme part attribuée actuellement au koulak dans les céréales mises dans le commerce, le fait qu'il puisse « entraîner avec lui » sur le marché le paysan moyen, c'est-à-dire à l'amener à saboter les collectes des blés de l'Etat, n'en apparaît qu'avec plus d'éclat. Les banques de New York ne possèdent pas non plus la totalité des marchandises en circulation; néanmoins elles dirigent cette circulation. Celui qui essaierait de mettre en évidence les « modestes » 20 %, ne ferait que souligner ainsi qu'il suffit au koulak d'avoir entre les mains un cinquième des parts de blé, pour s'emparer du rôle dominant sur le marché des céréales.

Voilà le degré de la faiblesse de l'influence de l'Etat sur l'économie des campagnes *quand l'industrie est en retard.*

Une autre réserve inévitable consiste à dire que le rôle d'« animation » du koulak n'a été constaté que dans quelques régions et pas dans toutes. Elle n'atténue rien non plus ; au contraire elle accentue même le caractère alarmant de ce qui se passe. Ces « quelques » régions ont déjà suffi pour ébranler jusque dans ses fondements l'alliance des villes et des campagnes. Que se serait-il produit si le processus s'était étendu dans la même mesure à toutes les régions ?

Nous avons affaire à un processus économique vivant et pas à une moyenne stable de statistiques. Il ne s'agit pas du tout de mesurer en marche, quantitativement, avec précision ce procès des plus complexe et diversifié, mais il faut en déterminer la qualité, c'est-à-dire montrer *dans quel sens les phénomènes grandissent*. Aujourd'hui 20 % ; demain peut-être beaucoup plus. [Certaines régions sont parties devant ; d'autres retardent. En effet l'autorité du koulak dans le village et la possibilité qu'il a d'entraîner le paysan moyen ne sont pas directement des survivances du passé. Ce sont là des faits nouveaux qui surgissent sur les bases de la Nep, après la suppression des koulaks ; en ce sens les régions où le phénomène se manifeste le plus brutalement ne font que montrer le chemin aux plus « arriérées », si l'on admet naturellement que se poursuive le cours de la politique économique qui règne depuis cinq ans, surtout depuis avril 1925.]

Au détriment de qui le koulak a-t-il gagné en autorité dans les campagnes ? Au détriment de l'Etat ouvrier et de ses instruments, l'industrie d'Etat et la coopération. Si le koulak a eu la possibilité d'entraîner avec lui le paysan moyen, contre qui le dresse-t-il ? Contre l'Etat ouvrier. C'est en cela que consiste la *cassure* sérieuse et profonde de la *smytchka économique*, prémissse d'un autre danger, bien plus grand, à savoir, *la rupture de l'alliance politique*.

Il n'est plus question à présent d'une anticipation comme au printemps de 1923, ni de considérations théoriques, mais de faits rigoureusement contrôlés. Malgré la dictature du prolétariat, malgré la nationalisation de la terre, malgré la coopération protégée par l'Etat, le retard subi par l'industrie a remis en quelques années dans les campagnes les rênes entre les mains des ennemis mortels de la construction du socialisme. Cela fut certifié pour la première fois par la *Pravda* le 15 février 1928.

[Il n'y a pas à en tirer des conclusions désespérantes. Mais

avant tout il faut présenter au parti la vérité claire et complète. Rien atténuer, ni embellir. Voilà pourquoi l'article de la *Pravda*, malgré ses petites réserves à double sens, constitue un sérieux pas en avant. Par cela seulement il réduit considérablement la distance qui sépare sur cette question la ligne de l'Opposition de celle suivie par les officiels au cours des cinq dernières années. Tous les oppositionnels ne peuvent que s'en réjouir. Mais après ce pas en avant il y a eu au moins un demi-pas en arrière. Aussitôt que la situation au point de vue de la collecte des blés fut moins tendue grâce aux mesures administratives exceptionnelles, la machine de l'optimiste officiel se remit de nouveau en marche.]

Le dernier manifeste programmatique du comité central du 3 juin dit :

« La résistance des koulaks grandit sur un fond général de relèvement des forces productives du pays, malgré une croissance plus rapide encore du secteur socialiste de l'économie »...

S'il en est ainsi, si cela est vrai, alors il n'y a pas lieu de s'alarmer. Alors, sans changer de ligne, il ne reste plus qu'à construire tranquillement « le socialisme dans un seul pays ». Si la proportion des éléments capitalistes, c'est-à-dire surtout des koulaks, baisse dans l'économie d'année en année, pourquoi cette « panique » soudaine en face du koulak ? La question est tranchée par le rapport dynamique de deux forces en lutte, socialisme et capitalisme. (Qui l'emportera ?) Le koulak est « effrayant » ou inoffensif suivant que ce rapport varie dans un sens ou dans l'autre. C'est en vain que l'appel du comité central tente de sauver, dans cette partie, la résolution du XV^e congrès fondée sur la croissance continue de la prédominance des éléments socialistes de l'économie sur ceux du capitalisme. Pourtant l'article de la *Pravda* du 15 février est un démenti public infligé à cette thèse inexacte, réfutée pratiquement par le cours suivi par les opérations de stockage des blés. Où est la logique ?

Si le secteur socialiste avait grandi pendant ces trois années de bonnes récoltes plus rapidement que le secteur non-socialiste, nous aurions peut-être pu encore avoir une crise commerciale et industrielle se manifestant par un excès de produits de l'industrie d'Etat, ne rencontrant pas d'équivalents agricoles, tandis que nous avons eu une crise de stockage des blés dont la

LÉON TROTSKY

Pravda donna une explication juste quand elle voit en elle le résultat de l'accumulation, par les paysans et surtout par les koulaks, de produits agricoles ne trouvant pas d'équivalents dans les produits industriels. L'accentuation de la crise de la collecte des blés, c'est-à-dire de la crise de la *smytchka*, à la suite de trois bonnes récoltes, signifie simplement que, dans la dynamique générale du processus économique, le secteur socialiste s'est *affaibli* par rapport au secteur capitaliste et au commerce privé en général.

La correction introduite dans ce rapport sous la pression administrative, absolument indispensable quand la direction est aveugle, ne change rien à la conclusion fondamentale. Il s'agit en effet d'une force politique, à laquelle le koulak prend déjà part, même si ce n'est que partiellement. Toutefois la nécessité même de recourir à des méthodes extraordinaires puisées dans l'arsenal du communisme de guerre témoigne justement d'un changement défavorable des rapports de force dans le domaine de l'économie.

[Mais il est encore un autre critère tout aussi décisif et encore plus important : la situation matérielle de la classe ouvrière. S'il est vrai que l'économie nationale grandit, (et c'est vrai), s'il est vrai que l'accumulation socialiste grandit plus vite que l'accumulation privée (comme le comité central l'affirme contrairement aux faits), alors on ne peut du tout comprendre pourquoi, au cours de ces derniers temps, la situation de la classe ouvrière a empiré, pourquoi les derniers contrats collectifs ont été l'objet de graves frictions et d'une lutte âpre. Aucun ouvrier ne peut constater une *pareille* « prédominance » des éléments socialistes sur ceux du capitalisme en croissance, quand le niveau de vie des éléments non-prolétariens monte, tandis que celui des éléments prolétariens baisse. Ce critère pratique, pris sur le vif par l'ouvrier, coïncide entièrement avec le critère théorique et réfute l'optimiste superficiel et formel du comité central.]

Devant ce contrôle objectif, effectué par l'économie et la vie elle-même, les tentatives de démontrer par la « statistique » la prédominance de la croissance du secteur socialiste semblent ridicules. C'est comme si le chef d'une armée qui a battu en retraite avec pertes, cédant des positions importantes, se mettait à prouver après la bataille par d'habiles coefficients statistiques que la supériorité est de son côté. Non, le koulak a démontré (et ses arguments sont plus convaincants que les combinaisons statistiques optimistes) que, dans ce combat très important,

pour autant qu'il s'est livré avec les armes *économiques*, c'est lui, le koulak, qui l'a emporté. Le budget de la ménagère ouvrière témoigne dans le même sens. C'est la dynamique vivante de l'économie qui tranchera la question de savoir qui l'emportera. Si les chiffres contredisent les résultats incontestables de la lutte et les témoignages de la vie, c'est que les chiffres mentent ou, dans le meilleur des cas, répondent à une autre question.

Même si on fait abstraction de la servilité de la statistique (qui, comme tout le reste, souffre de l'arbitraire de l'appareil), il n'en demeure pas moins que la statistique, surtout chez nous, retarde toujours en raison de l'extrême émettement des processus les plus importants. Elle en donne une coupe instantanée sans en enregistrer la tendance. C'est ici que la théorie vient aider. Un jugement théorique juste sur la dynamique du processus indiquait d'avance que le retard subi par l'industrie amènerait même les bonnes récoltes à se retourner contre la construction du socialisme, et donnerait naissance à la croissance des koulaks dans les campagnes et aux queues devant les boulangeries dans les villes. Les faits sont venus et ont apporté la vérification indiscutable.

Les enseignements de la crise du stockage des blés dont l'article de février de la *Pravda* établit le bilan nous fournissent une confirmation forcée mais d'autant plus indiscutable de l'accroissement de la *disproportion*; le déficit est du côté de l'économie étatisée, c'est-à-dire que les bases de la dictature prolétarienne se rétrécissent. En outre ce bilan confirme une différenciation de la paysannerie si profonde que le sort de la collecte des blés, autrement dit le destin de la *smytchka*, se trouve sous le contrôle direct et immédiat du koulak qui entraîne derrière lui les paysans moyens.

Si la disproportion entre villes et campagnes est un héritage du passé si une certaine croissance des forces capitalistes est la conséquence inévitable de la nature même de notre économie actuelle, il reste que l'*accentuation* de la disproportion ces dernières années et le *déplacement* du rapport des forces en faveur du koulak résultent d'une politique fausse de la direction dans la répartition des revenus nationaux : tantôt elle laissait flotter complètement les rênes, tantôt elle les tirait nerveusement.

Pour parer à ce danger, dès 1923, l'Opposition démontrait que ce n'est qu'en abordant la question avec un plan ferme pour lutter contre la disproportion d'année en année, que l'on pourra

LÉON TROTSKY

donner à l'industrie étatisée un rôle vraiment dirigeant dans les rapports dans les campagnes ; qu'au contraire, le retard de l'industrie approfondirait inévitablement les contradictions de classe dans le pays et affaiblirait les positions économiques dominantes occupées par la dictature du prolétariat.

Nous considérions donc le koulak, non en l'isolant, comme Zinoviev et Kamenev tentèrent de le faire lors du XIV^e congrès, mais dans le cadre du rapport décisif entre l'ensemble de l'industrie étatisée et l'agriculture dont la production des marchandises est effectuée par des personnes privées. Dans les limites de l'économie du village nous envisagions le koulak de nouveau, non isolément, mais en liaison avec l'influence économique qu'il exerce sur les milieux les plus aisés des paysans moyens et dans les campagnes en général. Enfin nous examinions ces deux processus intérieurs fondamentaux non en eux-mêmes, mais dans leur rapport avec le marché mondial, qui, à travers l'exportation et l'importation, acquiert une influence de plus en plus déterminante sur le rythme de notre développement économique.

A partir de ces considérations, nous écrivions dans nos thèses pour le XV^e congrès :

« Etant donné que c'est surtout des milieux aisés des campagnes que nous recevons le surplus des céréales et des matières premières destiné à l'exportation, puisque ce sont justement ces milieux qui gardent le plus le blé, il se trouve que c'est d'abord le koulak qui nous "règle" à travers nos exportations. »

Mais peut-être l'Opposition avait-elle posé « trop tôt » des questions auxquelles la direction avait fixé d'avance dans le calendrier ses propres dates ? Après tout ce qui a été dit, il n'est guère besoin de s'arrêter à cet argument stalinien dont on abreuve chaque fois le parti quand il s'agit de rattraper le temps perdu. Citons simplement un témoignage plein d'enseignement. Le 9 mars 1928, Rykov disait à une séance du Soviet de Moscou au sujet de la collecte des blés :

« Sans doute cette campagne comporte-t-elle tous les traits distinctifs d'une campagne de choc. Si l'on me demandait : n'aurait-il pas mieux valu qu'on ait réussi à triompher de la crise du stockage des blés en suivant une voie plus normale, c'est-à-dire sans recourir à cette

campagne de choc, je répondrais sincèrement que cela aurait mieux valu. Il est nécessaire de reconnaître que nous avons laissé passer du temps, que nous n'avons pas agi au début des difficultés du stockage, que nous n'avons pas pris assez tôt toute une série de mesures qu'il aurait été nécessaire de prendre pour que la campagne du stockage se développe avec succès. »⁵⁴

Si ces propos reconnaissent le retard surtout sous l'angle administratif, il n'est pas difficile de les compléter au point de vue politique. Pour que les mesures administratives indispensables fussent appliquées en temps voulu, il aurait fallu que le parti inspirant et dirigeant l'appareil de l'Etat, reçoive à temps des indications lui permettant de s'orienter, ne serait-ce que celles que présentait dans les grandes lignes l'éditorial de la *Pravda* du 15 février. Il aurait fallu prêter l'oreille à temps aux avertissements de l'Opposition dans le domaine des principes et discuter sérieusement les mesures pratiques qu'elle proposait.

Elle avait, entre autres, suggéré l'année passée d'appliquer à 10 % des exploitations paysannes, c'est-à-dire aux plus cossues, un emprunt forcé de 150 à 200 millions de pounds de blé. A l'époque cette proposition fut flétrie comme une mesure de communisme de guerre. On enseignait au parti qu'on ne pouvait faire pression sur le koulak, sans froisser le paysan moyen (Staline au XIV^e congrès) ou que le koulak ne présentait aucun danger car il serait *a priori* limité par les cadres de la dictature du prolétariat. Or cette année, il a fallu recourir à l'article 107, c'est-à-dire à des mesures de répression de droit commun pour extraire le blé ; après quoi le comité central dut expliquer que parler de communisme de guerre à son propos c'est une calomnie contre-révolutionnaire.

Aussi longtemps que blanc s'appellera blanc et que noir s'appellera noir on considérera qu'un point de vue est juste quand il permet de comprendre ce qui se passe, et de prévoir l'avenir. Ce n'est que dans un accès d'hystérie hiérarchique que l'on peut exiger à présent, après la campagne de la collecte des blés de cet hiver, après la crise aiguë de la politique et de l'idéologie officielle due à cette campagne, que l'Opposition reconnaisse son « erreur » !

54. *Pravda*, 11 mars 1928.

7. *Manœuvre ou cours nouveau ?*

Comment faut-il juger l'actuel tournant à gauche ? Faut-il voir en lui une manœuvre, une combine, ou un cours nouveau sérieux, c'est-à-dire la réapparition d'une ligne prolétarienne et d'une politique internationale ? Cette méfiance n'est que trop légitime.

[Adopter une décision simplement pour détourner l'attention du parti est un procédé qui est la méthode fondamentale de la direction actuelle. A propos de l'industrialisation, des paysans pauvres, de la révolution chinoise, on a adopté coup sur coup des résolutions destinées non pas à éclairer, expliquer, diriger, mais au contraire à dissimuler et camoufler ce qui se passait en réalité. Lénine disait qu'en politique, seuls les idiots croient sur parole. La période d'après Lénine devrait désapprendre cette confiance même à des idiots.]

La question de savoir s'il s'agit d'une *manœuvre* ou d'un *cours nouveau* pose celle des rapports de classe et de leur répercussion dans le parti communiste de l'U.R.S.S. qui, en tant que parti unique dans le pays, réagit différemment à la pression des différentes classes, selon ses parties composantes.

Il y a dans l'article « historique » de la *Pravda* du 15 février, déjà cité, un aveu frappant sur la réfraction des nouveaux groupements de classe au sein de notre propre parti. C'est peut-être le passage le plus remarquable de cet article. Il y est dit :

« ... Dans nos organisations, aussi bien celles du Parti que les autres, ont surgi, au cours de ces derniers temps, certains éléments, étrangers au Parti, qui ne voient pas les classes dans les campagnes, qui ne comprennent pas les bases de notre politique de classe et qui tentent de mener l'action de façon à ne froisser personne dans le village, vivre en paix avec le koulak et en général garder de la popularité parmi « toutes les couches » du village. »⁵⁵

Quoiqu'il soit question dans ces lignes de membres du parti, ce qui est dit constitue un portrait achevé du politicien réaliste néo-bourgeois, thermidorien⁵⁶, en contraste avec le commu-

55. *Pravda*, 15 février 1928.

56. « Thermidorien », par analogie à Thermidor de la révolution française désigne le partisan de la réaction sociale, sans contre-révolution économique.

nisme. Pourtant la *Pravda* ne trouve pas un mot pour expliquer comment il se fait que ces éléments se trouvent dans le parti ; « Ils ont surgi » et c'est tout. D'où venaient-ils ? Par où sont-ils entrés ? Sont-ils entrés de l'extérieur, comme des coins ? Ont-ils grandi à l'intérieur et alors sur quelle base ? Et cela est arrivé alors que le parti ne cessait de se « bolcheviser » dans la question paysanne. L'article n'explique pas comment le parti, bien qu'averti, a pu perdre de vue les oustrialovistes jusqu'au moment où ils ont manifesté leur force administrative dans la politique de la collecte des blés ; de même que le parti a laissé le koulak échapper à son horizon jusqu'au moment où, prenant de l'autorité, ce dernier a entraîné avec lui le paysan moyen et saboté la collecte. La *Pravda* n'explique rien de tout cela. Pour la première fois, nous avons entendu l'organe du parti de février, la *Pravda*, dire ce que nous savions depuis longtemps et avions dit plus d'une fois, à savoir qu'au sein du parti de Lénine était non seulement née, mais avait pris forme, une droite solide, tendant à la néo-Nep, c'est-à-dire vers le capitalisme par paliers.

[Voici ce que j'écrivais vers la fin de 1927 sur cette question :

« La lutte officielle contre l'Opposition se mène sous deux mots d'ordre essentiels ; contre deux partis et contre le "trotskysme". La prétendue lutte de Staline contre deux partis masque la formation d'une dualité de pouvoir dans le pays et la formation d'un parti bourgeois sur le flanc droit du parti russe et sous le couvert de son drapeau.

Dans toute une série d'institutions et dans les bureaux des secrétariats se tiennent des conférences secrètes des membres de l'appareil du parti avec les spécialistes et les professeurs partisans d'Oustrialov en vue d'élaborer les méthodes et les mots d'ordres pour lutter contre l'Opposition. Ça, c'est la formation clandestine d'un deuxième parti qui, par tous les moyens, s'efforce de subordonner et partiellement subordonne le noyau prolétarien de notre parti en même temps qu'il menace son aile gauche. Tout en masquant la formation de ce deuxième parti, l'appareil accuse l'Opposition de s'efforcer de créer un deuxième parti et cela précisément parce que l'Opposition s'efforce de soustraire à la pression croissante de la bourgeoisie le noyau prolétarien du parti (faute de quoi il serait en général impossible de sauver l'unité du parti bolchevique).

LÉON TROTSKY

Ce serait pure illusion de penser qu'il est possible de maintenir la dictature du prolétariat seulement par des adjurations verbales en faveur d'un parti indivisible.

La question "un ou deux partis" posée d'un point de vue concret, d'un point de vue de classe et non d'un point de vue d'agitation verbale — sera résolue précisément, par la question de savoir si on réussira à éveiller et à mobiliser les forces de résistance dans le parti et le prolétariat. »⁵⁷

En juin, Staline donnait l'explication suivante aux étudiants des instituts supérieurs de Moscou sur la question d'un deuxième parti :

« Il a des gens qui voient une issue dans un retour à l'économie koulak, dans un développement de l'économie koulak. Ces gens n'osent pas parler d'un retour à l'économie du seigneur, parce qu'ils comprennent apparemment qu'il est dangereux aujourd'hui de bavarder sur de telles choses. Mais ils sont d'autant plus disposés à parler de la nécessité d'un développement en tout sens d'une économie koulak... dans l'intérêt du pouvoir soviétique. Ces gens supposent que le pouvoir soviétique pourrait se fonder dans le même mouvement sur deux classes opposées, celle des koulaks dont le principe économique est l'exploitation de la classe ouvrière, et celle des ouvriers dont le principe économique est la destruction de toute exploitation. C'est un tour de passe-passe digne de réactionnaires. Cela ne vaut pas la peine de démontrer que ces plans réactionnaires n'ont rien de commun avec les intérêts de la classe ouvrière, avec les principes du marxisme et les tâches du léninisme. »⁵⁸

Ces paroles sont un exposé quelque peu simplifié d'une partie de l'introduction du premier chapitre de la *Plate-forme de l'Opposition*. Nous ne le tenons pas secret parce qu'à notre avis Staline n'est pas encore menacé d'exil. Bien sûr il n'y a aucune mention de la formation d'un second parti dans le discours de Staline. Mais si, à l'intérieur du parti prolétarien il y a des gens

57. « Nouvelle Etape ». *Oeuvres*, I, p. 42.

58. Trotsky fait allusion ici au discours prononcé par Staline devant les élèves et enseignants de l'Institut des professeurs rouges. L'Académie communiste et l'Université Sverdlov le publient dans *Correspondance internationale* (Inprekorr) n° 54, 9 juin 1928.

(quels gens ?) qui préconisent un cours vers l'économie capitaliste koulak et s'abstiennent seulement par prudence de parler d'une économie de seigneurs à grande échelle ; si ces « gens », dont on ne donne pas l'adresse, sont liés les uns aux autres par une sorte de plate-forme et la suivent pendant la collecte du grain, l'élaboration des plans industriels, des échelles de salaires, etc., alors c'est précisément le cadre d'un parti néo-bourgeois, c'est-à-dire thermidorien. Il est possible d'être un parti bolchevique et de ne pas préconiser une orientation vers Tchiang Kai-chek, Purcell, le koulak et le bureaucrate, ou plutôt c'est l'unique condition pour être dans un parti bolchevique. Mais il est impossible d'être dans un parti bolchevique et de préconiser un cours vers le développement capitaliste. C'est l'idée simple exprimée dans notre document *Nouvelle Etape.*]

Ainsi la droite, « née » d'une cause inconnue, a été enregistrée pour la première fois à l'occasion de la collecte des blés. Au lendemain du XV^e congrès qui manifeste de nouveau un monolithisme à 100 %, on s'aperçut que le koulak n'apporte pas son grain sur le marché parce qu'entre autres il y a dans le parti des groupes influents qui veulent vivre en paix avec toutes les classes conformément aux enseignements de Dai Jitao⁵⁹, le philosophe courtisan de Tchiang Kai-chek. Ces Guomindangistes de l'intérieur ne se sont pas faits entendre ni pendant la discussion préparatoire, ni au congrès lui-même. Ces vaillants « membres du parti » ont évidemment été les premiers à voter l'exclusion de l'Opposition en tant que déviation « social-démocrate ». Ils ont aussi voté toutes les résolutions de gauche car ils ont appris depuis longtemps à comprendre que ce ne sont pas les résolutions qui comptent. Les thermidoriens dans le parti ne sont pas des phraseurs, mais des hommes d'action. Ils forment leur *smytchka* particulière avec les nouveaux propriétaires, avec les intellectuels petits-bourgeois, avec la bureaucratie, et dirigent les branches les plus importantes de l'activité économique, culturelle et même du parti en les envisageant sous l'angle de « la nation et de l'Etat ». Peut-être les droitiers sont-ils tellement faibles qu'il n'est pas besoin de les combattre ?

Une réponse claire donnée à cette question a une importance décisive pour l'avenir du tournant actuel à gauche. La première impression est que la droite est extrêmement faible. Il a suffi d'un cri venant d'en haut pour que la politique de la

59. *Dai Jitao* (1891-1949) vétéran du Guomindang, théoricien des « trois principes », était un conservateur libéral.

LÉON TROTSKY

collecte et, en général, la politique paysanne, s'oriente directement dans un sillage « gauche ». Mais, justement, la facilité extraordinaire avec laquelle ces résultats ont été atteints doit mettre en garde contre des conclusions trop hâtives sur la faiblesse des droitiers.

La droite est petite-bourgeoise, opportuniste, bureaucrate, collaborationniste ; elle tire vers la bourgeoisie. Il serait absolument inconcevable que, dans un parti qui fit entrer dans ses rangs les cadres révolutionnaires du bolchevisme et des centaines de milliers d'ouvriers, la droite ait pu devenir en quelques années une force douée d'une valeur propre, développant ouvertement ses tendances, mobilisant les masses ouvrières. Cela ne peut être. La droite n'est forte qu'en tant qu'*appareil transmettant la pression de classes non prolétariennes sur le prolétariat*. Cela signifie que la puissance de la droite du parti est en *dehors* du parti, au-delà de ses limites. C'est la force de l'appareil bureaucratique, des propriétaires nouveaux, de la bourgeoisie mondiale. C'est donc une force immense. Mais précisément parce que la droite reflète la pression des autres classes au sein du parti, elle ne peut pas encore présenter ouvertement sa plate-forme et mobiliser l'opinion publique du parti. Elle a besoin de se camoufler, d'endormir la vigilance du noyau prolétarien du parti. Le régime de l'appareil lui offre ces deux conditions. Sous la boursoufure du monolithisme du parti il dissimule la droite aux regards des travailleurs révolutionnaires ; il terrorise en même temps les ouvriers en frappant l'Opposition qui n'est que l'expression consciente de l'anxiété du prolétariat quant au sort de sa dictature.

[La brèche entre l'appareil et la droite oblige cette dernière à réduire son front, à battre en retraite, à prendre provisoirement une attitude d'attente. Les droitiers comprennent bien que, si l'appareil invitait sérieusement le parti à analyser la situation, à s'épurer en éliminant les thermidoriens, c'est par la base que la droite se verrait proprement balayée, sans avoir recours à des équipes de siffleurs et de matraqueurs⁶⁰ ; ainsi il n'y aurait plus dans le parti de levier sur lequel la bourgeoisie de l'intérieur et du monde entier puissent s'appuyer. Certes, la poussée bourgeoise ne disparaîtrait pas tout de suite et ne

60. Au cours du débat entre l'Opposition unifiée et la direction, la direction de Moscou notamment avec M. N. Rioutine avait utilisé des « équipes » de fier-à-bras qui empêchaient d'entendre l'orateur, et, si le rapport de forces s'y prêtait, vivaient les salles.

diminuerait même pas. Mais elle s'exercerait directement contre le parti, qui verrait l'ennemi en face, jugeant avec sang-froid de ses forces et de ses intentions. Les formes clandestines, souterraines, de la pression de la bourgeoisie, agissant par infiltration, contre le parti et le pouvoir des soviets, deviendraient impossibles. Ce serait déjà une demi-victoire.

Les droitiers comprennent ce qu'est leur situation. Mais ils se rendent compte aussi d'autre chose : il est impossible d'inviter le parti à faire une épuration sérieuse de ses conceptions et de ses rangs, fortement encrassés au cours des dernières années, en adoptant d'autres mots d'ordre, en poursuivant d'autres buts que ceux présentés jusqu'à maintenant par les bolcheviks-léninistes (Opposition). Mais alors il faut changer nettement de cours envers l'Opposition elle-même ; autrement le cynique manque de principes du centrisme de l'appareil apparaîtrait trop grossièrement au-dehors. La droite estime, non sans raison, que le centre n'osera pas changer audacieusement de front. Les droitiers reculent en grinçant les dents ; ils montrent ainsi qu'ils ne veulent pas d'une lutte aussi dangereuse pour eux que pour le centre. En même temps ils posent leurs conditions : ne pas changer la situation dans le parti, c'est-à-dire ne pas toucher au bloc de la droite et du centre contre la gauche ; ne pas appuyer plus fort vers la gauche que ne l'exige l'instant présent ; en d'autres termes, garder en réserve la possibilité de revenir sur l'ancienne route et de passer de là dans le chemin de la néo-Nep.

Les droitiers comprennent que, pour le moment, il leur faut admettre autant que possible en silence le tournant à gauche. En tout cas *pour eux* ce n'est là qu'une simple *manœuvre*. Ils se tiennent cois et se préparent. Ils attendent que l'expérience de gauche échoue grâce à la riposte de classe venant de l'extérieur, aux frictions internes, à la résistance sourde de l'appareil bureaucratique et surtout grâce au penchant inné que le centrisme a pour les zigzags. La droite connaît bien ses alliés. Entre-temps elle compromet avec beaucoup de zèle le centre, en démontrant à droite et à gauche qu'il n'a rien inventé, mais se contente de répéter ce que l'Opposition a dit dès le début.

Quant au centre, pour ne pas apparaître en mauvaise posture, il continue à emprisonner les oppositionnels. Les droitiers comprennent que, plus l'appareil frappe la gauche, plus il tombe sous leur dépendance. Ils ont l'intention de passer de la défensive à l'offensive et de prendre leur revanche quand l'expérience de gauche se sera terminée par un échec (et les

LÉON TROTSKY

droitiers, dans les conditions présentes, comptent fermement là-dessus). Cela peut-il arriver ? Une pareille éventualité n'est nullement exclue. Elle peut se produire tant que le tournant repose sur le *statu quo* dans le parti. Non seulement cela peut arriver, mais cela se produira probablement, plus même, c'est inévitable.]

Cela signifie-t-il qu'il est absolument impossible que le zigzag actuellement effectué puisse se développer jusqu'à devenir un cours de gauche ? Soyons franc : non seulement la politique de la direction au cours des dernières années, mais sa conduite actuelle, inclineraient plutôt une réponse sceptique à cette question, pour autant que la situation dépende de la capacité de prévoir et de l'esprit de suite de la direction. Mais justement la manœuvre du début a grandi jusqu'à devenir un zigzag politique profond lié à des milieux plus considérables du parti, des couches plus étendues dans les classes ; ceux-ci ne s'intéressent pas au mécanisme de la manœuvre ; à l'art pour l'art de diriger exercé par l'appareil, mais bien aux résultats objectifs économiques et politiques dus au tournant. Les choses en sont arrivées à un point où la bonne volonté, l'esprit de suite et, en général, les intentions même des initiateurs du tournant se voient sérieusement amendées par la volonté et les intérêts de milieux plus vastes. Voilà pourquoi il serait erroné de nier qu'il soit *possible* que le zigzag actuel se développe en un cours prolétarien conséquent.

En tout cas, par la nature de ses idées et de ses tendances, l'Opposition doit faire tout ce qui dépend d'elle pour que ce zigzag s'élargisse jusqu'à un tournant sérieux s'engageant dans la voie de Lénine. Une issue de ce genre serait la plus saine, celle qui impliquerait le moins de troubles-pour le parti et la dictature. Ce serait *la voie d'une réforme profonde du parti, prémissse indispensable d'une réforme de l'Etat soviétique*.

8. *Les bases sociales de la crise actuelle*

Le bruit de la lutte au sein du parti n'est que l'écho d'un grondement plus profond. Des changements se sont accumulés dans les classes qui, s'ils ne sont pas traduits à temps dans le langage du bolchevisme, jettent la Révolution russe dans son ensemble dans une crise pénible.

La précipitation avec laquelle un ou deux mois à peine après le XV^e congrès, la direction rompt avec un cours reconnu

juste par celui-ci, est en elle-même un symptôme qui ne trompe pas, montrant que le processus des déplacements de classe dans le pays, en rapport avec toute la situation internationale, est arrivé à une étape critique quand les quantités économiques se transforment en qualités politiques. Un pronostic a été établi en ce sens à plusieurs reprises depuis 1923 ; il a été exprimé comme suit dans les thèses de l'Opposition lors du XV^e congrès :

« Dans un pays où il existe une majorité écrasante de petits, et même de tout petits paysans, et où, en général, prédomine la petite propriété, les processus les plus importants s'opèrent jusqu'à un certain moment en s'éparpillant, dans l'ombre, pour percer ensuite d'un coup, de manière « inattendue ». »

« Inattendue », évidemment seulement pour ceux qui sont incapables de juger en marxistes les processus en cours, quand ceux-ci ne sont encore qu'au début de leur développement.

La grève du grain des koulaks, entraînant avec eux les paysans moyens, lors de la collecte des blés ; la collusion des spécialistes de Chakhty avec les capitalistes ; la protection ou la semi-protection des koulaks grévistes par une partie influente de l'appareil de l'Etat et du parti ; le fait que des communistes aient pu fermer les yeux sur des manigances contre-révolutionnaires de techniciens et de fonctionnaires ; le lâche arbitraire des vauriens de Smolensk⁶¹ ou d'ailleurs, s'abritant derrière une « discipline d'acier » ; ce sont là des faits de la plus grande importance. Aucun communiste raisonnant sainement n'oserait affirmer que ce sont des phénomènes occasionnels, pas caractéristiques, qui n'ont pas grandi grâce à des processus économiques et politiques et grâce à la politique de la direction du parti au cours des cinq dernières années. Ces faits pouvaient et devaient être prévus. Dans les thèses que l'Opposition a

61. Le « scandale de Smolensk » est maintenant bien connu, grâce aux « archives » de Smolensk passées des mains allemandes aux mains américaines et dont Merle Fainsod a fait une étude, *Smolensk under Soviet Rule* dont les pages 48 à 52 sont consacrées à cette affaire. Le rapport des enquêteurs (Tseitlin, Lijakutkine) envoyés par la C.C.C. aboutit à un rapport du présidium de cette dernière publié dans la *Pravda* du 18 mai. Il mettait en cause au premier chef le secrétaire du parti D. A. Pavliutchenko : tout y était, la corruption, le chantage, les violences, les abus sexuels, l'abus de pouvoir en général et tout cela baignait dans l'alcool : les responsables du parti y apparaissaient comme d'abominables tyrans, des brutes ivres autant de vodka que de pouvoir.

LÉON TROTSKY

publiées à l'occasion du XV^e congrès et dont tout le monde peut prendre connaissance, il est dit :

« Le lien entre le koulak, le propriétaire, l'intellectuel bourgeois d'une part et de nombreux chaînons de la bureaucratie non seulement de l'Etat mais aussi du parti constitue le processus le plus indiscutable, mais en même temps le plus alarmant de notre vie sociale. De là naissent des germes de *dualité du pouvoir*, menaçant la dictature du prolétariat. »

Le manifeste lancé par le comité central le 3 juin reconnaît l'existence du « pire des bureaucratismes » dans l'appareil de l'Etat, ainsi que dans celui du parti et des syndicats. La circulaire tente d'expliquer ainsi ce bureaucratisme : 1. Survivance de l'ancien fonctionnariat ; 2. Produit de l'obscurantisme, du manque de culture des masses ; 3. « Connaissance insuffisante », chez elle, « de l'administration » ; 4. Lenteur de l'introduction des masses dans l'administration de l'Etat. Les quatre circonstances citées existent en effet. Toutes expliquent de quelque façon le bureaucratisme. Mais aucune ne permet de comprendre la *croissance* furieuse, désordonnée de celui-ci. Le développement culturel des masses aurait dû progresser pendant les cinq dernières années. L'appareil du parti aurait dû apprendre à introduire plus rapidement les masses dans le travail administratif. Une nouvelle génération, grandie dans les conditions de la vie soviétique, devrait s'être substituée dans une considérable proportion aux anciens fonctionnaires. Le bureaucratisme devrait par conséquent décliner. Or le fond de la question consiste précisément en ce qu'il a grandi de façon monstrueuse ; il est devenu le « pire des bureaucratismes » ; il a érigé en système des méthodes administratives comme l'oppression par les autorités, l'intimidation, la répression par des mesures économiques, le favoritisme, la collusion des fonctionnaires entre eux, la tolérance envers les forts, l'écrasement des faibles. La renaissance extraordinairement rapide de ces tendances du vieil appareil de classe, malgré la progression de l'économie soviétique et du développement culturel des masses, est due à des causes de classe, notamment à la consolidation sociale des propriétaires, à leur entrelacement avec l'appareil de l'Etat et à la pression qu'ils exercent sur le parti par l'intermédiaire de l'appareil. Quand on ne comprend pas les raisons de classe de la progression du bureaucratisme dans le régime, la lutte contre ce

fléau ressemble trop souvent à l'action d'un moulin dont les ailes tournent mais qui ne moud rien.

Le ralentissement de la croissance industrielle a créé des « ciseaux » insupportables dans les prix. La lutte bureaucratique pour leur baisse ne fait que troubler le marché en prenant à l'ouvrier sans donner au paysan. Les énormes avantages obtenus par la paysannerie grâce à la révolution agraire d'Octobre, sont dévorés par les prix des produits industriels. Cela ronge la *smytchka*, poussant de larges milieux ruraux dans les bras du koulak, proclamant comme mot d'ordre : liberté du commerce, à l'extérieur et à l'intérieur. Dans ces conditions, le mercanti de l'intérieur trouve un terrain favorable et peut se dissimuler, tandis que la bourgeoisie étrangère acquiert un point d'appui.

Il est naturel que le prolétariat ait abordé la révolution avec d'énormes espoirs. La lenteur du développement, le niveau de vie extraordinairement bas, devraient entraîner une diminution des espérances mises dans la capacité du pouvoir des soviets de changer profondément toute la structure de la vie dans un avenir plus ou moins proche.

C'est dans le même sens qu'agissaient les défaites de la révolution mondiale, surtout au cours des dernières années quand la direction était déjà dans les mains de l'Internationale communiste. Elles ne pouvaient que changer l'attitude de la classe ouvrière envers la révolution mondiale : plus de retenue dans l'espoir ; du scepticisme chez les éléments fatigués ; de la méfiance seulement et même une morne exaspération chez ceux qui n'étaient pas mûrs.

Ces pensées et ces jugements nouveaux cherchaient à s'exprimer. S'ils avaient pu le faire dans le parti, les milieux avancés auraient adopté une autre attitude vis-à-vis de la révolution internationale et avant tout celle de leur propre pays ; peut-être aurait-elle été moins naïve et enthousiaste, plus critique, mais en revanche plus équilibrée et plus stable. Pourtant pensées, aspirations, angoisses et jugements nouveaux étaient refoulés. Pendant cinq ans, le prolétariat a vécu en entendant répéter le mot d'ordre bien connu : « Défense de raisonner ; ceux d'en haut sont plus intelligents que toi. » Cela fit naître d'abord de l'indignation, puis de la passivité, ensuite apprit à se renfermer sur soi, à se replier au point de vue politique. De toutes parts on disait à l'ouvrier, et il finit par se le dire à lui-même : « Pour toi, ce n'est plus l'année 1918. »

Les classes et les groupes hostiles ou semi-hostiles au prolétariat se rendent compte de la diminution de son poids que

LÉON TROTSKY

l'on ressent non seulement dans l'appareil de l'Etat ou dans les syndicats, mais aussi dans l'économie de tous les jours, le train-train quotidien. De là vient l'afflux de confiance qui se manifeste dans les milieux petits-bourgeois et dans ceux de la bourgeoisie moyenne en croissance. Celle-ci a lié des amitiés et établi des liens de parenté et de parrainage avec tous les « appareils » ; elle compte fermement que son heure est proche.

La position de l'U.R.S.S. sur le plan international étant devenue plus mauvaise, la pression du capitalisme mondial s'étant accrue sous la direction de la bourgeoisie britannique, la plus expérimentée, la plus furieuse et la plus lâche des bourgeois, tout cela permet aux éléments les plus intransigeants de la bourgeoisie de l'intérieur de relever de nouveau la tête.

Tels sont les éléments les plus importants de la crise de la révolution d'Octobre. La dernière grève du blé des koulaks et des bureaucrates n'en a été qu'une manifestation particulière. La crise dans le parti en est la réfraction la plus générale et la plus dangereuse. Il en découle qu'il est encore impossible de prévoir, au moins de loin, à quel moment et sous quelle forme ces processus vers la dualité de pouvoir, qui sont encore à moitié souterrains, chercheront à assumer une position politique ouverte. Cela dépend largement des conditions internationales et pas seulement de la politique intérieure. Une chose est claire : la ligne révolutionnaire ne consiste pas à attendre et parier jusqu'à ce que l'ennemi grandissant sans cesse choisisse le moment favorable pour prendre l'offensive, mais de prendre l'offensive nous-mêmes, avant l'ennemi, comme disent les Allemands, les tours au-dessus des arbres. Ce n'est pas un retour au passé. C'est une bonne chose que le C.C. ait finalement sonné l'alarme sur les faits inquiétants qui sont dus dans une large mesure à sa politique. Mais il ne suffit pas de sonner simplement l'alarme et de lancer des appels généraux. Même avant le XV^e congrès, à une époque où le mot d'ordre d'écraser le koulak n'était encore investi que d'un caractère purement littéraire par la fraction dirigeante, l'Opposition écrivait dans ses thèses :

« Le mot d'ordre d'écraser le koulak et le nepman..., si on le prend au sérieux, présuppose un changement de toute la politique, une orientation nouvelle pour les organes d'Etat. Il faut le dire clairement et précisément. Car ni le koulak ni le paysan pauvre n'ont oublié que dans les deux ans entre le XIV^e et le XV^e congrès, le C.C. a

mené une politique tout à fait différente. Il est tout à fait évident qu'en se taisant sur leur ancienne position, les auteurs des thèses partent de l'idée qu'il doit être suffisant de publier un décret nouveau pour réaliser un changement dans la politique. Pourtant il est impossible de réaliser le nouveau mot d'ordre, non en paroles mais en action, sans rencontrer et avoir à surmonter la résistance farouche de plusieurs classes et sans mobiliser les forces des autres classes. »

Ces paroles conservent leur pleine valeur même aujourd'hui. Ce n'était pas facile de tourner le parti de la voie de Lénine à la voie droite-centriste. Pour que, dans le parti bolchevique, il puisse se créer et se consolider une aile influente « n'admettant » pas les classes ; pour que l'existence de cette aile n'ait pas été constatée officiellement par le parti et ait été niée par la direction de celui-ci pendant des années ; pour que cette aile, que le XV^e congrès ne découvrit pas, s'affirme officiellement pour la première fois *non pas dans le parti, mais à la... Bourse des grains*, il a fallu cinq ans de propagande continue en faveur d'une orientation nouvelle, des milliers de bons billets staliniens et boukhariniens sur l'intégration du koulak dans le socialisme, des moqueries sans fin sur la psychologie d'assistés attribuée aux affamés, l'anéantissement de bureaux de statistiques, simplement parce qu'ils avaient osé remarquer que le koulak existait, le triomphe sur toute la ligne d'un corps de fonctionnaires dépourvus d'idées, la formation d'une nouvelle école de propagandistes, socialistes de la chaire, sophistes du marxisme et bien d'autres encore. Mais avant tout il a fallu traquer méchamment, déloyalement, arbitrairement l'aile gauche prolétarienne. Entre-temps, tous les éléments thermidoriens du parti, qui s'étaient constitués et consolidés sur cette base, poussaient bien loin au-delà des limites du parti leurs liaisons et leurs sympathies. Ce n'est pas une bonne petite circulaire, si brutal qu'en soit le style, qui pourrait supprimer cela. Il faut rééduquer. Il faut réviser. Il faut opérer des regroupements. Il faut défoncer profondément avec le soc du marxisme le champ envahi par les mauvaises herbes.

On ne se libérera vraiment complètement, non seulement des crises extérieures, mais aussi des crises intérieures, que par le développement victorieux de la révolution internationale. C'est là l'A.B.C. pour un marxiste. Mais un abîme infranchissable le sépare du fatalisme désespéré que nous offre la scolastique

LÉON TROTSKY

boukharinienne. Il y a crise et crise. La société capitaliste, par nature, ne peut s'affranchir des crises. Mais cela ne signifie nullement que la politique de la bourgeoisie au pouvoir n'ait pas d'importance. Une politique juste a permis de relever des Etats bourgeois et une politique funeste les a fait reculer ou leur a été fatale.

La scolastique ne veut absolument pas comprendre qu'entre le déterminisme mécanique (fatalisme) et l'arbitraire subjectif, se dresse la dialectique matérialiste. Le fatalisme dit : « Quand on est aussi arriéré, de toute façon on n'arrive à rien. » Le subjectivisme vulgaire dit : « En voilà un prodige ! Il suffit de le vouloir pour construire le socialisme. » Le marxiste, lui, dit : « Si tu prends conscience de la dépendance entre les conditions dans le monde entier et l'arriération de l'intérieur du pays, tu te relèveras ; grâce à une politique juste, tu te renforceras, tu t'intégreras dans la révolution mondiale victorieuse. »

[Les crises sont inévitables dans un régime soviétique de transition, jusqu'à ce que le prolétariat des pays avancés ait pris fermement et définitivement le pouvoir. Mais la tâche de la politique dirigeante consiste à éviter que les crises à l'intérieur du régime soviétique ne s'accumulent au point où elles deviennent des crises du régime tout entier. La première condition est que la position et la conscience de soi du prolétariat en tant que classe dirigeante soient conservées, développées et renforcées. Et l'unique instrument pour cela c'est un parti prolétarien agissant de lui-même, souple et actif.]

9. *La crise du parti*

Une politique économique, comme d'ailleurs une politique générale juste, n'est pas assurée par le simple fait que l'on a une façon juste d'aborder les questions — ce dont nous manquons depuis 1923. La politique de la dictature prolétarienne ne peut se concevoir qu'avec une auscultation continue des classes et couches diverses de la société qui ne peut se faire par l'appareil, toujours en retard, insuffisant à bien des égards, bureaucratique et rigide : il faut pour cela un parti prolétarien vivant, actif, des éclaireurs communistes, des pionniers et des constructeurs du socialisme. Avant que la statistique ait enregistré la croissance du rôle des koulaks, avant que les théoriciens n'en aient tiré des conclusions générales, avant que les hommes politiques n'aient traduit celles-ci dans le langage des directives, le parti, grâce à

ses nombreuses tentacules, doit *sentir* ce fait et sonner l'alarme. Mais, pour cela, il faut que le parti soit, dans toute sa masse, sensible et flexible ; il faut avant tout qu'il ne craigne pas de regarder, comprendre et parler.

Le caractère socialiste de notre industrie d'Etat — étant donnés son éparpillement considérable, la concurrence des divers trusts et usines, la pénible situation matérielle des masses ouvrières, le niveau culturel insuffisant de milieux importants parmi les travailleurs — le caractère socialiste de l'industrie est déterminé et assuré d'une façon décisive par le rôle du parti, les liens volontaires existant à l'intérieur de l'avant-garde prolétarienne, la discipline consciente des administrateurs, des fonctionnaires syndicaux, des membres des cellules d'usine, etc. Si l'on constate que ce tissu se relâche, se désagrège, il devient tout à fait évident qu'à bref délai il ne restera rien du caractère socialiste de l'industrie, des moyens de transport, etc., étatisés. Les trusts et les diverses usines se mettront à vivre leur vie particulière. Il ne demeurera même pas de trace du principe du plan, déjà faible à l'heure actuelle. La lutte économique des ouvriers acquerra un caractère qui ne sera limité que par le rapport des forces. La propriété de l'Etat sur les moyens de production se transformera d'abord en fiction juridique, et ensuite même celle-ci sera balayée. Ainsi, ici également la question se réduit au maintien de liens conscients dans l'avant-garde prolétarienne, et à protéger celle-ci contre la rouille du bureaucratisme.

Une ligne politique juste, en tant que système, ne peut se concevoir si l'on n'a pas des méthodes justes pour l'élaborer dans le parti et la faire appliquer. Si sur quelque question, subissant certaines pressions, la direction bureaucratique vient même à découvrir une trace de la ligne juste, il n'existe aucune garantie que celle-ci sera véritablement suivie et ne se verra pas brisée de nouveau le lendemain.

Quand il existe une dictature de parti, un pouvoir tellement grand se concentre entre les mains de la direction de celui-ci qu'aucune organisation politique n'en a possédé de pareil au cours de l'histoire⁶². Dans ces conditions, il faut plus que jamais, car c'est alors d'un intérêt vital, respecter les méthodes prolétariennes, communistes de direction. Toute déviation bureaucratique, toute déformation se répercutent aussitôt dans l'ensemble de la classe ouvrière. Or la direction qui succéda à

62. On trouve ici un écho de la correspondance de Khristian Rakovsky.

Lénine s'est peu à peu habitué à étendre l'hostilité que la dictature du prolétariat éprouve envers la pseudo-démocratie bourgeoise aux garanties essentielles de la démocratie prolétarienne consciente, sur lesquelles repose le parti et au moyen desquelles seulement on peut diriger le prolétariat et l'Etat ouvrier⁶³.

Ce fut là un des soucis cardinaux de la pensée de Lénine dans la dernière période de sa vie. Il le médita dans toute sa dimension historique et dans tous les aspects concrets qu'il prenait dans la vie quotidienne. Quand Lénine se remit au travail après sa première maladie, il fut épouvanté en voyant combien le bureaucratisme avait grandi, surtout dans le parti. C'est pourquoi il proposa la commission centrale de contrôle ; évidemment il ne s'agit pas de celle qui existe actuellement et qui est directement le contraire de la conception de Lénine. Lénine rappelait au parti que, plus d'une fois dans l'histoire, les vainqueurs avaient dégénéré en s'assimilant les mœurs des vaincus. Il brûlait d'indignation chaque fois qu'il avait connaissance de l'injustice consciente ou de la brutalité d'un communiste disposant de certains pouvoirs à l'égard de ses subordonnés⁶⁴. Il mit le parti en garde contre la brutalité de Staline, non sa *rudeesse extérieure*, et sa *brutalité morale interne*, sœur de la perfidie et qui devient, quand on dispose totalement du pouvoir, un instrument terrible de destruction du parti. C'est de là que viennent ses appels ardents en faveur de la culture, du développement culturel ; il ne s'agit pas là des schémas minuscules de la pacotille boukharinienne, mais bien d'une lutte communiste contre les mœurs asiatiques, les survivances de la morgue des hobereaux et de la servilité, contre l'exploitation par les fonctionnaires de la naïveté et de l'ignorance de la masse.

Pourtant, au cours des cinq dernières années, l'appareil du parti suivit une voie tout opposée, les déviations bureaucratiques de l'appareil de l'Etat le pénétrèrent complètement ; vinrent ensuite s'ajouter les déviations particulières — mensonge, camouflage, duplicité — de la démocratie bourgeoise et parlementaire. La conséquence fut qu'il se créa une direction

63. Paragraphe capital dans la pensée de Trotsky.

64. Ordjonikidzé avait été envoyé en Géorgie, après son occupation par l'Armée rouge, et Staline et Dzerjinski l'épaulaient pour une mise au pas des communistes géorgiens dont la résistance était dirigée par Mdivani et Kavtadzé. Au cours des discussions, il s'était emporté au point de frapper un communiste géorgien qui s'opposait à son point de vue : Lénine réclamait son exclusion du parti pour deux ans.

qui, au lieu de la démocratie consciente du parti, donna une falsification et une adaptation du léninisme destinées à consolider la bureaucratie du parti ; des abus de pouvoir monstrueux et intolérables à l'égard des communistes et des ouvriers ; le truquage de tout le mécanisme de délégation dans le parti, l'application dans la discussion de procédés dont pourrait s'enorgueillir un pouvoir bourgeois et fasciste, mais nullement un parti prolétarien (formation d'équipes spéciales de combat, coups de sifflet sur un ordre donné, orateurs arrachés à la tribune, et autres infamies semblables), enfin et surtout l'absence d'une cohésion de camarades et un manque de bonne foi absolu dans les rapports entre l'appareil et le parti.

La presse du parti a rendu publique les affaires d'Artemovsk⁶⁵, Smolensk et autres sous la forme de dénonciations sensationnelles. Le C.C. a lancé des appels à la lutte contre la corruption. Et cela semble avoir épuisé la question. En fait, on ne l'a pas encore abordée.

En premier lieu, les larges cercles du parti ne pouvaient pas ignorer qu'une infime partie avait été rendue publique — pas par rapport à ce qui se passe généralement mais par rapport à ce qui avait été révélé. Presque chaque province a sa propre « affaire de Smolensk » plus ou moins importante et pas pour le premier jour ni même la première année. Bien avant l'époque de l'« auto-critique » les affaires de Chita, Kherson, Vladimirovsk et ailleurs avaient pris feu, aussitôt éteintes ; 100 % des secrétaires de comités de district ont été dénoncés pour avoir en secret et sans contrôle dépensé des sommes énormes pour leurs propres familles. Chaque fois qu'une telle affaire a été dénoncée, il était établi sans discussion que les crimes étaient bien connus de centaines de personnes, quelquefois un millier, un millier de membres du parti qui se taisaient. Parfois ils se sont tus pendant un, deux, trois ans. On le dit même dans les journaux. Mais on n'en a pas tiré de conclusions. Il aurait pour cela simplement fallu répéter ce qui avait été dit avec discréction et modération dans les documents de l'Opposition. Sans qu'on en ait tiré les nécessaires conclusions, les dénonciations de Smolensk et autres restent des sensations qui soulèvent le parti, ne l'instruisent pas, détournent plutôt son attention.

Le cœur de l'affaire réside dans le fait que, plus l'appareil du parti est indépendant du parti, plus ses membres dépendent

65. Artemovsk avait connu un « scandale » en tout point analogue à celui de Smolensk.

les uns des autres. *L'assurance mutuelle n'est pas un détail « local » mais le trait fondamental du régime bureaucratique.* Quelques membres de l'appareil couvrent ces abominations tandis que le reste se tient coi. Et qu'en est-il de la masse du parti ? La masse du parti est terrorisée. Oui, dans le parti de Lénine qui a réalisé la révolution d'Octobre, le communiste ouvrier *a peur* de dire à haute voix que tel ou tel membre à 100 % de l'appareil est une canaille, un voleur, une brute. C'est la leçon fondamentale des dénonciations de Smolensk. Et il n'est aucun révolutionnaire qui ne rougisse de honte à cette leçon.

Qui est le héros, au sens social du terme, des affaires d'Artemovsk, Smolensk, etc. ? C'est un bureaucrate qui s'est libéré du contrôle actif du parti et qui a cessé d'être le porte-drapeau de la dictature prolétarienne. Sur le plan des idées, il est vidé, sur le plan moral, il ne connaît plus de limites. C'est un fonctionnaire privilégié et irresponsable, dans de nombreux cas tout à fait inculte, ivrogne, mauvais sujet, une brute, bref le vieux type bien connu de *Derjimorda*⁶⁶ (voir la lettre de Lénine sur la question nationale qui a été cachée au parti). Mais notre héros a ses « particularités » propres. Toujours prêt à frapper et à cogner, pillant les richesses nationales ou prenant des pots-de-vin le *Derjimorda* soviétique ne jure pas par « la volonté de Dieu », mais par « la construction du socialisme ». Quand, de la base, on essaie de le montrer du doigt, au lieu du vieux cri « C'est une mutinerie ! », il hurle « Trotskyste ! » et il en sort vainqueur.

Un article d'un des dirigeants de la C.C.C. publié dans la *Pravda* du 16 mai contient la morale suivante tirée de l'affaire de Smolensk :

« Il nous faut changer totalement d'attitude à l'égard de ces membres du parti et de ces ouvriers conscients qui sont au courant de ces abus et qui se tiennent cois. »

« Changer notre attitude » ? Est-il donc possible d'avoir *deux* attitudes différentes sur cette question ? Oui. Iakovlev⁶⁷ le reconnaît, Iakovlev qui est membre du présidium de la C.C.C. et suppléant du commissaire du peuple à l'Inspection ouvrière et

66. *Derjimorda* est le nom de l'inspecteur dans l'ouvrage classique de Gogol *Inspecteur général* : Il signifie littéralement « Tiens ton groin » ou si l'on préfère « Ferme ta gueule de cochon » et désigne généralement le membre des « forces de l'ordre ».

67. Aleksandr I. Iakovlev (1900-193?) était membre du parti depuis 1917. Il avait été instructeur avant d'entrer à l'Inspection ouvrière et paysanne.

paysanne. Les gens qui ont connaissance de crimes et qui gardent le silence sont eux-mêmes des criminels. Leur culpabilité ne peut être atténuée que par leur propre ignorance ou la terreur. Mais Iakovlev parle non de gens ignorants, mais de « membres du parti et d'ouvriers conscients ». Quelle est donc cette pression, quelle est donc cette terreur qui font que de vieux militants ouvriers du parti sont obligés de se taire humblement sur les crimes de personnalités soi-disant élues par eux et ayant, prétend-on, à répondre devant eux ? Serait-ce la terreur de la dictature du prolétariat ? Non, car elle est dirigée contre le parti, contre les intérêts du prolétariat. Ce sont donc la pression et la terreur d'autres classes ? C'est évidemment cela, car il n'existe pas de pression s'exerçant en dehors des classes dans le domaine social. Nous avons déjà défini le caractère de classe du joug pesant sur notre parti : collusion unissant tous les gens de l'appareil du parti ; jonction et fusion de nombreux chaînons de celui-ci d'une part, et la bureaucratie de l'Etat, l'*intelligentsia* bourgeoise, la petite-bourgeoisie, les koulaks dans les campagnes, d'autre part, pression de la bourgeoisie mondiale sur le mécanisme des forces agissantes ; tout cela réuni crée dans la société des éléments de dualité de pouvoir qui pèsent par l'intermédiaire de l'appareil du parti sur le parti lui-même. C'est précisément cette pression sociale, grandissant au cours des dernières années, que l'appareil a exploitée pour terroriser le noyau prolétarien du parti, traquer l'Opposition, l'anéantir par des mesures d'organisation. C'est là un processus unique que l'on ne saurait décomposer.

Jusqu'à un certain point la pression d'autres classes a permis à l'appareil de dominer le parti en le renforçant et en l'encourageant. Il ne se rendait lui-même pas compte où il puisait ses forces. Avec suffisance, il attribuait à sa propre sagesse les victoires remportées sur le parti, sur l'Opposition leniniste. Mais en augmentant sans se heurter à une résistance, cette pression a dépassé la limite et menace maintenant quelque chose de plus que la domination de l'appareil, des intérêts d'une importance tout autre. Sa queue s'est mise à frapper sa tête.

Une situation dans laquelle la masse des militants et des ouvriers conscients craint de parler des crimes des gens de l'appareil du parti n'est pas née en un jour d'un hasard et ce n'est pas d'un trait de plume que l'on peut s'en débarrasser. Nous sommes en présence non seulement d'une puissante routine de bureaucratisme dans l'appareil, mais encore d'un véritable réseau de liens et d'intérêts autour de cet appareil. Et

la direction est *impuissante devant son propre appareil*. [Nous avons là quelque chose qui ressemble comme à une loi historique ; moins la direction dépend du parti, plus elle est prisonnière de l'appareil. Tout bavardage que l'Opposition chercherait en fait à affaiblir la direction centrale est absurde et stupide. Une ligne prolétarienne est inconcevable sans un centralisme de fer. Mais le malheur, précisément, réside dans ce que la direction actuelle n'est toute puissante qu'en vertu de sa force bureaucratique, c'est-à-dire qu'elle est puissante par rapport à une masse de parti artificiellement atomisée, mais impuissante par rapport à son propre appareil.]

Cherchant à échapper aux conséquences de leur propre politique, les centristes ont mis en avant la méthode homéopathique de l' « auto-critique ». Staline a fait référence lui-même de façon inattendue à Marx quand il a parlé de « l'auto-critique comme méthode renforçant la révolution prolétarienne ». Mais avec cette citation, Staline est en train d'approcher d'une limite qu'il lui est interdit de franchir. Car ce que Marx entendait en réalité par auto-critique, c'était avant tout la destruction totale par le prolétariat de ces néfastes illusions dont il doit se libérer, comme « le bloc des quatre classes », le socialisme dans un seul pays, les dirigeants syndicalistes conservateurs ; les mots d'ordre « Ne pas effrayer la bourgeoisie », les partis à « deux classes » en Orient et autre fatras réactionnaire imposé par Staline et Boukharine au cours de la dernière période pendant laquelle, durant trois ans, ils l'ont fauchée avec la faux du menchevisme jusqu'au moment où ils l'ont finalement tuée. C'est ici qu'il faudrait vraiment utiliser le scalpel de l'auto-critique marxiste !

Mais c'est précisément là également qu'il est interdit de l'utiliser, exactement comme avant. Staline menace une fois de plus de combattre l'auto-critique de ce genre « de toutes nos forces et avec tous les moyens à notre disposition ». Il est incapable de comprendre qu'il n'existe ni forces ni moyens qui puissent empêcher la critique marxiste de vaincre dans les rangs de l'avant-garde prolétarienne internationale.

[Durant l'un des plénum de l'année 1927, en réponse à une intervention de l'Opposition qui disait qu'elle avait le droit de faire appel au parti contre la direction, Molotov⁶⁸ dit : « C'est

68. Viatcheslav M. Skriabin, dit Molotov (1890-1986), vieux-bolchevik lié à Staline, était deuxième secrétaire du parti, membre du Politburo et du présidium de l'exécutif de l'I.C.

une mutinerie ! » et Staline se fit bien comprendre en ajoutant : « Ces cadres-là, on ne les remplacera que par une guerre civile. » C'était la formulation la plus achevée et la plus naïve, faite au cœur d'une bataille sur le caractère « au-dessus du parti », « au-dessus de la classe » et suffisant en soi, de l'appareil dirigeant. Cette idée est diamétralement opposée à celle qui se trouve imprégner les fondations de notre parti et du système soviétique. *L'idée des supermen bureaucratiques est la source de l'usurpation actuelle à une échelle de détail et de la préparation inconsciente d'une possible usurpation d'ensemble.* Cette idéologie a pris forme pendant les cinq dernières années dans le processus d'interminables fausses « réévaluations », des resserrements d'en-haut, des nominations d'en-haut, des persécutions d'en-haut, des simulacres d'élections, la suppression des congrès et conférence pour un, deux ou quatre ans, bref une lutte « avec toutes nos forces et tous les moyens à notre disposition ».

Au sommet, c'était une lutte désespérée d'idées qui entraient de plus en plus en conflit avec la vie elle-même ; à la base, dans la majorité des cas, c'était une course furieuse pour les postes, le droit de commander, les positions privilégiées. Mais l'ennemi dans tous les cas est le même : l'Opposition. Arguments et méthodes étaient identiques : « De toutes nos forces et avec tous les moyens à notre disposition ». Inutile de dire que la majorité des gens qui sont dans l'appareil du parti sont des hommes honnêtes et dévoués capables de se sacrifier. Mais la question, c'est le système. Et le système est tel qu'il fait des affaires de Smolensk ses fruits inévitables.]

Des fonctionnaires bien intentionnés voient la solution de la plus grande des tâches historiques dans la formule « Nous devons changer de façon décisive » Le parti doit répondre : « Ce n'est pas vous qui devez réaliser le changement, c'est vous qu'il faut radicalement changer et, dans la plupart des cas, relever de vos fonctions et remplacer. »

[LA LÉGENDE DU « TROTSKYSME » : CONCLUSION NÉCESSAIRE]¹

(12 juillet 1928)

A l'origine, la légende du « trotskysme » a donc été un complot monté contre Trotsky dans les hautes sphères de l'appareil. Mais la dialectique du processus politique ne s'accorde pas de la plaisanterie. En bâtiissant de toutes pièces une théorie du trotskysme, en s'imposant de se désolidariser de tout ce que Trotsky disait, ses auteurs se sont insensiblement orientés eux-mêmes autour de cet axe. Pour justifier chaque fois leur affirmation selon laquelle les idées défendues par Trotsky constituent du « trotskysme », ils se sont trouvés toujours et invariablement obligés d'apporter des amendements à ces idées, de présenter des objections qu'ils soulignaient et exagéraient. Ils ont toujours pris le trotskysme comme point de départ. Ils n'analysaient pas, ne raisonnaient pas, n'évaluaient pas ; ils écrivaient des notes en marge du « trotskysme » qu'ils créaient eux-mêmes par ailleurs. Inutile de dire que ce fut Boukharine qui se distingua par la plus grande productivité dans ce travail de casuistique, de scolastique et surtout de chicane. La publication de ses *Oeuvres complètes* serait pour cet homme un châtiment mortel. Mais ce serait aussi une punition pour les lecteurs...

C'est ainsi que d'année en année les « anti-trotskistes », par une contradiction systématique, ont élaboré à leur propre usage une conception du monde originale au fond qui les tient maintenant fermement dans ses griffes.

Ce processus n'a cependant pas été abstrait, idéologique. La lutte des classes s'en est mêlée. Automatiquement, la pression des classes non-prolétariennes profitait de l'imbroglio et du trouble que faisait artificiellement naître la substitution au

1. Texte de présentation de témoignages écrits concernant l'origine de l'emploi de la notion de « trotskysme » dans la polémique (T 3122), traduit du russe avec la permission de la Houghton Library.

LÉON TROTSKY

marxisme du faux « anti-trotskysme ». Le glissement politique était alimenté et complété par celui qui s'effectuait dans le domaine de la théorie. On est arrivé finalement à un résultat tout à fait « curieux », quoique très coûteux, montrant comment certains s'étaient empêtrés jusqu'aux oreilles dans la toile d'araignée idéologique qu'ils avaient tissée eux-mêmes pour ligoter leur adversaire. On ne plaisante pas avec les idées : elles ont comme propriété de s'accrocher aux réalités de classe et de continuer à vivre leur vie propre.

[OPPORTUNISME ET ULTRA-GAUCHE]¹ (14 juillet 1928)

Cher Khristian Georgiévitch,

Il y a une éternité que je ne t'ai pas écrit, comme aux autres amis, me bornant à expédier divers documents. Après mon retour de l'Ili où j'ai eu la première information sur la gravité de l'état de Nina, nous sommes allés tout de suite nous installer dans une datcha². C'est là que, quelques jours plus tard, nous avons appris la mort de Nina. Tu comprends ce que cela signifiait pour nous. Mais il fallait, sans perdre de temps, préparer, pour le VI^e congrès de l'Internationale communiste, nos documents. C'était difficile. Par ailleurs, la nécessité de faire ce travail à tout prix nous a fait en quelque sorte l'effet d'un sinapisme et nous a aidés à dominer notre accablement pendant les premières semaines, les plus terribles.

Nous avons attendu ici pendant tout le mois de juillet l'arrivée de Zinouchka³. Mais il a, hélas, fallu y renoncer. Getié a exigé catégoriquement qu'elle aille tout de suite dans un sanatorium pour tuberculeux. Chez elle, la maladie est ancienne et, comme elle a dû soigner Ninoutchka pendant les trois derniers mois, alors que celle-ci était déjà condamnée par les

1. Lettre à K. G. Rakovsky (T 1943) ; traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. La « datcha » en question n'avait rien d'une villa, contrairement à ce qu'ont cru certains auteurs.

3. Zinaïda L. Bronstein, ép. *Volkova* (1901-1933) était la fille ainée de Trotsky. Elle n'avait que seize ans quand elle était devenue, en 1917, rédactrice en chef de l'organe des Jeunesses de Petrograd, puis l'une des fondatrices des Jeunesses communistes (Komsomol). Elle avait eu une petite fille de son premier mari, Zakharov, et un petit garçon, Vsevolod (né en 1926) de son second mari, Platon I. Volkov, un enseignant membre de l'Opposition. Elle avait jusqu'alors enseigné dans une école du parti, à Leningrad, puis en Crimée. Il ne semble pas qu'elle souffrait alors des troubles mentaux qui furent à l'origine de son suicide. Getié était le médecin de la famille.

médecins, son état de santé à elle est sérieusement compromis..

Parlons maintenant des travaux pour le congrès. J'ai décidé de commencer par une critique du projet de programme, en examinant toutes les questions qui nous opposent à la direction officielle. Résultat : je suis arrivé à faire un petit livre qui tient onze feuillets d'imprimerie⁴. Dans l'ensemble, j'ai résumé ce qui avait été le fruit de notre travail collectif dans les cinq dernières années, depuis que Lénine avait abandonné la direction du parti, depuis que régnait sans vergogne les épigones qui vécurent d'abord sur les intérêts du capital, mais qui se sont bien vite mis à dépenser le capital.

Au sujet de la déclaration au congrès, j'ai reçu plusieurs dizaines de lettres et de télégrammes. La statistique des voix n'est pas encore établie. En tout cas, sur une bonne centaine, il n'y a que trois voix pour les thèses de Préobrajensky.

Il est fort probable que le bloc de Staline avec Boukharine-Rykov conservera encore à ce congrès une apparence d'unité⁵ dans le but de tenter, désespérément, une dernière fois, de jeter sur nous « définitivement » une pierre tombale. Mais précisément ce nouvel effort qui, fatallement, ne réussira pas, peut accélérer considérablement le processus de différenciation à l'intérieur du bloc, car, dès le lendemain du congrès, la question sera encore plus nettement posée : « Où va-t-on ensuite ? » Que va-t-on répondre ? Après le gaspillage des possibilités de la situation révolutionnaire en Allemagne en 1923, nous avons eu, en compensation, le zigzag ultra-gauche de 1924-25 qui était très profond. Ce cours ultra-gauche de Zinoviev a fermenté grâce à la levure de la droite : la lutte contre les partisans de l'industrialisation, la romance avec Raditch, LaFollette⁶, l'Internationale paysanne⁷, le Guomindang, etc. Quand l'ultra-gauche fut épuisée en vains efforts, la même levure de la droite a amené la fermentation d'un cours de droite. On ne saurait exclure la

4. Cette « Critique du Projet de Programme » qui atteignit apparemment tous les délégués du VI^e congrès a été publiée dans le volume I des Œuvres.

5. La prédiction de Trotsky faite ici n'est qu'à moitié exacte. Officiellement, il en fut ainsi. Mais la rupture à venir était visible à l'œil nu.

6. Sur Raditch et LaFollette, voir n. 26 p. 59.

7. L'Internationale paysanne (Krestintern) fut fondée en octobre 1923 au lendemain de l'échec du soulèvement bulgare. Mais ses succès ne datent que de l'année suivante avec la parution du journal *Kretjanskij Internacional* du printemps 1924 et l'adhésion — bien qu'éphémère — du parti paysan croate de S. Raditch en juin 1924. Selon E. H. Carr, l'activité du Krestintern n'est guère allée au-delà de son deuxième plénum et de l'année 1925 dont les débuts avaient enregistré la rupture du parti de Raditch.

LÉON TROTSKY

possibilité que les mêmes faits se renouvellent sur une échelle plus grande à une nouvelle étape, c'est-à-dire d'une nouvelle période d'*ultra-gauchisme prenant appui sur les mêmes prémisses opportunistes*. Cependant les forces économiques au travail en profondeur peuvent briser ce courant d'ultra-gauchisme et imprimer un mouvement décisif vers la droite.

QU'ATTENDRE DU VI^e CONGRÈS ?¹

(17 juillet 1928)

Chers camarades,

Cette lettre est une réponse aux courriers reçus ces derniers temps de diverses provenances. Mon retard à vous écrire est dû à un travail concernant le Congrès du Comintern dont je me suis occupé ces dernières semaines. J'ai réussi à le terminer pour la date voulue.

J'ai envoyé au Congrès quatre documents en tout :

1. une critique du projet de programme du Comintern — environ 11 pages dactylographiées² ;
2. une lettre intitulée « Et maintenant ? », donnant une appréciation du changement actuel à la lumière de la politique des années écoulées³ ;

3. une annexe à cette lettre : des informations documentaires portant sur l'origine, ou plus exactement la fabrication de la légende sur le trotskysme⁴ ;

4. une « déclaration » au sens propre du terme⁵. Cette dernière, relativement courte (moins d'une page dactylographiée), est un document formel exigeant la réintégration de l'Opposition au sein du parti. J'ai assez largement diffusé cette déclaration aux camarades afin qu'ils puissent, s'ils le jugent nécessaire, s'y rallier en envoyant des télégrammes à l'adresse

1. Lettre-circulaire (T 1968), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. La « Critique du projet de programme » a été publiée en français en 1930 chez Rieder et se trouve pp. 95-326 du livre intitulé *L'Internationale communiste après Lénine*.

3. Le texte « Et maintenant » se trouve dans *L'I.C. après Lénine*, pp. 19-80.

4. Cf. pp. 108-109.

5. Nous n'avons pas identifié ce texte.

LÉON TROTSKY

du présidium du Congrès. J'en avais auparavant diffusé le brouillon. La version définitive est plus claire, plus précise, plus virulente, mais ne diffère pas du brouillon sur le plan des principes. Je joins à cette lettre le sommaire des deux grands documents envoyés au Congrès. Ce travail était nécessairement d'une extrême urgence. Il y a probablement des omissions. Cependant comme il fallait parler des problèmes que nous avons maintes fois discutés et examinés, ensemble et séparément, j'ai dans l'ensemble l'impression que ces documents reflètent de façon assez exhaustive les différentes positions existant au sein de l'Opposition sur les principales questions internationales et nationales. J'ai déjà écrit à certains camarades que le départ de Zinoviev était survenu on ne peut plus à propos en termes de dates. S'il avait eu la patience d'attendre encore quelques mois il aurait pu capituler en respectant une certaine « décence » extérieure, en se rattrapant au « cours gauche » d'un côté, et en rompant avec nous sur l'appréciation du V^e congrès et du régime du Comintern de l'autre⁶. En se joignant à nous, il a porté un coup irréparable à la légende du trotskysme, dévoilant certains secrets de la cour de Madrid — la « bande des sept »⁷ — ; mais en nous quittant, il nous délie les mains, ce qui permet de critiquer, comme il convient, le V^e congrès et la politique des années 1924-25 qui mêlait des prémisses droitières à un aventurisme ultra-gauche. J'essaierai, au moins partiellement, d'envoyer aux camarades les principaux extraits de la critique du projet de programme et de la lettre « Et maintenant ? ». Celle-ci donne une appréciation détaillée du régime du parti et des méthodes de direction, sur lesquelles ont justement insisté Kh. Rakovsky et I. N. Smirnov. En termes de propositions pratiques, mais essentielles, concernant l'autocritique et la démocratie dans le parti, j'ai formulé, outre le retour et la réintégration de l'Opposition, deux exigences : d'abord, la convocation du XVI^e congrès pour l'année 1928⁸, avec garantie de discussion fermement donnée à l'avance et régularité dans

6. Trotsky fait allusion ci-dessus au fait que Zinoviev a immédiatement rompu avec l'Opposition, alors que, quelques semaines plus tard, il aurait pu prendre appui, pour se justifier, sur le « tournant à gauche » et les analyses de Trotsky sur le V^e congrès.

7. Trotsky fait allusion aux informations données par Zinoviev sur le comportement « fractionnel » de la majorité du bureau politique qui se réunissait (« fractionnellement »), avant la réunion officielle pour prendre les décisions que l'on « imposait » ensuite à Trotsky.

8. Le XVI^e congrès du P.C.U.S. aura finalement lieu du 26 juin au 13 juillet 1930.

l'élection ; ensuite la publication immédiate de tous les articles, discours et lettres de Lénine, qui ont été dissimulés au parti (j'ai dénombré sept groupes de documents de ce genre).

Malheureusement, j'ai omis d'ajouter une exigence qui jouera inévitablement dans l'avenir un rôle important dans la vie du parti : il s'agit de la réduction de son budget d'environ 20 fois, c'est-à-dire jusqu'à 5 ou 6 millions de roubles. Le budget du parti est l'arme de la corruption effroyable et la base de la toute-puissance de l'appareil. Il nous faut un budget « ouvert », soumis au parti, contrôlé par lui et lui appartenant véritablement. Les dispenses secrètes doivent être considérées comme part et examinées par une commission spéciale du Congrès chaque année.

Il est évident que ces trois exigences ne remplacent pas notre plate-forme en ce qui concerne le régime du parti. Elles permettent cependant d'évaluer sérieusement la sincérité et l'honnêteté des actions menées par la direction pour instaurer la démocratie interne.

J'ai reçu des observations très intéressantes sur le projet de programme, venant des camarades Rakovsky et Rosengaus⁹. Leurs deux lettres sont malheureusement arrivées trop tard ; je n'ai donc pu les utiliser. Cependant, dans l'ensemble, la critique de ces camarades correspond tout à fait à la façon dont j'ai posé les questions du programme¹⁰. Il n'y a rien d'étonnant à cela puisque je n'ai eu, principalement, qu'à « faire le bilan » de notre travail collectif. Le problème de la révolution chinoise est évoqué, non pas dans la déclaration ou dans la lettre « Et maintenant ? », mais dans la « Critique du projet de programme », où un chapitre sur les trois lui est consacré. Ce chapitre est orienté essentiellement contre la résolution, foncièrement erronée et réactionnaire, adoptée par le plenum de février.

Que peut-on attendre du Congrès ? Le camarade Rosanov (Kustanaï) a écrit, tout à fait justement, que le congrès essaierait probablement de nous recouvrir de la pierre tombale la plus lourde et la plus autoritaire « pour qu'on ne puisse plus se relever du tombeau »... Les documents que j'ai envoyés ne peuvent évidemment que renforcer ce genre de vœu pieux.

Heureusement, celui-ci est peu réalisable. « A minuit » —

9. Ilya Rosengaus, de Kharkov, était en 1927 membre du « centre ukrainien de l'Opposition de gauche ». Il était déporté à Iénisseisk.

10. Cf. *Œuvres*, I, pp. 358-416.

aussi bien qu'à d'autres heures —, le marxisme se relèvera du tombeau de papier et, comme le tambour que l'on ne peut faire taire, sonnera l'alarme.

Pour les questions internationales, le Congrès tentera, selon toute vraisemblance, de faire le même zigzag à gauche pour les autres pays. L'essentiel étant, cependant, que dans cette orientation à gauche, se conjuguent, comme pour le V^e congrès, des éléments de droite et des éléments d'aventurisme ultra-gauche. Ils n'ont pas voulu comprendre alors la défaite de 1923 et le caractère inévitable du reflux. A présent, ils ne veulent pas reconnaître toute l'ampleur de la défaite en Chine et l'inéluctabilité d'une longue période de regroupement des forces et de réparation. Alors c'était le putsch estonien, à présent c'est le putsch de Canton. Là c'était un roman avec Raditch et LaFollette, ici la continuation de la ligne des partis à deux composantes.

Il est évident que l'importance du plénum de février, c'est la reconnaissance de l'impasse dans laquelle est arrivé le cours droite-centriste. Mais, de ce constat à une ligne marxiste, le chemin est encore long. En tout cas, le cours gauche des 58 articles évoque l'image d'un homme en bonne santé qui aurait « pour quelque raison » perdu son nez... On apprend que Ruth Fischer est rentrée au parti et que l'étude de la question concernant Maslow est reportée jusqu'à ce que sa conduite soit jugée¹¹. Un des camarades en a tiré la conclusion qu'une nouvelle orientation commençait à être prise par rapport à la gauche. Non, il ne s'agit pas de cela. L'entrée au parti d'oppositionnels allemands et même français ne serait, dans cette situation, qu'une manœuvre militaire visant à encercler ultérieurement et isoler à l'avenir notre groupe, qui représente actuellement le principal noyau du marxisme international et du bolchevisme. Le maître et l'apprenti, totalement dénués de scrupules, en viendront dès demain à sacrifier Thälmann¹² pour Maslow, s'ils peuvent, à ce prix, nous porter un nouveau coup du point de vue de l'organisation. Il faut toujours garder à l'esprit que l'opposition européenne, de même que le communisme officiel, ne dispose pas encore des cadres indispensables, formés sur le plan théorique et dotés d'une expérience politique.

11. La rumeur était fausse : Ruth Fischer n'avait pas été réintégrée, pas plus d'ailleurs que Maslow. Ils l'avaient seulement demandé.

12. Ernst Thälmann était l'homme de Moscou à la tête de la section allemande.

Il peut y avoir encore des changements, des bonds et toutes sortes « d'imprévus » en général. Les craindre serait tout simplement ridicule et indigne. Pendant cinq ans, la direction officielle, armée de l'autorité colossale conférée par la tradition et d'inépuisables ressources, a défiguré le marxisme et détraqué les cerveaux. Cela a engendré une génération entière de révisionnistes, dont la conscience s'est formée d'une masse de sottises réactionnaires sur la théorie, mêlées à un aventurisme bureaucratique.

De nombreux oppositionnels européens sont également passés par cette école et sont encore loin de s'en être affranchis. Il faut de nouveau labourer le champ tout entier de la charrue puissante du marxisme. Voilà pourquoi le moindre compromis théorique, de notre part, signifierait un suicide politique.

Un changement dans la politique du V.K.P. et du Comintern sera extrêmement important et pourra même devenir une étape historique. Pourquoi donc ? Parce que la politique droite-centriste est entrée dans une impasse ; sincèrement, la politique droitière, si elle n'est pas rendue impossible, est mise en difficulté par tout le travail qu'a réalisé l'Opposition — et donc, une solution à gauche ne peut être imaginable qu'à condition d'effectuer des emprunts manifestes, bien que partiels, à notre plate-forme. Le parti ne peut pas l'ignorer. Il est impossible que le processus de critique et de réflexion, à l'intérieur du parti, ne commence pas, ou plus exactement, ne s'approfondisse pas. En d'autres termes, le terrain va devenir de plus en plus réceptif à ce que nous y semons. Il est donc inadmissible d'aborder le changement à gauche de façon formelle et négative, comme si rien ne s'était produit, que rien n'avait changé, que tout cela n'était qu'intrigues. Non, des événements très importants ont eu lieu et auront encore lieu : les changements survenant à l'intérieur du parti reflètent les changements profonds au sein des classes. De nombreux indices démontrent que la quantité accumulée s'apprête à se transformer en une certaine qualité nouvelle. Ce processus connaîtra, bien sûr, encore des « hauts et des bas ». Cependant, un point est évident : des cadres, même peu nombreux, s'ils sont armés d'une compréhension claire de la situation dans son ensemble, s'ils sont pleinement conscients de leur mission historique et qu'ils savent ou apprennent en même temps à marcher au rythme des mouvements progressistes survenant au sein de la masse du parti et de la classe ouvrière, ces cadres, donc, peuvent jouer un rôle décisif lors des changements inévitables de la situation à venir. De toute façon,

LÉON TROTSKY

on ne pourra les recouvrir d'une pierre tombale, quoi qu'on fasse.

En conclusion, parlons des affaires personnelles, des miennes et de celles des autres. Le camarade Drozgov (d'Och, Kirghizie) écrit que selon certains bruits, je dirigerais un kolkhoze à Alma-Ata et serais même allé à une certaine réunion chez Zelensky¹³. Les bruits concernant une progression aussi rapide de ma carrière sont évidemment exagérés. Cependant, les inquiétudes d'un certain nombre de camarades au sujet de ma santé le sont tout autant. Depuis que nous avons déménagé aux « jardins », la malaria nous a presque complètement quittés : de la fièvre, une seule fois. L'été est, dans cette région, assez clément. Nous avons connu ici, il est vrai, une épidémie alarmante de rage, transmise par les chiens : l'infirmerie soignait 50 à 60 personnes par jour, mais maintenant, cela aussi est loin. Quant aux possibilités de travail, je n'ai pas à me plaindre. J'ai reçu de Moscou une provision assez importante de livres, plus particulièrement sur l'Inde. Je reçois normalement les journaux russes et les revues, notamment de province. Je reçois d'assez nombreux journaux étrangers. Les livres me parviennent directement par l'intermédiaire d'amis étrangers. Bref, je peux travailler.

Différentes sources font état d'excès incroyables, commis à l'encontre de nombreux exilés par l'administration locale. Tous les camarades connaissent, probablement, l'histoire de Kudim-Korsk (camarade Viaznikovtsev¹⁴ et autres), celle de Koustanai (Ter-Oganessov¹⁵), la liste est sans fin. Les outrages et les violences physiques ont souvent un caractère hors du commun, de par leur impudence. Je pense qu'il faudrait communiquer tous les faits de ce genre au VI^e congrès, en exigeant qu'il désigne une commission spéciale pour enquêter sur ces affaires. En général, autant que l'on puisse en juger d'après le courrier, l'écrasante majorité des camarades est pleine de courage et inébranlable. C'est le plus important.

13. Isaac A. Zelensky (1890-1938), membre du parti en 1906, maintes fois arrêté et emprisonné ou déporté, était depuis 1924 secrétaire du parti en Asie centrale, donc l'apparatchik en chef de la région où Trotsky était exilé.

14. Boris N. Viaznikovtsev, camarade d'études de Lev Sedov à l'Institut technique supérieur de Moscou, avait rejoint l'Opposition de gauche en 1923 et avait été exclu du parti à la fin de 1927. Il était alors déporté à Kudim-Kara, et jouait un rôle important dans la correspondance.

15. Iouri Ter-Oganessov, également étudiant à l'Institut supérieur technique de Moscou, avait été arrêté parce qu'il veillait au Kremlin sur l'appartement de Beloborodov, où habitait Trotsky. Il était alors déporté à Kustanaï.

[AU SUJET DES THÈSES DU CAMARADE RADEK]¹

(17 juillet 1928)

J'ai reçu il y a trois jours le projet de thèses du camarade Radek qui a été expédié aux huit camarades². Elles ont probablement déjà été envoyées au congrès de sorte que mes remarques n'ont plus immédiatement d'objectif pratique. Mais nous avons également besoin de clarté pour l'avenir et j'estime nécessaire de me prononcer à leur sujet.

1. Avant tout elles disent : « Plusieurs mois d'agitation anti-koulak constituent un fait d'une énorme importance politique. Il faudrait être tout à fait aveugle politiquement pour ne pas le voir. » Dans ces mots la pointe de la polémique n'est pas dirigée dans le bon sens. Il aurait selon moi fallu dire : « Plusieurs mois d'agitation anti-koulak, s'ils ne sont pas suivis d'un changement radical de la ligne, vont inévitablement rejeter le parti très loin en arrière et saper les derniers restes de la confiance de la base dans tous les mots d'ordre et toutes les campagnes. »

2. Au sujet des investissements, Radek dit : « Au lieu d'investir du capital de base dans toute une série d'entreprises de la même branche de production qui ne donneront de résultats que dans quelques années, il faut opérer une concentration permettant d'obtenir des produits dans le délai le plus bref. »

1. Lettre-circulaire (T. 3125), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les « huit camarades » — nous ne savons pas lesquels — étaient ceux qui rediffusaient les textes parmi les déportés. Nous ignorons s'il s'agissait d'un organisme politique ou purement technique. Karl B. Sobelsohn dit *Radek* (1885-1939?), Galicien qui avait milité avant la guerre en Pologne et en Allemagne, était un journaliste de talent, spécialiste des questions internationales. Il avait appartenu à l'Opposition de 23 et à l'Opposition unifiée où il se situait à gauche. Depuis quelques mois il était de ceux qui considéraient que les mesures prises sur le grain à partir de février signalaient un tournant à gauche de la direction. Il était très minoritaire dans l'opposition.

Cette proposition peu claire cherche apparemment à avancer l'idée qu'il faut transférer des fonds de l'industrie lourde à l'industrie légère. Cela fait partie du programme de la droite. Je ne vois aucune raison pour que nous entrions dans cette voie. S'il s'agit d'une proposition purement pratique, il faudrait alors l'étayer par des chiffres, c'est-à-dire démontrer que lors de la répartition des fonds, on n'a pas observé la proportion nécessaire entre industrie lourde et industrie légère. Effectuer un tel transfert en se laissant guider exclusivement par des considérations conjoncturelles ne ferait que préparer une crise bien plus grave pour d'ici deux ou trois ans. Il n'est pas permis d'improviser sur de telles questions : comme on l'a déjà dit, on ne fait ainsi qu'apporter de l'eau au moulin de la droite. Pour nous, il suffit d'exiger que des fonds soient attribués à l'industrie tant à l'industrie lourde qu'à l'industrie légère.

3. En ce qui concerne l'argument stalinien selon lequel il est impossible de combattre le koulak aussi longtemps que le paysan moyen n'a pas été gagné, les thèses de Radek disent : « Nous n'avons pas encore suffisamment gagné le paysan moyen. » C'est là embellir la réalité. Du fait de notre politique, nous avons perdu le paysan moyen qui est maintenant dirigé par le koulak comme l'a reconnu l'article de février dans la *Pravda*.

4. S'opposant à l'idée selon laquelle le déplacement à gauche n'est qu'une simple manœuvre, les thèses disent : « C'est de la force et de la détermination avec laquelle les masses ouvrières insisteront pour le développement de la lutte que dépend la question de savoir si cette lutte sera ou non menée jusqu'au bout. » C'est bien entendu juste, mais trop général. Cela semble vouloir dire : « Le comité central a fait tout ce qu'il pouvait, maintenant c'est au tour des masses. » Ce qu'il faut dire en réalité, c'est : « Les mesures décidées au sommet aboutiront inévitablement à un fiasco si l'Opposition — en dépit des obstacles placés sur notre chemin par le centrisme bureaucratique — n'éduque pas les masses et ne les aide pas à mener cette lutte jusqu'au bout. »

5. « Le centre du parti », disent les thèses de Radek, « en dissimulant l'existence de ce groupe — la droite — ne fait qu'affaiblir les chances de la lutte pour rectifier la lutte du parti. » C'est dit avec beaucoup de gentillesse. La lutte contre le koulak exige une lutte dans le parti contre la droite. Tout en menant une « campagne » contre le koulak, le centre du parti dissimule la droite et continue à faire bloc avec elle. Les thèses remarquent, en le lui reprochant, que « cela ne fait qu'affaiblir

les chances de la lutte ». Non, c'est la vouer à une inéluctable défaite, à moins que l'Opposition ne parvienne à ouvrir les yeux du parti sur l'ensemble de ce développement.

6. La caractérisation de Schwarz³ comme un « camarade étroitement lié aux masses prolétariennes » résonne d'étrange façon. A-t-il protesté quelque part contre les infâmes bannissements en vertu de l'article 58 ? Il me semble qu'il a « étroitement » voté pour ces bannissements.

7. En ce qui concerne l'auto-critique, les thèses jurent : « Ce n'est ni une fraude ni une manœuvre car les interventions de nombre de dirigeants du parti proclament la plus grande anxiété en ce qui concerne le sort du parti et de la révolution. » N'est-ce pas une référence aux derniers discours du Maître⁴ déversant sur l'Opposition une grêle d'injures et expliquant que la critique des organismes administratifs est utile alors que celle de la direction est nuisible ? Je dirais ceci : « Si, dans la question du koulak, les manœuvres qui sont de pures combines représentent 20 % et les mesures positives imposées par la pénurie de pain de 80 à 90 % du zigzag actuel, en revanche, dans la question de l'autocritique, les trucages manœuvriers de l'appareil ne constituent pas moins de 51 % aujourd'hui et les 49 % qui restent représentent les frais généraux de la manœuvre : victimes expiatoires, boucs émissaires, etc. » Il n'y a guère de raison de jurer avec autant d'assurance qu'il n'y a là ni manœuvre ni fraude.

8. Les thèses de Radek font référence au discours de Staline aux étudiants sans signaler qu'en ce qui concerne la question koulak, ce discours est aussi l'abandon total de l'article de février de la *Pravda* et peut signifier la suppression du zigzag à gauche également sur cette question importante bien que particulière. Soit dit en passant ; ce discours est ahurissant par son ignorance des questions économiques.

9. Vient ensuite l'explication des raisons pour lesquelles le centre, en tant qu'il se distingue de la droite, était opposé à la démocratie interne de parti. Parce que, voyez-vous, notre parti n'est pas 100 % prolétarien — (Staline). Les thèses de Radek prennent cette explication au sérieux, la répètent et la dévelop-

3. Israel I. Schwarz (1879-1951) avait adhéré au parti en 1899, jeune ouvrier. Il avait joué un rôle important dans la préparation de la conférence de Prague en 1912. Depuis 1921, il était président du syndicat des mineurs et membre du présidium de l'Union des syndicats.

4. Le discours de Staline en question était celui du 30 mai devant les élèves-professeurs rouges, publié dans la *Pravda* du 2 juin.

LÉON TROTSKY

pent. Il semble que les centristes aient eu peur que le parti insuffisamment prolétarien ne comprenne pas leur politique vraiment prolétarienne. C'est une apologétique inacceptable. Les centristes sentaient que leur politique Tchiang Kai-chek, Purcell et koulak ne serait pas acceptée par le noyau prolétarien du parti. C'est pourquoi ils ont étranglé et continuent d'étrangler la démocratie.

10. « L'unique moyen d'assurer la démocratie interne du parti est d'éveiller la masse du parti. Si elle ne prend pas elle-même en mains la question de l'autocritique » etc. Encore une fois trop général. Pour que la masse puisse réellement s'occuper de cette question, il ne faut pas qu'elle se laisse endormir par les centristes. Et ces derniers disposent pour cela de moyens considérables, même maintenant. La seule chose qu'ils n'ont pas, c'est une « confiance bête » de notre part. Le piatakovisme et le safarovisme⁵ sont actuellement l'« opium » le plus efficace pour le peuple. Il faut d'autant plus souvent que nous fournissions des antidotes.

11. Les thèses de Radek tirent les conclusions suivantes en ce qui concerne l'autocritique : a) continuer à développer l'autocritique, b) réduire l'appareil du parti, c) prolétariser l'appareil, d) poursuivre ceux qui étouffent la démocratie dans l'usine, e) débarrasser le parti des éléments bourgeois et bureaucratiques. Tout cela est trop général. Même les éditoriaux dans la presse répètent des choses semblables, mais sans donner de garanties. Et comme après coup, on dit : « Enfin il faut que l'Opposition soit réadmise dans le parti. » C'est juste. Mais, à la place des autres points, qui sont trop généraux, il faut être beaucoup plus concret : « a) annoncer la date du VI^e congrès à réunir en 1928 et donner des garanties sérieuses pour une autocritique authentique dans le cours de sa préparation, b) publier immédiatement les articles, discours et lettres de Lénine qui ont été dissimulés au parti — j'ai énuméré dans ma lettre au congrès sept catégories de ces documents —, c) réduire immédiatement le budget du parti d' 1/20, c'est-à-dire de 5 à 6 millions de roubles, car le budget actuel est la base financière de la

5. « Piatakovisme » et « safarovisme » font allusion à l'attitude de capitulation. Piatakov avait envoyé une lettre de soumission qui avait été publiée dans la *Pravda* du 29 février 1928; celle de Safarov et de ses amis l'avait été dans la *Pravda* du 31 mai. Iouri G. Piatakov (1890-1937), vieux-bolchevik, avait appartenu à l'Opposition de 1923. Giorgi I. Safarov (1891-1942), lui, était de Leningrad et avait appartenu, avant l'Opposition unifiée, à la Nouvelle Opposition.

corruption bureaucratique et des méthodes autocratiques de l'appareil. Ces revendications n'épuisent évidemment pas la question du régime, mais elles sont tout à fait concrètes et constitueraient un pas en avant.

12. C'est pire encore quand on en vient à la question du Comintern. Radek considère le tournant de février⁶ comme un tournant important, d'une certaine façon décisif, vers la voie d'une politique marxiste, et c'est radicalement faux. La signification symptomatique du plénum de février est très grande : il montre que la politique droitières-centristes est définitivement dans l'impasse et que la direction cherche une issue non à droite, mais à gauche. Mais c'est tout. Il n'y a aucune idée unificatrice dans le gauchisme du plénum de février. Ce gauchisme rappelle beaucoup celui du Ve congrès. On n'a tiré aucune conclusion de l'écrasante défaite de la révolution chinoise ; au lieu de cela, il y a les fanfaronnades sur l'approche d'une prétendue nouvelle vague en ce qui concerne le mouvement paysan — et ce après que le prolétariat ait été décimé. Toute cette perspective est fausse et toute cette façon d'aborder la question cautionne l'aventurisme. Les petites réserves, mises en garde contre les putschs, ne sont là que comme auto-justification pour l'avenir, rien de plus. S'il y a une nouvelle vague, alors les révoltes provinciales ne sont pas des putschs. Mais ce qui se passe en réalité, c'est la destruction des restes de l'avant-garde prolétarienne. Théoriquement, la résolution menchevique sur la question chinoise, bien qu'écrite dans une terminologie pseudo-bolchevique, va certainement, du point de vue stratégique,achever la destruction du parti communiste chinois. Les résolutions anglaise et française dissimulent les traces d'hier, combinant des éléments d'ultra-gauchisme avec des prémisses droitières. Là aussi, il y a une grande ressemblance avec le Ve congrès qui tenta d'empêcher l'examen de la défaite allemande de 1923 en s'engageant dans une explosion arbitraire d'ultra-gauchisme.

13. Finalement, les thèses de Radek disent que ceux qui « veulent sincèrement et honnêtement lutter pour les objectifs fixés par le Comintern et avec les méthodes déterminées par le dernier plénum du C.E.I.C. doivent être réadmis dans le Comintern ». On n'en croit pas ses yeux quand on lit cela.

6. Le « tournant de février », ce sont essentiellement les « mesures d'urgence » pour extraire le grain des campagnes soviétiques, mesures qui étaient loin d'être une concession aux koulaks.

LÉON TROTSKY

Les « méthodes » du plénum de février du C.E.I.C. consistent avant tout dans l'approbation de l'article 58 et l'affirmation que les bolcheviks-léninistes « misent sur la chute du pouvoir soviétique ». Est-il possible que la résolution sur l'Opposition soit d'une signification historique moindre que la résolution sur le second tour en France ou l'équivoque bouillie sur la question de savoir si le parti communiste britannique doit entrer ou non dans le Labour Party ? Comment peut-on oublier *cela* ? Puis-je être admis dans le Comintern, si je suis profondément convaincu qu'en votant la résolution chinoise, le plénum de février a porté un autre coup mortel au prolétariat chinois et qu'en votant la résolution sur l'Opposition, il a exprimé de la façon la pire, la plus réactionnaire et la plus avilissante la tendance à employer de perfides méthodes bureaucratiques pour « diriger » le parti.

14. Les thèses posent la question « d'accords temporaires avec les libéraux dans les pays coloniaux » mot pour mot comme le projet de programme, mais le projet de programme, sous une forme radicale prend à son compte le Guomindangisme.

15. Sur la théorie des étapes, la théorie des partis de deux classes, la théorie du socialisme dans un seul pays, les thèses de Radek disent qu'il s'agit de « queues » qu'il faut enlever. C'est comme si l'homme marxiste était tout entier sorti du singe centriste, mais avec un organe superflu, « la queue ». Le bon enseignant et précepteur suggère : « Cachez votre queue et ce sera bien. » Mais c'est embellir la vérité de façon flagrante.

16. L'appréciation générale sur le projet de programme dans les thèses de Radek est fausse, c'est-à-dire excessivement bienveillante. Contradictoire, éclectique, scolaire, fait de pièces et de morceaux, le projet de programme n'est pas bon du tout.

17. Les considérations de principe générales formulées dans les thèses de Radek sur la question des revendications partielles ou transitoires sont tout à fait justes. Il est grand temps cependant de traduire ces considérations générales dans une langue plus concrète, c'est-à-dire que nous devons essayer d'esquisser nous-mêmes une série de revendications transitoires qui s'appliqueraient à des pays de type différent.

18. Sur la question de Thermidor, les thèses de Radek disent de façon tout à fait inattendue : « Je n'examinerai pas ici la question de la validité des analogies entre les révolutions française et russe. » Qu'est-ce que cela veut dire ? La question de Thermidor, nous l'avons formulée ensemble, avec l'auteur des thèses et sa participation. Les analogies doivent être prises

en compte dans les limites strictes de l'objectif pour lequel on les utilise. Lénine comparait la paix de Brest-Litovsk à la paix de Tilsit. Maretzky⁷ aurait pu lui expliquer que les conditions de classe de la paix de Tilsit⁸ étaient entièrement différentes, de même qu'il nous a expliqué à nous la différence entre la nature de classe de la révolution française et de la nôtre. Nous l'aurions alors qualifié de la façon dont il méritait de l'être.

Nous avons pris Thermidor comme un exemple classique d'un coup d'Etat contre-révolutionnaire partiel mené intégralement sous le drapeau révolutionnaire mais ayant en réalité un caractère franchement anti-révolutionnaire⁹. Personne n'a jamais indiqué ni suggéré une analogie historique plus nette, plus frappante et plus riche en enseignements pour expliquer les dangers du reflux. Une polémique internationale considérable s'est développée et continue autour de la question de Thermidor. Quelle est alors la signification politique du doute mentionné ci-dessus quant aux analogies entre les révolutions française et russe ? Sommes-nous en train de siéger dans une société d'historiens marxistes en train de discuter des analogies historiques en général ? Non, nous sommes en train de mener un combat politique dans lequel nous avons utilisé des centaines de fois l'analogie avec Thermidor, mais toujours dans les limites spécifiques que nous avions clairement définies.

19. « Si l'histoire démontre », disent les thèses de Radek, « qu'un certain nombre de dirigeants du parti avec lesquels nous avons croisé le fer hier valaient mieux que les théories qu'ils défendaient, personne n'en sera plus heureux que nous. » Cela sonne de façon terriblement chevaleresque : de nobles dirigeants croisent le fer puis se déversent mutuellement sur la poitrine des larmes de réconciliation. Mais c'est là qu'est le malheur. Comment des dirigeants du prolétariat peuvent-ils être meilleurs que leurs théories ? Nous, marxistes, nous avons l'habitude d'apprécier nos dirigeants par leur théorie, au moyen de leur théorie, par leur capacité à comprendre et appliquer la théorie. Et il semble qu'il puisse y avoir maintenant des

7. Dmitri Maretzky (1901-193?), ancien diplômé de l'I.P.R., un des professeurs rouges du cercle de Boukharine, avec Slepkov, avait théorisé la politique Boukharine-Staline en Chine.

8. La paix de Tilsit (aujourd'hui Sovieck), en 1807, fut conclue entre Napoléon I^e et Alexandre III : elle était le point de départ de l'alliance franco-russe contre l'Angleterre.

9. Trotsky donne ici une définition nette de ce qu'il appelle à cette époque « Thermidor ».

LÉON TROTSKY

dirigeants excellents qui sont, par hasard, armés de théories réactionnaires sur presque toutes les questions fondamentales.

20. « L'appui que nous accordons au changement d'orientation qui a commencé », déclarent les thèses de Radek, « doit consister en une lutte implacable... contre tous les maux contre lesquels le parti est présentement mobilisé. » Mais cela ne peut consister seulement en cela. Démasquer sans pitié les demi-mesures et la confusion du centrisme dans toutes les questions pratiques ou les questions théoriques constitue la partie la plus importante de notre soutien à toutes les initiatives progressistes du centrisme.

21. Je ne vais pas m'apresantir sur un certain nombre de remarques moins importantes et portant sur des points particuliers. Je me bornerai seulement à un point supplémentaire, le supplément aux thèses qui est consacré à la révolution chinoise. Il a été écrit comme si nous abordions la question pour la première fois et comme si, en particulier, nous n'avions pas eu la correspondance avec Préobrajensky¹⁰. Les thèses n'ont pas un mot de réponse à aucun de nos arguments. Mais ce n'est encore que la moitié de la question. Bien pire est le fait que les thèses de Radek sont écrites comme s'il n'y avait jamais eu de révolution chinoise en 1925-1927. Tous les arguments de Radek auraient pu être heureusement formulés en 1924 : la révolution démocratique-bourgeoise n'est pas achevée ; il y a encore à venir plusieurs étapes démocratiques et ce n'est qu'après qu'elle fera sa transcroissance. Mais le Guomindang de droite et de gauche, la période de Canton, l'Expédition du Nord, le coup de Shanghai, la période du Wuhan¹¹, qu'est-ce sinon des étapes démocratiques ? Ou bien est-ce que depuis que Martynov¹² a mélangé toutes ces questions, nous pouvons tout simplement nous abstenir de les étudier ? Les thèses voient dans l'avenir ce

10. Evgenii A. Préobrajensky (1886-1937), vieux-bolchevik, ancien secrétaire du parti, avait été le porte-parole de l'Opposition de 23. Lui aussi était très impressionné par le tournant de février. Sur sa correspondance avec Trotsky à propos de la Chine, voir *Oeuvres*, I, pp. 89-93 et 115-128.

11. La « période de Canton » est celle de la grève-boycottage de Hong Kong et de la préparation de l'expédition du Nord. L'Expédition du Nord correspond à l'offensive de l'armée de Tchiang Kai-chek contre les « seigneurs de la guerre » du Nord. Le coup de Shanghai, c'est la suppression du P.C. chinois et des syndicats par Tchiang en avril 1927. La « période du Wuhan » est celle de la dualité de gouvernements du Guomindang, celui de Wuhan, dirigé par Wang Jingwei, comprenant des ministres communistes.

12. Aleksandr A. Piker, dit Martynov (1865-1935), ancien menchevik, théorisait sous couleur de bolchevisme la vieille théorie de la « révolution par étapes ».

qui en réalité est déjà dépassé. Ou peut-être espèrent-elles trouver une démocratie « réelle » ? Peut-on nous dire où ?

Le nœud de la question est que toutes les conditions qui ont uni dans notre pays la révolution agraire à la révolution prolétarienne s'expriment encore plus clairement et impérieusement en Chine. Les thèses réclament qu'on « attende » que la révolution démocratique opère sa transcroissance en une révolution socialiste. Il y a là deux questions qui se combinent. En un certain sens, notre révolution démocratique ne s'est transformée en une révolution socialiste que vers le milieu de 1918. Le pouvoir était pourtant aux mains du prolétariat depuis novembre 1917. L'argument sonne de façon d'autant plus bizarre qu'il provient de Radek, lequel insistait tellement sur le fait qu'il n'y avait pas en Chine de féodalisme, pas de classe de grands propriétaires, et que, par conséquent, la révolution agraire ne serait pas dirigée contre les propriétaires, mais contre la bourgeoisie. Les survivances de féodalisme sont très fortes en Chine, mais elles sont indissolublement liées à la propriété bourgeoise. Comment donc le camarade Radek peut-il maintenant esquiver cette difficulté en disant que la « révolution bourgeoise-démocratique n'est pas achevée », répétant ici l'erreur de Boukharine, lequel à son tour répète l'erreur de Kamenev¹³ en 1917 ? Je ne puis m'empêcher de citer une fois encore ce que Lénine dit contre Kamenev, sur quoi Beloborodov¹⁴ a récemment attiré mon attention :

« Se laisser guider dans ses activités par la simple formule "La révolution bourgeoise-démocratique n'est pas achevée", revient à s'engager à garantir que la petite bourgeoisie est tout à fait capable d'être indépendante de la bourgeoisie. Faire cela, c'est se livrer le moment venu à la merci de la petite bourgeoisie. »

C'est tout ce que je peux dire des thèses du camarade Radek. Je pense qu'il faut le dire dans l'intérêt de la clarté, sans craindre les tentatives de nos « monolithiques » adversaires pour exploiter nos divergences¹⁵.

13. Lev B. Rosenfeld, dit *Kamenev* (1883-1936), vieux-bolchevik, beau-frère de Trotsky, était depuis 1917 l'allié politique de Zinoviev.

14. Aleksandr G. *Belodorodov* (1891-1938), était alors en déportation, c'était un ancien de l'Opposition de 23.

15. Les adversaires dont parle Trotsky sont Radek, Préobrajensky, Smilga et autres comme Ichtchenko, qui s'étaient notamment exprimés dans la discussion préalable au VI^e congrès de l'I.C.

[LE PLÉNUM DE JUILLET ET LE DANGER DE DROITE]¹ (23 juillet 1928)

Le rapport présenté par Rykov² le 13 juillet à la réunion des militants de Moscou sur le bilan du plénum de juillet du comité central constitue un événement d'une importance politique capitale. C'est là une intervention qui expose un programme et émane du représentant le plus autorisé de l'aile droite, portant son drapeau, sinon entièrement déployé, du moins à moitié déroulé. Rykov, dans son rapport, ne s'est pas arrêté un instant sur le programme de l'I.C. ; il ne l'a même pas mentionné. Il a consacré son exposé uniquement à la question du stockage du blé. Aussi n'est-ce pas sans raisons que son rapport est celui d'un triomphateur. La droite sort totalement victorieuse de la première escarmouche avec le centre, après quatre ou cinq mois de politique « de gauche ». Le plénum de juillet du comité central marque la première victoire visible de Rykov sur Staline, remportée, il est vrai, avec le consentement de ce dernier. L'idée essentielle du rapport de Rykov est que le déplacement qui s'est produit en février vers la gauche n'était qu'un épisode, dû à des circonstances extraordinaires, que cet épisode doit être enterré, qu'il faut classer dans les archives non seulement l'article 107³ mais également celui de la *Pravda* de février⁴ qu'il faut abandonner l'ancien cours, en tournant, non pas à gauche, mais à droite, et que plus ce virage sera brutal,

1. Ce texte (T 3216), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library, constituait une lettre au congrès que Trotsky expédia en express, car il estimait qu'elle complétait et actualisait la lettre au congrès (pp. 41-107).

2. Le texte du rapport de Rykov se trouve dans les archives de Trotsky (T 1835) avec l'ensemble des interventions et un compte rendu qui pourrait avoir été rédigé par un témoin (T 2442).

3. L'article 107 permettait les confiscations de grains.

4. Nouvelle allusion à l'article de la *Pravda* du 15 février, longuement cité jusque-là par Trotsky.

meilleur il sera. Pour se frayer la route, Rykov avoue (impossible de faire autrement, devant des faits accusateurs) trois de ses petites erreurs : « Premièrement, au moment où la crise a surgi, je l'ai estimée moins profonde qu'elle n'était en réalité ; mais, deuxièmement, je pensais que, grâce aux mesures extraordinaires, nous parviendrions à triompher complètement de cette crise du ravitaillement en blé. Nous n'y sommes pas parvenus. Troisièmement, j'espérais que toute la campagne du stockage des céréales se déroulerait en prenant appui sur le paysan pauvre et en maintenant de façon très stable la liaison avec la masse des paysans moyens. Sur ce point également, je me suis trompé. »

Et pourtant, cette crise du stockage, avec tous les phénomènes politiques qui l'accompagnent, l'Opposition l'avait prévue dans ses contre-thèses⁵ qui montraient très exactement à Rykov ce qu'il ne comprenait ni ne prévoyait. C'était précisément pour éviter des mesures administratives tardives et excessives, prises à la hâte et sans coordination, que l'Opposition a proposé à temps de faire aux éléments riches des villages un emprunt forcé en blé. La mesure avait certes elle aussi un caractère exceptionnel. Toute la politique précédente l'avait rendue inévitable ; si l'emprunt avait été lancé à temps et méthodiquement, il aurait réduit au minimum les excès administratifs qui constituent un prix trop élevé pour de bien modestes succès matériels. Les mesures de violence administrative n'ont en elles-mêmes rien de commun avec un cours juste. Elles sont la rançon d'une orientation erronée. La tentative de Rykov d'attribuer à l'Opposition une tendance à éterniser les procédés à la Rykov, puisés dans l'arsenal du communisme de guerre, est tout simplement absurde. Dès les premiers jours, l'Opposition a considéré les perquisitions dans les fermes, le rétablissement des détachements de barrage, etc., non comme le début d'un cours nouveau, mais bien comme la faillite de l'ancien. L'article 107 pour le stockage n'est pas l'instrument du cours leniniste, c'est une des bâquilles de la politique de Rykov. En essayant de présenter comme le programme de l'Opposition les mesures administratives de désorganisation de l'économie dont il est lui-même entièrement responsable, Rykov agit comme tous les politiciens petits-bourgeois qui, en pareil cas, excitent toujours

5. Il s'agit des « contre-thèses » présentées par l'Opposition de gauche à la discussion avant le XV^e congrès.

le paysan contre le communiste en le présentant comme un bandit et un expropriateur. Que signifiait le revirement de février ? C'était l'aveu du retard subi par l'industrie, de la différenciation menaçant dans les campagnes, et du terrible danger koulak. Que fallait-il en déduire pour fixer la nouvelle ligne de conduite ? Un changement dans la répartition du revenu national, faisant passer vers l'industrie une partie de ce dernier qui allait jusqu'alors au koulak, en la déplaçant du capitalisme vers le socialisme, en accélérant le développement de l'industrie, aussi bien légère que lourde. Contrairement à l'article de février de la *Pravda* (laquelle ne faisait que répéter les arguments de l'Opposition sur cette question), Rykov voit la cause de la crise du stockage non dans le retard du développement industriel, mais bien dans celui de l'agriculture. Fournir explication semblable, c'est se moquer du parti et de la classe ouvrière, c'est se tromper pour justifier un tournant à droite. C'est la vieille façon de poser le problème à la manière des professeurs oustrialovistes. Il est évidemment incontestable que notre agriculture est émiettée, éparsillée, arriérée, qu'elle a un caractère barbare, que ce retard est la cause fondamentale de toutes les difficultés. Mais exiger, en se basant là-dessus, comme le fait Rykov, un transfert des ressources financières destinées à l'industrie vers l'économie paysanne individuelle, c'est choisir, non pas simplement le chemin de la bourgeoisie, mais bien celui de la bourgeoisie agraire, de la bourgeoisie réactionnaire, c'est se présenter comme une caricature soviétique des « amis du peuple » des *zemstvos* de 1880⁶. L'agriculture ne peut être relevée qu'avec l'aide de l'industrie. Il n'existe pas d'autre levier. Pourtant notre industrie a un effroyable retard sur l'économie paysanne qui est devant nous, émiettée, arriérée, barbare ; le retard de l'industrie se constate non seulement par rapport aux aspirations historiques générales de l'économie paysanne, mais aussi par comparaison à la capacité d'achat de celle-ci. Confondre deux questions, l'une ayant trait au retard historique général des campagnes sur les villes et l'autre sur le retard des villes par rapport aux besoins en marchandises qui se manifestent aujourd'hui dans les villages, c'est capituler et renoncer à l'hégémonie des villes sur les campagnes.

6. Les *zemstvos* étaient le nom d'institutions de gouvernement local octroyées dans le cours des réformes en 1864. Les « amis du peuple » étaient les populistes libéraux qui tentèrent de les utiliser pour appliquer leur politique.

Notre agriculture, dans sa forme actuelle, est infiniment arriérée, même en comparaison de l'industrie elle-même très retardataire. Mais conclure que cette conséquence du jeu, pendant des siècles, de la loi du développement inégal des diverses parties de l'économie, peut être vaincue ou, tout au moins, atténuée par la réduction des fonds déjà insuffisants destinés à l'industrialisation, équivaudrait à combattre l'analphabétisme en fermant les établissements d'enseignement supérieur. Ce serait entamer la charpente même du progrès de l'Histoire. Bien que l'industrie ait un type de production et de technique infiniment supérieur à celui de l'agriculture, non seulement elle n'est pas de taille à jouer un rôle de direction et de transformation — rôle vraiment socialiste — en face des campagnes, mais elle n'est même pas capable de satisfaire aux besoins courants du marché du village, et elle en retarde ainsi le développement.

C'est précisément sur cette base que s'est aggravée la crise de stockage des blés : elle n'a nullement été causée ni par le caractère historique général retardataire des campagnes, ni par un prétendu progrès trop rapide de l'industrie. Le 15 février, la *Pravda* nous apprenait que trois années « n'avaient pas passé sans laisser de traces », que les campagnes, c'est-à-dire essentiellement les koulaks, s'étaient enrichies ; devant le retard du développement de l'industrie cela devait amener inévitablement la crise du stockage des blés. Contredisant complètement cette interprétation, Rykov estime que l'erreur commise au cours des dernières années par la direction du parti a été, au contraire, d'avoir forcé exagérément l'industrialisation, pense qu'il faut en ralentir l'allure, diminuer sa part du revenu national, que les fonds ainsi libérés doivent être utilisés comme subsides pour l'économie rurale, particulièrement sa forme individuelle qui prédomine. C'est avec de tels procédés que Rykov espère, dans un bref délai, faire doubler la récolte par hectare. Mais il se tait sur les moyens qui permettront de réaliser sur le marché cette récolte ainsi doublée, c'est-à-dire de l'échanger contre les produits de l'industrie dont l'allure de développement aurait encore ralenti. Il est impossible que Rykov ne se pose pas cette question. Une récolte doublée correspondrait à une capacité quintuplée ou décuplée d'absorption de marchandises par l'économie rurale ; le manque de produits industriels serait ainsi plusieurs fois multiplié. Rykov ne peut pas ne pas comprendre cette corrélation toute simple. Pourquoi ne nous révèle-t-il pas alors le secret qui lui permettra à l'avenir de surmonter cette

disproportion qui grandira de façon monstrueuse ? Parce que son heure n'est pas encore venue. Pour les politiciens de la droite, la parole est l'argent, mais le silence est d'or. Rykov a d'ailleurs déjà dépensé trop d'argent dans son rapport. Mais il n'est pas difficile de deviner ce que vaut son or. L'augmentation de la capacité d'absorption de marchandises par l'économie rurale, en face d'un développement ralenti de l'industrie, équivaut tout simplement à un accroissement de l'importation de produits fabriqués à l'étranger, destinés aussi bien aux villes qu'aux campagnes. Il n'existe pas et ne peut exister d'autre voie. En revanche, la nécessité de s'engager dans cette unique voie deviendra si pressante, la pression de la disproportion grandissante deviendra si menaçante que Rykov se décidera à monnayer sa réserve d'or et exigera bien haut l'abolition — ou une réduction équivalant à l'abolition — du monopole du commerce extérieur.

C'est précisément là le plan de la droite que prévoyait notre plate-forme. Dès maintenant, il est porté ouvertement à la tribune, sinon intégralement, du moins dans une de ses parties essentielles. Ainsi qu'il appert de tout le discours de Rykov, le relèvement des prix du blé est une hypothèque sur ce plan. C'est avant tout une prime au koulak. Elle lui permet d'entraîner avec lui avec plus d'assurance encore le paysan moyen : « Tu vois, je me suis fait largement payer les dommages causés par l'article 107. C'est en luttant que nous conquerrons notre droit, comme le disent nos maîtres les socialistes révolutionnaires. » Il faut supposer que les fonctionnaires au courant des affaires consolent les politiciens en leur assurant qu'il sera possible de récupérer sur d'autres matières premières fournies par les paysans ce qui aura été payé en trop sur le blé. Mais de telles considérations ont un caractère nettement charlatanesque. Premièrement l'ouvrier consomme du pain et non des matières premières utilisées par la technique : le relèvement du prix du blé frapperà donc immédiatement le budget de l'ouvrier. Deuxièmement, on ne réussira pas mieux à se rattraper sur les autres produits fournis par le paysan, si on prend la décision de faire oublier à coup de roubles les conséquences du zigzag de gauche. En général, les manœuvres de recherche sont réalisées avec plus de pertes que de gains. C'est plus vrai encore d'une retraite aussi désordonnée que celle qui reçut l'empreinte des décisions de juillet et des résolutions de février.

La hausse du prix du grain, même conçue comme une mesure exceptionnelle et extraordinaire, comme une sorte

d'article 107 à l'envers, recèle un danger énorme : elle ne fait qu'accentuer les contradictions qui ont donné naissance à la crise de la collecte. Cette hausse des prix ne frappe pas seulement les consommateurs, c'est-à-dire les ouvriers et les paysans pauvres, dont la récolte ne suffit pas à leur consommation personnelle. Elle est non seulement un surplus pour le koulak et le paysan moyen aisé mais une nouvelle augmentation de la disproportion. Si les produits industriels manquaient déjà avec le vieux prix du grain, cette pénurie s'aggravera encore après la hausse des prix et celle de la quantité de grain récolté. Cela signifiera une nouvelle aggravation de la famine de biens et la croissance continue de la différenciation sociale à la campagne. Combattre la crise du grain en augmentant son prix est entrer de façon décisive dans la voie de la dévaluation du tchervonets — en d'autres termes, c'est étancher sa soif avec de l'eau salée. Il en serait ainsi même si cette mesure était une mesure isolée et exceptionnelle. Mais, dans l'esprit de Rykov cette hausse des prix n'est nullement une mesure extraordinaire. Elle est l'une des parties essentielles de la politique de Rykov de glissement vers le retour au capitalisme. Sur cette route, l'inflation monétaire n'est qu'un détail technique.

Au sujet du danger d'inflation, Rykov dit avec un air plein de sous-entendus : « *Pour le moment*, le pouvoir d'achat du rouble demeure ferme. » Que signifie « pour le moment » ? Cela signifie : jusqu'à la vente de la nouvelle récolte à des prix plus élevés face à la pénurie de produits industriels. Mais quand l'inflation suivra, Rykov dira aux ouvriers dont les salaires baisseront alors inévitablement dans cette situation : « Vous vous rappelez que j'avais dit "pour le moment". » Et il commencera alors à développer la partie de son programme au sujet de laquelle il est actuellement muet. Il est impossible de résoudre la crise en s'engageant sur la voie d'une néo-Nep sans frapper le monopole du commerce extérieur.

Dans le même temps où Rykov célébrait son triomphe, Staline, le vaincu, prenait la parole à Leningrad. Dans ce discours de réelle impuissance (il est vraiment pénible à lire), Staline dépeint le bonus d'inflation maintenant accordé aux éléments supérieurs dans les villages au dépens des ouvriers et des paysans pauvres, comme une nouvelle consolidation de la *smytchka* qui unit la ville et la campagne (combien en avons-nous vues jusqu'à présent ?). Staline n'essaie même pas de montrer comment il entend échapper aux contradictions qui se referment sur lui. Il vient juste d'émerger des difficultés

LÉON TROTSKY

provoquées par l'article 107 et se prépare à s'embrouiller dans celles de la hausse des prix. Staline répète simplement les mêmes phrases générales sur la *smytchka* qu'on a déjà répétées *ad nauseam*. Comme si on pouvait résoudre le problème de la *smytchka* par une phrase, une formule, une promesse, comme si on pouvait croire (c'est-à-dire tout le monde sauf les fonctionnaires dociles de Staline) que, si la prochaine récolte est bonne, elle pourra miraculeusement surmonter la disproportion qui a seulement été aggravée par les trois précédentes récoltes. Staline a peur de la solution rykovienne, de droite, mais il a plus peur encore de la solution léniniste. Il attend. Il a tourné le dos et manipule l'appareil. Staline perd du temps avec l'impression d'en gagner. Après la fiévreuse secousse de février, nous sommes de nouveau en présence d'une politique suiviste avec toute sa pitoyable impuissance.

Le discours de Rykov est d'un ton totalement différent. Tandis que Staline élude la question, parce qu'il n'a rien à dire, Rykov s'abstient de mentionner certaines choses, parce qu'il ne veut pas trop en dire. La politique de hausse du prix du grain (surtout accompagnée, comme ce fut le cas, de l'explication de Rykov pour l'abandon du zigzag à gauche du printemps) constitue et ne peut constituer que le début d'un tournant profond et peut-être décisif à droite. Les barrières légales le long de la route vers la droite, comme les restrictions sur la location des terres et l'embauche de main-d'œuvre rurale, seront abolies d'un seul coup de plume bureaucratique, avec le monopole du commerce extérieur — à moins que les droitiers ne se heurtent au mur de fer de la résistance de l'avant-garde prolétarienne. La logique d'un cours droitier peut paraître rapidement plus forte que tout. Toutes les illusions et faux espoirs quant à la « loyauté envers le parti » des droitiers, toute confiance en la chance en général, toute perte de temps, toute minimisation des contradictions, échec à présenter les choses en entier, ou le jeu diplomatique, ne ferait qu'inciter les travailleurs à s'endormir, à aider directement l'ennemi, à promouvoir, consciemment ou inconsciemment, Thermidor. Avec le discours de Rykov commentant les résolutions du plénum de juillet, la droite a jeté le gant à la révolution d'Octobre. Nous devons le comprendre. Nous devons relever le gant. Nous devons tout de suite et de toute notre force porter le premier coup à la droite.

La droite, en faisant connaître sa méfiance, a indiqué d'avance sa stratégie. Elle n'a pas eu besoin pour cela de beaucoup d'ingénuité. Rykov affirme qu'à la base des efforts

centristes de gauche de Staline, il y a « une absence trotskyste de confiance dans la possibilité de construire le socialisme sur la base de la Nep et une panique désespérée devant le paysan ». La lutte contre « le trotskysme » est le dernier roule non dépensé de tous ses partisans. Mais si ce genre d'arguments était tout à fait stupide dans la bouche de Staline, ils ne sont plus qu'une pitoyable caricature dans celle de Rykov. Il est exact qu'ici il a dû se souvenir que le silence était d'or.

Ce sont ceux qui n'avaient pas confiance dans la conquête du pouvoir par le prolétariat dans la Russie paysanne qui sont réellement pris de panique devant le paysan. Ces héros de la panique étaient de l'autre côté des barricades en octobre 1917. Rykov était l'un d'eux⁷. Quant à nous, nous étions avec Lénine et le prolétariat, car nous n'avons pas douté un instant de la capacité du prolétariat à prendre la tête de la paysannerie.

La politique de Rykov en 1917 n'était qu'une anticipation concentrée de l'actuelle tactique économique. A présent, il propose de rendre, l'un après l'autre, les leviers de commande de la dictature que le prolétariat contrôle déjà, aux éléments de l'accumulation capitaliste primitive. C'est seulement du fait de la falsification de l'histoire, qui est devenue une pratique si courante, au cours des dernières années, que Rykov ose décrire comme une panique la lutte irréconciliable de l'Opposition en défense de la dictature socialiste. Il essaie en même temps de faire passer pour du courage politique sa disposition à capituler les yeux grand ouverts devant le capitalisme.

A présent, Rykov dirige sa démagogie réactionnaire — parfaitement adaptée à la psychologie du propriétaire sur la voie de la fortune — moins contre l'Opposition que contre Staline et les centristes qui penchent à droite. De même qu'en son temps, Staline a dirigé contre Zinoviev toutes les attaques que Zinoviev avait dirigées contre le « trotskysme », de même Rykov apprend aujourd'hui à répéter la même opération contre Staline. Qui sème le vent récolte la tempête. On ne peut jouer avec les idées politiques. Elles sont plus dangereuses que le feu. Les mythes, légendes, mots d'ordre, d'un trotskysme imaginaire, sont maintenant devenus des attributs de l'Opposition, mais certaines classes s'en sont emparées et ainsi ces conclusions ont commencé à mener une vie propre. Pour pouvoir usurper le

7. Rykov avait combattu en 1917 les « thèses d'avril » de Lénine et plus tard la décision de passer à l'insurrection qu'avaient ouvertement combattue Zinoviev et Kamenev.

LÉON TROTSKY

pouvoir de façon plus large et plus profonde, Staline a dû faire une agitation cent fois plus brutale que ne l'avait fait Zinoviev. C'est maintenant le tour de Rykov. On peut imaginer les persécutions que la droite se prépare à déchaîner quand elle s'appuiera ouvertement sur l'instinct de propriété du koulak. Il ne nous faut pas oublier que, si les rykovistes constituent la queue des centristes, ils ont pour leur part une autre queue, beaucoup plus lourde.

Immédiatement derrière Rykov, arrivent ceux qui, comme la *Pravda* l'a déjà reconnu, veulent vivre en paix avec toutes les classes — c'est-à-dire veulent une fois de plus obliger l'ouvrier, le travailleur agricole et le paysan pauvre à se soumettre pacifiquement au maître. Derrière eux surgit déjà le petit employeur, cupide, impatient, vindicatif, les manches retroussées et le couteau au sommet de sa botte. Et derrière le petit employeur, de l'autre côté de la frontière, attend le vrai patron avec cuirassés, avions et gaz asphyxiants. « Nous ne devons pas nous laisser gagner par la panique. Continuons à construire comme nous l'avons fait dans le passé ». C'est ce que prêchent les Ydouchka Golovljev de la droite, incitant les ouvriers à dormir, mobilisant les propriétaires, préparant Thermidor. Telle est la position présente des pièces sur l'échiquier. Ce sont les vrais mécanismes de classe de la situation actuelle.

Rykov, nous l'avons dit, trompe le parti quand il affirme que l'Opposition aimeraient perpétuer les mesures extraordinaires auxquelles nous sommes réduits, à notre honte, dans l'An VI de la dictature prolétarienne, par la politique suivie depuis la mort de Lénine. L'Opposition a dit clairement que ses buts sont dans ses documents adressés au VI^e congrès. Mais Rykov avait tout à fait raison quand il disait : « La principale tâche des trotskystes est d'empêcher la victoire de la droite ». Précisément, c'est juste. La victoire de la droite serait le dernier pas vers Thermidor. Après une victoire de la droite, il ne serait plus possible de s'élever à nouveau à la dictature par la seule méthode de la réforme interne du parti. La droite est la poignée que tournent les classes ennemis. Le succès de la droite ne serait qu'une victoire, temporairement déguisée, de la bourgeoisie sur le prolétariat. Rykov a raison. Notre principale tâche maintenant est d'empêcher la victoire de la droite. Pour obtenir ce résultat, il ne faut pas endormir le parti, comme le font les Zinoviev, Piatakov et autres, mais sonner l'alarme là-dessus dix fois plus fort.

Nous disons à notre parti et à l'Internationale communiste :

Rykov commence ouvertement à livrer la Révolution d'Octobre aux classes ennemis. Staline danse d'un pied sur l'autre. Il sonne la retraite devant Rykov et tire sur la gauche. Boukharine obscurcit l'esprit du parti par les toiles d'araignée de sa scolastique réactionnaire. Le parti doit éléver la voix. L'avant-garde prolétarienne doit prendre en mains sa destinée. Le parti doit discuter largement des trois lignes principales, droite, centriste, et leniniste. Le parti a besoin de la réintégration de l'Opposition dans ses rangs. Le parti a besoin d'un congrès honnêtement préparé et choisi.

[RETRouvailles]¹ (20 août 1928)

Cher Camarade,²

Nous nous sommes retrouvés et c'est très bien, même si vous êtes sur un méridien bien à l'Est. Je ne comprends pas pourquoi vous n'avez écrit que le 1^{er} août, pourquoi vous n'avez pas donné signe de vie avant. Mais c'est comme ça, je ne remuerai pas le passé. Je suis heureux que nous nous soyions retrouvés, que vous ayez bon moral et que vous vous préparez à travailler. C'est, à mon avis, tout ce qu'il faut à un homme. Vous écrivez que nous n'avons perdu qu'un seul des professeurs rouges³, Kaganovitch. Vous avez oublié Aisenberg et ne savez vraisemblablement rien de Pavlov. J'ai reçu une lettre de Livchitz⁴ et des télégrammes de Vladimirov et Krasnov qui s'associent à la déclaration. J'espère qu'entre-temps les documents que j'ai adressés au congrès vous sont parvenus. Il y en a eu cinq : une critique du projet de programme, une déclaration, une lettre intitulée « Et après ? » de commentaire sur la

1. Lettre à N. I. Palatnikov (T 2418), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. N. I. *Palatnikov* (né en 1898) était un économiste diplômé de l'Institut des professeurs rouges qui avait travaillé quelque temps dans le secrétariat de Trotsky et n'avait été arrêté qu'en avril. Il était déporté à Aktioubinsk.

3. L'Institut des professeurs rouges était un établissement d'enseignement supérieur nouveau dans lequel avaient été formés la majeure partie de la jeune génération d'intellectuels communistes. Boukharine était le maître à penser des « professeurs rouges » dont un certain nombre appartenaient à l'Opposition de gauche. Leur « groupe moscovite » travaillait pour Trotsky et les dirigeants de l'Opposition, leur préparant des matériaux etc. Ils avaient été arrêtés tous dans la nuit du 10 au 11 avril.

4. Nous n'avons d'informations que sur Boris Salomonovitch *Livshitz* (1896-1949) qui avait adhéré au parti en 1917, était devenu commissaire de division dans l'Armée rouge, puis avait fait l'I.P.R. diplômé en économie. Il était membre de l'Opposition de gauche depuis 1923, l'un de ses « espoirs ». Il avait écrit un livre, publié en 1924, sur les syndicats en Allemagne.

déclaration, une mise au point sur le « trotskysme », et une postface sur le plenum de juillet. Cela représente en tout quelques deux cents pages dactylographiées. Pendant l'élaboration de ce travail, je me suis souvent plaint de l'absence du groupe d'amis moscovites des professeurs rouges. Mais je suis entièrement d'accord avec vous : même ici, on peut organiser une collaboration. Vos remarques sur les problèmes économiques et sur le congrès sont indiscutables. J'attends avec un grand intérêt votre lettre plus détaillée sur les processus économiques à l'intérieur du pays. Personnellement, je travaille en ce moment plus sur l'économie et la politique à l'échelle mondiale qu'à l'échelle intérieure. Voilà la base d'une répartition du travail. Je vous enverrai volontiers les documents nécessaires ou j'essaierai de les obtenir de Moscou — ce qui est tout à fait possible, si vous m'indiquez ce que vous souhaiteriez avoir. Je ne reçois régulièrement qu'*Ekonomitcheskaia Jizn* et *Planovoe Khoziastvo*. Je ne reçois les autres publications que de façon sporadique. J'attends donc de votre part des informations plus précises.

Vous avez tout à fait raison de remarquer que « l'arbitraire administratif appelé, on ne sait pourquoi, méthodes du communisme de guerre a rencontré l'hostilité de toutes les couches sociales ». Comme Rykov, dans son discours de Moscou, a tenté de nous faire avaler ce même « communisme de guerre », je me suis essentiellement consacré, dans ma postface, à expliquer que ce qu'on appelle les méthodes exceptionnelles ne sont que les bêquilles de l'orientation centre-droite et nullement des mesures saines d'une politique leniniste. Il serait pourtant trop hâtif d'en conclure que le plenum de juillet a politiquement liquidé les centristes. Le caractère bâtard — selon l'orientation droitière — des décisions de juillet va susciter de nouveaux heurts entre les centristes et les droitiers. L'inconsistance de ces mesures produira un nouveau choc lorsque la pratique les révélera. La déclaration dans laquelle nous affirmons être prêts à soutenir — avec *nos* méthodes — tout pas vers la gauche, si hésitant ou si bâtard soit-il, est toujours vraie. Cette déclaration est destinée au noyau prolétarien du parti qui ira vers la gauche, d'abord à pas hésitants. Notre disposition permanente à soutenir les pas du noyau prolétarien du parti n'a évidemment rien de commun avec le maquillage conciliationiste de divergences ou les illusions sur le pouvoir miraculeux des circulaires et manifestes.

Au sujet du congrès, j'écrirai dans environ deux semaines, lorsque j'aurai reçu des comptes rendus plus ou moins complets

LÉON TROTSKY

et surtout les principales résolutions et la nouvelle rédaction du programme. Mon impression a priori correspond pleinement à la vôtre : « Un spectacle peu réjouissant »...

Votre travail à l'union des céréales vous prend-il beaucoup de temps ? Je pense que vous y êtes plus utile que Zinoviev à l'Union du centre. En tout cas, vous n'avez pas été obligé pour obtenir ce poste de renoncer au droit de penser et de parler. Y renoncer n'a rien apporté d'autre à Zinoviev qu'une chaise à l'Union du centre. C'est une preuve supplémentaire que notre voie est plus juste. J'ai déjà écrit à plusieurs camarades que nous sommes aujourd'hui incomparabellement plus dans le parti que Zinoviev et compagnie qui, pour exister à l'intérieur du parti, doivent se conduire comme s'ils n'existaient pas du tout. C'est une appartenance transcendante au parti. La nôtre est bien plus réelle. En outre, il n'y a pas de mal sans bien : si notre bloc s'était maintenu jusqu'à présent, nous aurions été privés de la possibilité de dire au congrès toute la vérité sur la politique de l'I.C. depuis 1923. Et c'était nécessaire, pour nous-mêmes et surtout pour l'étranger.

Recevez-vous des lettres « du pays » ? Quelles informations parviennent jusqu'à vous ? Quelles informations reçoivent les autres camarades d'Aktioubinsk, auxquels je vous prie de transmettre mes amitiés. Même insignifiante au premier abord, la moindre nouvelle [la suite manque].

[LES CONFLITS SONT ENCORE DEVANT NOUS]¹

(30 août 1928)

Chère V. D.,

Votre lettre avec les extraits de celles de Karl, Ivan Nikititch [Smirnov]² et autres est arrivée hier. Merci bien — tant pour votre lettre que pour les extraits de celles des autres. Apparemment, un certain nombre de mes lettres ne vous sont pas parvenues, en particulier celle où j'injuriais vigoureusement votre ami Teplov³ pour sentimentalité, manilovisme et autres traits obscènes. Maintenant, pourtant, je me sens soulagé, puisque nous avons très bien régularisé notre front, au-delà même de toute attente. Bien, que peut-on dire ? Les centristes nous ont aidés, comme toujours. Inutile de dire que je suis tout à fait d'accord avec vous sur la nécessité d'une discussion interne sérieuse sur les questions fondamentales. Il ne pourrait en sortir que du bien. Et les « jeunes »⁴ d'ores et déjà font plutôt un large usage du droit de discussion. J'ai reçu d'eux un certain nombre de lettres de reproches à cause de mon indulgence excessive à l'égard de Préobrajensky. Pour l'essentiel, ils ont

1. Lettre à V. D. Kasparova (T 2419), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Varsenica D. Djavadovka ép. *Kasparova* (1875-1937) avait été l'une des plus proches collaboratrices de Trotsky, à la tête de l'administration politique de l'Armée rouge, puis responsable de la section orientale du secrétariat féminin de l'I.C., elle avait été du groupe tampon avant de rejoindre l'Opposition de gauche. Elle était une amie des Trotsky.

2. Ivan Nikititch *Smirnov* (1881-1936), vieux-bolchevik ouvrier surnommé par Lénine, la « conscience du parti », bolchevisateur de la Sibérie, ancien commissaire aux P & T, était un vieux de l'Opposition de 23, déporté en même temps que Trotsky.

3. Nikolai I. Teplov, vieux-bolchevik, ancien délégué à la conférence d'avril 1917, était déporté à Ichim et lié à Kasparova.

4. Les « jeunes » sont évidemment tous ceux qui n'appartenaient pas à la génération des vieux-bolcheviks. Il s'agit évidemment des Viktor Eltsine, Radzévitch, Livshitz, Patriarka et autres correspondants.

LÉON TROTSKY

raison. J'ai été trop diplomate, essayant d'éviter une discussion interne à un moment précis sur une question aiguë — « sous l'œil ». Mais je suis d'accord avec vous qu'en ce qui concerne Karl [Radek], les « jeunes » sont allés beaucoup trop loin. Je dois dire cependant que Karl avait tout fait pour « exciter le public ». Tout en arrosant de lettres avec nombre de formules très importantes, il n'a pas écrit un mot à Rakovsky, à moi et nombre d'autres camarades. J'ai commencé à recevoir des protestations de tous les coins contre ces lettres de Karl et j'étais obligé de répondre que je n'en savais rien. Cela a renforcé encore la méfiance des jeunes. La lettre à Vardine⁵, l'agent de Iaroslavsky⁶, ne pouvait qu'ajouter de l'huile sur le feu⁷. En outre, bien des jeunes, même dans leurs excès, s'étaient mis à l'école de Karl qui a pris les positions les plus extrêmes sur toutes ces questions à la fin de l'année dernière et a fait des commentaires plus que réprobateurs sur quelques-uns de ses alliés actuels. Inutile de dire que je fais et que j'ai tout fait pour verser de l'huile sur ces eaux agitées, car il n'est pas besoin d'expliquer l'importance de Karl⁸. La jeunesse le comprend aussi.

En plus de la critique du programme, de la lettre « Et maintenant ? » la déclaration et le bilan documentaire sur le « trotskysme », j'ai réussi à envoyer au congrès un « post-scriptum » dans lequel je résume quelques-uns des résultats du plénum de juillet⁹. J'espère que cet additif vous parviendra aussi.

De cet épisode très sérieux et significatif dans le développement du parti et de la révolution — je fais référence au dernier zigzag à gauche — l'élément le plus médiocre à apparaître a été un conciliationïsme vulgaire et sans principes. Il est clair pour toute personne qui pense que ce ne sont pas Zinoviev, Kamenev, Piatakov et compagnie qui sont aujourd'hui à l'intérieur du

5. *Vardine* était le pseudonyme d'Ilya M. Mgledzé (1890-1943), écrivain et journaliste, avait capitulé avec Safarov. Sosnovsky lui avait écrit une lettre dans laquelle il le tournait en ridicule.

6. Minei E. Gubelman, dit Emelian Iaroslavsky (1878-1943) exerçait au nom de Staline la surveillance et éventuellement les pressions nécessaires sur les gens de l'Opposition en déportation. Il était un peu à la fois leur juge et leur geôlier.

7. La lettre de Sosnovsky était d'un humour particulièrement féroce. Evoquant un vieux rite juif, il concluait « Souviens-toi que tu es mort. »

8. Trotsky prenait beaucoup de soin à préserver les rangs de l'Opposition. Il tenait évidemment à conserver Radek dont l'importance était indiscutable, même si ses façons de faire exaspéraient les « jeunes ».

9. Cf. pp. 128-137.

parti, mais vous et moi. Nous participons activement à la vie du parti. Nos documents sont lus par les délégations au congrès du Comintern¹⁰. Les milliers de signatures approuvant notre déclaration sont un fait politique majeur. Mais l'ancien président du Comintern et son misérable groupe n'existent pas politiquement. Zinoviev lui-même est obligé de déclarer qu'il ne reste rien à faire que se tenir tranquille et attendre. Ces gens sont rentrés non dans le parti, mais dans Centrosoyuz¹¹. Il ne nous est jamais venu à l'idée, à vous et à moi, cependant, en dépit des terribles séparations, que nous nous éloignions du parti. Nous y sommes ancrés plus solidement que l'année dernière et je pense que cela deviendra clair pour tous dans les prochains mois.

Un autre élément qui a surgi totalement compromis de tout ça, c'est le centrisme. Quelques jeunes exagèrent en considérant la hausse du prix des grains comme le dernier mot du centrisme. Non, les conflits sont encore à venir. Les centristes tiennent encore l'appareil. Notre déclaration, selon laquelle nous soutenons tout pas à gauche, même à contrecœur, reste en vigueur. Mais cela n'a rien de commun avec des illusions sur le centrisme, le conciliationïsme vulgaire ou tout désir de passer sur les divergences. Sur cette ligne, pas de quartier !

Ma conclusion générale : nous avons passé un examen sérieux avec les mentions les meilleures et sommes entrés dans la classe supérieure. Après ça, on s'attendrait normalement à des vacances d'été. Mais je ne sais pas si nous en aurons.

En ce qui concerne notre santé, les choses ne sont pas tout à fait satisfaisantes. Natalia et moi avons tous deux tout à fait succombé de nouveau devant la malaria et l'usage accru de la quinine a sapé la stabilité de nos intestins, de sorte que tout est bouleversé.

Des appuis à notre déclaration continuent à nous arriver de « là-bas », en Russie aussi. J'ai reçu des télégrammes en ce sens de Moscou, Voronej, Odessa, Kherson et ailleurs. Dans la préparation de tous les documents, j'ai été grandement aidé par les lettres et documents nombreux que j'ai reçus. J'espère continuer à recevoir des lettres de vous aussi, bien sûr, V. D.

10. On sait que ces documents convainquirent notamment le délégué américain Cannon et le délégué canadien Spector de la justesse des vues de Trotsky. Un autre document des archives de Trotsky rapporte la discussion entre des trotskystes russes d'une part, Togliatti et Maurice Thorez de l'autre.

11. Zinoviev travaillait auprès du « centre » de l'Union des coopératives de consommation, et c'était là la faveur qui lui avait été consentie pour sa capitulation.

LÉON TROTSKY

Quelles nouvelles de votre fils ? Comment va sa santé ? Vous ne dites rien de personnel sur vous dans votre lettre.

Je suis le congrès avec un grand intérêt. Le principal rapport sur la situation internationale, etc., m'a fait une impression catastrophique. Il n'y avait pas dedans une seule idée achevée. Des débris, des déchets, des mégots¹² — et rien de plus. Pendant les mauvaises années on nourrit le bétail de la paille de blé desséchée, décomposée. Elle chatouille la gorge mais ne nourrit pas. C'est l'impression que fait ce rapport.

Je vous serre la main et vous souhaite pour le mieux.

12. Rappelons que Trotsky, fumeur repenti, avait horreur du tabac.

[LA LOI DES ZIGZAGS DEMEURE EN VIGUEUR]¹

(30 août 1928)

Cher S. A.²,

Apparemment une seule de mes lettres vous est parvenue. Inutile de dire que j'ai été enchanté que vous souteniez notre déclaration³. J'espère que vous en avez reçu le texte final, ainsi que les copies des documents envoyés au congrès. Bien entendu la déclaration était l'unique document collectif. Les autres ont été envoyés sous ma responsabilité personnelle.

Il me semble que c'était il y a un mois que j'ai reçu de Moscou un télégramme collectif d'un groupe centraliste démocratique que je ne connais pas, disant que mon attitude vis-à-vis du cours à gauche supprime les divergences entre nous. D'un autre côté, on me dit de différents endroits que Vladimir Mikhailovitch Smirnov et autres critiquent férolement notre « capitulationnisme »⁴. Tant qu'il ne s'agit que de discussion, un langage aussi mauvais n'est pas un péché mortel. Mais on a maintenant les documents et il faut prendre à leur égard une attitude claire et précise.

Depuis le plénum de juillet, quelques camarades ont déclaré : « Vous voyez bien, il n'en est rien sorti. » Ces camarades ont raison dans la mesure où ils critiquent les tendances conciliationnistes vulgaires dans nos rangs et les

1. Lettre à S. A. Achkenazi (T 2420), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Salomon A. Achkenazi, frère de Rebecca Grünstein, appartenait à la fraction « déciste » de V. M. Smirnov ; il était en déportation à Samarkand.

3. Achkenazi, en désaccord avec l'interprétation donnée par ses camarades décistes — ou du moins leur fraction dirigeante — avait, avec un certain nombre d'autres, rejoint l'Opposition de gauche et signé sa déclaration.

4. Vladimir M. Smirnov (1887-1937), économiste, militant en 1907, employé au Gosplan, avait amené le groupe déciste dans l'Opposition unifiée puis l'avait reconstitué en rédigeant la « déclaration des quinze » en 1926.

illusions sur la capacité des centristes à revenir sur la voie marxiste. Le conciliationïsme et la crédulité ont été l'une et l'autre cruellement punies. Mais ces camarades ont tort dans la mesure où ils pensent (s'ils le pensent) que le plénum de juillet a mis les touches finales sur les relations entre le centre et la droite. Non, les conflits importants sont encore à venir et ils reviendront à la surface. La loi des zigzags à droite et à gauche reste en vigueur, mais il est probable que le rythme de ces zigzags va plutôt s'accélérer que ralentir. Il faut prendre position sans œillères et garder un œil attentif sur tous les retournements et tournants de la situation. Le parti devrait savoir que, comme avant, nous sommes prêts à soutenir tout pas, même irrésolu, même de mauvais gré, dans la direction de la ligne prolétarienne, tout en maintenant évidemment notre indépendance idéologique pleine et notre intransigeance critique à l'égard de toute mollesse et de toute restriction mentale, pour ne pas parler des tricheries bureaucratiques du genre appareil.

Au congrès, selon les rapports, nos documents ont été lus par les délégations avec une grande attention⁵. On les lit aussi dans tout le pays. J'ai déjà reçu de villes comme Moscou, Voronej, Odessa et Kherson des télégrammes m'informant que des camarades d'idées approuvent notre déclaration. Dans l'élaboration des thèses, notre correspondance active a été très importante. Elle m'a permis de connaître les sentiments et les idées de plusieurs dizaines de camarades, pour ne pas mentionner que cette correspondance m'a posé un certain nombre de questions que j'aurais pu autrement ne pas voir.

La question de notre réintégration dans le parti est devenue aujourd'hui inséparable de celle de la restauration d'une ligne juste pour le parti lui-même. Penser que quelqu'un pourrait revenir dans le parti et là, à une époque ultérieure, engager une lutte politique pour rétablir sa santé est — pour le dire avec modération — naïf. L'expérience avec Zinoviev, Piatakov et autres n'est que trop éloquente sur ce point. Ces gens sont beaucoup moins une présence *dans* le parti maintenant qu'ils ne l'étaient une semaine avant leur exclusion. A cette époque, ils

S. La fraction trotskiste avait placé ses hommes dans les organismes techniques du congrès de l'Internationale et probablement dans certaines délégations politiques. C'est ainsi que des exemplaires de la « Critique du Projet de Programme » avaient été diffusés aux délégués dans les dossiers officiels et que des militants de Moscou s'étaient entretenus avec des délégués étrangers comme Maurice Thorez et Togliatti. L'unique intervention émanant d'un membre de l'Opposition de gauche avait été celle de l'Indonésien Alfonso.

exprimaient leurs idées et une partie du parti écoutait ce qu'ils avaient à dire. Maintenant, ils sont forcés de se tenir tranquilles. Non seulement ils ne peuvent pas faire de critiques, mais on ne leur permet même pas de faire des louanges. On refuse de publier les articles de Zinoviev. Les centristes font une pression particulièrement brutale sur le groupe Zinoviev, exigeant d'eux qu'ils tiennent leur langue et ne compromettent pas les centristes. Comment s'exprime la présence dans le parti de ces messieurs repentants ? N'est-ce pas en ce que les portes de la Banque d'Etat et de Centrosoyuz⁶ leur sont ouvertes ? Mais, pour obtenir un emploi à Centrosoyuz, il n'était pas réellement nécessaire de commencer par signer la Plate-forme de l'Opposition et de la renier après⁷. Le fait réel est que notre groupe est maintenant dans le parti et que le groupe Zinoviev est dehors. Les Safarov et les Vardine ne sont autorisés à être « dans le parti » que dans la mesure où ils entreprennent de nous traquer⁸. Et ces gens complètement vidés se jettent dans la bagarre. Et il semble que les centristes ne leur aient pas encore dit : « S'il vous plaît, ne nous compromettez pas par votre ardeur excessive. »

J'écrirai sur le congrès quand il sera terminé ou, pour être plus précis, quand les rapports et les matériaux nécessaires atteindront Alma-Ata. L'impression générale est lugubre. Même Boukharine, dans son discours de clôture, s'est plaint que ceux qui avaient pris la parole à propos du rapport principal, n'avaient pour ainsi dire touché que leurs propres soucis nationaux et besoins spécifiques, ou, comme l'avait dit un jour Gleb Ouspensky n' « ont été aux petits soins que pour leurs problèmes personnels », mais personne n'a abordé les problèmes de la révolution prolétarienne. L'impression donnée est qu'il s'agissait de discours, non de délégués d'un parti prolétarien international mais d'envoyés nationaux et de médiateurs. La décapitation systématique de toutes les sections du Comintern n'a pas passé sans laisser sa marque. Même le rapport de Boukharine manquait d'une idée unificatrice. Tout son rapport est fait de pièces et de morceaux comme l'escarcelle d'un mendiant. Une impression très lugubre. Mais on y reviendra.

6. Allusion à l'emploi de Zinoviev (Centrosoyuz) et à celui de Piatakov (Gosbank).

7. Zinoviev et Kamenev, et leurs émules, avaient accepté de renier la plate-forme de l'Opposition et d'affirmer qu'elle avait été erronée.

8. La « déclaration » de Safarov, Vardine, Vujovitch, Budzinskaia, Naumov et Tarkhanov avait paru dans la *Pravda* du 31 mai.

LÉON TROTSKY

Dans ces derniers jours, j'ai reçu une lettre de Tcherdyne. L'été y est terrible et la santé de R. A.⁹ est plutôt mauvaise. Elle et Karl Ivanovitch¹⁰ ont bien entendu toujours autant de force d'âme. Natalia Ivanovna et moi passons à travers une phase de malaria et autres genres de maux. Apparemment l'approche de l'automne se fait sentir. Réellement nous n'avons pas envie de revenir dans cette ville totalement contaminée. C'est pourquoi nous essayons de rester à notre *datcha*. Aussi longtemps que possible, même si la malaria, comme il apparaît, a aussi accès dans ce coin.

Je m'arrêterai là pour le moment. Je vous serre fortement la main, et de même pour toute votre colonne à qui j'espère que vous montrerez cette lettre.

9. Il s'agit de la sœur d'Achkenazi, Rebecca Grünstein.

10. « Karl Ivanovitch » désigne Grünstein, déporté à Tcherdyne.

[LE POINT SUR LES DIVERGENCES]¹

(4 septembre 1928)

J'ai reçu avec un très grand retard votre lettre datée du 26 juillet. Vos télégrammes concernant l'envoi de la déclaration et l'adhésion à la mienne sont arrivés à temps. Il est extrêmement fâcheux que la poste s'acquitte si mal de sa mission avec la distance qui nous sépare : c'est de là que naissent la plupart des malentendus². On vous a de divers côtés adressé beaucoup de reproches pour avoir présenté une déclaration séparée³.

On a même écrit de Moscou en ce sens. Je leur ai expliqué l'historique de l'affaire, c'est-à-dire que j'ai essayé de montrer que, pour l'essentiel, votre rôle était tout à fait à l'opposé de celui que l'on vous attribuait sur la base de certains indices extérieurs. Je pense que nous sommes tout à fait d'accord tous les deux sur les questions d'ordre intérieur. Pour les problèmes internationaux, il ne reste qu'à attendre que vous receviez ma « Critique du Programme », avec ses trois chapitres, ainsi que ma lettre « Et après ? ». Nous pourrons alors savoir si nous sommes en désaccord en ce domaine. Dans la première lettre que vous m'avez adressée, vos réflexions au sujet de la Chine m'ont permis de penser que nos points de vue s'étaient beaucoup rapprochés. Vous ne parliez dans cette lettre de la dictature démocratique qu'au conditionnel et n'admettiez son éventualité qu'en tant qu'épisode. A l'occasion, je citerai l'extrait approprié de votre lettre. Cependant A. Gavrilovitch]⁴

1. Lettre à I. T. Smilga (T 2480), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Notons que Trotsky ne parle pas de « divergences » à l'intérieur de l'Opposition de gauche, mais seulement de « malentendus ».

3. Smilga avait signé la déclaration adressée de son côté par Radek et qui n'avait rassemblé que très peu de signatures d'oppositionnels.

4. Des initiales peu lisibles. Avançons l'hypothèse d'Al[eksander] Gavrilovitch], c'est-à-dire Ichtchenko, un « jeune » travaillant aux syndicats.

vous compte dans son camp. Il reste donc, je le répète, à attendre que vous preniez connaissance des principaux documents. Actuellement je suis de nouveau en train d'écrire sur la Chine (en même temps que d'autres sujets). La question qui se pose est celle de la tactique et de la stratégie à adopter face à la première trêve stolypino-tchiang kai-chekienne⁵ entre deux révolutions. J'attends les thèses du congrès. Je crains que Boukharine ne pense encore recouvrir toute cette période où nous faisions entrer au « bercail » le régime du Guomindang, du même mot d'ordre universel de dictature démocratique. Cependant, des mots d'ordre de transition sont nécessaires, surtout celui d'une « assemblée constituante chinoise » sur la base du suffrage universel, égalitaire, direct et secret. Comme, actuellement, le congrès a pris un cours à deux composantes — une combinaison d'un centrisme droitier et d'un ultra-gauchisme — on peut être presque sûr que le mot d'ordre de l'assemblée constituante en Chine sera déclaré opportuniste. Les gens ont oublié que nous avions exigé, dès après février [1917], la convocation d'une assemblée constituante au plus vite, tout en gardant le cap sur la dictature du prolétariat. La Constituante en Chine s'oppose maintenant à la dictature militaire des milieux dirigeants du Guomindang qui, de tous les Etats du monde, est le plus proche du fascisme italien. Ni le combat pour la Constituante ni l'éventuel combat parlementaire révolutionnaire à l'intérieur de la Constituante, ne déboucheront sur une quelconque dictature démocratique.

Si la révolution se développe, si nous parvenons, grâce aux conseils ouvriers, au pourrissement de la fraction parlementaire, nous arriverons alors à la dictature du prolétariat entraînant la paysannerie pauvre. Cependant, endiguer une période de consolidation des forces bourgeois et de reflux de la révolution par l'abstraction d'une dictature démocratique est une démarche tout à fait désespérée. Il faut des mots d'ordre de transition. D'abord la Constituante. Ce mot d'ordre peut provoquer une scission dans les milieux dirigeants bourgeois et même la masse des petits-bourgeois des villes. Cela peut, pas tout de suite, bien sûr, permettre au parti communiste de sortir de la clandestinité et de commencer une nouvelle campagne de mobilisation des masses laborieuses. Il est évident qu'en même temps, il faut

5. Le premier ministre du tsar de 1906 à 1911, Piotr Arkadijevitch Stolypine (1862-1911) s'était efforcé de précipiter une modernisation de la société russe en introduisant le capitalisme à la campagne.

lancer les mots d'ordre revendiquant la journée de travail de 8 heures, la confiscation des propriétés foncières, la liquidation des accords inégaux⁶, etc. Bien sûr, certains événements inattendus peuvent modifier tout « l'itinéraire ». Cependant, si de tels événements ne se produisent pas, le parti communiste chinois, en empruntant ce chemin, sortira de l'impasse dans laquelle l'a engagé le cours suivi par Staline et Martynov. J'écris ici de façon très succincte, mais j'espère que mes idées sont exprimées clairement. Votre opinion m'intéresse beaucoup ainsi que celle des autres camarades à qui j'envoie dès maintenant une copie de cette lettre. Je vous demande instamment de me répondre très vite, si possible, même par télégramme. Il s'agit, non d'une discussion essentielle concernant les perspectives stratégiques, mais des mots d'ordre tactiques à adopter dans une période politique proche.

Avez-vous lu dans la *Pravda* du 19 août (n° 191) le discours d'Alfonso, délégué indonésien⁷? Il a paru sous le titre modeste d'« Objections de principe ». Voilà ce que dit Alfonso :

« Un, le bloc entre le parti communiste proléttaire, chinois et le Guomindang petit-bourgeois a finalement profité au Guomindang. Deux, j'estime que nous devons lutter pour l'hégémonie du prolétariat, non pas après la trahison de la bourgeoisie ; mais avant. Trois, il serait utopique de penser que la petite ou la grande bourgeoisie des pays coloniaux et semi-coloniaux est capable de faire ne serait-ce qu'une révolution bourgeoise démocratique. Quatre : il est indispensable de former les conseils pendant tout le combat du prolétariat contre les capitalistes afin d'habituer les travailleurs à en former et à diriger leur propre combat. Cinq, partout où le projet parle de l'hégémonie du prolétariat, il faut ajouter "pour la prise du pouvoir d'Etat". Sinon, cela laisse place aux tendances mencheviques. En 1917, les mencheviks disaient aussi qu'ils étaient en faveur de l'hégémonie du prolétariat,

6. Dans la période où la Chine avait été dépecée — son « break-up » — son gouvernement avait été contraint de signer des « traités inégaux » concédant aux puissances des concessions territoriales, des droits sur les communications, douanes, des priviléges d'extraterritorialité pour leurs ressortissants, etc.

7. Trotsky ne savait pas qui était Alfonso. Il devait le demander plus tard au Hollandais Sneevliet qui répondit que le véritable nom de ce délégué incontestablement gagné à l'opinion de l'Opposition était Dakhjoedin. Le chercheur tchécoslovaque Vilém Kahan l'a en revanche identifié à Mohamed Tohir. Nous ne sommes pas en mesure de trancher pour le moment.

mais " contre la prise du pouvoir ". Et enfin six, le projet de programme proposé n'est pas imprégné de l'idée communiste et ne peut favoriser le renforcement du mouvement prolétarien. »

Bien que ce rapport ait sans doute été déformé, ces citations révèlent un discours réfléchi et précis dans sa formulation, qui, en même temps, exprime tout à fait notre position. Ce n'est pas un hasard. Le parti communiste d'Indonésie a une histoire très riche, aussi riche que celle du P.C. chinois. Cela signifie que notre voix a été entendue au congrès malgré tout, quand bien même par un lointain ricochet, en passant par l'Indonésie. En revanche, les rapports de Manouilsky et de Kuusinen⁸ ont été le bouquet.

Mais à ce sujet particulièrement, il y aura encore un discours. On me dit le plus grand bien de vos thèses sur le plenum de juillet. Je ne les ai pas reçues. Me les avez-vous envoyées ? A cet égard, il est nécessaire d'entretenir avec le plus grand soin des relations régulières, sinon les malentendus seront inévitables. Avez-vous reçu ma « Post-face » envoyée au congrès et consacrée également au plenum de juillet, plus exactement au rapport de Rykov au plenum de juillet ? On m'a écrit de Moscou qu'E[vgenii] A[leksandrovitch] aurait rencontré Iaroslav[sky] et mené avec lui de grandes discussions politiques⁹. Mais il ne m'a rien écrit à son retour de Moscou et j'ignore s'il a informé quelqu'un de ces entretiens. Voilà qui signifie s'embrouiller. D'autres écrivent qu'E[vgenii] A[leksandrovitch] a signé votre déclaration et la mienne. Bref, impossible de comprendre quoi que ce soit¹⁰. Je crains pourtant que cela ne finisse mal, qu'aucun organisme politique ne puisse supporter longtemps un tel état de ballottement interne.

Quels sont les derniers bulletins que vous avez à ce sujet ? On m'a envoyé ces derniers jours de différents endroits des

8. Dmitri Z. *Manouilsky* (1883-1959), membre du parti en 1905, avait été proche de Trotsky en émigration. Il avait travaillé en Ukraine, puis, à partir de 1922 au Comintern et était jusqu'au VI^e congrès membre de son présidium. Otto W. *Kuusinen* (1881-1964), professeur de philosophie, ancien chef de la révolution de 1917 en Finlande et fondateur du P.C. finlandais était secrétaire de l'exécutif de l'I.C.

9. E. A. Préobrajensky, dont la compagne, Paulina Vinogradskaya, venait de mettre un enfant au monde, avait été autorisé à cette occasion à séjourner à Moscou et la déportation bruisait de rumeurs le concernant.

10. Cette formule reflète généralement une irritation croissante, sous la plume de Trotsky.

copies de lettres de V. M. Smirnov et de ses proches amis politiques. Il y a un quelque chose d'incompréhensible. La lettre de Smirnov m'a particulièrement étonné. Il est vrai que je n'ai pas eu la force de la lire jusqu'au bout, tant elle est tirée par les cheveux, mensongère et querelleuse. A partir de mon esquisse sommaire de mai destinée à des amis proches se comprenant à demi-mot, Smirnov déduit que je justifie la politique de la direction en renvoyant aux processus objectifs internationaux, etc. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus absurde. S. A. Achkenazi, du groupe de Smirnov, a signé notre déclaration. De Moscou, j'ai reçu un télégramme collectif d'un groupe déciste indiquant que notre déclaration lève le différend. Je pense que ce sont ces faits qui ont incité Smirnov à prendre la note la plus perçante de son registre. Il est vrai que tout cela s'est déroulé avant que nos documents soient mis au point. Il reste à voir comment il s'autodéterminera maintenant par rapport à ces documents.

Je vais à présent répondre à un camarade bien intentionné de la majorité qui m'a écrit en m'adressant des exhortations amicales : il est temps, dit-il, de s'arrêter, de rejoindre la majorité, de se conduire comme les autres, il est temps de se mettre au travail. Je vais lui expliquer en détail et de façon compréhensible pour tous que nous ne nous sentons pas au chômage, que, même actuellement, nous sommes beaucoup plus actifs que lui, qui nous accuse et que des dizaines de milliers de ses pareils et que nous n'avons pas l'intention de passer du parti à l'union du centre. N. I. Mouralov m'écrit que lorsqu'il a appris la nomination de notre grand ami à l'union du centre¹¹, il a ri tout seul pendant une demi-heure, ce qui a rendu perplexe le propriétaire de son appartement. Natalia Ivanovna a avoué qu'elle a même eu pitié de Zinoviev après cette nomination.

Après toutes les épreuves subies ces derniers mois, la conciliation s'est trouvée marquée par la compromission et l'accablement. La déclaration de Piatakov¹² est celle qui va le plus loin dans le formalisme et l'ineptie. Si nos conciliateurs de la deuxième vague, qui, heureusement, ne sont que quelques unités, ne comprennent pas aujourd'hui où les conduit ce chemin, ils sont irrémédiablement perdus.

11. Il s'agit toujours de Zinoviev et de son poste à l'Union du Centre des Coopératives de consommation.

12. Les « explications » de Piatakov sont dans la *Pravda* du 29 février 1928.

Ichtchenko¹³ est aujourd'hui à Moscou : il m'a écrit de Kainsk avant son départ pour exiger une sorte de déclaration par laquelle nous reconnaissions le programme et nous soumettions à toutes les décisions du congrès. Puis il m'a envoyé de Moscou un télégramme pour retirer ces propositions. J'ignore ce qui l'a influencé à Moscou mais je suis enclin à interpréter le télégramme de Moscou dans le bon sens¹⁴. L'immense avantage de la dernière période est que la discussion sur notre politique a fait surgir des centaines de nos partisans, notamment des jeunes. Cette école est absolument irremplaçable. Le résultat est que notre groupe a grandi d'une tête entière.

Vous écrivez qu'au plénum de juillet, Staline a subi une défaite sérieuse. Je suis d'accord si l'on considère la défaite de juillet comme une importante défaite du point de vue de la tactique et non de la stratégie. En général, évidemment, il est très affaibli. Cependant la défaite des droitiers n'est pas facile. L'appareil est entre les mains des centristes. Il va y avoir encore des zigzags : il est même possible que la ligne des zigzags prenne la forme d'une crise de malaria dans les délais les plus brefs. Cela exige de notre part une analyse très attentive, détaillée et concrète, de la situation économique et politique en train de changer. L'économie russe, c'est évidemment sur vous que repose son étude. Palatnikov travaille également sur cette question. Je m'occupe plus, actuellement, des questions internationales, auxquelles je consacrerai le prochain mois et peut-être un supplémentaire.

13. Ichtchenko était indiscutablement le plus engagé dans la voie de la capitulation de ceux qui n'étaient pas encore allés jusqu'au bout.

14. Les oppositionnels devaient supposer plus tard qu'Ichtchenko n'était resté dans leurs rangs que pour entraîner plus de monde vers la capitulation.

[REMARQUES PROVISOIRES SUR LE CONGRÈS DE L'I.C.]¹

(9 septembre 1928)

Vous me demandez mon opinion sur le Congrès. Jusqu'à présent je n'ai en mains ni le texte définitif du programme, ni les résolutions du Congrès, à l'exception de celle sur la tactique, adoptée après la lecture du rapport de Boukharine, que j'ai reçue hier. Comme on le sait, les projets de résolutions n'ont pas été publiés, ceci pour empêcher ceux qui sont de l' « autre côté »² de les comparer avec le texte définitif. Ainsi une partie considérable des discours apparaît au lecteur comme une allusion à « une chose que tout le monde ignore ». Un jugement définitif ne pourrait être formé qu'après avoir reçu toutes les résolutions. Pour le moment, je me bornerai à quelques *remarques provisoires*.

1) Le Congrès a tenté d'inaugurer une *nouvelle ligne* de conduite sans en avoir fini avec l'ancienne. Automatiquement, toutes les deux se sont heurtées. Dans beaucoup de questions, des points de départ opportunistes, révisionnistes se sont achevés en conclusions tantôt opportunistes, tantôt ultra-gauchistes. Le Congrès a changé de couleur rien que dans le courant du mois qu'a duré sa session ; il a pris une teinte « gauche ». Les expressions les plus opportunistes sur la stabilisation sont contenues dans le premier rapport de Boukharine. Mais déjà, à la fin des thèses concluant ce rapport, des paroles ont été ajoutées « sur la possibilité de changements historiques brutaux », extraites, mot pour mot, de nos documents mais n'apportant aucun exposé des motifs caractérisant l'époque impérialiste.

1. Lettre probablement circulaire (T 3130) avec la permission de la Houghton Library, traduite du russe.

2. « Ceux qui sont de l'autre côté » sont les oppositionnels en déportation à qui on essaie de dissimuler la réalité des amendements, etc.

Malgré un afflux de nouveaux éléments coloniaux, venant surtout d'outre-mer, malgré d'autres tendances fraîches qui apparaissent dans les discours et propositions de nombreux délégués, l'esprit général de la direction du Congrès et de ses résolutions fut celui de l'éclectisme et de l'épigonisme.

2) Bien que, je le répète, je ne possède pas encore le texte définitif du *Programme*, il est clair dès maintenant que les choses n'ont pas été au-delà de la dissimulation des parties les plus dénudées.

Le programme est la *consécration de l'éclectisme*; il porte donc en germe toute une série d'abcès opportunistes, révisionnistes, et ultra-gauchistes. De même que les résolutions du Congrès en général, il inaugure une période de puissant changement au sein de l'Internationale communiste.

3) Le Congrès a gardé son regard fixé sur l'Opposition. Il s'est tenu sous le signe de la défense, de la défense contre nous. De là son caractère particulièrement confus et hésitant. Sur chaque question il a prudemment émis des réserves. Celui qui voulait prenait la thèse; celui qui ne voulait pas se servait de la réserve. Dans la salle des séances, l'Opposition formait constamment un des « secteurs » les plus importants, bien qu'il semble qu'il n'y ait pas eu là-bas de nos représentants. Dans la question du programme, le délégué de l'Indonésie, Alfonso, fut le seul à parler nettement dans notre sens (*Pravda*, n° 191).

4) La question de la *stabilisation* a été jugée différemment à divers moments du Congrès, ce jugement étant de nouveau influencé par notre attitude sur ce point. Pour l'Europe et l'Amérique, la stabilisation a été présentée comme « organique » et non « occasionnelle » (Boukharine)³. Cette position absurde permet de déduire aisément des conclusions rompant avec toute l'appréciation leniniste de l'époque impérialiste (voir le deuxième chapitre de ma critique du Programme). En même temps on annonce « qu'en Chine, la révolution continue ». Celui qui pense qu'après les défaites subies, ce pays traverse une période assez étendue entre deux révolutions, est un liquidateur.

5) Aucun programme de revendications transitoires n'a été fourni pour la période de la « stabilisation organique » à l'exception du mot d'ordre de lutte contre la guerre.

3. Cette appréciation de Boukharine sert aujourd'hui à lui donner un visage « à la mode » : il aurait pressenti qu'il y aurait dans un avenir proche l'« encerclement des villes par les campagnes ».

6) Le mot d'ordre de « lutte contre la guerre » est posé d'une façon isolée, mécanique, à la manière boukharienne ; on propose aux partis de « concentrer toutes leurs forces » dans ce combat. Comme s'il y avait un secret spécial dans la lutte contre la guerre qui ne soit contenu dans toute lutte révolutionnaire juste contre la bourgeoisie et son Etat.

Boukharine pose exactement de même la question de la lutte contre la social-démocratie. « Nous avons déjà appris beaucoup de choses, mais nous n'avons pas encore appris à lutter contre la social-démocratie ». Comme si cette dernière lutte était un « art » particulier, indépendant de la ligne de conduite révolutionnaire exacte.

7) S'il n'a pas été donné de programme de *revendications transitoires*, par contre, la lutte pour la prise du pouvoir est repoussée dans un lointain indéfini. On présente comme l'une des tâches les plus importantes incombant aux sections communistes européennes... la lutte pour la révolution chinoise. Mais il n'y a pas à présent de révolution en Chine ; il y a là-bas une contre-révolution. On ne sait pas quand la révolution y renaîtra. En Europe même, la perspective d'une révolution est pratiquement entièrement effacée.

8) Le rapport de *Kuusinen* sur les pays coloniaux et semi-coloniaux a le même caractère lamentable. Le malheureux a tout simplement régurgité du menchevisme non digéré. Martynov a eu le plaisir de s'entendre parler lui-même, tel qu'il était il y a vingt ans. Le fait que le Congrès n'ait pas chassé Kuusinen de la tribune avec un vieux balai est déjà menaçant en soi.

9) La question des partis « paysans » et « ouvriers et paysans » est demeurée pendante. On n'a pas osé toucher à *l'Internationale Paysanne*. Des voix se sont élevées en faveur de la création de partis de ce genre où entreraient les partis communistes. Les objections, lâchements limitées, n'eurent pas un caractère de principe. Je ne sais pas encore si cette question s'est reflétée de quelque façon dans les résolutions. En fait, c'est là une question de vie ou de mort pour les partis communistes coloniaux, et même pour toute l'Internationale communiste.

10) Le mot d'ordre de « la dictature démocratique des ouvriers et des paysans » est transformé définitivement en une abstraction suprahistorique pour les 4/5 de l'humanité (Asie, Afrique, Amérique du Sud). Les débats du Congrès, même d'après les comptes rendus épurés, lissés et repeints de la *Pravda*, montrent à l'évidence que « la dictature démocratique

LÉON TROTSKY

du prolétariat et de la paysannerie » signifie la voie du Guomindang avec toutes les variations historiques possibles.

11) J'estime nécessaire de citer ici à ce sujet les paroles vraiment rajeunissantes de Martynov :

« De l'avis de Boukharine, nous sommes aux Indes à la veille de la transformation de la révolution bourgeoise et démocratique en révolution socialiste. Mais c'est pourtant ce que Radek avait dit de la Chine. Que deviennent alors la lutte contre l'impérialisme, la lutte pour la libération nationale, l'étape de la dictature anti-impérialiste des ouvriers et des paysans ? Elles disparaissent ».

La lutte contre l'impérialisme « disparaît », parce qu'elle est conduite sous la dictature du prolétariat. C'est ainsi que, chez nous, la révolution agraire aurait « disparu » parce qu'elle n'aurait été faite qu'après le coup d'état d'Octobre.

12) La « Ligue anti-impérialiste »⁴ est restée une sorte de super-Guomindang, une arène dans laquelle les aventuriers et arrivistes des pays coloniaux et impérialistes pourront rafraîchir leur réputation au détriment des peuples opprimés et du prolétariat. Il suffit de lire qu'un des représentants de cette ligue — mascarade charlatanesque —, est le demi-Purcell anglais, Maxton⁵, pour lequel notre « Tass » fait de la publicité comme naguère pour Purcell.

13) La *Révolution chinoise* étant simplement déclarée « en voie de continuation », les chefs ont ainsi été débarrassés du devoir de fournir au parti communiste de Chine un programme d'action pour la période stolypinienne de Tchiang Kai-chek que traverse la Chine actuellement. Les mots d'ordre transitoires les plus nécessaires n'ont pas été avancés : expropriation des terres appartenant aux « propriétaires fonciers », journée de huit heures, abrogation des traités inégaux. La lutte pour ces mots d'ordre menée aussi au *Parlement* (quand le Parlement sera établi) doit conduire, dès que la révolution reprendra de

4. La « Ligue anti-impérialiste » avait été conçue sous la houlette de Willi Münzenberg sous la forme d'un front où l'on retrouvait côté à côté nationalistes des pays coloniaux, partis ouvriers et démagogues : de Nehru à Messali Hadj en passant par George Padmore et Haya de la Torre. L'un des « héros » de la Ligue était à l'époque le chef des guerilleros du Nicaragua, Augusto César Sandino, bientôt vilipendé par Moscou.

5. James Maxton (1885-1946), député de Glasgow et président de l'Indépendant Labour Party était avant tout un pacifiste.

nouveau, à la création de soviets et à la bataille pour la dictature du prolétariat appuyé par les pauvres des campagnes et des villes. Par contre, nos héros « sautent par-dessus » la période réactionnaire dans laquelle la Chine est entrée et tentent de boucher tous les trous par la panacée de la dictature démocratique qui a, dans ce pays, une signification nette réactionnaire à la Guomindang.

14) Le rapport de *Manouilsky* n'est remarquable que par la personnalité du rapporteur.

Les choses seront bien avancées si l'on met sur scène cet arlequin que personne ne prend au sérieux (ses mandataires moins que les autres), en le présentant comme l'avocat général, le gardien de la doctrine marxiste et de l'enseignement bolchevique. Ici, la lutte contre l'Opposition est descendue au niveau d'un recueil d'anecdotes. C'est un pas imprudent.

Le groupement qui a désigné *Manouilsky* pour défendre ses idées prouve qu'il est arrivé à l'extrême limite.

15) Le rapport de *Varga*⁶ présente, en les pesant prudemment, des matériaux expliqués sous le point de vue du « socialisme dans un seul pays », mais de façon à ne pas pouvoir être rendu entièrement responsable de cette théorie. *Varga* est théoriquement beaucoup trop éduqué pour ne pas comprendre que toute cette conception ne tient pas debout.

Lorsqu'au printemps de 1926 j'étais à Berlin, Varga m'a dit littéralement ce qui suit en présence de Lapinsky et de Krestinsky :

« Evidemment, cette théorie est fausse, mais elle donne à l'ouvrier russe une vue d'avenir et soutient son moral. Si cet ouvrier était suffisamment développé pour s'enthousiasmer pour des vues d'avenir international, nous n'aurions pas besoin de la théorie du socialisme dans un seul pays. En un mot c'est un pieux mensonge de prêtre, mais c'est le salut. »

Dans l'Internationale communiste, *Varga* est un théoricien à la Polonius (de Hamlet)⁷. Il est prêt à démontrer théoriquement que les nuages à l'horizon ressemblent à un chameau, aussi bien d'ailleurs qu'à un poisson, et même, si cela plaît au prince, au « socialisme dans un seul pays », et en général à qui et à quoi l'on veut. L'Internationale communiste possède déjà toute une armée de Polonius de cet acabit.

6. Jenő *Varga* (1879-1964), professeur d'économie à Budapest, membre du gouvernement Béla Kun, était devenu le spécialiste économique du Comintern, président de l'Institut d'économie mondiale.

7. Personnage de Shakespeare, Polonius a le visage du traître.

LÉON TROTSKY

16) Les thèses constatent « une bolchevisation et *une consolidation intérieure* » des partis de l'Internationale communiste et « la suppression de la lutte intérieure ». En attendant, le Congrès (même quand on l'examine par la grille de la censure des rédacteurs) offre un tableau d'un tout autre caractère. Une lutte violente et sourde se déroule sur toute la ligne. Des groupements fractionnels, petits et grands, ont manifesté leur existence au Congrès dans les délégations d'Allemagne, d'Angleterre, de Pologne, des Etats-Unis, de Roumanie, de Yougoslavie, etc. La délégation de l'U.R.S.S. ne fit naturellement pas exception ; au contraire c'est elle qui transporte la scission dans les autres partis. Dans une infinité de discours, des plaintes se sont fait entendre sur l'âpre bataille des fractions « qui ne se justifiait pas par de grandes divergences politiques.

17) Mais personne ne se donna la peine de se demander pourquoi la « lutte fractionnelle » « dévore » « l'Internationale communiste consolidée intérieurement » ? La réponse est pourtant claire. Actuellement l'Internationale communiste s'appuie sur le bloc de la droite et du centre ou, pour parler plus exactement, sur la fraction opportuniste. -La situation en U.R.S.S. et le régime de l'Internationale communiste ont retardé le développement des divergences d'opinion de ces groupements, tandis que la lutte des classes rendait cette coalition, tiraillée de tous côtés, insupportable. C'est de là que vient l'âpre lutte fractionnelle en l'absence « d'importantes divergences politiques ».

18) Il fut parlé plus d'une fois au congrès de l'intégration de la social-démocratie dans l'Etat capitaliste. Incontestablement, la bureaucratie social-démocrate et syndicale est forcée, en raison de la situation des couches petites-bourgeoises prises entre la bourgeoisie impérialiste et le prolétariat, de se charger à tous les moments critiques, dans toutes les questions importantes, des responsabilités directes de l'Etat bourgeois. Mais, par là même, la bureaucratie social-démocrate prépare les positions d'une nouvelle couche petite-bourgeoise.

Ces positions sont occupées en partie par la social-démocratie de gauche, et, pour la plus grande part, par l'aile droite de l'Internationale communiste. En Chine et en Angleterre nous avons vu cela sous la forme classique la plus achevée. Mais les mêmes tendances existent aussi dans d'autres pays. C'est le parti communiste de l'U.R.S.S. qui forme la base de cette situation.

Dans les groupements centristes de gauche de l'Internationale communiste, nous voyons fréquemment un tableau défor-

mant des tendances prolétariennes qui ne parviennent pas à s'exprimer légalement sous le régime actuel, devant la destruction automatique de l'Opposition.

La différenciation des tendances prolétariennes et petites-bourgeoises dans l'Internationale communiste est absolument inévitable et imminente.

19) Là-dessus, viennent se greffer les thèses concernant la « victoire sur l'Opposition trotskyste ». Il a déjà été dit plus haut que tous le congrès s'est passé sous le signe de la défense contre nous. Nous avons déjà repris l'attaque dans le domaine des idées sur tout le front international. Seuls, des imbéciles sans remède peuvent s'imaginer (et des bureaucrates hypocrites peuvent le confirmer) que les résolutions du VI^e congrès approuvant celles du XV^e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. signifient « la fin de l'Opposition ». La fin est encore bien loin. L'Opposition ne fait que commencer.

20) Cette résolution fait une piteuse tentative de nous accoler le groupe *des aventuriers de Suhl*⁸ qui, avec des ouvriers dupés, sont passés de l'Opposition à la social-démocratie. Je n'expliquerai pas ici pourquoi de bons ouvriers révolutionnaires sont parfois entraînés dans toutes sortes d'impasses d'où ils ne peuvent plus sortir par leurs propres moyens ; la faute en est entièrement à la direction de l'Internationale communiste ! Evidemment, elle nous atteint aussi indirectement : nous n'avons pas su jusqu'à présent exposer nos conceptions assez clairement, assez résolument et assez concrètement en les adaptant à la situation de chaque pays. Mais une chose est claire : un certain groupe qui, pendant un bref laps de temps, était venu à nous et à nos anciens alliés du Bloc (Zinoviev et C^{ie}) est passé aux social-démocrates ; *nous n'en sommes ni plus, ni moins responsables* que ne le sont *les chefs du régime actuel*, des cas de Smolensk, Artemovsk, Chakhty, etc., qui se sont produits sous leur direction.

Si nous portons la responsabilité du reniement du groupe de Suhl, nos accusateurs ont à répondre de la fraction des Malakhovtsy⁹.

21) Le congrès a montré à nouveau l'inefficacité des apparences grossières. En atténuant des divergences d'opinion,

8. Guido Heym, et avec lui le journal du Leninbund, *Volkswille* venaient de rejoindre la social-démocratie en mai 1928.

9. Fraction de Malakhov, cf. p. 188.

en se servant d'un ton hypocrite, on peut se glisser dans le Centro-Soyouz (Union Centrale des coopératives de consommation) mais non pas dans l'Internationale communiste. Le rétablissement de l'unité de l'I.C. doit être précédé d'une épuration interne profonde. Les chefs actuels ne dirigeront pas cette épuration, ils en seront les premières victimes. Ils le savent bien ; aussi les pacificateurs naïfs ne recevront-ils que plaies et bosses. Pas de concessions à la pacification vulgaire ! Au contraire, lutte inébranlable pour le rétablissement de l'unité révolutionnaire de l'Internationale communiste sur la base d'une épuration de principe !

Les profondes divergences d'opinions qui déchirent l'Internationale communiste, et qui apparaissent même à travers le compte rendu censuré du VI^e congrès, prouvent *qu'il est impossible de parler de notre isolement*. La sourde lutte des fractions dans tous les partis se transformera, sous la *pression des événements* et de notre critique, en un combat entre des lignes de conduite bien définies. Celle du prolétariat adoptera nos constatations comme les seules possibles.

Voilà mes impressions provisoires, à la lecture du compte rendu de la *Pravda*.

Trois remarques complémentaires :

1. Le mieux est de mener un travail de recherche théorique à partir du texte du programme de l'Internationale communiste, afin de préparer un projet de programme véritablement marxiste par le VII^e congrès.

2. Selon le rapport de Piatnitsky¹⁰, l'Internationale communiste dans son ensemble, hormis le parti russe, compte 583 000 membres. Ce chiffre est incroyablement bas. Mais il est grossièrement gonflé. Il apparaît qu'il inclut 100 000 membres du parti communiste chinois ; mais d'après les débats on se rend compte que ce dernier a perdu ses ouvriers et que les « 100 000 » sont des paysans comptés comme membres du parti au moment des mouvements agraires. Si le parti communiste chinois a conservé le quart de ses membres, c'est encore bien. Les chiffres sont également gonflés pour les autres partis. On peut penser que l'ensemble des partis communistes dans le monde, en dehors du parti communiste russe, ne dépasse pas 400 000 personnes.

10. Ossip Aronovitch, dit Iosif Piatnitsky (1882-1939) était trésorier de l'Internationale et chef du bureau de ses liaisons, l'O.M.S. Il était alors membre du secrétariat et de l'exécutif de l'I.C.

[SUR MAX EASTMAN]¹

(11 septembre 1928)

Cher Nikolai Ivanovitch²,

J'ai reçu votre demande d'informations sur le camarade Max Eastman³ qui est de temps en temps utilisé comme un épouvantail par notre presse qui le dépeint presque comme un agent de la bourgeoisie qui lui vend les secrets d'Etat de l'U.R.S.S.⁴ C'est un mensonge abominable. Le camarade Max Eastman est un révolutionnaire américain du type de John Reed⁵, un ami dévoué de la révolution d'Octobre. C'est un poète, un écrivain, un journaliste ; il est venu dans la république soviétique dans les premières années difficiles de son existence, a appris le russe ici et a été en contact étroit avec notre vie

1. Lettre à N. I. Mouralov (T 2538), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nikolai Ivanovitch *Mouralov* (1877-1937), ancien agronome, bolchevik de la première heure, ancien inspecteur général de l'Armée rouge, était alors déporté à Tara.

3. Max Forrester *Eastman* (1883-1969), fils de pasteur, professeur de philosophie à Columbia, rédacteur en chef de *Masses*, sympathisant de la révolution russe, était allé en Russie en 1922 et s'était lié à Trotsky. Revenu en France en 1924, il avait fait connaître dans son livre *Since Lenin died* l'existence de la « lettre au congrès » connue sous le nom de « Testament de Lénine ». Il en avait ensuite publié le texte.

4. Trotsky utilise la fiction d'une demande de renseignements de Mouralov sur Eastman, provoquée par les attaques stalinienennes contre ce dernier. En réalité, Eastman venait de rendre d'énormes services à l'Opposition de gauche en train de naître aux Etats-Unis et son organisateur, E. B. Solntsev, avait demandé à Trotsky un témoignage public de son estime pour Eastman — qui est l'unique objet de cette lettre-mise au point.

5. John Reed (1887-1920), poète et journaliste, sympathisant de la révolution mexicaine et des I.W.W., avait été saisi par la révolution russe sur laquelle il écrivit son célèbre ouvrage, *Dix Jours qui ébranlèrent le Monde*. Il fut l'un des pionniers du communisme aux Etats-Unis et mourut du typhus à Moscou. C'était un ami personnel de Max Eastman.

interne afin de défendre mieux et avec plus d'assurance la république soviétique devant les masses en Amérique.

En 1923, Max Eastman s'est rangé du côté de l'Opposition et l'a ouvertement défendue contre les accusations politiques et surtout contre les insinuations et calomnies. Je ne vais pas aborder ici la question des divergences théoriques qui séparent Eastman des marxistes. Mais Eastman est un révolutionnaire tout à fait irréprochable dont toute la conduite est une preuve de ses idéaux et de son honnêteté politique. A cet égard, il est plusieurs têtes au-dessus de bien des fonctionnaires qui sont en train de le traquer. Eastman pensait que l'Opposition ne luttait pas avec assez d'énergie et il a commencé à l'étranger une campagne, de sa propre décision et à ses risques et périls.

N'ayant pas accès à la presse communiste officielle et désirant à tout prix donner la plus large publicité possible au Testament de Lénine⁶, Eastman l'a remis à un journal bourgeois américain⁷. Chacun d'entre nous, aussi bien avant que pendant la période soviétique, a eu plus d'une fois l'occasion de recourir à des journaux bourgeois étrangers pour donner à quelque nouvelle la large diffusion qu'elle n'aurait pas eue autrement. Plus d'une fois, Lénine a utilisé ce type de publicité sous la forme d'interviews accordées à des journalistes étrangers. Il faut ajouter qu'en dehors d'une minorité absolument insignifiante, les travailleurs américains ne lisent que la presse bourgeoise. Le Testament de Lénine n'est pas un secret d'Etat ou du parti. Ce n'est pas un crime de le publier. Au contraire, c'est un crime de continuer à le cacher au parti et à la classe ouvrière. Aujourd'hui, les remarques mineures et circonstancielles que Lénine écrivait à son propre usage (par exemple des notes dans les marges de livres) sont imprimées par centaines, pourvu qu'elles puissent être utilisées même indirectement contre l'Opposition. Mais restent cachés des centaines d'articles, discours, lettres, télégrammes et notes de Lénine, s'ils tendent, directement ou indirectement à discréditer l'actuelle direction

6. La « lettre au congrès » connue sous le nom de Testament avait été dictée par Lénine le 30 décembre 1922. Le 4 janvier 1923 il avait dicté le post-scriptum dénonçant la brutalité de Staline et recommandant qu'il soit écarté du poste de secrétaire général. Après sa mort, le manuscrit de ce texte fut porté à la connaissance du C.C. élargi aux vieux cadres bolcheviks, le 22 mai 1924 : le C.C. par 30 voix contre 10, décida de ne pas le publier et de garder secrète son existence. Ce n'est qu'en 1956 après avoir qualifié de menteurs et faussaires tous ceux qui faisaient jusque-là référence à ce texte, que les dirigeants soviétiques publieront ce document...

7. Le *New York Times* publia le 18 octobre 1926 le Testament.

ou favoriser l'actuelle Opposition. Il est difficile d'imaginer une manipulation plus cynique et plus déloyale de l'héritage idéologique de Lénine. Si le Testament avait été publié à temps dans notre presse du parti, il aurait pu être librement réimprimé par n'importe quel journal bourgeois. Mais parce que la censure stalinienne avait mis l'interdit sur le Testament de Lénine, comme sur des centaines de ses autres écrits, Eastman s'est tourné vers la presse bourgeoise. Dans l'utilisation qu'il a faite d'un journal bourgeois en vue de la publicité, il n'y avait pas d'arrière-pensée. Même dans les pages d'un journal bourgeois, le Testament de Lénine demeure le Testament de Lénine.

Mais les calomniateurs disent qu'Eastman a « vendu » ce Testament. Oui, le journal bourgeois a payé ce matériel qu'il s'est procuré. Mais Eastman a-t-il gardé cette somme pour l'utiliser à des fins personnelles ? Non. Il l'a donnée à la cause de l'Opposition française⁸ pour que ce même Testament de Lénine et d'autres documents honteusement cachés au parti et au prolétariat puissent être publiés. Cet acte a-t-il le moins du monde entaché la réputation d'Eastman ? Pas le moins du monde. Au contraire, tout le comportement d'Eastman démontre qu'il n'était motivé que par des considérations idéologiques.

Pendant la période où l'Opposition comptait corriger la ligne du parti par des moyens strictement internes sans porter la controverse à l'extérieur, nous étions tous, moi compris, hostiles aux initiatives prises par Max Eastman pour la défense de l'Opposition. A l'automne 1925, le bureau politique m'imposa une déclaration qu'il avait concoctée et qui contenait une sévère condamnation de Max Eastman. Dans la mesure où tout le groupe dirigeant de l'Opposition considérait comme mal avisé à cette époque de commencer une lutte politique *ouverte* et inclinait à faire un certain nombre de concessions, il ne pouvait naturellement entamer et développer la lutte sur la question privée de Eastman qui, comme je l'ai dit, avait agi de sa propre initiative et à ses risques. C'est pourquoi, *sur décision du groupe dirigeant de l'Opposition*, j'ai signé la déclaration sur Eastman qui m'était imposée par la majorité du bureau politique avec cet ultimatum : signez la déclaration telle qu'elle est rédigée ou commencez la lutte ouverte sur cette base.

Il n'y a pas de raison d'entrer ici dans la discussion de savoir

8. C'est probablement là l'origine de la rumeur selon laquelle l'Opposition de gauche avait financé le groupe de Maurice Paz et la revue *Contre le Courant*.

LÉON TROTSKY

si la politique générale de l'Opposition était juste ou non en 1925. C'est, même maintenant, mon opinion qu'à cette époque, il n'y avait pas d'autre issue. En tout cas, ma déclaration sur Eastman à ce moment-là ne peut être comprise que comme partie intégrante de ce qui était alors notre ligne vers la conciliation et la pacification. C'est ainsi qu'elle a été comprise par ceux des membres du parti qui était un peu au courant ou qui ont réfléchi. Cette déclaration ne jette pas d'ombre, personnelle ou politique, sur le camarade Eastman.

Autant que je sache par les informations que j'ai eues concernant Eastman au cours de l'année dernière, il reste à présent ce qu'il a été : un ami de la révolution d'Octobre et un partisan des idées de l'Opposition.

Avec mes salutations bolcheviques.

[A UN CRITIQUE BIEN INTENTIONNÉ]¹ (12 septembre 1928)

Cher Camarade²,

J'ai reçu votre lettre du 6 août, de Zaporozie, où vous séjournez provisoirement. Je n'ai pas de raison de douter qu'elle vous ait été inspirée par les meilleures intentions. Mais je crois non moins fermement que c'est précisément de ces mêmes intentions que sont pavées les voies qui conduisent directement à Thermidor. On travaille avec beaucoup plus d'énergie aujourd'hui à améliorer les voies qui mènent à Thermidor que nos bonnes vieilles routes de campagne russes.

Vous voudriez me convaincre du caractère nuisible de l'Opposition en général et de la « superindustrialisation » en particulier. Vous prenez comme exemple le projet du Dnieprostroj³ où vous vous trouvez actuellement. Vous écrivez : « Un exemple frappant s'en trouve (un exemple du caractère nuisible de l'industrialisation excessive), peut se trouver dans votre décision (?) d'accélérer le rythme du Dnieprostroj, dont on n'aura nul besoin pour une longue période à venir et qui est en outre construit conformément à un plan tout à fait ignare. »

Vous développez ensuite un grand nombre d'autres considérations en les empilant les unes sur les autres faisant ainsi de votre lettre, si je peux parler franchement, un fouillis plutôt

1. Lettre à Ia. M. Chatounovsky (T 3132), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. La traduction parue sous le titre « Lettre à un contradicteur bienveillant » dans *La Révolution défigurée* a été revue pour cette édition.

2. Iakov M. Chatounovsky (1876-1932), ingénieur, bolchevik en 1918, avait collaboré avec Trotsky dans la formation des officiers rouges et à la direction des transports avant de travailler au Gosplan. Il se trouvait à ce moment à Zaporozie et avait écrit à Trotsky pour qui il avait une grande admiration personnelle. Il était plutôt droitier.

3. Le Dnieprostroj est un barrage de 760 mètres en arc de cercle, sur le Dniepr, alimentant une centrale hydroélectrique.

chaotique. Mais vous en revenez toujours à ce Dnieprostroj, qui s'est avéré, dites-vous « une pierre de touche, un moyen infaillible de déterminer ce que vous — c'est-à-dire moi — proposez de faire ».

Je réponds à votre lettre parce qu'elle me paraît au plus haut point caractéristique de la façon philistine de penser dans le parti d'aujourd'hui, avec deux caractéristiques : une incapacité à additionner deux et deux en matière théorique et en conséquence une attitude insouciante à l'égard des faits.

La méthode de pensée marxiste est très rigoureuse et exigeante : elle ne tolère pas les lacunes, les oubliés, l'ajustage grossier des parties. C'est pourquoi elle accorde une attention aussi stricte aux faits, ne prend pas les choses comme on dit qu'elles sont ou en se fiant à la mémoire, mais vérifie les sources premières. La pensée philistine, par ailleurs, est triviale et approximative, elle erre et tâtonne sans regarder en avant et n'a bien entendu aucun besoin d'une exactitude particulière des faits. Particulièrement pas en politique et encore moins dans la politique fractionnelle. Et si on est pris en flagrant délit, on peut toujours dire que c'est une histoire qu'on raconte, que c'est une de vos relations qui l'a dit, que vous l'avez entendu de vos propres oreilles. Et malheureusement votre lettre fait partie de cette dernière catégorie.

Il est évident que tout ce que vous dites du Dnieprostroj vous a été dit par un ami bavard qui est de toute évidence tout sauf digne de confiance. Vous écrivez que « ma décision d'accélérer le rythme du projet du Dnieprostroj est en train d'être appliquée ». Quelle décision ? En quelle capacité, avec quelle autorité ai-je pu prendre une telle décision ? Surtout en 1925 où toutes les décisions étaient prises dans mon dos par la bande fractionnelle des sept⁴ et ne passaient devant le bureau politique que pour des raisons purement formelles.

Voici ce qui s'est réellement passé. A l'été 1925, le conseil du Travail et de la Défense a adopté un décret — avec lequel je n'ai rien à voir — désignant une commission du Dnieprostroj que je devais présider. Sur le plan du principe, la décision de construire une station hydro-électrique avait été prise *deux ou trois ans plus tôt*. L'organisme approprié avait beaucoup travaillé, fait beaucoup de calculs et autres travaux préparatoires et

4. La « bande des sept » (traduction libre) désigne les membres du Politburo qui se réunissaient sans Trotsky, fractionnellement, pour imposer leur décisions aux réunions plénaires.

soumis un plan achevé. Je n'avais rien eu à voir avec tout cela. Ma commission, selon le décret du Conseil du Travail et de la Défense, avait à vérifier ce plan et ses évaluations sur une période de deux ou trois mois, afin que le budget pour 1925-1926 puisse comprendre les premières dépenses pour ce projet. Dans cette affaire comme dans bien d'autres, j'ai soutenu l'idée qu'étant donné notre pauvreté, il valait mieux passer deux ans de plus à évaluer et vérifier deux fois que passer deux mois de plus à la construction. C'est précisément pour cette raison que j'ai essayé d'obtenir et que j'ai obtenu un délai d'une année par rapport à la date fixée pour la fin des travaux de ma commission. Vous voyez que ce n'est guère là « accélérer le rythme ». Le personnel le meilleur, nationalement et internationalement, a été utilisé pour vérifier les évaluations pour ce projet. Il y a eu dans la presse un large échange de vues entre techniciens et économistes. Pour ma part, je n'ai fait aucune pression sur la commission dans laquelle toute espèce d'institutions soviétiques étaient représentées, et encore moins sur la presse ; d'ailleurs je n'aurais pu faire aucune pression compte tenu de la situation au sommet du parti et des soviets. Après tout, c'était en 1925-1926, l'histoire du parti et de la révolution d'Octobre avait déjà été réécrite, Molotov était devenu un théoricien et Kaganovitch dirigeait l'Ukraine⁵.

Il est vrai que, tant dans la presse qu'au comité central, je m'étais opposé aux arguments banals reposant sur des raisonnements de philistins, selon lequel le Dnieprostroj en général était au-dessus de nos moyens. C'était le même genre d'arguments avec lesquels des Amis du peuple vieillots s'étaient opposés jadis à la construction du Transsibérien, qui, soit dit en passant, était une entreprise bien plus difficile pour la Russie d'alors que ne l'est pour nous le Dnieprostroj. Néanmoins, la solution du problème général du rythme de l'industrialisation ne peut en elle-même résoudre la question particulière de savoir quand et avec quelles dimensions il fallait construire le Dnieprostroj, et, en général, s'il fallait essayer de le faire. La commission que je dirigeais avait seulement à réunir les éléments nécessaires pour résoudre cette question. Mais elle n'alla même pas aussi loin. Un des à-côtés de la lutte contre le « trotskysme » était la lutte contre le Dnieprostroj. Les directeurs de diverses institutions,

5. Lazar M. Kaganovitch (né en 1893), ouvrier du cuir, bolchevik en 1911, avait fait une brillante carrière d'apparatchik sous la protection de Staline ; il était jusqu'en 1928 membre du Politburo et secrétaire du parti en Ukraine.

LÉON TROTSKY

particulièrement des chemins de fer dont vous parlez de façon si peu favorable, estimaient de leur devoir de saboter par tous les moyens le travail de cette commission. L'unique règle qui inspire, comme vous le savez, certains sages de notre Etat consiste à dire « rasé » quand je dis « tondu ». Du fait que le travail n'en était qu'à ses débuts, je n'ai pas donné d'opinion précise sur le projet et le laps de temps dans lequel on pourrait construire le Dnieprostroi. Alors ces organismes faisaient simplement traîner les choses, suscitaient des problèmes, s'engaçaient dans le « sabotage » et répandaient des « rumeurs ». A la fin, je demandai à être relevé de la présidence de la commission : ce fut accepté. Après quoi, dans un temps extraordinairement court, la commission mena à bien tout son travail, formula ses conclusions et les fit adopter par le Conseil de Travail et de Défense.

Il est bien possible que la commission se soit laissée guider par le noble désir de montrer qu'elle savait bien ce qu'elle faisait. Probablement avait-elle reçu d'en-haut quelque encouragement. A partir de là, les choses se passèrent vraiment sur « un rythme accéléré ». Mais je n'ai rien eu à voir avec la vérification ultime des plans et des chiffres, et moins encore avec les délais qui furent fixés.

Pendant que j'étais président de la commission, Staline et par conséquent Molotov intervenaient en adversaires résolus du Dnieprostroi. Parlant sur le ton des « philosophes paysans », Staline émettait des axiomes du genre : construire le Dnieprostroi, pour nous, ce serait comme pour un paysan pauvre acheter un phonographe. Quand, après ma démission, il y eut un retournement à 180°, j'exprimai ma surprise au comité central et Staline expliqua qu'auparavant il s'agissait d'un demi-million de roubles tandis qu'il n'était plus question maintenant que de 140 millions. Tout cela se trouve transcrit dans les procès-verbaux d'un des plénums du C.C. Staline montrait ainsi tout simplement qu'il ne comprenait rien au fond du problème et que l'intérêt qu'il manifestait pour le Dnieprostroi se limitait à des considérations de combines personnelles. Les camarades avaient parlé d'un demi-million de roubles pour les nouvelles usines qui devaient utiliser l'énergie du Dnieprostroi. En chiffres ronds, leur coût était fixé alors autour de 2 à 300 millions. En plus du Dnieprostroi, c'était un total d'un demi-million. Mais ces usines faisaient elles-mêmes partie des plans de construction de leurs branches industrielles respectives. Ce

n'était pas le Dnieprostroj qui avait besoin d'elles, mais elles qui avaient besoin du Dnieprostroj.

Le dernier mot au sujet de ces nouvelles usines devait revenir à l'industrie chimique, au centre de l'industrie métallurgique, etc. De mon temps, la commission avait seulement commencé à étudier ce problème. Dès que je l'eus quittée, il fut instantanément réglé ; de toute évidence on avait aspergé les commissaires de quelque mot magique.

D'après cette brève esquisse qu'il est facile de vérifier avec les documents, on voit avec quelle légèreté vous vous êtes vous-même embarqué dans la fabrication des mythes.

Vous n'avez cependant aucune raison d'en être gêné. Vous n'êtes pas le premier et vous ne serez pas le dernier. Il y a des dizaines et des centaines d'autres... fabricants de mythes. L'exemple le plus frappant — l'exemple classique, pourrait-on dire — est le mythe sur les usines Poutilov⁶. Presque toute l'humanité cultivée sait qu'en 1923 j'ai voulu « fermer » ces établissements. Ce crime serait l'opposé de celui dont vous m'accusez : sur le Dniepr, j'aurais décidé de construire ce dont nous n'avons pas besoin, et sur la Neva j'aurais décidé de fermer ce qui nous était indispensable. Je pense que vous savez que la question Poutilov a joué un rôle considérable à travers tout ce qu'on a appelé la « lutte contre le trotskysme », surtout dans sa première phase. De nombreux rapports et résolutions, non seulement de nos congrès et conférences, mais aussi de l'Internationale communiste, comportent des allusions à elle. Au V^e congrès, la délégation française, au cours d'un entretien privé avec moi, m'interrogea de façon pressante pour savoir pourquoi je voulais fermer une usine qui constituait un des remparts de fer de la dictature du prolétariat. Il y a même une résolution du XV^e congrès qui mentionne une fois de plus les usines Poutilov.

Voilà ce qui s'est passé en réalité. Rykov, récemment nommé président du conseil suprême de l'économie nationale — Rykov, et pas moi — est venu au Politburo avec une proposition de fermer ces établissements ; selon les chiffres du conseil suprême de l'économie nationale, disait-il, on n'aurait pas besoin de cette usine dans les dix ans à venir et elle serait par conséquent un fardeau insupportable pour notre industrie

6. Fondée par l'homme d'affaires Aleksei Poutilov, les usines Poutilov étaient la plus grosse entreprise métallurgique de Petrograd, le bastion aussi de son avant-garde ouvrière pendant la révolution.

LÉON TROTSKY

métallurgique. Le Politburo vota pour la fermeture, et moi avec les autres. Je n'avais aucun lien avec le conseil supérieur de l'économie nationale, ni avec la Commission du Plan, ni avec l'industrie de Leningrad. En tant que membre du Politburo, j'avais à me prononcer sur la base du rapport de Rykov. Le problème général de l'industrialisation ne peut par lui-même résoudre la question particulière de Poutilov pas plus qu'il ne peut résoudre celle du Dnieprostroj. Staline a voté aussi pour la fermeture de Poutilov sur la base du rapport de Rykov. Plus tard cependant et sur protestation de Zinoviev, la question fut réexaminée et une nouvelle décision prise, en dehors du Politburo, par des méthodes fractionnelles. En tout cas, lors d'une réunion ultérieure du Politburo, Rykov accusa Staline d'avoir conclu un compromis avec Zinoviev sur la base de considérations sans rapport avec l'efficacité économique⁷.

Voilà la véritable histoire de mon « attaque contre les usines Poutilov ». Ce qui est remarquable, c'est que la résolution du XV^e congrès répétant la légende sur Poutilov, fut adoptée sur rapport de Rykov. Et pourtant tout mon « crime » avait été de voter pour une proposition faite par lui, Rykov ! Incroyable, dites-vous ? Mais en réalité ce n'est rien à côté de tout ce qui s'est passé.

En écrivant cette lettre, j'ai jeté un coup d'œil sur une brochure publiée par les Editions d'Etat, écrite par un certain Chestakov⁸ et intitulée : *Aux paysans. Sur les résolutions du XV^e congrès*. Là, page 49, j'apprends que Trotsky « fit une déclaration au comité central du parti, quand il en était membre, exigeant la fermeture des grandes usines de Poutilov et de Briansk ». En ce qui concerne Poutilov, je vous ai dit ce que je sais. En ce qui concerne Briansk, n'en ayant jamais entendu parler, je ne peux pas vous éclairer. Peut-être l'a-t-on ajouté pour compléter la collection. Il serait difficile de façon générale d'imaginer libelle plus insolent et plus insultant que cette brochure officieuse sur les résolutions du XV^e congrès. Il est apparu aujourd'hui beaucoup de canailles littéraires, capables de tout. En 1882, Engels écrivait à Bernstein⁹ : « Voilà

7. Evidemment, pour Zinoviev, la fermeture de Poutilov était un coup porté à son prestige politique de dirigeant du parti à Leningrad : d'où le compromis obtenu avec son allié d'alors, Staline.

8. Andréi V. Chestakov (1877-1944), membre du parti en 1903, militant en 1924, était spécialiste d'histoire rurale et membre de l'Académie communiste.

9. Friedrich Engels (1820-1895) était l'ami et le collaborateur de Marx. Eduard Bernstein (1850-1932), d'abord son disciple, avait été ensuite le théoricien et le porte-drapeau du courant « révisionniste » du marxisme.

comment sont nos messieurs de la littérature. A l'instar des gens de lettres bourgeois, ils croient qu'ils ont le privilège de ne rien étudier et de parler de tout. Ils ont créé une littérature qui, par son ignorance de l'économie, son utopie fraîche et pure et son arrogance, n'a pas d'équivalente ». C'est d'une terrible actualité. Mais les Chestakov ont même laissé loin derrière eux les littérateurs de cette époque, tant par leur ignorance que par leur utopisme officiel et, par-dessus tout, leur arrogance. Au moment du danger, ces messieurs sans honneur ni conscience seront les premiers à trahir, et, si le prolétariat était battu, ils chanteraient les louanges de ses vainqueurs dans le même style avec lequel ils embellissent aujourd'hui la ligne officielle.

Vous êtes opposés à ce qu'on prenne des mesures sur une grande échelle « Notre époque n'est pas celle des grandes tâches », dites-vous, et vous écrivez :

« Les seules grandes réformes en cours aujourd'hui sont celles des chemins de fer, où elles ont détruit les voies, sont en train de détruire les locomotives et ont mis à l'ordre du jour la destruction des wagons. »

Et plus loin :

« Tout cela s'appelle « expédition dépessoinalisée »¹⁰, centralisation des ateliers de réparation, etc. »

On pourrait conclure du texte de votre lettre que le coupable, c'est... l'Opposition. Comme dans la chanson, c'est toujours Paulina¹¹. Soit. Nous sommes responsables de la fermeture ou de la presque fermeture de l'usine Poutilov et même de Briansk. Et nous sommes également à blâmer pour avoir inauguré ou presque inauguré le projet du Dnieprostroj. Mais comment diable peut-on nous rendre responsables de l' « expédition dépessoinalisée » de Roudzoutak¹²? N'est-il pas

10. Par « expédition dépessoinalisée », on entend l'organisation des transports qui évite la circulation d'une même marchandise en deux sens opposés, par exemple, expédition de blé de Moscou à Leningrad en même temps que de Leningrad à Moscou. L'application de cette formule à Roudzoutak est une allusion à ses voyages, aussi fréquents qu'inutiles, et qui sont la risée de tous (Note de L. Trotsky).

11. La chanson russe est l'équivalente de « C'est la faute à Voltaire ».

12. Jan E. Roudzoutak (1887-1938), ouvrier agricole letton, puis sidérurgiste, purgea dix ans de travaux forcés sous le tsar ; en 1928, il était membre du Politburo et aussi vice-président du conseil des commissaires du peuple.

possible qu'il y ait là un lien direct à partir de l'ordre N° 1042 qui, selon Lénine et Dzerjinski¹³, sauva les locomotives et les wagons mais qui, en 1924, soit quatre ans plus tard, était dénoncé pour avoir causé ou presque causé, la destruction des chemins de fer ? Ne pensez-vous pas qu'on pourrait démontrer que c'est moi qui ai « entraîné » Roudzoutak sur la voie aller et retour de l'« expédition personnalisée » ? Si vos ressources ne vous permettent pas de réaliser cette tâche historico-philosophique, vous pouvez vous tourner vers Iaroslavsky, Goussev¹⁴ et les autres « gardiens de l'héritage » ; ils vous fourniront tout ce dont vous avez besoin et plus encore !

Puisque vous essayez d'aborder les grandes questions économiques à partir de cas particuliers (je n'ai pas d'objection de principe à cette méthode), je vous propose de concentrer votre attention sur un autre exemple. L'industrialisation est étroitement liée à la politique des concessions. Lénine accordait à cette dernière beaucoup d'importance. Mais en fait les résultats obtenus ont été plus que modestes. Il y a évidemment à cela des raisons objectives. Mais dans ce domaine également les méthodes de direction jouent un rôle non négligeable, qui n'est certainement pas le dernier. Voici un exemple que je vous conseille de bien étudier (mieux que vous n'avez étudié la question du Dnieprostroj). Mieux, vous pourriez utiliser l'ère de l'auto-critique pour mettre cette affaire devant le tribunal de l'opinion du parti. Mais il faudra vous dépêcher : l'auto-critique est sur le départ.

Mon exemple se rapporte à notre extraction de manganèse. Nos gisements les plus importants de ce métal, ceux de Tchiatoury sont, vous le savez, concédés à l'Américain Harriman¹⁵. Nous exploitons nous-mêmes ceux de Nikopol. En tant que familier avec les questions de la métallurgie, vous savez probablement que le manganèse est utilisé de façon très particulière et que le marché en est donc strictement limité. Le manganèse de Nikopol est d'une qualité tout à fait inférieure, est bien plus difficile à extraire et coûte plus cher à transporter.

13. Feliks E. Dzerjinski (1877-1926), noble polonais, militant en 1898, dirigeant du parti social-démocrate de Pologne et Lituanie (RSDKPIL) avait fait des années de prison et de bagne. C'est ce passé et sa réputation d'incorruptible qui l'ont fait désigner par Lénine comme chef de la Tchéka.

14. Ia. D. Drabkin dit Sergéi I. Goussev (1874-1933) vieux militant clandestin, collaborateur de Trotsky à la Guerre, avait fait depuis une carrière d'apparatchik.

15. Il s'agit de William Averell Harriman (né en 1891), fils du magnat des chemins de fer Edward, Henry.

Selon un calcul approximatif que j'avais fait autrefois en collaboration avec les experts les plus qualifiés en la matière, le profit différentiel par tonne de manganèse par rapport à Tchiatoury est de 8 à 10 roubles. Cela veut dire que quand une tonne de Tchiatoury donne un bénéfice de 4 à 5 roubles, une tonne de Nikopol entraîne une perte d'environ 5 à 10 roubles. Conformément au contrat de concession, nous recevons une certaine somme pour chaque tonne vendue par le concessionnaire. Chaque tonne de Nikopol que nous vendons signifie une perte. Si l'Etat estime nécessaire de garder entre ses mains toute l'industrie du manganèse sans faire de concessions (feu Kras-sine¹⁶ défendait cette position et peut bien avoir eu raison), il faut réduire au minimum le travail à Nikopol, pousser au maximum l'extraction à Tchiatoury. Ainsi serions-nous assurés de gros bénéfices. Mais nous faisons exactement le contraire : après avoir concédé Tchiatoury, nous avons commencé à développer Nikopol, en y investissant des millions qui, on le sait, nous brûlent les poches. Nous arrivons ainsi à un double objectif : nous vendons à perte le manganèse de Nikopol et, en exportant ce produit non rentable, nous réduisons d'autant le marché du manganèse et réduisons notre bénéfice sur chaque tonne du manganèse de Tchiatoury vendu par le concessionnaire. En un mot, en perdant à Nikopol, nous provoquons d'autres pertes à Tchiatoury.

D'où provient donc ce complexe système d'auto-sabotage ? En pareil cas, on parle beaucoup chez nous d'erreurs de calcul ou d'erreurs : on peut toujours rejeter le blâme sur un parent éloigné, si possible un parent pauvre. Mais là il n'y a pas d'erreur. Les calculs ont été faits à l'avance. Tous les organismes ont été informés. Les documents relatifs à cette question, avec les données mathématiques précises, se trouvent à leur place dans les archives. C'est notre « féodalisme » soviétique qui a joué ici un rôle fatal ; exactement comme on nous l'a appris concernant la Chine, le féodalisme se mêle inévitablement au bureaucratisme et au mandarinat et parfois même en est la conséquence. Tchoubar¹⁷ et d'autres mandarins d'Ukraine continuaient à développer le manganèse de Nikopol parce qu'ils voyaient cette question de leur point de vue local. Le point de

16. Leonid B. Krassine (1870-1926), ingénieur, militant dès 1890, vieux bolchevik, avait arrêté toute activité entre 1908 et 1917.

17. Vlas Ia. Tchoubar (1891-1939), fils de paysan, technicien dans l'industrie, militant en 1904, était alors membre du C.C. et du B.P. et président du gouvernement ukrainien.

vue de Kharkov entra en conflit avec celui de l'Etat en général. Dans un régime de dictature prolétarienne centralisée, la question aurait pu être facilement résolue pour le bien de l'Union tout entière et par conséquent celui de l'Ukraine. Mais quand on applique les méthodes du féodalisme bureaucratique, tout est sens dessus dessous. Pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec le manganèse, il s'avéra parfaitement impossible de faire quoi que ce soit qui puisse peiner Tchoubar, qui ait pu modifier le « rapport des forces ». Ce dont il s'agissait là n'était pas d'une erreur de calcul économique, mais d'un calcul politique qui n'avait qu'un défaut, celui d'être pourri jusqu'à la moelle.

En ce moment, je n'ai aucune information sur le travail à Nikopol et son rapport avec celui de Tchiatoury. Mais la situation générale du marché mondial, autant que je la comprenne, ne peut guère avoir produit pour Nikopol les miracles escomptés par la direction de Kharkov, contre tout bon sens. Cela ne peut signifier que des millions perdus. Ce n'est de ma part qu'une supposition. Peut-être allez-vous vérifier et publier les résultats ? Si je me suis trompé, je serai le premier à m'en réjouir.

Mais revenons au Dnieprostroj. Du fait de votre négligence dans l'étude des faits, je n'ai aucune raison de vous croire quand vous dites que sa construction a été prématurée. Votre seconde affirmation, qu'il est mal construit, est beaucoup plus vraisemblable. Mais quel rapport ai-je avec cette construction ? Vous ne devriez pas marcher devant les Goussev, les Kuusinen, les Manouilsky, les Pepper, les Liadov¹⁸ et autres sangsues politiques, qui démontreront que je suis responsable non seulement des erreurs au Dnieprostroj, mais de celles du chemin de fer Turkestan-Sibérie qu'on est en train de construire dans le voisinage de ma demeure actuelle.

Vous ne cessez de dire : « Pensez-y, réfléchissez au Dnieprostroj et révisez votre programme d'industrialisation dans lequel vous avez malheureusement entraîné le parti. »

« Entraîné » ? Comment cela ? La superindustrialisation a été condamnée par toutes les augustes assemblées. Le parti l'a rejetée avec tout le monolithisme requis. Les sangsues littéraires

18. Pepper était le pseudonyme de Joszef Pogany (1866-1937), un ex-journaliste, commissaire du peuple avec Béla Kun en Hongrie, membre du secrétariat de l'I.C. chargé de l'information. Martijn M. Mandelstamm, dit Liadov (1872-1947), vieux militant gauchiste au début du siècle, était l'un des plus ardents soutiens de la droite.

ont écrit des centaines de brochures là-dessus. Des montagnes d'« études globales » ont été distribuées dans le pays, et, peut-on dire, dans le monde. Tout est toujours sur le même thème : le « trotskysme », c'est le pillage de la paysannerie au nom de la « superindustrialisation ». Maintenant, tout d'un coup, Trotsky aurait « malheureusement » entraîné le parti dans le soutien de ce criminel programme. Permettez-moi de vous demander : dans ce cas, vous qui êtes un adversaire de l'Opposition que pensez-vous du parti et de sa direction ? Comment pouvez-vous voter la confiance à une telle direction ?

Plus loin, vous écrivez :

« On a essayé de parler votre langue au paysan. Quel est le résultat ? La *smytchka* entre ouvriers et paysans a été ébranlée pour des années. Mais l'armée est paysanne, et le pays est paysan : la collectivisation est un écran permettant d'obtenir des prêts des paysans. L'industrialisation prendra un siècle. »

Ces quelques lignes sincères comportent tout un programme — mieux, toute une conception du monde. Seulement... quel vent a bien pu vous pousser, avec cette conception du monde, dans le parti de Marx et de Lénine ? Mais ne vous inquiétez pas : vous êtes presque un héros de notre temps. Vous écrivez exactement ce qui est dans le cœur de dizaines de milliers de gens dans les cercles dirigeants. Une profonde altération s'est produite dans le parti de Marx et de Lénine et votre lettre philistine réactionnaire n'en est que l'une des innombrables manifestations.

Vous dites : « On a essayé de parler votre langage au paysan ». Qui a essayé ? Le comité central. Permettez-moi de vous demander. Pourquoi a-t-il « essayé » cela ? Il a commencé par condamner, rejeter, exclure et déporter. Puis il a changé d'avis : « Au diable, essayons ! » Je vous le demande à nouveau : que pensez-vous du comité central ? Comment voyez-vous sa politique ? Sa moralité politique ? Votre position n'est pas si bonne ou bien est-ce celle du comité central ? Mais c'est précisément ce que nous avons dit.

Vous dites : « On a essayé de parler votre langage au paysan. Quel est le résultat. La *smytchka* entre ouvriers et paysans a été ébranlée pour des années. » Permettez-moi : c'est précisément sur la question de la *smytchka* que toute la discussion a tourné. Est-ce l'Opposition qui ne veut pas « une

smytchka » avec la paysannerie ? Le premier Manouilsky venu pourrait vous le prouver. Et tout d'un coup on s'aperçoit que la direction aurait ébranlé la *smytchka* pour des années parce qu'elle voulait se permettre un peu de « trotskysme » ? Quelle confusion !

Votre malheur, c'est que les réunions continues, ennuyeuses, interminables et fondamentalement sans principes au cours desquelles on vous « travaille », vous ont fait perdre l'habitude de réfléchir à fond, d'être précis et de raisonner honnêtement. De la même façon que la chaîne de Ford¹⁹ pèse sur le système nerveux, de même les « études globales » produites massivement pèsent sur la capacité à penser. Vous complétez la confusion de votre politique par le galimatias redondant de vos commentaires. Mais vous ne pouvez contourner le fait que l'Opposition a publié sa Plate-forme et ses contrethèses pour le XV^e congrès. Toutes ces questions étaient analysées très clairement et aussi concrètement que possible dans ces documents. Au lieu de cela, vous nous attribuez, comme si c'était notre programme, ces « mesures » prises dans la panique accompagnée d'accès d'extase administrative, qui ont été le produit de tout le cours antérieur erroné. Ce n'est pas vrai ? Alors, qu'est-ce qui les a causées ? Si on admet qu'à la suite d'une politique socialiste correcte, il était réellement nécessaire, dix ans après Octobre, de recourir à des mesures aussi destructrices et arbitraires (dont on dit qu'elles sont identiques au « communisme de guerre » pour une raison que j'ignore), cela signifie qu'il n'y a pas d'issue à la situation. Ce serait une condamnation de la dictature du prolétariat dans son ensemble et des méthodes socialistes de gérer une économie. Cela signifierait rendre les cartes aux mencheviks et aux larbins de la bourgeoisie en général. C'est exactement à quoi tend toute cette foule de sangsues idéologiques, en dépit de leurs intentions. Pour eux, tout va bien, tout est excellent, exactement jusqu'au moment où ils s'aperçoivent que tout va mal. Pourquoi la tempête se lève-t-elle soudain alors qu'on navigue tranquillement ? Pourquoi, alors qu'on consolide la *smytchka* systématiquement entre paysans et ouvriers, ces mesures sortent-elles de nulle part et ébranlent la *smytchka* « pour des années » ? Nos sangsues ne s'en soucient pas. C'est pourtant cette question qui décide du destin du socialisme.

19. Il s'agit de l'industriel américain Henry Ford (1863-1947), introducteur du travail à la chaîne et du « fordisme » dans ses usines de Detroit.

Vous dites des absurdités, monsieur, quand vous dites qu'on a essayé de parler *notre* langage aux paysans. Ces mesures de désespoir ne venaient pas de notre Plate-forme mais du fait que vous ne lui avez pas prêté attention quand vous auriez dû le faire. Et il y a encore des bluffeurs et des menteurs pour raconter aux ouvriers que « l'Opposition fait obstacle » à la collecte des grains, qu'elle a « détourné l'attention du peuple ». De quoi a-t-elle détourné cette attention ? De la collecte des grains ? Mais c'était précisément l'Opposition qui en parlait ; c'est vous qui avez distraint l'attention du parti de la collecte des grains avec l'histoire de l'officier de Wrangel²⁰ ! Prenez garde de n'être pas obligés demain de répéter cette manœuvre à une échelle bien plus grande.

« L'armée est paysanne, le pays est paysan ; la collectivisation est un écran permettant d'obtenir des prêts des paysans. L'industrialisation prendra un siècle ». Vous révélez le fond de votre pensée par ces seules phrases. Pourquoi n'allez-vous pas jusqu'au bout de ce que vous dites ? La conclusion logique de votre argumentation, c'est : « Nous avons fait la révolution d'Octobre prématûrément, bien trop tôt. Nous aurions dû attendre en gros un siècle. Etablir le pouvoir soviétique seulement pour aboutir avec une armée paysanne dans un pays paysan et une collectivisation qui n'est qu'un écran pour obtenir des prêts des paysans ? Non. Pour des résultats comme ceux-là, c'était beaucoup trop cher. Nous avons été trop pressés, beaucoup trop pressés, hélas, avec la Révolution d'Octobre. »

Voilà ce qui apparaît clairement dès que vous rejetez la gangue des « études globales » et de leur verbiage et parlez avec votre cœur.

Conformément à toute votre façon de penser, vous ajoutez aussitôt : « Je pense que maintenant vous doutez vous-même qu'existent les conditions nécessaires pour l'établissement d'un pouvoir soviétique en Chine ».

Là-dessus, je ne puis vous donner qu'une réponse : les philistins ont pris de l'audace et se grattent la bedaine en public. Bien entendu, il y avait du philistinisme dans bien des révolutionnaires, non seulement après Octobre, mais aussi avant. Jusqu'à présent, il était resté dissimulé ; maintenant, il remonte à la surface, non seulement chez les intellectuels, mais aussi chez nombre d'anciens ouvriers qui se sont élevés au-dessus des

20. Rappelons que cet épisode était une provocation policière perpétrée contre des membres du parti et de sa direction.

LÉON TROTSKY

masses, ont reçu des titres, se sont fait un nom et peuvent regarder d'en-haut les masses, qu'elles soient russes ou chinoises.

« Mais avec *notre* population, que peut-on faire d'autre ? Quelle sorte d'industrialisation peut-on faire avec tous ces paysans ? Quant aux Chinois, est-ce que ces vilaines têtes peuvent manier le pouvoir des soviets ? » Le philistine réactionnaire a dévoré le révolutionnaire et pour certains n'a laissé que la peau et les os, pour les autres, rien du tout.

Honorable camarade, vous allez répétant les sages maximes que les philistins de toute espèce nous ont lancées des milliers et des milliers de fois ; non seulement avant la Révolution d'Octobre, non seulement dix ou douze ans avant, mais quand nous disions que dans la Russie arriérée, serve, paysanne, la révolution pouvait conduire au pouvoir prolétarien plus vite que dans les pays capitalistes les plus avancés, non seulement en 1917, après février, à la veille d'Octobre, pendant octobre, et pendant les dures premières années qui l'ont suivi. Comptez donc sur vos doigts : les 9/10 des actuels dirigeants « optimistes », des constructeurs du « socialisme intégral », ne croyaient même pas à la possibilité de la dictature du prolétariat en Russie, et pour appuyer leur manque de foi, ils invoquaient l'ignorance des paysans russes, exactement comme vous le faites pour l'industrialisation et pour les soviets en Chine.

Savez-vous comment cela s'appelle ? Comment on peut le caractériser d'un mot ? *Dégénérescence*. Pour d'autres en revanche, pour beaucoup d'autres, c'est une *renaissance*, un retour à leur nature petite-bourgeoise originelle momentanément refoulée par le marteau de la révolution d'Octobre.

Le petit-bourgeois ne peut pas s'engager dans la politique sans mythes, sans légende et même sans commérages. Invariablement les faits se tournent vers lui sous leur forme la plus inattendue et la plus désagréable ; il est organiquement incapable d'embrasser de grandes idées ; il n'a pas de cohérence ; alors il tente de boucher les trous avec des conjectures, des fabrications, des mythes. En passant de la ligne prolétarienne à la ligne petite-bourgeoise, la fabrication de mythes est d'autant plus indispensable qu'il faut pour cela se consacrer au camouflage, de joindre au petit bonheur la journée d'hier et celle d'aujourd'hui, de fouler aux pieds les traditions en prétendant les préserver. Dans de telles périodes, on fabrique des théories pour compromettre ses adversaires d'idées sur le plan personnel et des maîtres dans cet art surgissent. Les commérages se multiplient,

développent sans cesse détails et catégories, sont canonisés. Il se crée un corps d'auteur d'études globales, solides dans la connaissance de leur propre irresponsabilité. D'un point de vue externe, tout cela donne des résultats réellement miraculeux. En réalité, ces résultats sont dus à la pression des autres classes, transmise par la pression des « patrons » de l'appareil, intrigants et auteurs de documents scolastiques qui obscurcissent la conscience de leur propre classe et diminuent ainsi sa force de résistance.

J'ai retrouvé par hasard ces quelques lignes écrites il y a presque vingt ans (en 1909) :

« Quand la courbe de l'évolution historique s'élève, la pensée sociale devient plus perspicace, plus hardie, plus intelligente. Elle apprend à distinguer immédiatement l'essentiel de l'insignifiant et à évaluer d'un coup d'œil les proportions de la réalité. Elle saisit les faits au vol et les lie par le fil de la généralisation [...] Mais quand la courbe politique marque une baisse, la bêtise s'installe dans la pensée sociale. Il est vrai que la vie quotidienne conserve des débris qui, sous forme de généralités, sont le reflet des événements passés [...] Mais leur contenu s'envole au vent. Le don inappréiable de la généralisation politique s'évanouit sans laisser de trace. La stupidité devient insolente et, montrant ses dents cariées, elle se moque de toute tentative sérieuse de généralisation. Sentant qu'elle est maîtresse du champ de bataille, elle commence à utiliser ses propres méthodes²¹ ».

Ne m'en veuillez pas si c'est votre lettre qui provoque chez moi cette association d'idées. Mais quand une chaussure vous va, il faut la porter.

Pour expliquer sa confusion, ses bourdes et ses erreurs, le petit-bourgeois a non seulement besoin de mythes en général, mais aussi en permanence d'une cause du Mal. Vous savez probablement que le Diable n° 1 est l'incarnation mythologique de la faiblesse humaine. Dans la situation mondiale actuelle, qui est plus faible idéologiquement que le petit-bourgeois ? Il voit des forces démoniaques dans des choses diverses, en fonction de ses conditions nationales, de son passé historique, et de la place que lui a accordée le destin. Quand c'est si l'on peut dire, un

21. L. Trotsky, vol. XX, *La Culture du vieux monde*, p. 310.

bourgeois sans mélange, la source de toutes les difficultés est à ses yeux les communistes qui veulent voler les paysans et tous les travailleurs honnêtes de façon générale. Si c'est un philistine démocrate, le mal universel lui semble être le fascisme. Dans un troisième cas, ce sont les Boches, les étrangers, les *métèques*, comme on dit en France. Dans un quatrième cas, ce sont les Juifs, etc., et ainsi de suite à l'infini. Dans notre pays, pour l'apparatchik moyen, la petite bourgeoisie munie d'un porte-document, c'est le « trotskysme » la source universelle du mal. Personnellement vous n'êtes qu'une variété bien intentionnée de ce type. Si Dnieprostroj est mal construit, si Roudzoutak est entraîné par son « expédition dépersonnalisée », si on a provoqué quelques dangereuses complications en utilisant l'article 107 pour corriger précipitamment quelques erreurs faites année après année — c'est la faute du « trotskysme ». Et quoi d'autre ? Engels a écrit autrefois que l'antisémitisme était le socialisme des imbéciles²². Si l'on applique ce terme à nos conditions, l'« anti-trotskysme » est le communisme de... gens pas très intelligents. En d'autres termes, les auteurs de la mythologie « anti-trotskyste » savent parfaitement ce qui se passe en réalité, mais ils espèrent détourner l'attention des gens simples des erreurs de la direction et les tourner vers la source universelle du Mal dans le monde, à savoir le « trotskysme ». Quelle place occupez-vous personnellement dans cet engrenage de gens qui trompent et de gens qui sont trompés ? Vous êtes quelque part au milieu, faisant fonction de courroie de transmission.

Vous écrivez :

« En tant qu'ami, je vous presse ardemment d'arrêter. Ne soyez pas plus intelligent que le parti. Trompez-vous avec sa majorité, avec cette même majorité de fonctionnaires, d'apparatchiks et de philistins, corrompus et dégénérés ; même si cette majorité était réellement dégénérée et corrompue, vous ne seriez en aucun cas capable de la transformer ou de la remplacer par une autre. »

Que ces lignes sont étonnantes ! On ne saurait en imaginer de meilleures. Et vous n'avez d'ailleurs même pas eu à les inventer. Vous avez laissé simplement s'exprimer votre moi

22. Cet aphorisme est le plus souvent attribué à Bebel.

intérieur, le philistin du parti. Aussi permettez-moi de vous rappeler que l'esprit du travail révolutionnaire collectif est une chose et la mentalité de mouton de Panurge du philistin en est une autre. Il faut reconquérir l'esprit du travail collectif révolutionnaire ; l'esprit moutonnier est là, tout prêt, hérité du passé. Vous avez certainement entendu parler de « individualisme », de « comportement aristocratique »²³, etc. ? C'est l'expression en commérages rageurs de la mentalité moutonnière du philistin, d'un côté, des ragots de bureaucrates, de l'autre.

Avant tout, le parti a besoin d'une ligne juste. Il faut savoir comment et aussi oser défendre cette ligne contre la majorité du parti si nécessaire — même contre une *vraie* majorité — et aider ainsi cette majorité à corriger ses erreurs. Si le pire devait se produire, il ne serait même pas si honteux d'avoir tort avec la majorité si la majorité commet elle-même des erreurs, si elle se corrige sur la base de son expérience, et si elle apprend. Mais il n'y a pas de cela le moindre indice. Il y a maintenant longtemps que l'appareil a fait des erreurs *pour* la majorité et n'a pas permis à la majorité de se corriger. C'est en cela que consiste la quintessence de la « direction » actuelle, c'est cela le cœur et l'âme du stalinisme.

Vous pensez qu'il faut simplement prendre la majorité existante comme elle est. Si le parti avait été imprégné d'un tel esprit, aurait-il été capable de faire la révolution d'Octobre ? Aurait-on même pu en rêver ? Non. Cet esprit est le produit des cinq dernières années. Avant la révolution d'Octobre, les éléments collaborationnistes, conciliateurs et opportunistes, avec leur esprit petit-bourgeois sans vigueur ni forme, s'attachaient à d'autres forces : le mouvement culturel libéral, le mouvement légal pour l'éducation, le patriotisme de la période de guerre et le « défensisme révolutionnaire » d'après février. A présent, tous ces éléments relèvent la tête sous le drapeau du « bolchevisme » d'appareil ; ils se sont soudés les uns aux autres et entraînés dans la chasse à l'Opposition, c'est-à-dire au bolchevisme prolétarien.

Combien des actuels vénérables défenseurs d'Octobre, qui « protègent » la révolution contre l'Opposition « anti-soviétique », étaient de l'autre côté de la barricade pendant la révolution d'Octobre ? Et après, pendant la guerre civile, combien ont disparu on ne sait où ? Comptez-les. Les opportunistes cherchent toujours à s'appuyer sur une force constituée

23. Il s'agit évidemment du comportement de Trotsky.

déjà. Le pouvoir soviétique est une force de ce genre. Tout opportuniste, tout petit-bourgeois ou philistine est attiré par lui, non parce qu'il est soviétique, mais parce qu'il est le pouvoir. Les pseudo-révolutionnaires de toute espèce, les anciens révolutionnaires qui ont été dévorés par le philistine qui sommeillait en eux, les anciens ouvriers des dignitaires qui se pavent, les Martynov et les Kuusinen d'hier et d'aujourd'hui, se cramponnant au statu quo peuvent se présenter comme des héritiers directs d'Octobre et même croire qu'ils le sont réellement.

Parmi tous ces anciens révolutionnaires, une place particulièrement importante est tenue maintenant par certains qui furent autrefois bolcheviks. Il serait bien de les recenser un jour. Ce sont des gens qui sont venus au bolchevisme aux environs de 1905 comme démocrates révolutionnaires, qui ont quitté le parti au moment de la contre-révolution, qui ont essayé avec quelque succès de s'intégrer dans le régime du 3 juin²⁴, qui sont devenus d'éminents ingénieurs, médecins, hommes d'affaires, compères et parents de la bourgeoisie ; qui sont allés comme patriotes dans la guerre impérialiste, avec la bourgeoisie et ont été portés sur la vague des défaites vers la révolution de février, qui ont essayé de se faire la plus grande place possible pour eux-mêmes dans le régime « démocratique », qui ont montré les dents aux bolcheviks perturbateurs de « la paix et de l'ordre », qui ont été des ennemis enragés d'Octobre, qui ont mis leurs espoirs dans l'Assemblée constituante mais qui — quand le régime bolchevique commença à se consolider en dépit de tout — se sont soudain souvenus de 1905, ont reconstitué leurs états de service dans le parti, entrepris la défense de l'ordre nouveau et des nouvelles traditions et qui maintenant attaquent l'Opposition avec les mêmes expressions qu'ils ont employées contre les bolcheviks en 1917. Il y a beaucoup de gens comme ça. Regardez simplement la Société des Vieux-Bolcheviks²⁵, dont une bonne moitié, pour ne pas dire plus, est faite de « militants » intransigeants de ce genre, qui ont derrière eux un bref intérim de quelque huit, dix ou douze années passées dans la bourgeoisie.

Ce qui est le plus intolérable pour ces gens qui ont trouvé une situation stable, ont engrangé et sont un peu alourdis

24. Il s'agit du régime constitutionnel octroyé par le tsar.

25. La Société des Vieux-Bolcheviks tenait compte de la première adhésion, aussi nombre de ses membres avaient-ils des « trous » dans leur biographie, surtout entre 1906 et 1917.

mentalement, c'est l'idée de « révolution permanente ». Bien entendu, ils ne pensent pas à 1905 et ne veulent pas ressusciter artificiellement les vieilles luttes fractionnelles reléguées depuis longtemps dans les archives. Peu leur importe Hécube²⁶? Il s'agit bel et bien de notre époque, d'ici et maintenant, il s'agit pour eux de briser la chaîne qui les rattache aux secousses du monde. Ils veulent assurer leur position au moyen d'une politique extérieure « sage », construire ce qu'on peut construire et l'appeler « le socialisme dans un seul pays ». Le philistin veut ordre, tranquillité et un rythme plus modéré tant en économie qu'en politique. Plus tranquille, plus facile. Ne vous excitez pas, nous avons le temps. Ne sautez pas par-dessus les étapes. Le pays est paysan. Et en Chine, il y a 400 millions de paysans « ignorants ». Il faudra un siècle pour industrialiser. Cela vaut-il la peine de nous cogner la tête contre les murs à propos de plates-formes ? Vivre et laisser vivre. Voilà ce qui est sous-jacent à la haine contre la « révolution permanente ». Quand Staline disait que les 9/10 du socialisme étaient déjà construits chez nous il donnait une satisfaction suprême à la bureaucratie étroite d'esprit et contente d'elle-même : nous avons construit 9/10 et le 1/10 qui reste nous finirons bien par le construits chez nous, il donnait une satisfaction suprême à la bureaucratie étroite d'esprit et contente d'elle-même : nous avons construit 9/10 et le 1/10 qui reste nous finirons bien par le dirigeant et de l'appareil d'Etat.

Et vous nous pressez de capituler devant ces philistins, devant cet énorme vomissement historique produit par la révolution d'Octobre encore mal digérée ? Bien, vous vous êtes trompé d'adresse. Vous dites : « Repensez votre position. » Nous l'avons fait, dans tous les sens. Votre lettre ne fait que révéler une fois de plus l'immense supériorité historique des quelques milliers de bolcheviks-léninistes persécutés sur la masse flasque, informe et obtuse de fonctionnaires, de bureaucrates et pour être plus simple, de sangsues. Si nous sommes arrivés à la conclusion qu' « il est impossible de transformer » la structure existante, nous ne nous serions pas résignés ; nous aurions commencé à construire de nouveau, c'est-à-dire à enlever les bonnes briques des vieux murs, en cuire de nouvelles au four, et utiliser tout ça pour construire un édifice nouveau à un endroit nouveau. Mais, heureusement pour la révolution, vos

26. Hécube, veuve du roi de Troie, Priam, avait eu 18 enfants et elle se suicida quand elle eut perdu tous les siens.

succès ne sont pas allés jusque-là. Nous trouverons les moyens de nous allier avec le cœur prolétarien du parti, avec la classe ouvrière, quelle que soit la persécution que vous déchaînerez contre nous et les barrières que vous tenterez de dresser devant nous. Nous n'abandonnons ni la tradition bolchevique ni les cadres prolétariens du bolchevisme.

A propos, un ou deux jours avant mon départ de Moscou, j'ai reçu une visite d'un de ces philistins de haut rang qui voulait m'exprimer sa sympathie ou d'une certaine façon ses condoléances pour son impuissance et sa gêne congénitale et philistine devant les processus menaçants en cours dans le parti et dans le pays. Ce grand personnage assura pendant cette visite d'adieux qu'il considérait que toute la politique du comité central était juste ; quant à l'idée que le régime du parti avait ses défauts, « c'est vrai », dit-il, « et la déportation est tout à fait scandaleuse ». C'est ainsi que s'exprima à peu près ce brave fonctionnaire. Bien sûr, il faut reconnaître qu'il n'y avait pas de témoins. Quand je lui demandai : « Comment un mauvais régime a-t-il pu venir d'une bonne politique ? », mon visiteur me répondit : « Vous voyez, il y a eu des erreurs isolées. Mais "nous" allons corriger ces choses. Chacun, vraiment chacun de ceux avec qui j'ai parlé », me confia ce dignitaire, « condamne bien sûr l'Opposition, mais est indigné par les déportations. Nous obtiendrons leur annulation. » Je me suis moqué de mon visiteur et je lui ai dit quelques mots durs, les mêmes dont je suis obligé d'user à votre égard : « Vous ne les ferez pas annuler, demain vous approuverez les déportations car vous n'avez plus la capacité de vous battre. » Naturellement, c'est ce qui est arrivé.

J'ai reçu récemment une lettre d'un autre personnage, à peine moins important : celui-là, voyez-vous, se plaignait que je n'entretienne pas avec lui une correspondance amicale. Bien entendu, il n'est « pas d'accord » avec moi, mais ce n'est pas une raison. Puis il a changé de sujet et a commencé à me parler des changements dans le bureau et me dire qu'Ivan Kirilitch avait pris du poids et jouait du violon. Enfin une dame haut placée m'a donné un conseil : « On ne vit qu'une fois et vous ne devriez pas faire toutes sortes d'oppositions et vous faire envoyer en exil. » Les femmes des ex-Jacobins de la période du Directoire raisonnaient exactement de la même façon — plutôt, il est vrai, avec leurs hanches, qu'avec leurs têtes. Si vous dites à cette personne officielle « qui ne vit qu'une fois » qu'elle pue

Thermidor, elle va vous réciter une adorable citation des œuvres complètes de Vretsky ou Brekhetsky à attendrir Iaroslavsky lui-même²⁷.

Et voilà maintenant que vous arrivez, vous, qui, à votre manière, parlez plus d'idées et même avec un certain élan et d'un coup vous voulez redresser ma route en citant Dnieprostroi. Et vous tous — je dis « tous » car vous êtes légion — vous semblez oublier complètement que c'est vous, vous précisément, qui avez envoyé des centaines de mes camarades et moi-même en prison ou en exil. Si on vous le disait en face, vous auriez l'air surpris : « Oui nous avons voté quelque chose, c'est vrai, nous n'avons pas protesté. Mais dire que nous vous avons envoyés, vraiment, c'est exagéré. Dans ce cas, le philistine du parti préfère jouer le rôle de Ponce-Pilate²⁸ en se mettant le doigt dans le nez avec un air bienveillant. Si des centaines de révolutionnaires excellents, fermes, tenaces, attachés aux principes, la plupart d'entre eux héros de la guerre civile, ont été récemment détenus dans les mêmes cellules que des escrocs, des spéculateurs et en général, une sinistre écume de toute espèce ; si maintenant ils réchauffent de leur corps les vieilles colonies tsaristes — alors, selon vous, ce n'est qu'une fâcheuse circonstance, une imperfection du mécanisme, un malentendu, un excès de zèle aux échelons inférieurs. Non chers amis, vous n'échapperez pas. Vous êtes responsable de cela et vous aurez *encore à en répondre.* »

Nous, l'Opposition, nous sommes en train de former maintenant une nouvelle levée historique de véritables bolcheviks. Et vous, par la calomnie malhonnête, par la répression, vous les mettez à l'épreuve, nous aidant à faire la sélection. Il y a ceux qui ont peur d'être dans la même cellule que des escrocs ou des spéculateurs. Ce sont ceux qui se « repentent », qui avouent leurs erreurs. Pour eux les gardes laissent ouvertes les portes des prisons. Sont-ils les meilleurs éléments ? Sont-ils des révolutionnaires ? Sont-ils des bolcheviks ? Ce sont pourtant ceux qui vont occuper les postes dont les révolutionnaires authentiques ont été arrachés.

Il se produit de plus en plus dans le parti une sélection des « conformistes ». L'Opposition est abandonnée par les sceptiques, les gens fatigués, les gens de peu de foi, les diplomates bon

27. Nous supposons que ces auteurs étaient des poètes.

28. Ponce-Pilate (Pontius Pilatus) est le procurateur de Judée qui « se lava les mains » d'une décision qu'il n'avait pas prise.

marché ou tout simplement ceux qui sont écrasés par leurs problèmes familiaux. Ils vont grossir le nombre des hypocrites et des cyniques qui pensent une chose et en disent une autre à haute voix. Certains justifient cela par la « raison d'Etat ». D'autres continuent à s'acharner sous le harnais, empoisonnés pour toujours qu'ils sont par l'impossibilité de s'exprimer dans leur parti. Entre-temps, Iaroslavsky et les autres fossoyeurs dressent les statistiques de la « bolchevisation ». La masse réelle des ouvriers, dans le parti et en dehors de lui, prend intérieurement ses distances de l'appareil, se replie sur elle-même, se durcit, devient amère. C'est là le processus le plus menaçant, le processus essentiel, décisif. Par-dessus tout, la fraction stalinienne travaille maintenant au bénéfice des mencheviks et des anarchosyndicalistes, préparant le terrain pour eux dans la classe ouvrière. C'est une tâche sans espoir que d'espérer garder les ouvriers liés à l'appareil en les autorisant à une cuillerée à thé d'auto-critique une fois par an. Seule l'Opposition qui lutte à mort non seulement contre le menchevisme et l'anarchosyndicalisme — cela va sans dire — mais aussi contre le centrisme stalinien et l'esprit officieux de l'appareil, peut exprimer les besoins et aspirations de la meilleure partie de la classe ouvrière en la gardant sous le drapeau de Lénine.

Vous avez certainement connaissance de l'affaire Malakhov²⁹ : pendant plusieurs années, ce membre de la commission centrale de contrôle se livra à des vols et reçut des pots-de-vin fabuleux. Cela arrive dans les meilleures familles, direz-vous. Incontestablement, un philistin enclin à la philosophie se tirera toujours d'une mauvaise passe par une banalité. Je me risque à dire cependant que la commission centrale de contrôle, *telle qu'elle fut conçue*, est une famille trop distinguée et le « mouton noir » y est resté trop longtemps pour que cette explication puisse être retenue. Autre chose. Le trust de la Kardo-Lenta³⁰, au moins ses dirigeants, devaient connaître les exploits de Malakhov. Certainement, ceux qui étaient liés avec lui dans la vie quotidienne devaient les connaître aussi. Est-il possible que Malakhov n'ait eu ni amis, ni relations, ni intimes dans la commission centrale de contrôle ? En ce cas, comment a-t-il pu entrer dans un organisme aussi important ? Il n'y est pourtant

29. *Malakhov* était un membre de la commission centrale de contrôle, réputé pour sa violence contre l'Opposition.

30. Kardo-Lenta était un trust du textile où Malakhov exerça ses activités.

pas tombé du ciel ? Il y avait donc ceux qui savaient et qui se taisaient et ils étaient assez nombreux. Collègues et collaborateurs se tenaient cois : les premiers en bénéficiaient, les autres avaient peur. Ils avaient même doublement peur puisque Malakhov était membre de la commission centrale de contrôle. Il pouvait influer sur le destin des gens. Voilà pourquoi Malakhov a pu si longtemps voler avec autant d'ingéniosité et de succès : précisément parce qu'il était membre du tribunal suprême jugeant la morale du parti. C'est la dialectique du bureaucratisme !

Or savez-vous que ce même Malakhov nous a jugés et exclus, nous, les Oppositionnels ? Entre un pot-de-vin de plusieurs milliers de roubles et une orgie avec des spéculateurs, il prenait part au jugement contre Rakovsky, I. N. Smirnov, Préobrajensky, Mratchkovsky, Serebriakov, Mouralov, Sosnovsky, Beloborodov, Radek, Grünstein³¹ et bien d'autres et les a trouvés « traîtres à la cause du prolétariat ». Malakhov a aussi exclu Zinoviev et Kamenev, et, quand ils se sont « repentis », les a pardonnés et les a envoyés travailler à Centrosoyuz. Quel tour prend la dialectique !

Je ne doute guère que, quand Rakovsky ou Mratchkovsky étaient jugés « traîtres au prolétariat », c'était Malakhov qui faisait les commentaires les plus sanguinaires. Dès le XIV^e congrès, comme je siégeais au présidium, j'ai remarqué pour la première fois Moiseienko³². Il avait été placé dans la première rangée avec quelques autres ventriloques d'Ukraine pour saboter de leurs hurlements les interventions des Oppositionnels de Leningrad. J'ai formulé une hypothèse à mon voisin Kalinine³³ :

31. Khrustian G. Rakovsky (1873-1941), révolutionnaire internationaliste, ami de Trotsky, ancien chef de l'administration politique de l'Armée rouge, ancien chef du gouvernement d'Ukraine, ancien ambassadeur à Londres, puis Paris, était déporté à Saratov. I.N. Smirnov était à Novo-Bajazet, Préobrajensky à Uralsk. Sergéi V. Mratchkovsky (1886-1937), vieux bolchevik, né en prison, avait été l'un des chefs de l'Armée rouge. Il était déporté à Veliki-Ustiuk. Leonid P. Serebriakov (1890-1937), métallo, bolchevik en 1905, secrétaire du C.C. puis commissaire aux transports, avait envoyé à Trotsky une carte postale d'Omsk sur la route de la déportation. Lev S. Sosnovsky (1886-1937), militant depuis 1904, journaliste populaire talentueux, se trouvait à Barnaul. Beloborodov était déporté à Ust-Kulom, Radek à Tomsk. Karl I. Grünstein (1880-193?) bolchevik en 1904, commissaire d'armée, chef de l'école de l'Air et secrétaire de la société des anciens bagnards politiques, était déporté à Tcherdyne avec sa femme Rebecca Achkenazi.

32. Nous ne savons de Moiseienko que ce qui en est dit ici par Trotsky.

33. Mikhaïl I. Kalinine (1875-1946), vieil ouvrier à tête de paysan était le président de l'exécutif des soviets, c'est-à-dire le chef de l'Etat et ses sympathies allaient plutôt à la droite.

« Je ne sais pas pourquoi il fait autant de zèle ; je me demande s'il n'a pas quelque chose à se reprocher. » A l'époque, ce n'était qu'une intuition bien vague, une « hypothèse de travail » pour ainsi dire, mais la vérification vint ; il s'avéra qu'en fait Moiseienko qui a enrichi les procès-verbaux des réunions et des plénum de phrases ordurières lancées contre l'Opposition, appartient en réalité à la même religion malakhoviste. Plus d'une fois, ces dernières années, en me fiant à la même intuition psychologique, j'ai réussi à toucher le fond des choses. Si un apparatchik braille avec trop d'arrogance, ment, calomnie et brandit le poing contre l'Opposition, dans neuf cas sur dix, c'est un Malakhoviste qui bliffe pour détourner l'attention de ce dont il est coupable. Voilà ce que c'est que la dialectique...

Vous avez l'audace d'affirmer qu'il en est et qu'il en restera toujours ainsi. « Cela n'a pas commencé avec nous. Cela ne finira pas avec nous. » Eh bien, non ! *Nous* avons commencé, ou plus exactement *vous*, c'est-à-dire le régime du parti que vous soutenez. C'est le régime auto-suffisant du bureaucratisme, *brutal et déloyal*³⁴. Vous souvenez-vous de celui qui a donné cette définition ? Ce n'était pas un moraliste impuissant, mais le plus grand révolutionnaire de notre siècle. Un régime *déloyal* — c'est le pire des dangers. Bien entendu, nous ne reconnaissions pas de normes de moralité immuables ou imposées du dehors. La fin justifie les moyens. Mais la fin doit être une fin de classe, une fin historique, révolutionnaire. Pour cela les moyens ne peuvent pas être déloyaux, malhonnêtes ou répugnantes. Parce que la déloyauté, la mauvaise foi et la malhonnêteté peuvent temporairement provoquer d' « utiles » résultats, mais sapent en réalité la base de la puissance révolutionnaire de la classe et la confiance intérieure de son avant-garde s'ils sont employés pendant trop longtemps. Et l'on passe ainsi des citations truquées et de la suppression de documents authentiques à l'officier de Wrangel ou à l'article 58. Encore une fois, ce dont il s'agit ici, c'est de politique, avant tout de préserver le « prestige » politique qui a été secoué par toute une série de fiascos opportunistes. Bien entendu, dans l'affaire de la Kardo-Lenta, l'enjeu est moindre et les moyens en proportion de l'objectif, sont différents. Mais les Malakhov de la Kardo-Lenta se protègent en regardant les autorités droit dans les yeux et en

34. Ces deux adjectifs sont ceux qui sont employés par Lénine dans son Testament pour caractériser le comportement de Staline.

leur disant : « Regarde, je n'hésiterai pas à donner ma vie pour toi, mais toi, protège-moi aussi ! » La graine de la brutalité et de la déloyauté, quand on la sème aussi méthodiquement, finit par germer. Qui sème l'officier de Wrangel récolte Malakhov. Et s'il n'en poussait qu'un seul ! Mais cette récolte donne cent fois, mille fois plus.

Lorsque vous aurez pensé à tout cela et quand vous l'aurez compris, nous pourrons alors parler l'un avec l'autre différemment.

Puisque vous avez manifesté autant d'intérêt pour ma situation vis-à-vis du parti, permettez-moi de m'intéresser un peu à la vôtre. Vous parlez continuellement du parti et de sa majorité. Mais les idées que vous-même exprimez sont celles d'une fraction clandestine. Vous accusez le comité central de s'engager sur la voie « trotskyste » de l'industrialisation. C'est la voix de la fraction « rykoviste », la fraction de droite. Vous assurez que, en matière de politique agraire, le comité central a parlé le langage de l'Opposition au début de l'année. Ce sont les termes même de Rykov. Vous pensez que des aventures comme Dnieprostroj constituent « une destruction criminelle de nos ressources ». Mais c'est le comité central, c'est-à-dire sa majorité, qui est responsable de ces aventures. Les mesures extraordinaires appliquées à la campagne ont ébranlé la *smytchka* entre les paysans et les ouvriers pour des années, selon vous. Donc la politique de la majorité actuelle du comité central ne vaut rien. En d'autres termes, vous sapez ouvertement la direction du parti. Seulement votre travail de sape conduit à *droite*, dans l'esprit de ces hommes politiques que Staline a commencé à désigner de façon vague par le terme de « philosophes paysans ». J'ignore si vous appartenez officiellement à cette fraction. Mais aucun adulte ne doutera que votre lettre est profondément imprégnée des opinions et de l'état d'esprit de ce groupe et qu'elle est tout à fait *oppositionnelle*, c'est-à-dire *oppositionnelle de droite*. Vous êtes un rykoviste. En tant que rykoviste, vous attaquez l'Opposition, mais vous visez Staline. Comme dit le proverbe : « Frappe l'un pour blesser l'autre ! »

Comment vous représentez-vous donc le développement des relations à venir entre la fraction rykoviste des « philosophes paysans », profondément enracinés dans le pays, et la fraction stalinienne du juste milieu qui tient l'appareil dans ses mains ?

La polémique secrète de Staline contre Froumkine³⁵ rappelle les premiers pas de la lutte entre les gauches et le bloc centre-droite. Officiellement, bien entendu, règne une unanimité totale. On dit que la preuve de cette unanimité, c'est que les autorités ont même distribué au congrès³⁶ une note aux délégations expliquant que les rumeurs concernant de « préten dues » divergences au sein du bureau politique, étaient des inventions des « trotskystes ». Mais ce n'est là qu'une copie d'écoliers singeant des modèles plus illustres. En avril 1925, le comité central envoya à toutes les organisations du parti une circulaire assurant que les rumeurs sur des divergences à propos de la question paysanne entre gens du « noyau léniniste » étaient mises en circulation par les mêmes « trotskystes ». Ce n'est cependant que par circulaires que la majorité des Oppositionnels apprirent que les divergences étaient plutôt sérieuses puisqu'elles exigeaient d'être démenties de cette façon. L'auteur de la circulaire, je le rappelle, était Zinoviev, qui devait quelques mois plus tard signer des documents de nature très différente. Ne pensez-vous pas qu'ici aussi l'histoire pourrait se répéter un peu ? Un homme intelligent a dit un jour que, quand l'histoire se donne la peine de se répéter, elle remplace habituellement le drame par la farce ou au moins introduit des éléments de farce.

Il faut dire qu'aussi dramatique que soit la situation générale, le rabâchage des déclarations sur le monolithisme résonne comme une pitoyable comédie plutôt piteuse, à laquelle personne ne croit, ni les spectateurs, ni les acteurs. C'est d'autant plus vrai que le dénouement va se produire dans quelques mois. La fraction des « philosophes paysans » est forte dans le pays, mais elle a peur du parti et de son noyau prolétarien. Elle ne parle pas à voix haute, en public au moins. Jusqu'à présent, les thermidoriens ne prennent cette liberté que dans des conversations ou des lettres privées, la vôtre par exemple.

Je ne sais pas si la lutte va éclater au grand jour dans un proche avenir ou si pour le moment elle va se développer tranquillement à l'intérieur du régime bureaucratique monolithique. C'est aussi la raison pour laquelle je ne me charge pas

35. Moisei I. Froumkine (1878-1939), statisticien, militant depuis 1898, était vice-commissaire aux finances et fut d'abord le pseudonyme de la droite dans les attaques lancées contre elle par Staline.

36. Il s'agit du congrès de l'I.C.

de deviner ce que sera la majorité à la prochaine étape. Est-ce que vous, de votre côté, vous vous engagez à vous aligner avec la « majorité » quelle qu'elle soit, même si elle a ébranlé la *smytchka* entre paysans et ouvriers pour des années ? Ou avez-vous l'intention de lutter sérieusement contre la super-industrialisation, même au risque d'un changement brusque dans le lieu de votre résidence ? Car les Iaroslavsky veillent. Ils ont entre les mains beaucoup de ressources, pas dans le domaine des idées, bien sûr, mais des ressources qui, à leur façon, sont également efficaces, pour le moment du moins. Ils vont essayer de vous étrangler tout en menant en substance votre politique, bien que seulement en paroles. Et sur cette voie, contre vous ou même avec vous, ils pourraient peut-être espérer un complet succès si l'Opposition n'existe pas. Mais elle existe ; et vous aurez plus d'une occasion de vous en rendre compte.

Vous allez me demander : « Mais quelles sont donc vos conclusions ? » Nous avons exposé ailleurs les conclusions essentielles et je ne les répéterai pas ici. Mais je vais tirer ici des conclusions partielles.

Le régime existant dans le parti ces quelques dernières années, a amené pour ainsi dire le parti tout entier dans un état d'illégalité. La fraction stalinienne décide clandestinement de toutes les questions importantes du parti. Votre fraction, celle de Rykov, opère aussi par ces méthodes clandestines. Quant à l'Opposition, il n'est pas nécessaire d'en dire quoi que ce soit. C'est à cause de toute cette situation que l'Opposition existe. Les seules âmes droites qui tiennent encore à la légalité sont probablement Zinoviev et Safarov. Mais s'ils sont des saints, qui sont donc les pécheurs ? Alors, ne devrions-nous pas restaurer le parti dirigeant à une condition de légalité par un effort commun ? Comment, me demanderez-vous. Très simplement : en rendant ses droits au parti.

Il faut commencer par réduire considérablement, d'environ 1/20 le budget du parti qui a grandi de façon monstrueuse et qui est devenu la base financière de l'arbitraire bureaucratique qui est dominant dans le parti. Le parti doit avoir un budget strictement contrôlé et rendant des comptes. Les dépenses révolutionnaires secrètes doivent être vérifiées chaque année par une commission spéciale du congrès.

Il faut organiser les préparatifs du XVI^e congrès pour qu'à la différence du XV^e, du XIV^e et du XIII^e, ce soit un congrès du parti et pas de l'appareil fractionnel. Avant le congrès, le parti

LÉON TROTSKY

devrait pouvoir entendre toutes les fractions dans lesquelles il a été dispersé par le régime de ces dernières années. Les siffleurs, les perturbateurs et les fascistes doivent d'un commun accord être envoyés au travail dans les nouvelles fermes d'Etat, mais sans leur appliquer l'article 58³⁷. Comme il y a encore bien du chemin à faire avant d'arriver à une vraie libération du parti, il faut introduire le vote secret dans toutes les élections en vue du XVI^e congrès.

Ce sont là des propositions strictement pratiques. Sur la base de ces propositions, nous sommes même prêts à négocier avec la droite, parce que la réalisation de ces pré-conditions élémentaires de principe du parti donnerait au noyau prolétarien la possibilité de demander des comptes non seulement aux droitiers, mais aussi aux centristes, à savoir le principal soutien et protection de l'opportunisme dans le parti.

Telles sont quelques-unes des conclusions sorties de façon inattendue de... Dnieprostroi.

37. C'est en vertu de l'article 58 du Code Pénal qu'étaient prises les décisions de déporter les oppositionnels, jugés ainsi coupables d'activités contre le régime.

[LE VI^e CONGRÈS ET LES TÂCHES DE L'OPPOSITION]¹

(18 septembre 1928)

Cher Ami,

Nous avons reçu presque tous les comptes rendus de presse du congrès. Il manque encore les thèses du rapport pourri de ce pourri de Kuusinen. Ils sont évidemment en train de ruminer ces thèses pour leur donner une apparence plus « exaltante ». Le tableau général du congrès est de plus en plus clair, mais cela ne le rend pas rassurant. Le tranchant du congrès n'était évidemment pas le programme éclectique, élaboré à la hâte, qui devra être révisé de fond en comble, mais la résolution sur l'Opposition². Nous ne nous attendions pas à plus. Il était clair pour nous que la direction essaierait de sceller son travail sous la plus lourde des « pierres tombales ». Maintenant cette tentative a été faite. La prédiction est devenue un fait. Il faut en tirer des conclusions.

Dans ma lettre précédente, j'ai fait quelques remarques générales concernant le congrès. Je voudrais maintenant les

1. Lettre à un destinataire inconnu (T. 3134), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library. Probablement circulaire.

2. La résolution sur l'Opposition, présentée par le Bulgare Vassil Kolarov, comprenait quatre points. Le premier déclarait l'incompatibilité entre l'adhésion à l'Opposition trotskiste et la propagande pour ses idées avec la qualité de membre du parti bolchevique. Il affirmait que le groupe trotskiste russe s'était « objectivement transformé en organe de lutte contre le pouvoir soviétique » et que son exclusion était donc « juste et inévitable ». Le second point répondait à la demande de discussion des oppositionnels qu'il était « superflu de discuter avec des ennemis de l'I.C. du contenu politique contre-révolutionnaire de la Plate-forme trotskiste après que l'ensemble des membres de tous les partis communistes ont à plusieurs reprises nettement repoussé ce point de vue ». A la protestation contre les déportations, le troisième point répondait : « Les sanctions prises par les organes du pouvoir soviétique contre certaines personnes exclues du parti sont des mesures de défense de la dictature du prolétariat absolument imposées par la nécessité révolutionnaire. » Le dernier point ratifiait les exclusions...

LÉON TROTSKY

compléter. Bien entendu, nous ne parlons pas ici d'un bilan approfondi. Cette tâche exigera un gros travail de nous tous, car il faudra dire tout ce qu'exigent les intérêts du mouvement communiste, mais que le congrès n'a pas dit. Je voudrais ici me borner à ce qui me semble des remarques indiscutables qui découlent de la résolution centrale du congrès sur l'Opposition.

Quel était le plan de la direction vis-à-vis de l'Opposition à la veille de l'« ère » de répression ? Eliminer l'Opposition d'un seul coup sec. « Nous excluerons les dirigeants, une centaine de personnes, nous en exilerons vingt, et tout sera fini. » Une erreur typique des bureaucrates : la surestimation du pouvoir de l'appareil d'influencer les événements.

Il y avait une partie supplémentaire de ce plan qui était délibérément provoquante par elle-même : utiliser répression et calomnie pour amener les dirigeants de l'Opposition à faire des déclarations ou des actes qui, même après coup, « justifieraient » les représailles contre eux aux yeux des masses ouvrières et dresseraient une infranchissable barrière entre l'Opposition et le noyau prolétarien du parti.

Aucune des parties de ce plan n'a été réalisée. Il y a eu des milliers d'exclusions, des centaines d'arrestations et de déportations. Mais la fin n'est pas en vue, car l'Opposition continue à avancer dans ce qu'elle dit et écrit. Les capitulations n'ont eu qu'un caractère purement individuel. D'en bas affluent des éléments neufs. D'un autre côté, la provocation même n'a pas marché. L'Opposition n'a pas pris la voie de « l'ultimatum » envers le parti, ne lui a pas tourné le dos, et, quand le cours à gauche a été projeté, a dit : « Nous sommes en toute honnêteté prêts à aider le parti, c'est-à-dire le noyau prolétarien, à transformer cela en vrai cours bolchevique. »

Suivit alors le tournant à droite de juillet qui révéla combien le conciliationnisme était tout à fait malsain et qui rendait tout à fait sans espoir la perspective d'écraser les rangs de l'Opposition et d'isoler sa direction.

Telles étaient les conditions dans lesquelles le congrès s'est réuni. Dans la colonne « débit » du C.E.I.C. il y avait : les plus brutales défaites à l'échelle mondiale, les grossières erreurs de calcul découlant d'une ligne fausse, la nécessité à la veille du congrès de tourner convulsivement en France et en Grande-Bretagne dans la direction de l'Opposition, le zigzag aller-retour en politique intérieure — comme sur ordre — exactement à la veille du congrès (ce zigzag février-juillet ressemble terriblement à un diagramme pour illustrer la plate-forme de l'Opposi-

tion). Il s'était développé une situation très défavorable pour le comité central du P.C.U.S. Seule une direction *forte* et *ayant de l'autorité* capable de réfléchir sur l'avenir aurait pu se retourner, c'est-à-dire rouvrir la porte à l'Opposition et corriger ainsi l'erreur du XV^e congrès du parti qui n'avait nullement produit les résultats escomptés. Mais ce comité central faible, politiquement compromis, dépourvu d'autorité morale, avait besoin de mesures « fortes ». Ce qui a été arraché au congrès par les méthodes de gros bras de Boukharine, Kuusinen et Manouilsky, une triade qui personnifie tous les types de faiblesses, était à sa façon tout à fait symbolique. L'imprudente résolution sur l'Opposition est l'expression la plus claire de la faiblesse et de la faillite idéologique de la direction.

Il existait une autre circonstance qui réclamait une décision « irréversible ». Dans le parti et la classe ouvrière s'était élevée une vigoureuse protestation contre les déportations qui transforme la célèbre « autocritique » en demi-comédie et demi-provocation. La direction, dépourvue de toute autorité, cherche quelque chose pour se cacher derrière en prévision de la vague grandissante de protestation : « Jusqu'au prochain congrès, veulent-ils dire, on ne peut rien faire. » Tout le monde sait pourtant que l'expérience des quatre dernières années a montré que, quand il le faut, on annule plus facilement une décision d'un congrès du Comintern qu'une décision d'un comité exécutif d'un soviet de province.

Il reste une question : comment le congrès a-t-il accepté une telle décision ? Et cette question a un aspect double : (1) la composition et le niveau du congrès, et (2) la situation dans laquelle il s'est tenu.

Ils ont dit au congrès : « Le destin du Comintern dépend de celui de l'U.R.S.S. et ce dernier est lié à la direction du parti au pouvoir ; soutenez jusqu'au bout cette direction, fermez les yeux et votez. »

Si le VI^e congrès s'était haussé à la hauteur de ses tâches, s'il avait pris en compte les leçons du V^e congrès, quand le groupe Zinoviev avait déjà réalisé ce type d'expérience sur le Comintern, il aurait compris que sa tâche n'était pas de sauver « le prestige » d'une direction donnée, mais d'aider le parti dirigeant à rétablir une direction capable de faire face à ses tâches historiques. Mais c'est là qu'apparaît la question du Comintern lui-même et le niveau du VI^e congrès. Dans quelle condition a-t-il émergé du laboratoire droite-centriste des cinq dernières années ?

Nous apprenons finalement dans le rapport de Piatnitsky qu'il y a quatre millions de membres dans le Comintern. Là-dessus, 1 750 000 dans les partis et 2 250 000 dans la jeunesse communiste. Au premier coup d'œil, ces chiffres ne paraissent pas trop décourageants. Mais il apparaît bientôt clairement que, sur le total de membres des partis, l'U.R.S.S. compte pour 1 200 000, de sorte que, dans tous les partis restants dans le monde, il y en a moins de 600 000. Dans la Jeunesse communiste en U.R.S.S., les effectifs ont dépassé deux millions, de sorte que dans les autres pays du monde, les jeunes communistes ont moins de 200 000 membres. Ainsi, tous les partis du monde capitaliste comptent pour un tiers environ du Comintern, tandis que le V.K.P. représente les deux tiers. La Jeunesse communiste hors d'U.R.S.S. constitue le douzième de l'Internationale de la jeunesse communiste. Le dernier chiffre est absolument catastrophique : le progrès du mouvement, le progrès des idées révolutionnaires se mesure toujours à l'afflux de jeunes. Car la jeunesse — il n'y a pas d'offense pour les bureaucrates et les philistins — est le baromètre de sa classe. Si on garde à l'esprit les chiffres ci-dessus sur le Comintern et l'Internationale des jeunes, qui ont finalement été donnés pour que tout le monde entende, et le degré de leur profonde dépendance à l'égard du P.C.U.S., alors, il n'est pas difficile de comprendre comment le Comintern, dans sa composition actuelle, ne peut pas prendre de position indépendante vis-à-vis des directions successives du P.C.U.S.

Le fait est que les premiers congrès étaient incommensurablement plus indépendants à l'égard de la direction leniniste que le V^e congrès ne l'a été de la direction zinoviéviste ou le VI^e de Boukharine et Manouilsky. Il suffira de rappeler que, pendant le III^e congrès, Lénine, très inquiet, discuta avec moi (de façon « fractionnelle ») la question de la tactique à adopter au cas où nous serions en minorité dans ce congrès sur la question stratégique fondamentale du moment. Et ce danger nous menaçait réellement. Maintenant, Manouilsky ne court nullement le risque d'être mis en minorité. Pour obtenir un si bon résultat, il a fallu systématiquement, pendant cinq ans, désorganiser et écarter les dirigeants des partis communistes.

En Allemagne, le comité central Bandler a été écarté³.

3. Heinrich Bandler (1881-1967), ouvrier maçon à 16 ans, social-démocrate à 20 ans, membre éminent de la gauche, adhérent de la Ligue Spartakus, puis co-fondateur et à partir de 1920 dirigeant du V.K.P.D. Chef du parti allemand en 1923, il prit la responsabilité de battre en retraite et fut écarté du C.C. en avril 1924. Il était à l'époque encore membre du K.P.D.

Plus tard le comité central Maslow-Fischer a été exclu⁴. L'un et l'autre étaient loin d'être irréprochables. On n'aurait pu construire à partir d'eux une direction que sur la base d'un processus d'une longue expérience. Encore l'un et l'autre étaient-ils bien supérieurs au comité central de Thälmann.

En France, les noyaux de plusieurs comités centraux ont été exclus — Loriot, Souvarine, Rosmer, Monatte, Treint, Suzanne Girault⁵ et autres. En France aussi un comité central ne pourrait être formé que comme résultat d'une sérieuse sélection de parti sur la base de sa propre expérience et avec l'appui attentif et réfléchi du Comintern. Le comité central actuel dirigé par Sémard est infiniment au-dessous de celui qui l'a précédé.

En Belgique, à la veille du VI^e congrès, a eu lieu un véritable coup de Parti⁶, qui en a chassé le groupe fondateur d'Overstraeten⁷ autour de qui ce parti a été constitué. Vujovitch⁸

4. Ruth Fischer (1895-1961), épouse Friedländer, puis Golke, était depuis 1919 l'une des dirigeantes de la Gauche allemande, chef du parti entre 24 et 25 ; Isaak Tchereminsky (1891-1941), citoyen russe qui avait vécu sa jeunesse en Allemagne adhéra au K.P.D. en 1919 et devint un des dirigeants du K.P.D., sa vie personnelle étant liée, comme sa vie politique, à celle de Ruth Fischer. Tous deux avaient été mis à la tête du K.P.D. par la grâce de Zinoviev et en furent éliminés à l'initiative de Staline (« Lettre ouverte au K.P.D. du 1^{er} septembre 1925 »). Ils furent exclus du K.P.D. le 19 août 1926.

5. Fernand Loriot (1870-1932), tard rallié à la lutte contre la guerre, secrétaire du C.R.R.I. puis du comité de la III^e Internationale, trésorier du P.S. avait été dirigeant du P.C. et passa à l'Opposition en 1923, avec Paz, soutenant au début *Contre le Courant*. Il quitta le P.C. en 1926 et redevint syndicaliste. Boris Lifshitz, dit Souvarine (1895-1984), ouvrier bijoutier, puis journaliste, militant du P.S. fut l'animateur de la tendance pour la III^e (Comité de la III^e) dans ce parti, puis « l'œil de Moscou » dans le P.C. naissant. Il avait été exclu en 1924 pour sa solidarité avec Trotsky. Pierre Monatte (1881-1960), correcteur d'imprimerie, un des fondateurs de *La Vie ouvrière*, animateur de son « noyau » pendant la guerre, avait rejoint le P.C. début 1923 et en avait été exclu pendant la bolchevisation en 1924. Il dirigeait depuis octobre 1895 la revue « syndicaliste communiste » *La Révolution prolétarienne*. Albert Treint (1889-1971), instituteur, avait été l'homme de Zinoviev, secrétaire général en 1923 ; exclu pour sa solidarité avec Zinoviev début 1927, il avait fondé *L'Unité leniniste*. Suzanne Depollier dite Girault (1882-1973), qui vivait en Russie avant la révolution, avait marché avec Treint et été exclue comme lui, mais elle était en train de préparer sa capitulation.

6. Le terme de « coup de Parti » est employé ici par analogie avec coup d'Etat.

7. War van Overstraeten (1891-1981) avait été l'un des fondateurs du P.C. belge et en était le secrétaire général depuis 1921. En novembre 1927, il avait présenté au C.C. un rapport sur la répression en U.R.S.S. condamnant celle-ci : il avait eu 15 voix contre 15. Mais une conférence rapidement préparée par les hommes de l'I.C. l'avait mis en minorité avec un tiers des voix en mars 1928, et il avait été aussitôt radié.

8. Voja Vujovitch (1895-1938), serbe d'origine, un des fondateurs des J.C. France, puis dirigeant de l'I.J.C. (K.I.M.), était lié à Zinoviev. Mais il avait rejoint le groupe Safarov.

m'a dit qu'à la veille du V^e congrès, tout avait été fait pour renverser le groupe Overstraeten : mais il était si intimement lié au parti que même la direction Zinoviev n'a pas réussi à faire un « coup ». Maintenant le parti belge a volé en éclats et Overstraeten a été remplacé par Jacquemotte qui est sorti récemment de la social-démocratie⁹.

En Italie, l'unique direction sérieuse qui a été avancée était le groupe de Bordiga, véritable fondateur du parti¹⁰. Combien de fois ai-je entendu de la part de tant de Polonius le témoignage que Bordiga était un « vrai dirigeant » ? Maintenant on nous dit que le « bordiguisme » a été « surmonté », c'est-à-dire que la direction du parti a été raccourcie d'une tête, sinon pire. En Italie comme ailleurs on parie sur le bureaucrate obéissant et par conséquent médiocre. Mais le bureaucrate médiocre ne va pas conquérir le monde. Il est bien trop souvent occupé moins à conquérir le monde qu'à conserver son poste.

Et dire que Boukharine a été assez imprudent, pour des raisons qui lui sont propres, pour présenter précisément à ce congrès la citation d'une lettre inédite dans laquelle Lénine met en garde Zinoviev et Boukharine contre le fait que, s'ils excluent des gens intelligents, mais pas forcément obéissants, en les remplaçant par des « idiots obéissants »¹¹, ils vont à coup sûr ruiner le Comintern. Mais le plan même que Lénine soulignait dans sa lettre, présenté comme *reductio ad absurdum*, a maintenant été aux trois quarts réalisé. Maintenant précisément Šmeral¹² est un des personnages dirigeants du Comintern. L'expérience catastrophique de la « Journée rouge »¹³ a démontré ce que vaut la direction Šmeral du P.C. tchécoslovaque. « Qui nous a amené cet individu ? » me demanda un jour Lénine à propos de Šmeral, se souvenant que je connaissais bien la vie interne de la vieille social-démocratie autrichienne (j'ai vécu en

9. Joseph Jacquemotte (1883-1936), employé, dirigeant socialiste en 1921, avait fusionné avec le P.C. et était en 1927 l'homme de Moscou dans le P.C. belge.

10. Amadeo Bordiga (1889-1970), chef du courant gauche du P.C.I. qu'il avait dirigé jusqu'en 1926, avait laissé la place à Gramsci, arrêté peu après. Il était également en prison et pas exclu.

11. Boukharine cite une lettre de Lénine à Zinoviev et lui : « Si vous excluez tous ceux qui ne sont pas obéissants, mais qui sont intelligents, et que vous ne gardiez que les idiots obéissants, vous mènerez à coup sûr le parti à sa perte. »

12. Bohumír Šmeral (1880-1941), dirigeant « social-chauvin » de la social-démocratie tchèque, rallié après guerre, était membre du présidium de l'exécutif.

13. Le 1^{er} août 1928 avait été décrété « journée rouge » par l'I.C. et fut partout un échec.

Autriche de 1907 à 1914). « Šmeral ne s'est finalement retrouvé communiste, répondis-je que parce que, pendant la guerre, avec Renner¹⁴, il avait tout parié sur la monarchie des Habsbourg et pas sur une république tchèque. Quand la république a été néanmoins formée, il s'est trouvé dans une position désespérée face à "l'opinion publique" et a donc acheté un billet de train pour Moscou. » « C'est très, très vraisemblable », répéta Lénine en réponse à mon explication. Maintenant, devenu un des principaux dirigeants du Comintern, Šmeral est en train d'exclure Rakovsky, Radek et autres. Mais il reste exactement le même Šmeral et les événements le démontreront.

Le social-démocrate provincial Kuusinen, qui a poignardé en 1918 la révolution finlandaise et n'a rien appris de cette expérience ; Rafès¹⁵, ancien ministre de Petlioura¹⁶ et maintenant « directeur » de la révolution chinoise ; Martynov, qui se passe de références — voilà les responsables permanents centraux et inspirateurs quotidiens du Comintern. La politique du recul est inévitablement liée à l'appui sur des personnages de second ordre.

Les Thälmann, Sémard, Jacquemotte, Šmeral, Ercoli¹⁷ et consorts connaissent bien entendu leur propre faiblesse et savent que — comme résultat de la lutte pour l'auto-préservation dans la direction du P.C.U.S. — les groupes solides dans tous les partis ont été expulsés des postes dirigeants et même du Comintern. Ces dirigeants fraîchement nommés comprennent qu'ils ne peuvent conserver leurs postes qu'en accumulant les « mesures extraordinaires ». C'est pourquoi ils ont eux-mêmes « un intérêt matériel » dans des décisions qui ont l'air « irréversibles ». Ici leur faiblesse interne vient au secours de l'actuelle direction faible du P.C.U.S. Et le résultat est clair : faiblesse multipliée par faiblesse a donné au VI^e congrès la trompeuse apparence de « la force d'airain ».

14. Karl Renner (1870-1950), juriste, était le chef de la droite social-démocrate et fut le premier chancelier de la République autrichienne.

15. Moisei G. Rafès (1883-1938), fils de bourgeoisie juive, dirigeant du Bund de 1912 à 1917, collabora cette année avec le Directoire d'Ukraine ; dirigeant du Kombund, entra ensuite chez les bolcheviks et fut commissaire politique pendant la guerre civile ; ensuite secrétaire de la section agit-prop au secrétariat de l'I.C.

16. Semion V. Petlioura (1879-1926), ancien socialiste, chef des forces armées du Directoire avait détenu puis perdu le pouvoir en Ukraine et s'allia à Pilsudski en 1920 pour le reprendre.

17. Ercoli était le pseudonyme de Palmiro Togliatti (1893-1964), un ancien de l'*Ordine nuovo* dont la position s'était affirmée dans le P.C.I. après l'arrestation de Gramsci.

On a beaucoup parlé au congrès de la disproportion entre l'influence politique des partis communistes et leur importance numérique. Dans la mesure où existe une telle disproportion (et elle est grossièrement exagérée afin de dissimuler la terrible faiblesse numérique des partis communistes), cela exige explication. Le fait est qu'il y a une disproportion fondamentale entre les tâches et possibilités du Comintern d'un côté, et le caractère de sa direction, de l'autre. Le Comintern vit sur le capital accumulé par la révolution d'Octobre. La poussée des masses vers le communisme est grande (bien que son augmentation ne soit pas continue, contrairement aux descriptions des fonctionnaires optimistes). Les contradictions objectives poussent les masses vers le communisme. Mais le cours erroné, le régime au-dessous de tout, les fanfaronnades bureaucratiques, le refus et l'incapacité d'apprendre des bureaucrates, le remplacement de la vie idéologique par les ordres — telles sont les raisons de la stagnation et même du déclin patent des effectifs et, dans de nombreux cas, de l'influence politique des partis communistes.

On ne connaît que trop la difficulté qu'il y a à former un authentique cadre de direction. La société bourgeoise s'est sauvée, après la guerre impérialiste, avant tout parce que le mouvement révolutionnaire n'avait pas de partis communistes à la hauteur et, deuxièmement, parce que ces partis communistes avaient des directions qui n'étaient pas suffisamment mûres. Des rengaines complètement fausses et simplement stupides circulent maintenant pour expliquer que le problème n'est pas celui des dirigeants, mais des masses et que nous mettons nos espoirs dans les « directions collectives », etc. Cette façon d'opposer dirigeants et masses n'a rien à voir avec le marxisme. Le prolétariat avait besoin de Marx et Engels et de Lénine. Aucun collectif bureaucratique de parti n'aurait pu tenir leur place. Il a pris plus d'une semaine et même plus d'un mois à la II^e Internationale pour produire des dirigeants comme Bebel, Jaurès, Victor Adler¹⁸, etc. Ce n'est pas par hasard que, pendant la guerre impérialiste, et même partiellement avant la guerre, des gens comme Loriot, Monatte, Rosmer, Souvarine, Bandler, Bordiga, Overstraeten, etc., sont arrivés au premier plan. On peut les mettre dans un coin et leur faire faire des bêtises. Mais il est impossible de les remplacer par le départe-

18. August Bebel (1840-1913) avait fondé et dirigé sans partage le parti social-démocrate allemand ; Jean Jaurès (1859-1914), orateur, parlementaire, avait donné au socialisme français sa dimension de masse. Victor Adler (1852-1918) était le Bebel de la social-démocratie autrichienne.

ment d'organisation de Piatnitsky. Après tout, l'écrasante majorité des délégués au VI^e congrès — c'est-à-dire les élus des élus — sont venus au communisme (pour la plupart de la social-démocratie) *après* la révolution d'Octobre et nombre d'entre eux dans les toutes dernières années. Une majorité des délégués, 278 personnes, ont été présents pour la première fois à un congrès communiste. La politique qui consiste à miser sur le bureaucrate est complétée par celle qui consiste à miser sur l'inexpérience, l'impréparation, l'immaturité et la confiance bête. Tout cela passe par une « direction collective ». Mais au-dessus de ce « collectif » atomisé s'élève le pouvoir d'un seul homme qui ne repose pas sur la représentation de la ligne juste, mais sur l'appareil.

Par sa politique et son régime au cours des dernières années, le Comintern a systématiquement frayé la voie à la social-démocratie, l'a aidée à se renforcer et a rendu d'immenses services au conseil général du Trades Union Congress et à Amsterdam. Quand nous le soulignons, ceux qui perpètrent ce crime historique osent parler de notre « déviation social-démocrate ». *La social-démocratie ne peut pas rêver de meilleures aides que ceux de la direction actuelle.* Si l'on suit ce cours, il n'y a pas d'issue. Mais l'exclusion de l'Opposition n'a fait que renforcer ce cours.

La décision « irréversible » du VI^e congrès démontre jusqu'où les choses sont allées, comme le char est embourbé et la profondeur nécessaire au mouvement venu d'en bas pour arracher le Comintern au marais et le remettre sur la route — à travers une lutte ouverte, systématique et irréconciliable contre la direction officielle.

Dans des circonstances difficiles, il n'y a rien de plus dangereux que les illusions, que d'enjoliver la situation, que le conciliationïsme à bon marché ou de compter aveuglément sur le « cours objectif des événements ». Si l'Opposition n'apporte pas toute l'aide nécessaire à ce cours objectif des événements, avec toute son énergie, en pleine conscience de sa responsabilité, alors elle ne sera plus qu'une pitoyable valve de secours pour les bureaucrates centristes qui mènent à la ruine le Comintern et la révolution d'Octobre.

Un processus de mouvement vers la gauche des masses travailleuses d'Europe pourrait être d'une signification décisive pour le rythme de nos succès à l'intérieur de l'U.R.S.S., et, si on le considère d'un point de vue plus général, de tout le destin de

la dictature prolétarienne. Nous nous attendions à un tournant intérieur à droite après le XV^e congrès du parti. C'était une erreur partielle de notre part, de caractère tout à fait secondaire, dans le cadre d'une prédition d'ensemble juste. Après le Congrès du parti se produisit au contraire un zigzag à gauche qui dura presque une demi-année, bien que celui qui a été pris sur l'arène internationale ne soit pas encore terminé aujourd'hui. Le « gauchisme » a très vraisemblablement atteint son apogée en février comme le montrent non seulement l'éditorial de la *Pravda* de février, mais les décisions du plénum de février du C.C. Il y a le lien le plus étroit entre les deux. La première phase du mouvement à gauche des travailleurs en Europe a déjà une fois pour toutes rendu impossible la politique Staline-Martynov de « front unique »¹⁹ pour le parti communiste. Les louanges qui provenaient régulièrement de la social-démocratie et de la bourgeoisie pour le « réalisme » de Staline étaient embarrassantes pour la position communiste officielle. Il fallait prouver que l'Opposition n'avait pas été exilée parce qu'elle était « à gauche ». Cette exigence sectaire et fractionnelle a coïncidé avec l'exacerbation de la crise de la collecte de grain. On aurait pu trouver une issue rapide à la crise à droite, en commençant « juillet » en février. Comme nous l'avons dit, c'est ce à quoi nous nous attendions, sous-estimant dans une certaine mesure les difficultés que nous avions nous-mêmes créées pour un tournant à droite. En outre, nous n'avons pas fait suffisamment attention aux besoins « internationaux » conjoncturels du groupe centriste dirigeant, lesquels étaient grandement intensifiés par le mouvement à gauche des travailleurs d'Europe, particulièrement à la veille du Congrès.

La politique intérieure de la direction et sa politique internationale en février étaient de la même nature, essentiellement *centriste de gauche*. En juillet apparut une divergence : la politique intérieure tournait à droite tandis que le cours du Comintern demeurait centriste de gauche, combinant en lui-même, comme d'habitude, toutes les nuances de l'opportunisme ouvert à l'ultra-gauchisme. C'est aussi ce qu'est le programme. Le lien qui continue entre le cours interne et le cours international c'est l'hostilité mortelle à la gauche, à l'aile authentiquement bolchevique, qui trouve son expression dans la résolution

19. L'expression, « la politique Staline-Martynov de front unique » est une dérision, puisque « front unique » signifie « front unique ouvrier » alors que cette politique est une politique d'alliance avec certains secteurs bourgeois.

d'une importance cruciale du congrès au sujet de l'Opposition.

Le VI^e congrès, en dépit de tout le travail de préparation, de sélection et de camouflage, en dépit de l'unanimité obligatoire, a révélé un processus de différenciation qui s'approfondit à l'intérieur de sa couche dirigeante. Dans la période qui vient, ce processus s'approfondira en relation avec le cours général de la lutte de classe et le mouvement à gauche des masses travailleuses. La dualité de « juillet » par rapport aux cours intérieur et international va s'agrandir et devenir évidente à tous. Les groupes fractionnels dans le Comintern vont grandir et non faiblir. Tout cela créera une grande réceptivité dans l'avant-garde prolétarienne pour nos idées aussi bien que nos mots d'ordre. Le VI^e congrès n'a pas conclu l'histoire de l'Opposition, mais en a au contraire entamé un chapitre nouveau et plus significatif.

Notre responsabilité première est de *comprendre* que nous représentons un courant international et que ce n'est qu'en cette qualité que nous avons le droit d'exister et d'escompter fermement la victoire. En rapport avec cela, il sera nécessaire, bien qu'ennuyeux, de s'occuper des toutes dernières découvertes du théoricien ultra-gauchiste V. M. Smirnov. Une lettre de lui, qui circule de la main à la main et que j'ai reçue il y a quelques jours, répand tellement l'odeur d'un safarovisme débridé qu'on a le naturel désir de la laisser de côté. Mais il y a dans cette lettre quelques points de principe qui sont profondément hostiles aux marxisme et exigent d'être élucidés dans l'intérêt des ouvriers révolutionnaires peu nombreux mais sains qui suivent encore Smirnov.

Dans sa lettre, Smirnov essaie de ridiculiser mon affirmation que les défaites de la révolution allemande, de la grève générale britannique, de la révolution chinoise, etc., sont « directement et immédiatement » — comme il l'écrit — reflétées dans notre prolétariat, y renforçant les tendances centristes. « Comment ? De quelle façon ? » demande notre critique ultra-gauche éperdu. Il semblerait qu'il n'y a pas là de problème pour un ouvrier révolutionnaire et encore moins pour un marxiste. Pendant longtemps, notre parti a entraîné les ouvriers à considérer la révolution d'Octobre comme une partie de la révolution mondiale et à escompter l'aide imminente des Allemands et des Britanniques qui ont un niveau supérieur de technologie et de culture. « Substituer » et « tenir » tels étaient nos mots d'ordre des premières années. En 1923, surtout la

LÉON TROTSKY

seconde moitié, l'attente de l'issue révolutionnaire en Allemagne a atteint son intensité maximale. Nos journaux, nos orateurs, ne parlaient de rien d'autre. Penser que l'attente de la révolution allemande n'a pas touché jusqu'à la moelle tout ce qui, dans notre classe ouvrière, était le plus avancé et le plus réfléchi, c'est considérer les masses avec le regard arrogant de l'ancien étudiant radical qui, au fond de son âme, pense qu'il n'y a que la négociation de la convention collective qui intéresse l'ouvrier. En fait, la question même de l'amélioration des négociations des conventions collectives pour les travailleurs était liée à la victoire du prolétariat allemand. L'écrasement de la révolution allemande a été un coup très sévère pour les ouvriers, qui a pesé lourd sur eux, a rejeté leurs espérances d'un changement de leur sort dans un avenir plus lointain encore. Il a renforcé l'étroite préoccupation pour des problèmes locaux d'emploi, a accru l'atomisation et la passivité et permis une régurgitation du chauvinisme, des activités cent-noirs²⁰, etc. Et c'est en réponse à cela (bien que pas à cela seulement, bien sûr) qu'est venue d'en haut la théorie du socialisme dans un seul pays.

Le bloc avec le conseil général a été longtemps cultivé comme un moyen de salut. Purcell était élu mécanicien d'honneur et bien d'autres choses. La grève générale britannique a soulevé de nouveau les espoirs de nos ouvriers — et les a à nouveau déçus. Tout cela a constitué un coup pour la conscience révolutionnaire des masses de la façon la plus directe et la plus immédiate. Une réaction psychologique profonde qui affecte les masses devient un facteur politique de grande signification. Les échecs à l'intérieur — le niveau de vie, le régime, les éléments grandissants de dualité de pouvoir — sont amplifiés par des coups de caractère international qui diminuent la vigueur du prolétariat en tant que classe.

La révolution chinoise, autant qu'on puisse en parler, à cause de ses dimensions massives, de son horizon et de sa durée, a de nouveau provoqué dans nos masses les attentes les plus tendues. Son horrible défaite a été ici une catastrophe intérieure. Peut-être invisible à un regard superficiel, elle n'en a pas moins été une vraie catastrophe pour le prolétariat²¹. Comment

20. Les « Cent-Noirs » étaient le nom donné par leurs adversaires à certaines formations d'extrême-droite, anti-sémites et nationalistes dont l'une des activités était les pogroms, massacres et violences contre les Juifs, voire les étudiants socialistes.

21. Il y avait eu désaccord entre Trotsky et Zinoviev. Zinoviev pensait en effet que la défaite de la révolution chinoise donnait *raison* à l'Opposition et la poussait en avant. Trotsky pensait que toute défaite l'atteignait.

ne pas le comprendre ? Comment ne pas le voir ? Comment concevoir une direction révolutionnaire incapable de tenir compte des profonds processus moléculaires qui se déroulent dans les masses elles-mêmes ?

Est-il possible cependant que cette direction pourrie soit une explication valable pour ces processus ? Seul un métaphysicien fataliste qui pense que la direction ne fait que « refléter » les processus à l'œuvre dans les masses pourrait l'affirmer. Le dialecticien sait que la direction, dans des limites larges certes, mais précises, affecte ces processus, peut les accélérer, les ralentir ou les détourner. On peut s'en rendre compte clairement à partir du simple fait que ces mêmes défaites en Grande-Bretagne, Allemagne et Chine, ont été les résultats immédiats d'une direction opportuniste. Les processus centrifuges à l'intérieur de la classe ouvrière, qui se sont accentués à cause des défaites, n'atténuent pas la responsabilité de la direction au moindre degré ; et ils ne nous libèrent pas, nous, les oppositionnels, de la nécessité de combattre activement les tendances hostiles, c'est-à-dire de la nécessité de nager contre le courant. Cependant, ces processus expliquent aussi les « succès » temporaires, et néanmoins durables, de la direction droite-centriste nationalement limitée et la possibilité même de « triomphales » défaites organisationnelles de l'Opposition. D'un autre côté, seule une claire compréhension du processus objectif à une échelle internationale (et les conséquences des défaites deviennent dans la conscience des ouvriers un facteur « objectif ») peut apporter l'orientation nécessaire pour la victoire sur le centrisme et les moyens les plus rapides possibles de surmonter les actuelles tendances profondément centrifuges de la classe ouvrière de l'U.R.S.S.

Bien sûr, la question ne peut être réduite uniquement aux effets des défaites du prolétariat étranger, qui, on l'a dit, ont une relation d'effet à cause avec notre politique intérieure. Notre Plate-Forme et une série d'autres documents de l'Opposition ont dépeint les changements sociaux et politiques intérieurs en U.R.S.S. comme constituant en même temps les causes et les effets de la politique dirigeante. En relation avec cela, il y a le problème que, par souci de concision, j'ai tenté de qualifier la mobilisation politique par la « tête » droites-centristes d'une queue consistant en éléments petits-bourgeois, bureaucratiques et de nouveaux propriétaires (surtout dans la lutte contre l'Opposition) qui auraient comme conséquence inévitable que la « queue » bourgeoise frapperait des coups de plus en plus

LÉON TROTSKY

sévères contre l'appareil centriste. En liaison avec cela, se trouve le problème du bureaucratisme soviétique. Et là aussi, V. M. Smirnov, exactement comme Safarov ou Slepkov²², essaie de découvrir chez nous le désir de dissimuler derrière l'« image » de la tête et de la queue, c'est-à-dire de cette représentation simplifiée, une sorte de moyen mnémonique, symbolisant les relations de classe que nous avons déjà analysées. Et il y voit une tentative de notre part d'abandonner l'analyse de classe. Cela ne frise-t-il pas la bouffonnerie ? Après tout, V. M. Smirnov a-t-il lui-même ajouté quelque chose à l'analyse faite par l'Opposition autre que sa propre toujours plus importante « abstraction du facteur international » ?

Une lettre exceptionnellement intéressante et significative du camarade Rakovsky au camarade Valentinov, datée du 2 août 1928, est consacrée à la question du mécanisme spécial de la dégénérescence et des méthodes de la direction sous la dictature, c'est-à-dire à des facteurs internes, « superstructuraux », mais *directement décisifs*²³. En un mot, cette lettre indique pour la recherche quelques sujets d'une importance exceptionnelle.

La question est cependant que les processus internes dans notre pays depuis la fin de la guerre civile ont eu un caractère évolutif. L'accumulation des changements est passée plus ou moins inaperçue. Les bouleversements dans le monde étaient, d'un côté, des chocs qui révélaient ou mettaient à jour « tout d'un coup » les changements qui s'étaient produits, y compris les changements idéologiques ; d'un autre côté, ces chocs accéléraient ou ralentissaient beaucoup le rythme du changement. Afin de comprendre l'interaction dialectique entre les facteurs « internes » et « externes », il suffit d'imaginer l'impact qu'une guerre aurait sur nos relations intérieures, quels changements politiques elle révélerait, quels réalignements de forces elle produirait.

L'histoire du groupe Centralisme démocratique, qui, en majorité, est composé de révolutionnaires fermes, a sa « dialectique » propre. Coupé de l'Opposition et obligé de se tourner sur lui-même idéologiquement à cause de l'inadéquation de ses

22. Aleksandr A. Slepkov (1900-1937), lycéen sympathisant des cadets au début 1917, avait rejoint les bolcheviks, puis était devenu, à travers ses études à l'I.P.R. un des plus brillants des intellectuels de l'entourage de Boukharine.

23. Cette lettre célèbre, publiée dans *Bulleten Oppositsii* n° 6 d'octobre 1929, est reproduite en traduction française dans les *Cahiers Léon Trotsky* n° 18, 1984, pp. 81-95.

forces dirigeantes, il a commencé à tourner le dos aux questions internationales. Quelques-uns de ses représentants nous ont directement accusés de « détourner » l'attention du peuple des problèmes internes aux questions chinoises. Aussi, les théoriciens de ce groupe, tombés dans l'introversion et le sectarisme tentent de faire, comme dit le proverbe allemand, de nécessité vertu. Maintenant V. M. Smirnov est allé jusqu'à refuser de comprendre *comment et par quelle voie* les défaites du prolétariat international peuvent avoir un effet sur notre prolétariat, c'est-à-dire refuse de comprendre pourquoi des succès révolutionnaires, aussi bien que contre-révolutionnaires, importants produisent toujours de puissantes ondes internationales, pourquoi la victoire de la révolution dans un pays encourage les révoltes dans d'autres pays et *vice versa*. On ne peut pas descendre plus bas le long de l'étroitesse d'esprit nationaliste ultra-gauchiste. Pour couronner le tout, après s'être reculé dans un coin, Smirnov a totalement perdu son équilibre spirituel, cherche à trouver dans une explication marxiste des processus à l'œuvre dans le prolétariat une « justification » pour le centrisme ou l'ouverture d'un chemin vers la capitulation. C'est déjà du pur safarovisme, quoique inversé, et tourné en dedans, mais nous avons déjà vu l'intérieur et l'extérieur de Safarov et n'y avons rien trouvé de bon.

Mais revenons aux questions plus importantes.

Comme résultat de quatre années de lutte, nous avons obligé au tout dernier moment le C.E.I.C., juste avant le lever du rideau, à modifier son projet de programme de type national à programme de type international. Au congrès, Boukharine a expliqué que la raison de cette capitulation catastrophique (même si elle n'est que purement superficielle) devant l'Opposition était la circonstance qui faisait qu'après tout, pour la première fois, des délégués d'Afrique et d'Amérique du Sud étaient venus à un congrès du Comintern et que ce n'était pas une blague et qu'il fallait par conséquent donner au programme une dimension Afro-Américaine. Il semble que Boukharine ait d'abord appris de ces délégués nouveaux venus qu'à l'époque de l'impérialisme il était moins que jamais admissible de « faire abstraction du facteur international ». L'hégémonie mondiale des Etats-Unis a été également « relevée », avec un retard de plusieurs années et mécaniquement introduite dans le programme. Comme avec l'histoire de toutes les questions intérieures, cela démontre que l'initiative de la recherche sur les

LÉON TROTSKY

processus économiques et politiques mondiaux et leur interaction avec les changements socio-politiques en U.R.S.S. continue à être la responsabilité de l'Opposition.

Cela signifie que nous devons passer au travail sérieux. Il faut organiser une division du travail adéquate — au sens d'une étude détaillée, concrète, quotidienne de tous les aspects de notre vie, de celle des différents pays capitalistes, des pays coloniaux, de leur économie, de leur politique, des mouvements syndicaux, des luttes nationales, du militarisme, etc. Nous devons faire un usage convenable de notre temps pour former des cadres qualifiés pour le P.C.U.S. et le Comintern. Une correspondance précise, bien organisée avec toutes les régions, une lecture soigneuse des journaux, y compris ceux de province, afin de sélectionner des matériaux sur des questions particulières et d'un point de vue particulier, tout cela portera des fruits inestimables. Il faudra que les camarades qui ont une prédisposition pour cela ou disposent des conditions pour cela étudient les langues étrangères. Cette division du travail doit, c'est certain, avoir un caractère *international*. Toutes les « sentinelles » devraient suivre attentivement les processus en cours et s'alerter à temps l'une l'autre.

Bien entendu, même en exil, ce travail ne doit pas avoir un caractère archivistique ou académique, mais doit être intimement lié à l'activité des partis communistes et à la lutte des masses ouvrières. *Sur toutes les questions importantes, il faut faire une marque bolchevique nette dans la conscience des ouvriers d'avant-garde.* On a déjà fait quelque chose à cet égard bien sûr sur les questions de l'industrialisation, du koulak et des collectes de grain, du régime bureaucratique, des événements en Allemagne, Grande-Bretagne et Chine, etc. Mais la vie ne s'arrête pas. Il est impossible de continuer à vivre sur les intérêts du capital, comme le fait la direction actuelle du Comintern, qui dilapide le capital fixe du parti bolchevique. Il faut un travail intense, systématique, collectif. La ténacité révolutionnaire doit se manifester maintenant dans un tel travail, indépendamment des conditions défavorables. Sans une orientation juste, il n'y a pas de ligne politique juste. Plus, seule une ligne correcte permettra aux bolcheviks-léninistes, sur chaque question importante, de faire des marques toujours plus profondes dans la conscience de cercles toujours plus larges d'ouvriers avancés.

D'un côté, ce travail revêt ainsi le caractère d'une recherche théorique dans le sens vraiment le plus large du terme, c'est-à-dire à la portée, bien que limitée, des plus jeunes et des moins

formés des oppositionnels, et d'un autre côté, ce travail acquerra un caractère propagandiste, toujours au sens le plus large du terme, y compris l'agitation militante. A une certaine étape, la recherche théorique et le travail propagandiste se recouperont totalement dans un travail *politiquement efficace*, c'est-à-dire de masse, ou, pour le dire autrement, fusionneront avec le parti et la classe ouvrière. Quand, à quelle étape ? Bien entendu, c'est impossible à prédire. Dans divers pays à diverses étapes. Notre époque est celle des tournants brusques. Cela s'applique au mouvement ouvrier dans son ensemble et par conséquent à l'Opposition — et à elle particulièrement. Afin de ne pas manquer le moment où nos idées pourront être liées à un changement de masse dans le Comintern et la classe ouvrière, il faudra observer cette règle fondamentale de toute politique, et d'autant plus de toute politique révolutionnaire : *il faut faire entendre notre voix sur toute question historique générale ou immédiate affectant les intérêts de la classe ouvrière.*

Dans son discours de clôture au congrès, Boukharine a déclaré que la résolution sur l'Opposition signifiait notre « mort politique ». Ces paroles hardies sont le fruit de la couardise, de la faiblesse et du besoin de se consoler. Personne n'a jamais pris Boukharine au sérieux en politique ; lui-même ne s'est jamais pris et ne se prendra jamais au sérieux ; et il est impossible de prendre, moins que tout, au sérieux, ces paroles d'« intimidation ». Ce n'est pas sans raison que Zinoviev lui-même, à juste titre — il faut lui rendre cette justice — qualifiait Boukharine d'hystérique et disait que l'on pouvait s'attendre de sa part à tout, y compris le voir prononcer des vœux monastiques.

Quand Tsereteli²⁴ tonnait contre les Cronstadtiens au début de l'été 1917, je l'ai mis en garde et l'ai averti que quand quelque général blanc commencerait à savonner la corde destinée à son cou à lui, ce seraient les marins de Cronstadt qu'il appellerait au secours. Comme on le sait, pendant le soulèvement de Kornilov²⁵, cette prédiction se réalisa avec plus d'exactitude encore que nous aurions pu le supposer alors.

La politique de la direction actuelle conduit à de plus grandes complications. Le nœud coulant bourgeois oustrialoviste est sans cesse tissé pour le cou de la dictature prolétai-

24. Iraklii G. Tsereteli (1882-1959), dirigeant menchevique, avait été ministre du Gouvernement provisoire.

25. Lavr G. Kornilov (1870-1918), général tsariste, commandant en chef, tenta un putsch contre Kerensky fin août 1917 et fut écrasé par la grève générale.

LÉON TROTSKY

rienne. Quand l'affaire deviendra sérieuse — et je crains que cela n'arrive plus tôt qu'on ne le pense — les meilleurs éléments de l'appareil actuel nous appelleront au secours. Nous les en prévenons d'avance. Il est inutile de dire que nous trouverons un chemin même sans leurs appels. Ce qu'il faut, c'est que l'avant-garde prolétarienne entende notre voix jour après jour et sache qu'en dépit des hurlements hystériques, nous sommes plus vivants que jamais. Il faut aussi qu'en même temps nous ne nous laissions pas isoler même une heure seulement des centres du mouvement ouvrier et que nous nous joignions à la vie et à la lutte de l'avant-garde révolutionnaire. Et pour cela, nous avons besoin de faire un travail continu et systématique sur nous-mêmes et pour les autres, sur la base d'une bonne division du travail et d'une ferme cohésion idéologique.

Bien à vous.

[LES PROBLÈMES AVEC RADEK]¹

(18 septembre 1928)

Cher Ivan Nikititch,

Je viens de recevoir votre carte datée du 5 septembre ; elle n'a mis que treize jours pour parvenir à destination.

Je comprends parfaitement votre inquiétude au sujet de la « polémique »². Mais vous connaissez mes relations avec lui³ et comprenez qu'il n'est pas facile de polémiquer. Cependant sa lettre de Moscou⁴ est incroyable tant par son contenu que par son ton : menace de faire de la propagande contre la signature de la déclaration, « les vieux-bolcheviks ne vous suivront pas » (mot à mot) ; et comme ultime argument, « deux partis » et le « trotskysme ». Eh oui, nous en sommes là ! Je n'ai pas pu considérer comme un bluff la menace de se battre contre la signature, je l'ai prise au sérieux et j'y ai répondu⁵. Les tâches sont trop grandioses, les responsabilités trop importantes pour se laisser aller à un quelconque sentimentalisme. Inutile de dire que si nous nous entendons sur la même ligne, je suis prêt à mettre une croix sur tout cela dès aujourd'hui, non seulement formellement mais en mon for intérieur.

La santé n'est pas fameuse et instable, mais on peut travailler. Quant à A. Gavr[ilovitch]⁶, je pense que ce sont des mensonges.

1. Lettre à I. N. Smirnov (T 2581), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Il s'agit de la polémique avec Radek.

3. « Lui » désigne Radek.

4. Il a déjà été fait allusion à cette lettre de Radek.

5. Nous n'avons pas cette lettre.

6. Il s'agit d'Ichtchenko. Les rumeurs continuaient à son sujet sur sa prochaine capitulation.

[L'ATTITUDE VIS-À-VIS DES DÉCISTES]¹

(22 septembre 1928)

Chers Camarades,

Vous soulevez à nouveau la question de nos rapports avec les « décistes »² sur un plan général. Cette question, visiblement, est en train de mûrir. J'espérais, et j'espère qu'elle se résoudra par une absorption dans nos rangs de tous les éléments vivants du groupe Centralisme démocratique (déciste), qui en recèle indubitablement de très précieux. C'est précisément l'évolution qui se fait. Depuis un an et demi, nous avançons main dans la main, sans qu'il reste aucune des anciennes « nuances », avec de remarquables travailleurs de ce groupe, tels que Rafail, V. Kossior, Drobnis, Bogouslavsky, Nikolaiev, Kharlamov³. Très récemment a commencé à se produire une

1. Lettre-circulaire (T 3135) traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les Décistes (D.C.) étaient les partisans du groupe « Centralisme démocratique » qui s'était constitué en 1919 derrière V. M. Smirnov et T.V. Sapronov. Ils s'étaient joints à l'Opposition unifiée en 1926 et avaient commencé à s'en différencier en 1927 avec la « Déclaration des Quinze » qui inspirait une fraction d'entre eux. Trotsky espérait regagner la majorité d'entre eux et s'y employait.

3. *Rafail* était le nom de parti de Rafail Borissovič Farbman, ouvrier tailleur, bolchevik en 1910, membre du C.C. du P.C. ukrainien à partir de 1919, signataire de la déclaration des 46 qui ouvrit en 1923 le débat sur le « cours nouveau ». Il rejoignit ensuite le groupe « centralisme démocratique » (déciste). Il avait été déporté d'abord à Turukhansk puis à Enisseisk. Vassili V. *Kossior* (1891-1938), bolchevik en 1907, métallo, avait milité essentiellement en Ukraine, et s'était consacré avant tout au travail syndical. En 1927, il avait été employé en France à la Banque de commerce de l'Europe du Nord ; en février 1928, il était déporté à Pokrovsk. Iakov N. *Drobnis* (1890-1937), membre du parti en 1906, membre du C.C. du P.C. ukrainien en 1919, membre du groupe déciste à partir de 1920. Jusqu'en décembre 1927, date de son exclusion il était vice-président du « petit » conseil des commissaires du peuple de la R.S.F.S.R. Mikhail S. *Bogouslavsky* (1888-1937), ouvrier imprimeur et organisateur de leur syndicat, ancien secrétaire du conseil des commissaires du peuple d'Ukraine,

véritable fusion avec les travailleurs « décistes ». Achkenazi et d'autres camarades ont signé notre déclaration. J'ai reçu de Moscou un télégramme collectif selon lequel un groupe déciste considérerait qu'il n'a plus de divergences avec nous. Tout cela est extrêmement positif et c'est sur cette voie que nous avancerons. V. Smirnov est le représentant fossilisé de la dévotion au groupuscule. Les nombreux faits cités, qui sont loin d'être les seuls, le déroutent complètement ; moins il est en mesure d'élaborer une ligne indépendante, et plus ses écrits prennent un caractère haineux et susceptible, à en juger par sa dernière lettre qui m'est parvenue récemment. Je pense que nous devons nous charger de diffuser cette lettre de Smirnov, car nul autre que lui ne montrera mieux au militant déciste conscient qu'il n'y a rien à faire sur sa voie. Répondre à ses attaques par d'autres attaques n'aurait évidemment pas de sens. Nous avons présenté au congrès un document qui aborde tous les problèmes. Ceux-ci seraient, bien sûr, plus précis, plus complets et meilleurs, si nous avions pu en discuter collectivement. Mais, ainsi qu'en témoignent les lettres des camarades, ces documents, sous leur forme actuelle, représentent le point de vue dominant de l'ensemble de l'Opposition. V. Smirnov y oppose des points de vue personnels et de grossières erreurs sur les questions fondamentales du marxisme. Dans ma seconde lettre consacrée au VI^e Congrès, j'ai analysé sa totale incompréhension de l'interdépendance au plan international des fractions nationales de la classe ouvrière. Il reste une accusation de sa part : nous nous bornerions à de « petits amendements », alors que lui, V. Smirnov, proposerait une ligue radicale. La plate-forme « déciste » est le reflet d'un travail collectif antérieur ; après l'interruption de ce travail collectif, nous n'avons vu émaner des dirigeants décistes aucun document de quelque valeur théorique et politique que ce soit. Le débat d'idées d'un groupe politique qui a perdu ses droits et son existence propre prend inévitablement un caractère parasitaire. Comment comprendre l'idée selon laquelle nous nous bornerions à de « petits amendements » ? Le contenu de ces « petits amendements » est exposé dans nos documents ; si Smirnov a des corrections à y apporter, qu'il les expose à son tour, et nous les étudierons avec la plus grande attention. Sur la question des

était jusqu'en 1927 président du « petit » conseil des CdP de la R.S.F.S.R. Nikolaiev est sans doute Nikolai I. Nikolaiev, bolchevik en 1913, ex-signataire du texte des 131. Nous ne savons rien de Kharlamov.

LÉON TROTSKY

deux partis et de la IV^e Internationale, il semblerait que la direction « déciste » se soit solidarisée avec nous. Aujourd’hui comme hier, nous pensons que le rétablissement de l’unité du parti communiste, comme celle de l’Internationale, sont envisageables, et cela reste une de nos tâches ; nous la ferons, non par des combinaisons au sommet, en renonçant à nos idées, ou par n’importe quelle forme de capitulation, avouée ou non, mais uniquement en posant des limites préalables, à l’intérieur du parti et de l’Internationale communiste, fondées sur l’opposition entre leur noyau prolétarien et la direction centriste et opportuniste. S’il ne s’agit là que de « petits amendements », il faut alors leur opposer le drapeau d’un second parti et d’une IV^e Internationale. En bref, pour justifier l’existence d’un groupe séparé, il faut nous opposer des idées de fond, profondes et essentielles. Une simple chicane n’est pas suffisante. Il serait cependant erroné d’adopter envers tous les camarades du groupe l’attitude que nous avons envers Smirnov et deux ou trois autres dirigeants. Evidemment, la route est libre pour ceux qui voudront se solidariser avec la lettre de Smirnov. Mais chaque camarade « déciste » doit savoir qu’un travail commun nous est précieux et que nous sommes prêts à écouter toute critique de bonne foi avec une extrême attention, pour faciliter son intégration dans nos rangs.

[L'ORGANISATION DU TRAVAIL POUR LE CONGRÈS]¹

(29 septembre 1928)

Cher Camarade,

Il a circulé ou commencé à circuler ces derniers temps toute une série de documents qui, dans l'ensemble, peuvent, me semble-t-il, servir de base à un travail plus systématique, plus méthodique sur les questions fondamentales, avec une répartition des tâches. Outre les documents que j'ai adressés au VI^e congrès et dont des copies ont été expédiées à nombre de camarades pour être transmises encore plus loin, je pense à la lettre du camarade Rakovsky au camarade Valentinov sur les processus qui se sont produits après Octobre au sein de la classe ouvrière et du parti², et au travail du camarade Lapine sur la critique du Projet de programme³. De nombreux camarades connaissent déjà la lettre du camarade Rakovsky et l'ont étudiée à juste titre avec une attention et un intérêt particuliers. J'ai prié mon fils d'expédier encore cette lettre à de nouvelles adresses. Nous en faisons autant actuellement avec l'article du camarade Lapine sur le programme de l'Internationale communiste. C'est un travail très sérieux et de grande valeur, qui étudie le programme avant tout sous les aspects que je n'ai presque pas abordés dans ma « Critique ».

Je pense que nous pourrions concentrer tout notre travail théorique et d'étude, ou tout au moins l'essentiel, dans la critique, l'éclaircissement, l'amendement ou la modification du texte du Programme adopté. A mon avis, l'« objectif final » de

1. Lettre-circulaire (T 3136), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Cf. n. 23, p. 208.

3. Nous ne savons rigoureusement rien de Dmitri *Lapine*, en dehors du fait qu'il était l'auteur d'un tel projet, et du projet lui-même. Lapine est un nom assez banal en Lettonie.

LÉON TROTSKY

ce travail collectif devrait être l'élaboration d'un nouveau projet de programme véritablement marxiste afin de le présenter en temps utile au VII^e congrès de l'I.C. Le développement concret, illustré par des faits, des divers énoncés du programme, devra prendre le caractère de commentaires scientifiques sérieux à joindre à ce programme. Les textes mentionnés plus haut (documents adressés au congrès, lettre de Rakovsky, article de Lapine) peuvent, me semble-t-il, servir de point de départ pour l'ensemble de ce travail.

La disposition du Programme adoptée par le congrès est très imparfaite. Mais on pourrait se mettre d'accord pour l'accepter avec réserves afin qu'elle serve d'échafaudage à notre construction. On pourra s'occuper en dernier lieu des questions d'architecture quand le contenu matériel du texte du programme aura été parfaitement défini. Chaque question, même celles qui ont un caractère très particulier, qui est formulée dans le programme lui-même en quelques mots doit trouver dans notre travail une base sérieusement documentée.

Il va de soi que je n'ai nullement l'intention de limiter tout notre travail au cadre du programme, bien que ce dernier, au fond, soit universel. On peut examiner en elles-mêmes certaines questions particulièrement militantes et actuelles ; il ne sera pas inutile pourtant de les contrôler chaque fois en les confrontant au texte du programme, ou plus exactement de vérifier ce dernier en se servant de ces questions. Je pense que cette façon d'aborder notre travail donnera à notre œuvre le maximum de fécondité.

Je signalerai également ici qu'il y a dans le travail du camarade Lapine un certain nombre de points qui me paraissent inexacts, douteux ou qui, au moins, exigeraient une discussion complémentaire sérieuse. Ainsi, le mot d'ordre qu'il propose pour l'Angleterre de « Labour Party » de gauche me paraît erroné. La question des trusts et du contrôle ouvrier demande à être précisée et encore très sérieusement discutée. Le problème des « tendances » de l'économie impérialiste « au capitalisme d'Etat » exige un travail attentif du point de vue des statistiques économiques.

Je vous prie de réfléchir à cette question et de parler aux autres camarades de la possibilité de répartir les thèmes sans trop redouter un parallélisme qui est inévitable et même, dans certaines limites, utile.

QUI DIRIGE AUJOURD'HUI L'INTERNATIONALE COMMUNISTE ?¹

(septembre 1928)

Rien ne caractérise mieux la transformation du parti officiel de l'Union soviétique que son attitude vis-à-vis des problèmes de la révolution internationale. Pour la plupart des gens de l'appareil, l'Internationale communiste est devenue un département dont seuls ont à se préoccuper ceux qui y sont tenus par leurs fonctions. Ces dernières années, la direction a systématiquement déshabitué le parti de s'intéresser *effectivement* à la vie intérieure du mouvement ouvrier international, plus particulièrement à celle du parti communiste mondial. Il faut le dire franchement : l'information journalistique actuelle de l.U.R.S.S. sur les mouvements au sein de la classe ouvrière mondiale, est sensiblement au-dessous de l'information que donnaient avant la guerre les bons organes de la social-démocratie. Il n'est pas possible d'ajouter foi à l'information essentiellement officielle d'aujourd'hui dont le but est toujours conforme aux intérêts du moment des milieux dirigeants. Il faut renoncer à suivre au jour le jour le développement du mouvement ouvrier et la lutte interne qui s'y déroule. Certaines manifestations sont dissimulées, d'autres au contraire sont délibérément grossies, mais même cela est épisodique. Après une longue période où un parti ou un autre a comme disparu du champ visuel de notre presse, on voit inopinément surgir un « nouveau danger », une nouvelle « déviation », une catastrophe ! Le lecteur ne l'apprend toutefois que quand les organismes dirigeants intéressés ont pris « leurs mesures ». Le lecteur (c'est-à-dire le parti) est simplement informé que la catastrophe (dont il ignorait complètement l'approche) a été heureusement conjurée grâce à la décision prise la veille par le

1. Article (T 3129), traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library : la vieille traduction a été vérifiée pour ce volume.

bureau de l'Internationale et que la section nationale intéressée est de nouveau assurée d'un développement monolithique. La répétition monotone du procédé abrutit le lecteur et le plonge dans l'indifférence. Le membre moyen du parti commence à considérer les catastrophes épisodiques de l'Internationale, de même d'ailleurs que celles de son propre parti, comme le paysan considère la grêle ou la sécheresse : il n'y a rien à faire, il faut être patient.

Il est évident que cela n'est concevable qu'en raison des lourdes défaites de la révolution mondiale, dont le sens n'a d'ailleurs jamais été expliqué aux masses du parti afin de ne pas faire apparaître les carences de la direction. Ces méthodes sont destructives au plus haut degré. Seul le puissant capital idéologique, moral et politique, hérité du passé et l'existence même de l'Etat ouvrier permettent à l'Internationale de grouper encore dans les cadres de son organisation mondiale (U.R.S.S. exceptée) 4 à 500 000 membres au maximum. La mauvaise foi théorique est devenue une des armes essentielles de la lutte interne. Ce fait est à lui seul l'indice sûr d'un mal profond qui ronge l'organisme de l'Internationale. Il en est de la mauvaise foi idéologique d'une direction idéologique comme de la crasse d'un chirurgien. L'une et l'autre ne peuvent qu'aboutir à la gangrène de l'organisme. Cependant la mauvaise foi théorique de la direction de l'Internationale n'est ni un simple hasard ni une qualité qui lui soit propre : elle découle de la contradiction entre les principes du léninisme et la politique effective de la fraction stalinienne. Moins il y a d'autorité et de cohésion, plus il y a de contrainte. La discipline, nécessaire comme le sel aux aliments, s'est substituée ces dernières années à la nourriture elle-même. Mais personne n'est encore arrivé à se nourrir de sel. La sélection se fait conformément au cours et au régime du parti. Les combattants communistes sont de plus en plus remplacés par l'état-major bureaucratique du communisme. On le constate de la façon la plus claire et la plus manifeste au cœur même de la direction communiste : l'appareil central de l'Internationale.

Il est d'ailleurs de la plus haute importance de comprendre quels éléments, quel type politique de représentants, tiennent aujourd'hui entre leurs mains les commandes de l'Internationale communiste. Je n'ai pas de statistique générale ni de caractérisation politique de la bureaucratie de l'Internationale. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. Il suffit de montrer du doigt les figures

les plus marquantes, celles qui personnifient la ligne et le régime actuels.

Comme je ne prétends pas me livrer dans ces notes rapides à un travail systématique et qu'il faut cependant aborder la galerie de l'Internationale stalinienne en commençant par quelqu'un, je citerai d'abord *Béla Kun*², sans vouloir par là exagérer son importance dans le bon ou le mauvais sens. Il faut en toute justice reconnaître qu'en tout cas Béla Kun est loin d'être le pire dans les milieux dirigeants de l'Internationale. Deux autres communistes hongrois sont avec lui : Varga et Pepper. Tous les trois jouent un rôle international, intervenant en permanence comme professeurs et directeurs de conscience des sections nationales. Deux d'entre eux, Kun et Pepper, sont des spécialistes hautement qualifiés de la lutte contre le « *trot-skysme* ». L'éphémère République soviétique hongroise jette encore sur eux un certain lustre d'autorité. Il ne faut pourtant pas oublier que ces politiques n'ont pas eu à prendre le pouvoir : il leur a été mis sous le nez³ par une bourgeoisie dans l'impasse. Après avoir pris le pouvoir sans combat, les dirigeants hongrois montrèrent qu'ils étaient loin d'être de taille à le garder. Leur politique a enchaîné les erreurs. Bornons-nous à en mentionner deux chaînons : d'abord, ils ont oublié l'existence de la paysannerie en ne lui donnant pas la terre, ensuite, dans la joie, ils fusionnèrent le jeune parti communiste avec la social-démocratie de gauche dès que cette dernière s'accrocha au pouvoir. Ils manifestèrent ainsi — Béla Kun le premier — que l'expérience de la révolution russe ne leur avait appris à comprendre ni la question paysanne ni le rôle du parti dans la révolution. Bien entendu, ces fautes, qui ont coûté la vie à la révolution hongroise, s'expliquent par la jeunesse du parti hongrois et le manque total de préparation politique de ses dirigeants. Mais n'est-il pas stupéfiant que Béla Kun et son ombre social-démocrate Pepper puissent se croire habilités à dénoncer chez nous, oppositionnels, une sous-estimation de la paysannerie et une incompréhension du rôle du parti ? Où est-il dit qu'un homme qui, par sa légèreté, a brisé bras et jambes à ses familiers, doit être de ce fait promu professeur de chirurgie ?

2. Béla Kun (1886-1939), journaliste social-démocrate, rallié au bolchevisme quand il était prisonnier de guerre en Russie avait dirigé le gouvernement de la république hongroise des soviets en 1919 et s'était réfugié en U.R.S.S. où il était devenu membre de l'exécutif en février 1921.

3. Le comte Karolyi, chef du gouvernement provisoire hongrois était allé offrir le pouvoir à Béla Kun, alors en prison.

Au III^e congrès, flanqué de son indispensable complément, Béla Kun avait une attitude ultra-gauche. Tous deux défendaient la stratégie employée en Allemagne en mars 1921 dont Béla Kun avait été l'un des principaux inspirateurs. Leur point de départ était le suivant : si l'on ne provoquait pas tout de suite la révolution en Occident, la république des soviets était perdue. Béla Kun essaya plus d'une fois de me convaincre qu'il fallait « tenter la chance » dans cette voie. J'ai toujours repoussé son « aventurisme » et, avec Lénine, je lui ai expliqué au III^e congrès que la tâche des communistes européens n'était pas de « sauver » l'U.R.S.S. en montant des mises en scène révolutionnaires, mais en préparant sérieusement les communistes européens à prendre le pouvoir. Béla Kun, aujourd'hui, avec les Pepper de tout poil, croit pouvoir m'accuser de « scepticisme » à l'égard des forces vives de la république soviétique et de « spéculer » uniquement sur la révolution mondiale. Ce qu'on appelle l'ironie de l'histoire prend ici l'allure d'une véritable bouffonnerie. A vrai dire ce n'est certainement pas par hasard que le III^e congrès entendit retentir comme un leit-motiv la formule de Lénine : « Et tout ça, par bélakunerie »⁴. Quand, en tête à tête avec Lénine, j'essayais de prendre la défense de Béla Kun contre des attaques trop cruelles, Lénine me répondait : « Je ne conteste pas qu'il soit combatif, mais, comme politique il n'est bon à rien : il faut faire en sorte qu'il ne soit pas pris au sérieux. »

Quant à *Pepper*, c'est le prototype de l'adapté, du client politique. Des tels individus se sont toujours posés et se poseront toujours comme des mouches sur le sucre sur toute révolution victorieuse. Après la catastrophe de la république des soviets de Hongrie, Pepper chercha à entrer en rapports avec le comte Karolyi⁵. Au III^e congrès, il était ultra-gauchiste. En Amérique, il se fit le héraut du parti LaFollette et entraîna jusqu'à la ceinture le jeune parti communiste dans le marais. Inutile de dire qu'il s'est fait le prophète du socialisme dans un seul pays et qu'il est devenu l'un des anti-trotskystes les plus farouches. Il en fait aujourd'hui profession comme d'autres tiennent une agence matrimoniale ou vendent des billets de loterie.

Il faut répéter de *Varga* ce que j'en ai déjà dit : qu'il est le

4. Traduction libre. Littéralement : « Bêtise à la Béla Kun. »

5. Mihaly Karolyi (1875-1955) avait été chef du gouvernement hongrois entre la chute de l'empire et la république des soviets.

type achevé du Polonius théoricien, au service de toutes les directions de l'Internationale communiste. Il est vrai que ses connaissances et ses qualités d'analyse font de lui un militant utile et qualifié. Mais il n'y a pas en lui trace de force de pensée ou de volonté révolutionnaire. Il était brandlérien sous Brandler, maslowiste sous Maslow, thälmanniste sous ce néant qui a nom Thälmann. Il sert toujours consciencieusement et scrupuleusement les arguments économiques de la ligne politique d'autrui. Quant à la valeur objective de ses travaux, elle est entièrement limitée à la qualité politique de la commande, sur laquelle il n'a personnellement aucune influence. Il défend la théorie du socialisme dans un seul pays, comme je l'ai dit, en invoquant le manque de culture politique de l'ouvrier russe qui a besoin de perspectives « consolantes ».

Manouilsky, comme Pepper, jouit d'une réputation suffisamment établie jusqu'au sein de la fraction à laquelle il appartient actuellement. Ces six dernières années ont définitivement perverti cet homme dont le caractère essentiel est sa versatilité morale. Il fut un temps où il avait quelque valeur, pas théorique, pas politique, mais littéraire. Il avait cependant une certaine flamme, bien que faible⁶. Mais une sorte de ver intérieur le rongeait constamment. Se fuyant lui-même, Manouilsky était toujours en train de chercher quelqu'un sur qui s'appuyer. Il a toujours eu quelque chose d'un « commissionnaire » : il suffira de dire qu'il essaya longtemps de s'attacher à... Aleksinsky. Pendant la guerre, Manouilsky ne se comporta pas trop mal. Néanmoins son internationalisme fut toujours superficiel. Octobre fut pour lui une période d'hésitations. En 1918, il proclama tout à fait inopinément — surtout pour moi — que Trotsky avait libéré le bolchevisme de son étroitesse nationale. Personne, au demeurant, n'attachait d'importance à ce qu'il écrivait. Manouilsky se consuma tout doucement en Ukraine, sans grande utilité, comme administrateur, s'y affirmant en revanche excellent conteur. Il ne rebondit et ne commença vraiment son ascension, comme tous les dirigeants actuels, qu'après la mort de Lénine. Ses intrigues contre Rakovsky lui servirent de tremplin. L'estime générale dont Rakovsky jouissait en Ukraine était telle que, malgré les incitations venues de Moscou, personne, en 1923, n'osait ouvrir la campagne contre lui. C'est Manouilsky qui osa. Dans les conversations privées, entre deux anecdotes, il reconnaissait

6. Trotsky avait personnellement connu Manouilsky en émigration.

franchement le genre de besogne qu'il accomplissait et affichait son mépris pour son commanditaire et plus encore pour lui-même. Sa connaissance de « l'étranger » détermina le champ de ses exploits ultérieurs : l'Internationale communiste. Si l'on faisait un recueil de ce qu'ont dit de lui Zinoviev et Staline, on obtiendrait un assez curieux traité de cynisme politique. Et les choses se modifieraient quelque peu si on faisait un recueil de ce que Manouilsky a dit de Zinoviev et de Staline. Au VI^e congrès, Manouilsky fut l'accusateur principal de l'Opposition. Pour qui connaît le personnel dirigeant et le passé du parti, ce fait seul résout la question !

Dans l'appareil de l'Internationale et sa presse, Walecki⁷ joue un rôle éminent. Dans *L'Internationale communiste* et la *Pravda* il dénonce souvent le trotskysme du point de vue « théorique » et « philosophique ». La nature l'a créé pour ce genre de besogne. Pour la jeune génération, ce n'est qu'un illustre inconnu. La vieille génération, elle, le connaît depuis longtemps. Au début du siècle, Walecki apparut en Sibérie comme partisan fanatique du P.P.S.⁸. Pilsudski⁹ était alors son idole politique. Politiquement il était nationaliste, sur le plan théorique, il était idéaliste et mystique. Il se fit le propagandiste de la théorie de la décadence et de la croyance en Dieu et en Pilsudski. Dans notre colonie de déportés, il était isolé. Lors de la scission du P.P.S. à la suite de la révolution de 1905, Walecki se trouva dans l'aile la plus « socialiste », mais seulement pour y défendre une plate-forme des plus mencheviks¹⁰.

Il combattait déjà la théorie de la « révolution permanente », tenant non seulement pour fantastique, mais pour insensée l'idée que, dans la Russie arriérée, le prolétariat puisse arriver au pouvoir plus tôt qu'en Occident. Pendant la guerre, dans le meilleur des cas il se situa à la droite de Martov¹¹. On peut être certain que, cinq minutes avant la révolution d'Octobre, Walecki était l'adversaire farouche du bolchevisme. Je n'ai

7. Maksymilian Horwitz, dit Henryk Walecki (1877-1937) était un diplômé de mathématiques et de physique ; il avait rejoint les communistes en 1919.

8. Le P.P.S. (Polska partia socjalistyczna) est le parti socialiste polonais, de tendance « social-chauvine ».

9. Josef Pilsudski (1867-1935), ancien militant du P.P.S., devenu héros de l'indépendance polonaise et maréchal de Pologne, avait dirigé un coup d'état victorieux en 1926. Trotsky considérait son régime comme fasciste.

10. Le P.P.S. connut une scission en 1907.

11. Iouli O. Tsederbaum dit Martov (1873-1923), co-éditeur de l'*Iskra* avec Lénine, avait été aussi co-éditeur de *Naché Slovo* avec Trotsky. C'était un menchevik internationaliste pendant la guerre.

aucun renseignement sur l'époque à laquelle il devint un « bolchevik ». Mais, de toute façon, ce ne fut que lorsque le prolétariat eut solidement pris le pouvoir en main. Au III^e congrès, il louvoyait entre Lénine et les ultra-gauchistes. Sous Zinoviev, il fut zinoviéviste pour se muer ensuite opportunément en stalinien. Sa mobilité et son élasticité lui donnent encore des possibilités. Avec un léger bagage, il peut encore changer de wagon. Aujourd'hui cet ex-nationaliste idéaliste, mystique, menchevique, enseigne à la classe ouvrière comment prendre le pouvoir, bien qu'il ne l'ait appris lui-même pour la première fois qu'après sa conquête. Des gens de son calibre ne conquerront jamais rien. Mais ils sont très capables de perdre ce qui avait été conquis.

Le passé de *Warski*¹² est infiniment plus sérieux. Pendant plusieurs années, il a marché derrière Rosa Luxemburg¹³, que Walecki considéra toujours avec la haine aveugle du chauvin polonais. Mais Warski a assimilé plus les côtés faibles que les côtés forts de Rosa Luxemburg et en particulier que son inflexibilité révolutionnaire. En somme, Warski est resté jusqu'à présent le social-démocrate « révolutionnaire » ancien type. Cela le rapproche de Clara Zetkin¹⁴ comme on l'a bien vu par l'attitude que tous deux ont pris par rapport aux événements allemands de 1923. Warski ne s'est jamais senti à l'aise dans le bolchevisme. D'où son « conciliationnisme » momentané à l'égard de l'Opposition de 1923, fondé sur un malentendu¹⁵. Dès que les lignes se furent précisées, Warski trouva sa place naturelle dans les rangs officiels. La lutte des « épigones »¹⁶ contre la « révolution permanente » et la « sous-estimation de la paysannerie », conduisit le craintif Warski à prendre le coup d'Etat victorieux de Pilsudski pour une sorte de « dictature démocratique du prolétariat et des paysans » et à pousser les

12. Adolf Varszawski, dit *Warski* (1868-1937) avait été membre du S.D.K.P.i.L. puis du parti communiste polonais.

13. Rosa Luxemburg (1871-1919) était non seulement une militante de la social-démocratie allemande, fondatrice du K.P.D., mais aussi fondatrice et dirigeante du parti polonais « internationaliste », le S.P.K.P.i.L., ancêtre du P.C. polonais.

14. Clara Zetkin (1857-1933), figure de proue de la social-démocratie allemande, organisatrice des « femmes socialistes » était aussi la grande amie de Rosa Luxemburg et une figure un peu légendaire de l'Internationale communiste.

15. La direction du parti polonais s'était insurgée en 1924 contre les attaques lancées en U.R.S.S. contre Trotsky et l'Opposition, ce qui lui valut d'être remplacée en plein congrès de l'I.C.

16. Les épigones sont des successeurs dégénérés.

communistes polonais à soutenir le coup d'Etat fasciste. Cet unique exemple donne la mesure de la perspicacité marxiste et de la fermeté révolutionnaire de Warski. Inutile de dire qu'ayant « reconnu ses erreurs », il est aujourd'hui l'un des piliers du stalinisme. Comment l'ancien compagnon de Rosa Luxemburg — cette internationaliste jusqu'au fond du cœur — enseigne-t-il aux ouvriers polonais l'édification du socialisme dans un seul pays ? Je l'ignore. Mais il est bien douteux que des hommes de ce type puissent apprendre aux ouvriers polonais le moyen d'arracher le pouvoir à la bourgeoisie.

Clara Zetkin est depuis longtemps une figure purement décorative du bureau du comité exécutif de l'Internationale. On pourrait ne pas employer cette caractérisation cruelle si Zetkin ne servait à voiler de façon pathétique des méthodes qui non seulement la compromettent mais font aussi un tort immense à la cause du prolétariat international. La force de Zetkin a toujours été un tempérament mais elle n'a jamais eu d'indépendance politique. Longtemps c'est Rosa Luxemburg qui fut son axe politique. Elle en chercha un ensuite dans Paul Levi et, dans une certaine mesure, dans Bandler.

Après les journées de mars 1921, Zetkin ne faisait pas que s'insurger contre les « bélakuneries » : au fond, elle défendait « la vieille tactique éprouvée »¹⁷ de l'accumulation incessante des forces. Dans une discussion que nous eûmes avec elle, Lénine et moi, Lénine, délicatement, mais avec insistance, lui disait : « Les jeunes feront beaucoup de bêtises, mais ils feront quand même une bonne révolution ». Et Zetkin protestait : « Ils n'en feront même pas une mauvaise ! » Nous nous regardâmes, Lénine et moi et ne pûmes pas nous empêcher d'éclater de rire.

Les demi-sympathies brèves et vagues de Zetkin pour l'Opposition de 1923 provenaient uniquement de ce que je m'étais opposé à ce que l'on fasse retomber sur le groupe de Bandler la responsabilité qui était celle de l'Internationale dans la catastrophe allemande de 1923. En 1923, Zetkin manifesta tous les traits de la bonne vieille social-démocratie : elle ne comprit ni le brusque changement de la situation ni la nécessité d'un tournant politique hardi. Au fond, Zetkin ne prend aucune part au règlement des questions. Mais en tant que drapeau, son

17. Il s'agit de la « altbewährte Taktik » de la social-démocratie allemande de l'opposition et de l'engrangement des forces.

autorité traditionnelle est nécessaire aux Manuilsky, aux Pepper, aux Heinz Neumann¹⁸.

Parmi les hommes qui, au cours de la dernière période, ont dirigé l'action de l'Internationale communiste du fond du bureau de l'exécutif, le représentant du P.C. de Tchécoslovaquie, Šmeral devenu lui aussi inexorable chevalier du néobolchevisme, n'occupe pas le dernier rang : Šmeral inexorable, c'est comme Tartuffe sincère ou Shylock désintéressé. Šmeral est passé par la forte école autrichienne¹⁹ et s'il se distingue du type austro-marxiste²⁰, c'est pour ne s'être jamais élevé jusqu'à lui. Dans l'ancienne social-démocratie tchèque, Šmeral était dans une demi-opposition dont la nature était d'autant plus difficile à saisir que ses idées donnaient toujours l'impression d'une tâche d'huile qui allait s'élargissant. On peut dire qu'au social-nationalisme tchèque de Nemec et *tutti quanti*, Šmeral opposait un impérialisme austro-hongrois, inspiré de Renner, les connaissances et le talent de celui-ci en moins. La république tchèque s'est cependant réalisée — non comme fruit de la politique de Kramář, Beneš et Nemec²¹, mais comme produit bâtard de l'action de l'impérialisme anglo-français. Quoiqu'il en soit, la Tchécoslovaquie surgit et l'Austro-Hongrois Šmeral échoua dans l'impasse politique. Où aller ? Nombreux étaient les ouvriers qui, au début, se laissaient griser par la perspective de l'Etat tchécoslovaque. Plus nombreux encore étaient ceux dont le cœur battait pour la Russie d'Octobre. Mais il n'en existait pas qui pleuraient sur l'Empire austro-hongrois. Là-dessus, Šmeral fit son pèlerinage à Moscou. Je me rappelle comment je découvris à Lénine le mécanisme psychologique du bolchevisme de Šmeral. Lénine répétait avec un sourire qui en disait long : « C'est probable, savez-vous, très probable. Il nous en viendra beaucoup comme ça maintenant... Il faut ouvrir l'œil. Il faut les contrôler à chaque pas. »

Šmeral était profondément convaincu que le fait de changer

18. Heinz Neumann (1902-1937) avait fait une ascension ultra-rapide dans l'appareil du K.P.D. puis de l'I.C. grâce à des talents incontestables, mais surtout la faveur de Staline.

19. Šmeral avait été membre du parti social-démocrate autrichien.

20. Le terme « austro-marxiste » est appliqué généralement aux marxistes du parti social-démocrate autrichien et surtout à leur idéologie.

21. Karel Kramář (1860-1937), leader du parti Jeune Tchèque avant la guerre fut le premier chef d'un gouvernement tchécoslovaque. Antonin Nemec (1858-1926) avait été le chef de la social-démocratie tchèque avant guerre. Eduard Beneš (1884-1938) était un dirigeant nationaliste, du parti socialiste national, chef du gouvernement en 1921-1922.

LÉON TROTSKY

le nom du parti tchèque en parti « communiste » épisait la question. Somme toute, il fit de son côté tout ce qu'il put pour justifier par la suite le mot d'Otto Bauer²² sur les deux bons partis social-démocrates d'Europe : la social-démocratie autrichienne et le parti communiste de Tchécoslovaquie. La « Journée rouge » de cette année a démontré avec éclat que cinq années de « bolchevisation » zinoviéviste, boukharinienne, stalinienne et smeralienne n'ont rien, absolument rien apporté au parti, c'est-à-dire avant tout à sa direction. En revanche, Šmeral, lui, a pris racine. Plus la direction de l'Internationale a baissé idéologiquement, plus Šmeral a monté. Ce genre d'éléments constitue un excellent baromètre politique. Inutile de dire que, pour ce « bolchevik » patenté, nous autres, Oppositionnels, nous ne sommes que de fiefs opportunistes. Mais les ouvriers tchèques doivent bien se dire que jamais Šmeral ne les conduira à la conquête du pouvoir.

Kolarov²³ est une autre variété de ce type qui s'est formé au cours de ces cinq dernières années à l'hôtel Lux²⁴. Son passé est plus sérieux du fait que, pendant une longue période, il a appartenu au parti bulgare des *tesniaki*²⁵ qui s'efforça de rester sur un terrain marxiste. Mais, en dépit de son apparente intransigeance, c'était un marxiste propagandiste, attentiste, passif et passablement inerte. Au demeurant, dans les questions internationales, les *tesniaki* penchaient beaucoup plus vers Plekhanov²⁶ que vers Lénine. L'écrasement de la Bulgarie dans la guerre impérialiste, puis la révolution d'Octobre les poussèrent vers le bolchevisme. Kolarov s'installa à Moscou. Dans les années d'après la révolution, nous nous jetions avidement sur tout marxiste étranger ou plutôt sur quiconque nous paraissait être un marxiste révolutionnaire. C'est à ce titre que Kolarov fut appelé dans l'appareil de l'Internationale communiste comme un possible secrétaire général. Quelques mois après, nous dûmes à l'unanimité déchanter et abandonner nos espérances. Lénine récapitula son sentiment sur Kolarov en des termes que

22. Otto Bauer (1881-1938) était le leader de la social-démocratie autrichienne et la principale figure de l'austro-marxisme.

23. Vassil Kolarov (1877-1950) était l'une des figures de la social-démocratie bulgare avant la guerre.

24. L'hôtel Lux hébergeait à Moscou les hôtes de l'I.C.

25. Les *Tesniaki* (étroits) étaient la fraction dure du parti socialiste bulgare ; ils scissionnèrent en 1903.

26. Georgi V. Plekhanov (1857-1918) avait introduit le marxisme en Russie. Avec Lénine en 1903, il fut ensuite avec les mencheviks puis de nouveau avec Lénine en 1911 pour devenir social-patriote en 1914.

je ne veux pas reproduire ici. En 1923, Kolarov donna de nouveau sa mesure dans les événements bulgares. Même résultat. Déjà, du vivant de Lénine, il avait été décidé d'écartier Kolarov de tout poste responsable dans l'I.C. Mais après la maladie et la mort de Lénine commença une lutte vivifiante contre le trotskysme. Kolarov plongea tout de suite dans ce bain et en sortit régénéré. Il marcha d'abord avec Zinoviev contre Trotsky, puis avec Boukharine contre Zinoviev, aujourd'hui, il marche avec Staline contre Boukharine. En un mot c'est un bolchevik du Lux, imperméable, ininflammable, insubmersible.

Kuusinen est un de ceux qui ont tué la révolution finlandaise de 1918²⁷. Sous la poussée des événements et des masses, Kuusinen, en dépit de ses bonnes intentions, fut obligé d'accepter la révolution, mais, en bon philistin, il a voulu l'accommorder selon les meilleures recettes végétariennes. Pendant l'insurrection, avec l'éloquence qui lui est propre, il invita le bon public à rester chez lui, pour qu'il n'y ait pas de victimes. Si, comme en Hongrie, les événements avaient jeté le pouvoir à ses pieds, il ne se serait pas tout de suite baissé pour le ramasser. Mais personne ne lui jeta le pouvoir. Il fallait le conquérir. La situation était exceptionnellement favorable. Il fallait seulement de l'audace révolutionnaire et des dispositions offensives. En d'autres termes, il fallait des qualités dont Kuusinen est la négation vivante. Il se montra littéralement incapable de prendre l'offensive contre la bourgeoisie finlandaise qui put ainsi noyer dans le sang l'héroïque insurrection. En revanche, de quelles dispositions offensives Kuusinen a-t-il fait preuve contre la gauche de l'Internationale communiste quand il se regarda dans la glace et s'aperçut, comme dit Shakespeare²⁸ qu'il ne valait pas moins que ceux qui ne valaient pas mieux que lui. Là, il ne risquait rien. Il nageait au fil de l'eau, comme ceux qui le commandaient. Le petit raisonner est devenu un grand intrigant. Dans les mensonges dont les épigones se sont servis ces dernières années pour intoxiquer la conscience des ouvriers de tous les pays, on peut dire que Kuusinen s'est taillé la part du lion. Cela peut paraître paradoxal, mais il arrive parfois que la part du lion échoie à un lièvre. Comme le montre son rapport colonial au VI^e congrès, Kuusinen est resté exactement le même que

27. La République soviétique de Finlande, proclamée en janvier 1918, fut définitivement écrasée en avril par les troupes blanches de Mannerheim. Kuusinen était commissaire à l'éducation dans son gouvernement.

28. Allusion au drame *Richard III*.

LÉON TROTSKY

lorsqu'il aidait la bourgeoisie finlandaise à égorger le prolétariat finlandais et la bourgeoisie chinoise à écraser le prolétariat chinois.

Un personnage comme *Petrovsky-Bennett*²⁹ joue en ce moment un rôle très actif dans l'Internationale. Ce sont des personnages de ce genre qui, aujourd'hui, décident, puisque les « chefs » officiels, leur compétence mise à part, ne s'occupent pas, pour ainsi dire, des questions de l'Internationale. Pratiquement, ce sont les Petrovsky qui dirigent, en prenant bien soin de se couvrir, c'est-à-dire en se procurant en temps voulu une estampille autorisée. Mais nous verrons cela plus loin.

Petrovsky est un bundiste-menchevik, type américain, de la pire espèce. Il fut longtemps un pilier du misérable et pitoyable journal juif socialiste-jaune de New York³⁰ qui s'enthousiasmait des victoires allemandes avant de lécher les bottes de Wilson³¹. Rentré en Russie en 1917, Petrovsky se frotta aux mêmes milieux bundistes-mencheviks. Comme Gouralsky, comme Rafès, il ne rallia le bolchevisme qu'après que les bolcheviks eurent pris le pouvoir. Dans le travail militaire, il se montra homme d'exécution, fonctionnaire habile, mais rien que fonctionnaire. Le défunt *Frounzé*³² excellent soldat, mais qui ne brillait pas par un sens politique aigu, m'a souvent dit : « Il se dégage de Petrovsky une épouvantable odeur de bundisme. » Non seulement dans les questions d'administration militaire, mais dans les questions politiques, Petrovsky s'alignait toujours sur ses supérieurs. Il m'est arrivé bien souvent de dire en riant à mon défunt ami Skliansky³³, qui prisait les qualités pratiques de Petrovsky et, pour cela, le défendait, répondant à ce grief en plaisantant : « Il n'y a rien à faire, c'est sa nature ! » En effet, il ne s'agissait pas là d'arrivisme, au sens propre du mot, mais d'un instinct d'adaptation se suffisant à lui-même, d'un mimétisme foncier, d'un opportunisme organique.

29. Petrovsky et Bennett, de même que Max Goldfarb et Humbold étaient les pseudonymes de David Lipek, qui était né à Berdičev en Ukraine et avait émigré aux Etats-Unis avant 1914.

30. Sous le nom de Goldfarb, Lipek avait travaillé à New York au *Daily Forward*.

31. Woodrow Wilson (1856-1924) était président des Etats-Unis lors de l'entrée en guerre de ces derniers et avait formulé ses buts de guerre pour la « paix » en 21 points.

32. Mikhaïl V. Frounzé (1885-1925) avait succédé à Trotsky en 1925 mais avait collaboré avec lui des années avant ; c'était un chef militaire plein d'allant.

33. Efraim M. Skliansky (1892-1925) avait été le principal collaborateur de Trotsky au commissariat à la guerre. Il s'était noyé accidentellement aux Etats-Unis.

Rafès, autre variété du même type, s'est montré tout aussi capable comme ministre de Petlioura³⁴ que comme conseiller de la révolution chinoise. A quel point a-t-il contribué par son appui à la mort du petliourisme, je ne saurais en juger. Mais qu'il ait fait tout son possible pour perdre la révolution chinoise, chaque ligne de ses rapports et de ses articles en est la preuve.

L'élément naturel des Petrovsky, des Rafès, des Gouralsky, c'est le remue-ménage dans la coulisse, les entremises et les combinaisons, les trucs diplomatiques autour du comité anglo-russe ou du Guomindang, bref les intrigues autour de la révolution. La souplesse et les facultés d'adaptation de ces individus ont une limite fatale : ils ne sont organiquement capables ni de faire preuve d'initiative révolutionnaire dans l'action, ni de défendre leurs conceptions dans la minorité. Et pourtant seules, ces deux qualités qui se complètent l'une l'autre forment le véritable révolutionnaire. Sans aptitude à tenir obstinément en minorité, il est impossible de réunir une majorité révolutionnaire sûre, ferme, courageuse. D'autre part, une majorité révolutionnaire, même une fois conquise, ne devient nullement un patrimoine permanent et intangible. La révolution prolétarienne marche à travers des hauts et des bas considérables, à travers des ornières, des tunnels, des pentes escarpées. C'est pourquoi l'incessante sélection des révolutionnaires, leur trempe, non seulement dans la lutte de masses contre l'ennemi, mais aussi dans la lutte idéologique à l'intérieur du parti, le contrôle des révolutionnaires dans les grands événements et aux brusques tournants est d'une importance décisive pour le parti. Goethe³⁵ a dit qu'une fois une chose acquise, il faut toujours la reconquérir pour la posséder effectivement.

Lors de la première purge du parti, Lénine recommanda de rejeter 99 % des anciens mencheviks. Il avait en vue le menchevisme, moins comme ligne politique conciliatrice que comme type psychologique de l'adapté en quête d'une couleur protectrice et prêt à se camoufler en bolchevik — uniquement pour ne pas aller contre le courant. Si Lénine recommandait d'épurer impitoyablement le parti des adaptés, au contraire, après sa mort, ces derniers commencèrent à y jouer un rôle

34. En tant que membre du Bund, Rafès s'était trouvé de l'autre côté pendant la guerre civile en Ukraine jusqu'en 1919.

35. Wolfgang Goethe (1749-1832), grand écrivain allemand, est aussi l'auteur d'un certain nombre d'aphorismes.

LÉON TROTSKY

considérable et à jouer dans l'I.C. un rôle décisif. Gouralsky couronna et découronna les chefs des partis français, allemand et autres³⁶, Petrovsky et Pepper dirigèrent le monde anglo-saxon, Rafès enseigna la stratégie révolutionnaire au peuple chinois, Borodine³⁷ fut conseiller de l'Etat de la révolution nationale. Tous sont des variétés d'un seul et même type : le type du « nourrisson » de la révolution.

Inutile de dire que le « cours de gauche » actuel de Staline n'a nullement inquiété ce public. Au contraire, tous les Petrovsky propagent joyeusement aujourd'hui le cours de gauche et les Rafès luttent contre le danger de droite. Dans cette campagne de centre-gauche, aux trois quarts soufflée et de pure forme, les adaptés se sentent comme des poissons dans l'eau, montrant à bon compte, à eux-mêmes et aux autres, quels remarquables révolutionnaires ils sont. Et en même temps ils restent plus que jamais semblables à eux-mêmes. Si quelque chose peut tuer l'Internationale communiste, c'est ce cours, ce régime, cet esprit, qui s'incarne dans les Petrovsky.

L'un des incontestables inspirateurs et éducateurs de l'Internationale communiste d'après Lénine, c'est *Martynov* — une figure très symbolique dans l'histoire du mouvement révolutionnaire. Théoricien le plus conséquent et le plus sot du menchévisme, Martynov se réfugia à l'abri de la révolution et de la guerre civile, patiemment, dans un refuge confortable, comme un voyageur se met à l'abri du mauvais temps. Il ne se risqua à la lumière du jour que dans la sixième année après Octobre. En 1923, Martynov se découvrit brusquement en publiant un article dans la revue de Moscou *Krasnaja Nov'*. A une séance du bureau politique au printemps de 1923, à moitié blaguant, à moitié sérieux, mais malgré tout porteur d'un mauvais présage, je dis en passant : « Attention que Martynov ne se faufile pas de nouveau dans le parti ! ». Lénine, les deux mains autour de la bouche comme porte-voix, me « chuchota » — toute la salle l'entendit — : « On sait bien que c'est un imbécile. » Je n'avais aucune raison de contester cette brève caractérisation faite sur un ton de conviction profonde. Je fis seulement observer qu'il n'est évidemment pas possible de ne construire un grand parti qu'avec des gens intelligents et que Martynov pourrait, par

36. Gouralsky agit à la tête du parti français sous le nom de Leptit, du parti allemand sous celui de Kleine.

37. M. M. Grusenberg, dit *Borodine* (1884-1951), ancien bundiste avait lui aussi milité aux Etats-Unis. Il avait été envoyé comme conseiller de l'U.R.S.S. au gouvernement de Canton.

erreur, passer dans une autre catégorie. Or la plaisanterie est devenue une affaire sérieuse. Non seulement Martynov s'est faufilé dans le parti, mais il est également devenu l'un des inspirateurs principaux de l'I.C. On l'a rapproché et on l'a élevé, on s'en est rapproché et on s'est abaissé — uniquement du fait de sa lutte contre le « trotskysme ». Sous ce rapport, il n'a pas été nécessaire de refaire son éducation, il a continué de pourfendre la « révolution permanente », comme dans les vingt années précédentes. Avant, il parlait de la sous-estimation du libéralisme bourgeois et de la démocratie bourgeoise. Il n'a pas changé de cliché : il a seulement intercalé la paysannerie.

Dans les revues mencheviques de l'époque de la réaction, on peut trouver pas mal d'articles de Martynov destinés à administrer la preuve que le « trotskysme a triomphé un moment en octobre, novembre et décembre 1905 » (*sic*) lorsque les éléments se déchaînèrent et éteignirent tous les flambeaux de la raison menchevique. Le point culminant de la révolution — octobre, novembre, décembre 1905 —, Martynov le jugeait comme sa décadence « trotskyste ». Pour lui, le point culminant ne commença qu'avec les doumas d'empire, les blocs avec les cadets³⁸ et ainsi de suite, c'est-à-dire avec le début de la contre-révolution.

Ayant attendu dans son refuge la fin d'un nouveau jeu, infiniment plus terrible, des « éléments déchaînés », la Révolution d'Octobre, la guerre civile, la révolution en Allemagne et en Autriche-Hongrie, le coup d'Etat soviétique en Hongrie, les événements d'Italie, etc., Martynov arriva en 1923 à la conclusion que le moment était venu de rallumer le flambeau de la raison dans le P.C. russe. Il débuta par où il s'était arrêté à l'époque de la réaction stolypinienne. Dans *Krasnaia Nov'*, il écrivit :

« En 1905, L. Trotsky raisonnait avec plus de logique et d'esprit de suite que les bolcheviks et les mencheviks. Mais le défaut de ses raisonnements consistait en ce que Trotsky était “ trop conséquent ”. Le tableau qu'il brosait donnait par anticipation une charmante idée très précise de la dictature bolchevique des trois premières années de la révolution d'Octobre qui, comme on le sait, a fini par échouer dans une impasse, après avoir détaché le

38. Les doumas étaient des assemblées représentatives instituées par la Constitution de 1906. Les cadets (K.D.) étaient les constitutionnels-démocrates.

LÉON TROTSKY

prolétariat de la paysannerie, ce qui eut pour résultat d'obliger le parti bolchevique à reculer profondément »³⁹.

Martynov raconte ici, en toute franchise, ce qui l'a réconcilié avec Octobre : c'est le grand recul de la Nep⁴⁰ rendu nécessaire par l'arrêt de la révolution mondiale. Profondément convaincu que les trois premières années de la révolution d'Octobre n'avaient été que l'expression de l'erreur « historique du trotskysme », Martynov se rallia au parti et, sans plus attendre, devint la grosse artillerie dans la lutte contre l'Opposition. Ce fait à lui seul illustre avec plus d'éloquence que bien des considérations théoriques, l'évolution profonde qui s'est opérée ces dernières années dans les sphères supérieures de la direction du parti.

Dans son ouvrage inédit *Lénine et la Dictature du prolétariat* (actuellement, les travaux sérieux et consciencieux restent généralement à l'état de manuscrit : sur les sujets épineux, on n'imprime que les bas produits de l'appareil), le camarade Boris Livshitz⁴¹ donne, dans une courte note, une édifiante caractérisation politique de Martynov :

« La biographie politique de cet homme appelle, ce me semble, une attention particulière. Il est venu aux *narodniki* au début de leur dégénérescence d'épigones, vers le milieu de 1880. Il vient au marxisme et à la social-démocratie pour présider au glissement d'une partie des social-démocrates de la plate-forme du groupe de *l'Emancipation du Travail* et du groupe de Lénine, l'*Union de combat* de Pétersbourg, à la plate-forme de l'économisme opportuniste. Cet adversaire de la veille des partisans de l'*Iskra* vient en fait à l'*Iskra* — en fait aux nouveaux éléments de l'*Iskra* au moment où les dirigeants qui y restent glissent et abandonnent leurs anciennes positions politiques. Y restant en quelque sorte, à jouer les seconds rôles hors de la rédaction de l'*Iskra*, il donne pratiquement dans ses *Deux dictatures* une plate-forme à la tactique opportuniste-conciliatrice des mencheviks dans la révolu-

39. *Krasnaja Nov'*, n° 2, 1923, p. 262.

40. La Nep désigne la nouvelle politique économique décidée en 1921 et fondée en partie sur la réhabilitation du profit.

41. Boris S. Livshitz diplômé de l'Institut des professeurs rouges, alors déporté à Tulun, ancien combattant de la guerre civile, commissaire politique, s'était spécialisé en économie.

tion de 1905. Puis ce menchevik d'hier, anti-bolchevik des plus venimeux, vient aux bolcheviks de nouveau au moment (1923), où leurs dirigeants, de plus en plus épigones, glissent déjà des positions bolcheviques. Restant, là encore, dans des rôles de second plan (hors du B.P. et du bureau de l'I.C.), il inspire pratiquement la lutte contre la fraction bolchevique du parti et, dans ses articles et discours, donne une plate-forme à la tactique opportuniste-conciliatrice des staliens dans la révolution chinoise... Une espèce de fatalité semble décidément accompagner cette figure. »

La « fatalité » de la personnalité de Martynov fait excellent ménage avec son involontaire côté comique. Lent d'allure et lourd d'esprit, créé par la nature pour les fourgons de la révolution, Martynov est atteint d'une noble passion : joindre les deux bouts théoriquement. Du fait qu'il ne se rallie qu'aux courants idéologiques de décadence ou aux dérivations décadentes de courants sains, il lui arrive, dans ses efforts pour joindre les deux bouts, de porter chaque erreur au compte de l'ineptie. L'auteur de *Deux dictatures* a donné en 1926-1928 la définition théorique du « bloc des quatre classes », sous-entendant par là que la bourgeoisie chinoise, avec le concours de l'Internationale communiste, s'est installée à califourchon sur trois classes : les ouvriers, les paysans et les petits-bourgeois des villes. En mars 1927, Martynov préconisait le mot d'ordre de la « transfusion du sang ouvrier au Guomindang » juste à la veille du moment où Tchiang Kai-chek y procédait à l'effusion de sang ouvrier. Lorsque les discussions « anglo-russe » et « chinoise » s'engagèrent dans le parti⁴², Martynov revécut sa jeunesse en y transplantant l'ancien menchevisme ; sans modification ni additions, dans sa forme la plus intacte et la plus stupide. Tandis que les autres se hâtaient de chercher et d'inventer une théorie justifiant le glissement politique, Martynov en sortait une de sa poche, conçue depuis longtemps, toute prête, seulement légèrement oubliée. Cela lui conféra une supériorité manifeste.

Or cet homme « fatal » est l'un des principaux inspirateurs de l'Internationale communiste. Il enseigne à s'orienter, à prévoir la marche ultérieure du développement révolutionnaire, à en choisir les cadres, à discerner en temps voulu une situation

42. Il s'agit de la discussion sur la question de la révolution chinoise et du comité syndical anglo-russe.

révolutionnaire et à mobiliser les masses pour le renversement de la bourgeoisie. On ne peut imaginer plus malfaisante caricature.

A la section de propagande de l'Internationale communiste opère et, pour ainsi dire, dirige, un certain *Lentsner*⁴³. Quelle que soit l'insignifiance de cette figure, il est bon d'en dire quelques mots, comme d'une fraction nullement accidentelle d'un tout. Au moment donné, Lentsner travailla à l'édition de mes *Oeuvres*. Je fis là sa connaissance pour la première fois comme représentant des « professeurs rouges ». Il n'avait aucun passé révolutionnaire. Après tout, on ne pouvait lui en faire grief : il était jeune. Il entra dans la politique une fois la révolution faite. Le pire fut que la démolition chaotique qui s'opérait dans tous les domaines, lui permit, avec un minimum de ressources théoriques, de faire son chemin comme « professeur rouge ». En d'autres termes, la révolution fut avant tout pour lui une carrière. Son ignorance me frappa particulièrement. Dans les annotations qu'il rédigeait, il fallait revoir non seulement la pensée, mais l'étymologie et la syntaxe de M. le « professeur ». Il fallait surtout veiller à ses excès de zèle : Lentsner ressemblait moins à un adepte qu'à un courtisan. En cette période de 1923, beaucoup d'arrivistes impatients et d'aspirants non casés de l'appareil tentaient encore leur chance de-ci de-là. Il fallut pourtant montrer de l'indulgence pour les connaissances superficielles de Lentsner : les militants les plus sérieux étaient surchargés de besogne : à cette époque, on ne révoquait pas encore les oppositionnels.

Lentsner me prépara des matériaux pour *Leçons d'Octobre*, vérifia des textes, réunit des citations sur mes indications, etc. Quand la campagne antitrotskyste, depuis longtemps en préparation fut déclenchée et ouvertement rattachée aux *Leçons d'Octobre*, Lentsner ne sut plus où se mettre et changea son fusil d'épaule en 24 heures. Pour plus d'assurance, il utilisa les matériaux qu'il avait préparés dans un sens diamétralement opposé, c'est-à-dire contre le trotskysme. Il écrivit une brochure sur la révolution permanente, cela va sans dire, elle était déjà sous presse, mais, au dernier moment, elle fut détruite sur ordre du bureau politique : il était vraiment trop gênant d'avoir partie liée avec ce personnage. Pourtant Zinoviev le cajola et le casa à l'Internationale. Au côté des Kuusinen et des Martynov, il

43. Lentsner est l'un des rares collaborateurs de Trotsky qui l'a abandonné dans la lutte politique. C'était lui qui avait préparé le volume III des *Oeuvres*.

devint un des dirigeants de l'action quotidienne de l'Internationale. Ce professeur rouge écrit des articles de directives dans la revue officielle de l'I.C. Les quelques lignes que j'en ai lues ont suffi à me convaincre que Lentsner ne sait pas plus aujourd'hui qu'hier écrire correctement deux mots de suite. Mais visiblement il n'y a personne à la rédaction de *L'Internationale communiste* non seulement pour veiller au marxisme, mais même pour veiller à la grammaire. Ces Lentsner donnent la physionomie de l'appareil de l'Internationale.

Lozovsky occupe dans l'Internationale syndicale rouge une place dirigeante et dans l'Internationale communiste, il est influent. Si, au début, sous l'ancienne direction du parti, son rôle était purement technique, et, même en cette qualité, sérieusement contesté et regardé comme temporaire, il n'en est pas moins vrai que dans la dernière période, Lozovsky est passé au premier rang.

On ne peut dénier à Lozovsky certaines aptitudes, une facilité à s'orienter, un certain flair. Mais toutes ces facultés ont chez lui un caractère extrêmement fugace et superficiel. Il a débuté, je crois, par le bolchevisme, mais s'en est ensuite éloigné pendant de nombreuses années. Conciliateur, internationaliste pendant la guerre, il a milité avec moi à Paris, dans *Naché Slovo*, où il représentait tout le temps la tendance d'extrême droite. Dans les questions intérieures du mouvement ouvrier français comme dans les questions de l'Internationale et de la révolution russe, il penchait invariablement à droite — vers le centrisme pacifiste. En 1917, il fut le seul du groupe *Naché Slovo* à ne pas se joindre aux bolcheviks. Il fut grand ennemi de la révolution d'Octobre et le resta, ce me semble, jusqu'en 1920, mobilisant contre le parti une fraction des cheminots et les syndiqués en général. Il se rallia à la révolution d'Octobre avant Martynov, de toute façon après qu'elle eût été non seulement accomplie, mais aussi défendue contre les dangers les plus menaçants. Sa connaissance des langues et de la vie occidentale le conduisit, en ces années où la répartition des militants était encore très chaotique, à l'Internationale syndicale rouge. Lorsqu'au bureau politique nous nous trouvâmes devant cette situation, nous avons tous — et Lénine le premier — hoché la tête : nous nous sommes consolés en nous disant qu'à la première occasion il faudrait le remplacer. Mais la situation se modifia. Lénine tomba malade et mourut. Les mutations commencèrent, soigneusement préparées dans les coulisses de l'appareil. Lozovsky surnagea et suivit le fil de l'eau. N'avait-il

LÉON TROTSKY

pas polémiqué contre moi pendant la guerre, défendu le longuetisme et la démocratie petite-bourgeoise en Russie ? N'avait-il pas polémiqué contre la révolution d'Octobre, la terreur rouge, la guerre civile ? Après une courte pause, il reprenait la lutte contre le « trotskysme ». Ce fut assez pour assurer sa situation dans l'Internationale syndicale rouge et lui en créer une immédiatement dans l'Internationale communiste. Au plus fort du cours martynoviste, Lozovsky se trouva même dans une certaine mesure à gauche. Mais ce n'est dangereux ni pour lui ni pour l'Internationale, car, malgré tout, en dépit de son apparente précipitation, Lozovsky connaît bien les limites au-delà desquelles le gauchisme cesse d'être encouragé. Comme il arrive souvent, un esprit primesautier se mêle chez lui au conservatisme idéologique. Il peut, dans un article cinglant, recommander aux travailleurs d'Afrique du Sud et aux indigènes des îles Philippines de renverser leur bourgeoisie, et une heure plus tard, oublier son conseil. Mais, dans tous les cas sérieux où il doit prendre des décisions engageant sa responsabilité, Lozovsky fait invariablement barre à droite. Ce n'est pas un homme d'action révolutionnaire. C'est un pacifiste organique. L'avenir le démontrera plus d'une fois.

La direction des jeunes partis d'Orient qui ont devant eux des tâches grandioses, apparaît pour ainsi dire comme la page la plus sombre de l'Internationale d'après Lénine.

Il suffit de dire que là le rôle dirigeant appartient à *Raskolnikov*⁴⁴. A la différence de ceux que j'ai précédemment cités, c'est incontestablement un révolutionnaire combatif, un bolchevik avec un certain passé révolutionnaire⁴⁵. Mais seule l'épouvantable dévastation des dirigeants a pu faire que Raskolnikov ait été placé à la direction... de la littérature prolétarienne et des révolutions d'Asie. Il est tout aussi inapte pour l'une que pour l'autre. Ses actes ont toujours été meilleurs que ses discours et articles. Il s'exprime avant d'avoir pensé. Il n'est certes pas mauvais de l'avoir près de soi en période de guerre civile⁴⁶. Mais il est bien moins bon dans une période de guerre d'idées. Revenu en 1923 d'Afghanistan, Raskolnikov s'est jeté dans la bataille aux côté de l'Opposition. J'ai dû le modérer instamment, craignant qu'il ne fit plus de mal que de bien. C'est

44. Fedor F. Ilin, dit *Raskolnikov* (1892-1939) était bolchevik depuis 1910.

45. Raskolnikov avait joué un rôle réel dans la révolution de février et d'octobre. Il avait aussi combattu pendant la guerre civile.

46. Raskolnikov avait commandé la flottille de guerre sur la Volga au moment de la bataille de Kazan sous les ordres directs de Trotsky.

pour cette raison ou pour une autre qu'il devint quelques jours après un combattant actif... dans l'autre camp. Je ne sais s'il a beaucoup étudié l'Orient pendant son séjour en Afghanistan. En revanche, il a écrit quantité de souvenirs des premières années de la révolution et a cru nécessaire d'y faire pas mal de place à l'auteur de ces lignes. Il a refait ses souvenirs — déjà publiés — en 1924 et là où il avait mis le signe « plus », il a mis « moins » et vice versa. Cette refonte est si primitive et enfantine qu'on ne peut même la prendre sérieusement comme une falsification. A la base, il y a une façon de penser essentiellement primitive. L'activité de Raskolnikov dans le domaine de la littérature prolétarienne constituera une des anecdotes les plus amusantes de l'histoire de la révolution, mais ce sujet, en l'occurrence, ne nous intéresse pas. L'œuvre de Raskolnikov comme dirigeant de la section orientale de l'I.C. a un caractère beaucoup plus tragique. Il suffit de lire sa préface au rapport de Tan Pingshan pour se convaincre une fois de plus, de la facilité avec laquelle certaines natures récidivent, quand les conditions s'y prêtent, dans l'ignorance politique. Pour le rapport menchevique de Tan Pingshan, Raskolnikov a écrit une préface élogieusement menchevique. Il est vrai qu'il faut ajouter que le rapport de Tan Pingshan a été approuvé par la VII^e session de l'exécutif de l'I.C. Raskolnikov est moins l'inspirateur responsable que la victime de ce mécanisme. Mais sa malheureuse direction est à son tour une source d'immenses malheurs et de nombreuses victimes.

Le mouvement hindou est représenté dans l'Internationale par *Roy*⁴⁷. Il est douteux que l'on puisse faire plus de mal au prolétariat hindou que ne lui ont fait Zinoviev, Staline et Boukharine par l'intermédiaire de Roy. Aux Indes, comme en Chine, on a mené et on mène une action ayant presque constamment en vue le nationalisme bourgeois. Dans toute la période d'après Lénine, Roy a fait une propagande en faveur d'un « parti du peuple » qui, comme il l'a dit lui-même, « ni par son titre, ni par sa nature » ne devait être le parti de l'avant-garde prolétarienne. C'est une adaptation du Guomindangisme, du stalinisme et du lafollettisme aux conditions du mouvement national aux Indes. Politiquement, cela veut dire : par l'intermédiaire de Roy, la direction de l'Internationale

47. Manabendra Nath Roy (1887-1954) était un révolutionnaire bengali qui avait rencontré les communistes sur le continent américain et avait représenté... le Mexique au II^e congrès de l'I.C.

LÉON TROTSKY

communiste tient l'étrier pour les futurs Tchiang Kai-chek hindous. Quant aux conceptions de Roy, elles sont un mélange d'idées socialistes-révolutionnaires et de libéralisme accommodés à la sauce de la lutte contre l'impérialisme. Tandis que les « communistes » organisent des partis « ouvriers paysans », les nationalistes hindous mettent la main sur les syndicats professionnels. Aux Indes, la catastrophe est préparée aussi méthodiquement qu'elle le fut en Chine. Roy a pris modèle sur les exemples chinois et intervient en professeur dans les congrès chinois. Inutile de dire que ce national-démocrate, intoxiqué par un marxisme « ersatz », est un ennemi irréductible du « trotskysme » tout comme son frère spirituel Tan Pingshan.

Au Japon, les choses ne valent pas mieux. Le P.C. japonais est invariablement représenté dans l'I.C. par *Katayama*⁴⁸. Au fur et à mesure que la direction de l'Internationale se vidait, Katayama devenait un pilier bolchevique. A vrai dire, Katayama est en soi un complet malentendu. A la différence de Clara Zetkin, on ne peut même pas le qualifier de figure décorative, car il n'a aucun caractère décoratif. Ses conceptions sont un progressisme très légèrement coloré de marxisme. Par toute sa formation, Katayama est infiniment plus près du monde des idées de Sun Yat-sen⁴⁹ que de Lénine. Cela n'empêche pas Katayama d'exclure les bolcheviks-léninistes de l'Internationale communiste et, de façon générale, de décider par son vote des destinées de la révolution prolétarienne. En récompense de ses services dans la lutte contre l'Opposition, l'Internationale soutient au Japon l'autorité fictive de Katayama. Les jeunes communistes japonais le contemplent avec déférence et suivent son enseignement. Lequel ? Ce n'est pas pour rien qu'existe le proverbe japonais : « On peut même adorer une tête de sardine, le tout est de croire. »

Entre-temps, ce n'est au Japon qu'une suite interminable de tentative d'union de divers « partis ouvriers-paysans » de droite, du centre et de gauche, qui tous au même degré constituent un attentat organisé contre l'indépendance politique de l'avant-garde prolétarienne⁵⁰. Les notes et les contre-notes

48. Sen *Katayama* (1859-1933), socialiste japonais, avait fondé le premier groupe communiste japonais à New York en 1919. Depuis 1921 il vivait à Moscou.

49. Sun Yat-sen était le père du nationalisme chinois et le fondateur du Guomindang.

50. Le P.C. japonais, illégal, avait infiltré notamment le parti ouvrier paysan (Rodo-nominto) japonais.

diplomatiques, les conférences et les contre-conférences diplomatiques, les conférences et les contre-conférences d'unité augmentent et se multiplient, résorbant et pervertissant les rares communistes, les détournant du véritable travail de groupement et d'éducation des ouvriers révolutionnaires. La presse de l'Internationale ne donne presque aucune information sur l'action révolutionnaire actuelle des communistes japonais, sur le travail illégal, sur l'organisation, les proclamations, etc. En revanche, presque chaque semaine, nous apprenons de nouvelles initiatives d'un nouveau comité pour la réorganisation du parti ouvrier-paysan de gauche dans le sens de l'union avec la gauche du parti ouvrier-paysan du centre qui, à son tour, se tourne vers la gauche du parti de droite et ainsi de suite, sans fin. Que vient faire là le bolchevisme ? Quel rapport Marx et Lénine peuvent-ils avoir avec cet indécent remue-ménage de souris ?

Mais, d'un autre point de vue, il faudra revenir plus à fond sur les brûlantes questions d'Orient.

Comme on le voit, la signification générale des changements opérés à la direction de l'Internationale communiste apparaît en pleine lumière quand on fait ainsi défiler ses responsables. Ce sont les gens de Martynov, les adaptés de tout acabit, qui dirigent l'Internationale. Les Français ont le terme politique « ralliés ». C'est la fréquence des révolutions politiques qui l'a rendu nécessaire. Si les républicains ont dû se faire à l'Empire, les bonapartistes et les royalistes ont dû à leur tour se faire à la République. Ils ne l'ont pas fait du jour au lendemain, mais seulement après s'être convaincus de la solidité du régime républicain. Ce ne sont pas des républicains qui ont combattu pour la république, mais ceux qui, charitalement, ont accepté d'elle fonctions et prébendes. Voilà ceux qu'on appelle les « ralliés ». Mais il ne faut pas croire que ce type ne soit propre qu'à la révolution bourgeoise. La base du « ralliement », ce n'est pas la révolution, c'est sa victoire et l'Etat créé par cette victoire.

Il va sans dire que de vrais combattants, surtout dans les autres pays, appartenant non seulement aux jeunes générations mais dans une certaine mesure également aux générations plus anciennes, se sont ralliés et se rallient à la révolution d'Octobre. Mais le régime actuel de l'I.C. ne leur permet pas de s'élever au niveau de dirigeants indépendants, à plus forte raison, de chefs révolutionnaires. Il écarte, balaie, déforme, piétine tout ce qui est indépendant, idéologiquement ferme et volontaire. Il lui faut

LÉON TROTSKY

des adaptés. Il les trouve sans peine, les groupes et les arme.

Parmi les ralliés, on distingue deux nuances qui vont des éléments politiquement lourds mais honnêtes, dépourvus de perspicacité et d'initiative, jusqu'aux plus fieffés arrivistes. Mais, comme le dicte la psychologie et comme le montre l'expérience, même les meilleurs de ces « ralliés » font preuve à l'égard des révolutions nouvelles des mêmes facultés dont ils firent preuve auparavant, voire à la veille même d'Octobre : imprévoyance, manque d'initiative créatrice et de vrai courage révolutionnaire. Les Kolarov, les Pepper, les Kuusinen, les Walecki, les Martynov, les Petrovsky, les Lozovsky et autres héros, qui ont raté, faussement annoncé ou tué qui une, qui deux, qui trois révolutions et même davantage, se disent certainement : « Qu'une nouvelle révolution nous tombe sous la main et, cette fois, nous nous montrerons. » Tels le chasseur malchanceux qui, jure, chaque fois qu'il a raté un coup, qu'il visera mieux la prochaine fois. Se souvenant de leurs fautes, inquiets à l'idée qu'on ne les a pas oubliées, ces révolutionnaires d'après la révolution sont toujours prêts, sur un signe d'en haut, à faire preuve de hardiesse — aux quatre coins de la terre. Voilà pourquoi les situations révolutionnaires ratées alternent avec des aventures révolutionnaires non moins tragiques.

Le mieux qu'on puisse faire à l'égard de toutes les variétés de Martynov, Kuusinen et Pepper, c'est de les tenir à une portée de canon des organismes où se décident les destinées de la révolution.

On peut observer que toutes les figures que j'ai énumérées ne sont tout de même que de second ordre et que la « véritable » direction est concentrée dans le bureau politique du parti communiste russe. Mais c'est une illusion. Sous Lénine, la direction *immédiate* des affaires de l'Internationale communiste avait été confiée à Zinoviev, Radek et Boukharine. A la solution des questions tant soit peu importantes prenaient part Lénine et l'auteur de ces lignes. Inutile de dire que, dans toutes les questions essentielles de l'I.C., le diapason était entre les mains de Lénine. *Aucun des membres actuels du bureau politique, sauf Boukharine, ne prenait la moindre part à la direction de l'Internationale*, et ce n'était bien entendu pas un hasard. La nature de ce travail presuppose non seulement un certain niveau théorique et politique, mais aussi la connaissance directe de la vie intérieure des pays d'Occident et la possession des langues permettant de suivre en permanence la presse

étrangère. Dans le bureau politique actuel, personne, à l'exception de Boukharine, qui, du vivant de Lénine, n'était que suppléant du bureau politique, ne possède même plus ces aptitudes formelles.

Le *Testament*⁵¹ de Lénine donne de Boukharine une caractéristique en quelque sorte contradictoire. D'une part, il est présenté comme « un des théoriciens les plus marquants et de très haute valeur dans le parti » ; d'autre part, il y est dit que « ses vues théoriques ne peuvent qu'avec la plus grande réserve être tenues pour parfaitement marxistes, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il n'a jamais étudié et, je le présume, n'a jamais compris entièrement la dialectique) ». Comment un non-dialecticien et un scolastique peut-il être le théoricien d'un parti marxiste ? Je ne m'arrêterai pas sur le fait que le *Testament*, écrit pour le parti avec un objectif précis, est imprégné du désir d'équilibrer, fût-ce dans une certaine mesure, la caractérisation des dirigeants : Lénine limite avec soin l'éloge trop appuyé comme il adoucit le jugement trop dur. Mais cela concerne la forme du *Testament*, pas son fond, et cela n'explique pas comment les travaux d'un auteur qui ne s'est pas assimilé la dialectique peuvent être « marquants » ? La caractérisation donnée par Lénine, cependant, malgré son apparente contradiction, destinée à dorer un peu la pilule, n'est au fond pas contradictoire et elle est foncièrement juste.

La dialectique ne supprime pas la logique formelle, comme la synthèse ne supprime pas l'analyse, mais au contraire elle s'appuie sur elle. La manière de penser de Boukharine est formellement logique et d'un bout à l'autre abstraitemment analytique. Ses meilleures pages se rattachent au domaine de l'analyse logique formelle. Là où la pensée de Boukharine se meut dans des lignées déjà tracées par le burin de Marx et de Lénine, elle peut donner de précieux résultats *partiels*, en vérité, presque toujours accompagnés d'un arrière-gout de scolastique. Mais là où Boukharine pénètre de lui-même dans une sphère nouvelle, là où il est obligé de combiner des éléments empruntés aux différents domaines économique et politique, sociologique et idéologique, il manifeste un arbitraire tout à fait irresponsable et impondérable, multipliant les généralisations à vue de nez et jonglant avec les notions. Si l'on prenait la peine de rassembler et de classer chronologiquement toutes les « théories » de

51. Le texte appelé généralement « Testament » est une lettre de Lénine au congrès, écrit les 23, 24 et 25 décembre 1922.

LÉON TROTSKY

Boukharine qu'il a servies à l'I.C. depuis 1919 et surtout depuis 1923, on obtiendrait un tableau qui rappellerait la nuit de Walpurgis où les chétives mânes du marxisme trembleraient sous les vents de la Scolastique.

Le VI^e congrès de l'Internationale communiste a porté à leur paroxysme et par conséquent à l'absurde les contradictions de l'appareil dirigeant. En apparence, la direction semblait revenir à Boukharine : il a fait le rapport moral, indiqué la ligne stratégique, proposé et fait voter le programme — ce qui n'est pas mince —, inauguré et clôturé le congrès en en faisant le bilan. Sa domination paraissait complète. Et cependant, tout le monde sait que l'influence réelle de Boukharine sur le congrès fut proche de zéro. Ses interminables caquetages ressemblaient aux bulles que produit l'homme qui se noie. Pendant ce temps, sans souci de l'esprit des rapports, voire contre lui, le regroupement s'opérait parmi les délégués et leur organisation fractionnelle s'affermisait. Cette phénoménale duplicité a dévoilé le rôle secondaire, accessoire, décoratif que joue en somme l' « idéologie » sous le régime bureaucratique de l'appareil. Or, s'il n'y a plus lieu maintenant de parler de la direction de Boukharine, puisque le clou du VI^e congrès fut sa liquidation, il reste *Staline*. Mais ici nous tombons d'un paradoxe dans un autre : car celui qu'on appelle aujourd'hui, avec quelque raison, le dirigeant de l'Internationale, ne s'est pas montré au congrès et s'est débarrassé dans ses discours ultérieurs en quelques phrases dénuées de sens des questions du programme et de la stratégie de l'Internationale. Encore une fois, ce n'est pas un hasard.

Il n'est pas besoin de s'étendre sur le caractère grossièrement empirique de la politique de Staline. Avec un retard plus ou moins important, elle n'est que le reflet passif des chocs sociaux souterrains. Or, pour une certaine période et dans des conditions déterminées, la force du centrisme de l'appareil réside dans son adaptation empirique. Mais c'est là précisément son talon d'Achille⁵².

Ceux qui ne le connaissent pas peuvent difficilement se faire une idée du niveau des connaissances scientifiques et des ressources théoriques de Staline. Du vivant de Lénine, il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun d'entre nous de l'intéresser aux discussions des problèmes théoriques ou des questions stratégiques de l'Internationale. Le plus qu'il lui arriva de faire, fut

52. Le talon d'Achille de quelqu'un est son point faible.

parfois de voter sur telle ou telle question pour autant que les divergences de vues entre dirigeants russes de l'Internationale nécessitaient un vote formel du bureau politique. En tout cas, jusqu'en 1924, il est impossible de trouver soit un article, soit un discours de Staline consacré aux problèmes internationaux. Or cette « qualité » — le fait qu'il n'était lié personnellement par aucune obligation ou tradition idéologique aux questions théoriques et internationales fondamentales — le rendit on ne peut mieux apte à diriger la politique de recul lorsque, dans le pays, les classes écrasées par la révolution d'Octobre, commencèrent à se relever et à exercer une pression sur le parti. Staline devint nécessaire lorsqu'on commença à dévider à rebours le film d'Octobre. « Toute époque sociale — a dit Marx, répandant le mot d'*Helvétius*⁵³ — demande ses grands hommes : quand il n'en existe pas, elle en invente. » Or Staline est le grand homme « inventé » de la période de réaction contre Octobre.

On sait que le marxisme ne « nie » nullement le principe personnel de l'histoire ; au contraire, mieux que toute autre doctrine, il est capable d'élucider la fonction historique d'une personnalité marquante. Mais le fétichisme du principe personnel est foncièrement étranger au marxisme. Le rôle de la personnalité s'explique toujours par les conditions objectives contenues dans le rapport entre les classes. Il y eut des périodes historiques où, selon l'expression d'un ennemi intelligent, Oustrialov⁵⁴ « pour sauver le pays », une médiocrité se révéla nécessaire — et rien de plus. Dans son *Dix-huit Brumaire*⁵⁵, Marx a montré, selon ses propres termes, « comment la lutte de classes a créé des circonstances et des conditions qui ont permis à un personnage médiocre et vulgaire de jouer le rôle de héros ». Marx avait en vue Napoléon III⁵⁶. La base sociale du pouvoir de ce dernier, ce furent les petits propriétaires paysans, sous la neutralisation mutuelle de la bourgeoisie et du prolétariat. Les éléments essentiels de cette situation se trouvent également chez nous. Tout est dans leur rapport de force et les tendances de l'évolution ultérieure. Pour ces tendances, nous en

53. Le philosophe français *Helvétius* (1715-1771) était l'auteur du livre *De l'Esprit*.

54. Nikolai V. Oustrialov (1890-1937), professeur d'université, croyait que la Nep avait marqué le début du mouvement qui allait ramener naturellement l'U.R.S.S. vers le capitalisme. Il était à cette époque à Kharbin.

55. Il s'agissait du livre *Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*.

56. *Napoléon III* (1808-1873) était devenu empereur des Français et Karl Marx avait analysé son régime comme du « bonapartisme ».

affronterons encore. Mais, en attendant, il est incontestable, que, plus on avance et plus le régime stalinien apparaît comme la préparation du bonapartisme⁵⁷.

Le mépris des questions de principe et l'étroitesse de pensée ont toujours caractérisé Staline. En 1925 le journal du parti à Tiflis, *Zarja Vostoka*, lui a rendu un mauvais service en publiant sa lettre du 24 janvier 1911. Le bloc de Lénine avec Plékhanov pour la lutte contre les liquidateurs et les conciliateurs, est qualifiée par Staline dans cette lettre de « tempête dans un verre d'eau » — ni plus ni moins. Il poursuit :

« De façon générale, les ouvriers commencent à considérer avec mépris les groupes à l'étranger : que ceux-ci se mettent en furie, tant qu'il leur plaira. Nous autres, nous pensons que celui qui a vraiment à cœur les intérêts du mouvement travaille, le reste passe ensuite. Mon opinion est que le résultat en sera meilleur. »

Ainsi, en 1911, Staline laissait dédaigneusement le soin à Lénine de « se mettre en furie » dans la lutte contre les liquidateurs. Quant au groupe que Lénine reconstituait sur les problèmes idéologiques, Staline l'appelait avec mépris « une tempête dans un verre d'eau ». Quelle écœurante hypocrisie constitue aujourd'hui l'intransigeance rétrospective de Staline à l'égard de l'ancienne lutte idéologique !

Mais il ne s'agit pas seulement de 1911. Au printemps 1917, Staline, qui était à moitié jusqu'auboutiste⁵⁸ était en principe d'accord pour que le parti s'unisse au jusqu'auboutiste Tsereteli. Dans les procès-verbaux, jusqu'ici dissimulés, de la conférence du parti de 1917, nous lisons :

« Ordre du jour : proposition d'union de Tsereteli.
Staline : Nous devons accepter. Nous devons définir notre proposition de réalisation de l'union. L'union est possible sur la base de Zimmerwald-Kienthal. »

Aux craintes exprimées par certains délégués de cette conférence, Staline répondit :

57. C'est la première apparition de l'application par Trotsky du schéma « bonapartiste » à la situation en U.R.S.S.

58. Un « jusqu'auboutiste » était à cette époque un partisan de rester « jusqu'au bout » dans la guerre.

« On ne doit pas devancer ni prévenir les désaccords. Sans désaccords, le parti ne vit pas. Dans le parti, nous liquiderons les petits désaccords. »

Les désaccords avec Tsereteli paraissaient à Staline de « petits désaccords », comme six années plus tôt, la lutte théorique de Lénine contre le liquidationnisme lui semblait « une tempête dans un verre d'eau ». Dans ce mépris cynique des principes de la politique et dans cet empirisme conciliateur, il y a en puissance et la future alliance avec Tchiang Kai-chek et la collaboration avec Purcell, et le socialisme dans un seul pays et le parti ouvrier paysan bipartite et l'union avec les Martynov, les Pepper, les Petrovsky pour la lutte contre les bolcheviks-léninistes.

Citons encore une lettre de Staline écrite le 7 août 1923 à propos de la situation en Allemagne :

« Devons-nous, nous, communistes, chercher dans la phase actuelle, à nous emparer du pouvoir sans les social-démocrates, sommes-nous assez mûrs pour cela ? Selon moi, tout est là. Quand nous avons pris le pouvoir en Russie, nous avions des réserves comme a) le pain, b) la terre aux paysans, c) le soutien de l'immense majorité de la classe ouvrière, d) la sympathie des paysans. Les communistes allemands n'ont en ce moment rien de semblable. Certes, ils ont dans leur voisinage la nation soviétique, ce que nous n'avions pas, mais que pouvons-nous leur offrir à l'heure actuelle ? Si aujourd'hui en Allemagne le pouvoir pour ainsi dire tombait et si les communistes s'en saisissaient, ils échoueraient avec pertes et fracas. Cela dans le “meilleur” des cas. Dans le pire, ils se feraient tailler en pièces et rejeter. Le tout n'est pas que Brandler veuille éduquer les masses, l'essentiel est que la bourgeoisie, plus les social-démocrates de droite, transformeraient à coup sûr le cours de la manifestation en bataille générale — en ce moment, toutes les chances sont de leur côté — et les écraseraient. Certes, les fascistes ne dorment pas, mais nous avons intérêt à ce qu'ils attaquent les premiers : cela groupera toute la classe ouvrière autour des communistes — l'Allemagne n'est pas la Bulgarie. D'ailleurs, selon tous les renseignements, les fascistes sont

LÉON TROTSKY

faibles en Allemagne. *Selon moi, on doit retenir les Allemands et non les stimuler*⁵⁹. »

Il faut simplement ajouter à ce document effarant, dont nous devons renoncer à faire ici l'analyse, qu'au printemps 1917, avant l'arrivée de Lénine en Russie, Staline ne posait pas la question de la conquête du pouvoir d'une façon plus révolutionnaire que pour l'Allemagne en 1923. N'est-il donc pas évident que Staline est l'homme le mieux qualifié pour brandir des foudres sur Bandler et les droitiers en général ?

Quant au niveau théorique de Staline, il suffit en somme de rappeler qu'il déclarait, cherchant à expliquer la raison pour laquelle Marx et Engels rejetaient l'idée réactionnaire de l'édification du socialisme dans un seul pays, qu'à l'époque de Marx et d'Engels, « il ne pouvait être question de la loi du développement inégal dans les pays capitalistes ». Il ne pouvait en être question ! Voilà ce qui a été écrit le 15 septembre 1925.

Que dirait-on du mathématicien qui viendrait affirmer que Lagrange, Gauss ou Lobatchevsky⁶⁰, ne pouvaient encore connaître les logarithmes ? Chez Staline, ce n'est pas un cas isolé. Si l'on examine l'éclectisme haché de ses discours et de ses articles, on s'aperçoit qu'ils se composent presque uniquement de ce genre de perles et de diamants d'une ignorance presque virginaire.

Dans ses attaques, contre le « trotskysme » d'abord, contre Zinoviev et Kamenev ensuite, Staline frappa sur le même clou, les anciens émigrants révolutionnaires. Ce sont des déracinés qui n'ont en tête que la révolution internationale. Or il faut aujourd'hui des dirigeants nouveaux, capables de réaliser le socialisme dans un seul pays. La lutte contre l'émigration, qui est en quelque sorte la continuation de la lettre de Staline, de 1911, contre Lénine, est partie intégrante de l'idéologie stalinienne du national-socialisme. Seule une méconnaissance complète de l'histoire permet à Staline de recourir ouvertement à cet argument manifestement réactionnaire. Après chaque

59. Cette lettre, dont nous ne possédons pas l'original devait être publiée en allemand en 1929 par Bandler et ses amis. Il s'agissait selon Trotsky d'une lettre du 7 août justifiant la position de Staline qui avait préconisé l'abandon du projet de « Journée antifasciste » du 29 juillet 1923.

60. Joseph Lagrange (1736-1813), français, était géomètre et astronome ; Karl Friedrich Gauss (1777-1855), allemand, également ; quant à Nikolai I. Lobatchevsky (1793-1856), mathématicien russe, il est l'un des pionniers de la géométrie non euclidienne.

révolution, la réaction a commencé par la lutte contre les émigrants et les étrangers. Si la révolution d'Octobre reculait encore d'une étape dans la voie oustraloviste, l'équipe suivante, la troisième équipe de chefs, se mettrait à coup sûr à traquer les révolutionnaires professionnels en général : pendant que ceux-ci se coupaient de la vie en se réfugiant dans l'action clandestine, eux autres, les nouveaux chefs, ont toujours été des enracinés !

En vérité, jamais l'étroitesse d'esprit provincialo-nationale de Staline n'est apparue aussi brutalement que dans ce dessein de faire des anciens « émigrants » révolutionnaires un objet d'épouvante. Pour Staline, l'émigration signifie l'abandon de la lutte et de la vie politique. Il est incapable organiquement de concevoir qu'un marxiste russe, ayant vécu en France ou aux Etats-Unis, se soit mêlé à la lutte de la classe ouvrière française ou américaine — sans parler du fait que la plupart du temps, les émigrants russes remplirent d'importantes fonctions au service de la révolution russe.

Il est curieux que Staline ne s'aperçoive pas qu'en tapant sur l'ancienne émigration « déracinée », il tape surtout sur le comité exécutif de l'Internationale communiste, lequel est composé d'étrangers émigrés en Union soviétique où ils sont investis de la direction du mouvement ouvrier international. Mais c'est encore à lui-même, en tant que « chef » de l'I.C., que Staline porte les coups les plus rudes : car il n'est pas possible de concevoir un « émigrant » plus achevé, c'est-à-dire plus isolé que lui vis-à-vis de tous les pays étrangers. Sans aucune connaissance de l'histoire et de la vie intérieure des pays étrangers, sans connaissance personnelle de leur mouvement ouvrier, voire sans possibilité de suivre la presse étrangère, Staline est aujourd'hui appelé à forger et à trancher les questions de la révolution internationale. En d'autres termes, Staline est l'incarnation la plus absolue du type caricatural de l'émigration comme se le représente son imagination. Voilà aussi ce qui explique pourquoi les incursions de Staline dans le domaine des questions internationales, à partir de l'automne 1924 (on peut établir sans peine le jour) ont toujours ce caractère épisodique, spasmodique, accidentel, mais pas pour autant moins malfaisant.

Ce n'est pas par hasard que l'empirisme foncièrement cynique de Staline et la passion de Boukharine pour le jeu des généralisations ont cheminé côte à côte pendant assez long-temps. Staline réagissait aux chocs sociaux directs, Boukharine avec son petit doigt, mettait en branle le ciel et l'enfer afin de

justifier le nouveau zigzag. Staline regardait les généralisations de Boukharine comme un mal inévitable. Il estimait en son for intérieur, comme avant, qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter pour des « tempêtes » théoriques « dans un verre d'eau ». Mais en un certain sens les idées vivent de leur propre vie. Des intérêts s'attachent aux idées. Appuyés sur les intérêts, les idées cimentent les hommes. Ainsi, en servant Staline, Boukharine en est venu à alimenter théoriquement le groupe de la droite, tandis que Staline restait le praticien des zigzags centristes. C'est là la cause de leur désaccord. Il éclata avec un caractère d'autant plus scandaleux au VI^e congrès qu'on l'avait plus longtemps masqué.

L'intérêt réel et pas formel pour l'Internationale est déterminé chez Staline par le souci de recevoir de ses cadres dirigeants l'appui nécessaire au zigzag suivant de politique intérieure. En d'autres termes, ce qu'on exige de l'Internationale, c'est une docilité d'appareil.

Au VI^e congrès, Boukharine donna lecture d'une lettre de Lénine à Zinoviev et à lui-même dans laquelle il les prévenait que si l'on se mettait, dans l'Internationale, à remplacer les gens intelligents et indépendants par des imbéciles dociles, on la tuerait à coup sûr. Boukharine ne s'est risqué à donner connaissance de ces lignes que parce qu'elles lui étaient nécessaires pour se défendre contre Staline. Au fond, l'avertissement de Lénine, qui retentit si tragiquement aujourd'hui, englobe le régime tout entier de Zinoviev, de Boukharine comme de Staline. Cette partie du *Testament* aussi a été foulée aux pieds. *A l'heure actuelle, non seulement dans le P.C. russe, mais dans tous les P.C. étrangers sans exception, tous les éléments qui ont édifié l'Internationale et qui l'ont dirigée à l'époque des quatre premiers congrès sont écartés de la direction et amputés du parti.* Cette relève générale des cadres dirigeants n'est assurément pas un hasard. La ligne de Staline exige des staliens, non des léninistes.

Voilà pourquoi les Pepper, les Kuusinen, les Martynov, les Petrovsky, les Rafès, les Manouilsky et consorts sont si utiles et si irremplaçables. Ils sont faits pour s'adapter. En cherchant à obtenir l'obéissance de l'Internationale, ils réalisent leur destin suprême. Pour quantité de ces pensionnaires, le bureaucratisme est devenu la condition préalable d'une « liberté » individuelle supérieure. Ils sont prêts à n'importe quelle volte-face, à condition d'avoir l'appareil derrière eux — et en même temps ils se sentent les héritiers directs de la révolution d'Octobre et ses

messagers dans le monde. Que leur faut-il encore ? A vrai dire, ils bâtissent une Internationale à leur image.

Ce « travail » comporte pourtant une lacune fatale : il ne tient pas compte de la résistance des matériaux, c'est-à-dire de la masse ouvrière vivante. Dans les pays capitalistes, la résistance est apparue plus tôt, car il n'y a pas chez les communistes d'appareil de contrainte. Malgré toute leur sympathie pour la révolution d'Octobre, les masses ouvrières ne sont nullement disposées à faire confiance à la première trique transformée en chef et à « adorer » une tête de sardine. Les masses ne peuvent ni ne veulent comprendre le mécanisme de l'appareil. De graves événements les instruisent. Elles ne voient que fautes, confusions, défaites. Les ouvriers communistes sentent l'atmosphère se refroidir autour d'eux. Leurs inquiétudes se transforment en trouble idéologique qui devient la base des groupements fractionnels.

C'est clair : l'Internationale communiste est entrée dans une période où il faut expier lourdement les fautes de six années au cours desquelles on a traité les idées comme des billets dépréciés, les révolutionnaires comme des fonctionnaires et les masses comme un chœur docile. Les crises les plus graves sont encore à venir. Les besoins idéologiques de l'avant-garde prolétarienne percent, faisant craquer les cercles de l'appareil. Le monolithisme mensonger s'effrite dans l'Internationale plus rapidement que dans le P.C. russe où, d'ores et déjà, l'étreinte de l'appareil du parti fait place entièrement à la répression économique et gouvernementale.

Il est inutile de dire quel est le danger de l'émettement fractionnel. Mais jusqu'ici, personne n'a réussi à vaincre le fractionnement par des lamentations. Le conciliationnisme dont on se plaint si fort dans les résolutions est encore moins capable d'affaiblir le fractionnement. Lui-même est en même temps un produit de la lutte fractionnelle et sa demi-fabrication. Le conciliationnisme est inévitablement appelé à se différencier et à se résorber. Tout adoucissement ou camouflage des divergences de vue ne ferait qu'aggraver le chaos et donner aux formations fractionnelles un caractère plus durable et plus douloureux. On ne peut vaincre le trouble grandissant du fractionnement qu'avec une ligne de principe claire. Sous ce rapport, la période actuelle de lutte idéologique déclarée est un profond facteur de progrès. Il faut seulement ne pas le comparer avec l'idéal abstrait du « monolithisme », mais avec la réalité meurtrière de ces dernières années.

LÉON TROTSKY

Trois lignes essentielles se sont faites jour sur le plan international. La ligne de droite, qui est une tentative illusoire de ressusciter dans les conditions nouvelles, la social-démocratie d'avant-guerre, dans le meilleur des cas selon le type de Bebel (Brandler, etc.). La ligne de gauche, qui est la continuation et le développement du bolchevisme et de la révolution d'Octobre. C'est la nôtre. Enfin, la ligne du centre, qui est ballottée entre ces deux lignes principales, s'éloignant tantôt de l'une, tantôt de l'autre, dépouillée de tout contenu de principe propre et, en définitive, servant toujours de rideau à la droite (Staline et ses partisans).

Des déplacements d'ordre personnel se produiront encore, même dans les hautes sphères. Quant au gros des masses communistes, masses du parti en dehors de lui, leur auto-détermination reste encore à se faire intégralement. Il s'agit donc de conquérir les masses. La lutte ne doit en revêtir que plus d'intransigeance. On ne conquiert pas les masses par des allusions ou des demi-mots. La dialectique du développement est telle que l'on ne peut sauver l'Internationale du péril de la désagrégation fractionnelle que par un groupe hardi, ferme et intransigeant de la fraction internationale des bolcheviks-léninistes.

[LE SORT DES DÉPORTÉS]¹

(1^{er} octobre 1928)

Certains camarades pensent qu'il est nécessaire de protester « plus énergiquement » contre mon transfert. Ce n'est pas juste. Les camarades déportés ont fait résolument tout ce qu'ils pouvaient en envoyant des télégrammes. Ma situation n'est pas aussi pénible que le décrivent certains. Je suis maintenant beaucoup mieux. Mais indépendamment de cela, il faut dire clairement que le sort des déportés, dont le mien, ne sera pas réglé par une « intensification » des protestations des seuls déportés, mais par son développement au-delà des limites de la déportation. D'après le rapport d'Ouglanov², il apparaît que ce développement commence à se produire. C'est ce qu'il fallait démontrer.

1. Lettre-circulaire (T 3138), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Nikolai A. Ouglanov (1886-1940), fils de paysan, bolchevik en 1907, organisateur syndical des employés, combattant en 18-20 et Garde rouge, plus tard apparatchik à Moscou. Il était alors membre du secrétariat et de l'Orgburo, suppléant du Politburo et commissaire au Travail.

[PAS DE CONCESSIONS AU COURANT CONCILIATEUR]¹ (2 octobre 1928)

Cher Camarade Eltsine²,

Il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit et je suis à blâmer pour cela. Pour dire vrai, je pensais que Liova vous tenait plus ou moins au courant. Et, bien sûr, c'était le cas.

Dans votre dernière lettre, vous parlez surtout des oppositionnels conciliateurs. Vous nous invitez à les combattre de façon plus décisive. Avec votre idée de base, à savoir qu'il ne peut pas y avoir de concession dans ce domaine, je suis bien entendu en complet accord. Dans la mesure où le conciliationïsme a essayé de trouver une expression politique sous la forme de propositions précises, de thèses, etc., il a rencontré notre rejet largement unanime. Résultat, nous n'avons pas trop mal régularisé notre front vis-à-vis du VI^e congrès. Exception faite de Serebriakov, qui sombre toujours plus dans le philistinisme, tous les camarades ont signé la déclaration au congrès. En disant cela, je n'implique pas que tous les camarades sont du même avis. Incontestablement il existe des nuances aussi bien que des divergences fort importantes. Nous avons vu que des camarades atteints de conciliationïsme ont commencé à rechercher, non seulement des points d'accord avec les centristes (en inventant là où il n'en existe pas) mais aussi des points de divergence entre nous, centrant fatallement autour de ces mêmes inévitables

1. Lettre à V. B. Eltsine (T 2713), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Victor B. *Eltsine*, fils du vieux bolchevik Boris Mikhaïlovitch Eltsine, avait rejoint les bolcheviks en 1917, présidait le soviet de Viatka en 1918, fut commissaire de division, puis entra à l'Institut des professeurs rouges en 1922. Licencié en économie, il travailla au secrétariat de Trotsky et notamment à l'édition de ses *Oeuvres*. Il était déporté à Koma.

thèmes : les deux partis et... la révolution permanente³. Il est tout à fait clair que nous avons affaire là à un état d'esprit, c'est-à-dire à quelque chose qui résiste beaucoup aux arguments. Décider d'avance qu'ils sont inéluctablement voués à prendre une forme politique et en tirer les conclusions nécessaires serait prématué actuellement, pour être modéré. Il serait tout à fait inacceptable de pousser dans cette direction des camarades alors qu'ils sont saisis seulement de vagues humeurs conciliationnistes ou qu'ils ont fait un faux pas. Nous sommes en train de traverser un escarpement assez abrupt de l'histoire et, que certains camarades hésitent, aussi déplaisant que cela soit, c'est inévitable. Certains recouvreront leur équilibre et d'autres le perdront tout à fait. Une chose est claire : on ne peut pas faire en ce domaine de concessions *politiques*.

Bien entendu vous avez lu le discours d'Ouglanov. C'est le plus « juteux » de tous les discours officiels de la période récente. La partie qui traite de la « nouvelle question » de l'Opposition est particulièrement bonne. D'autres rapports complètent cette partie du discours d'Ouglanov et montrent que la taupe de l'Histoire est en train de creuser, en dépit de tous les discours tonnans sans exception.

Les camarades sont préoccupés maintenant par la question de mon transfert et de mon départ d'Alma-Ata. Je ne l'attends pas. Où m'enverraient-ils ? A Rakovsky, qui a été envoyé à Astrakhan par ordre du comité central, on refuse le droit d'aller à Kislovodsk pour une cure, ce qui lui est absolument nécessaire. Maintenant, après un certain nombre de télégrammes et de protestations, les dirigeants pensent qu'il leur est moins que jamais possible de faire des concessions. Après tout, la question du « prestige » — ce fétiche des faibles — a été nettement posée. Je me sens mieux maintenant et j'assume désormais une charge normale de travail. A quel point ce mieux est stable, ce n'est que l'automne qui le montrera. En tout cas je maintiens la perspective de continuer à résider ici. Les camarades qui ont envoyé des télégrammes et des protestations devraient se limiter à cela. Aller plus loin ne serait pas à conseiller, d'un point de vue pratique. Ils n'atteindraient pas leur but et pourraient sans nécessité compliquer la situation pour nombre de nos amis. J'insiste beaucoup là-dessus.

3. La théorie de la « révolution permanente » n'avait pas été acceptée par les partenaires du bloc de l'opposition unifiée. On sait que c'est dans une polémique avec Radek en déportation que Trotsky écrivit *La Révolution permanente*.

LÉON TROTSKY

Travaillez-vous systématiquement sur quelque chose ? Le congrès m'a quelque peu écarté des plans que j'avais tracés pour mon travail de recherche. J'espère y revenir cet hiver si le cours des événements le permet. Je vous serre fort la main et vous fait tous mes vœux.

LA QUESTION CHINOISE APRÈS LE VI^e CONGRÈS¹

(4 octobre 1928)

Les leçons et les problèmes de stratégie et de tactique de la révolution chinoise constituent actuellement le meilleur enseignement pour le prolétariat international. L'expérience acquise en 1917 est modifiée, défigurée, falsifiée, à en être méconnaissable, par les épigones arrivés au pouvoir sur la vague des défaites de la classe ouvrière mondiale. Déjà, on est obligé de dégager la révolution de 1917 des montagnes d'immondices sous lesquels on l'a ensevelie. La révolution chinoise, elle, a vérifié par l'absurde la politique du bolchevisme. La stratégie de l'Internationale communiste en Chine a été un gigantesque « qui perd gagne ». Il faut se servir de l'antithèse chinoise, l'opposer à l'expérience d'Octobre pour enseigner l'alphabet du bolchevisme à la jeune génération révolutionnaire. La Chine a en elle-même une importance mondiale. Mais ce qui s'y passe décide non seulement de son sort du destin même de l'Internationale communiste. Loin d'avoir dressé un bilan correct et apporté quelque clarté, le VI^e congrès a consacré les erreurs commises et les a complétées par un nouvel imbroglio qui peut mettre le parti communiste chinois dans une situation inextricable pour nombre d'années. Les foudres bureaucratiques de l'excommunication ne nous feront évidemment pas taire quand c'est le sort de la révolution internationale qui est en jeu. Les responsables directs des défaites, ce sont justement ceux qui nous excommunient : c'est pour cela qu'ils ont peur de la lumière.

Au cours des cinq dernières années, aucun parti n'a aussi cruellement souffert de l'opportunisme de la direction de l'I.C. que le P.C. chinois. Nous avons eu en Chine un exemple parfait

1. Article (T 3141), dont la traduction du russe en 1929 a été revue et corrigée.

LÉON TROTSKY

(et qui, justement pour cette raison, a mené à la catastrophe) de l'application de la politique menchevique à une époque révolutionnaire. En outre, le menchevisme jouissait d'un monopole puisqu'il était protégé de la critique bolchevique par l'autorité de l'I.C. et l'appareil matériel du pouvoir des soviets. Un tel concours de circonstances est unique en son genre. Il a permis qu'une révolution aux possibilités immenses soit confisquée totalement par la bourgeoisie chinoise. Il a assuré le renforcement de cette bourgeoisie ce qui, d'après toutes les données, ne pouvait être escompté. Aujourd'hui encore les fautes de l'opportunisme ne sont pas corrigées. Tout le déroulement des débats du congrès, les rapports de Boukharine et de Kuusinen, les interventions des communistes chinois, tout cela démontre que la ligne de la direction en Chine était fausse et l'est encore. Partie de l'opportunisme ouvertement pratiqué sous forme de collaborationnisme (1924-1927), elle fait à la fin de 1927 un zigzag brusque en se lançant dans des aventures. Après l'insurrection de Canton, elle rejette le putschisme et entre dans une troisième phase, la plus stérile, où elle tente de combiner les anciennes tendances opportunistes avec un radicalisme passif, purement formel, qui, pendant un temps, s'appela chez nous « ultimatisme » ou « otzovisme »², la pire variété de l'ultra-gauchisme.

Aucun communiste chinois ne peut plus maintenant avancer d'un pas sans avoir au préalable mesuré à sa juste valeur la direction opportuniste qui a conduit dans les trois étapes (Shanghai, Wuhan, Canton) à une écrasante défaite, et sans avoir bien compris l'immense cassure provoquée par ces défaites dans l'ensemble de la situation sociale et politique, intérieure et internationale, de la Chine.

Les débats du Congrès ont montré les grossières et dangereuses illusions qui subsistent dans les conceptions des communistes chinois. Pour défendre l'insurrection de Canton, un des délégués chinois s'est référé au fait qu'après la défaite dans cette ville, les effectifs du parti n'ont pas décliné, mais grandi. Même ici, à des milliers de kilomètres du théâtre des événements révolutionnaires, le fait paraît incroyable qu'une information aussi monstrueuse ait pu être présentée à un Congrès mondial

2. Otzovisme et ultimatisme sont les noms donnés à deux exigences de type gauchiste qui s'étaient manifestées en 1908 dans la fraction bolchevique contre le comportement de ses députés à la Douma. Les « ultimatistes » étaient partisans d'un « ultimatum » pour le redressement de la ligne, les « otzovistes » étaient pour le rappel des députés.

sans se heurter tout de suite à une réfutation indignée. Nous apprenons pourtant, grâce à des remarques d'un autre orateur sur un autre point, que, si le P.C. chinois a gagné — pour longtemps ? — des dizaines de milliers de nouveaux membres parmi les paysans, il a en revanche perdu la majorité de ses ouvriers. C'est ce processus menaçant, marquant sans possibilité d'erreur une certaine phase du *déclin* du parti, que les communistes chinois décrivent au Congrès comme un signe de croissance et de progression. Alors que la révolution est battue dans les villes et les centres les plus importants du mouvement ouvrier et paysan, il y a et il y aura toujours, surtout dans un pays immense comme la Chine, des régions fraîches, précisément parce qu'elles sont arriérées, qui disposent de forces révolutionnaires intactes. Sur la périphérie lointaine, les sursauts de la vague révolutionnaire se poursuivront encore longtemps. Sans données directes sur la situation dans les régions chinoises et musulmanes du Sud-Ouest, il est difficile de parler avec précision de la probabilité d'une fermentation révolutionnaire de ces régions dans un avenir proche. Mais tout le passé de la Chine rend cette éventualité possible. Il est tout à fait évident que ce mouvement ne serait qu'un écho tardif des batailles de Shanghai, Hankou et Canton. Après la défaite décisive subie par la révolution dans les villes, le parti peut encore, pendant quelque temps, trouver des dizaines de milliers de nouveaux membres dans la paysannerie qui s'éveille. C'est un fait important, précurseur des grandioses possibilités de l'avenir. Mais il n'est dans la période présente qu'une forme de la dissolution et de la liquidation du parti communiste chinois qui, en perdant son noyau prolétarien, cesse de répondre à sa destination historique.

Une époque de déclin révolutionnaire, par son essence même, est lourde de menaces pour un parti révolutionnaire. Engels disait en 1852 qu'un parti révolutionnaire qui laisse échapper une situation révolutionnaire ou qui y a subi un échec décisif, disparaît inévitablement de la scène pour une certaine période de l'Histoire. L'époque contre-révolutionnaire atteint d'autant plus cruellement un parti révolutionnaire que l'écrasement de la révolution a résulté non d'un rapport des forces défavorable, mais de fautes évidentes, indiscutables, de la direction, comme cela fut précisément le cas en Chine. Ajoutez la jeunesse du parti chinois, son manque de cadres fortement trempés et de traditions solides, ajoutez-y aussi des remaniements effectués à la légère dans la direction qui, là comme

LÉON TROTSKY

ailleurs, a été traitée en gérant responsable, bouc émissaire expiant les fautes de l'I.C. Tout cet ensemble crée véritablement des conditions mortelles pour le P.C. chinois pendant l'époque contre-révolutionnaire dont on ne saurait prévoir la durée.

Ce n'est qu'en posant clairement, courageusement, toutes les questions fondamentales d'hier et d'aujourd'hui que l'on peut épargner au parti communiste chinois le sort dont parlait Engels, autrement dit la liquidation politique pour une certaine période.

Nous avons examiné la dynamique de classe de la révolution chinoise dans un chapitre spécial de la critique à laquelle nous avons soumis les thèses fondamentales du projet de programme de l'I.C. Nous ne voyons pas aujourd'hui la nécessité d'ajouter quoi que ce soit à ce chapitre et a fortiori d'y apporter des modifications. Nous sommes arrivés à la conclusion que le développement ultérieur de la révolution chinoise ne peut s'effectuer que par la lutte du prolétariat chinois, entraînant à la conquête du pouvoir des centaines de millions de paysans pauvres. La solution des problèmes fondamentaux bourgeois et démocratique aboutit nécessairement en Chine à la dictature du prolétariat. Lui opposer la dictature démocratique des prolétaires et des paysans serait une tentative réactionnaire, visant à ramener la révolution en arrière, à des étapes déjà marquées par la coalition avec le Guomindang. Ce diagnostic politique général contenant la ligne de conduite stratégique de l'étape suivante de la révolution chinoise, ou plus exactement de la future troisième révolution chinoise, n'annule toutefois pas les problèmes de tactique pour aujourd'hui et pour demain.

1. *La Révolution permanente et l'insurrection de Canton*

En novembre 1927, le plenum du C.C. du P.C. chinois constatait :

« Les circonstances objectives actuelles en Chine sont telles que la durée d'une situation révolutionnaire directe se mesurera non pas en semaines ou en mois, mais en longues années. La révolution chinoise a un caractère durable, mais elle ne comporte pas d'arrêts. De par son caractère, elle constitue ce que Marx appelait une révolution permanente. »

Est-ce exact ? Si l'on suit le raisonnement, c'est juste. Mais il fait suivre le raisonnement de Marx, pas celui de Lominadzé³. Boukharine qui démasqua ce dernier précisément pour l'utilisation de cette formule, n'était pas plus proche de Marx que lui. Toute véritable révolution, dans une société capitaliste, surtout dans un grand pays et particulièrement maintenant à l'époque impérialiste, a tendance à se transformer en révolution permanente, c'est-à-dire à ne pas s'arrêter à une étape, à ne pas se limiter au cadre national, mais à s'étendre et à s'approfondir jusqu'à la transformation totale de la société, jusqu'à l'abolition définitive des distinctions de classe, donc jusqu'à la suppression complète et finale de la possibilité même d'une nouvelle révolution.

C'est en cela que consiste la conception marxiste de la révolution prolétarienne, qui se distingue par là de la révolution bourgeoise, limitée, elle, par son cadre national et par ses objectifs spécifiques. La révolution chinoise tend à devenir permanente dans la mesure où elle renferme la possibilité de la conquête du pouvoir par le prolétariat. Parler de révolution permanente sans cette possibilité et en dehors d'elle, c'est parler pour ne rien dire. Seul le prolétariat, après s'être emparé du pouvoir d'Etat et l'avoir transformé en instrument de lutte contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation, au-dedans, comme au-dehors, conquiert par là la possibilité d'assurer à la révolution un caractère continu, autrement dit le mène à l'édification de la société socialiste intégrale. La condition nécessaire de cette édification est donc une politique qui prépare le prolétariat à conquérir le pouvoir en temps voulu. Lominadzé a fait de la possibilité d'un développement permanent de la révolution (à condition que la politique communiste soit juste) une formule scolaire garantissant d'un coup et définitivement une situation révolutionnaire « pour de longues années ». Le caractère permanent de la révolution devient ainsi une loi au-dessus de l'histoire, indépendante de la politique de la direction et du développement matériel des événements révolutionnaires. Comme toujours dans de pareils cas, Lominadzé et C^{ie} ne se sont décidés à proclamer leur formule métaphysique quant au caractère permanent de la révolution, qu'après que la direction

3. Vissarion V. Lominadzé (1897-1935), Géorgien, bolchevik en 1917, dirigeant des J.C., était un protégé de Staline. Il avait été envoyé en Chine en fin 1927 avec Heinz Neumann et inspira probablement le soulèvement de Canton que Trotsky considérait comme une initiative « putschiste ».

LÉON TROTSKY

politique de Staline, Boukharine, Chen Duxiu et Tan Pingshan⁴ eut complètement saboté la situation révolutionnaire.

Après avoir ainsi assuré la continuité de la révolution pour de longues années, le plenum du comité central du P.C. chinois libéré de tout doute, déduisit de cette formule que les conditions étaient favorables à l'insurrection :

« Non seulement la force du mouvement révolutionnaire des masses travailleuses de Chine n'est pas encore épuisée, mais c'est seulement maintenant qu'elle commence à se manifester par une nouvelle progression de la lutte révolutionnaire. Ces faits obligent le plenum du C.C. du P.C. chinois à reconnaître qu'il existe actuellement dans toute la Chine une situation directement révolutionnaire. »

L'insurrection de Canton se déduisait inéluctablement d'une telle appréciation de la situation. S'il y avait eu vraiment une situation révolutionnaire, la défaite de Canton n'en aurait été qu'un épisode et ce soulèvement ne serait pas en tout cas apparu comme une aventure. Même dans des conditions défavorables à Canton, la direction aurait eu le devoir de déclencher très rapidement l'insurrection pour épargner et affaiblir les forces ennemis et faciliter le soulèvement dans les autres régions.

Pourtant quelques mois plus tard — et pas de « longues années » après — il fallut bien admettre que la situation politique s'était brusquement détériorée et cela dès avant l'insurrection de Canton. Déjà les campagnes de He Long et Ye Ting⁵ se déroulèrent dans une ambiance de déclin révolutionnaire, les ouvriers se détournant de la révolution et les tendances centrifuges se renforçant. Ce n'est nullement en contradiction avec l'existence de mouvements paysans dans certaines provinces. Il en est toujours ainsi.

Que les communistes chinois se demandent donc maintenant s'ils auraient osé décider pour décembre l'insurrection de Canton s'ils avaient compris avant que, pour la période donnée,

4. Trotsky désigne ici dans l'ordre des dirigeants de l'I.C. qui déterminaient la politique et ceux du P.C. qui l'appliquaient en Chine.

5. *He Long* (1896-1969), ancien bandit puis officier chez un seigneur de la guerre, et *Ye Ting* (1897-1946), officier de carrière formé notamment à Moscou, avaient été les dirigeants de l'insurrection de Nanchang, en août 1927, début des premiers noyaux de l'« armée rouge » chinoise.

les principales forces de la révolution étaient épuisées et que le grand déclin était commencé ! Il est clair que, s'ils avaient compris à temps ce changement radical de la situation, ils n'auraient en aucun cas appelé à un soulèvement à Canton. L'unique façon d'expliquer la politique de la direction qui a décidé et réalisé cette révolte, c'est qu'*elle n'avait pas compris la signification ni les conséquences des défaites de Shanghai et du Hubei.* Il ne peut y avoir d'autre interprétation. Mais l'incompréhension peut d'autant moins servir d'excuse à la direction de l'I.C. que l'Opposition avait lancé à temps une mise en garde contre la situation et les dangers nouveaux. Elle s'était vu accusée de « liquidatrice » par des imbéciles et des calomniateurs.

La résolution du VI^e congrès confirme que l'insuffisance de la résistance aux « dispositions putschistes » a entraîné les soulèvements malheureux du Hunan, du Hubei, etc. Que faut-il entendre par « dispositions gauchistes » ? Conformément aux directives de Staline, Boukharine, les communistes chinois estimaient que la révolution en Chine était directement révolutionnaire et que les mouvements partiels avaient toutes les chances de s'élargir jusqu'à devenir une insurrection générale. Ainsi le déclenchement de ces opérations résultait-il d'une évaluation erronée des circonstances dans lesquelles se trouvait vers le second semestre de 1927, la Chine, à la suite des défaites subies.

A Moscou, on pouvait bavarder sur la situation « directement révolutionnaire », accuser les Oppositionnels d'être des liquidateurs, tout en se prémunissant pour l'avenir, surtout après Canton en faisant des réserves au sujet du « putschisme ». Mais sur le théâtre même des événements, en Chine même, tout révolutionnaire honnête avait pour devoir de faire, dans son coin, tout ce qu'il pouvait pour hâter le soulèvement, puisque l'I.C. avait déclaré que la situation générale était propice à une insurrection à l'échelle nationale. C'est là que le régime de la duplicité manifeste son caractère délibérément criminel. En même temps, la résolution du congrès dit :

« Le congrès considère qu'il est tout à fait faux de considérer l'insurrection de Canton comme un putsch. Ce fut une héroïque bataille d'arrière-garde (?) du prolétariat chinois au cours de la révolution qui vient de se dérouler en Chine ; en dépit des grosses erreurs commises par la

direction, ce soulèvement restera le drapeau de la nouvelle étape, soviétique, de la révolution. »

La confusion est ici à son comble. On souligne l'héroïsme du prolétariat de Canton, on en fait un paravent pour masquer les fautes de la direction, non pas celle de Canton — que la résolution abandonne complètement — mais celle de Moscou, qui, la veille encore, loin de parler d'une « bataille d'arrière-garde », parlait du renversement du Guomindang.

Pourquoi dénonce-t-on comme du putschisme l'appel à l'insurrection, *après* l'expérience de Canton ? Parce que cette expérience a confirmé l'inopportunité du soulèvement. La direction de l'I.C. a eu besoin d'une nouvelle leçon par l'exemple pour découvrir ce qui apparaissait déjà tout à fait clairement sans celle-ci. Mais ces leçons complémentaires pour attardés, ainsi données sur le vif, ne coûtent-elles pas trop cher au prolétariat ?

Lominadzé — un des enfants prodiges de la stratégie révolutionnaire — jurait au XV^e congrès du P.C. de l'U.R.S.S. que l'insurrection de Canton était nécessaire, juste et salutaire précisément parce qu'elle inaugurerait une ère de lutte directe des ouvriers et des paysans pour la conquête du pouvoir. On était d'accord avec lui. Au VI^e congrès, Lominadzé a reconnu que l'insurrection n'inaugurait pas une ère triomphale mais clôturait une ère de défaites. On continue néanmoins à la considérer comme juste, salutaire et nécessaire. On l'a simplement débaptisée : d'un choc entre les avant-gardes des forces en présence, on en a fait une « bataille d'arrière-garde ». Tout le reste demeure inchangé. La tentative pour échapper à la critique de l'Opposition en se camouflant derrière l'héroïsme des ouvriers de Canton a autant de poids que, par exemple, celle du général Rennenkampf⁶ cherchant à se dissimuler derrière l'héroïsme des soldats russes qu'il noya, par sa stratégie, dans les marécages de Masurie. Les prolétaires de Canton, sans avoir commis de faute, sont tout simplement coupables d'excès de confiance en leur direction. La direction de Canton est coupable d'avoir eu une confiance aveugle dans la direction de l'I.C. qui a combiné l'aveuglement politique à l'esprit d'aventure.

Il est radicalement faux de comparer l'insurrection de Canton de 1927 avec celle de Moscou en 1905. Durant toute

6. Pavel K. Rennenkampf (1854-1918) était un général tsariste : il commandait les troupes russes écrasées en août 1914 à la bataille de Tannenberg.

l'année 1905, le prolétariat russe avança degré par degré, arrachant des concessions à l'ennemi et semant dans ses rangs la désagrégation tout en rassemblant autour de son avant-garde des masses populaires de plus en plus importantes. La grève d'octobre 1905 fut une victoire immense dont la signification historique était mondiale. Le prolétariat russe avait son propre parti qui n'était soumis à aucune discipline bourgeoise ou petite-bourgeoise. La valeur propre, l'intransigeance, l'esprit offensif du parti grandissaient d'une étape à l'autre.

Le prolétariat russe avait créé des soviets dans des dizaines de villes et non pas à la veille de la révolte, mais au cours du processus d'une lutte de masses par la grève. A travers ces soviets, le parti noua des liens avec de larges masses, contrôla leur esprit révolutionnaire et les mobilisa. Voyant que chaque jour modifiait le rapport des forces en faveur de la révolution, le gouvernement tsariste passa à la contre-offensive et enleva ainsi à la direction révolutionnaire le temps de mobiliser ses forces. Dans ces conditions, la direction révolutionnaire pouvait et devait tout mettre en œuvre pour vérifier dans l'action l'état d'esprit du dernier facteur décisif, l'armée. Tel fut le sens de l'insurrection de décembre 1905.

En Chine, les événements se déroulèrent sur un mode directement opposé. La politique stalinienne du P.C. chinois consista en une série de capitulations devant la bourgeoisie, habituant l'avant-garde ouvrière à supporter le joug du Guomin-dang. En mars 1926, le parti capitula devant Tchiang Kai-chek⁷ dont il consolida la position en affaiblissant la sienne : il compromit le drapeau du marxisme et devint instrument annexe de la direction bourgeoise. Le parti étouffa le mouvement agraire et les grèves ouvrières en appliquant les directives de l'exécutif de l'I.C. sur le bloc des quatre classes. Le parti renonça à organiser des soviets pour ne pas perturber à l'arrière la position des généraux chinois : il livra ainsi les ouvriers de Shanghai, pieds et poings liés, à Tchiang Kai-chek. Après l'écrasement de Shanghai, conformément aux directives de l'exécutif de l'I.C. le parti mit tout son espoir dans le Guomin-dang de gauche, prétendu « centre de la révolution agraire ». Les communistes entrèrent dans le gouvernement de Wuhan qui

7. En mars 1926, par le « petit coup d'Etat de Canton », Tchiang Kai-chek mit fin à la grève-boycottage de Canton-Hong Kong et limita sérieusement les possibilités des communistes d'acquérir des postes et de gagner de l'influence au sein du Guomindang. Le P.C., sur les conseils de l'I.C. et malgré les inquiétudes de la direction, ne réagit pas.

LÉON TROTSKY

réprimait la grève et les soulèvements paysans : ils préparèrent ainsi une destruction nouvelle et plus cruelle des masses révolutionnaires. Puis on lança une directive totalement aventuriste, ordonnant de s'orienter d'urgence vers l'insurrection. Telle est l'origine d'abord de l'aventure de He Long et Ye Ting, puis de celle, encore plus pénible, du soulèvement de Canton.

Non, tout cela ne ressemble nullement à l'insurrection de décembre 1905.

Si un opportuniste appelle les événements de Canton une aventure, c'est parce que ce fut une *insurrection*. Si un bolchevik emploie le même terme, c'est parce que ce fut une insurrection *inopportune*. Ce n'est pas pour rien qu'un proverbe allemand dit que, quand deux hommes disent la même chose, cela ne signifie pas la même chose.

Les fonctionnaires à la Thälmann⁸ peuvent continuer à parler à propos de la révolution chinoise aux communistes allemands de l'« apostasie » de l'Opposition. Nous apprendrons aux communistes d'Allemagne à tourner le dos aux Thälmann... En effet, l'appréciation portée sur l'insurrection de Canton soulève la question des leçons du III^e congrès, une affaire où le prolétariat allemand a joué sa tête.

En mars 1921, le P.C. allemand tenta une insurrection en s'appuyant sur une minorité agissante du prolétariat, tandis que la majorité, fatiguée, méfiante, rendue attentiste par les défaites précédentes, demeurait passive. Ceux qui, à cette époque, dirigèrent cette tentative, s'efforcèrent aussi de s'abriter derrière l'héroïsme des ouvriers des combats de mars. Pourtant le III^e congrès, loin de les féliciter de cette tentative, condamna leur esprit d'aventure. Quel était alors notre jugement sur les événements de mars ?

« Leur essence, écrivions-nous, se résume en ce que le jeune P.C. allemand, effrayé par un déclin patent du mouvement ouvrier, tenta désespérément de profiter de l'intervention d'un des détachements les plus actifs du prolétariat, pour “ électriser ” la classe ouvrière et amener si possible les choses à un combat décisif »⁹.

Thälmann n'a rien compris à tout cela.

Dès juillet 1923, au grand ébahissement de Clara Zetkin,

8. Trotsky considérait Thälmann comme un homme sans personnalité.

9. Trotsky, *Piat Let' Komintern*, p. 333.

Warski et autres vieux social-démocrates, très vénérables, mais incorrigibles, nous avons exigé qu'on fixe la date de l'insurrection en Allemagne¹⁰. Mais, au début de 1924, quand Zetkin assurait qu'elle envisageait l'éventualité d'une insurrection avec « plus d'optimisme » que l'année précédente, nous ne pouvions que hausser les épaules :

« Une vérité élémentaire du marxisme dit que la tactique du prolétariat socialiste ne peut être la même quand il y a une situation révolutionnaire et quand il n'y en a pas »¹¹.

Tout le monde accepte aujourd'hui cet ABC en paroles, mais on est encore bien loin de l'appliquer en réalité.

La question n'est pas de savoir ce que les communistes doivent faire quand les masses s'insurgent *d'elles-mêmes*. C'est là une question particulière. Quand les masses se dressent, les communistes doivent être avec elles, doivent les organiser et les instruire. Mais la question se pose autrement : qu'a fait la direction et que fallait-il qu'elle fit pendant les semaines et les mois qui ont précédé l'insurrection de Canton ? La direction avait le devoir d'expliquer aux ouvriers révolutionnaires qu'à la suite des défaites subies à cause d'une politique erronée, le rapport des forces avait entièrement changé en faveur de la bourgeoisie. Les grandes masses ouvrières qui avaient livré de gigantesques combats, ébranlées par le choc, quittaient le champ de bataille. Il est absurde de penser que l'on puisse marcher vers une insurrection paysanne alors que les masses prolétariennes s'en vont. Il faut se regrouper, livrer des combats défensifs, tout en évitant la bataille générale, celle-ci étant visiblement sans espoir. Si, malgré une telle besogne d'éclaircissement et d'éducation, contrairement à elle, les masses de Canton s'étaient insurgées (ce qui est peu probable), les communistes auraient eu le devoir de se mettre à leur tête. Mais c'est justement l'inverse qui s'est produit. L'insurrection a été ordonnée d'avance, délibérément et avec prémeditation sur la

10. Trotsky posa en effet la question de la fixation de la date de l'insurrection allemande, au cours des préparatifs de l'« Octobre allemand ». Mais ce ne fut certainement pas au mois de juillet, au plus tôt à la fin août et très probablement septembre 1923. C'est le 23 septembre que la *Pravda* publia un article dans lequel il traitait de la question de la « date fixe » pour la révolution ou la contre-révolution.

11. Lénine, Œuvres, XV, p. 499.

LÉON TROTSKY

base d'une estimation erronée de toute la situation. Un détachement du prolétariat fut lancé dans une lutte manifestement sans espoir, qui a permis à l'ennemi d'anéantir plus aisément l'avant-garde de la classe ouvrière. Ne pas le dire ouvertement, c'est tromper les ouvriers chinois et préparer de nouvelles défaites. Le VI^e congrès ne l'a pas dit.

Ces critiques signifient-elles que l'insurrection de Canton ne fut qu'une *aventure*, et appelle une conclusion unique, à savoir l'incapacité de la direction ? Non, tel n'est pas leur sens. L'insurrection de Canton a montré que, même dans une ville non industrialisée, avec ses traditions petites-bourgeoises du sun-yatsénisme, le prolétariat s'est montré capable de se soulever, de combattre avec courage et de conquérir le pouvoir. C'est un fait d'une énorme importance. Il prouve une fois de plus combien le poids spécifique du prolétariat est grand, même s'il est relativement faible numériquement, dans un pays historiquement arriéré où la majorité de la population est formée de paysans et de petits-bourgeois dispersés. Une fois de plus après 1905 et 1917, l'événement a complètement démenti les philistins à la Kuusinen, Martynov et compagnie qui enseignent qu'on ne peut songer à la dictature du prolétariat dans la Chine « agraire ». Et pourtant les Martynov et les Kuusinen sont ceux qui inspirent quotidiennement l'Internationale communiste.

L'insurrection de Canton a montré en même temps qu'au moment décisif le prolétariat n'a pu trouver, même dans la capitale petite-bourgeoise du sun-yatsénisme, un seul allié politique, même parmi les débris du Guomindang de gauche ou d'ultra-gauche. Cela signifie que la tâche vitale de réaliser l'alliance entre ouvriers et paysans pauvres incombe exclusivement et directement en Chine au parti communiste. Sa réalisation est une des conditions de la victoire de la troisième révolution chinoise qui donnera le pouvoir à l'avant-garde du prolétariat, soutenue par l'union des ouvriers et des paysans pauvres.

Si l'on veut parler d'« apostasie », disons que les traîtres aux héros et victimes de l'insurrection de Canton sont ceux qui refusent de tirer les leçons de ce soulèvement afin de cacher les crimes de la direction. Voici ces leçons :

1) L'insurrection de Canton a montré que seule l'avant-garde prolétarienne est capable en Chine de réaliser le soulèvement et de conquérir le pouvoir. Après l'expérience de collaboration entre le parti communiste et le Guomindang, l'insurrection a montré l'absence complète de vitalité et le caractère

réactionnaire du mot d'ordre de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie, opposé à celui de la dictature du prolétariat entraînant derrière lui les paysans pauvres.

2) L'insurrection de Canton a montré que, conçue et exécutée contrairement à la marche de la révolution, elle a accéléré et approfondi son recul en facilitant l'anéantissement des forces prolétariennes par la contre-révolution bourgeoise. Cette catastrophe donne à la période interrévolutionnaire un caractère pénible, à la fois chronique et durable. Le plus gros problème est maintenant la renaissance du parti communiste en tant qu'organisation de l'avant-garde du prolétariat.

Ces deux conclusions ont la même importance. C'est seulement en les considérant ensemble qu'on peut juger de la situation et fixer les perspectives. Le VI^e congrès n'a fait ni l'un ni l'autre. En prenant comme base les résolutions du IX^e plénum de l'exécutif de l'Internationale communiste (février 1928), qui affirmait que la révolution chinoise « continuait », le congrès s'est dérobé, allant jusqu'à affirmer que cette révolution entrait dans sa phase préparatoire. Mais cette dérobade ne servira à rien. Il faut parler clairement et sincèrement ; il faut reconnaître nettement, ouvertement, brutalement, la cassure qui s'est produite, y ajuster la tactique et en même temps suivre une orientation qui fasse que l'avant-garde du prolétariat soit amenée à jouer, par l'insurrection, un rôle prépondérant dans la Chine soviétique de l'avenir.

2. *La période interrévolutionnaire et ses tâches*

La politique bolchevique se caractérise non seulement par son envergure révolutionnaire, mais aussi par son réalisme politique. Ces deux aspects du bolchevisme sont inséparables. La plus importante des tâches est de savoir reconnaître en temps opportun une situation révolutionnaire et de l'exploiter jusqu'au bout. Mais il n'est pas moins important, quand cette situation est passée et s'est transformée politiquement en son contraire, de le comprendre. Rien n'est plus vain ni plus indigne que de montrer le poing après la bataille. C'est pourtant la spécialité de Boukharine. Il a d'abord expliqué que le Guomindang et les soviets, c'était la même chose et que les communistes, à travers le Guomindang, pouvaient conquérir le pouvoir sans bataille. Et quand le Guomindang écrase les ouvriers, avec l'aide de Boukharine, ce dernier se met à montrer le poing. Quand il ne

LÉON TROTSKY

faisait qu'amender ou « compléter » Lénine, son aspect de caricature ne dépassait pas certaines limites modestes. Quand il prétend diriger par lui-même, profitant de l'ignorance totale de Staline, Rykov et Molotov dans les questions internationales, le petit Boukharine se gonfle jusqu'à devenir une caricature géante du bolchevisme. Sa stratégie se réduit à achever et à mutiler, à l'époque du déclin, tout ce qui est sorti vivant de la révolution manquée et souillée.

Il faut bien comprendre qu'il n'y a pas actuellement de situation révolutionnaire en Chine. C'est bien une situation contre-révolutionnaire qui s'y est substituée : une période interrévolutionnaire de durée indéterminée commence. Détournez-vous avec mépris de celui qui dirait que c'est là pessimisme et manque de foi. Fermer les yeux devant les faits, voilà bien la plus infâme mauvaise foi.

En Chine, la situation reste révolutionnaire en profondeur, dans la mesure où toutes les contradictions internes et externes de ce pays n'ont pas d'autre solution que la révolution. Mais, dans ce sens, il n'existe pas au monde un seul pays où la situation ne doive un jour devenir ouvertement révolutionnaire, sauf l'U.R.S.S. où, en dépit de cinq années de glissement opportuniste, la forme soviétique de dictature prolétarienne maintient encore la possibilité d'une renaissance de la révolution d'Octobre par des réformes.

Dans certains pays, l'éventualité de la transformation de la révolution potentielle en révolution agissante est plus rapprochée, dans d'autres, elle est plus lointaine. Il est d'autant plus difficile de prédire la succession que celle-ci est déterminée non seulement par l'appréciation des contradictions internes, mais aussi par l'intersection de facteurs mondiaux. On a bien des raisons de supposer que la révolution se fera en Europe avant l'Amérique du Nord. Mais les prévisions selon lesquelles la révolution éclatera d'abord en Asie, puis en Europe, sont déjà plus conditionnelles. C'est possible, voire vraisemblable, pas fatal. De nouvelles difficultés et complications comme l'occupation de la Ruhr en 1923¹², ou bien l'aggravation de la crise commerciale et industrielle sous la pression des Etats-Unis, peuvent dans un proche avenir plonger les Etats européens dans une situation

12. C'est la décision franco-belge de « saisir un gage productif » pour les réparations de guerre en occupant le bassin de la Ruhr qui provoqua la crise allemande de 1923.

directement révolutionnaire comme en Allemagne en 1923, en Angleterre en 1926, en Autriche en 1927¹³.

Le fait que la Chine traversait hier encore une phase révolutionnaire aiguë ne rapproche pas la révolution à aujourd'hui ou demain, mais au contraire l'éloigne. La période qui suivit la révolution de 1905 connut de grands ébranlements révolutionnaires, des bouleversements dans des pays d'Orient (Perse, Turquie, Chine)¹⁴, mais en Russie même la révolution ne renaquit que douze ans après en corrélation avec la guerre impérialiste. De tels délais ne sont certes pas obligatoires pour la Chine. Le rythme général du développement des contradictions mondiales s'est accéléré : c'est tout ce qu'on peut dire. Mais il faut tenir compte du fait qu'en Chine, précisément, la révolution est actuellement reportée à un avenir indéterminé. Il y a plus grave : on n'en a pas encore fini avec les conséquences de la défaite. Chez nous, le reflux s'est prolongé en 1907, 1908, 1909 et partiellement en 1910 où, dans une grande mesure à cause du relèvement de l'industrie, la classe ouvrière se ranima. Une descente qui n'est pas moins raide s'ouvre devant le P.C. chinois. Il faut, au cours de celle-ci, savoir s'accrocher à chaque saillie, tenir avec ténacité chaque point d'appui, pour ne pas tomber et se casser le cou.

Le prolétariat chinois, à commencer par son avant-garde, doit s'assimiler l'immense expérience des défaites et reconnaître la nouvelle situation avec des méthodes d'action neuves ; il doit resserrer ses rangs disloqués ; il doit renouveler ses organisations de masse ; il doit, plus nettement et plus précisément qu'avant, préciser son attitude face aux problèmes qui se posent au pays : unité et libération nationale, révolution agraire.

La bourgeoisie chinoise doit d'autre part dépenser le capital accumulé par ses victoires. Les contradictions, en son sein, avec le monde extérieur, doivent être de nouveau mises à nu et aggravées. Un nouveau regroupement des forces doit avoir une répercussion dans la paysannerie et relancer son activité. C'est à ces signes qu'on reconnaîtra que la situation est devenue révolutionnaire à un niveau historique plus élevé.

13. La crise s'était manifestée en 1926 en Grande-Bretagne sous la forme d'une grève générale déclenchée pour le soutien des mineurs et en 1927 en Autriche sous la forme d'une manifestation violente suivie de combats de rues à la suite d'un verdict « de classe » rendu par un tribunal dans une affaire de meurtre.

14. Trotsky fait allusion ici à la « révolution de Téhéran » de 1906-1907, au mouvement et à la révolution jeune-turque (1908) et à la révolution chinoise de 1911.

« Ceux qui ont dû vivre — disait Lénine le 26 février 1918 — les longues années des batailles révolutionnaires à l'époque de la montée de la révolution et à celle de sa descente dans l'abîme, quand les appels révolutionnaires aux masses ne rencontraient aucun écho chez elles, savent que néanmoins la révolution se levait toujours à nouveau »¹⁵.

L'allure que suivra la révolution chinoise en se « levant à nouveau » dépendra non seulement des conditions objectives, mais aussi de la politique de l'Internationale communiste.

La résolution du congrès tourne diplomatiquement autour de ces questions essentielles : elle sème à gauche et à droite des réserves pour se sauver : autant dire que, comme les avocats, elle crée d'avance les motifs qui permettront d'aller en appel et en cassation.

Il est vrai qu'elle reconnaît que « le mot d'ordre de soulèvement des masses devient un mot d'ordre de propagande et que ce n'est qu'au fur et à mesure qu'il se préparera un nouveau flux de la révolution qu'il deviendra de nouveau pratiquement et immédiatement applicable ». Notons en passant qu'en février de cette année, pareille attitude était encore qualifiée de « trotskysme ». Il faut sans doute comprendre que ce terme désigne la capacité à tenir compte des faits et de leurs conséquences plus rapidement que ne peut le faire la direction de l'Internationale communiste.

Mais cette résolution ne dépasse pas cette transformation de l'insurrection armée en mot d'ordre de propagande. Les rapports n'apportent rien de plus sur ce point. Que faut-il attendre de la période prochaine ? Quelle orientation suivre dans le travail ? Il n'y a pas de perspective.

Pour bien saisir et à fond les leçons qu'on peut encore tirer d'une réflexion sur ce point, jetons à nouveau un coup d'œil sur la journée d'hier, sur cette même résolution du C.C. chinois qui fournit la manifestation la plus éclatante d'une légèreté d'esprit « révolutionnaire » doublée d'opportunisme¹⁶.

15. Lénine, *Oeuvres*, XXVII, p. 41.

16. Il va de soi que la *Pravda* n'a pas publié cette résolution à laquelle nous avons déjà fait référence plus haut. On ne peut la trouver que dans les *Matériaux sur la question chinoise*, n° 10, 1928, édition de l'Université des Travailleurs de Chine, ouvrage difficile à se procurer. C'est cette même résolution qui est officiellement accusée de « trotskysme », alors qu'elle n'est, en réalité, que de l'opportunisme stalino-boukharinien à rebours (note de L. Trotsky).

Le plénum du C.C. du P.C. chinois, dirigé par les enfants prodiges du centrisme de gauche, adoptait en novembre 1927, à la veille de l'insurrection de Canton, la résolution suivante :

« Considérant la situation politique générale créée après le coup d'Etat contre-révolutionnaire de Hunan, le C.C. du P.C. chinois a déjà, dans ses thèses d'août, affirmé que, sur la base des actuels rapports sociaux, économiques et politiques, la stabilisation de la réaction militaire bourgeoise en Chine, est *tout à fait impossible*. »

Dans cette remarquable thèse sur la *stabilisation*, la même opération n'a été effectuée qu'à propos de la *situation révolutionnaire*. Ces deux conceptions ont été transformées en substances irréductiblement opposées l'une à l'autre. Si, quelles que soient les circonstances, la situation révolutionnaire est assurée « pour de longues années », il est clair que, quoi qu'il arrive, la stabilisation est « absolument impossible ». L'un complète l'autre dans un système de principes métaphysiques. Boukharine et son ami/ennemi Lominadzé comprennent aussi mal l'un que l'autre que la *situation révolutionnaire* et son contraire, la *stabilisation* ne constituent pas seulement un terrain pour la lutte des classes mais en sont aussi le contenu vivant. Nous avons écrit un jour que la « stabilisation » est un « objet » de la lutte des classes et non pas une arène fixée d'avance pour celle-ci. Le prolétariat veut développer et utiliser une situation de crise, tandis que la bourgeoisie veut y mettre fin et la surmonter par la stabilisation. La stabilisation est « l'objet » de la lutte de ces forces fondamentales de classe. Boukharine commença par ricaner à cette définition, puis il l'introduisit en contrebande, textuellement, dans un rapport imprimé présenté à un plénum de l'exécutif de l'I.C. Mais tout en reprenant notre formule spécialement dirigée contre sa scolastique, Boukharine ne comprit absolument pas le sens de notre définition. Quant aux cabrioles capricieuses que Lominadzé exécute vers la gauche, leur rayon est très restreint, car le brave enfant prodige n'ose pas rompre la corde qui le lie à Boukharine.

Naturellement, la stabilisation absolue est à l'opposé d'une situation révolutionnaire absolue. La conversion de ces absous l'un dans l'autre est « absolument impossible ». Mais si l'on descend de ces sommets théoriques ridicules, on s'aperçoit que le triomphe complet et définitif du socialisme, très vraisemblablement la situation révolutionnaire relative, se convertira plus

d'une fois en stabilisation relative et *vice versa*. Toutes choses égales d'ailleurs, le danger de la transformation d'une situation révolutionnaire en stabilisation bourgeoise est d'autant plus grand que la direction prolétarienne est moins capable d'exploiter la situation. La direction de la clique de Tchiang Kai-chek a été supérieure à celle de Chen Duxiu et de Tan Pingshan. Mais ce n'est pas elle qui prenait les décisions : l'impérialisme étranger guidait Tchiang Kai-chek par menaces et promesses et son aide directe. L'I.C., elle, dirigeait Chen Duxiu. Deux directions d'envergure mondiale croisèrent ici l'épée. Celle de l'I.C. manifesta à toutes les étapes sa parfaite médiocrité et facilita ainsi au maximum la tâche de la direction impérialiste. Dans de telles conditions, la transformation de la situation révolutionnaire en stabilisation bourgeoise non seulement n'est pas « impossible », elle est absolument *inévitable*. Il y a même plus : elle se réalise, dans *certaines limites*, elle est déjà réalisée.

Pour l'Europe, Boukharine a annoncé une nouvelle période de stabilisation « organique ». Il assurait qu'on ne doit pas s'attendre en Europe, au cours des prochaines années, à un renouvellement des événements de Vienne et, de façon générale, à des secousses révolutionnaires. On ne sait pourquoi. La lutte pour la conquête du pouvoir passe en Europe à l'arrière-plan, au bénéfice de la lutte à mener contre la guerre. En revanche, quand il s'agit de la Chine, on nie la stabilisation, comme le V^e congrès la niait pour l'Allemagne après l'échec de la révolution de 1923. Tout passe, tout change, sauf les erreurs de la direction de l'I.C.

A la défaite des ouvriers et des paysans chinois correspond inévitablement une consolidation politique des classes dirigeantes chinoises : c'est précisément là le point de départ de la stabilisation économique. Une certaine mise en ordre de la circulation intérieure et des rapports de commerce extérieur faisant suite à la pacification ou à la liquidation du secteur où règne la guerre civile, entraîne automatiquement une reprise de l'activité économique. Les besoins vitaux du pays, complètement dévasté et épousseté, doivent dans une mesure quelconque être satisfaits. Le nombre d'ouvriers occupés doit augmenter.

Ce serait de l'aveuglement que de se fermer les yeux sur l'existence de certains préalables politiques au développement ultérieur des forces productives du pays, développement qui prendra naturellement des formes d'asservissement capitaliste. Les préalables politiques seuls ne suffisent pas. Il faut aussi une

poussée économique sans laquelle on ne triompherait qu'assez lentement de la désorganisation. Ce choc extérieur peut être fourni par l'afflux de capitaux étrangers. L'Amérique a déjà coupé à travers champs, dépassant le Japon et l'Europe en consentant pour la forme à conclure un « traité équitable ». Alors que des ressources sont disponibles, la dépression interne rend plus que vraisemblable une importante intervention économique des Etats-Unis en Chine, le Guomindang lui tenant évidemment la porte grand « ouverte ». Il n'est pas douteux que les pays européens, particulièrement l'Allemagne, dans leur lutte contre la crise qui s'aggrave rapidement, tenteront de déboucher sur le marché chinois.

Etant donné l'immensité de la Chine et la multitude de sa population, même de faibles succès dans la construction des routes, même un simple accroissement de la sécurité des transports, accompagnés d'une certaine régulation des changes, doivent automatiquement augmenter considérablement la circulation commerciale et animer ainsi l'industrie. Actuellement, les pays capitalistes les plus importants, parmi lesquels les Etats-Unis, préoccupés de l'écoulement de leurs automobiles, ne sont pas les derniers, sont intéressés à la construction de routes de tout type.

Pour stabiliser le change chinois et pour tracer les routes, il faut un grand emprunt à l'étranger. On discute de la possibilité d'un tel emprunt et on la tient pour tout à fait réelle dans la presse financière anglo-saxonne influente. On parle d'un consortium bancaire international destiné à amortir les dettes anciennes de la Chine et lui accorder de nouveaux crédits. Déjà, la presse bien informée estime que cette future affaire est « la plus importante de l'histoire mondiale ».

Dans quelle mesure ces grandioses projets seront exécutés, il est impossible de le dire sans l'aide d'une documentation plus abondante, qui a trait partiellement aux opérations en coulisses. Mais il est hors de doute que, dans un proche avenir, le cours des événements suivra cette direction. D'ores et déjà, la presse donne des dizaines d'informations qui montrent que la pacification très relative de la Chine et son unification plus relative encore ont déjà provoqué un progrès dans les domaines les plus divers de la vie économique. Une bonne récolte dans la plus grande partie du pays va dans le même sens. Les diagrammes de la circulation intérieure, de l'importation, de l'exportation, mettent en évidence des signes de progrès.

Il ne faut pas reproduire, mais en sens inverse, la faute

LÉON TROTSKY

d'hier. Il ne faut pas attribuer à la stabilisation capitaliste semi-coloniale on ne sait quels traits rigides, inchangables, en un mot métaphysiques. Ce sera une stabilisation très boiteuse, ouverte à tous les vents de la politique mondiale ainsi qu'aux dangers internes pas encore éliminés. Cependant cette stabilisation bourgeoise très relative se distingue radicalement d'une situation révolutionnaire. Matériellement, certes, les rapports fondamentaux des classes sont restés identiques. Mais leurs rapports politiques pour la période envisagée se sont brutalement modifiés. Le fait que le P.C. soit presque entièrement rejeté en arrière sur ses positions de départ manifeste également cette modification. Il lui faudra reconquérir son influence politique en repartant presque de zéro. Ce qui est acquis, c'est l'expérience. Mais pour que celle-ci soit positive et non négative, elle doit de toute nécessité être judicieusement assimilée. Entre-temps la bourgeoisie a agi avec plus d'assurance et de cohésion, elle est passée à l'offensive, elle se fixe pour demain de grandes tâches. Le prolétariat recule, il est loin de toujours résister aux coups. La paysannerie, privée d'une direction quelque peu centralisée, bouillonne ça et là, mais sans chance réelle de succès. Or le capital mondial vient à l'aide de la bourgeoisie chinoise avec l'intention de courber plus bas encore vers le sol, par son intermédiaire, les masses laborieuses. Voilà le mécanisme de la stabilisation. Après-demain, quand Boukharine se cognera la tête aux faits, il proclamera qu'on pouvait auparavant considérer la stabilisation comme « circonstancielle » alors qu'il est clair qu'elle est maintenant « organique ». En d'autres termes, ici aussi il sautera par-dessus les branards, en partant cette fois du pied droit.

Le relèvement économique correspondra, à son tour, à la mobilisation de nouvelles dizaines, centaines de milliers d'ouvriers chinois, au resserrement de leurs rangs, à l'accroissement de leur poids spécifique dans la vie sociale du pays, et, de ce fait, à une confiance révolutionnaire accrue en eux-mêmes. L'animation du commerce et de l'industrie donnera bientôt toute son acuité au problème de l'impérialisme. Si le P.C. chinois influencé par la scolastique de Boukharine-Lominadzé tournait le dos au processus qui se déroule effectivement dans le pays, il perdrat le point d'appui économique du relèvement du mouvement ouvrier. Au début l'augmentation du poids spécifique du prolétariat et de sa confiance de classe se manifesteront par une renaissance de la lutte, par les grèves et la consolidation des syndicats. Inutile de dire que s'ouvriront ainsi devant le P.C.

chinois de sérieuses possibilités. On ignore combien de temps il devra rester dans la clandestinité. Il est en tout cas nécessaire de renforcer et de perfectionner, au cours de la période à venir, l'organisation illégale. Mais cette tâche ne peut être réalisée en dehors de la vie et de la lutte des masses. L'appareil illégal aura d'autant plus de possibilités de se développer que les organisations légales et semi-légales de la classe ouvrière l'envelopperont intimement et qu'il y pénétrera. Le P.C. chinois doit renoncer à toute œillère doctrinale et être attentif au pouls de la vie économique du pays. Il doit, à temps, se mettre à la tête des grèves, prendre l'initiative de la résurrection des syndicats et de la lutte pour la journée de 8 heures. Ce n'est que dans ces conditions que sa participation à la vie politique du pays peut se faire sur une base sérieuse.

Il ne peut être question — disait au congrès un des délégués chinois — d'une consolidation du pouvoir du Guomindang (*Pravda*, 28 août 1928). C'est faux. Il peut parfaitement « être question » d'une consolidation, même assez considérable, du pouvoir du Guomindang, pour une période même assez importante.

La bourgeoisie a remporté avec une facilité à laquelle elle ne s'attendait pas des victoires décisives, dans cette période, sur les ouvriers et les paysans. Le développement consécutif de sa conscience de classe fut sensible à la conférence économique qui se tint fin juin à Shanghai et fut en quelque sorte le préparlement économique de la bourgeoisie chinoise. Elle a montré qu'elle veut récolter les fruits de sa victoire. Sur cette route, elle se heurte aux militaristes et aux impérialistes avec l'aide desquels elle triomphe des masses. La bourgeoisie veut l'autonomie douanière, cette pierre de touche de l'indépendance économique, et l'unification aussi complète que possible de la Chine ; abolition des douanes intérieures, qui désorganisent le marché ; suppression de l'autorité arbitraire des militaires qui confisquent le matériel roulant des chemins de fer et attendent à la propriété privée, réduction des armées qui pèsent lourd sur l'économie du pays. C'est également ce but que vise la création d'une valeur monétaire unique et la mise en ordre de l'administration. Toutes ces exigences ont été formulées par la bourgeoisie dans son préparlement économique. Le Guomindang en a formellement pris note, mais entièrement partagé entre les cliques militaires régionales, il est maintenant un obstacle à la réalisation de ces mesures.

LÉON TROTSKY

Les impérialistes étrangers en constituent un autre, plus puissant. La bourgeoisie estime, non sans raison, qu'elle exploitera d'autant mieux les contradictions inter-impérialistes et qu'elle obtiendra un compromis d'autant plus avantageux qu'elle aura su auparavant obliger les cliques militaires du Guomindang à se soumettre à l'appareil de l'Etat bourgeois centralisé. C'est dans ce sens que vont actuellement les aspirations des éléments les plus « progressistes » de la bourgeoisie et de la démocratie petite-bourgeoise.

C'est de cette volonté que naît l'idée de l'Assemblée nationale, couronnement des victoires acquises, moyen de briser les militaristes, représentation autorisée de l'Etat de la bourgeoisie chinoise dans ses affaires avec le capital étranger. Le progrès économique qui s'esquisse devant nous ne peut que donner du courage à la bourgeoisie et l'obliger à envisager avec une particulière hostilité tout ce qui porte atteinte à la régularité de la circulation des marchandises et désorganise le marché national. La première étape de la stabilisation économique augmentera certainement les chances de succès du parlementarisme chinois et exigera par conséquent que le P.C. chinois fasse preuve, également dans cette question, d'initiative politique en temps opportun.

Pour la bourgeoisie chinoise qui a vaincu les ouvriers et les paysans, il ne peut être question que d'une assemblée archicentitaire qui donnera peut-être simplement des formes à la représentation des associations commerciales et industrielles sur la base desquelles a été convoquée la conférence économique de Shanghai. La démocratie petite-bourgeoise qui commencera inévitablement à s'agiter avec le déclin de la révolution formulera des mots d'ordre plus « démocratiques ». Elle cherchera ainsi à se lier à certaines couches supérieures des masses populaires des villes et des campagnes.

Le développement « constitutionnel » de la Chine, tout au moins dans son étape prochaine, est lié intimement à l'évolution interne du Guomindang dans les mains duquel, de toute façon, le pouvoir d'Etat est actuellement concentré. Le dernier plénum d'août du Guomindang a décidé, pour autant qu'on puisse le comprendre, de convoquer pour le 1^{er} janvier 1929 le congrès de ce parti qui fut si longtemps ajourné du fait de la crainte du centre de perdre le pouvoir (comme nous le voyons, la « particularité » de la Chine n'est pas très particulière). Le problème de la Constitution chinoise est à son ordre du jour. Des événements quelconques, intérieurs ou extérieurs, peuvent

certes empêcher et la tenue du congrès du Guomindang en janvier et toute l'ère constitutionnelle de stabilisation de la bourgeoisie chinoise. Cette éventualité est toujours possible. Mais, en l'absence de facteurs nouveaux, la question du régime d'Etat en Chine, les problèmes constitutionnels seront au centre de l'attention publique dans la prochaine période.

Quelle sera l'attitude du parti communiste ? Que va-t-il opposer à ce projet de Constitution du Guomindang ? Le parti communiste peut-il dire que, puisqu'il se prépare à l'avenir à créer des soviets dès qu'apparaîtra une reprise révolutionnaire, il lui est indifférent qu'il existe ou non, *d'ici là*, en Chine, une Assemblée nationale, qu'elle soit censitaire ou ouverte au peuple entier ? Une telle attitude serait superficielle, vide, passive.

Le parti communiste peut et doit formuler le mot d'ordre d'une Assemblée constituante ayant pleins pouvoirs, élue par le suffrage universel, égal, secret et direct. Dans l'agitation en faveur de ce mot d'ordre, il faudra évidemment expliquer aux masses qu'il est douteux qu'une pareille assemblée soit convoquée et que, même si elle l'était, elle demeurerait impuissante aussi longtemps que le pouvoir matériel resterait aux mains des généraux du Guomindang. La possibilité d'aborder d'une façon nouvelle le mot d'ordre de l'armement des ouvriers et des paysans sera ainsi donnée.

L'animation politique, liée à la reprise de l'activité économique, mettra de nouveau en vedette le problème agraire. Mais pendant une certaine période, celui-ci peut se trouver posé sur le terrain parlementaire, c'est-à-dire qu'on peut voir la bourgeoisie et surtout la démocratie petite-bourgeoise, tenter de le « résoudre » par la voie législative. Le parti communiste ne peut s'adapter à la légalité bourgeoise, ne peut capituler devant la propriété bourgeoise. Il peut et il doit donc avoir son propre projet parachevé pour une solution d'ensemble du problème agraire, sur la base de la confiscation des propriétés foncières au-delà d'une certaine superficie, variable selon les régions. Au fond, le projet communiste de loi agraire doit être la formule de la future révolution agraire. Mais le parti communiste peut et doit introduire sa formule dans la lutte pour l'Assemblée nationale et au sein de cette assemblée même, si elle venait à être convoquée.

Le mot d'ordre de l'Assemblée nationale (ou constituante) se combine ainsi étroitement avec les autres : la journée de 8 heures, la confiscation des terres et l'indépendance nationale

LÉON TROTSKY

complète de la Chine. C'est dans ces mots d'ordre que se manifestera l'étape démocratique du développement de la révolution chinoise. Sur le plan politique international, le parti communiste revendiquera l'alliance avec l'U.R.S.S. En combinant judicieusement ces mots d'ordre, en avançant chacun d'eux en temps voulu, le parti communiste pourra s'arracher à l'existence clandestine, faire bloc avec les masses, conquérir leur confiance et rapprocher ainsi le moment de la création des soviets et de la lutte directe pour le pouvoir.

Cette étape démocratique de la révolution impose des tâches historiques bien déterminées. Mais leur caractère démocratique ne détermine nullement par lui-même les classes qui résoudront ces problèmes ni ne fixe les conditions dans lesquelles elles se feront. Au fond, toutes les grandes révolutions bourgeoises ont eu à résoudre des problèmes semblables, mais posés dans un mécanisme de classe différent. Dans la lutte pour les objectifs démocratiques en Chine, au cours de la période interrévolutionnaire, le parti communiste rassemblera ses forces, contrôlera lui-même ses mots d'ordre et ses méthodes d'action. Si, de ce fait, il lui arrive de passer par une période de parlementarisme (ce qui est possible et même probable, mais nullement inéluctable), l'avant-garde prolétarienne pourra reconnaître ses ennemis et ses adversaires en les examinant à travers le prisme du parlement. Au cours de la période pré-parlementaire et parlementaire, cette avant-garde devra mener une lutte intransigeante pour conquérir de l'influence sur les paysans, pour diriger politiquement la paysannerie de façon directe. Même si l'Assemblée constituante parvenait à se constituer de façon très démocratique, les problèmes fondamentaux n'en devraient pas moins être résolus par la force. À travers la période parlementaire, le parti communiste chinois en viendrait à la lutte directe et immédiate pour le pouvoir, mais posséderait une base historique plus mûre : la victoire deviendrait plus sûre.

Nous avons dit que l'étape parlementaire était probable, pas inévitable. Elle peut être empêchée par une nouvelle désagrégation du pays ou des causes extérieures : toutefois, dans le premier cas, on pourrait voir surgir un mouvement en faveur de parlements régionaux. Mais tout ceci ne diminue en rien l'importance de la lutte pour l'Assemblée nationale convoquée démocratiquement qui, par elle-même entrerait comme un coin entre les groupements des classes possédantes et élargirait les cadres de l'activité du prolétariat.

Nous savons d'avance que tous les « dirigeants » qui ont prêché le bloc des quatre classes et les commissions d'arbitrage au lieu des grèves, qui, par leurs télégrammes, ont ordonné de ne pas étendre le mouvement agraire, qui ont conseillé de ne pas faire peur à la bourgeoisie, qui ont interdit la création de soviets, subordonné le parti communiste au Guomindang, acclamé Wang Jingwei¹⁷ comme chef de la révolution agraire, nous savons que tous ces opportunistes coupables de la défaite de la révolution vont tenter de surenchérir sur l'aile gauche et verront dans notre façon de poser la question des « illusions constitutionnelles » et une « déviation social-démocrate ». Nous estimons indispensable de prévenir à temps les communistes et l'avant-garde des ouvriers chinois contre le faux et creux radicalisme de ceux dont Tchiang Kai-chek était hier le favori. On ne peut se débarrasser d'un processus historique par des citations déformées, de la confusion, des kilomètres de résolutions ; de façon générale, on ne peut par des trucs d'appareil ou des trucs littéraires, échapper aux faits et aux classes. Les événements arrivent et jugent. Ceux pour qui le contrôle du passé n'est pas suffisant n'ont qu'à attendre celui de l'avenir. Qu'ils n'oublient cependant pas tout de même que cette vérification se fait sur le dos de l'avant-garde prolétarienne.

3. Les soviets et l'Assemblée constituante

Nous espérons qu'il n'est pas besoin ici de soulever la question générale de la démocratie formelle, c'est-à-dire de la démocratie bourgeoise. Notre attitude à son égard n'a rien à voir avec la stérile négation anarchiste. Le mot d'ordre et les normes de la démocratie se présentent selon des formes diverses pour les pays selon l'étape de l'évolution de la société bourgeoise. Les mots d'ordre démocratiques contiennent pour un certain temps des illusions et des tromperies, mais ils renferment aussi une force historique animatrice :

« Aussi longtemps que la lutte de la classe ouvrière pour le pouvoir tout entier n'est pas à l'ordre du jour, nous avons le devoir d'utiliser toutes les formes de la démocratie bourgeoise. »

17. Wang Jingwei (1883-1944), leader du Guomindang, puis de sa « gauche », avait dirigé en 1927 le gouvernement de Wuhan avant de se réconcilier avec Tchiang.

Du point de vue *politique*, la question de la démocratie formelle recouvre le problème de notre attitude non seulement à l'égard des masses petites-bourgeoises, mais des masses ouvrières dans la mesure où elles n'ont pas encore acquis de conscience révolutionnaire de classe. Dans les conditions du progrès de la révolution, au moment de l'offensive du prolétariat, l'irruption dans la vie politique des couches de la base de la petite bourgeoisie se manifesta en Chine par des révoltes agraires, des conflits avec les troupes gouvernementales, des grèves de toutes sortes, le massacre des petits administrateurs. Actuellement tous les mouvements de ce genre diminuent nettement. La soldatesque triomphante du Guomindang domine la société. Chaque jour de stabilisation amènera de plus en plus de heurts entre ce militarisme et cette bureaucratie d'une part, et d'autre part non seulement les ouvriers avancés mais aussi la masse petite-bourgeoise prédominante des villes et des campagnes et même dans certaines limites la grande bourgeoisie. Avant que le développement de ces collisions ne les transforme en lutte révolutionnaire nette, elles passeront, d'après toutes les données, par un stade « constitutionnel ». Les conflits entre la bourgeoisie et ses propres cliques militaires s'étendront inévitablement, par l'intermédiaire d'un « troisième parti » ou par d'autres voies, aux couches supérieures des masses petites-bourgeoises. Sur les plans économique et culturel, ces masses sont extraordinairement faibles. Leur force politique potentielle tient à leur nombre. Les mots d'ordre de la démocratie formelle conquièrent ou sont capables de conquérir non seulement les masses petites-bourgeoises mais aussi les grandes masses ouvrières, précisément parce qu'elles leur offrent la possibilité — du moins apparente — d'opposer leur volonté à celle des généraux, des hobereaux et des capitalistes. L'avant-garde prolétarienne éduque les masses en se servant de cette expérience et les mène en avant.

L'expérience de la Russie montre que, quand la révolution progresse, le prolétariat organisé en soviets peut, par une politique juste dirigée vers la conquête du pouvoir, entraîner la paysannerie, la faire heurter de front la démocratie formelle incarnée par l'Assemblée constituante et l'aiguiller sur la voie de la démocratie soviétique. On n'est toutefois pas parvenu à ces résultats en opposant simplement les soviets à l'Assemblée constituante, mais en entraînant les masses vers les soviets, tout en conservant les mots d'ordre de la démocratie formelle jusqu'au moment de la prise du pouvoir et même après.

« Que la classe ouvrière des villes, les soldats et les paysans de Russie aient été, en septembre-novembre 1917, par suite de conditions particulières, admirablement préparés à l'adoption du régime soviétique et à la dissolution du plus démocratique des parlements bourgeois, c'est là un fait historique tout à fait indéniable et parfaitement établi. Et cependant les bolcheviks *n'avaient pas* boycotté l'Assemblée constituante ; ils avaient au contraire participé aux élections avant *et après* la conquête du pouvoir politique par le prolétariat (...)

Même quelques semaines avant la victoire de la République soviétique, même *après* cette victoire, la participation à un parlement démocratique bourgeois, loin de nuire au prolétariat révolutionnaire, lui permet de démontrer plus facilement aux masses retardataires pourquoi ces parlements méritent d'être dissous, facilite la réussite de leur dissolution, facilite l'“élimination politique” du parlementarisme bourgeois...¹⁸ »

Quand nous avons adopté des mesures pratiques directes pour disperser l'Assemblée constituante, je me souvins que Lénine insista tout particulièrement pour que l'on fit venir à Petrograd un ou deux régiments de chasseurs lettons composés surtout d'ouvriers agricoles. « La garnison de Petrograd est presque entièrement paysanne, elle peut hésiter devant la Constituante » : c'est ainsi que Lénine exprimait ses préoccupations. Il ne s'agissait nullement dans l'affaire de « traditions politiques », car la paysannerie russe ne pouvait avoir de traditions sérieuses de la démocratie parlementaire. Le fond de la question, c'est que la masse paysanne, une fois éveillée à la vie historique, n'est nullement enclue à faire d'emblée confiance à une direction venant des villes, même si elle est prolétarienne, surtout dans une période non révolutionnaire ; cette masse cherche une formule politique *simple*, qui exprimerait sa propre force politique, c'est-à-dire sa prédominance numérique. L'expression politique de la domination de la majorité, c'est la démocratie formelle.

Il va de soi que ce serait d'un pédantisme digne de Staline d'affirmer que les masses populaires ne peuvent ni ne doivent jamais, en aucune circonstance, « sauter par-dessus » l'échelon « constitutionnel ». Dans certains pays, l'ère du parlementa-

18. Lénine, Œuvres, XXXI, p. 55.

LÉON TROTSKY

risme dure depuis de longues dizaines d'années et même des siècles. En Russie, elle n'a duré que les quelques années du régime pseudo-constitutionnel et l'unique jour d'existence de la Constituante. Historiquement, on peut bien concevoir des situations où même ces quelques années et cette unique journée n'existeraient pas. Si il y avait eu une politique révolutionnaire juste, si le parti communiste avait été totalement indépendant du Guomindang, si des soviets avaient été formés en 25-27, le développement révolutionnaire aurait déjà pu amener la Chine d'aujourd'hui à la dictature du prolétariat, sans passer par la phase démocratique. Mais même dans ce cas la formule de l'Assemblée constituante que la paysannerie n'a pas essayée au moment le plus critique et qui lui fait donc encore illusion, aurait pu, au premier différend sérieux entre la paysannerie et le prolétariat, au lendemain même de la victoire, devenir le mot d'ordre des paysans et des petits-bourgeois des villes contre les prolétaires. Or des conflits importants entre prolétariat et paysannerie, même dans des conditions favorables à leur alliance, sont tout à fait inévitables, comme en témoignent la Révolution d'Octobre. Notre plus gros avantage réside en ceci : la majorité de l'Assemblée constituante s'était formée dans la lutte des partis dominants pour continuer la guerre et contre la confiscation des terres par les paysans : elle s'était donc sérieusement compromise aux yeux de la paysannerie au moment même où l'assemblée fut convoquée.

Comment la résolution du congrès adoptée sur le rapport de Boukharine caractérise-t-elle la période actuelle du développement de la Chine et les tâches qui en découlent ? Son § 54 dit :

« Actuellement, la tâche principale du parti — dans la période comprise entre deux vagues de progression révolutionnaire — est de lutter pour conquérir les masses, c'est-à-dire qu'il doit mener un travail de masse parmi les ouvriers et les paysans, rétablir leurs organisations, utiliser tout mécontentement contre les propriétaires fonciers, les bourgeois, les généraux, les impérialistes étrangers. »

C'est vraiment un exemple classique de double sens, dans le genre des plus célèbres oracles de l'Antiquité. La période actuelle est caractérisée comme « comprise entre deux vagues de progression révolutionnaire ». La formule nous est connue. Le V^e congrès l'avait appliquée à l'Allemagne. Toute situation

révolutionnaire ne se développe pas uniformément, elle connaît des flux et des reflux. Cette formule a été choisie, de façon prémeditée, pour qu'on puisse penser en l'interprétant qu'elle admet l'existence d'une situation révolutionnaire dans laquelle il se produit simplement une petite « accalmie » avant la tempête. A tout hasard, on pourra croire aussi qu'elle admet que toute une période s'écoulera entre deux révolutions. Dans un cas comme dans l'autre, il sera possible de commencer une future résolution par les mots « comme nous l'avions prévu » et « comme nous l'avions prédit ».

Tout pronostic historique comporte inévitablement un élément conditionnel. Plus la période considérée est brève, plus il est important. De façon générale, il est impossible d'établir un pronostic qui dispense plus tard les dirigeants du prolétariat d'une analyse de la situation. Un pronostic ne fixe pas une nécessité invariable : c'est son orientation qui est importante. On peut et on doit voir jusqu'à quel point tout pronostic est conditionnel. On peut même dans certaines situations donner pour l'avenir plusieurs variantes, en les délimitant avec soin. On peut enfin, dans une situation confuse, renoncer totalement à établir un pronostic et conseiller simplement d'attendre et voir. Mais tout cela doit être fait nettement, ouvertement, honnêtement. Au cours des cinq dernières années, les pronostics de l'I.C. ont été non des directives, mais des pièges pour les directions des partis des différents pays. Leur but principal est d'inspirer de la vénération pour la sagesse de la direction et, en cas d'échec, de sauver le « prestige », ce fétiche suprême des faibles. Cette méthode permet de rendre des oracles, pas de procéder à des analyses marxistes. Elle presuppose l'existence de « boucs émissaires ». C'est un système démoralisant. Les erreurs ultra-gauchistes de la direction allemande en 1924-1925 procédaient justement de la même manière perfide de formuler à double sens une opinion sur « les deux vagues de la progression révolutionnaire ». La résolution du VI^e congrès peut produire autant de malheurs.

Nous avons connu la vague révolutionnaire d'avant Shanghai, puis celle de Wuhan¹⁹. Il y en a eu bien d'autres, plus limitées et plus localisées. Elles se fondaient toutes sur la

19. Une vague révolutionnaire avait accompagné la « campagne du Nord » de Tchiang Kai-chek en 1927, villes et campagnes se soulevant à l'approche de son armée ; une seconde avait accompagné la formation du gouvernement de Wuhan présenté comme celui de « la gauche » du Guomindang en 1927.

LÉON TROTSKY

progression révolutionnaire générale de 1925-1927. Mais cette montée historique est terminée. Il faut le comprendre et le dire clairement. D'importantes conséquences stratégiques en découlent.

La résolution évoque la nécessité d'« utiliser » tout mécontentement contre les propriétaires fonciers, les bourgeois, les généraux et les impérialistes étrangers. C'est incontestable, mais c'est trop vague. Utiliser, comment ? Si nous sommes entre deux vagues de progression révolutionnaire, alors toute manifestation quelque peu importante de mécontentement peut être considérée comme le fameux « début de la deuxième vague » d'après Zinoviev-Boukharine. Alors le mot d'ordre propagandiste d'insurrection armée devra rapidement devenir mot d'ordre d'action. De là peut naître un second accès de putschisme. Le parti utilisera tout autrement le mécontentement des masses s'il le situe dans une perspective historique juste. Mais le VI^e congrès ne dispose de cette « bagatelle » — une perspective historique juste — dans aucune question. C'est cette lacune qui a fait sa faillite. C'est là-dessus que l'I.C. tout entière peut se briser.

Après avoir condamné de nouveau les tendances putschistes auxquelles elle prépare elle-même le terrain, la résolution du congrès affirme :

« D'un autre côté, certains camarades ont versé dans une erreur opportuniste : ils mettent en avant le mot d'ordre d'Assemblée nationale. »

En quoi consiste l'opportunisme de ce mot d'ordre, la résolution ne l'explique pas. Seul le délégué chinois Strakhov²⁰, dans son discours de clôture sur les leçons de la révolution chinoise, tente de fournir une explication. Voici ce qu'il dit :

« Nous voyons à travers l'expérience de la révolution chinoise que lorsque la révolution dans les colonies (?) approche du moment décisif, la question se pose nettement : ou bien la dictature des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie, ou bien celle du prolétariat et de la paysannerie. »

20. Strakhov était l'un des pseudonymes du Chinois Qu Qiubai (1899-1935), un ancien journaliste en Union soviétique qui avait été choisi par l'I.C. comme successeur de Chen Duxiu en août 1927.

Naturellement, quand la révolution (et pas seulement dans les colonies) « approche du moment décisif », alors, toute façon d'agir comme on l'a fait avec le Guomindang, c'est-à-dire tout collaborationnisme est un crime aux conséquences fatales : on ne peut alors concevoir qu'une dictature des possédants ou une dictature des travailleurs. Mais, comme nous l'avons déjà vu, même en de pareils moments, pour triompher en révolutionnaire du parlementarisme, on ne doit pas le nier stérilement. Pourtant Strakhov va plus loin encore :

« Là-bas (dans les colonies) la démocratie bourgeoise ne peut exister ; seule la dictature bourgeoise ouverte est possible. Il ne peut y avoir aucune voie constitutionnelle. »

C'est étendre de façon doublement inexacte une idée juste. Si, dans les « moments décisifs » de la révolution, la démocratie bourgeoise est inévitablement torpillée — et pas seulement dans les colonies — cela ne signifie nullement qu'elle soit impossible dans les périodes interrévolutionnaires. Mais précisément Strakhov et tout le congrès ne veulent pas admettre que « le moment décisif » pendant lequel les communistes se complaisaient aux pires fictions démocratiques au sein du Guomindang, est déjà passé. Or, avant un nouveau « moment décisif », il faut traverser une longue période durant laquelle on devra aborder d'une façon *nouvelle* les questions *anciennes*. Affirmer qu'il ne peut y avoir dans les colonies de périodes constitutionnelles ou parlementaires, c'est renoncer à utiliser des moyens de lutte tout à fait essentiels et surtout c'est rendre difficile pour soi-même une orientation politique juste. C'est acculer le parti dans l'impasse.

Dire que, pour la Chine comme d'ailleurs pour tous les autres Etats du monde, il n'y a pas d'issue vers le développement libre, autrement dit socialiste, par la voie parlementaire, est juste. Mais dire que, dans le développement de la Chine ou des colonies, il ne peut y avoir aucune période ou étape constitutionnelle, c'est autre chose et c'est faux. En Egypte, il y avait un Parlement ; maintenant il est dissous. En dépit du statut semi-colonial de ce pays, il y a un parlement en Irlande. Il en est de même pour tous les Etats d'Amérique du Sud, sans parler des dominions de la Grande-Bretagne. Il existe des semblants de « parlements » en Inde. Ils peuvent encore se développer ultérieurement sur ce point, la bourgeoisie britannique est assez

souple. Comment peut-on affirmer qu'après l'écrasement de sa révolution, la Chine ne traversera pas une phase parlementaire ou pseudo-parlementaire, ou qu'elle ne sera pas le théâtre d'une lutte politique sérieuse pour atteindre ce stade ? Pareille affirmation ne repose sur rien.

Le même Strakhov dit que justement les opportunistes chinois aspirent à substituer au mot d'ordre des soviets celui d'assemblée nationale. C'est possible, probable, inévitable même. Toute l'expérience du mouvement ouvrier mondial, du mouvement russe en particulier, prouve que les opportunistes s'accrochent toujours les premiers aux méthodes parlementaires et, de façon générale, à tout ce qui, de près ou de loin, ressemble au parlementarisme. Les mencheviks se cramponnaient à l'activité de la Douma en l'opposant à l'action pour la révolution. L'utilisation des méthodes parlementaires fait inévitablement surgir tous les dangers liés au parlementarisme : illusions constitutionnelles, légalisme, tendance au compromis, etc. On ne peut combattre ces dangers, ces maladies que par une orientation révolutionnaire de toute la politique. Mais le fait que les opportunistes préconisent la lutte pour l'Assemblée nationale n'est nullement un argument justifiant de notre part une attitude négative envers le parlementarisme. Après le coup d'état du 3 juin 1907 en Russie, la majorité des dirigeants du parti bolchevique étaient favorables au boycottage d'une Douma mutilée et truquée. En revanche, les mencheviks étaient entièrement d'accord pour participer à la Douma. Cela n'empêcha pas Lénine d'intervenir vigoureusement pour qu'on utilisât le « parlementarisme » du 3 juin, à la conférence qui réunissait encore à l'époque les deux fractions. Lénine fut le seul bolchevik qui vota avec les mencheviks la participation aux élections. Evidemment la « participation » de Lénine n'avait rien de commun avec celle des mencheviks, comme le montra toute la marche ultérieure des événements ; elle n'était pas opposée aux tâches révolutionnaires, elle y contribuait pendant l'époque comprise entre deux révolutions. Tout en utilisant le pseudo-parlement contre-révolutionnaire du 3 juin, notre parti, malgré sa grande expérience des soviets en 1905, continuait à mener la lutte pour l'Assemblée constituante, c'est-à-dire pour la forme la plus démocratique de la représentation parlementaire. Il faut conquérir le droit de renoncer au parlementarisme en unissant les masses autour du parti et en les amenant à lutter ouvertement pour la conquête du pouvoir. Il est naïf de croire que l'on puisse substituer à ce travail la simple renonciation à l'utilisation

révolutionnaire des méthodes et des formes contradictoires et oppressives du parlementarisme. C'est en cela que consiste l'erreur la plus grossière de la résolution du congrès qui fait ici une vulgaire cabriole ultra-gauchiste.

Voyez en effet comme tout est mis sens dessus dessous. Suivant la logique de la direction actuelle et conformément au sens des résolutions du VI^e congrès de l'I.C., la Chine approche, non pas de son année 1917, mais bien de son 1905. *Pour cette raison*, concluent mentalement les dirigeants, à bas le mot d'ordre de la démocratie formelle ! Il ne reste vraiment plus une seule articulation que les épigones n'aient eu le souci de luxer. Comment peut-on repousser le mot d'ordre de démocratie et surtout le plus radical, la représentation démocratique du peuple, dans les conditions d'une période non révolutionnaire, alors que la révolution n'a pas accompli ses tâches les plus immédiates, l'unité de la Chine et son épuration de toutes les vieilleries féodales, militaires et bureaucratiques ?

Le parti communiste chinois, que je sache, n'a pas eu de programme à lui. Le parti bolchevique est arrivé jusqu'à la révolution d'Octobre et l'a réalisée armé de son ancien programme dans lequel les mots d'ordre de démocratie occupaient une place importante. Boukharine tenta en son temps de supprimer ce programme minimum, de même qu'il intervint plus tard contre les revendications de transition du programme de l'I.C. Mais son attitude n'est restée que comme une anecdote dans l'histoire du parti. Comme on le sait, c'est la dictature du prolétariat qui a accompli la révolution démocratique en Russie. Et cela aussi, la direction actuelle de l'I.C. refuse de le comprendre. Mais notre parti n'a mené le prolétariat à la dictature que parce qu'il a défendu avec énergie, esprit de suite et dévouement, tous les mots d'ordre, toutes les revendications de la démocratie, y compris la représentation populaire fondée sur le suffrage universel, la responsabilité du gouvernement devant les représentants du peuple, etc. Seule une pareille agitation a pu permettre au parti de préserver le prolétariat de l'influence de la démocratie petite-bourgeoise, de saper l'influence de cette dernière dans la paysannerie, de préparer l'alliance des ouvriers et des paysans et d'entraîner dans ses rangs les éléments révolutionnaires les plus résolus. Tout cela n'était-il donc que de l'opportunisme ?

Strakhov dit que notre mot d'ordre est celui des soviets et que seuls des opportunistes peuvent y substituer celui de

LÉON TROTSKY

l'Assemblée nationale. Cet argument révèle de la façon la plus exemplaire le caractère erroné de la résolution du congrès. Personne n'a contredit Strakhov dans la discussion ; sa position a été au contraire approuvée et ratifiée par la résolution principale sur la tactique. Ce n'est que maintenant que l'on voit clairement combien sont nombreux dans l'actuelle direction ceux qui ont fait l'expérience d'une, de deux et même de trois révolutions en se laissant emporter par le cours des choses et la direction de Lénine, mais sans méditer sur le sens des événements et sans assimiler les plus grandes leçons de l'Histoire. On est bien obligé de répéter encore certaines vérités élémentaires.

Dans ma critique du projet de programme de l'I.C., j'ai montré comment les épigones ont défiguré et mutilé de façon monstrueuse la pensée de Lénine affirmant que les soviets sont des organes d'insurrection et des organes de pouvoir. On en a tiré la conclusion que l'on ne peut créer des soviets qu' « à la veille » de l'insurrection. Cette idée grotesque a trouvé son expression la plus achevée, toujours dans la même résolution du plénum de novembre dernier du C.C. que nous avons récemment découverte. On y dit :

« On peut et on doit créer des soviets comme organes du pouvoir révolutionnaire seulement dans le cas où l'on est en présence d'une progression incontestable, importante, du mouvement révolutionnaire des masses et lorsqu'un succès solide est assuré au mouvement. »

La première condition, « la progression importante » est incontestable. La seconde, « la garantie du succès » et en outre d'un succès « solide » est tout simplement une bêtise de pédant. Cette stupidité est pourtant répétée dans la suite du texte :

« On ne peut évidemment aborder la création des soviets quand la victoire n'est pas absolument garantie, car il pourrait arriver alors que toute l'attention soit concentrée uniquement sur les élections aux soviets et non pas sur la lutte militaire, à la suite de quoi le démocratisme petit-bourgeois pourrait s'installer, ce qui affaiblirait la dictature révolutionnaire et créerait un danger pour la direction du parti. »

L'esprit de Staline, se réfractant à travers le prisme de celui de l'enfant prodige Lominadzé, plane au-dessus de ces lignes

immortelles. Pourtant, tout cela est simplement absurde. Pendant la grève de Hong-Kong et de Shanghai²¹, pendant toute la violente progression ultérieure du mouvement des ouvriers et des paysans, on pouvait et on devait créer des soviets comme organes de la lutte révolutionnaire ouverte des masses, qui, *tôt ou tard*, et pas du tout d'un seul coup, menait à l'insurrection et à la conquête du pouvoir. Si la lutte, dans la phase donnée, ne s'élève pas jusqu'à l'insurrection, les soviets, évidemment, se réduisent eux aussi à rien. Ils ne peuvent devenir des institutions « normales » de l'Etat bourgeois. Mais dans ce cas, c'est-à-dire si les soviets sont détruits avant l'insurrection, les masses travailleuses font cependant une acquisition énorme dans la connaissance pratique qu'elles gagnent des soviets et la familiarité qu'elles acquièrent avec leur mécanisme. Lors de l'étape suivante de la révolution, leur édification se trouve ainsi garantie de façon plus fructueuse et sur une échelle plus vaste : pourtant, même dans la phase qui suit, il se peut qu'ils ne mènent directement ni à la victoire ni même à l'insurrection. Souvenons-nous fermement de ceci : le mot d'ordre des soviets peut et doit être mis en avant dès les premières étapes de la progression révolutionnaire des masses. Mais ce doit être une progression réelle. Les masses ouvrières doivent affluer vers la révolution, se regrouper sous son drapeau. Les soviets donnent une forme d'organisation à la force centripète de la direction révolutionnaire. Cela implique que, pendant la période de reflux révolutionnaire où se manifestent des tendances centrifuges dans les masses, le mot d'ordre des soviets apparaisse comme doctrinaire, inerte, ou ce qui ne vaut pas mieux, un mot d'ordre d'aventuristes. L'expérience de Canton l'a montré de façon on ne peut plus claire et tragique.

Actuellement, le mot d'ordre des soviets n'a d'autre valeur en Chine que d'ouvrir une perspective et, en ce sens, il a un rôle de propagande. Il serait absurde d'opposer les soviets, mots d'ordre de la troisième révolution chinoise, à l'Assemblée nationale, c'est-à-dire au mot d'ordre qui résulte de la débâcle de la seconde révolution chinoise. L'abstentionnisme, en période inter-révolutionnaire, surtout après une cruelle défaite, serait une politique suicidaire.

On pourrait dire — il ne manque pas de sophistes de par le

21. La grève de Hong Kong et Canton, grève-boycottage avait précédé la campagne du Nord, celle de Shanghai l'avait accompagnée. Il s'agissait de deux mouvements d'une ampleur exceptionnelle.

LÉON TROTSKY

monde — que la résolution du VI^e congrès ne signifie pas l'abstentionnisme : il n'y a pas d'Assemblée nationale, personne ne la convoque encore ni ne promet de le faire et il n'y a par conséquent rien à boycotter. Un tel raisonnement serait pourtant par trop pitoyable, formel, enfantin, boukharinien. Si le Guomindang était obligé de convoquer l'Assemblée nationale, est-ce que nous la boycotterions dans cette situation ? Non. Nous dénoncerions impitoyablement le mensonge et la fausseté du parlementarisme du Guomindang, les illusions constitutionnalistes de la petite bourgeoisie ; nous exigerions l'extension intégrale des droits électoraux ; en même temps nous nous jetterions dans l'arène politique pour opposer, au cours de la lutte pour le Parlement, au cours des élections et dans le Parlement lui-même, les ouvriers et les paysans pauvres aux classes possédantes et à leurs partis. Personne ne se chargera de prédire ce que seraient pour le parti actuellement réduit à une existence clandestine, les résultats ainsi obtenus. Si la politique était juste, les avantages pourraient devenir très importants. Mais n'est-il pas clair dans ce cas que le parti peut et doit non seulement participer aux élections si le Guomindang en décide, mais aussi exiger qu'elles entraînent une mobilisation des masses autour de ce mot d'ordre ?

Politiquement, la question est déjà posée. Chaque jour qui vient le confirmera. Dans notre critique du programme, nous avons évoqué la probabilité d'une certaine stabilisation économique en Chine. Depuis, les journaux ont apporté des dizaines de témoignages sur le début de cette renaissance économique (voir le *Bulletin de l'Université chinoise*). Ce n'est plus maintenant une supposition, c'est un fait, bien que cette renaissance n'en soit encore qu'à sa toute première phase. Mais c'est justement au début qu'il faut distinguer le sens de la tendance ; sinon on ne fait pas de politique révolutionnaire mais du suivisme. Il en va de même pour la lutte politique autour des questions de la Constitution. Il ne s'agit plus maintenant d'une prévision théorique, d'une simple possibilité, mais de quelque chose de plus concret. Ce n'est pas pour rien que le délégué chinois est revenu plusieurs fois sur ce thème de l'Assemblée nationale ; ce n'est pas par hasard que le congrès a cru nécessaire d'adopter une résolution spéciale — et spécialement fausse à ce sujet. Ce n'est pas l'Opposition qui a posé ce problème, mais bien le développement de la vie politique en Chine. Ici aussi, il faut savoir apercevoir la tendance dès son début. Plus le parti communiste interviendra avec audace et résolution sur le mot

d'ordre d'Assemblée constituante démocratique, moins il laissera de place à différents partis intermédiaires, et plus son propre succès sera solide.

Si le prolétariat chinois doit vivre encore quelques années — même seulement un an encore — sous le régime du Guomindang, le parti communiste chinois pourra-t-il renoncer à la lutte pour l'extension des possibilités légales de toute sortes : liberté de presse, de réunion, d'association, droit de grève, etc. ? S'il renonçait à cette lutte, il deviendrait une secte inerte. Mais c'est là une lutte pour les libertés démocratiques. Le pouvoir des soviets signifie le monopole de la presse, des réunions, etc. aux mains du prolétariat. Peut-être le parti communiste chinois va-t-il maintenant lancer ce mot d'ordre ? Dans la situation donnée, ce serait à la fois enfantillage et folie. Le parti communiste ne lutte pas actuellement pour conquérir le pouvoir mais pour maintenir et consolider ses liens avec les masses au nom de la lutte pour le pouvoir dans l'avenir. La lutte pour la conquête des masses est inévitablement liée à la lutte menée contre les violences de la bureaucratie du Guomindang à l'égard des organisations de masses, de leurs réunions, de leur presse, etc. Au cours de la période qui vient, le parti communiste va-t-il combattre pour la liberté de la presse ou bien laissera-t-il cette tâche à un « troisième parti » ? Le parti communiste se bornera-t-il à présenter des revendications démocratiques isolées (liberté de presse, de réunion, etc.), ce qui équivaudrait à du réformisme libéral, ou bien mettra-t-il en avant des mots d'ordre démocratiques plus conséquents ? Sur le plan politique, cela signifie la représentation populaire fondée sur le suffrage universel.

On peut se demander si l'Assemblée constituante démocratique est « réalisable » après la défaite de la révolution dans une Chine semi-coloniale encerclée par les impérialistes. On ne peut répondre à cette question que par des conjectures. Mais quand il s'agit d'une revendication, quelle qu'elle soit, formulée dans les conditions générales de la société bourgeoise ou dans certain état de cette société, le simple critère de la possibilité de sa réalisation n'est pas décisif pour nous. Il est par exemple très probable que le pouvoir monarchique et la Chambre des Lords ne seront pas balayés en Angleterre avant l'instauration de la dictature révolutionnaire du prolétariat. Le parti communiste anglais doit néanmoins faire figurer leur abolition parmi ses revendications partielles. Ce ne sont pas des conjectures empiri-

ques sur la possibilité ou l'impossibilité de réaliser quelque revendication transitoire, qui peuvent trancher la question. C'est son caractère social et historique qui décide : est-elle progressive pour le développement ultérieur de la société ? Correspond-elle aux intérêts historiques du prolétariat ? Consolide-t-elle sa conscience révolutionnaire ? Ainsi, réclamer l'interdiction des trusts est petit-bourgeois et réactionnaire ; de plus comme l'a démontré l'exemple de l'Amérique, c'est une revendication tout à fait utopique. En revanche, dans certaines conditions, il est tout à fait progressiste et juste d'exiger le contrôle ouvrier sur les trusts, bien qu'il soit douteux qu'on puisse y parvenir dans le cadre de l'Etat bourgeois. Le fait que cette revendication ne soit pas satisfaite aussi longtemps que la bourgeoisie domine doit pousser les ouvriers au renversement révolutionnaire de la bourgeoisie. Ainsi l'impossibilité politique de réaliser un mot d'ordre peut être non moins fructueuse que la possibilité relative de le réaliser.

La Chine en viendra-t-elle, pendant un certain temps, au parlementarisme démocratique ? Quels en seront le degré, la puissance et la durée ? On ne peut là-dessus que se livrer à des conjectures. Mais il serait radicalement faux de supposer que le parlementarisme est irréalisable en Chine et d'en conclure que nous ne devons pas traîner les cliques du Guomindang devant le tribunal du peuple chinois. L'idée de la représentation du peuple entier, comme l'a montré l'expérience de toutes les révolutions bourgeoises et en particulier celles qui libèrent les nationalités, est la plus élémentaire, la plus simple et la plus apte à intéresser de larges couches populaires. Plus la bourgeoisie qui commande résistera à cette revendication du « peuple entier », plus l'avant-garde prolétarienne se massera autour de notre drapeau, plus les conditions politiques mûriront pour la véritable victoire sur l'Etat bourgeois, qu'il soit le gouvernement militaire du Guomindang ou un gouvernement parlementaire.

On peut rétorquer : mais on ne pourra convoquer une véritable Assemblée constituante qu'à travers les soviets, c'est-à-dire à travers l'insurrection. Ne serait-il pas plus simple de commencer par les soviets et de se borner à eux ? Non, ce ne serait pas plus simple. Ce serait justement mettre la charrue avant les bœufs. Il est très probable qu'il ne sera possible de convoquer l'Assemblée constituante qu'à travers les soviets et que cette assemblée deviendra ainsi superflue avant même d'avoir vu le jour. Cela peut arriver, comme cela peut ne pas arriver. Si les soviets, par l'intermédiaire desquels on pourrait

réunir une « véritable » Assemblée constituante, étaient déjà là, nous verrions s'il faut encore procéder à cette convocation. Mais il n'y a pas de soviets. On ne pourra commencer à les établir qu'au début d'une nouvelle progression des masses qui peut se produire dans deux ou trois ans, cinq ans ou plus. Il n'y a pas en Chine de tradition soviétique. L'I.C. a mené dans ce pays une agitation contre les soviets et pas pour eux. Et pourtant, entretemps, les questions constitutionnelles se mettent à sortir par toutes les fentes.

Au cours de sa nouvelle étape, la révolution chinoise peut-elle sauter l'étape de la démocratie formelle ? Il résulte de ce qui a été dit plus haut qu'au point de vue historique, une telle possibilité n'est pas exclue. Mais il est tout à fait inadmissible qu'on aborde la question en s'en tenant à cette éventualité, la plus éloignée et la moins probable. C'est faire preuve de légèreté d'esprit dans le domaine politique. Le congrès adopte ses décisions pour plus d'un mois et même, comme nous le savons, pour plus d'un an. Comment peut-on laisser les communistes chinois pieds et poings liés, en taxant d'opportunisme la forme de lutte politique qui, dès la prochaine étape, peut revêtir la plus grande importance ?

Sans aucun doute, en entrant dans la voie de la lutte pour l'Assemblée constituante, on peut ramener et renforcer les tendances mencheviques dans le parti communiste chinois. Il n'est pas moins important de combattre l'opportunisme quand la vie politique s'oriente vers le parlementarisme ou vers la lutte pour son instauration, que lorsqu'on est en présence d'une offensive révolutionnaire directe. Mais comme cela a déjà été dit, il en résulte la nécessité, non de taxer d'opportunisme les mots d'ordre démocratiques, mais de prévoir des garanties et d'élaborer des méthodes bolcheviques de lutte et qui servent ces mots d'ordre. Ce sont, dans les grandes lignes, les suivantes :

1) Le parti doit se souvenir que, par rapport à son objectif principal, la conquête du pouvoir les armes à la main, les mots d'ordre démocratiques n'ont qu'un caractère secondaire, provisoire, passager, épisodique. Il doit l'expliquer. Leur importance fondamentale réside en ce qu'ils permettent de déboucher sur la voie révolutionnaire.

2) Le parti doit, dans la lutte pour les mots d'ordre de la démocratie, arracher les illusions constitutionnelles et démocratiques de la petite bourgeoisie et des réformistes qui en expriment les opinions, en expliquant que le pouvoir dans l'Etat ne s'obtient pas par des formes démocratiques de vote, mais par

la propriété et par le monopole de l'enseignement et de l'armement.

3) Tout en exploitant à fond les divergences de vues au sein de la bourgeoisie, petite et grande, sur les questions constitutionnelles, tout en frayant les diverses voies possibles vers un champ d'activité ouverte ; tout en combattant pour l'existence légale des syndicats, des clubs ouvriers, de la presse ouvrière ; tout en créant, où et quand c'est possible, des organisations politiques légales du prolétariat sous l'influence directe du parti ; tout en tendant dès que possible à légaliser plus ou moins les différents domaines de l'activité du parti, celui-ci devra assurer avant tout l'existence de son appareil illégal, centralisé, qui dirigera toutes les branches de l'activité du parti, légale et illégale.

4) Le parti doit développer un travail révolutionnaire systématique parmi les troupes de la bourgeoisie.

5) La direction du parti doit implacablement démasquer toutes les hésitations opportunistes qui tendent à une solution réformiste des problèmes posés au prolétariat de la Chine, elle doit se séparer de tous les éléments qui s'efforcent consciemment de subordonner le parti au légalisme bourgeois.

Ce n'est qu'en tenant compte de ces conditions que le parti assignera aux diverses branches de son activité leurs justes proportions, qu'il ne passera pas à côté d'un nouveau changement de situation dans le sens d'une reprise révolutionnaire, que, dès son début, il entrera dans la voie de la création des soviets, mobilisera la masse autour d'eux et les opposera, dès leur création, à l'Etat bourgeois, avec tous ses camouflages parlementaires et démocratiques.

4. Encore à propos du mot d'ordre de « dictature démocratique »

Le mot d'ordre de l'Assemblée constituante s'oppose aussi peu à la formule de la dictature démocratique qu'à celle de la dictature du prolétariat. L'analyse théorique et l'histoire de nos trois révolutions en témoignent.

La formule de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie a été en Russie l'expression algébrique, autrement dit, la plus générale, la plus extensive, de la collaboration du prolétariat et des couches inférieures de la paysannerie dans la révolution démocratique. La logique de cette formule provenait du fait que ses grandes composantes n'avaient pas été jugées dans l'action. En particulier, il n'avait

pas été possible de prédire tout à fait catégoriquement si, dans les conditions de l'époque nouvelle, la paysannerie serait capable de devenir une puissance politique plus ou moins *indépendante*, dans quelle mesure et quels rapports réciproques entre alliés en résulteraient dans la dictature. 1905 n'avait pas poussé la question jusqu'à une vérification décisive, 1917 démontre que, quand la paysannerie porte sur son dos un parti (les socialistes révolutionnaires) indépendant de l'avant-garde du prolétariat, ce parti se trouve placé sous la dépendance complète de la bourgeoisie impérialiste. Au cours de la période 1905-1917, la transformation impérialiste, qui entraîna le développement de la démocratie petite-bourgeoise, ainsi que de la social-démocratie internationale, s'accéléra. C'est à cause de cela qu'en 1917 le mot d'ordre de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie se réalisa vraiment par la dictature du prolétariat, entraînant avec lui les masses paysannes. Par là même, la « transcroissance » de la révolution de la phase démocratique au stade socialiste s'est effectuée déjà sous la dictature du prolétariat.

En Chine, le mot d'ordre de la dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie aurait pu avoir encore une certaine logique politique, bien plus limitée et épisodique qu'en Russie s'il avait été formulé en temps voulu, en 1925-26, pour éprouver les forces animatrices de la révolution ; on lui aurait substitué, également en temps voulu, celui de la dictature du prolétariat entraînant les paysans pauvres. Tout le nécessaire a été dit là-dessus dans la *Critique du Projet de Programme*. Il reste encore à demander : la période interrévolutionnaire actuelle, liée à un nouveau regroupement des forces de classes, ne peut-elle favoriser la renaissance du mot d'ordre de dictature démocratique ? Nous répondons : non, elle le fait disparaître définitivement. La période de la stabilisation interrévolutionnaire correspond à la croissance des forces productives, au développement de la bourgeoisie nationale, à l'augmentation numérique du prolétariat et l'augmentation de sa cohésion, à l'accentuation de la différenciation dans les campagnes et la continuation de la dégénérescence capitaliste dans la démocratie à la Wang Jingwei ou tout autre démocrate petit-bourgeois avec un « troisième parti »²², etc. En d'autres termes, la Chine

22. Le « Troisième parti » avait été fondé par un dissident de gauche du Guomindang, Deng Yenda et d'ex-communistes comme Tan Pingshan l'avaient rejoint.

passera par des processus analogues dans leurs grandes lignes à ceux que la Russie a traversés sous le régime du 3 juin. Nous étions certains, en notre temps, que ce régime ne serait pas éternel, ni même de longue durée et qu'il se terminerait par une révolution (avec l'aide relative de la guerre). Mais la Russie qui sortait du régime de Stolypine²³ n'était déjà plus ce qu'elle était en y entrant. Les changements sociaux que le régime interrévolutionnaire introduira en Chine dépendent en particulier de la durée de ce régime. La tendance générale de ces modifications n'en est pas moins incontestable dès maintenant : accentuation des contradictions de classes et élimination complète de la démocratie petite-bourgeoise en tant que puissance politique indépendante. Mais cela signifie justement que dans la troisième révolution chinoise, une coalition « démocratique » des partis politiques prendrait un contenu plus réactionnaire et plus antiproletarien encore que ne le fut celui du Guomindang en 1925-1927. Il ne reste donc plus qu'à réaliser une coalition des classes sous la direction immédiate de l'avant-garde prolétarienne. C'est justement la voie d'Octobre. Elle comporte bien des difficultés, mais il n'en existe pas d'autre.

5. Appendice : *Un document remarquable sur la politique et le régime de l'I.C.*

Nous avons fait référence plus haut à la « remarquable » résolution du plénum du C.C. du P.C. chinois (novembre 1927), précisément celle que le IX^e plénum de l'exécutif de l'I.C. accusa de « trotskysme » et à propos de laquelle Lominadzé s'est justifié de façon si variée, tandis que Staline, obstinément, se dérobait en gardant le silence. En réalité cette résolution combine l'opportunisme et une tactique d'aventuriers et elle reflète parfaitement la politique de l'exécutif de l'I.C. avant et après juillet 1927. Lorsqu'ils l'ont condamnée, *après l'insurrection de Canton*, non seulement les dirigeants de l'I.C. ne l'ont pas reproduite, mais ils n'en ont même pas donné des extraits. C'était trop gênant de se voir soi-même dans le miroir chinois. Cette résolution a paru dans une « documentation » spéciale, difficile à se procurer, publiée par l'Université chinoise Sun Yat-sen, n° 10.

23. Piotr A. Stolypine ministre de l'Intérieur à partir de 1906 et chef du gouvernement tenta de mener de pair répression et réformes.

Le n° 14 de cette revue nous est arrivé alors que le présent travail était déjà achevé. Il contient un autre document, non moins remarquable, bien que d'un caractère différent : c'est une critique. Il s'agit d'une résolution adoptée par le comité provincial du Jiangsu du P.C. chinois, le 7 mai 1928, en rapport avec les décisions du IX^e plénum du comité exécutif de l'I.C.²⁴. Rappelons que Shanghai et Canton font partie de la province du Jiangsu.

Cette résolution, ainsi qu'on l'a déjà dit, constitue un document remarquable malgré les erreurs de principe et les malentendus politiques qu'elle contient. Au fond, la résolution ne fait que condamner implacablement, et les décisions du IX^e plénum de l'exécutif de l'I.C. et, en général, toute la direction de l'Internationale dans la révolution chinoise. Naturellement, conformément au régime actuel de l'I.C., la critique dirigée contre l'exécutif est restreinte, conventionnellement diplomatique. La résolution dirige sa pointe contre son propre comité central qui tient le rôle de ministère responsable assistant un monarque irresponsable, lequel, comme on sait, « ne peut pas se tromper ». Il y a même des éloges polis sur certaines parties de la résolution de l'exécutif. Cette façon d'aborder la question par des manœuvres est en elle-même une critique cruelle du régime de l'I.C. : l'hypocrisie est inséparable du bureaucratisme²⁵. Mais ce que la résolution dit, au fond, de la direction politique et de ses méthodes, constitue une accusation beaucoup plus grave,

« Après la conférence du 7 août, rapporte le comité du Jiangsu, le C.C. a formulé un jugement sur la situation qui se réduit à dire que, quoique la révolution ait subi une triple défaite, elle traverse néanmoins une phase de progression. »

Cette appréciation est entièrement conforme à la caricature que Boukharine fit de la théorie de la révolution permanente,

24. Le comité régional du Jiangsu était dirigé par He Mengxiong (1903-1931). Il se dressait contre l'autorité de Wang Ming, successeur de Qu Qiubai et était étiqueté comme « conciliateur » ou « de droite » à cause de sa critique de la politique « putschiste ».

25. En fait l'opposition du comité provincial du Jiangsu était si connue que son arrestation et l'exécution de ses membres par le Guomindang semblent bien avoir résulté d'une initiative de l'appareil désireux de se débarrasser de ces adversaires.

LÉON TROTSKY

appliqua d'abord à la Russie, puis à l'Europe et enfin à l'Asie. Les événements réels de la lutte, c'est-à-dire les trois défaites, auraient dû, paraît-il, être envisagés en eux-mêmes et la « progression » permanente, séparément, en elle-même.

De la résolution adoptée au VII^e plénum de l'exécutif de l'I.C., le comité central tire la conclusion suivante :

« Il faut, partout où cela est objectivement possible, préparer et organiser *immédiatement* des insurrections. »

Quelles étaient sur ce point les conditions politiques ? Le comité de Jiangsu déclare qu'en août 1927,

« le rapport politique du C.C. signale que les ouvriers du Hunan, après une cruelle défaite abandonnent la direction du parti, qu'on n'est pas en présence d'une situation révolutionnaire objective [...] mais malgré cela [...] le C.C. dit nettement que l'ensemble de la situation au point de vue économique, politique et social (justement ! L. T.) est favorable à l'insurrection. Puisqu'il n'est déjà plus possible de déclencher des révoltes dans les villes, il faut transporter la lutte armée dans les campagnes. C'est là que doivent se trouver les foyers du soulèvement tandis que la ville doit être une force auxiliaire » (p. 4).

Rappelons qu'immédiatement après le plénum de mai de l'exécutif de l'I.C. qui confia la direction de la révolution agraire au Guomindang de gauche, ce dernier se mit à abattre les ouvriers et les paysans. La position de l'exécutif devint absolument intenable. Il fallait à tout prix qu'il y eût en Chine, sans retard, des actions « de gauche » pour réfuter la « calomnie » de l'Opposition, c'est-à-dire son pronostic irréfutable. Voilà pourquoi le C.C. chinois fut pris entre le marteau et l'enclume et fut obligé en août 1927, de renverser sens dessus dessous la politique prolétarienne. Bien qu'il n'y eût pas de situation révolutionnaire et bien que les masses ouvrières abandonnassent le parti, ce comité central constatait que la situation économique et sociale était « favorable à l'insurrection ». En tout cas, un soulèvement victorieux aurait été très favorable au « prestige » de l'exécutif de l'I.C. Etant donné que les ouvriers abandonnaient la révolution, il fallait, prétendait-on, tourner le dos aux

villes et tenter de déclencher des soulèvements isolés dans les campagnes.

Déjà au plenum de mai de l'exécutif, nous signalions que les soulèvements de He long et Ye Ting étaient marqués d'un esprit aventuriste et inévitablement voués à l'échec parce qu'insuffisamment préparés politiquement et pas liés au mouvement des masses : c'est ce qui est arrivé. La résolution du comité du Jiangsu dit à ce sujet :

« Malgré la défaite des armées de He Long et de Ye Ting, dans le Guomindang, même après le plenum de novembre, le C.C. a persisté à s'en tenir à la tactique des soulèvements immédiats et prend comme point de départ une estimation selon laquelle il y a marche en avant directe de la révolution. »

Pour des raisons compréhensibles, le comité du Jiangsu passe sous silence le fait que cette appréciation était aussi celle de l'exécutif de l'I.C. lui-même, lequel traitait de « liquidateurs » ceux qui appréciaient justement la situation, et que le C.C. chinois a été forcé, sous peine d'exclusion, en novembre 1927, de présenter comme son essor le déclin de la révolution.

L'insurrection de Canton s'est développée à partir de cette inversion des termes du problème : ce soulèvement n'a bien entendu pas été considéré comme une bataille d'arrière-garde (seuls des fous furieux auraient pu appeler à l'insurrection et à la conquête du pouvoir à travers une « bataille d'arrière-garde ») ; non, ce soulèvement a été conçu comme une partie du soulèvement général. La résolution du Jiangsu dit sur ce point :

« Pendant l'insurrection de décembre à Canton, le C.C. décida à nouveau de lancer un soulèvement immédiat dans le Hunan, le Hubei et le Jiangxi, pour défendre le Guangdong, pour élargir les cadres du mouvement en lui donnant une envergure étendue à toute la Chine (on peut s'en rendre compte d'après les lettres d'information du C.C. n° 16 et 22). Ces mesures découlaient d'une estimation subjective de la situation et ne correspondaient pas aux conditions objectives. Evidemment, dans une pareille situation, les défaites sont inévitables. »

L'expérience de Canton effraya les dirigeants non seulement en Chine, mais à Moscou. On lança une mise en garde

LÉON TROTSKY

contre le putschisme mais, au fond, la ligne politique ne changea pas. L'orientation resta la même : vers l'insurrection. Le C.C. du P.C. chinois transmit aux instances inférieures cette directive à double sens ; il mit aussi en garde contre la tactique des escarmouches, tout en exposant dans ses circulaires des définitions académiques de l'esprit d'aventure :

« Mais, étant donné que le C.C. se fondait dans son estimation du mouvement révolutionnaire sur une progression continue — comme le dit justement la résolution du Jiangsu, il ne fut pas apporté de modifications essentielles à son attitude. On sous-estime beaucoup trop les forces ennemis et en même temps on ne fait pas attention au fait que nos organisations ont perdu le contact avec les masses... Aussi, bien que le C.C. eût envoyé partout sa lettre d'information n° 28 (sur le putschisme), il n'a pas corrigé en même temps ses erreurs » (p. 5).

Une fois de plus, ce n'est pas simplement du C.C. du parti chinois qu'il s'agit. Le plénum de février de l'exécutif de l'I.C. n'apporte pas lui non plus de changements à sa politique. Tout en condamnant la tactique des escarmouches en général pour s'assurer contre toute éventualité, la résolution de ce plénum s'en prend furieusement à l'Opposition qui montrait la nécessité de changer résolument d'orientation. En février 1928, on continuait comme avant à se diriger vers l'insurrection. Le C.C. du P.C. chinois ne servait que de courroie de transmission de cette directive.

Le comité du Jiangsu dit :

« La circulaire du C.C. n° 38 du 6 mars (remarquez bien : 6 mars 1928 ! L. T.) montre très clairement que le C.C. continue dans l'illusion quand il estime la situation favorable à l'insurrection générale dans le Hunan, le Hubei et le Jiangxi et la conquête du pouvoir possible dans toute la province du Guangdong. La discussion sur le choix de Shangsha ou de Hankou comme centre de l'insurrection continuait encore entre le bureau politique du C.C. et l'instructeur du C.C. dans le Hunan et le Hubei » (p. 5).

Tel fut le sens désastreux de la résolution du plénum de février : fausse sur le plan des principes, elle offrait dans le

domaine pratique un double sens délibéré. L'arrière-pensée en était toujours la même : si, contre toute attente, le soulèvement s'étend, nous nous référerons aux passages qui s'élèvent contre les liquidateurs ; si l'insurrection ne va pas plus loin que des échauffourées de rebelles, nous montrerons du doigt les paragraphes qui mettent en garde contre le putschisme.

Bien que la résolution du Jiangsu n'ose nulle part critiquer ouvertement l'exécutif de l'I.C. (chacun sait ce qu'il en coûte), néanmoins, dans aucun de ses documents, l'Opposition n'a porté à la direction de l'I.C. de coups aussi meurtriers que le comité du Jiangsu dans ce réquisitoire dirigé formellement contre le C.C. du P.C. chinois. Après un exposé chronologique des manifestations de l'esprit aventuriste en politique, mois après mois, la résolution se tourne vers les causes générales de cette orientation désastreuse.

« Comment expliquer, demande-t-elle, cette estimation erronée de la situation par le C.C. qui influença la lutte pratique et comportait de sérieuses erreurs ? De la façon suivante.

1) Le mouvement révolutionnaire fut apprécié comme une montée continue (« révolution permanente » à la Boukharine-Lominadzé ! L. T.)

2) On ne fit pas attention à la perte de contact entre notre parti et les masses, ni à la désagrégation des organisations de masses lorsque la révolution arriva à son tournant décisif.

3) On ne tint pas compte du nouveau regroupement des forces de classes qui s'opéra dans le camp ennemi lors de ce tournant.

4) On ne prit pas en considération la direction du mouvement dans les villes.

5) On négligea l'importance du mouvement anti-impérialiste dans un pays semi-colonial.

6) Lors de l'insurrection, on ne tint pas compte des conditions objectives ni de la nécessité de leur adapter les divers moyens de la lutte.

7) Une déviation paysanne se fit sentir.

8) Le C.C., dans son estimation de la situation, se laissa guider par un point de vue objectif.

Il est douteux que le comité du Jiangsu ait lu ce que l'Opposition avait écrit et dit sur toutes ces questions. On peut

LÉON TROTSKY

même dire à coup sûr qu'il ne l'avait pas lu. Car, s'il l'avait fait, il aurait craint de formuler avec autant de précision des considérations qui coïncident entièrement sur ce point avec les nôtres. Le comité du Jiangsu, sans le savoir, a fait de notre prose.

Les huit points énumérés ci-dessus caractérisant la ligne fausse du C.C. (autrement dit de l'exécutif de l'I.C.) ont la même importance. Si nous voulons ajouter quelques mots sur le cinquième point, c'est simplement parce que nous avons ici une confirmation particulièrement éclatante et concrète de la justesse de notre critique dans ses traits les plus essentiels. La résolution du Jiangsu accuse la politique du C.C. de négliger les problèmes du mouvement anti-impérialiste dans un pays colonial. Comment cela a-t-il pu arriver ? Par la force de la dialectique dans la ligne politique erronée : les erreurs, comme tout, ont leur dialectique. Le point de départ de l'opportunisme officiel se trouvait dans la constatation que la révolution chinoise est au fond une révolution anti-impérialiste et que le joug de l'impérialisme groupe toutes les classes, ou tout au moins « toutes les forces vivantes du pays ». Nous objections qu'une lutte fructueuse contre l'impérialisme n'est possible que par l'extension audacieuse de la lutte des classes et, par conséquent, de la révolution agraire. Nous nous sommes dressés avec force contre la tentative de subordonner la lutte des classes au critère abstrait de la lutte contre l'impérialisme (substitution des commissions d'arbitrage au mouvement des grèves, conseils donnés par télégramme de ne pas attiser la révolution agraire, interdiction d'établir des soviets, etc.). Telle fut la première étape.

Après la « trahison » de l'« ami » Wang Jingwei, il y eut vraiment un revirement à 180°. On prétend maintenant que la question de l'indépendance douanière, c'est-à-dire de la souveraineté économique (et par conséquent politique) de la Chine, est un problème secondaire, « bureaucratique » (Staline). L'essentiel de la révolution chinoise consisterait dans le bouleversement agraire. La concentration du pouvoir entre les mains de la bourgeoisie, l'abandon de la révolution par les ouvriers, la rupture entre le parti et les masses, ont été appréciés comme des phénomènes secondaires comparativement aux révoltes paysannes. Au lieu d'une véritable hégémonie du prolétariat, aussi bien dans la lutte anti-impérialiste que dans la question agraire, c'est-à-dire dans l'ensemble de la révolution démocratique, il y a eu une capitulation honteuse devant les forces paysannes

élémentaires, accompagnée d'aventures « secondaires » dans les villes. Pourtant, cette capitulation prépare fondamentalement le putschisme. Toute l'histoire du mouvement révolutionnaire en Russie comme dans les autres pays en témoigne. Les événements de Chine l'an passé l'ont confirmé.

Dans son évaluation et ses avertissements, l'Opposition est partie de considérations théoriques générales appuyées sur des informations officielles très incomplètes, parfois délibérément déformées. Le comité du Jiangsu est parti de faits directement observés au centre du mouvement révolutionnaire ; au point de vue théorique, ce comité se débat encore dans les filets de la scolastique boukharinienne. Le fait que ses conclusions empiriques coïncident point par point avec les nôtres a en politique la même signification que, par exemple, en chimie, la découverte dans les laboratoires d'un nouveau corps simple dont l'existence aurait été annoncée sur la base de déductions théoriques. Malheureusement le triomphe de notre analyse marxiste sur le plan théorique a, dans le cas envisagé, de meurtrières défaites de la révolution comme corollaire politique.

Le revirement qui s'est opéré dans la politique de l'exécutif de l'I.C. au milieu de 1927 a été brusque et marqué d'un état d'esprit aventuriste dans son essence même. Il ne pouvait faire moins que de provoquer des heurts malsains à l'intérieur du P.C. chinois qui a été pris à l'improviste. Nous passons ici de la ligne politique de l'exécutif de l'I.C. au régime interne de cette Internationale et aux méthodes de direction de sa direction. Voici ce que dit à ce sujet la résolution du comité du Jiangsu :

Après la conférence du 7 août (1927), le C.C. dut se charger de la responsabilité des tendances putschistes, car il exigea sévèrement des comités locaux que *la nouvelle ligne politique* fût appliquée : si quelqu'un n'était pas d'accord avec elle, sans autre cérémonie, on ne renouvelait pas sa carte du parti et l'on excluait même des camarades qui l'avaient déjà renouvelée. A cette époque, l'état d'esprit putschiste se répandit largement dans le parti. Quelqu'un exprimait des doutes sur la politique des soulèvements, il était immédiatement qualifié d'opportuniste et attaqué sans merci. Cette circonstance provoqua de grandes frictions au sein des organisations du parti » (p. 6).

LÉON TROTSKY

Tout cela se déroulait avec accompagnement de mises en garde pieuses et académiques contre les dangers du putschisme « en général ».

La politique de l'insurrection brusque, improvisée en toute hâte, exigeait un remaniement urgent et un regroupement du parti tout entier. Le C.C. y garda ceux qui admettaient en silence l'orientation vers l'insurrection malgré un déclin manifeste de la révolution. On pourrait les réunir pour un manuel pour l'organisation de la défaite. La résolution du Jiangsu expose :

« Le C.C. continue à ne pas remarquer les défaites et l'état de dépression des ouvriers : il ne voit pas que cette situation est le résultat des erreurs commises sous sa direction » (p. 6).

Mais il y a plus :

« Le C.C. accuse on ne sait qui (justement L.T.) de ce que

- a) Les comités locaux n'ont pas suffisamment bien contrôlé la réorganisation.
- b) Les éléments ouvriers et paysans ne sont pas mis en avant pour occuper des fonctions.
- c) Les organisations locales ne sont pas épurées des éléments opportunistes. »

Tout cela se fait brutalement, par télégramme : il faut bien fermer la bouche de l'Opposition, de quelque façon. Comme les choses ne marchent néanmoins pas, le C.C. affirme :

« L'état d'esprit des masses serait tout à fait différent si le signal de la révolte avait été donné au moins dans une province. »

Et le comité du Jiangsu demande avec raison, tout en se taisant prudemment sur le fait que le C.C. se contentait d'exécuter les directives de l'I.C. :

« Cette dernière indication ne témoigne-t-elle pas du putschisme à 100 % du C.C. lui-même ? » (p. 6).

Pendant cinq ans, on a dirigé et éduqué le parti dans un esprit opportuniste. A présent, on exige de lui qu'il soit radical

et qu'il « mette immédiatement en avant les chefs ouvriers ». Comment ? Très simplement en fixant un certain pourcentage. Le comité du Jiangsu se plaint :

« 1) On ne tient pas compte du fait que ceux qui sont désignés pour compléter les ordres de la direction devraient s'être distingués au cours de la lutte. Le C.C. se borne à fixer formellement d'avance un pourcentage d'ouvriers et de paysans dans les organes dirigeants des différentes organisations.

2) Malgré les nombreuses arrestations, on n'examine pas le degré de rétablissement du parti, mais on se contente de dire formellement qu'il faut réorganiser.

3) Le C.C. dit simplement, en dictateur, que les organisations locales ne mettent pas en avant de nouveaux éléments, qu'elles ne se débarrassent pas de l'opportunisme ; en même temps le C.C. lance des attaques non fondées contre les cadres et les déplace avec légèreté.

4) Sans faire attention aux erreurs de sa propre direction, le C.C. exige pourtant la discipline de parti la plus sévère des militants de base. »

Ces paragraphes ne semblent-ils pas copiés dans la plate-forme de l'Opposition ? Non, c'est la vie qui les a dictés. Et comme la plate-forme est également copiée sur la vie, il y a coïncidence. Où est donc la « particularité » des conditions chinoises ? La bureaucratie nivelle tout, toutes les particularités. La politique et le régime intérieur sont déterminés par l'exécutif de l'Internationale communiste ou plus exactement le C.C. du P.C. de l'U.R.S.S. Le C.C. du P.C. chinois fait tout redescendre dans les échelons inférieurs. Voici comment cela s'opère, selon la résolution du Jiangsu :

« La déclaration suivante d'un camarade d'un comité régional est très caractéristique : “ A présent, le travail est très difficile ; or le C.C. montre qu'il a une façon très subjective de l'envisager. Il lance des accusations et dit que le comité central n'est pas bon ; ce dernier, à son tour, accuse les organisations de base et affirme que le comité régional est mauvais. Celui-ci se met à accuser et assure que ce sont les camarades de la base qui ne sont pas bons. Et les camarades se défendent en disant que ce sont les masses qui ne sont pas révolutionnaires. ” »

LÉON TROTSKY

C'est vraiment là un tableau éclatant. Seulement, il n'a rien de particulièrement chinois.

Chaque résolution de l'exécutif de l'I.C. qui enregistre de nouvelles défaites assure d'une part que tout était prévu et d'autre part que ce sont les « exécutants » qui sont responsables des échecs parce qu'ils n'ont pas compris la ligne qu'on leur avait indiquée d'en haut. Il reste à rétablir comment une direction aussi perspicace a pu tout prévoir, sauf que les exécutants ne sont pas de taille à appliquer ses directives. Pour une direction, l'essentiel consiste non à présenter une ligne abstraite, à écrire une lettre sans adresse, mais à choisir et éduquer les exécutants. La justesse de la direction est précisément vérifiée dans l'exécution. La sûreté et la perspicacité de la direction ne sont confirmées que quand ses paroles et ses actes coïncident. Mais si, d'une façon chronique, à chaque étape, au cours de plusieurs années, la direction est obligée *post factum* à chaque revirement qu'elle opère, de se plaindre de n'avoir pas été comprise, qu'on a déformé sa pensée, que les exécutants ont fait échouer son plan, c'est là un signe certain que la faute lui incombe entièrement. Cette « autocritique » est d'autant plus grave qu'elle est involontaire ou inconsciente. Dans l'esprit du VI^e congrès, il faut rendre l'Opposition responsable de chaque groupe de transfuges ; en revanche, la direction de l'Internationale communiste n'aurait nullement à répondre des comités centraux de tous les partis nationaux dans les moments historiques les plus décisifs. Mais une direction qui ne répond de rien est une direction irresponsable. Là est la racine de tous les maux.

En se protégeant contre la critique de base, le comité central du P.C. chinois fait référence à l'exécutif de l'Internationale communiste, c'est-à-dire qu'il trace sur le plancher un trait à la craie qu'il ne faut pas dépasser. Le comité du Jiangsu ne le dépasse pas. Mais dans ces limites, on dit à son comité central d'amères vérités qui s'appliquent automatiquement à l'exécutif de l'I.C. Nous sommes de nouveau forcés de citer un extrait emprunté au remarquable document du Jiangsu :

« Le C.C. dit que toute la direction passée a agi en accord avec les directives de l'I.C., comme si toutes les hésitations et erreurs ne dépendaient que des militants de la base ! Si l'on adopte pareille façon de voir les choses, le C.C. ne pourra lui-même ni réparer ses fautes, ni éduquer des camarades par l'étude de cette expérience. Il ne lui

sera pas possible de renforcer ses liens avec l'appareil de base du parti. Le C.C. dit toujours que sa direction a été juste ; il charge de toutes les erreurs les camarades de la base en soulignant toujours spécialement les hésitations des comités de base du parti. »

Un peu plus loin :

« Si la direction ne fait qu'attaquer avec légèreté les camarades ou les organes locaux de direction, en signalant leurs erreurs, mais sans analyser en fait les causes de ces fautes, cela ne peut que provoquer des frictions au sein du parti ; une telle attitude est déloyale ("brutale et déloyale" L. T.) et ne peut être utile ni à la révolution ni au parti. Si la direction elle-même dissimule ses erreurs et charge les autres de ses fautes, une telle conduite ne sera pas non plus utile au parti et à la révolution » (p. 10).

C'est une façon simple, mais classique de caractériser la besogne du centrisme bureaucratique, qui désagrège et dévaste les consciences. La résolution du Jiangsu montre de façon exemplaire comment et par quelles méthodes la révolution chinoise a été conduite, à plusieurs reprises, à la défaite, et le P.C. chinois au seuil de la mort. Car les 100 000 membres imaginaires que compte sur le papier le P.C. chinois ne représentent qu'une façon grossière de se tromper sur soi-même. Ils constitueraient alors le 1/6 du total des effectifs des P.C. de tous les pays capitalistes. Les crimes de la direction envers le communisme chinois sont loin d'être encore tous payés. Des chutes le menacent encore à l'avenir. Et il devra se relever avec peine. Chaque faux pas le rejettéra plus bas encore. La résolution du VI^e congrès voit le parti communiste chinois à des erreurs et des tactiques erronées. La victoire est impossible avec l'orientation actuelle de l'I.C., avec son régime intérieur actuel. Il faut changer l'orientation. Il faut changer le régime. Voilà ce que dit, encore une fois la résolution du comité provincial du Jiangsu.

[DES ÉCRITS DÉJÀ ANCIENS]¹

(20 octobre 1928)

Cher K. B.,

J'ai reçu votre essai sur la « révolution démocratique », de Moscou, de la même façon qu'en général, depuis le début même de cet exil, j'ai été l'un des derniers à être informé de vos idées et ne l'ai été presque exclusivement que de seconde main. Ne prenez pas cela, s'il vous plaît, dans le sens que j'aurais à me plaindre de vous. Pour ma part je continuerai comme je l'ai fait à vous compter dans les premiers qui reçoivent tout ce que j'écris.

Maintenant, je vous envoie une copie de quelques-uns de vos écrits, que j'ai retrouvée par hasard dans mes papiers. Bien que l'un de ces travaux remonte à quatorze mois et l'autre à presque deux ans, leur actualité est hors de question. Le premier travail est le contre-projet que vous avez écrit pour des thèses sur le plenum d'août, contre Zinoviev coupable d'idéaliser l'appareil du parti et d'essayer d'introduire de force l'*« antitrotskysme »* comme préparation idéologique de son reniement. Notre groupe était d'accord avec vos thèses, que je tenais personnellement pour magnifiques (pour ce moment précis). Nous avons cependant accepté de signer les thèses de Zinoviev (amendées) afin de le mettre dans la position d'avoir à rompre sur des questions de programme et de tactique, c'est-à-dire dans la rédaction de la Plate-forme et non pas sur les deux dadas qu'il soutenait de façon artificielle — « les deux partis » et le « *trotskysme* ».

En outre, je vous envoie comme appendice un extrait d'un

1. Lettre à K. B. Radek (T 2820 a), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

autre de vos travaux, « Le Danger thermidorien et l'Opposition ». Du fait que vous avez récemment exhumé la question du caractère admissible des analogies avec Thermidor, il n'est pas inutile de vous rappeler comment vous répondiez vous-même à ce genre de doutes il y a un an et demi ou deux ans.

LE DANGER DE BONAPARTISME ET LES TÂCHES DE L'OPPOSITION¹

(21 octobre 1928)

Je vous écris avant le plénum d'octobre, en tout cas avant que des renseignements à son sujet soient parvenus à Alma-Ata. Je ne vais rien vous apprendre de nouveau. Je veux seulement rassembler ce qui a déjà été dit et donner des critères pour l'analyse de ce plénum imminent.

On raconte que Zinoviev assure que Staline l'a emporté en juillet². Du point de vue politique, c'est absurde. Le centrisme s'est politiquement affaibli par ce compromis. Les ailes gauche et droite ont seulement reçu un élan nouveau. Mais le développement de l'appareil a sa logique propre, qui n'a pas jusqu'à présent coïncidé avec les déplacements généraux du pouvoir dans le parti, et dans la classe ouvrière, et qui va même souvent dans le sens contraire.

En abandonnant sa position politique, Staline a scissionné les droitiers. Il a « détaché » d'eux, au moins pour l'instant, Kalinine et Vorochilov³, qui sont de tout leur cœur pour les nouveaux propriétaires et pour l'« ordre », mais qui ont pour le moment une peur terrible de rester en tête à tête avec Rykov, Boukharine et Tomsky en fait de « chefs ».

La situation des droitiers dans l'appareil est visiblement assez mauvaise. Après avoir *reculé politiquement* et s'être assuré

1. Lettre-circulaire (T 3146), adressée à Ilya Rosengaus, traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Mikhail I. *Kalinine* (1875-1946) ouvrier, vieux-bolchevik, avait été élu président de l'exécutif des soviets en 1919 et le resta. Il avait un physique de moujik et pas mal de popularité. C'est effectivement à cette époque qu'il rompt avec Boukharine-Rykov. Klementi E. *Vorochilov* (1881-1969), ancien ouvrier devenu un des chefs de l'Armée rouge passait pour avoir jusque-là soutenu la droite, son ralliement à Staline devait durer jusqu'à la mort de ce dernier.

3. Mikhail P. *Efremov*, dit *Tomsky* (1880-1936), ouvrier imprimeur, président de l'Union des syndicats était le troisième homme de la droite, après Rykov et Boukharine.

de sa majorité, Staline attaque sur le terrain de l'organisation. Il suffit de dire que la candidature de Molotov au poste de président de fait de l'Internationale communiste (à la place de Boukharine) est déjà considéré comme sérieuse. Oui, nous plaisantions autrefois quand nous disions que Staline installerait Mekhlis⁴ au poste de président de l'I.C. La plaisanterie n'est pas loin de la réalité. On a remplacé par Kaganovitch⁵ Ouglanov qui a déjà une histoire à la commission centrale de contrôle, pour avoir incité les jeunes communistes à se tourner contre Staline. On peut juger de la situation réelle des droitiers par ce qu'on raconte à Moscou, de Boukharine qui court clandestinement chez Kamenev par l'escalier de service et qui lui promet de lui « livrer » Staline et Molotov pour les remplacer par Zinoviev et Kamenev. Kamenev accepterait volontiers bien entendu, mais il comprend que les promesses politiques de Boukharine ne valent pas plus cher que ses pronostics économiques. Si la situation était bonne, le chef de l'Internationale communiste, l'omnipotent Balabolkine ne se mettrait pas à courir après les exclus d'hier tout en se retournant nerveusement vers son ombre⁶.

Quel est le raisonnement de Staline ? Il n'est pas difficile à deviner. « Si je sors de mes difficultés par des mesures centristes, je dénoncerai les droitiers comme des capitulards paniqués et je les ferai descendre d'un ou deux crans dans l'appareil. Si au contraire la situation s'aggrave, j'irai moi-même à droite, c'est-à-dire que je désarmerai la fraction droitière après l'avoir politiquement dépouillée. Je dirai qu'ils ont inventé des désaccords, qu'ils essaient de scissionner le parti et... je les mettrai un cran plus bas. Si les mesures de droite ne donnent pas de résultats, je ferai retomber la responsabilité de l'échec sur les alliés de droite, je les botterai vigoureusement et j'essaierai de nouveau un cours à gauche, en lâchant un peu la bride à Zinoviev et Kamenev qui attendent au garde-à-vous, comme des chiens battus et qui n'oseront pas marcher avec Balabolkine... et

4. Lev Z. Mekhlis (1889-1953), fils d'un employé juif, bolchevik en 1918, commanda une brigade pendant la guerre civile, suivit les cours de l'Institut des professeurs rouges, tout en travaillant au secrétariat de Staline.

5. Kaganovitch avait été rappelé d'Ukraine pour prendre la place d'Ouglanov à Moscou.

6. Non seulement Trotsky était informé des rencontres « secrètes » entre Kamenev et Boukharine dont il parlait dans sa correspondance sans crainte de les dévoiler, mais il avait en main les notes prises à cette entrevue. On peut se demander si Boukharine, placé au cœur de la crise, ne sent pas mieux que Trotsky à ce moment précis l'étreinte mortelle de l'appareil policier.

alors on verra... » Tel est le plan de Staline. Sa force est dans l'appareil. Sa faiblesse mortelle est qu'il ne tient pas compte de ceux qui sont maîtres, à savoir les classes. Mais, tant que les classes se tairont, le plan de Staline fonctionnera.

Si les grandes lignes du plan de Staline nous sont visibles de loin, elles le sont encore plus pour les droitiers. C'est pourquoi aussi ils se sont tellement inquiétés : ils ne veulent pas se laisser liquider par petits paquets. Mais ils ont très peur, en agissant ouvertement, que Staline ne les extirpe d'un coup.

La méthode de Staline nous est apparue encore plus clairement pendant le congrès. Le nombre d'heure où Boukharine y a parlé a été en raison inverse de son influence qui baissait tous les jours. D'abord, la politique de la droite en U.R.S.S. déplaît aux bureaucrates des partis étrangers du fait de la radicalisation des masses et de la pression de l'Opposition. Deuxièmement, l'appareil est aux mains de Staline et, dans l'I.C., la religion de l'appareil n'est pas moins vive que dans le parti russe. Pendant le congrès, Staline, qui était absent, a gagné sur Boukharine les neuf dixièmes des bureaucrates ainsi rassemblés. Staline n'avait pas besoin d'être là. Il n'avait rien à dire. C'était le mécanisme impersonnel du pouvoir qui travaillait pour lui.

Il est clair que les droitiers, qu'ils le veuillent ou non, sont obligés de plonger dans l'eau froide — c'est-à-dire qu'ils doivent essayer de mener leur combat contre Staline hors de l'appareil. C'est ce qui explique la parution de l'article de Boukharine, « Notes d'un économiste »⁷. C'était le courage du désespoir. Il est possible que Rykov et Tomsky l'aient envoyé en éclaireur. Cet article est non seulement un document d'impuissance théorique, mais aussi d'un profond désarroi politique. Cette initiative n'a fait que du mal aux droitiers. Une droite « véritable », décidée à mener la lutte au-delà des clôtures du poulailler bureaucratique, aurait dû clamer : « Nouveaux propriétaires, unissez-vous, sinon les socialistes vont vous détrousser... » On avait déjà lancé semblables appels dans la lutte contre l'Opposition, mais ils avaient un caractère lâche et équivoque. Néanmoins, pour s'opposer sérieusement au centre, les droitiers auraient dû brailler pour de bon, à pleins poumons, comme des Cent-Noirs,

7. « Zametki ekonomista » (Notes d'un économiste). *Pravda*, 30 septembre 1928, était une critique des taux d'industrialisation et des méthodes adoptées sous la pression de Staline, ce que Boukharine résumait en parlant de la construction « de la maison d'aujourd'hui avec les briques de demain ».

comme des thermidoriens. Mais Boukharine manque encore d'estomac pour cela. Il a mis un orteil dans l'eau froide, mais il a peur d'y plonger. Il reste au bord et tremble de son propre courage. Pendant ce temps, Rykov et Tomsky attendent à bonne distance pour voir ce qui va se passer, afin d'être prêts à tout moment à se précipiter dans les buissons. Telle est la disposition des principaux acteurs sur la scène bureaucratique.

On peut dire qu'au fond tout cela n'a guère d'importance. Ce serait faux. Naturellement, si les classes s'exprimaient à haute voix et si le prolétariat passait à l'offensive politique, la disposition de ces acteurs de l'appareil perdrait les neuf dixièmes de son importance ; en fait, ils changeraient radicalement de position, allant dans un sens ou un autre. Mais nous traversons une époque — pas encore terminée — d'omnipotence de l'appareil alors que, dans le pays, la dualité de pouvoir s'accentue⁸. Staline, Rykov et Boukharine sont le gouvernement. Or le gouvernement ne joue pas un rôle sans importance. Il faut donc étudier la disposition des acteurs bureaucratiques du point de vue des classes et non de celui de l'appareil.

Comment le danger de droite peut-il se matérialiser « pour de bon » ? C'est là une question très importante. L'essentiel est que la droite a ses appuis propres en dehors du parti. La droite est plus faible que les centristes dans l'appareil, mais contrairement à eux, elle a une base solide dans le pays. Comment la force du danger de droite peut-elle se réaliser pratiquement ? Autrement dit, comment les nouveaux propriétaires peuvent-ils arriver au pouvoir ?

Ce qu'il y a de rassurant au premier coup d'œil, c'est que les partis politiques des classes possédantes ont été détruits de fond en comble, que les nouveaux propriétaires sont politiquement atomisés, que la droite, à l'intérieur du parti, par crainte du noyau prolétarien, et encore freinée par le passé, ne peut se résoudre à prendre ouvertement appui sur les nouveaux propriétaires. Ce sont naturellement là des avantages légués par le passé, mais il ne s'agit nullement de garanties absolues. La somme des conditions nécessaires pour Thermidor peut se réaliser dans un délai relativement bref.

Il nous est déjà arrivé plusieurs fois d'attirer l'attention sur

8. Trotsky pense que la dictature du prolétariat subsiste encore, mais qu'elle est sérieusement concurrencée par celle de la bureaucratie : ainsi apparaît-il, selon lui, une « dualité de pouvoir ».

LÉON TROTSKY

le fait que la contre-révolution bourgeoise victorieuse doit revêtir la forme du fascisme ou du bonapartisme, mais nullement celle de la démocratie bourgeoise dont rêvent les étourneaux mencheviks. Jusqu'à maintenant, Kamenev ne l'a pas encore compris. Lors de sa dernière conversation avec nos camarades⁹, il décrivait la situation dans le pays comme si, dans quelque temps, Kerensky¹⁰ devait être devant la porte. Pas du tout. Si l'on veut évoquer Kerensky, il est plus juste de dire qu'à présent, sous le régime de la droite et du centre, le pays traverse une phase de « kerenskysme à rebours ».

La fonction de la période historique de Kerensky consistait en ce que, dans son dos, le pouvoir passait de la bourgeoisie au prolétariat. Le rôle historique de la période stalinienne consiste en ce que, dans son dos, le pouvoir est en train de passer du prolétariat à la bourgeoisie. La direction post-léniniste déroule en somme le film d'Octobre à l'envers : le stalinisme est un kerenskysme allant de gauche à droite. Dans un pays bouleversé par une gigantesque révolution, un ordre bourgeois ne pourrait pas prendre une forme démocratique. Pour vaincre et pour défendre sa victoire, la bourgeoisie aurait besoin d'une concentration supérieure, purement militaire du pouvoir, s'élevant « au-dessus des classes », mais ayant comme point d'appui immédiat le koulak. Le voilà, le bonapartisme ! Thermidor n'est qu'une étape sur la voie du bonapartisme. Cette étape ne doit nullement se réaliser obligatoirement jusqu'au bout. La contre-révolution peut très bien sauter par-dessus un échelon ou un autre.

Dans un coup d'Etat thermidorien et plus encore bonapartiste, un rôle considérable, décisif dans le second cas, est joué par *l'armée*. Sous cet angle, il importe d'examiner avec la plus grande attention les processus qui s'y déroulent.

N'oublions pas que, dans son rapport de juin à la conférence des militants de Moscou, le « chef » de la droite, faisant référence à son ami Klim¹¹, disait : « Si vous recourez encore à des mesures extraordinaires, l'armée répondrait par une insurrection. » C'est là une affirmation — à moitié prédiction et à moitié menace — qui en dit long. Peut-être même la menace en

9. Trotsky révèle ici à ses camarades les contacts pris par Kamenev avec deux bolcheviks-léninistes de Moscou, croisés à la sortie de deux réunions de fraction simultanées.

10. Aleksandr F. Kerensky (1881-1970) avait été le dernier chef du gouvernement provisoire, renversé par les bolcheviks en octobre 1917.

11. Klim est le diminutif qui désigne K. E. Vorochilov.

constitue-t-elle les trois quarts ? Mais qui profère cette menace ? Les nouveaux propriétaires par l'intermédiaire de l'appareil de commandement de l'armée. L'appareil de l'armée par l'intermédiaire de Klim. Voilà le premier candidat au rôle de Bonaparte, si l'on peut dire : c'est Klim. Il serait très naïf d'objecter qu'il ferait un Bonaparte bien terne. Il a existé des Bonapartes de calibres différents : non seulement Napoléon I^{er}, mais aussi Napoléon III, personnage plutôt falot¹². Quand les classes possédantes en ont besoin, elles font — pour utiliser une expression de Staline — « des princes avec de la boue ». Oui, ces événements peuvent certes tourner de telle façon que Klim (l'un des Klim) se présente en « prince ». Ce serait certainement un Bonaparte de troisième ordre, ce qui ne l'empêcherait pas de détruire la révolution. Oui, on dit que Klim est passé de la droite au centre-droite et qu'il soutient le « Chef ». Mais ces combinaisons de sommet se font et se défont en 24 heures sous l'effet de forces extérieures. En outre, ce ne sera pas forcément Klim. Si ce n'est lui, ce sera Boudienny¹³. On ne manquera pas de Bonapartes.

Le « Chef » a dit : « Ces cadres, on ne pourra les écarter que par la guerre civile. » Klim ajoute : « Si vous, les ouvriers, vous faites trop de raffût, rappelez-vous que j'ai derrière moi une force puissante. » Ces deux déclarations sont des éléments du bonapartisme. Dans le premier cas, c'est l'appareil de l'Etat et du parti qui parle et se place au-dessus de tout et même de l'armée. Dans le second, c'est l'appareil militaire qui parle, et demain il peut éprouver le désir de « remettre les civils à leur place ».

Une victoire sans effusion de sang de l'appareil centriste du parti sur la droite ne ferait pas disparaître la perspective thermidorienne bonapartiste, elle ne ferait que la modifier et la retarder. Une victoire indépendante des centristes — sans l'Opposition, sans les masses — ne peut réussir sans une répression accrue, un rétrécissement des bases de masses du centrisme à travers une fusion de la fraction centriste avec l'appareil gouvernemental de répression, en définitive avec l'appareil du commandement de l'armée où s'est depuis longtemps éteinte toute vue du parti puisque personne ne peut y

12. *Napoléon I^{er}* (1769-1821) fut le conquérant de l'Europe, *Napoléon III* (1808-1873) fut surnommé par Victor Hugo « Napoléon le petit ».

13. Semion M. *Boudienny* (1883-1973), ancien sous-officier, devenu chef d'un célèbre corps de cavalerie n'était ni un vrai chef militaire instruit, ni un politique.

LÉON TROTSKY

exprimer d'autres opinions que celles que Boubnov a reçu ordre de propager¹⁴. Le résultat de cette fusion sera-t-il que le « Chef » enfourchera lui-même le cheval blanc, ou qu'il roulera sous les pieds du cheval de Klim ? D'un point de vue de classe, c'est une question sans importance.

Nous arrivons ainsi à la conclusion qu'une « victoire » de la droite mènerait directement sur la voie thermidorienne bonapartiste alors que la victoire des centristes y mènerait par des zigzags. Y a-t-il une véritable différence ? *En dernière analyse historiquement*, il n'y en a pas. Le centrisme ne représente qu'une variété conciliatrice, en l'occurrence avec les nouveaux propriétaires, avec la société bourgeoise qui s'efforce de renaître. Mais ce n'est qu'en dernière analyse. A l'étape actuelle, les centristes reflètent beaucoup plus les larges couches de ceux qui sont « montés » des rangs de la classe ouvrière, tandis que les racines des droitiers s'enfoncent avant tout dans les nouveaux propriétaires, surtout les paysans propriétaires. Ignorer la lutte qu'ils se livrent serait une lourde faute.

Les centristes ne veulent pas rompre ouvertement avec les ouvriers. Ils en ont bien plus peur que les droitiers qui, eux, ne veulent pas offenser les propriétaires. Aussi embrouillées que soient les affaires du parti, aussi complexes que soient les nuances qu'apportent au tableau les difficultés entre personnalités (Staline, Boukharine, Rykov, Tomsky), c'est précisément dans ce rapport entre les couches supérieures de la classe ouvrière et les groupes de nouveaux propriétaires que se trouve la base des groupements dans l'appareil. Nous devons les distinguer pour suivre les étapes de leur lutte, comprendre leur signification et leurs limites. Cette lutte n'a pas grande signification en elle-même mais elle brise les barrières bureaucratiques de protection, met en lumière ce qu'on cache, pousse les masses à penser et élargit l'arène pour leur intervention active.

Le plénum de juillet a été un moment important de la retraite des centristes. Mais il serait stupide de croire que ce fut la dernière étape de la lutte, que les centristes ont capitulé définitivement et qu'à partir de maintenant la droite va jouir du monopole. Non, sous la pression des contradictions, la lutte va éclater avec une force renouvelée et ne jouera pas un rôle mineur dans l'histoire de la révolution et du parti.

14. Andréi S. Boubnov (1883-1940), oppositionnel repenti, était depuis 1923 chef de l'administration politique de l'Armée rouge.

Il n'en découle pourtant nullement que les centristes, dans leur lutte contre la droite, vont chercher à s'appuyer sur l'Opposition. Ni sur les transfuges de l'Opposition, ni sur l'Opposition elle-même. Les centristes craignent plus l'Opposition que la droite. Les centristes combattent la droite, lui volent son programme (comme Balabolkine va s'en plaindre à droite et à gauche). Dire qu'un bloc avec telle ou telle fraction des actuels centristes est à jamais impossible, quelles que soient les conditions, serait évidemment d'un doctrinarisme ridicule. Bien des centristes actuels iront à gauche. Si on nous avait dit en 1924 que nous ferions un bloc avec les zinoviévitistes, il s'en serait trouvé bien peu pour y croire. Mais il s'est trouvé que la lutte des centristes de Leningrad contre les attaques du Koulak les a conduits à faire bloc avec nous et adopter notre plate-forme. De tels zigzags ne sont pas exclus non plus de la part des centristes dirigeants d'aujourd'hui, si la pression de classe les oblige à rompre ouvertement et nettement avec les droitières, et si les événements, comme cela doit arriver, les prennent à la gorge. De telles possibilités historiques ne sont pas exclues. Elles peuvent être une étape qui conduit au développement ultérieur et l'affermissement de la ligne bolchevique comme l'a été le bloc avec les zinoviévitistes. Mais il faudrait avoir complètement perdu la tête pour s'orienter vers le bloc avec les centristes actuels, tels qu'ils sont présentement, au lieu d'opposer systématiquement, de façon irréductible et sans merci, le noyau prolétarien du parti aux centristes. A long terme, c'est à ces deux tendances que se réduisent les désaccords entre l'écrasante majorité de l'Opposition et la petite minorité dans ses rangs qui « rêve » que ce serait tellement bien si on faisait un bloc avec les centristes ravisés et si on faisait ainsi l'économie des secousses et des dangers qui menacent le parti et l'Etat. Hélas, la riche expérience du passé montre que cette voie prétendue économique coûterait plus cher que tout et ceux qui veulent nous y engager glissent eux-mêmes vers le centrisme. On ne peut pas utiliser la querelle de l'appareil bureaucratique des centristes avec la droite comme point de départ d'une réforme radicale du parti qui n'est possible qu'avec une intervention décisive des masses. Cette intervention des masses, seule l'Opposition peut l'organiser de façon véritablement bolchevique, parce qu'elle est indépendante tant de la droite que du centre et que, du fait de cette indépendance, elle peut exploiter systématiquement toutes les étapes de la lutte qu'ils se livrent.

Quelques mots à ce propos sur les avis et conseils de notre nouvel ami Kamenev, au cours de la conversation déjà mentionnée. Kamenev, voyez-vous, a découvert que « L. D. devrait maintenant faire un document dans lequel il dirait : "Faites appel à nous, nous travaillerons ensemble." » Mais L. D. est un homme obstiné », etc. Kamenev n'est tout de même pas à ce point naïvement bien tourné et bien entendu ne croit pas à ce qu'il dit. Il sait très bien qu'une déclaration de ce genre n'améliorerait pas la situation de l'Opposition du point de vue juridique, mais qu'elle lui porterait seulement un coup politique en l'abaissant au niveau des zinoviévitistes. Ces derniers ont obtenu une demi-amnistie méprisante qui les condamne quoi qu'ils fassent à la mort politique, et ce parce qu'ils ont rompu avec nous. Kamenev le comprend très bien. Ses conversations et son flirt n'ont comme seul objectif que de faire peur à Staline qui traite avec trop de mépris ses futurs alliés.

Kamenev veut faire monter son propre prix, de sorte à pouvoir à l'occasion nous trahir une fois de plus mais cette fois à des conditions plus favorables. Au bout du compte, seuls de parfaits idiots peuvent se laisser prendre à son charme.

Il n'y aura pas à ce sujet deux opinions parmi nous. Ce qui est particulièrement intéressant, ce sont les regrets de Kamenev à propos du nombre et de l'âpreté de mes attaques contre sa capitulation. « Il nous faut travailler ensemble », « Que celui qui parle du passé se coupe la langue », « Il est dommage qu'il y ait eu rupture. » « La vie a confirmé toutes les thèses de l'Opposition. »

Kamenev a une belle voix. Qu'il chante sans crainte de Jaroslavsky, démontre le relâchement de l'emprise de l'appareil et l'augmentation des chances de l'Opposition. Cela, nous l'inscrivons à son actif. Mais il n'y a qu'une conclusion à en tirer : *il nous faut taper deux fois, trois fois, dix fois plus fort que les capitulards.*

La question de l'intervention des masses dans ce conflit est avant tout une question de mobilisation de la classe ouvrière sur toutes les questions de la vie intérieure et extérieure, à commencer par les plus simples et les plus urgentes.

Il arrive que nous trouvions dans certaines lettres l'argument selon lequel nous n'aurions pas de plate-forme sur la « question ouvrière ».

Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? Que notre plate-forme a vieilli ? La partie « ouvrière » de notre plate-forme a été

celle qui a été élaborée le plus concrètement et dans le plus de détails. J'ai peur qu'on ait simplement oublié son application. Il semble que de nombreux camarades aient oublié cette plate-forme. Ils ne l'appliquent pas et n'y recherchent pas d'indications, et c'est pour cela qu'ils réclament de nouveaux documents. Il faut rétablir la continuité : chaque intervention faite par un bolchevik-léniniste doit dans la mesure du possible découler de la plate-forme et s'appuyer sur une citation précise se rapportant à la situation donnée. Les thèses, sur toute question, importante ou mineure, à l'ordre du jour, devront commencer par une citation de la plate-forme. Ce document s'appuie sur une vaste expérience collective ; par ailleurs, toutes les formulations y ont été longuement élaborées et discutées. L'application de la plate-forme à toutes les questions aura une immense influence du point de vue de la discipline dans nos rangs, surtout chez les jeunes.

Il va sans dire qu'il est possible qu'il y ait dans la plate-forme des lacunes, des thèses périmées, voire des erreurs de détail qui demandent modifications, amendements ou additifs. Mais il faut formuler avec clarté et précision les amendements et additifs sur la base de la plate-forme elle-même.

L'application de la plate-forme à chaque étape donnée et à chaque question concrète comme, par exemple, la campagne pour les conventions collectives, présentera toujours des difficultés propres, qui ne peuvent être résolues qu'avec le concours de nos camarades sur place, dans les usines et métiers. Notre idée directrice essentielle, le critère déterminant dans ce domaine doit être *l'augmentation des salaires réels*. Quant à son ampleur, il faut négocier avec les administrateurs des entreprises en question, avec les organismes soviétiques, avec les organisations du parti et des syndicats. Comme l'indique la résolution du XI^e congrès du parti, la grève est un moyen extrême mais elle n'est ni illicite ni anti-soviétique, ni dirigée contre le parti. Prendre part à une grève, voire la diriger, peut être un devoir pour un bolchevik-léniniste, si l'on a tenté tous les autres moyens pour faire aboutir les revendications légitimes, c'est-à-dire effectivement réalisables, des masses. Le degré de possibilité de leur réalisation peut être déterminé, comme on vient de le dire, par des négociations au cours desquelles les représentants des ouvriers écoutent toutes les explications et examinent sérieusement les livres de compte. Qui donc doit mener les pourparlers ? Cela dépend du degré de mécontentement des masses et de la vigueur de leur pression. Dans des circonstances

LÉON TROTSKY

favorables, les bolcheviks-léninistes pourront revendiquer l'élection de commissions spéciales, délégations, etc. pour conduire les pourparlers avec l'administration syndicale régionale ou avec le comité provincial du soviet ou du parti, pour prendre contact avec la rédaction des journaux et des institutions plus élevées, avec des comptes rendus de tout ce qui s'est dit dans le cours de ces entrevues et un rapport complet en assemblée générale de tous les ouvriers.

L'état d'esprit des ouvriers exige de nous la plus grande détermination et la plus grande activité. *Nous sommes les seuls à pouvoir canaliser vers les soviets et le parti le mécontentement réduit au silence.* La passivité actuelle des masses, résultat de causes multiples, traduit notamment une hésitation et une indécision dans les masses elles-mêmes à un moment où nombre des anciennes méthodes les ont déçus mais où on n'en a pas encore trouvé de nouvelles.

On ne restera pas très longtemps à ce carrefour. Une nouvelle cristallisation doit se produire au sein des masses et dans certaines conditions, elle peut se faire à une vitesse vertigineuse. Mais autour de quel axe ? Bureaucratique ? Elle ne se fera pas autour d'un axe bureaucratique. C'est impossible. Si nous ne devenons pas l'axe de cette cristallisation, ce seront les mencheviks, les socialistes-révolutionnaires, les anarchistes. Et cela signifierait effectivement que la révolution d'Octobre va à l'abîme. Seuls les bolcheviks-léninistes peuvent protéger la révolution en allant hardiment aux masses et en abattant, si nécessaire, les obstacles dressés par les bureaucrates.

Aller aux masses ne signifie pas céder à la spontanéité comme les décistes ont tendance à le faire. Ou bien ils vont se casser la tête avec leur politique aventuriste, ce qui ne serait qu'un demi-mal, ou bien ils vont aider l'ennemi à casser la tête de la révolution, ce qui serait beaucoup plus grave. La politique des cinq dernières années a créé de nouveau dans la classe ouvrière un état d'esprit anti-soviétique, partiellement pas encore formulé, partiellement déjà formulé — à savoir une orientation vers la propriété privée. Il faut mobiliser l'activité des masses pour que la différenciation s'y opère dans un sens de classe. Contre les propos anti-soviétiques clairs, délibérés, malveillants, il nous faut réagir avec plus d'attention et de soin que l'appareil. A chaque nouvelle explosion de mécontentement, nous devons être les premiers à identifier les mencheviks, socialistes-révolutionnaires, anarchistes, qui essaieraient de s'en mêler. Contre les tentatives des agents de la bourgeoisie, nous

pouvons et devons réagir en en appelant directement aux ouvriers.

On peut être sûr qu'au fur et à mesure que grandira notre activité et que notre influence se développera sur l'aile gauche de la classe ouvrière, les efforts d'éléments étrangers à nous et même de nos ennemis de classe pour coller à nous et même prendre notre étiquette, vont être de plus en plus fréquents. Nous devons être sur nos gardes et pouvoir démasquer ces éléments publiquement si possible. Nos flancs et nos arrières doivent être délimités de façon nette afin que les masses sachent quand elles nous rencontrent et quand il s'agit d'autres que nous.

Cela vaut surtout pour les « décistes ». Vous vous souvenez que, même chez nous, certains abordaient cette question d'un point de vue sentimental (« De bons gars, comme nous »). Certains se refusaient même à voir une différence entre nos lignes politiques. Il vaut la peine de remarquer que, précisément, des camarades qui, hier encore, proposaient une fusion complète avec les décistes¹⁴, sont aujourd'hui du côté des « conciliateurs » et font feu des quatre fers contre le « décisme » dans nos propres rangs et qualifient même de « déciste » notre propre ligne !

Bien que ce soit ennuyeux de perdre du temps sur des questions secondaires, il ne nous faut cependant pas moins nous occuper un peu de ces « décistes », pour mettre en lumière le caractère sectaire de leur politique et de l'aventurisme qu'il recèle. De même que les « chefs » des décistes, que nous avons jusqu'à présent laissés à eux-mêmes — et nous avons eu raison — ont bavardé à n'en plus finir, ils nous ont donné contre eux des armes sérieuses. C'est avec leurs propres arguments et notamment les lettres de V. M. Smirnov que nous leur enlèverons leurs meilleurs éléments. Nous ne devons pas négliger même la plus minime égratignure, sinon la gangrène peut menacer l'organisme tout entier. Nous leur prendrons leurs ouvriers d'une part au moyen d'une politique hardie et résolue dans les questions essentielles et d'autre part par une campagne d'explications.

Tous les matériaux que nous avons reçus démontrent que le mot d'ordre du vote secret dans le parti et dans les syndicats peut et doit être mis en avant. L'autocritique a dégénéré moitié en comédie et moitié en provocation. Tout le monde s'en rend compte. Il faut, dans nos mots d'ordre de transition et, pour ainsi dire, « partiels », donner une expression aux tendances des

LÉON TROTSKY

ouvriers et, en attendant, à leurs vélléités encore limitées de se débarrasser de la pression d'en haut : « Pourquoi n'as-tu pas voté contre ? — Si ça s'était fait à bulletin secret, c'aurait été autre chose. » On entend cela partout.

Les choses iront-elles jusqu'au vote secret ou bien les contradictions insupportables seront-elles tranchées en sautant des étapes ? C'est une question particulière. Pour la période actuelle, le mot d'ordre du vote secret dans le parti et les syndicats est valable car il fait ressortir la réalité de la pression bureaucratique, c'est-à-dire en fait, la pression de classe sur les ouvriers par l'intermédiaire de l'appareil. Le mot d'ordre du scrutin secret dans l'étape actuelle exprime, mieux que tout, la lutte qui commence contre la dualité de pouvoir. Le scrutin public a été institué pour que ses ennemis ne puissent pas voter contre la dictature du prolétariat¹⁵. La dualité de pouvoir dans le pays fait que les ouvriers n'osent pas voter pour la dictature [du prolétariat] par peur de la pression de la bourgeoisie qui est réfractée par l'appareil. C'est là le cœur de la question. L'apparatchik est à la tribune et il regarde ceux qui votent, ou bien la femme d'un ouvrier qui le tire par la manche. « Mieux vaut ne pas voter. » Dans ces conditions, dire que le scrutin secret favorise la passivité et l'indécision, c'est en vérité tomber dans le doctrinarisme idéaliste. Celui qui pose la question de cette façon oppose le mot d'ordre de vote secret, non à la situation actuelle véritable, à laquelle il reste encore à trouver une issue, mais à une situation idéale dans laquelle tous les ouvriers votent carrément et hardiment selon leur conscience.

Si l'on poussait jusqu'à sa conclusion logique cette thèse, il faudrait, même dans une société capitaliste, abandonner le mot d'ordre de vote secret pour « développer le courage et l'activité ». En Chine, il est évidemment possible d'appeler le héros ouvrier au vote public : mais pour cela, le lendemain, on lui coupera la tête. C'est pourquoi le mot d'ordre du vote secret (à tous les échelons) en Chine peut acquérir une importance vitale en tant que mot d'ordre dicté par le rapport des forces de classe. Bien que, chez nous, le régime social soit fondamentalement différent, sa base n'en est pas moins partiellement couverte d'immondices. Il est faux de prétendre que le caractère actuel de nos élections et de nos scrutins est uniquement déterminé par le degré de courage et de résolution de l'ouvrier. Non, il l'est, dans

15. Le vote public était considéré en 1917 comme un facteur de mobilisation pour les masses et une mesure d'intimidation pour les ennemis du régime.

une très large mesure, par le changement du rapport des forces de classes. Cette évolution trouve son expression objective dans l'appareil du gouvernement et l'ensemble de son mécanisme. Ce n'est pas pour rien que Staline a dit : « Les cadres, on ne pourra les écarter que par la guerre civile. » Il y a certes dans cette phrase une bonne dose de fanfaronnade et d'intimidation bureaucratique. Devant une sérieuse vague montant de la base l'apparatchik se défilera, sans aller jusqu'à la guerre civile. De toute façon, nous avons le devoir d'essayer jusqu'au bout, la voie des réformes sous la vigoureuse pression des masses. A l'étape présente, le mot d'ordre du vote secret pousse les masses, de leur passivité actuelle, à l'activité. Dans toute réunion où il est question de l'autocritique, de la démocratie du parti, etc., les bolcheviks-léninistes peuvent et doivent dire : « Pour qu'il y ait autocritique, il faut cesser la pression ; laissez-nous voter selon nos convictions sans peur d'être licenciés, c'est-à-dire à bulletin secret. A ce moment tous les gens de l'appareil seront tenus en échec. »

Il faut commencer par le parti, avant les syndicats. Quant aux soviets, où différentes classes participent aux élections, il faudra poser la question en troisième lieu, après qu'on aura accumulé l'expérience nécessaire.

En ce qui concerne les perspectives générales de la lutte, intérieure et extérieure, je vais me borner à des considérations très générales, en me réservant d'y revenir prochainement afin d'examiner la question de façon plus concrète pour chacun des pays principaux, comme cela a été fait en partie pour la Chine. Une partie importante des documents que nous avons envoyés au congrès est consacrée à mettre en lumière le lien indestructible qui existe entre notre lutte à l'intérieur et la lutte internationale. Les théoriciens du « décisme » ne comprennent pas du tout ce lien, n'ont en général pas de ligne dans les questions internationales. Ils ont fait des blocs accidentels purement aventuristes avec des gens qui ont rompu avec le marxisme, comme Korsch¹⁶ et Cie. Dans ses dernières déclarations, V. M. Smirnov n'est qu'une caricature gauche de Staline.

L'Europe connaît actuellement une période relativement animée de grèves. Dans un certain sens, cette vague, au point de vue économique, « retarde », car elle coïncide avec une situation économique manifestement aggravée. Le retard de la vague

16. Karl Korsch (1886-1961), professeur de philosophie, ultra-gauchiste, était convaincu de la nécessité d'un « second parti ».

gréviste a été provoqué par les lourdes défaites précédentes qui ont écrasé le prolétariat par le développement de l'influence de la social-démocratie et la politique bureaucratique de passivité de l'Internationale communiste. L'aggravation ultérieure de la situation économique va se transporter sur le terrain politique, en accentuant le mouvement à gauche du prolétariat. Le mouvement s'effectuera sur un rythme différent selon les pays. Mais à brève échéance une aggravation sérieuse de la situation politique dans les divers pays européens n'est pas du tout exclue. Cela dépend dans une très large mesure de la profondeur, de la durée et de l'intensité de la crise qui s'avance non seulement en Europe mais aussi aux Etats-Unis. L'Amérique va surmonter sa crise au détriment de l'Europe et, à travers la pression qu'elle exerce, elle peut parfaitement acculer certains pays, et au premier chef l'Allemagne, à une situation impossible.

Un nouveau déclin économique amènerait certainement la lutte économique sur le terrain politique et favoriserait ainsi le mouvement vers la gauche des ouvriers. Le rythme sera différent selon les pays. Mais une aggravation extraordinaire de la situation politique dans certains pays européens n'est pas impossible, même dans un proche avenir. Cela dépend dans une large mesure de la profondeur, de la durée et de l'étendue de la crise qui vient, pas seulement en Europe mais aussi aux Etats-Unis. L'Amérique surmontera sa crise aux dépens de l'Europe et peut, par sa pression sur certains pays, l'Allemagne en particulier, les amener à des situations révolutionnaires. Là encore se révèle la contradiction fondamentale à long terme entre les tâches de l'époque et le degré de maturité du parti communiste.

Le danger de laisser passer de nouvelles situations révolutionnaires n'est nullement écarté et même n'a pas diminué. L'aventure de Thälmann¹⁷ n'est évidemment pas un hasard. Le régime actuel est la pépinière des « affaires de Smolensk » sur le plan international. Et ce sont ces messieurs de Smolensk et de Hambourg qui nous condamnent et qui nous excluent ! Leur travail consiste à déshonorer le drapeau du communisme et

17. L'« aventure » de Thälmann, à laquelle Trotsky fait ici allusion, est sans doute l'expression la plus frappante de la crise du communisme : le grand chef du K.P.D. avait en effet couvert des détournements commis au détriment du parti par son ami personnel Wittorf, trésorier de l'organisation de Hamburg. Sa complicité apparut tellement patente que c'est à une forte majorité que le C.C., le 29 septembre, avait décidé de le suspendre de ses fonctions. Mais il est probable que Trotsky ignorait que, trois jours avant la rédaction de ce texte, le 18 octobre, il était revenu sur son vote à la suite d'un ultimatum de Staline.

détruire l'Internationale communiste. Plus ils le font et plus apparaîtra la gigantesque mission de l'Opposition sur le plan international. Il faut tendre toutes nos énergies pour que, dans l'expérience de la lutte contre le bureaucratisme, des cadres véritablement bolcheviques se forment, grandissent et mûrissent. C'est en cela que consistera la différence entre les cinq prochaines années de l'Internationale communiste et les cinq dernières. Il a fallu six ans pour exhumer des caves bureaucratiques et porter sur l'arène internationale les questions essentielles et les désaccords. C'est maintenant acquis. Aucune force au monde ne peut faire disparaître les positions opposées qui ont été maintenant présentées. *Les cadres révolutionnaires des partis étrangers ne peuvent se développer que sur la base de leur propre expérience. A la différence de ce que fait l'exécutif avec l'Internationale communiste, nous n'avons pas l'intention de commander l'Opposition internationale. Un échange honnête et ample d'expériences théoriques, une collaboration dans le domaine de l'analyse marxiste des processus en cours et une élaboration des mots d'ordre d'action, voilà par quoi il faut commencer.* Les premiers pas sérieux ont été faits à l'occasion du VI^e congrès. Il reste à les développer, à les élargir et à les approfondir.

L'issue de notre combat est indissolublement liée à ces processus mondiaux. Mais seuls des simples d'esprit pourront en tirer la conclusion que peu importe, en l'occurrence, la politique intérieure et en particulier celle de l'Opposition dans les affaires intérieures. Nous ne promettons pas de construire le socialisme dans un seul pays, on le sait. Nous n'avons pas dit, et nous ne disons pas, que nous avons une recette miraculeuse qui fait disparaître toutes les contradictions du développement socialiste dans l'encerclement capitaliste. Ce que nous avons à offrir, c'est une bonne orientation, une vision juste et, de ce fait, une ligne de classe juste. L'axe de notre politique intérieure consiste à maintenir le pouvoir entre les mains du prolétariat ou, plus exactement, à lui restituer ce pouvoir usurpé par l'appareil et à affirmer ultérieurement la dictature du prolétariat sur la base d'une amélioration systématique des conditions d'existence matérielles de la classe ouvrière. Il n'y a pas d'autre recette et il n'en est pas besoin.

L'Opposition a une ligne juste. La tâche consiste à faire d'elle la ligne de l'avant-garde prolétarienne. Pour cela, nous avons besoin de nous pénétrer de la conscience de l'importance de la mission historique qui nous incombe et de nous mettre au travail avec un courage véritablement bolchevique.

[UNE CARICATURE GAUCHISTE DE STALINE]¹

(22 octobre 1928)

Cher Camarade Teplov,

J'ai été très heureux de recevoir enfin directement de vos nouvelles. J'avoue que dans une de mes lettres j'étais tombé sur vous très fort en liaison avec votre appréciation du cours à gauche. J'avais reçu de V. D. un long extrait de votre lettre. Maintenant cette question est dépassée comme je le vois d'après votre lettre du 28 septembre et il n'y a ainsi aucune raison d'y revenir. Que le zigzag de Staline ait introduit plus que quelques fissures dans la masse des membres du parti qui ne pensent pas, qui constituent la base de la ligne centriste et du régime bureaucratique — de cela, on ne peut guère douter. Quant au temps qu'il faudra pour que ces processus cachés viennent à la surface, ce n'est pas facile à deviner.

Vous espérez que les changements dans la fraction ouvrière du parti deviendront évidents dans les quatre ou cinq prochains mois. Ce n'est pas exclu — à une condition : que le vide qui sera laissé derrière, dans la conscience des masses, par la retraite du centrisme soit rempli à temps par la ligne léniniste. L'activité et l'indépendance de l'Opposition sont les conditions les plus importantes de tout progrès politique. C'est pourquoi j'ai réagi avec tellement d'inquiétude aux déclarations de certains camarades — dont vous — quand commencèrent à être avancés des éléments d'une nouvelle ligne à l'intérieur de l'Opposition.

Votre brève deuxième lettre du 7 octobre était consacrée aux centralistes démocratiques. Ils sont mis à l'ordre du jour maintenant dans toutes les colonies de l'exil. J'ai eu un mot à ce sujet de Moscou, concernant Kharkov et d'autres endroits.

1. Lettre à N. I. Teplov (T 2824-2), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

Même avant d'avoir reçu votre lettre, grâce à la copie de celle de V. M. Smirnov, j'avais commenté dans plusieurs lettres les dernières découvertes de cet homme qui est un beau révolutionnaire mais qui n'a jamais, sur aucune question, pris, de façon indépendante, une position juste et qui, en outre, en ce moment, semble s'être assigné la tâche consciente de faire une caricature ultra-gauchiste de Staline. S'il y avait dans nos rangs des sentiments centralistes démocratiques, cela devrait devenir évident maintenant sous une forme distincte et très claire. Aucun de nous ne sera indulgent avec de telles tendances. Dans chaque cas individuel, tout ce que nous devons faire est de déterminer s'il y a quelque excès psychologique temporaire qui entre en jeu, surtout comme résultat de la lutte contre les tendances conciliationnistes, ou si nous avons affaire à un ultra-gauchisme authentique avec tous ses péchés : ignorance du parti et de ses processus internes, sectarisme suffisant, content de lui, « otzovisme » et aventurisme. Dans le premier cas, il faudrait nous expliquer en camarades ; dans le second, il faudrait tracer une ligne de démarcation.

Il ne serait cependant pas superflu de rappeler que les représentants les plus éminents des sentiments conciliationnistes ou semi-conciliationnistes vis-à-vis du centrisme, jusqu'à la plus récente période, aussi tard que janvier de cette année, étaient vigoureusement opposés à ce que nous tracions une claire démarcation entre nous et les centralistes démocratiques. Ils étaient en faveur non seulement d'un travail commun, mais même d'une totale fusion. Et si on réfléchit bien là-dessus, on s'aperçoit qu'il n'est pas difficile de comprendre que le tournant à 180° de la fusion avec les décistes au semi-conciliationnisme avec le centrisme ne relève pas du tout du hasard.

Je vais m'arrêter sur ce sujet pour le moment. Ci-inclus une lettre générale, écrite en réponse à plusieurs camarades sur le « moment présent » pour ainsi dire.

Je me sens infiniment mieux. Les trois dernières semaines, j'ai travaillé sans « interruptions ». Me prépare pour une grande chasse. Je voudrais espérer que l'automne — mon ennemi juré — m'épargnera cette fois. Bien à tous les camarades d'Ichim.

LA CRISE DU BLOC CENTRE-DROITE¹ ([mi-novembre 1928])

La campagne contre la droite constitue en quelque sorte le début d'un chapitre nouveau. Elle est caractérisée par le grand bruit, le grand fracas avec lequel elle est menée, sans contenir toutefois de formes politiques concrètes. C'est, avant tout, un camouflage littéraire masquant les opérations d'organisation des staliniens en coulisse ; c'est une tentative de justifier ce travail devant le parti. D'ailleurs, cette campagne ne peut se manifester concrètement dans le domaine politique : il faudrait, pour cela, énumérer les péchés commis en commun par le centre et la droite. Mais, en même temps, elle est un symptôme de la crise (crise sérieuse qui, toutefois, n'est pas encore l'effondrement du bloc au pouvoir).

La retraite, qui s'était produite jusqu'à présent, avait préparé le passage de la quantité en une qualité nouvelle. La transformation sociale ouverte de groupes et de couches importantes dans le parti est évidente partout. Le centrisme s'épouvanter (surtout sous les coups de l'opposition prolétarienne) en voyant les fruits les plus « mûrs » de son activité. Mais il a pieds et poings liés par les actes accomplis hier encore, par sa façon « socialiste nationale » d'aborder les problèmes, par sa politique fragmentaire, par la pauvreté théorique. En attaquant la droite, il prend surtout garde à ne pas se blesser lui-même. D'où le caractère de duplicité profonde de toute la campagne : si, au point de vue pratique, celle-ci peut se traduire par l'élimination du parti des éléments oustrialovistes² les plus arrogants, retar-

1. Article (T 3144) dont la traduction du russe a été revue pour ce volume, avec la permission de la Houghton Library.

2. Les « oustrialovistes » sont les partisans de Nikolai V. Oustrialov dont la ligne était de transformer le régime soviétique de l'intérieur par une restauration graduelle du capitalisme dont il avait salué le début dans la Nep. Pour Trotsky, la droite du parti avait partie liée avec les partisans d'Oustrialov.

dant ou ralentissant ainsi recul et dégénérescence, elle signifie en même temps une nouvelle désorganisation de la pensée du parti, aggravant la mise en pièces de la méthode marxiste, et préparant ainsi de nouvelles étapes encore plus confuses et plus dangereuses encore dans l'évolution du Parti.

Staline et Molotov tentent de présenter les choses comme si, dans leur ligne, ils combattaient avec la même intransigeance « défaitistes » de gauche et liquidateurs de droite.

L'idée centrale de la campagne actuelle, affirmant que la politique marxiste, en général, consiste à lutter contre la droite et contre la gauche avec le même esprit irréconciliable, est profondément absurde. A la droite de la politique marxiste, se dresse le puissant monde de l'impérialisme, avec son agence de collaborationnistes, encore énorme. Voilà l'ennemi. A gauche de la ligne marxiste, il ne peut y avoir que des tendances erronées au sein du prolétariat lui-même, des maladies infantiles au sein du parti, etc. L'expression extrême de ce faux « gauchisme » est l'anarchisme. Mais la force et l'influence de ce dernier sont d'autant plus limitées et d'autant plus insignifiantes que le parti révolutionnaire combat l'opportunisme avec plus d'audace, de décision, d'esprit de suite. C'est précisément là le mérite historique particulier du bolchevisme. Dans ses annales, la lutte contre la gauche a toujours eu un caractère épisodique et secondaire. La formule stalinienne, combattre avec « la même intransigeance » la droite et la gauche, n'est pas bolchevique ; c'est la formule traditionnelle du radicalisme petit-bourgeois. Toute l'histoire de celui-ci ne fut qu'une lutte contre « la réaction » d'une part, et contre la révolution prolétarienne de l'autre.

La social-démocratie de nos jours a repris entièrement cette tradition avec toutes ses nuances. *La formule de lutte contre la droite et la gauche, en tant que formule-guide, caractérise en général tout parti louvoyant entre les classes principales de la société contemporaine.* Dans les temps où nous vivons, elle constitue le passeport politique du centrisme. S'il en était autrement, il serait tout à fait impossible de trancher la question suivante : comment a-t-il été possible que la fraction Staline-Molotov ait constitué un bloc indissoluble avec la fraction droitière de restauration bourgeoise ? Et plus encore : comment peut-elle continuer, en pratique, actuellement encore, à maintenir ce bloc ? La réponse est extrêmement simple : le bloc dirigeant n'a pas été l'alliance contre nature du bolchevisme et de la restauration bourgeoise, mais bien celle de l'oustralovisme

LÉON TROTSKY

et du centrisme de droite en retraite. Il n'y a rien de contre nature dans une telle union. Le bloc des centristes de nuances diverses avec des collaborationnistes patents et même de véritables traîtres, pour une lutte acharnée contre la gauche, se rencontre à chaque pas à travers toute l'histoire du mouvement ouvrier. Aussi, lorsque Staline et Molotov donnent maintenant une caractéristique « féroce » de l'aile droite, en la copiant par bribes dans la plate-forme de l'Opposition, ils se dépeignent eux-mêmes, ainsi que leur ligne de conduite et leur groupement. Sans s'en douter, ils exercent une « autocritique » meurtrière.

Mais peut-être la situation a-t-elle maintenant radicalement changé, depuis qu'on a déclaré une lutte prétendument implacable contre la déviation de droite ? Il serait pour le moins léger de tirer, pour le moment, pareille conclusion. On envoie l'aile léniniste au-delà de l'Oural et du Caucase ; la droite occupe les postes dirigeants. C'est cela qui importe. Une seule chose est claire : la période d'existence insouciante du centre et de la droite est terminée. Le changement de cours du centrisme en février a connu ses propres zigzags : février-juillet, juillet-novembre et ainsi de suite. Des camarades ont estimé bien hâtivement que le plénum de juillet mettait un terme à la lutte entre centristes et droitiens et que les contradictions entre eux avaient perdu d'ores et déjà toute signification politique. C'est faux. Il serait néanmoins plus faux encore de considérer cette rupture comme irréversible. Finalement, seule une personne privée de pensée pourrait considérer comme impossible un retour du centrisme lui-même vers la voie de la droite.

C'est à partir de cette caractérisation générale de la campagne comme une campagne de duplicité que sont déterminées les tâches des bolcheviks-léninistes. D'une part, ils appuieront tout pas réel, même timide et insuffisant, vers la gauche, quand il sera fait par des membres du parti sous direction centriste ; d'autre part, ils opposeront ces militants à la direction centriste elle-même, en dénonçant son manque de principes et son incompétence. Ces deux problèmes seront réglés, au fond, par la même méthode. Les bolcheviks-léninistes, en formulant clairement et nettement, pour tous les cas précis, en propagant les méthodes bolcheviques authentiques, en démasquant la médiocrité et le bluff de la direction centriste, apporteront leur soutien à toute initiative vers la gauche. Il ne peut en revanche y avoir d'autre appui. C'est le plus efficace.

Le fait que nos tâches générales soient très claires ne nous dispense d'ailleurs pas d'étudier de plus près et d'une manière

plus concrète la nouvelle étape, du point de vue du développement général du parti et de la révolution.

I. CINQ ANS DE RÉACTION SOCIALE ET POLITIQUE SUR LA BASE DE LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT

Il faut le dire clairement et nettement : les cinq années qui ont suivi la mort de Lénine ont été des années de réaction sociale et politique. La direction du parti après Lénine est devenue l'expression inconsciente, mais d'autant plus efficace, de cette réaction, en même temps que son instrument.

Les périodes de réaction, différant en cela de celles des contre-révolutions, s'imposent sans changer la domination de classe. L'absolutisme féodal a connu des périodes de réformes « libérales » et de contre-réformes renforçant l'esclavagisme. Depuis l'époque des grandes révolutions, le règne de la bourgeoisie a connu une alternance de périodes tumultueuses avancées et de périodes de recul. Cela détermine, entre autres, la succession de différents partis au pouvoir pendant diverses périodes de la domination de la seule et même classe capitaliste.

Non seulement la théorie, mais aussi l'expérience vivante des onze dernières années, témoignent que la domination du prolétariat peut également traverser des périodes de réaction sociale et politique, comme d'autres de montée tumultueuse. Evidemment, il ne s'agit pas de réaction « en général », mais bien de réaction sur la base de la révolution prolétarienne victorieuse opposée au monde capitaliste. L'alternance de ces périodes est déterminée par le cours de la lutte des classes. Les périodes de réaction ne changent pas les bases de la domination de classe, autrement dit, elles ne signifient pas le passage du pouvoir d'une classe à une autre (ce serait une contre-révolution) ; mais elles signifient un changement dans le rapport des forces de classes et regroupement d'éléments au sein même de celles-ci. Chez nous, la période de réaction qui a suivi celle de puissante montée révolutionnaire, est principalement due à ce que les anciennes classes possédantes, vaincues, repoussées ou terrorisées, ont réussi, grâce aux conditions objectives et aux erreurs commises par la direction révolutionnaire, à rassembler leurs forces, et à passer graduellement à l'offensive, en utilisant principalement l'appareil bureaucratique. D'un autre côté, la

LÉON TROTSKY

classe victorieuse, le prolétariat, qui n'avait pas été soutenu en temps voulu à l'extérieur, s'est heurté à des obstacles et des difficultés toujours renouvelés ; il a perdu sa force et son élan des premiers jours ; une différenciation interne, faisant émerger, à sa tête, une bureaucratie agissant de plus en plus pour ses propres intérêts, et éliminant à la base des éléments fatigués ou complètement désespérés. A la baisse d'activité du prolétariat a correspondu une reprise de l'activité des classes bourgeois, c'est-à-dire, avant tout, des milieux petits-bourgeois, s'efforçant d'avancer par les vieux chemins de l'exploitation.

Il n'est pas nécessaire de démontrer que tous ces processus de réaction à l'intérieur n'ont pu se développer et se renforcer qu'en raison des défaites cruelles subies par le prolétariat mondial, et du renforcement continu des positions de la bourgeoisie impérialiste. A leur tour, les défaites de la révolution internationale au cours des cinq ou six dernières années, ont été déterminées d'une manière décisive par la ligne centriste de la direction de l'Internationale communiste, une ligne particulièrement dangereuse dans le contexte de grandes crises révolutionnaires.

On pourra nous objecter : comment pouvez-vous appeler période de réaction une période de croissance économique dans le pays, de construction socialiste, etc.? Cette objection ne porte pas. La construction économique est un processus contradictoire. La première phase de croissance, qui succéda aux années d'effondrement et de famine, celle de la reconstruction, a précisément créé les conditions qui ont permis l'existence d'une réaction sociale et politique. La classe ouvrière affamée était enclue à croire que tout allait continuer à avancer sans obstacle. D'en haut d'ailleurs, on les en persuadait. En attendant, les contradictions se développaient dans le cours de la croissance, contradictions accentuées par la politique aveugle et fausse de la direction qui provoquait une diminution du poids social spécifique du prolétariat, affaiblissant son sentiment de confiance en lui-même. Evidemment, le progrès de l'industrie qui rassembla à nouveau le prolétariat dans les fabriques et dans les usines, en renouvelant et en complétant les cadres, créa les prémisses sociales d'une nouvelle avancée révolutionnaire prolétarienne. Mais cela relève déjà du stade suivant. Certains symptômes permettent de croire que ce renouveau politique est déjà commencé et constitue l'un des facteurs qui ont conduit les centristes à introduire « l'autocritique », la lutte contre la droite, etc. Il est inutile d'ajouter que c'est dans le même sens

qu'agit l'écharde d'acier de l'Opposition, qu'aucun chirurgien n'a réussi à extirper du corps du parti. Ces deux circonstances (réveil des masses ouvrières et vitalité — tellement inattendue en haut — de l'Opposition), ouvrent, si tous les signes ne nous trompent pas, une période nouvelle ; ce n'est pas par hasard si elle coïncide avec la lutte du centre contre la droite. La période précédente, qui s'est développée sur la base du processus de reconstruction (avec toutes ses illusions), était caractérisée par le déclin de l'activité du prolétariat, par la renaissance de couches bourgeoisées, par l'étranglement de la démocratie ouvrière et par la destruction systématique de l'aile gauche. En d'autres termes, ce fut une période de réaction sociale et politique.

Au point de vue idéologique, elle fut marquée par la lutte contre le « trotskysme ». La presse officielle désigne sous ce nom des idées hétérogènes et souvent tout à fait incompatibles, des débris du passé, des problèmes bolcheviks du présent, des citations truquées, etc. Mais, en général, on appelait ainsi tout ce que la direction officielle en retraite était, à chaque instant, forcée de repousser à chaque étape de sa dégénérescence. Une réaction sociale et politique, malgré l'empirisme complet de la direction, est inconcevable sans la révision et le rejet des idées et des mots d'ordre du marxisme, les plus clairs et les plus intransigeants. *Le caractère international de la révolution socialiste et le caractère de classe du parti* : voilà les deux idées qui, dans leur intégralité, sont insupportables pour les politiciens de la période réactionnaire, nageant dans le courant. La lutte contre ces deux idées fondamentales, d'abord prudente et de façon détournée, devenant ensuite de plus en plus arrogante, a été menée sous le prétexte de lutter contre le « trotskysme ». Le résultat fut deux misérables et méprisables idées de la direction, qui resteront à jamais la honte de la réaction contre la Révolution d'Octobre, l'idée du socialisme dans un seul pays, ou socialisme national, et celle des partis de deux classes, ouvriers et paysans, du Tchernovisme³.

La première de ces idées, qui sert avant tout à dissimuler une politique de suivisme à la remorque des événements économiques a fait courir les plus grands dangers à la révolution

3. Viktor M. Tchernov (1873-1952) était étudiant quand il était entré dans le mouvement « populaire ». Il avait été le principal dirigeant et théoricien du parti s.r. et avait émigré en 1920. Son « socialisme constructiviste » reposait sur la double base conjointe des ouvriers et paysans.

LÉON TROTSKY

d'Octobre. La seconde a inspiré la théorie et l'activité pratique du Guomindang⁴ et étranglé la révolution chinoise. Staline est l'auteur de ces deux « idées ». C'est tout ce qu'il a à son actif au point de vue théorique.

Comme on l'a déjà dit, la différence entre une période de réaction et une période de contre-révolution est que la première se développe sous la domination de la classe qui est au pouvoir, tandis que la contre-révolution signifie un changement de domination de classe. Mais il est tout à fait clair que si la réaction ne s'identifie pas avec la contre-révolution, elle peut préparer les conditions politiques nécessaires à cette dernière ; elle peut lui servir d'introduction. Si nous nous en tenons à une grande échelle historique, c'est-à-dire si nous laissons de côté toutes les considérations secondaires, on peut dire que la division du bloc dirigeant en centristes et droitiers, est devenue manifeste lorsque les méthodes de réaction sociale et politique, ont commencé à se transformer en méthodes directement thermidoraines.

Il est superflu de préciser que la lutte actuelle des centristes contre la droite, non seulement n'infirme pas notre pronostic du danger thermidorien, mais au contraire le confirme pleinement et intégralement, de la façon la plus officielle, pourrait-on dire. L'Opposition n'a jamais pensé que le recul vers Thermidor se fera sans interruption, de façon uniforme et égale pour tout le Parti. Nous avons prédit des dizaines et des centaines de fois que ce recul mobilisera l'ennemi de classe, que la pesante arrière-garde sociale va frapper la tête, l'appareil, que cela provoquera une division, non seulement des grandes masses du Parti, mais aussi de l'appareil, qu'enfin cette division créera des conditions nouvelles, encore plus favorables à l'activité des bolcheviks-léninistes, dirigée non seulement contre les collaborationnistes ouverts, mais aussi contre le centrisme.

Ainsi, la campagne actuelle constitue la confirmation d'un diagnostic particulier de l'Opposition qui est intimement lié avec son diagnostic *général* quant au danger thermidorien.

4. Le Guomindang était le parti nationaliste chinois fondé par Sun Yat-sen et, avec l'armée, base du pouvoir de Tchiang Kai-chek. Rappelons que, dans le cours de la révolution chinoise, les militants communistes chinois se trouvaient à l'intérieur du Guomindang et que le P.C. chinois lui fut de fait politiquement subordonné.

II. LE RÉGIME BUREAUCRATIQUE EN TANT QU'INSTRUMENT DES FORCES ET TENDANCES RÉACTIONNAIRES

Comme tous les autres processus dans le parti, la lutte des centristes et des droitiers doit être considérée non seulement du point de vue le plus large des tendances de classes et d'idées, mais aussi du point de vue étroit du régime bureaucratique. Ce n'est un mystère pour personne que la lutte d'« idées », bruyante et creuse, contre les droitiers, est l'accompagnement de machinations qui se préparent dans l'appareil contre Boukharine, Rykov et Tomsky. Cette question a son importance, si l'on tient compte de la place qu'occupe le trio en question dans le système actuel du parti et des soviets. Rykov et Tomsky ont toujours éprouvé pour l'opportunisme « un attrait presque maladif ». Pendant les journées d'Octobre, ils le manifestèrent ouvertement et clairement⁵. Mais quand la vie du parti était saine et sa direction juste, leurs penchants opportunistes restaient limités à eux. On peut en dire autant de Boukharine qui est passé des cabrioles ultra-gauches à d'autres, ultra-droites⁶. Si on examine la question sur le plan des personnes (comme le fit, par exemple, Lénine, dans son Testament), il faut bien dire que la rupture de Staline avec ce trio, était prédéterminée, bien avant qu'il se soit retrouvé sur une plate-forme de droite. Cette rupture, résultat de la tendance du régime bureaucratique au pouvoir personnel, a été prédite par l'Opposition avec une précision parfaite, il y a plus de deux ans, en septembre 1926, quand il n'était même pas encore du tout question de lutte contre la droite. Le document de l'Opposition, « L'Unité du parti et le danger de scission », disait :

« Le but de toutes ces discussions et mesures d'organisation est la destruction du noyau qui, récemment

5. Après l'insurrection et au cours des négociations avec le syndicat des cheminots, le Vikjel, qui exigeait un « gouvernement socialiste de coalition », Rykov et Tomsky furent de ceux qui acceptèrent la revendication menchevique d'un gouvernement de tous les partis socialistes ne comprenant ni Lénine ni Trotsky.

6. Rappelons que Boukharine avait été en 1918 le leader des « communistes de gauche » partisans de la « guerre révolutionnaire » et adversaire de la signature du traité de Brest-Litovsk. A partir de 1923 il devenait au contraire le théoricien de la « droite ».

LÉON TROTSKY

encore, était appelé la Vieille Garde léniniste, et son remplacement par la direction d'un seul, de Staline, s'appuyant sur un groupe de camarades qui sont toujours d'accord avec lui. Seul un crétin ou un bureaucrate sans espoir peut croire que la lutte stalinienne pour "l'unité du Parti" peut réellement assurer cette unité, même au prix de la destruction de l'ancien groupe dirigeant et de l'Opposition actuelle dans son ensemble. Tout ce qui a été dit démontre que, plus Staline semble près du but, plus, en réalité, il s'en éloigne. La direction par un seul de l'administration du parti, que Staline et son cercle d'intimes appellent "unité du Parti", exige non seulement la destruction, l'élimination, l'exclusion de l'Opposition unifiée actuelle mais aussi l'éloignement graduel de la direction des représentants *les plus autorisés et les plus influents de la fraction actuellement au pouvoir*. Il est tout à fait clair que ni Tomsky, ni Boukharine, ni Rykov, en raison de leur passé, de leur autorité morale, etc., ne sont capables de jouer sous Staline le rôle que jouent sous lui les Ouglanov, Kaganovitch, Petrovsky⁷ et consorts. Exclure l'Opposition actuelle signifierait, en fait, transformer inévitablement en une opposition le vieux groupe dans le Comité Central. Une nouvelle discussion viendrait à l'ordre du jour, au cours de laquelle Kaganovitch démasquerait Rykov, Ouglanov en ferait autant pour Tomsky, tandis que Slepkov, Sten⁸ et compagnie déboulonneraient Boukharine. Seul un imbécile sans espoir pourrait ne pas voir le caractère inéluctable de cette perspective. Entre-temps, les éléments les plus ouvertement opportunistes existants dans le parti commencerait à ouvrir le feu contre Staline comme trop contaminé par les préjugés de "gauche" et empêchant un recul plus rapide et plus affiché. »

7. Grigori I. Petrovsky (1878-1956), vieux bolchevik était à la fois suppléant du bureau politique du P.C. de l'U.R.S.S. et président de l'exécutif des soviets d'Ukraine.

8. Jan E. Sten (1899-1937), associé ici à Slepkov par Trotsky, était en réalité à l'époque un partisan de Staline contre la droite : dirigeant des J.C., il était aussi philosophe et avait même donné à Staline, des leçons particulières de *diamat* (matérialisme dialectique).

En vérifiant cette prédiction, après plus de deux ans, seule l'allusion à Ouglanov et Slepkov apparaît erronée⁹. Mais d'abord, ce n'est qu'un détail. Et puis, soyons patients, ils vont s'amender.

Voyons maintenant comme le sage Tomsky est maintenant forcé de reconnaître qu'il ne comprend rien, qu'il n'a rien prévu, que sa bonne foi a été surprise. Voici ce qu'écrit à ce sujet un camarade bien informé :

« Parlant avec ses amis, Tomsky s'est plaint : " Nous pensions qu'après en avoir fini avec Trotsky, nous pourrions travailler tranquillement ; or, il se trouve (!!)qu'on veut aussi nous appliquer les mêmes méthodes de lutte. " »¹⁰ »

Boukharine s'exprime de la même façon, mais plus piteusement encore. Voici une de ses déclarations, absolument authentique sur le Maître :

« C'est un intrigant totalement sans principes, qui subordonne tout à la préservation de son propre pouvoir. Il change brusquement de théorie, suivant la personne dont il veut se débarrasser à un moment donné... »¹¹ etc.

9. Soulignons une erreur de prévision de Trotsky, souvent abusivement qualifié de « prophète ». En effet, Jan Sten, toujours hostile à Boukharine, est mort exécuté dans une prison de Staline qu'il avait combattu. Quant à Aleksandr Slepkov, s'il a rompu avec Boukharine, c'est précisément parce que ce dernier avait capitulé devant Staline. Il s'est suicidé dans une prison stalinienne après avoir assuré à ses compagnons de détention que son combat passé contre le « trotskysme » méritait bien le châtiment qui le frappait. Une fois n'est pas coutume, mais Trotsky avait là sous-estimé de jeunes adversaires et sa propre force de persuasion : il ne devait apprendre qu'en 1932 que Sten était devenu son « allié » dans le bloc des oppositions et en 1936 reçut des rumeurs concernant Slepkov.

10. Nous ignorons qui était le signataire de cette lettre.

11. Il était connu généralement dans les milieux du parti qu'il y avait eu des contacts entre Kamenev et l'Opposition de gauche, entre Kamenev et Boukharine. Trotsky, en citant les notes de Kamenev à cette entrevue, confirme les deux faits. On sait que les notes de Kamenev furent transmises au « centre » b.l. de Moscou par le propre secrétaire de Kamenev, Filip Schwalbe qui était resté secrètement membre de l'Opposition de gauche. Quelques mois plus tard, le « centre bolchevik-léniniste » publie ces textes clandestinement et l'historien Michel Reimann s'est interrogé sur une possible « provocation » (*Die Geburt des Stalinismus*, p. 169). Selon les indices retrouvés sur cette époque, le centre comprenait notamment Boris M. Eltsine, Grigori Ia. Iakovine, Moussia Magid et Sokrat Gevorkian, tous victimes de Staline après des années de bagne. Mais

LÉON TROTSKY

Ces malheureux « chefs » qui ne comprennent rien, ne prévoient rien, ont un penchant naturel à voir la cause principale de leurs malheurs dans la perfidie de leur adversaire. Ils se contentent ainsi, d'attribuer des proportions gigantesques à sa personnalité, alors qu'en réalité elle n'en a pas. Le fait est que le recul et l'abandon d'une ligne de classe entraînent inévitablement l'omnipotence de la machine bureaucratique, laquelle à son tour cherche un représentant « adéquat ». Les regroupements au sein des classes et entre celles-ci ont créé les conditions de la victoire du centrisme, ce qu'on exigeait des apparatchiks qui se manifestaient sous les vieux étendards, c'était avant tout de ne pas comprendre ce qui se passait et de nager dans le courant. Il fallait pour cela des hommes du type empirique, se fabriquant leurs « règles » pour chaque occasion. Les Staline, les Molotov, les Ouglanov et consorts manquant totalement d'horizon théorique, ont montré, dès lors, qu'ils étaient les moins immunisés contre les processus sociaux invisibles. Si l'on examine individuellement les biographies politiques des éléments qui, avant, pendant et après Octobre, occupaient le second, le troisième, même le dixième plan, et qui sont maintenant passés à l'avant-scène, il ne sera pas difficile de démontrer que, dans toutes les questions essentielles, pour autant qu'ils furent abandonnés à eux-mêmes, ils penchèrent vers l'opportunisme, y compris Staline. Il ne faut pas confondre la ligne historique du parti avec la ligne politique d'une partie de ses cadres qui ont accédé au sommet avec la vague de réaction sociale et politique du dernier lustre. La première fut réalisée à travers une lutte sévère de tendances à l'intérieur du parti, en surmontant continuellement les contradictions internes. Les éléments qui sont actuellement à la direction n'ont pas joué dans cette lutte un rôle déterminant ; le plus souvent, ils ont défendu et exprimé le passé dont le parti venait. C'est justement pour cela qu'au cours de la période décisive d'Octobre, ils se sentirent perdus et n'eurent aucun rôle déterminant. Mais il y a plus : la moitié au moins des dirigeants actuels qui s'intitulent eux-mêmes « Vieille Garde », étaient, en Octobre, de l'autre côté de la barricade ; la majorité d'entre eux eut, pendant la guerre impérialiste, une attitude patriotique ou pacifiste à l'eau de rose.

nous ne savons pas exactement à quelle époque s'y est infiltré un agent provocateur du nom de Mikhaïl Akhmatov — lequel aurait donc « poussé » à cette publication (il a par ailleurs envoyé en Occident un certain nombre de fausses nouvelles).

Il n'y a aucune raison de penser, comme l'histoire des derniers temps l'a démontré, que ces éléments pouvaient constituer une force autonome capable de résister aux tendances réactionnaires à l'échelle mondiale. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont si aisément assimilé les Martynov, les Larine, les Rafès, les Liadov, les Petrovsky, les Kerjentsev, les Goussev, les Krzijanovsky¹² et les autres, et les autres... C'est précisément ce milieu qui, de l'avis d'Oustrialov, est le plus apte à ramener le pays ébranlé à l'ordre tant désiré. Se reportant à l'expérience lointaine des temps troubles (fin du xvi^e-début du xvii^e siècle), Oustrialov fait référence à Klioutchevsky, qui dit que « l'Etat moscovite sortit de troubles terribles sans recourir à des héros ; il fut sauvé du malheur par des gens excellents, mais médiocres »¹³ (Klioutchevsky, éd. 1923, tome III, page 75). On peut douter de l'« excellence » des actuels candidats-sauveurs du trouble (révolution « permanente »). Mais, pour le reste, la citation d'Oustrialov n'est pas dépourvue de justesse ; elle porte même loin. En fin de compte, le « maître », avec ses qualités d'intrigue et sa traîtrise peu commune, n'est que l'incarnation, en une seule personnalité, de l'appareil qui, lui, n'a pas de personnalité. Ses triomphes sont les victoires de la réaction sociale et politique. Il y a contribué de deux façons : par son aveuglement devant les processus historiques les plus profonds et par ses inlassables combinaisons de coulisses, dans une direction qui lui a été suggérée par le réalignement des forces de classe contre le prolétariat.

La lutte sans espoir du centrisme bureaucratique pour le « monolithisme » de l'appareil, c'est-à-dire en réalité, pour le pouvoir d'un seul, ouvre, encore et toujours, de nouvelles fissures, grâce à la pression des forces de classe. Tout cela ne se

12. Pour Martynov, n. 12, p. 124 ; pour Rafès, n. 15, p. 201 ; pour Petrovsky, n. 7, p. 338 ; pour Goussev, n. 14, p. 174. Mikhaïl L. Aleksandrovitch, dit Iouri Larine (1882-1932), menchevik, internationaliste pendant la guerre, avait rejoint les bolcheviks en 1917. Il était membre du présidium du Gosplan. Martyn N. Mandelstamm, dit Liadov (1872-1947) militant en 1891, bolchevik pendant des années, vpériodiste dans les années 10 s'était rallié aux mencheviks en 1917 et n'avait été repris au parti qu'en 1920. Historien, il était recteur de l'Université Sverdlov. Platon M. Lebedev dit V. Kerjentsev (1881-1940), historien et philosophe, bolchevik depuis 1904, émigré de 1912 à 1917. Chef de l'agence Rosta, actif dans le Proletkult (mouvement pour la culture prolétarienne) il venait de laisser la direction des statistiques pour prendre celle du département d'agit-prop et culture au C.C. Gleb M. Krzijanovsky (1872-1959), ingénieur électrique, militant en 1891, était président du Gosplan, auteur du plan d'électrification, etc.

13. Vassili O. Klioutchevsky (1841-1911), professeur d'histoire à l'université de Moscou et inspirateur du mouvement libéral de réformes.

passe pas dans le vide ; aussi les classes se cramponnent-elles aux failles qui se produisent dans les cadres, elles les élargissent, elles emplissent les groupements bureaucratiques d'un certain contenu social. La lutte au sein du bureau politique entre le groupe de Staline et le trio, la lutte du centrisme contre la droite n'est qu'un reflet de la pression des classes ; si elle grandit (et, en un sens, elle doit le faire), elle peut se transformer en lutte de classes ouverte. Et un tel développement ne présage rien de bon, au moins pour le centrisme.

III. QU'EST-CE QUE LE CENTRISME ?

La question de la base sociale des groupements dans le Parti communiste de l'U.R.S.S. inquiète à juste titre tous les camarades qui peuvent réfléchir et étudier, c'est-à-dire, avant tout les bolcheviks-léninistes. Toutefois, cette question ne doit pas être abordée mécaniquement et schématiquement, avec l'intention de résERVER à chaque fraction un secteur social bien déterminé. Il nous faut nous souvenir que nous sommes en présence de formes transitoires, de processus de crise inachevés.

Le réservoir social essentiel de l'opportunisme international, c'est-à-dire du collaborationnisme de classes, est la petite bourgeoisie, en tant que classe large, amorphe, ou plus exactement comme accumulation stratifiée de nombreuses sous-classes, résidus de la production précapitaliste ou nouvellement créées par les capitalistes et formant une série d'échelons intermédiaires entre le prolétariat et la bourgeoisie capitaliste. A l'époque de la montée de la société bourgeoise, cette classe était le protagoniste de la démocratie bourgeoise. A présent, cette époque est depuis longtemps révolue, non seulement dans les pays capitalistes avancés de l'Occident, mais aussi en Chine, en Inde, etc. Le déclin complet de la petite bourgeoisie, la perte de son importance économique indépendante, l'ont privée à jamais de toute possibilité d'élaborer une représentation politique indépendante qui pourrait diriger le mouvement révolutionnaire des masses travailleuses. A notre époque, la petite bourgeoisie oscille entre les pôles extrêmes de l'idéologie contemporaine : fascisme et communism. Ce sont précisément ces oscillations qui donnent à la politique de l'époque impérialiste l'aspect d'une courbe de température de la malaria.

La collaboration de classe dans le mouvement ouvrier a un caractère plus stable, précisément parce que ce ne sont pas les partis petit-bourgeois « indépendants » qui la proposent, mais bien la bureaucratie ouvrière qui, par l'intermédiaire de l'aristocratie ouvrière, plonge ses racines dans le prolétariat. Grâce à leur origine et aux sources qui les alimentaient, les idées du collaborationnisme ont connu un changement historique par l'intermédiaire de la bureaucratie ouvrière : ces idées sont passées de leurs anciens défenseurs à de nouveaux, se colorant de nuances socialistes, et prenant une vitalité nouvelle sur une nouvelle base de classe, du fait de la désagrégation et de la putréfaction des vieux partis démocratiques.¹⁴

La bureaucratie ouvrière, par ses conditions même d'existence, est plus proche de la petite bourgeoisie (fonctionnaires, professions libérales et ainsi de suite), que du prolétariat. Mais elle constitue néanmoins un produit spécifique du mouvement ouvrier ; c'est dans ses rangs qu'elle se recrute. Sous leur aspect primitif, les tendances et l'état d'esprit collaborationnistes sont élaborés par la petite bourgeoisie tout entière ; mais leur transformation, leur adaptation aux particularités, aux besoins et surtout aux faiblesses de la classe ouvrière, c'est là la mission spécifique de la bureaucratie ouvrière. L'opportunisme est son idéologie, et elle l'inocule et l'impose au prolétariat en profitant de la puissante pression des idées et des institutions de la bourgeoisie, en exploitant la faiblesse et le manque de maturité des masses ouvrières. Les formes de l'opportunisme auquel recourt la classe ouvrière — collaborationnisme ouvert ou centrisme ou la combinaison des deux — dépendent des traditions politiques du pays, des rapports de classes au moment donné, de la capacité offensive du communisme, etc.

De même que, dans certaines circonstances, la lutte entre partis bourgeois peut revêtir un caractère des plus violents, même sanglant, alors que, de part et d'autre, les intérêts de la propriété demeurent l'objectif, de même la lutte entre le collaborationnisme avoué et le centrisme peut, à certains moments, prendre un caractère extrêmement violent et même acharné, tout en se maintenant dans les limites de tendances petites-bourgeoises, adaptées *de façon différente*, par la bureau-

14. Trotsky donne ici une analyse de la façon dont les partis ouvriers ont occupé la place qui était auparavant celle des partis démocrates petits-bourgeois qui s'applique à l'époque contemporaine tout entière.

LÉON TROTSKY

cratie ouvrière, à garder sa position dirigeante dans la classe ouvrière.

Jusqu'au 4 août 1914, la social-démocratie allemande a eu un caractère essentiellement centrisme. Les droitiers étaient en opposition avec la direction, comme l'aile gauche radicale, qui n'était d'ailleurs pas nettement formée. La guerre montra que le centrisme était incapable de diriger le parti. La droite prit le manche sans rencontrer de résistance. Le centrisme ne ressuscita que plus tard, sous la forme d'une opposition. La situation est la même à présent dans la III^e Internationale et dans celle d'Amsterdam. La force essentielle de la bureaucratie ouvrière internationale est son aile collaborationniste stable : le centrisme n'est qu'un ressort auxiliaire de son mécanisme. Les exceptions existant dans certains partis, comme en Autriche par exemple, ne sont, au fond, que virtuelles et ne font que confirmer la règle.¹⁵

Il faut ajouter que, depuis la guerre, la droite, ainsi que le centre, sont devenus bien plus proches de l'Etat bourgeois, que les droitiers avant-guerre (surtout en Allemagne). C'est ainsi qu'une place est restée libre pour un centrisme plus radical, moins compromis, plus « gauche » que la soi-disant gauche social-démocrate. La politique du centrisme de gauche d'après-guerre apparut dans une large mesure sous le nom de communisme (en Allemagne, Tchécoslovaquie, Angleterre, etc.). Inévitamment, de grandes épreuves historiques mettront à nu cette situation et peut-être de manière catastrophique.

Où en sont les choses dans l'Etat ouvrier, qui ne peut, évidemment, se concevoir sans bureaucratie ouvrière, d'ailleurs plus nombreuse, plus ramifiée, infiniment plus puissante que celle des pays capitalistes ? Qu'en est-il de la ligne de la direction du P.C. de l'U.R.S.S. qui, au cours des dernières années, a reflué de la classe à l'appareil, c'est-à-dire à la bureaucratie ?

Le plus simple et le meilleur moyen de vérifier la politique du comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. se trouve dans le domaine international, car, là, les particularités dues à la situation du parti dirigeant au pays de la dictature du prolétariat n'existent pas. Le caractère nouveau de la situation ne peut pas masquer les tendances de classe, et on peut juger de la ligne

15. Au sein du parti social-démocrate autrichien, c'était l'opposition du temps de guerre, celle d'Otto Bauer comme de Friedrich Adler, très semblable à celle de l'U.S.P.D. allemand, qui avait triomphé dans le parti contre la droite de Renner.

politique sur la base de critères marxistes solidement établis. En Chine, la politique du comité central n'était pas centriste, mais menchevique, plutôt menchevique de droite, c'est-à-dire plus proche du menchevisme de 1917 que celui de 1905 (soumission directe à la direction de la bourgeoisie, et efforts ouverts pour freiner l'offensive révolutionnaire des masses)¹⁶. En Angleterre, la politique du comité central a eu, pendant la période décisive de la lutte, un caractère centre-droite (appui accordé aux opportunistes et aux traîtres, politique s'arrêtant à mi-chemin dans sa propre maison)¹⁷. En Allemagne, en Tchécoslovaquie, en France, etc., elle fut plutôt centre-gauche, répétant dans des conditions nouvelles celle de la social-démocratie d'avant-guerre. En Pologne, au moment du coup d'Etat de Pilsudski¹⁸, la ligne de la direction fut entre les cas de l'Angleterre et de la Chine, c'est-à-dire entre le centrisme de droite et le menchevisme franc. En général, on peut dire que le centrisme de la direction du parti communiste de l'U.R.S.S. allait d'autant plus résolument vers l'ornière menchevique que la situation était révolutionnaire, et qu'elle exigeait plus de perspicacité et d'audace politiques. Il ne put se parer de « gauchisme » que dans le bruyant remue-ménage de la politique quotidienne. Ainsi a-t-on pu faire une vérification suprême, incontestable, au niveau international, de toute la ligne de la direction d'après Lénine.

Il s'est accumulé pourtant, à présent, suffisamment d'expériences à l'intérieur du pays, pour qu'on puisse reconnaître et démasquer le centrisme sans même recourir aux critères internationaux.

La bureaucratie ouvrière qui s'est développée chez nous

16. Par exemple, au cours de la période où les communistes étaient entrés dans le « gouvernement du Wuhan », celui du « Guomindang de gauche » de Wang Jingwei, ils y avaient pris les portefeuilles de l'agriculture et du travail et utilisaient leur autorité à empêcher saisie de terres et grèves.

17. Trotsky fait allusion à la politique du C.C. du C.P.G.B. qui ne cessa dans le cours de la grève générale de 1926 d'appuyer ce qu'il considérait, avec l'I.C., comme l' « aile gauche » des Trade-Unions, autour d'A. A. Purcell, Pugh, etc.

18. Józef Pilsudski s'était retiré en 1922. La gravité de la crise économique, l'impopularité croissante du gouvernement de droite dirigé par le leader paysan Witos, le décidèrent au coup d'état militaire du 12 mai qui prit à l'improviste le P.C. polonais. Le 13 mai, il lança avec le P.P.S. un ordre de grève générale qui n'empêcha pas les transports de troupes et, le 14, il appelait au « front unique contre le gouvernement fasciste de Witos », à « l'armement des ouvriers et des paysans » et la « libération des prisonniers politiques ». En définitive, il avait appuyé Pilsudski. C'est ce que, dans son histoire, on appelle « l'erreur de mai », dont l'I.C. avait partagé en coulisses l'entièvre responsabilité.

LÉON TROTSKY

dans des proportions monstrueuses, a, au cours des dernières années, élaboré une théorie entièrement nouvelle pour aborder toutes les questions essentielles et avant tout, celle de sa propre affirmation. Le sens général de cette approche est le suivant : puisque la dictature du prolétariat existe chez nous, le caractère prolétarien de tous les processus sociaux est garanti *a priori* et pour toujours. Puisque nous avons un Etat ouvrier, l'ineffable Molotov nous l'a enseigné, comment le rapprocher encore des ouvriers ? Puisque nous avons chez nous une dictature du prolétariat, notre koulak est, lui aussi, prolétarien, qui, par nature se transforme dans le socialisme. Puisque nous avons la révolution socialiste, comment pourrions-nous être menacés du danger de Thermidor, c'est-à-dire de la restauration bourgeoise ? Puisque nous avons le pouvoir des soviets, la croissance ininterrompue du socialisme est assurée, indépendamment de l'amélioration ou de l'aggravation de la situation de la classe ouvrière dans cette période. Enfin, puisque nous avons un parti leniniste, comment le comité central « leniniste » peut-il se tromper ? Toute critique dirigée contre celui-ci n'est-elle pas vouée d'avance à jouer le rôle de « déviation » de droite ou de gauche, suivant le côté duquel le secrétariat du Comité central se voit critiqué ? *La dialectique matérialiste*, comme moyen d'évaluer les forces dirigeantes de la dictature du prolétariat, a été remplacée sur tous les points par un *idéalisme immanent* qui est devenu la philosophie spécifique de la bureaucratie du parti et des soviets en lutte pour la stabilité et l'inamovibilité de ses positions, pour le pouvoir absolu, l'indépendance de tout contrôle des masses ouvrières. Le fétichisme de l'appareil et de ses fonctionnaires, autonome et se suffisant à lui-même, dont l'existence est devenue un but en soi, qui ne peut être destitué par une décision du parti, mais « seulement par la guerre civile » (Staline) : voilà l'axe de la philosophie immanentiste qui sanctifie les procédés pratiques d'usurpation et fraie la voie au bonapartisme véritable.

Le changement radical des moyens fondamentaux d'évaluer les phénomènes sociaux témoigne du rôle social nouveau de la bureaucratie ouvrière, et, en général, de la bureaucratie soviétique envers le prolétariat comme envers les autres classes. Parallèlement à son indépendance du prolétariat, cette bureaucratie devient de plus en plus dépendante de la bourgeoisie. La fétichisation de l'Etat ouvrier « en tant que tel » est le masque de cette dépendance. Il en découle avec une logique d'airain la préférence organique de notre bureaucratie pour les dirigeants

de la petite-bourgeoisie, pour les bureaucrates syndicaux « solides » du monde entier (Chine, Angleterre, Pologne, orientation de Tomsky, Kaganovich et consorts vers l'Internationale d'Amsterdam¹⁹, etc.). Cette affinité internationale entre tous les bureaucrates ouvriers, qui naît de façon organique, ne peut être ni supprimée, ni éliminée, même par les zigzags les plus ultra-gauches du centrisme.

Evidemment, en Occident, la bureaucratie ouvrière développe son activité en se basant sur la propriété capitaliste. Chez nous, elle a grandi sur les fondements de la dictature du prolétariat. Mais, de cette profonde contradiction, on ne peut nullement déduire, comme en témoignent la théorie et l'expérience, qu'il existe un antagonisme immanent, c'est-à-dire inhérent et garanti, entre notre bureaucratie ouvrière et celle des pays capitalistes. La nouvelle base sociale qui, considérée en elle-même, n'est pas mûre et n'a aucune garantie de durée *absolue*, ne peut garantir le caractère nouveau de la superstructure, dont la dégénérescence peut, au contraire, devenir un facteur important de la dégénérescence de la base elle-même. Dans ces questions fondamentales, la scolastique de Boukharine ne sert qu'à camoufler les processus de dégénérescence. Les Jacobins aussi se considéraient comme les antagonistes naturels de la monarchie et du césarisme monarchique. Pourtant, plus tard, Napoléon recruta ses meilleurs ministres, préfets et mouchards parmi les vieux Jacobins, dont il avait d'ailleurs été lui-même, dans sa jeunesse.

L'origine sociale et historique de notre bureaucratie, sans la prémunir, ainsi qu'il a été dit plus haut, contre la dégénérescence, donne toutefois aux voies et aux formes que prend ce processus, une singularité peu commune ; elle assure dans la situation donnée aux éléments centristes une prédominance évidente et indiscutable sur la droite ; donnant au centrisme lui-même un caractère spécial, extrêmement compliqué, qui reflète les diverses étapes du recul, les différents états d'esprit et les différentes méthodes de pensée. C'est pour cela que les discours et les articles des dirigeants centristes font songer bien souvent à un manuscrit qui serait écrit avec des caractères russes, latins et arabes. Cela explique l'analphabétisme effrayant, non seule-

19. L'Internationale d'Amsterdam est la Fédération syndicale internationale animée par des éléments socialistes. L'illustration la plus claire de cette orientation fut le maintien, contre vents et marées, de la politique du « comité syndical anglo-russe » où la rupture vint finalement... des Britanniques.

LÉON TROTSKY

ment théorique, mais même littéraire de la plupart des auteurs centristes. Il suffit de lire la *Pravda* de maintenant. Ayant reçu la grâce du secrétariat, les apôtres du centrisme commencent aussitôt à parler des langues qu'ils ignoraient. Cela témoigne évidemment de la puissance de la grâce, mais il n'empêche qu'il est à peu près impossible de les comprendre.

On pourra nous objecter : si la tendance actuellement dirigeante dans le P.C. de l.U.R.S.S. est le centrisme, comment expliquer l'attitude hostile de cette tendance à l'égard de la social-démocratie de gauche qui n'est pourtant, elle aussi, que du centrisme ? Ce n'est pas un argument sérieux. Nos droitiers qui, de l'aveu des centristes eux-mêmes, suivent la voie de la restauration du capitalisme, se proclament, eux aussi, ennemis irréconciliables de la social-démocratie. L'opportunisme est toujours prêt, quand les circonstances l'exigent, à asseoir sa réputation sur un radicalisme braillard à l'usage des autres pays. Il va de soi que ce radicalisme d'exportation consiste essentiellement en des paroles.

Mais l'hostilité de nos centristes et de nos droitiers à la social-démocratie européenne n'a pas exclusivement ce caractère. Il ne nous faut pas perdre de vue l'ensemble de la situation internationale, ni surtout les immenses contradictions objectives entre les pays capitalistes et les Etats ouvriers. La social-démocratie internationale soutient le régime capitaliste existant actuellement. Notre opportunisme de l'intérieur, qui a grandi sur la base de la dictature du prolétariat, ne fait qu'évoluer dans le sens des rapports capitalistes. En dépit des éléments de dualité du pouvoir dans le pays et les tendances thermidoraines dans le parti communiste de l.U.R.S.S., l'antagonisme entre l'Union soviétique et le monde bourgeois demeure un fait de la plus haute importance, qui ne peut être nié ou négligé que par des sectaires de « gauche », des anarchistes ou anarchisants. Par toute sa politique, la social-démocratie internationale est vouée à soutenir les desseins de la bourgeoisie contre l.U.R.S.S. Cela seul crée déjà la base d'une hostilité réelle et pas seulement verbale, en dépit du rapprochement des lignes politiques.

Le centrisme est la ligne officielle de l'appareil. Le véhicule du centrisme est le parti officiel. Mais les fonctionnaires ne sont pas une classe. Ils servent les classes. Quelle ligne de classe le centrisme représente-t-il donc ? Les propriétaires qui relèvent la tête, trouvent à s'exprimer, bien que timidement jusqu'à maintenant, dans la fraction de droite. La ligne prolétarienne est représentée par l'Opposition. Que reste-t-il au centrisme ? En

procédant par élimination, on trouve le *seredniak*, le paysan moyen. En réalité, le centrisme, dans notre pays, s'est débarrassé de sa coquille de bolchevisme en s'accrochant à l'idée de gagner le paysan moyen. Le mot d'ordre de Lénine de l'alliance du prolétariat dirigeant avec la paysannerie moyenne a été remplacé par le fétiche du paysan moyen comme critère suprême de la politique prolétarienne. Jusqu'à présent, les centristes ne veulent pas laisser en paix Ivan Nikititch Smirnov : celui-ci a défendu en automne 1927 l'idée juste que l'alliance du prolétariat avec la paysannerie moyenne presuppose que le parti soit prêt à admettre, au besoin, un désaccord momentané avec cette dernière, pour défendre une politique prolétarienne juste et préparer ainsi les conditions nouvelles pour une alliance plus solide et plus durable avec les paysans moyens. Une telle alliance n'est en effet possible, non sur la base d'une ligne de classe pour tous, mais seulement sur la base de la ligne prolétarienne. Les concessions partielles à la paysannerie moyenne ne peuvent avoir qu'un caractère auxiliaire. La tentative de trouver une ligne médiane ne peut qu'aboutir à une orientation de plus en plus nette vers les koulaks et vers la bourgeoisie en général. La paysannerie moyenne ne peut avoir ni ligne indépendante, ni parti indépendant. Un parti paysan « indépendant » est toujours en réalité un parti koulak bourgeois. Notre centrisme, atteint de pauvreté théorique et dont la mémoire est courte, n'a pas compris cela. C'est pourquoi il a généralisé à partir de l'essence de sa propre identité mal définie, car il n'est ni ceci ni cela, pour créer l'idéal réactionnaire, la caricature d'un parti de deux classes, ouvriers et paysans (Staline). En fait, le parti à deux classes signifie le Guomindang, c'est-à-dire l'asservissement politique des ouvriers et des paysans à la bourgeoisie.

La conception stalinienne d'un parti ouvrier et paysan est la pensée principale dans l'inspiration de l'aile droite. Au cours des derniers temps, on a beaucoup parlé, dans des milieux bureaucratiques très étendus, en particulier en Ukraine, d'une solution que le parti aurait encore en réserve : revenir de la dictature du prolétariat à la formule de 1905 de dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie. Le parti, en intégrant la droite, est réellement devenu un parti de deux classes. Battre en retraite vers la position de la dictature du prolétariat et de la paysannerie ne pourrait signifier que la restauration du capitalisme et rien d'autre.

Dans la mesure où la paysannerie était devenue le critère

LÉON TROTSKY

suprême au lieu de la ligne stratégique prolétarienne, les droitiers étaient parfaitement fondés à tirer des conclusions prokoulaks du principe indépendant de la politique des paysans moyens. Dans la mesure où ces derniers s'opposent au prolétariat, ils n'ont pas et ne peuvent avoir d'autre voie que celle du koulak. Pendant plusieurs années, pour ne pas voir ces conclusions, les centristes fourrèrent leurs têtes dans les ordures statistiques spécialement accumulées pour eux, Iakovlev et Compagnie²⁰. Mais le koulak a réussi à s'extraire de ces ordures pendant la crise de stockage des grains. Maintenant, nos centristes oscillent entre l'article 107 et la hausse des prix des céréales. En même temps, ils continuent à ériger en principe fondamental qui les sépare de l'Opposition la simple idée de la paysannerie moyenne. Ils ne font que montrer ainsi qu'ils n'ont ni soutien social, ni politique de classe indépendante. La ligne du centrisme est la ligne zigzagante de la bureaucratie entre le prolétariat et la bourgeoisie, alors que le mécontentement des deux classes grandit irrésistiblement. La politique hybride du centrisme prépare lentement mais sûrement sa liquidation qui peut s'opérer dans deux directions, c'est-à-dire en aboutissant à la voie prolétarienne ou à la voie bourgeoise.

IV. QU'EST-CE QUE L'AILE DROITE ?

La situation est plus simple et plus claire en ce qui concerne l'aile droite.

La tendance thermidorienne dans le pays, au sens large de ce terme, est la tendance de la propriété privée, par opposition au socialisme prolétarien. C'est la définition la plus générale et en même temps la plus fondamentale. La petite-bourgeoisie en

20. Aleksandr I. Iakovlev (1900-?), employé, membre du parti en 1917 était employé au commissariat au ravitaillement puis à l'Inspection ouvrière et paysanne. (Note éditeur). Cela n'empêche pas maintenant le même Iakovlev, dans une polémique voilée contre Boukharine, de copier avec application des arguments puisés dans les vieux cahiers de l'Opposition en les faisant passer pour le carnet de l'Inspection ouvrière et paysanne (cf. *Pravda* 262), A. Iakovlev, « Sur les tâches économiques de l'année prochaine (extraits du carnet de l'Inspection ouvrière et paysanne) ». Bien que Iakovlev n'utilise que des « débris » et « fragments » de la Plate-forme de l'Opposition, c'est assez pour triompher des « Notes d'un économiste » de Boukharine. Il n'y a que les premiers pas qui coûtent.

est la force motrice, mais quelle petite-bourgeoisie ? Celle qui est la plus adonnée à l'exploitation, celle qui cherche à se placer, celle qui se transforme ou tend à se transformer en bourgeoisie moyenne, celle qui voit son allié dans la grande bourgeoisie, dans le capitalisme mondial ? Le personnage central de cette armée thermidorienne est le koulak, porteur de naissance, « naturel », de l'état d'esprit et des aspirations de la contre-révolution bonapartiste.

Au sein de l'appareil et du parti dirigeant apparaît, comme allié et semi-allié des propriétaires aux tendances bonapartistes, le fonctionnaire « mûr pour être cueilli », c'est-à-dire qui veut « vivre en paix avec toutes les classes ». Il existe à cela des causes sociales : matériellement ou intellectuellement, il est lié au nouveau propriétaire. Il a lui-même engrangé, il ne veut pas de commotions, il considère avec une haine rageuse la perspective d'une révolution « permanente » ; il en a déjà par-dessus la tête de celle qui, grâce à Dieu, appartient heureusement au passé, ce qui lui permet maintenant d'en récolter les fruits. Le socialisme national, voilà sa doctrine.

Ce fonctionnaire bien stabilisé est, nous l'avons dit plus haut, l'allié du koulak bonapartiste. Pourtant, même entre eux, il existe une différence très importante pour l'étape actuelle. Le koulak secouerait bien volontiers tout le système exécré, en se servant de l'armée ou en recourant à l'insurrection. Le bureaucrate cependant, dont le bien-être grandissant est lié à l'appareil soviétique, est opposé à la voie ouvertement bonapartiste ; il est partisan du chemin de « l'évolution », d'un Thermidor camouflé. Nous savons par l'histoire que Thermidor n'a été qu'un pas conduisant au coup d'Etat bonapartiste. Mais on ne s'en est pas rendu compte à l'époque. Les Thermidoriens actifs auraient sincèrement rejeté comme une odieuse calomnie toute suggestion selon laquelle ils ne faisaient que frayer le chemin à l'usurcation militaire bourgeoise.

C'est dans ces rapports changeants entre les deux composantes des Thermidoriens que réside la cause de la faiblesse de l'aile droite. Pour livrer cette bataille, il lui faudrait mobiliser ouvertement tous les éléments et les instincts de propriété existant dans le pays. On l'a fait volontiers pendant la lutte contre l'Opposition, mais le bloc du centre sous le drapeau du parti a servi à le dissimuler. La puissante arrière-garde des propriétaires, encouragée, au cours de ces dernières années, par la direction, faisait de tous côtés pression sur le parti, aidant à terroriser son noyau ouvrier et à détruire l'aile gauche. Mais

comme la lutte entre centristes et droitiers commence ouvertement, même si elle n'est menée qu'à coups de demi-mesures, la situation politique a brusquement changé. C'est l'appareil centriste qui parle maintenant au nom du parti. Dans cette lutte, la droite ne peut plus utiliser ce masque. Il ne leur est plus possible de continuer à s'appuyer sur les propriétaires en gardant l'anonymat. Il lui faut maintenant, publiquement et ouvertement, enfourcher un nouveau cheval de bataille.

Dans les échelons inférieurs de la fraction de droite, la différence entre le bureaucrate du parti et le koulak ne fait guère de difficultés à une action commune. Mais plus on monte, plus on approche des régions industrielles, des centres politiques, et plus la droite rencontre d'obstacles vivants comme, par exemple, le mécontentement des ouvriers et d'autres, en train de mourir comme les traditions. Les chefs actuels de la droite ne sont pas encore « complètement mûrs » pour enfourcher publiquement le cheval de bataille des propriétaires contre le parti officiel. Poussés dans l'impasse par la pression de l'appareil, les bureaucrates de droite ou bien démissionnent, ou bien, comme Ouglanov, font d'émouvantes plaidoiries pour qu'on ne les « abîme » pas.

« Le manque de maturité » de l'aile thermidorienne du Parti, l'absence de liaison politique entre cette aile et la réserve constituée par les propriétaires, expliquent la facilité avec laquelle les centristes l'emportent actuellement sur la droite. A la place des opérations militaires, il y a une parade bureaucratique, rien de plus.

Il y a également une autre raison à cette « facilité ». Mais elle a ses racines dans les rapports entre l'appareil centriste et le noyau prolétarien du parti dont on a bourré le crâne, depuis plus de cinq ans, pour l'exciter contre l'aile gauche ; dans ce but, on l'effrayait avec la pression des classes bourgeois. Le résultat de tout cela, c'est qu'à la fin de la sixième année de lutte, on est obligé d'appeler de nouveau à une *offensive intensifiée* contre les prétendus « débris ». En revanche, contre la droite, le noyau prolétarien est prêt à lutter à fond et pas seulement pour la forme. Bien que la campagne actuelle soit totalement imprégnée d'un bureaucratisme qui supprime toute initiative des masses ; bien que des « sentinelles » aient été postées en avant pour indiquer avec leurs fanions rouges les limites dans lesquelles doit se dérouler la parade centriste ; bien que la masse soit désorientée, perplexe, non préparée (surtout en province), néanmoins, le noyau prolétarien du parti, *dans cette lutte-là*, soutient

incontestablement l'appareil centriste, sinon activement, tout au moins passivement ; en aucun cas, il n'aide la droite.

Telles sont les raisons essentielles de la facilité avec laquelle les centristes ont vaincu les droitiers... au sein du parti. Mais ces mêmes causes expliquent la minceur et le caractère superficiel de cette victoire. Pour mieux le comprendre, examinons de plus près autour de quoi l'on discutait.

V. LES DIVERGENCES ENTRE LE CENTRE ET LA DROITE

Un révolutionnaire prolétarien ne peut être un empiriste, c'est-à-dire qu'il ne peut se laisser guider uniquement par ce qui se passe aujourd'hui sous son nez. C'est pourquoi la lutte contre la droite a pour nous de l'importance, non seulement du point de vue des questions budgétaires immédiates, crédits à donner en 1929 aux fermes collectives, etc., autour desquelles elle semble graviter (quoique même sur ces points on s'en tienne à des allusions et à des lieux communs), mais surtout au point de vue des idées générales qu'elle introduit dans la conscience du parti.

Quel est donc le bagage idéologique de la lutte des centristes contre la droite ?

A. *Le danger de Thermidor*

Arrêtons-nous avant tout à la question de savoir en quoi consiste essentiellement le péril de droite. Pour nous orienter sur ce point comme les autres, prenons le document fondamental (et hélas le plus insipide) de toute la campagne : le discours de Staline au plénum du Comité du parti et de la Commission de Contrôle de Moscou, le 19 octobre dernier. Staline conclut en disant :

« Il est incontestable qu'une victoire de la déviation de droite dans notre parti signifierait un énorme renforcement des éléments capitalistes dans notre pays. Et que signifie le renforcement des éléments capitalistes de notre pays ? Il signifie l'affaiblissement de la dictature du

prolétariat et l'augmentation des chances de la restauration du capitalisme dans notre pays. »

Dans ce cas, comme dans tous les autres où Staline se tourne contre la droite, il n'utilise pas sa poudre à lui, mais se sert des armes forgées dans les arsenaux de l'Opposition, en émoussant, tant qu'il le peut, la pointe marxiste. En effet, si l'on prend au sérieux la caractérisation des droitiers par Staline, ils apparaissent comme le cœur de la réaction thermidorienne au sein du parti. Le danger de contre-révolution n'est rien d'autre que le danger de « la restauration du capitalisme » dans notre pays. Le danger thermidorien est une forme masquée de la contre-révolution, accomplie dans sa première étape par l'intermédiaire de l'aile droite du parti dirigeant²¹ : au XVIII^e siècle, les Jacobins, maintenant les bolcheviks. Dans la mesure où Staline, répétant ce qu'avait dit l'Opposition, déclare que « la victoire de la déviation de droite... [augmenterait] les chances de restauration du capitalisme », il dit seulement que l'aile droite est l'expression du danger thermidorien dans notre Parti.

Mais écoutons ce qu'il dit, quelques lignes plus loin, sur l'aile gauche, sur l'Opposition. De ce côté, voyez-vous, le danger consisterait en ce que celle-ci « ne peut pas voir qu'il est possible de construire le socialisme par les seules forces de notre pays ; elle ouvre la voie au désespoir et est obligée de se consoler en bavardant sur le danger des tendances de Thermidor dans notre pays ».

Cet exemple de la confusion centriste pourrait être considéré comme un classique, si la confusion pouvait avoir ses classiques ! En fait, si le fait de parler du danger thermidorien dans notre parti, c'est bavarder, que vaut la déclaration de Staline selon laquelle la victoire de l'aile droite dans le parti communiste de l'U.R.S.S. fraierait la voie à la restauration du capitalisme ? Qu'est-ce que Thermidor pourrait être d'autre, dans une révolution socialiste ? Jusqu'à quel point faut-il être empêtré, pour accuser l'aile droite de collaborer à la restauration du capitalisme et, immédiatement après, qualifier de « bavardage » les affirmations sur le danger de Thermidor dans le parti ! C'est bien un vrai bavardage, et spécifiquement centriste. En effet, le trait principal du centrisme est d'addition-

21. La définition donnée de « Thermidor » ci-dessus précise de façon importante cette notion en en faisant « une forme masquée de la contre-révolution accomplie dans sa première étape par la droite du parti dirigeant ».

ner mécaniquement les contradictions au lieu de les surmonter dialectiquement. Dans sa besace de mendiant, le centrisme a toujours uni les éléments « raisonnables », « admissibles » des ailes droite et gauche, c'est-à-dire de l'opportunisme et du marxisme, en les neutralisant l'une par l'autre, et en réduisant ainsi à zéro son propre contenu idéologique. Nous savons par Marx que la pensée petite-bourgeoise, même la plus radicale, consiste toujours à admettre « d'une part », pour nier « de l'autre ».

En général, toute la façon de caractériser l'Opposition adoptée dans le discours de Staline, est d'une impuissance scandaleuse. Le danger de la déviation de gauche consisterait en ce que « elle surestime la force de nos ennemis ». « La force du capitalisme, elle, ne voit que la possibilité de la restauration de ce dernier, mais ne peut pas voir celle de construire le socialisme par les efforts de notre pays ; elle ouvre la voie au désespoir et est obligée de se consoler en bavardant sur le danger de Thermidor dans notre pays. »

Comprenez qui pourra ! L'Opposition « ouvre la voie au désespoir », parce qu'elle ne voit « que la possibilité de la restauration du capitalisme » (c'est-à-dire le danger de Thermidor) ; mais elle « se console (?) » avec les tendances thermidoriennes dans notre parti, c'est-à-dire toujours par le même danger de restauration du capitalisme. Comprenez qui pourra ! Ce qui pourrait réellement désespérer, c'est ce barbouillage centrisme creux. Mais l'Opposition n'a pas perdu l'espoir d'en finir même avec cette peste — et bien avant que la société socialiste achevée soit édifiée dans notre pays.

B. *La tendance conciliatrice*

La lutte contre la droite est menée sous le couvert de l'anonymat, aussi bien au point de vue des personnalités que des actions. A part les Mandelstamm²², tous votent à l'unanimité contre les droitiers ; d'ailleurs même les Mandelstamm votent probablement maintenant aussi avec les autres. Il est naturel que les militants de base du parti se demandent : mais où est donc cette droite ? Staline leur répond ceci :

22. Le Mandelstamm ici visé est probablement le chef du département d'agitation et de propagande du comité de Moscou, Nikolai N. Mandelstamm (1879-1929), mais ce n'est pas certain.

LÉON TROTSKY

« Les camarades qui, dans la discussion sur la déviation de droite, se concentrent sur la question des personnes symbolisant cette déviation, ont également tort [...] C'est une façon erronée de poser la question [...] Il ne s'agit pas ici d'individus, mais bien de conditions, de la situation qui donnent naissance au danger de droite dans le Parti. On peut éliminer certains individus, mais cela ne signifie pas que nous avons brisé ainsi les racines du danger de droite dans notre parti. »

Ce raisonnement est le couronnement de la philosophie du conciliationnisme ; c'est l'abandon le plus éclatant et le plus solennel de la tradition leniniste fondamentale dans le domaine de la lutte des idées et de l'éducation du parti. Se taire sur les personnalités représentant la déviation de droite pour parler des conditions qui lui ont donné naissance, c'est l'argument-type des conciliateurs. C'était là essentiellement la véritable erreur commise par le vieux « trotskysme », qui s'opposait aux méthodes de Lénine²³. Il existe certes des « conditions objectives » qui ont donné naissance aux koulaks et aux podkulach-niki, aux mencheviks et aux opportunistes. Mais on ne peut nullement en déduire que la présence de tels éléments dans le parti bolchevique soit une question secondaire. « Il ne s'agit pas ici de personnes, mais de conditions. » Remarquable révélation. Le vieux « trotskysme » n'avait jamais formulé avec tant de trivialité et de vulgarité la théorie de la conciliation. La philosophie stalinienne actuelle est une caricature du vieux « trotskysme », et d'autant plus malfaisante qu'elle n'est pas consciente.

Lénine a toujours enseigné au parti à haïr et à mépriser les méthodes de lutte contre l'opportunisme « en général », en se bornant à des déclarations, sans nommer avec clarté et précision ses représentants les plus responsables et leurs actions. Car la lutte par des déclarations sert très souvent à détendre l'atmosphère, à détourner le mécontentement des masses en train de

23. Dans la période marquée par la conférence de Prague de 1912, la politique de Lénine était celle de la rupture avec les « liquidateurs », c'est-à-dire de la scission du parti ouvrier social-démocrate. Trotsky se présentait au contraire en chef de file des « conciliateurs » — ce qu'il fut à la tête du « bloc d'août ». Il reprochait à Lénine ses méthodes et notamment les attaques personnelles contre les hommes qui incarnaient les tendances opportunistes dont il pensait qu'il suffisait de « dévoiler » les bases sociales. Il s'agit là, pour Trotsky, d'une « autocritique » en règle de sa politique passée sur la question cruciale du parti.

s'accumuler contre le glissement vers le droite ; cette lutte peut aussi être utilisée pour faire un peu peur aux droitiers, pour qu'ils ne se laissent pas entraîner trop loin et montrent leur arrière-train. Une telle lutte contre la droite peut en fin de compte leur servir de protection et d'abri par des voies plus complexes et plus détournées. Le centrisme a besoin des droitiers, non pas à Ichim, Barnaul ou Astrakhan, mais à Moscou, comme réserve principale, et il lui faut des droitiers qui obéissent à ses ordres, des droitiers apprivoisés et patients.

C. *Le socialisme dans un seul pays*

Le couronnement théorique de la politique droitière est la théorie du socialisme dans un seul pays, c'est-à-dire le socialisme national. Les centristes maintiennent entièrement cette théorie en consolidant ses bases pourries par des étais nouveaux. Même les délégués les plus dociles du VI^e congrès se plaignaient dans les couloirs : « Ah ! pourquoi nous fait-on avaler ce fruit comme faisant partie du programme ? » Il n'est pas nécessaire de discuter ici de nouveau de la base de la philosophie socialiste nationale. Attendons que ses créateurs répondent à la « Critique du programme ». Malgré tout, ils seront bien forcés de répondre ; ils ne réussiront pas à se dérober par le silence.

Bornons-nous à signaler un nouvel étaï que Staline a essayé de poser lors du plénum de Moscou, le 10 octobre dernier. Après avoir lancé les habituelles attaques contre les opportunistes « d'une part », et les marxistes « de l'autre », Staline assure que nous pouvons :

« Obtenir la victoire définitive sur le capitalisme, si nous intensifions l'électrification du pays... D'où la possibilité de la victoire du socialisme dans notre pays. »

Ce discours se réfère naturellement à Lénine, et de façon fausse, comme d'habitude. Oui, Lénine avait placé de grands espoirs dans l'électrification, en tant que voie menant à la socialisation technique de l'économie nationale, et de l'agriculture en particulier. « Sans électrification », disait-il, « on ne peut même pas parler d'un véritable fondement socialiste de notre vie économique » (*Œuvres*, XVIII, 1^{re} partie, page 260). Mais Lénine ne séparait pas la question de l'électrification de celle de la révolution mondiale et, à plus forte raison, ne les opposait pas l'une à l'autre. On peut le prouver, cette fois aussi par des documents, comme en général dans tous les cas où les

LÉON TROTSKY

malencontreux créateurs de la théorie socialiste nationale tentent de s'appuyer sur Lénine. Dans sa préface au livre du défunt Skvortsov-Stepanov²⁴, *L'électrification de la R.S.F.S.R. et la phase de transition de l'économie mondiale*, Lénine écrit :

« Il faut signaler particulièrement le début du chapitre VI où l'auteur... réfute superbement le "léger" scepticisme manifesté dans certains secteurs quant à la possibilité de l'électrification. »

Or que dit Skvortsov-Stepanov au début du chapitre VI que Lénine cite particulièrement et recommande si chaleureusement à ses lecteurs ? Skvortsov y combat précisément la conception selon laquelle nous serions supposés croire en la réalisation de l'électrification et l'édification d'une société socialiste dans les limites nationales. Voici ce qu'il dit :

« Dans la conception courante de la réalisation de l'électrification, on perd généralement de vue un autre aspect encore : le prolétariat russe n'a jamais pensé créer un Etat socialiste isolé. Un Etat "socialiste" se suffisant à lui-même, c'est un idéal petit-bourgeois (Attention ! Attention). On peut concevoir un certain mouvement vers cet idéal lorsque la petite-bourgeoisie prédomine économiquement et politiquement, en s'isolant du monde extérieur, elle cherche le moyen de consolider ses formes économiques, que les nouvelles techniques et économies transforment en formes d'une très grande instabilité. »

Il semble que l'on ne saurait s'exprimer plus clairement. Il est vrai qu'après la mort de Lénine, Skvortsov-Stepanov s'est exprimé différemment : il a commencé à qualifier de petite-bourgeoise, non l'idée de l'Etat socialiste isolé, mais bien la réfutation de cette idée. Mais Staline, lui aussi, a parcouru la même voie : jusqu'à la fin de 1924, il considérait qu'il y avait, à la base du leninisme, la reconnaissance de l'impossibilité de construire le socialisme dans un seul pays, surtout si celui-ci est arriéré ; après cette année, il proclama que l'édification du socialisme dans notre pays est l'un des fondements du leninisme.

24. Ivan I. Skvortsov dit Stepanov ou Skvortsov-Stepanov (1870-1928), économiste et historien, membre du parti depuis 1896, co-éditeur de l'Encyclopédie soviétique avait publié en 1922 son livre sur l'électrification. Il était mort le 8 octobre de la thyphoïde et a été enterré place Rouge.

« Une construction socialiste menée à bien avec succès — dit Skvortsov-Stepanov dans le même chapitre — n'est possible qu'avec l'utilisation des immenses ressources industrielles de l'Europe occidentale... Si le prolétariat s'emparait du pouvoir politique dans l'un des pays industriels de première grandeur, en Angleterre ou en Allemagne, la combinaison des puissantes ressources industrielles de ce pays avec les immenses trésors naturels, encore intacts en Russie, donnerait la possibilité de faire avancer rapidement l'édification du socialisme dans les deux pays. »

C'est précisément cette idée marxiste élémentaire qui a été dénoncée au cours des trois dernières années dans toutes les réunions comme l'hérésie fondamentale du trotskysme. Comment Skvortsov-Stepanov appréciait-il alors la construction du socialisme dans notre pays, avant la victoire du prolétariat dans les pays plus avancés ? Voilà ce qu'il disait :

« Naturellement, si la région économique couverte par la dictature du prolétariat est suffisamment vaste et présente une grande variété et richesse de conditions naturelles, son isolement n'exclut pas la possibilité du développement des forces productives, qui est l'une des prémisses du socialisme prolétarien. Mais l'avance vers celui-ci sera désespérément lente, ce socialisme restera longtemps extrêmement maigre, et encore si ses prémisses économiques ne se trouvent pas sapées, une alternative probable dans de telles circonstances » (Chap. 6, p. 174-179).

Ainsi Skvortsov estimait que, sans la révolution européenne, la construction du socialisme aurait inévitablement un caractère « désespérément lent » et « maigre » ; c'est pour cela qu'il considérait comme très « probable » que, dans de telles circonstances, ses prémisses économiques seraient sapées, c'est-à-dire que la dictature du prolétariat s'effondrerait sans intervention militaire extérieure. Voilà comment Skvortsov-Stepanov s'exprimait dans le chapitre VI de son livre, en homme de peu de foi, dirait-on maintenant. Et pourtant, c'est précisément au sujet de cette appréciation prétendument sceptique de notre construction que Lénine écrivait :

LÉON TROTSKY

« Il faut signaler particulièrement le début du chapitre VI où l'auteur expose magnifiquement le sens de la Nep (c'est-à-dire de notre "construction socialiste", L.T.) et réfute ensuite superbement le "léger" scepticisme manifesté dans certains secteurs de l'électrification. »

Le malheureux rejeton de la pensée centriste indigène n'a pas de chance. Toute tentative de présenter un argument de plus en sa faveur se retourne invariablement contre lui. Chaque étançon nouveau ne fait qu'ébranler le bâtiment construit avec des matériaux pourris.

Un trait caractéristique de l'aile droite, comme en témoignent les articles et les résolutions préparées d'après le même patron, est qu'elle aspire à une vie tranquille et craint des secousses. Cela a été démontré à juste titre ou, plus exactement, copié dans les documents de l'Opposition. Mais c'est précisément là-dessus que repose sa haine, qui la prend aux entrailles contre l'idée de la révolution permanente. Il ne s'agit évidemment pas ici des vieilles divergences, qui ne peuvent plus intéresser aujourd'hui que les historiens et les spécialistes, mais plutôt des perspectives de demain. Il n'y a que deux cours possibles : l'un vers la révolution internationale, l'autre vers la réconciliation avec la bourgeoisie de l'intérieur. L'aile droite s'est consolidée en travaillant à dénigrer « la révolution permanente ». Sous le couvert de la théorie du socialisme national, elle marche vers la réconciliation avec la bourgeoisie indigène, afin de se protéger contre toute convulsion.

Tant que la campagne contre la droite est menée sous le signe de la théorie du socialisme dans un seul pays, nous avons affaire à une lutte se déroulant *dans le cadre du révisionnisme lui-même*. Il ne faut pas l'oublier un instant.

D. Des questions pratiques vitales

Si l'on passe aux questions politiques vitales, le bilan des centristes est presque aussi défavorable.

a) La droite s'oppose au taux « actuel » de l'industrialisation. Mais qu'est-ce que le taux « actuel » ? C'est une somme arithmétique du suivisme, de la pression du marché et des coups de fouet de l'Opposition. Il accumule les contradictions au lieu

de les diminuer. Il ne contient pas une seule idée poussée jusqu'au bout. Il ne fournit aucune garantie pour l'avenir. Demain, le « taux actuel » peut être autre chose. Les cris hystériques poussés à propos de la « super-industrialisation » signifient que les portes sont ouvertes pour une retraite.

b) La droite nie l'opportunité d'accorder des crédits aux fermes collectives et aux fermes d'Etat. Et les centristes ? Quels sont leurs plans ? La portée de leur activité ? Pour travailler en révolutionnaires, il faut commencer par les ouvriers agricoles et les paysans pauvres. Il faut des mesures audacieuses et résolues (salaires, esprit d'organisation, culture) *de sorte que les ouvriers agricoles sentent qu'ils font partie de la classe dirigeante du pays.* Il faut une ligue des paysans pauvres. Ce n'est qu'en disposant de ces deux leviers, et si l'industrie a réellement un rôle dirigeant, qu'on peut parler sérieusement de fermes collectives et de fermes soviétiques.

c) La droite « veut assouplir le monopole du commerce extérieur ». C'est là une accusation un peu plus concrète (hier encore le fait de signaler l'existence de pareilles tendances dans le parti était qualifié de calomnie). Mais ici également, on ne spécifie pas qui propose de l'assouplir et *dans quelles limites* : est-ce dans celles que Sokolnikov²⁵ et Staline fixaient en 1922, en essayant de réaliser cet « assouplissement », ou ces limites se sont-elles encore plus élargies ?

d) Enfin la droite nie « qu'il soit opportun de combattre le bureaucratisme au moyen de l'autocritique ». Il est futile de parler sérieusement de cette divergence. Il existe une décision précise de la fraction stalinienne, disant qu'afin de conserver « une direction ferme », *l'autocritique ne doit pas toucher au comité central, mais doit se limiter à ses subordonnés.* Staline et Molotov ont expliqué cette décision sous une forme à peine dissimulée, dans des discours et des articles. Il est évident qu'elle réduit l'autocritique dans le parti à zéro. Nous sommes, au fond, en présence d'un principe monarchiste-bonapartiste qui constitue un soufflet à toutes les traditions du parti. Il est naturel que « les subordonnés » veuillent aussi se garantir en utilisant une parcelle de l'inviolabilité suprême. Il y a donc là divergence hiérarchique et non principielle.

L'extension actuelle de « l'autocritique » poursuit, entre autres, des objectifs fractionnels temporaires. Nous avons

25. Ichim, Barnaul, Astrakhan, sont des lieux de déportation de bolcheviks-léninistes, membres de l'Opposition de gauche.

simplement ici une répétition, mais à une échelle plus grande, de « l'autocritique » que la fraction stalinienne a organisée à Leningrad, après le XIV^e congrès du Parti, quand les staliniens accusaient « implacablement » les zinoviévitistes de pratiquer une oppression bureaucratique²⁶. Il est superflu d'expliquer quel régime les staliniens eux-mêmes ont établi à Leningrad après leur victoire.

E. *La question des salaires*

Mais la façon dont les centristes caractérisent l'aile droite est surtout remarquable par ce qu'elle passe sous silence. Nous entendons parler d'une sous-estimation des investissements de capital, de collectivisation et d'« autocritique ». Mais pas un mot sur la situation matérielle, culturelle et politique du prolétariat, dans sa vie quotidienne et dans la vie politique. Il se trouve que, dans ce domaine, il n'y a pas de différences entre le centre et la droite. On ne peut obtenir pourtant une appréciation juste des divergences entre fractions qu'en envisageant celles-ci au point de vue des intérêts et des besoins du prolétariat en tant que classe, et de chaque ouvrier en particulier (voir le chapitre II de la plate-forme des bolcheviks-léninistes, « La situation de la classe ouvrière et les syndicats »).

Les articles et les résolutions dirigés contre la droite font beaucoup de tintamarre, mais sans précision autour des investissements de capital dans l'industrie, mais ne contiennent pas un mot sur les salaires. Pourtant, cette question doit devenir le principal critère pour mesurer les succès de l'évolution socialiste, et par conséquent aussi, le critère à appliquer aux divergences. Un progrès socialiste cesse d'être tel, s'il n'améliore pas sans interruption, nettement et sensiblement, la situation matérielle de la classe ouvrière dans sa vie quotidienne. Le prolétariat est la force productive de base de la construction du socialisme. De tous les investissements, ce sont

26. Trotsky fait allusion aux lendemains de la défaite de la Nouvelle Opposition de Leningrad. Il fallut à l'époque un peu plus d'un mois, après l'arrivée de la mission du parti conduite par Molotov, avec Kirov, Andreïev, Vorochilov, Kalinine, pour extirper toute trace de l'influence zinoviévitiste dans l'appareil. Mais il est vrai que beaucoup de membres du parti s'étaient lassés du joug zinoviévitiste et il semble même que le noyau des oppositionnels « trotskystes » de Leningrad ait éprouvé devant les arroiseurs arrosés quelque sarcastique satisfaction.

ceux qui sont placés dans le prolétariat qui sont les plus « rentables ». Considérer l'augmentation des salaires comme une prime à l'accroissement de l'intensité du travail, c'est se laisser guider par les méthodes et les critères de la période de l'accumulation primitive du capital. Même les capitalistes progressistes de l'époque de prospérité capitaliste et leurs théoriciens (l'école de Brentano²⁷, par exemple) ont préconisé l'amélioration de la situation matérielle des ouvriers en tant que prémissse de l'augmentation de la productivité du travail. L'Etat ouvrier doit généraliser et socialiser au moins le point de vue du capitalisme progressiste, dans la mesure où la pauvreté du pays et la limitation nationale de notre révolution ne permettent, et ne permettront pas avant longtemps, de se laisser guider par un critère véritablement socialiste, à savoir que le dimanche est fait pour l'homme et que la production a pour but de satisfaire les besoins humains. Nous n'arriverons à des relations vraiment socialistes entre la production et la consommation qu'après de longues années, à condition que la révolution triomphe dans les pays capitalistes avancés et que notre pays soit inclus dans un système économique commun. Mais puisque nous avons socialisé les moyens capitalistes de production, nous devons au moins socialiser aussi, en ce qui concerne les salaires, les tendances du capitalisme progressiste et non celles du capitalisme primitif ou du capitalisme déclinant. Or, pour cela, nous devons écraser et balayer les tendances qui imprègnent la dernière résolution commune des Russes et du Conseil Supérieur de l'Economie Nationale concernant les salaires, pour 1929. C'est un décret du bureau politique stalinien. Il annonce qu'à quelques exceptions près, se chiffrant à presque 35 millions de roubles, il ne doit pas y avoir en 1929 d'augmentation mécanique (mot remarquable !) des salaires. D'innombrables articles de journaux expliquent que la tâche de 1929 est de *lutter pour le maintien de l'échelle actuelle des salaires réels*. Et pourtant, en même temps, on fait un énorme tapage annonçant la croissance tumultueuse du socialisme. En même temps, les produits manufacturés sont précipitamment envoyés dans les villages. Le chômage grandit. Les crédits destinés à la protection du travail sont insignifiants. L'alcoolisme s'étend. Et, comme perspective, nous avons pour l'année prochaine la lutte pour le *maintien de la rémunération*

27. Lujo ou Ludwig Brentano (1844-1931) s'était fait le champion de la classe ouvrière et de la liberté de commerce et avait critiqué l'idée d'un fonds de salaires. Il enseignait en dernier lieu à Munich.

actuelle du travail. Cela signifie que le relèvement économique du pays s'accomplit au détriment de la part du prolétariat dans le revenu national, comparativement aux autres classes. Aucune statistique ne peut réfuter ce fait, qui est, pour partie égale, le résultat de la politique des droitiers et de celle du centre.

Dans la période de reconstruction, l'activité suivait les voies anciennes frayées par le capitalisme. Cette période a tout juste apporté aux cadres principaux du prolétariat le rétablissement des salaires d'avant-guerre. Dans le travail de reconstruction, nous avons utilisé l'expérience acquise par le capitalisme russe que nous avions renversé. Au fond, c'est seulement maintenant que commence l'époque du développement socialiste indépendant. Les premiers pas dans cette voie ont déjà démontré clairement que, pour réussir, il faut à une échelle entièrement nouvelle de l'initiative, de l'ingéniosité, de la perspicacité, de la volonté créatrice et cela non seulement de la part des cercles dirigeants, mais aussi du côté des principaux cadres prolétariens et des masses travailleuses en général. L'affaire du Donetz est éloquente, non seulement sur l'incapacité et l'esprit bureaucratique de la direction, mais aussi le faible niveau culturel et technique des ouvriers de Chakhty²⁸, ainsi que leur manque d'intérêt socialiste. Quelqu'un a-t-il jamais calculé ce qu'avait coûté la « construction socialiste » à Chakhty ? Ni les droitiers, ni les centristes ne l'ont fait, pour ne pas se brûler les doigts. Pourtant, on peut dire hardiment que si la moitié, même le tiers des millions gaspillés de façon criminelle avaient été, en temps voulu, employés à relever le niveau matériel et culturel des ouvriers de Chakhty, à les intéresser de plus en plus à leur travail du point de vue socialiste, la production serait aujourd'hui à un niveau bien plus élevé. Mais l'affaire de Chakhty ne constitue nullement une exception. Ce n'est que l'expression la

28. C'étaient les plaintes auprès de l'O.G.P.U. des travailleurs des mines de Chakhty, dans le Donbass, qui avaient provoqué l'affaire. Le célèbre homme de main du G.P.U. Efim G. *Evdokimov* (1890-1940) proposa aux dirigeants un dossier avec des aveux de « sabotage » d'ingénieurs et techniciens, dont plusieurs étaient allemands. Il eut le soutien entier de Staline contre des réticences, notamment de la part de Rykov, qui, comme beaucoup, voyait dans cette affaire, provoquée par les revendications ouvrières, « une provocation de l'Opposition ». Le procès s'ouvrit le 18 mai 1928 à la Maison des syndicats de Moscou ; avec Andréi A. Vychinsky dans le fauteuil du procureur, un homme qui avait traqué les oppositionnels de la M.G.U., l'université de Moscou, dont il avait été recteur, 28 accusés sur les 53 furent acquittés. L'historien tchécoslovaque Michel Reimann considère qu'il n'y a aucun doute et que le caractère provocateur de l'affaire, machinée par les services secrets, est incontestable.

plus fragrance de l'irresponsabilité bureaucratique au sommet de l'arriération matérielle et culturelle en bas.

Si on veut parler sérieusement d'une construction socialiste indépendante, en prenant comme point de départ la misérable base économique dont nous avons héritée, il faut d'abord nous pénétrer pleinement et entièrement de l'idée que, de tous les investissements économiques, le plus indiscutable, le plus conforme au but et le plus rentable, est celui qui est fait dans le prolétariat en augmentant systématiquement et au bon moment les salaires réels.

Ces gens ne rêvent même pas de le comprendre. Les conceptions de myopes du petit patron petit-bourgeois constituent le critère fondamental. Cinglés par le fouet de l'Opposition, les « maîtres » du centre ont à moitié compris, dix ans après Octobre, qu'en ne faisant pas en temps voulu des investissements dans l'industrie lourde, nous préparons pour l'avenir une aggravation des contradictions existantes et nous saponsons les bases de l'industrie légère ; d'un autre côté, ces « maîtres » à la triste figure, avec tous leurs valets, n'ont jusqu'à présent pas compris que, sans investissements faits à temps, visant à développer une main-d'œuvre — qualifiée à tous égards, social, politique, technique, culturel —, ils fraient à coup sûr la voie à l'écroulement de l'ensemble du système social.

La réponse stéréotypée : « Où prendrons-nous l'argent ? » n'est qu'un subterfuge bureaucratique. Il suffit de comparer le budget d'Etat, qui atteint presque 8 milliards en 1929, la production brute de l'industrie étatisée qui s'élève à 13 milliards, les investissements au capital de plus d'un milliard et demi, et, en regard, les misérables 35 millions qui constituent le fonds annuel pour l'augmentation des salaires. Personne ne conteste qu'il faille payer les briques et le fer, ainsi que leur transport. La nécessité de calculer les dépenses de la production est admise, tout au moins en principe. Mais les dépenses nécessaires à la reproduction élargie d'une main-d'œuvre socialiste et les dépenses nécessaires pour la qualifier mieux sont prises en compte en dernier lieu, dans tous les calculs, et c'est au détriment de ces « fonds de réserve » que toutes les contradictions de notre économie, qui est dirigée de si misérable façon, sont aplaniées. Ce ne sont pas les centristes qui mettront fin à cet état de choses.

VI. LES CONSÉQUENCES POSSIBLES DE LA LUTTE

Lorsqu'on parle des conséquences possibles de la campagne actuelle, on peut et on doit aborder la question, d'abord à partir des objectifs et des plans poursuivis par le groupe dirigeant centriste, et ensuite du point de vue des résultats objectifs qui peuvent et doivent se développer en dépit de tous les projets de l'état-major centriste.

Le refrain qu'on entend dans toute cette campagne est l'affirmation tout à fait absurde que les ailes droite et gauche ne seraient « au fond » qu'une seule et même chose. Ce n'est pas là simple absurdité qui ne repose sur rien et qu'il est impossible de formuler de façon claire. Elle a un objectif précis, sert à une tâche bien déterminée : à une certaine étape de la campagne, au moment où la droite sera suffisamment effrayée, on retournera brusquement le feu contre la gauche. Il est vrai que, même sans cela, ce feu ne s'arrête pas un instant. Dans les coulisses de la lutte anonyme contre la droite, on mène une campagne déchaînée contre la gauche. Ici, les « maîtres » ne font pas simplement référence aux « conditions objectives ». Décidés depuis long-temps à ne s'arrêter devant rien, ils traquent furieusement « des personnes » qu'ils nomment. Puisque les « débris » ne se contentent pas de vivre, qu'ils « relèvent la tête », la tâche principale qui domine toute la politique de l'état-major centriste est d'amener cette lutte contre l'aile gauche à un nouveau stade, plus « élevé », c'est-à-dire de renoncer définitivement à toutes les tentatives de la convaincre (on est là visiblement impuissant), et de recourir à des méthodes plus énergiques. L'article 58 doit être remplacé par un autre, plus efficace encore. Il est inutile d'expliquer que c'est justement sur cette voie que la direction condamnée par l'histoire se cassera la tête. Mais les faillis du centre, armés du pouvoir de l'appareil n'ont pas d'autre voie devant eux. Pour appliquer ces mesures plus décisives, la direction centriste doit régler ses comptes avec les restes de « tendance conciliatrice » dans l'appareil lui-même et autour. Il ne s'agit pas ici de conciliation avec l'aile droite : cette conciliation-là est l'âme même du centrisme stalinien. Non, nous parlons de *la tendance conciliatrice envers les bolcheviks-léninistes*. La campagne contre la droite ne sert que de tremplin pour une nouvelle attaque « monolithique » contre la gauche. Celui qui n'a pas compris cela n'a rien compris.

Mais les plans du centrisme ne constituent qu'un des facteurs, d'ailleurs très important encore, du processus de l'évolution de la lutte interne au parti. Voilà pourquoi il est nécessaire d'examiner les conséquences, « non prévues » par les stratégies du centre, qui découlent de la crise du bloc dirigeant.

Il est évidemment impossible de prédire maintenant à quel moment s'arrêtera la campagne actuellement menée par le centre, quels regroupements elle provoquera dans l'immédiat, etc. Mais le caractère général des résultats de la crise du bloc centre-droite se laisse apercevoir clairement. Les brusques zigzags que le centrisme est forcé de faire ne donnent aucune garantie du lendemain. Par ailleurs, il ne les fait jamais impunément. Le plus souvent, ils constituent le point de départ d'une différenciation à l'intérieur du centrisme, de la séparation d'une de ses couches, d'une partie de ses adhérents, de l'apparition dans la direction centriste de divers groupements, ce qui, à son tour, facilite l'activité bolcheviste d'agitation et de recrutement. Le centrisme est, pour le moment, la plus grande force dans le Parti. Celui qui considère le centrisme comme quelque chose de complètement achevé, et néglige les procès réels qui se produisent à l'intérieur et derrière lui, ou bien restera à jamais l'oracle de quelque cénacle littéraire radical, ou bien roulera lui-même vers le centrisme ou même plus à droite encore. Un bolchevik-léniniste doit comprendre clairement que, même si la crise centre-droite ne met pas immédiatement en mouvement des masses plus larges (et cela dépend jusqu'à un certain point de nous), elle laissera derrière elle des clivages en train de s'élargir qui pénètrent aux tréfonds des masses et autour desquelles vont grossir de nouveaux groupements plus profonds et plus basés sur les masses. Il va sans dire que cette façon d'aborder les processus internes du parti n'a rien de commun avec l'aspiration impatiente à s'accrocher, n'importe où et n'importe comment, à la queue du centrisme, pour ne pas arriver trop tard avec son bagage d'Opposition au départ du premier train spécial.

Le renforcement du centrisme à gauche, c'est-à-dire par le noyau prolétarien du Parti, même s'il arrivait à la suite de la lutte contre la droite, ne serait sans doute ni bien sérieux ni durable. En combattant l'Opposition léniniste, les centristes sont obligés de sarcler de la main droite ce qu'ils sèment de la main gauche.

La victoire des centristes n'apportera aucun changement réel et tangible, ni dans la situation matérielle des ouvriers, ni

dans le régime du parti, à moins que les ouvriers dirigés par les bolcheviks-léninistes n'exercent une forte pression. La masse alertée continuera à penser à sa façon aux questions du danger de droite. Les léninistes l'y aideront. Il y a sur le flanc gauche du centrisme une plaie ouverte qui ne guérira plus, mais s'approfondira au contraire, maintenant le centrisme dans une agitation fiévreuse et ne le laissant plus en paix.

En même temps, le centrisme va aussi s'affaiblir sur sa droite. Le propriétaire et le bureaucrate considéraient le bloc centre-droite comme un tout, ils voyaient en lui non seulement le « moindre mal » mais aussi l'embryon d'une évolution intérieure : c'est pour cela qu'ils le soutenaient. Maintenant, ils commencent à distinguer entre les centristes et la droite. Ils sont évidemment mécontents de la faiblesse de la droite et de son manque de caractère. Mais ils sont quand même « des leurs », des gens qui ont momentanément flanché. Par ailleurs, les centristes sont maintenant des étrangers, presque des ennemis. Par sa victoire sur les deux fronts, le centrisme s'est découvert. Sa base sociale se rétrécit dans la même proportion que son pouvoir dans l'appareil augmente. L'équilibre du centrisme se rapproche de plus en plus de celui du danseur de corde : il ne peut être question pour lui de stabilité.

Un regroupement sérieux va s'opérer également au sein de l'aile droite. Il n'est pas absolument impossible qu'une partie des éléments de droite — des éléments qui croyaient sérieusement à l'existence du « trotskysme » et qui ont été éduqués dans la lutte contre lui — commence, sous l'impact du choc qu'elle vient de recevoir, à réviser sérieusement son bagage idéologique et à tourner brutalement à gauche, jusqu'à l'Opposition. Mais il va de soi que seule une toute petite minorité sincère va s'engager dans cette voie. Le gros du mouvement de l'aile droite sera en sens inverse. La base sera mécontente de l'esprit capitulard des sphères supérieures. Le propriétaire fera pression. Les oustrialovistes chuchoteront à l'oreille des formules toute prêtes. De nombreux éléments bureaucratiques de la droite se résigneront évidemment, c'est-à-dire se déguiseront en centristes, prendront l'alignement sur l'ordre de leurs supérieurs, voteront contre la déviation de droite. Le nombre des arrivistes, des gens qui ne vivent que pour sauver leur peau, grandira dans l'appareil. Mais les éléments de droite, plus stables, plus vigoureux, mûriront rapidement, méditeront à fond sur leurs tâches, formuleront des mots d'ordre clairs, chercheront à établir une liaison plus sérieuse avec les forces thermidoraines en dehors du Parti. Les

prévisions sont particulièrement difficiles en ce qui concerne le groupe des « chefs ». En tout cas, pour le travail que la droite a devant elle, les Vorochilov et les Ouglanov sont bien plus importants que les Boukharine et les Rykov. En citant ces noms, nous n'avons pas tellement en vue des personnes bien déterminées que des types politiques. A la suite de ce regroupement, l'aile droite « anéantie » deviendra plus forte et plus consciente.

Il est vrai que la droite veut la paix. Mais il ne faut pas croire qu'elle soit entièrement et totalement « pacifiste ». En luttant pour l'ordre, le petit-bourgeois exaspéré est capable de causer le plus grand désordre. Exemple : le fascisme italien. En combattant les crises, les secousses et les dangers, l'aile droite peut, au cours d'une étape ultérieure, aider les nouveaux propriétaires, et tous les mécontents en général, à secouer le pouvoir des soviets afin d'en chasser la dictature du prolétariat. Il faut se rappeler que les instincts du petit-bourgeois, quand ils sont contenus et réprimés depuis longtemps, recèlent une énorme force explosive. Nulle part et jamais dans l'histoire, les instincts et les aspirations de conservation et de propriété n'ont été aussi longuement et aussi cruellement matés que sous le régime des soviets. Il y a dans le pays beaucoup de thermidoriens et de fascistes. Ils se sont beaucoup renforcés. La confiance qu'ils ont en eux-mêmes, au point de vue politique, s'est accrue dans le processus d'anéantissement de l'Opposition. Avec beaucoup de raison, ils considéraient que la lutte contre celle-ci était *leur* lutte à eux. La politique de zigzags les renforce, les tourmente et les agace. Contrairement au centrisme, l'aile droite a de grandes réserves de croissance, qui, du point de vue politique, ne sont encore presque pas entamées.

Le résultat final est donc le suivant : les ailes se précisent et se renforcent au détriment du centre, en dépit de la concentration grandissante de tout le pouvoir entre ses mains. Cela signifie une différenciation grandissante au sein du parti ; le faux monolithisme se fait ainsi payer bien cher. Il n'y a aucun doute qu'en ce qui concerne la dictature du prolétariat, cela entraîne non seulement des frais généraux considérables, mais présente même des dangers directs. Voilà bien la malédiction du centrisme. La politique marxiste conséquente rendait le parti plus compact, en lui donnant son homogénéité révolutionnaire. En revanche, le centrisme apparaît comme l'axe, informe au point de vue idéologique, autour duquel tournent, pour un certain temps, des éléments de droite et de gauche. Dans les cinq dernières années, le parti a grandi démesurément, perdant en

précision ce qu'il gagnait en nombre. La politique centriste est en train de se faire payer maintenant intégralement : d'abord du côté gauche, maintenant du côté droit. Une direction centriste entraîne toujours, en fin de compte, l'émiettement du parti. Tenter de sortir maintenant des processus de différenciation dans le parti et de la formation précise des fractions en recourant à des prières larmoyantes ou dans des conférences en coulisses, serait tout simplement stupide. Sans une délimitation générale sur des lignes de principe, nous n'aurons que l'émiettement du parti en molécules, suivi de l'écroulement catastrophique de l'appareil usurpateur, entraînant dans sa chute les conquêtes d'Octobre.

Malgré leur grande envergure, les deux campagnes des centristes contre les ailes (contre les bolcheviks-léninistes et contre les thermidoriens de la droite) ne sont que préliminaires, préparatoires, préventives. Les vraies batailles sont encore à venir, ce sont les classes qui trancheront. La question du pouvoir d'Octobre avec laquelle les danseurs centristes jonglent sur la corde sera tranchée par des millions et des dizaines de millions d'hommes. Un peu plus tôt, un peu plus tard, par paliers ou d'un seul coup, en utilisant directement la violence, ou en demeurant dans les limites de la constitution restaurée du parti et des soviets ; cela dépendra du rythme des processus internes et des modifications de la situation internationale. Une seule chose est claire : les bolcheviks-léninistes n'ont pas d'autre voie à suivre que de mobiliser les éléments vivants et capables de vivre pour leur parti, de souder le noyau prolétarien du parti, de mobiliser la classe ouvrière tout entière, efforts indissolublement liés à la lutte pour une ligne léniniste dans l'Internationale communiste. La campagne centriste actuelle contre la droite doit montrer à tous les révolutionnaires prolétariens la nécessité et le devoir de découpler leurs efforts pour suivre une ligne politique indépendante, forgée par toute l'histoire du bolchevisme et qui s'est avérée juste à travers toute les colossales épreuves des événements de ces dernières années.

[LA CIRCULATION DES DOCUMENTS]¹

(7 novembre 1928)

Cher Lev Semionovitch,

J'ai reçu votre lettre du 9 octobre. L'organisation régulière et rationnelle de l'envoi de documents est une question que j'avais aussi soulevée, mais sans succès manifeste (au moins en ce qui concerne la rationalisation). C'est visiblement en Sibérie que cela se passe le mieux. Nous envoyons tous les documents fondamentaux dans les points suivants de Sibérie : Barnaoul, Kainsk, Minoussinsk, Tomsk²; nous faisons des envois incomplets sur Kolpatchevo et Iénisséisk³, d'autres uniquement depuis peu sur Biisk, Novossibirsk, Kansk⁴. A présent nous ajoutons bien sûr Atchinsk⁵. Bien qu'on ne comprenne pas d'après votre schéma quels lieux Atchinsk desservira, il est clair en revanche que c'est Kainsk qui s'occupera d'Atchinsk. Minoussinsk, Kolpatchevo et Iénisséisk souhaiteraient faire partie des points de diffusion, et c'est, il me semble, tout à fait possible. Dans tous ces lieux il y a des colonies importantes qui sont depuis longtemps les premières à recevoir tous les documents essentiels. Dans ces conditions, on pourrait « décharger » Barnaoul de la Sibérie, que l'on « reporterait » entièrement sur

1. Lettre à L. S. Sosnovsky (T 2868), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Relevons les militants les plus connus alors déportés dans ces localités. A Barnaoul, Sosnovsky, lui-même et Saakian, à Kainsk, A. G. Ichtchenko, Ia. Kievlenko, Kh. G. Pevzner, David Raitman, à Minoussinsk, Smilga, Tarassov et l'ex-tchékiste Iossélévitch; à Tomsk, Radek et l'élève-officier Heller.

3. A Kolpatchevo se trouvaient Netchaiev et Gevorkian entre autres, et, à Iénisséik, Ilya Rosengaus, Iouri Ter-Oganessov, Rafail.

4. Beloborodov et Ter-Vaganian étaient à Biisk, Lev Bronstein, le jeune Kozlovsky, M. S. Bogouslavsky et Sournov à Novosibirsk, Dingelstedt et Agranovsky à Kansk.

5. Il y avait à Atchinsk des militants comme Millman et O. Barkin et surtout le dirigeant étudiant letton Karl Melnais, Piotr Maksimov, le cinéaste et Rafail Ioudine.

LÉON TROTSKY

l'Oural et le Kazakhstan du Nord. L'autre partie du Kazakhstan, située le long de la voie ferrée Samara-Tachkent (qui comprend notamment Orenbourg, Kazalinsk, Temir, (Tchim-pent), etc.), pourrait être pris en charge par Aktioubinsk⁶, une colonie importante qui reçoit également tout le matériel. S. V. Mratchkovsky⁷ (Voronej) s'occupe du Nord, de la Volga et de la Crimée. Il pourrait être aidé par Tcheboksary et Velikiy-Oustioug⁸, desservant également la région du centre, avec peut-être l'aide d'un autre point — qui en serait évidemment d'accord. La diffusion du matériel en Asie centrale pourrait être répartie entre Tachkent (une grande colonie à qui nous envoyons tout)⁹, Samarkand¹⁰ et, peut-être, Komandom. Nous enverrions les documents, par paquets d'importance proportionnelle aux possibilités, c'est-à-dire au nombre de déportés, alternativement à Tachkent et Samarkand tout en tenant informée à chaque fois l'autre colonie. On pourrait faire la même chose pour la Sibérie. Un tel système de cercles fermés autour de quelques points qui deviendraient à tour de rôle des centres de diffusion, faciliterait considérablement le travail de correspondance avec les colonies isolées qui « cherchent ». Les colonies que je viens de citer comptent au moins 6 à 8 camarades ; cela leur est facile de recopier 4 ou 5 pages, d'autant qu'elles le font déjà mais de façon désordonnée. Dans le cas où nous enverrions un document dans une ville qui ne serait pas le relais distributeur, nous en informerions ce dernier. Ainsi nous réduirions au minimum les parallélismes inévitables. En dehors des villes de Sibérie déjà indiquées, nous envoyons également le matériel avec régularité à Aktioubinsk, Tachkent, Voronej, Astrakhan, Kourgan, Soukhoumi et Vologda (de façon incomplète)¹¹.

6. A Aktioubinsk se trouvaient l'ex-tchékiste Leonid Girchik et l'ancien collaborateur de Trotsky N. A. Palatnikov.

7. Nadejda Ostrovskaia, ancienne tchékiste, était déportée avec Mratchkovsky.

8. La colonie de Veliki-Oustioug comprenait entre autres Igor. M. Poznansky, mathématicien, ancien secrétaire de Trotsky, l'ex-diplomate N. I. Oufimtsev et sa compagne Aleksandra Simachko, et le journaliste G. I. Valentinov.

9. Nous avons une dizaine de noms de déportés de Tachkent : la vieille militante Ida Choumskaia, les Géorgiens V. V. Virap et Mahmoud Khanbou-gadov.

10. Parmi les déportés de Samarkand en 1928 il y avait deux des frères Okoudjava, Tchetchélachvili (Ali) et S. A. Achkenazi.

11. Il n'est pas mentionné ici la colonie d'Akmolinsk où se trouvaient notamment Lev S. Ginsburg, collaborateur d'I. N. Smirnov et G. I. Andréïtchine, dit « George », bulgare, ancien I.W.W. qui envoyait à Alma-Ata des « rapports de centralisation ».

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

Nous en envoyons 40 à 50 % dans d'autres villes. Désormais nous n'en enverrons plus que dans les relais de diffusion et dans les villes où se trouvent des camarades dirigeants.

Tout cela ne concerne que les documents émanant directement d'Alma-Ata ou ceux que nous sommes les premiers à recevoir. L'envoi des documents issus d'autres points pourrait s'établir de la même façon.

[NOTRE VOIE RESTE CELLE DE LA RÉFORME]¹ (10 novembre 1928)

Cher Ami,

C'est très bien de vous être rapproché de nous², « de 1200 foulées de cheval inégales », ainsi que vous le dites. Visiblement, nous sommes solidaires sur tous les points fondamentaux. Vous écrivez que le document « Et maintenant ? »³ énoncerait « l'inéluctabilité d'une victoire du cours à droite ». Je n'ai pas le temps maintenant de reprendre ce document mais sur le fond, en aucun cas une telle pensée ne peut y figurer. C'est soit un malentendu dû à la formulation, soit directement une faute de celui qui a recopié le texte, soit enfin une falsification.

Vous avez entièrement raison, le plénum de juillet n'a pas marqué un point final au développement du parti dans son ensemble, ni aux rapports réciproques entre droitiers et centristes en particulier. J'en ai souvent parlé, notamment dans ma longue lettre du 21 octobre, envoyée à Enisséisk le 23 et qui, j'espère, vous est parvenue⁴.

Aujourd'hui la campagne contre les droitiers, malgré son caractère de mascarade bureaucratique, est une preuve suffisamment convaincante du fait que l'Histoire ne s'est pas arrêtée aux décisions du plénum de juillet. De même que l'actuelle condamnation « unanime » de la déviation droitière est loin de signifier que le danger thermidorien est écarté ou même affaibli. Tout réside dans le mouvement ; le combat principal est encore à venir, et son issue possible, en fin de compte, dépend aussi de nous. Vous soulevez la question du contenu de classe, au plan

1. Lettre à Rafail (T 2874), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Rafail était jusque-là membre du groupe déciste.

3. Cf. pp. 41-107.

4. Cf. pp. 312-327.

social, de l'aile droitière et des centristes⁵. D'après les lettres que nous recevons, de nombreux camarades s'en préoccupent. Une partie importante de la lettre plus longue à laquelle je travaille en ce moment est consacrée à l'étude de cette question. Ce faisant, il ne faut pas perdre de vue que nous avons affaire non à des formations politiques achevées et structurées, mais à des processus de fermentation et de différenciation à l'intérieur du parti, liés à l'unité du passé prolétarien. De là l'impossibilité de toute définition rigide et figée. Quand nous parlons de glissement, cela signifie que la tête est déjà dans un endroit quand la queue est encore dans un autre. Seule l'action peut définir l'ampleur de classe du glissement, à savoir notre opposition active à ce glissement et les résultats que nous atteindrons. Mais j'en parle de façon plus circonstancielle dans ma prochaine lettre. Il est tout à fait indiscutable que notre voie reste celle de la réforme. Tous nos documents au Congrès l'attestent catégoriquement.

— Séparer les vieux des jeunes ne mène nulle part, vous avez tout à fait raison là-dessus.

— Votre question concernant les fêtes d'Octobre tombe puisque j'ai reçu votre lettre après celles-ci (elle a mis 40 jours).

— Les formules officielles donnent merveilleusement : « renforcer par tous les moyens la lutte contre les cendres, les débris, etc., de l'Opposition définitivement battue ».

Il vaut mieux ne pas en parler. Il est vrai qu'Ouglanov a dit lors du plénum de septembre : « L'Opposition est vivante... ». Cette phrase a été retirée du rapport officiel. Les fétichistes bureaucratiques pensent avec sérieux qu'on peut en finir avec le marxisme par la répression et la calomnie. Non, mes petits pigeons, vous vous trompez. Ils peuvent penser esquiver la chiquenaude sur le nez que l'Histoire leur réserve, mais ils la prendront, même s'ils protègent leur nez.

Je n'aborderai pas ici les autres sujets, car j'espère, comme je l'ai déjà dit, que vous avez reçu ma lettre du 21 octobre.

Il semble d'ailleurs que la circulation du courrier soit entrée dans une phase de crise. L'avenir proche montrera s'il s'agit d'un hasard ou du reflet ordonné de la lutte accrue contre les cendres, restes et débris mentionnés ci-dessus.

Je joins une copie de ma lettre au camarade Rakovsky.

5. Cf. pp. 342-370.

[LA CRISE AU SOMMET]¹

(10 novembre 1928)

Cher Ami,

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps pour l'unique raison que je ne savais pas ton adresse, persuadé que tu avais déjà quitté Astrakhan. Mais je vois que l'affaire ne s'est pas passée ainsi : il se produit toujours une infâme nouvelle que l'on n'attend pas, bien que toi et moi, semble-t-il, connaissons suffisamment le maître de ces affaires, qui en porte la responsabilité directe. La réponse faite par le suppléant de Kaganovitch, Samsonov, à Aleksandra Georgievna², pour justifier l'interdiction de te laisser te soigner à Kislovodsk³, est vraiment classique : « C'est le congrès de l'Internationale qui en a décidé ainsi ; vous avez certainement lu sa résolution. » Je ne comprends pas bien ce côté formel de l'affaire. Puisque tu as suivi la ligne du C.C., pourquoi renvoient-ils à Iagoda et Trilisser⁴? D'ailleurs, Balabolkine affirme à droite et à gauche que Iagoda et Trilisser appartiennent à sa fraction⁵.

J'ai exactement les mêmes accès de malaria que toi. Les principaux symptômes sont les mêmes, avec en plus de violents

1. Lettre à Kh. G. Rakovsky (T 2873), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Aleksandra Georgievna était d'origine roumaine et était mariée à Rakovsky en secondes noces (son premier mari s'appelait Codreanu).

3. Kislovodsk aurait permis à Rakovsky de faire une cure car il avait le cœur très fatigué.

4. Heinrich G. Iagoda (1891-1938), membre du parti depuis 1907, ancien statisticien, entré à la Tchéka en 1920, était devenu vice-président de l'O.G.P.U. en 1924. Meyer A. Trilisser (1883-1936), membre du parti en 1921 avait commandé le « département étranger » de l'O.G.P.U. jusqu'en 1926 et était également vice-président de l'O.G.P.U. depuis cette date. Ils n'étaient pas « renvoyés » contrairement aux rumeurs.

5. Balabolkine désigne Boukharine et il est en effet très probable que Iagoda et Trilisser étaient liés à la droite.

maux de tête comme des suites de coups. J'ai passé de très mauvais mois de juillet et août. La quinine m'a fait du bien. Septembre a été beaucoup mieux. En octobre, les accès de malaria ont repris. Nouvelle cure de quinine. Il y a eu une amélioration. Je suis même allé pendant dix jours à la chasse. Dans cette période et les premiers jours après mon retour, je me suis senti très bien. Mais trois jours après, cela recommençait, la journée d'hier a été très pénible. Je prends à nouveau de la quinine. Natalia Ivanovna a aussi de forts accès de malaria, qui s'accompagnent en outre de poussées de fièvre. On t'a sans doute raconté ce que Iaroslavsky expliquait pendant une réunion : nous aurions déjà décidé de le transférer dans le Caucase, puis aurions changé d'avis sous la pression de protestations et d'interventions.

J'avais reçu la copie de ta lettre au c[amarade] Valentinov⁶ et j'avais voulu alors te dire par télégramme mon enthousiasme pour cette lettre, mais je n'ai pas su à quelle adresse l'envoyer. Elle a été copiée en un grand nombre d'exemplaires et envoyée à une série de camarades. Il est malheureux que ton travail de bureau te prenne beaucoup de temps.

La lutte entre les droitiers s'est intensifiée et a pris un tour conspiratif. Une vraie mise en scène de Meyerhold⁷. Tous, à l'unanimité et sans exception, pleinement et sans réserve, luttent contre un scélérat, un certain I.K. (droitier), dont personne toutefois ne connaît l'adresse. Ils luttent contre la déviation de droite avec autant et même plus de fermeté que contre l'Opposition. C'est tout au moins ce qu'indiquent les déclarations quotidiennes de la *Pravda*, dont le rédacteur est le chef du VI^e congrès, Kolia Balabolkine. C'est époustouflant. Cependant, derrière la mascarade constructiviste, se cache un processus très grave. Il y a tout lieu de penser que cette fois, l'affaire ira beaucoup plus loin que ne le voudraient les maîtres de cette construction théâtrale. J'y reviendrai avec plus de précisions ces jours prochains. Alors qu'on annonce officiellement une parfaite unanimité au bureau politique, il est surprenant que le Kolia déjà mentionné informe en secret le monde

6. G. N. Valentinov était bolchevik depuis 1915. Il avait été rédacteur en chef de *Troud*, l'organe des syndicats et se trouvait déporté à Oust-Koulom. La lettre en question, parfois titrée improprement « Les dangers professionnels du pouvoir » a été reproduite récemment dans les *Cahiers Léon Trotsky*, n° 18, juin 1984, pp. 81-95.

7. V. E. Meyerhold (1874-1940), ancien acteur, était le plus grand metteur en scène d'Union soviétique.

LÉON TROTSKY

entier que les divergences avec l'Opposition n'étaient rien comparées à celles qui séparent la troïka du maître ; il ajoute qu'ils n'ouvrent pas la discussion car celle-ci prendrait tout de suite un caractère « meurtrier » : « Nous (Kolia et ses partisans) serions obligés de dire : "Voilà un homme qui a conduit le pays à la famine" ; et il répondrait : "Ce sont les défenseurs des koulaks et des nepmen." » Tout cela est donné mot à mot, on est en tout cas tout à fait digne de foi. A Moscou, on parle ouvertement des intrigues de Kolia avec les deux mousquetaires⁸. Ces derniers cependant temporisent, attendant pour cela les encouragements du maître.

8. Trotsky vient de faire de nouvelles allusions aux rencontres entre Boukharine et Kamenev (Zinoviev et Kamenev sont « les mousquetaires »).

[NOS DIVERGENCES AVEC LE GROUPE DÉCISTE]¹

(11 novembre 1928)

Cher Camarade Borodai²,

Je viens juste de recevoir votre lettre, expédiée de Tioumen le 12 octobre, presque un mois après. Je réponds très volontiers, immédiatement, par retour du courrier, étant donnée l'importance des questions que vous me posez. En prenant comme point de départ la position du groupe centralisme démocratique auquel vous appartenez, vous me posez sept questions et exigez qu'il y soit donné des réponses « claires et concrètes », « pas nébuleuses ». C'est un désir tout à fait légitime. Seulement, notre façon d'être concret doit être dialectique, c'est-à-dire embrasser la dynamique vivante de l'évolution et ne doit pas y substituer des patrons tout faits, qui, à première vue, paraissent très « clairs », mais qui, en réalité, sont faux et sans contenu. Votre façon de me questionner est purement formelle : « Si c'est oui, c'est oui, si c'est non, c'est non. » Vos questions doivent d'abord être replacées sur une base marxiste pour qu'on puisse leur donner des réponses justes.

I — Après avoir exposé le caractère de la composition sociale du parti et de son appareil, vous demandez : « Le parti a-t-il dégénéré ? C'est la première question. » Vous exigez une réponse « claire » et « concrète » : oui, il a dégénéré. Pourtant, je ne puis pas répondre ainsi, car, actuellement, notre parti, socialement et idéologiquement, est extrêmement hétérogène.

1. Lettre à V. G. Borodai (T 3151), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. V.G. Borodai, déporté à Tiumen, membre du groupe déciste, avait, dans le cadre de la crise qui secouait ce dernier, adressé un certain nombre de questions à Trotsky.

LÉON TROTSKY

Il comprend des éléments tout à fait dégénérés, d'autres encore sains, mais amorphes, d'autres jusqu'ici à peine atteints par la dégénérescence, etc. Le régime de l'oppression de l'appareil qui reflète la pression des autres classes sur le prolétariat et le déclin de l'esprit d'activité du prolétariat lui-même, rend très difficile un contrôle quotidien du degré de dégénérescence des diverses couches et noyaux du parti et de son appareil. Mais cette vérification peut être faite et le sera acquise dans l'action, en particulier par notre intervention active dans la vie intérieure du parti, en mobilisant infatigablement ses éléments vivants et capables de vivre.

Naturellement, il ne saurait être question d'une telle intervention si l'on part de l'idée que le parti dans son ensemble a dégénéré, que le parti est un cadavre. Avec une telle estimation du parti, il est absurde de s'adresser à lui et plus absurde encore de s'attendre à ce qu'il veuille, dans l'une ou l'autre de ses parties, c'est-à-dire surtout dans son noyau prolétarien, entendre et comprendre. Or la conquête de ce noyau, c'est la conquête du parti. Ce noyau ne se considère pas et tout à fait à juste titre comme mort ni comme dégénéré. C'est sur lui, sur son lendemain, que nous fondons notre ligne politique. Nous lui *expliquerons patiemment* nos objectifs en nous basant sur l'expérience et sur les faits. Dans chaque cellule et dans chaque réunion ouvrière, nous dénoncerons comme un mensonge la calomnie de l'appareil disant que nous complotons et créons un second parti; nous affirmerons que ce sont les thermidoriens de l'appareil qui, en se dissimulant derrière les centristes, construisent ce second parti; quant à nous, nous voulons épurer le parti de Lénine des éléments oustrialovistes et semi-oustrialovistes; nous voulons le faire d'accord avec le noyau prolétarien, qui, avec l'aide des éléments actifs du prolétariat tout entier, peut encore se rendre maître du parti et sauver la révolution de sa perte par *une réforme prolétarienne profonde dans tous les domaines*.

II — « La dégénérescence de l'appareil et du pouvoir des soviets est-elle un fait acquis? Telle est la seconde question », dites-vous.

Tout ce qui a été dit plus haut s'applique également à cette question. Sans doute la dégénérescence de l'appareil des soviets devance-t-elle beaucoup le même processus au sein de l'appareil du parti. Néanmoins, c'est le parti qui décide. Et à présent, cela veut dire l'appareil du parti. La question revient donc au

même : le noyau prolétarien du parti, épaulé par la classe ouvrière, est-il capable de triompher de l'autocratie de l'appareil du parti fondu avec celui de l'Etat ? Celui qui répond d'avance qu'il n'en est *pas capable*, prend ainsi position pour la nécessité d'un nouveau parti sur une nouvelle base, mais aussi pour la nécessité d'une seconde et nouvelle révolution prolétarienne. Il va sans dire qu'on ne peut nullement affirmer qu'une telle perspective est exclue dans tous les cas. Toutefois il ne s'agit pas ici de prédictions historiques, mais plutôt, dans une situation donnée, de ne pas céder à l'ennemi mais au contraire de faire renaître et de renforcer la révolution d'Octobre et la dictature du prolétariat. A-t-on essayé cette voie jusqu'au bout ? Nullement. Au fond, le travail méthodique des bolcheviks-léninistes pour mobiliser le noyau prolétarien du parti dans la nouvelle étape historique ne fait que commencer.

La réponse sèche : « Oui, il a dégénéré », à propos du pouvoir des soviets, ne contient en soi aucune clarté et n'ouvre aucune perspective. Il s'agit bien d'un processus contradictoire en cours de développement, qui doit encore trouver sa conclusion dans un sens ou dans l'autre, grâce à la lutte des forces vives. Notre participation à cette lutte aura une importance considérable pour en déterminer l'issue.

III — « Considérant la situation actuelle de notre pays et du parti dans son ensemble — demandez-vous —, avons-nous encore une dictature de la classe ouvrière ? Qui a l'hégémonie dans le parti et dans le pays ? c'est la troisième question », demandez-vous en outre.

Les deux réponses précédentes montrent nettement que vous posez aussi cette question-là d'une façon inexacte, pas dialectique mais scolaire. C'est précisément Boukharine qui a présenté cette question des dizaines de fois sous la forme de l'alternative scolaire : *Ou bien* il y a Thermidor et alors vous, Opposition, devez être des défaitistes et non pas des partisans de la défense ; *ou*, si vous êtes de véritables partisans de la défense, alors reconnez que tous vos discours sur Thermidor ne sont que du bavardage. Ici, camarade, vous tombez entièrement dans le piège de la scolaire boukharinienne. Avec lui, vous cherchez des faits sociaux « clairs », c'est-à-dire complètement achevés. Quant aux processus contradictoires en cours de développement, ils vous apparaissent « nébuleux ». Qu'avons-nous en réalité ? Nous avons dans le pays un processus de *dualité de pouvoir* très avancé. Le pouvoir a-t-il glissé des mains du

LÉON TROTSKY

prolétariat ? A un certain degré, à un degré très considérable, mais qui est loin encore d'être décisif. C'est ce qui explique la prédominance monstrueuse de l'appareil bureaucratique, louvoyant entre les classes. Mais l'appareil de l'Etat, par l'intermédiaire de l'appareil du Parti, dépend du parti, c'est-à-dire de son noyau prolétarien, *à condition que celui-ci soit actif et qu'il ait une orientation et une direction justes*. C'est en cela que consiste notre tâche.

Une situation de double pouvoir est instable par son essence même : elle doit, tôt ou tard, aboutir dans un sens ou dans l'autre. Mais, dans la situation actuelle, la bourgeoisie ne pourrait s'emparer du pouvoir que par la voie du *soulèvement contre-révolutionnaire*. Quant au prolétariat, il peut le reprendre tout entier, réformer la bureaucratie et la contrôler par la voie de la *réforme du parti et des soviets*. Ce sont là les caractéristiques fondamentales de la situation.

Vos camarades d'idées de Kharkov, selon mes informations, ont lancé aux ouvriers un appel basé sur l'idée fausse que la Révolution d'Octobre et la dictature du prolétariat sont déjà liquidées. Ce manifeste, dont le fond est mensonger, a causé le plus grand tort à l'Opposition. Il faut condamner résolument et implacablement de pareilles déclarations. C'est une bravade d'aventurier, pas l'esprit révolutionnaire des marxistes.

IV — Citant ma « postface » sur la victoire de la droite sur le centre en juillet, vous demandez : « Mettez-vous ainsi entièrement entre guillemets " le tournant à gauche " et le " déplacement " que vous aviez autrefois proposé d'appuyer de toutes les forces et par toutes les méthodes ? C'est la quatrième question. »

Il y a ici de votre part une contre-vérité flagrante. Je n'ai jamais, nulle part, parlé de *cours à gauche*. J'ai parlé de « changement » et de « zigzag à gauche » en opposant cette conception à un cours de gauche véritable. Je n'ai jamais, nulle part, proposé de soutenir ce prétendu cours à gauche des centristes ni proposé de le faire. Mais j'ai proposé et promis de soutenir par tous les moyens tout pas que ferait effectivement le centrisme vers la gauche, même s'il n'était qu'une demi-mesure, sans cesser un instant de critiquer et de démasquer le centrisme en tant qu'obstacle fondamental dressé sur la voie du réveil de l'esprit d'activité du noyau prolétarien du parti. Ma « postface » fut, justement, un document dénonçant la capitulation politique des centristes devant la droite lors du plenum de juillet. Mais je

n'estimais pas, et je n'estime pas à présent, que l'histoire du développement du parti, et en particulier celle de la lutte du centre contre la droite, se soient terminées à ce plenum. Nous sommes actuellement témoins d'une nouvelle campagne centriste contre les droitiens. Nous devons devenir des participants indépendants à cette campagne. Nous voyons naturellement toute l'hypocrisie, la duplicité, le caractère de demi-mesure perfide de l'appareil dans la lutte stalinienne contre la droite. Mais, derrière cette lutte, se trouvent de profondes forces de classes qui cherchent à se frayer la voie à travers le parti et son appareil. La force motrice de l'aile droite, c'est le nouveau possédant en voie de développement, qui cherche le lien avec le capital mondial : nos droitiens piétinent et perdent du temps parce qu'ils n'osent pas encore ouvertement enfourcher ce cheval de bataille. C'est le fonctionnaire du parti, des syndicats et des autres institutions, qui est le rempart des centristes : malgré tout, il dépend de la masse ouvrière, et il a été obligé, semble-t-il, au cours des derniers temps, de compter de plus en plus avec elle : d'où « l'autocritique » et « la lutte contre la droite ». C'est ainsi que la lutte de classes est réfractée et déformée mais elle se manifeste néanmoins dans cette lutte ; par sa pression, elle peut transformer la querelle entre centristes et droitiens dans l'appareil en une étape très importante dans l'éveil et la réanimation du parti et de la classe ouvrière.

Nous serions des imbéciles, si nous prenions au sérieux la campagne actuelle contre les droitiens. Mais nous serions par ailleurs de piteux scolastiques et des « sages » sectaires si nous ne comprenions que des centaines de milliers d'ouvriers, membres du parti, y croient, sinon à 100, tout au moins à 50 ou à 25 %. Ils ne sont donc pas encore avec nous. N'oubliez pas cela, ne vous laissez pas abuser par des banalités de secte. Le centrisme ne tient pas seulement grâce à l'oppression de l'appareil, mais aussi à cause de la confiance ou de la demi-confiance d'une certaine partie des ouvriers membres du parti. Ces ouvriers qui soutiennent les centristes, entreront plus volontiers en lutte contre la droite qu'ils n'y allaient contre l'Opposition, où il fallait les traîner la corde au cou. Un oppositionnel sérieux et intelligent dira, dans n'importe quelle cellule ouvrière, dans n'importe quelle assemblée ouvrière : « On nous invite à combattre les droitiens : c'est magnifique. Il y a longtemps que nous vous y avons appelé. Et, si vous pensez lutter sérieusement contre la droite, vous pouvez compter entièrement sur nous. Nous ne serons pas des briseurs de grève.

LÉON TROTSKY

Au contraire, nous serons aux premiers rangs. Seulement, luttons réellement. Bas les masques ! Il faut nommer à haute voix les chefs de la droite, énumérer leurs actions droitières, etc. » En un mot, l'oppositionnel poussera en avant, en bolchevik, le noyau prolétarien du parti et il ne lui tournera pas le dos sous prétexte que le parti a dégénéré.

V — « Est-il encore possible de nourrir des illusions sur la capacité des staliniens à défendre les intérêts de la révolution et de la classe ouvrière ? C'est la cinquième question. »

Vous posez la cinquième question de façon tout aussi inexacte que les quatre premières. Nourrir des illusions sur les centristes, c'est rouler soi-même vers le centrisme. Mais fermer les yeux sur les processus de masse qui poussent les centristes à gauche, c'est s'enfermer dans une coquille sectaire. Comme s'il s'agissait de savoir si Staline et Molotov sont capables de revenir dans la voie de la politique prolétarienne ! En tout cas, par eux-mêmes, ils en sont incapables. Ils l'ont pleinement démontré. Mais il ne s'agit pas de deviner le sort à venir des divers membres de l'état-major stalinien, cela ne nous intéresse nullement. Dans ce domaine, toutes les « surprises » sont possibles ; Ossinsky³, ex-chef du groupe déciste, est bien devenu un extrême droitier, par exemple. Cela ne nous intéresse absolument pas. La question juste est celle-ci : les dizaines et les centaines de milliers d'ouvriers, membres du parti et des Jeunesses communistes, qui, à présent, soutiennent activement, demi-activement et passivement les staliniens, sont-ils capables de se corriger, de se réveiller, de resserrer leurs rangs et « de défendre les intérêts de la révolution et de la classe ouvrière » ? A ceci, je réponds : « Oui, ils en sont capables. Ils en seront encore capables demain ou après-demain si nous savons les aborder correctement, si nous leur montrons que nous ne les considérons pas comme des cadavres, si, en bolcheviks, nous appuyons chaque pas, chaque demi-pas qu'ils feront vers nous ; si, en outre, non seulement nous ne nourrissons pas d' "illusions" sur la direction centriste, mais si nous dénonçons implacablement ces illusions, grâce à l'expérience quotidienne

3. Valerian V. Obolensky, dit Ossinsky (1887-1938), fils de vétérinaire, étudiant, bolchevik en 1907, économiste ; membre de l'Opposition « déciste » en 20-21, puis de l'Opposition de 1923, il était également membre du bureau central des statistiques et du présidium du Gosplan. Il avait rompu avec les groupes d'opposition.

de la lutte. Pour le moment, il faut le faire par l'expérience de la lutte contre la droite. »

VI — Après avoir déterminé le caractère du VI^e congrès et signalé certains phénomènes au sein du parti, vous écrivez : « Tout cela, n'est-ce pas Thermidor avec la guillotine sèche ? C'est la sixième question. »

Il a été répondu à cette question d'une façon suffisamment concrète plus haut. Une fois de plus, ne croyez pas que la scolastique boukharinienne, employée à l'envers, soit du marxisme.

VII — « Avez-vous l'intention personnellement — me demandez-vous — de continuer, à l'avenir, à décerner aux camarades faisant partie du groupe des Quinze⁴ la superbe épithète de « révolutionnaires honnêtes » et à vous désolidariser en même temps d'eux ? Ne serait-il pas temps de terminer cette petite querelle ? N'est-il pas temps de songer à la consolidation des forces de la garde bolchevique ?... C'est la septième et dernière question. »

Malheureusement, cette question-là n'est pas non plus posée de façon tout à fait juste. Ce n'est pas moi qui me suis désolidarisé du groupe déciste mais bien ce groupement, qui avait fait partie de l'Opposition dans son ensemble et qui s'en est désolidarisé. C'est sur ce terrain qu'il s'est produit par la suite, une scission dans le groupe du centralisme démocratique lui-même. Tel est le passé. Si l'on examine la toute dernière phase, il y a eu, au sein de l'Opposition en exil, l'échange d'opinions le plus sérieux, qui a abouti à l'élaboration de toute une série de documents responsables qui ont recueilli l'adhésion de 99 % de l'Opposition. Là encore, les représentants des décistes, sans rien apporter d'essentiel à ce travail, ce sont une fois de plus séparés de nous en se montrant plus papistes que le pape, c'est-à-dire que Safarov lui-même. Après cela, vous me demandez si j'ai l'intention, dans l'avenir, de continuer à me « délimiter » du centralisme démocratique ! Non, vous n'abordez pas du tout cette question par le bon bout. Vous représentez les choses comme si, dans le passé, les Zinoviev, les Kamenev et les Piatakov avaient empêché l'unification. Vous vous trompez là aussi. On pourrait conclure de vos remarques que nous,

4. Le groupe des 15 était le groupe déciste reconstitué à l'initiative de V. M. Smirnov.

LÉON TROTSKY

Opposition de 1923, nous étions pour l'union avec les zinoviévitistes, et le groupe du centralisme démocratique contre. Au contraire : sur cette question, nous étions beaucoup plus prudents, et nous avons insisté beaucoup plus sur les garanties. L'initiative de l'unification revenait au Centralisme démocratique.

Les premières conférences avec les zinoviévitistes se tinrent sous la présidence du camarade Sapronov. Je ne dis nullement cela comme un reproche, car le bloc fut nécessaire et constitua un pas en avant. Mais il ne faut pas « défigurer le passé d'hier ». Après que le groupe du centralisme démocratique se fut séparé de l'Opposition, Zinoviev fut toujours en faveur d'une nouvelle unification avec lui : il souleva la question des dizaines de fois, quant à moi, j'intervenais contre. Quelles étaient mes raisons ? Je disais : nous avons besoin de l'unification, mais d'une unification solide, sérieuse. Si, dès le premier heurt, le groupe du centralisme démocratique s'est séparé de nous, il ne faut pas nous hâter de faire de nouvelles fusions de cénacles, mais laisser à l'expérience vérifier la politique et, soit approfondir la scission, soit préparer des conditions d'une véritable union, sérieuse et non passagère.

J'estime que l'expérience de 1927-1928 démontrerait combien les soupçons et les insinuations de la part des dirigeants du groupe déciste contre l'Opposition de 1923 étaient absurdes. Je comptais surtout que les documents de principe que nous avions adressés au VI^e congrès faciliteraient le rapprochement de nos rangs. C'est bien ce qui s'est produit pour toute une série de camarades du groupe déciste. Mais les dirigeants reconnus de votre groupe ont fait tout ce qu'ils ont pu, non seulement pour approfondir et accentuer les divergences de vue, mais encore pour envenimer complètement les relations. Pour ma part, je prends plutôt calmement les écrits de V. Smirnov. Mais au cours des derniers temps, j'ai reçu des dizaines de lettres de camarades, indignés au plus haut degré du caractère de ces écrits, qui semblent être spécialement calculés pour empêcher un rapprochement et conserver à tout prix sa propre chapelle et son propre statut de pasteur.

Mais, indépendamment de toute l'histoire passée sur le point de savoir qui s'est séparé de qui et comment, qui veut honnêtement l'unité dans nos rangs et qui veut conserver sa paroisse, il reste encore toute la question de la *base dans les idées* de cette unification.

Sur ce point, le camarade Rafail m'a écrit le 28 septembre :

« Nos amis du groupe des Quinze ont commencé à mener une campagne furieuse contre vous en particulier ; il y a là-dessus une harmonie touchante entre l'article de fond du *Bolchevik*, n° 16, et Vladimir Mikhaïlovitch Smirnov et autres camarades du "groupe des Quinze". L'erreur fondamentale de ces camarades est d'accorder une trop grande valeur aux décisions purement formelles et aux combinaisons qui s'opèrent dans les couches supérieures, en particulier aux décisions du plenum de juillet. Les arbres leur cachent la forêt. Naturellement, lors d'une certaine phase du développement, ces décisions sont le reflet d'un certain rapport de forces : mais on ne peut, en aucun cas, considérer qu'elles déterminent l'issue de la lutte qui continue et continuera encore longtemps. Pas un seul des problèmes qui ont provoqué la crise n'est réglé, les contradictions se sont aggravées. Même l'éditorial officiel de la *Pravda* du 18 septembre est obligé de le reconnaître.

En dépit du "marteau d'acier" qui enfonce tous les jours (et depuis longtemps) un "coin" dans l'Opposition, l'Opposition vit et a la volonté de vivre ; elle a des cadres trempés au combat, et quels cadres ! A un pareil moment, tirer des conclusions analogues comme celles du groupe des Quinze est radicalement faux et profondément nuisible. Ces conclusions créent un état d'esprit de démoralisation, au lieu d'organiser la classe ouvrière et le noyau prolétarien du parti. La position des Quinze ne peut être que passive, car, si le prolétariat et son avant-garde ont déjà cédé sans combattre toutes leurs positions et conquêtes, alors sur qui et sur quoi peuvent compter ces camarades ? On n'organise pas les masses pour ressusciter un "cadavre" : quant à une *nouvelle lutte*, étant donné la situation de la classe ouvrière telle qu'ils se la représentent, les délais sont trop longs, et cela mènera inévitablement à la position de Chliapnikov⁵. »

5. Aleksandr G. Chliapnikov (1844-1943), militant en 1901, métallo, réorganise la liaison entre Lénine et la Russie en 1914, et est l'un des dirigeants du parti à Petrograd en 1917. Leader de l'Opposition ouvrière, il rejoint l'Opposition unifiée et la quitte en 1926. Il n'était pas exclu et parlait de tout reprendre à zéro.

LÉON TROTSKY

Je pense que le camarade Rafail a parfaitement raison de caractériser ainsi la situation.

Vous écrivez que le prolétariat n'aime pas les demi-mesures et les dérobades diplomatiques. C'est juste. Voilà pourquoi il faut qu'en fin de compte vous soyez logiques. Si le parti est un cadavre, il faut bâtir un nouveau parti sur un nouvel emplacement, et le dire ouvertement à la classe ouvrière. Si Thermidor est achevé, et si la dictature du prolétariat est liquidée, alors il faut déployer ouvertement l'étendard de la seconde révolution prolétarienne. C'est ainsi que nous aurions agi, si la voie de la réforme, dont nous sommes partisans, avait échoué. Malheureusement les dirigeants du centralisme démocratique sont empêtrés jusqu'au cou dans les demi-mesures nébuleuses et les dérobades diplomatiques. Ils critiquent notre voie de la réforme d'une façon très à « gauche » — une voie dont j'espère que nous avons montré par des actes qu'elle n'était pas celle de la légalité stalinienne — mais ils ne proposent pas non plus d'autre voie aux masses ouvrières. Ils se bornent à proférer contre nous des grognements sectaires et comptent en attendant sur des mouvements spontanés. Si cette ligne venait à se consolider, non seulement elle détruirait tout votre groupe, qui contient nombre de révolutionnaires bons et dévoués mais, comme tout sectarisme et aventurisme, elle rendrait le meilleur service aux tendances droite-centristes, c'est-à-dire, en fin de compte, à la restauration bourgeoise. Voilà pourquoi, cher camarade, avant de s'unir, et je suis de tout mon cœur pour l'unification, il faut se délimiter idéologiquement en se basant sur une ligne politique nette et principale. C'est une bonne vieille règle bolchevique.

“LES TENDANCES PHILOSOPHIQUES DU BUREAUCRATISME”¹

(décembre 1928)

Nous disposons maintenant de conditions favorables pour étudier la question des tendances philosophiques du bureaucratisme. Bien entendu, la bureaucratie n'a jamais été une classe indépendante. En dernière analyse, elle a toujours servi l'une ou l'autre des classes fondamentales dans la société — mais seulement en dernière analyse et à sa propre façon particulière — c'est-à-dire en évitant de souffrir elle-même le plus possible. Il est vrai qu'assez souvent, un secteur ou une couche d'une classe va mener une lutte acharnée pour sa part du revenu et du pouvoir et c'est encore plus vrai de la bureaucratie, qui constitue le secteur le plus organisé et le plus centralisé de la société civile et qui, en même temps, s'élève au-dessus de la société, y compris de la classe qu'elle sert.

La bureaucratie ouvrière ne constitue pas une exception à cette définition générale de ce groupement social qui gouverne et administre et est, par conséquent, privilégiée. Les méthodes et habitudes de l'administration — qui est, bien entendu, la principale fonction sociale de la bureaucratie et la source de sa prééminence — laissent inévitablement une empreinte très marquée sur toute sa façon de penser. Ce n'est pas un hasard si des mots comme bureaucratique et formaliste s'appliquent non seulement à un système de gestion ou d'administration, mais aussi à un mode défini de pensée humaine. Les caractéristiques de cette façon de penser vont bien au-delà des départements gouvernementaux. On peut les trouver aussi en philosophie. Ce serait une tâche très gratifiante que de rechercher l'empreinte de la pensée bureaucratique à travers toute l'histoire de la philosophie, en commençant par la montée de l'état policier monarchi-

1. Fragments de notes (T 3147), traduits du russe, avec la permission de la Houghton Library.

LÉON TROTSKY

que, qui a rassemblé autour de lui toutes les forces intellectuelles du pays dans lequel il est apparu. Mais, c'est une question particulière. Ce qui nous intéresse ici c'est une question partielle, mais d'une très grande importance actuelle — la tendance à la dégénérescence bureaucratique dans le domaine théorique, exactement comme dans le parti, les syndicats, l'Etat. On peut déjà dire, *a priori*, que, dans la mesure où l'existence détermine la conscience, le bureaucratisme était voué à réaliser des progrès ravageurs dans le domaine de la théorie comme dans tous les autres.

Le système le plus approprié de pensée, pour une bureaucratie, est la théorie de la causalité multiple, la multiplicité des « facteurs ». Cette théorie s'élève sur la base plus large de la division sociale du travail elle-même, en particulier la séparation du travail intellectuel et du travail manuel. C'est seulement par cette route que l'humanité émerge du cahot du monisme primitif. Mais, la forme perfectionnée de la théorie des multiples facteurs, qui transforme la société humaine, et dans ce mouvement, le monde entier, en un produit de jeux mutuels (ou de ce qu'on peut appeler les rapports entre catégories) de facteurs variés et de forces administratives, dont chacun se voit assigner sa propre province particulière ou zone de juridiction — ce type de système peut être élevé au statut de « perle de la création » seulement s'il existe une hiérarchie bureaucratique qui, avec tous ces ministres des départements, s'est elle-même élevée au-dessus de la société. Un système bureaucratique comme l'a démontré l'expérience a besoin d'un individu unique pour couronner le système. La bureaucratie est apparue à l'origine sous la monarchie et elle a donc son point d'appui, historiquement hérité, au sommet. Mais, même dans les pays républicains, le bureaucratisme a plus d'une fois donné naissance au césarisme, au bonapartisme ou à la dictature personnelle du fascisme, chaque fois que le rapport des forces entre les classes fondamentales ouvrait la possibilité qu'un simple individu s'empare du pouvoir suprême ou s'établisse comme couronnement du système.

La théorie des facteurs se suffisant à eux-mêmes, aussi bien dans la société que dans la nature, exige en dernière analyse d'être couronnée par le pouvoir d'un seul homme, exactement comme une oligarchie de ministres puissants. Dans les questions pratiques se pose cependant une question inévitable : qui, en dernière analyse, va guider et coordonner l'activité des divers ministres plus ou moins autonomes et non responsables, s'il

n'existe ni super-ministre, ni super-bureaucrate ? Du même coup, sur le plan théorique, le même genre de question se pose en ce qui concerne la théorie des facteurs, à la fois dans la société et dans la nature. Après tout, qui a mis ces facteurs à leurs places ? Qui leur a donné les nécessaires pouvoirs de juridiction ? En un mot, si, en politique, le bureaucratisme exige un tsar ou un dictateur, quelle que soit sa médiocrité, alors, en théorie, le pluralisme des facteurs exige un dieu, aussi poids léger que puisse être cette divinité. Les royalistes français, non sans une touche d'humour, accusaient le système bureaucratique de la III^e République d'avoir « un trou au sommet ». Les choses se sont développées de telle façon que, pendant plus d'un demi-siècle, la France bourgeoise a été nécessairement gouvernée par une bureaucratie dissimulée derrière un système parlementaire, c'est-à-dire, avec un trou au sommet. Il en est de même pour la philosophie, particulièrement pour la philosophie sociale et historique. La philosophie ne trouve pas toujours en elle-même le courage de boucher le trou au sommet avec le super-facteur de la divinité. Au lieu de cela, elle donne au monde l'occasion d'être gouvernée par les méthodes de l'oligarchie éclairée.

Par essence, la théorie des facteurs multiples ne peut être valable sans une divinité. Elle disperse simplement l'omnipotence divine entre les différents maîtres moindres, avec des pouvoirs plus ou moins égaux : économie, politique, droit, morale, sciences, religion, esthétique, etc. Chacun de ces facteurs a ses propres sous-agents, dont le nombre augmente ou diminue en fonction de ce qui est commode pour l'autorité administrative — c'est-à-dire pour le niveau donné de connaissances théoriques. En tout cas, pouvoir et autorité proviennent du sommet, depuis les « facteurs » jusqu'aux faits. C'est ce qui donne à ce système théorique son caractère idéaliste. Chaque facteur, qui, par essence, n'est rien qu'un terme généralisé pour un groupe de faits semblables ou homogènes, reçoit des pouvoirs spéciaux *immanents* — des pouvoirs supposés être inhérents aux dits facteurs — pour gouverner l'ensemble des faits et la juridiction que l'on a imaginée pour eux. Exactement comme quelques bureaucrates gouvernants, y compris ceux du type républicain, chaque facteur bénéficie de la grâce nécessaire, même si elle est sécularisée, d'administrer les affaires du département qui lui a été confié. Portée à sa conclusion extrême, la théorie des facteurs est une variété particulière, et très répandue, de l'idéalisme immanent.

LÉON TROTSKY

L'éclatement de la nature en facteurs subsidiaires était un barreau nécessaire dans l'échelle le long de laquelle la conscience humaine s'est élevée du chaos primitif. En réalité, cependant, la question de l'interaction des facteurs, de leur juridiction, de leurs origines, ne fait que soulever les questions les plus fondamentales de la philosophie. La route doit, ou bien monter vers l'acte de la création et vers un Créateur, ou bien descendre vers la poussière terrestre, dont les êtres humains ne sont qu'un produit — c'est-à-dire vers la nature et vers la matière. Le matérialisme ne rejette pas simplement les facteurs, exactement comme la dialectique ne rejette pas simplement la logique. Le matérialisme utilise les facteurs comme un système de classification des phénomènes qui sont apparus historiquement — quelle que soit la façon dont leur essence spirituelle puisse être « délimitée » — à partir des forces productives sous-jacentes et des rapports de la société et à partir des bases naturelles, historiques, c'est-à-dire *matérielles* de la nature.

Qu'est-ce que la dictature du prolétariat ? C'est une corrélation organisée entre les classes sous une certaine forme. Ces classes cependant ne restent pas immobiles, mais changent matériellement et psychologiquement, changeant en conséquence le rapport de force entre elles, c'est-à-dire renforçant ou affaiblissant la dictature du prolétariat. C'est ce qu'est la dictature pour un marxiste. Mais, pour un bureaucrate, la dictature est un facteur autonome, se suffisant à lui-même, ou une catégorie métaphysique, qui se tient au-dessus des rapports de classes véritables et qui porte en elle-même toutes les garanties nécessaires. Au sommet de cela, chaque bureaucrate a tendance à voir la dictature comme un ange gardien penché au-dessus de son bureau.

Erigés sur cette conception métaphysique de la dictature se dressent tous les arguments dans ce sens que, puisque nous avons une dictature du prolétariat, la paysannerie ne pourrait connaître une différenciation, que les koulaks ne pourraient se renforcer, et que si les koulaks se renforçaient, cela signifie qu'ils se transformeraient en socialisme. En un mot, la dictature devient, d'un rapport de classe, un principe se suffisant à lui-même, rapport avec lequel les phénomènes économiques ne sont en quelque sorte qu'une émanation. Bien entendu, aucun des bureaucrates ne pousse ce système jusqu'au bout. Ils sont trop empiriques pour cela, trop étroitement liés à leur propre passé. Mais, leurs pensées, selon ces lignes précises, et les

sources théoriques de leurs erreurs, doivent être cherchées sur ce chemin.

Le marxisme a transcendé la théorie des facteurs pour arriver au monisme historique. Le processus que nous observons maintenant a un caractère de régression, puisqu'il représente un mouvement qui s'éloigne du marxisme vers une oligarchie métaphysique des facteurs.

« L'importance de la théorie. Certains pensent que le léninisme est la primauté de la pratique sur la théorie au sens qu'il n'est que la traduction des thèses marxistes en fait, leur « exécution ». Quant à la théorie, on dit que le léninisme est plutôt non concerné par elle » (*Les fondements du Léninisme*, édition russe 1928).

Ce passage est un véritable microcosme de Staline. Il représente également sa profondeur théorique, sa vivacité polémique, son honnêteté à l'égard de ses opposants. Quand Staline disait « certains pensent », il parlait de moi, à une époque où il n'avait pas encore décidé de m'appeler par mon nom. Tous les professeurs, journalistes, critiques, n'avaient pas encore été suffisamment menottés, et Staline ne s'était pas encore assuré à lui-même le dernier mot, ni dans de très nombreux cas, le mot unique. Il avait besoin de m'attribuer à moi l'affirmation absurde selon laquelle le léninisme n'était pas concerné par la théorie. Comment pouvait-il le faire ? En disant « certains pensent » que le léninisme *n'est que* « la traduction des thèses marxistes en faits », qu'une « exécution ». C'est là la traduction par Staline de mes paroles : « le léninisme, c'est le marxisme en action ». Comme il voulait que cela soit, ma formulation impliquait que le léninisme n'était pas concerné par le marxisme. Mais comment est-il possible à quelqu'un de traduire *la théorie marxiste en action* tout en restant « non concerné » par la théorie marxiste ? L'attitude de Staline lui-même à l'égard de la théorie ne peut pas être qualifiée de « non concernée », pour l'unique raison qu'elle est l'indifférence du manœuvrier. Mais, pour cette raison même, il ne viendrait à l'idée de personne de dire que Staline traduit la théorie en faits. Ce que Staline traduit en faits, ce sont les exigences de la bureaucratie, les impulsions souterraines des forces de classes. Le léninisme est le marxisme en action — c'est-à-dire la théorie qui a pris chair et sang. Cette formulation ne pouvait être décrite comme une indifférence à l'égard de la théorie que par

quelqu'un qui étouffait dans son propre dépit. Pour Staline, c'est la situation normale. L'apparence extérieure du caractère bureaucratique incolore de ces articles et discours dissimule mal la haine dévorante qu'il porte à tout ce qui dépasse son propre niveau. Du même coup, la soi-disant pensée de Staline, comme un scorpion, frappe souvent sa propre tête de sa queue empoisonnée.

Que signifie l'affirmation : « le leninisme est la primauté de la pratique avant la théorie » ? Ici, même la grammaire est mauvaise. On devrait dire : « la primauté sur la théorie » ou « en rapport avec la théorie ». Le problème, bien sûr, n'est pas la grammaire, laquelle vit, en général, une existence précaire dans les pages des *Problèmes du leninisme* de Staline. Ce qui nous intéresse, c'est le contenu philosophique de cette phrase. L'auteur argumente contre l'idée que le leninisme procède de la primauté de la pratique sur la théorie. Mais, après tout, c'est l'essence du matérialisme. Même si nous utilisons le vieux terme philosophique dépassé de *primaute*, il faut dire que la pratique a la même primauté indiscutable sur la théorie que l'être sur la conscience, la matière sur l'esprit, et le tout sur la partie. Car la théorie naît de la pratique, est engendrée par les besoins pratiques, et elle constitue une généralisation plus ou moins incomplète ou imparfaite de la pratique.

En ce cas, les empiristes n'ont-ils pas raison, eux qui s'orientent par le moyen de la pratique « directe » comme tribunal suprême de l'autorité ? Ne sont-ils pas, dans ce cas, les matérialistes les plus consistants ? Non, ils ne représentent qu'une caricature du matérialisme. Être guidé par la théorie, c'est être guidé par des généralisations basées sur toute l'expérience pratique antérieure de l'humanité, afin de pouvoir régler, avec autant de succès que possible, l'un ou l'autre problème pratique d'aujourd'hui. Ainsi, à travers la théorie, nous découvrons précisément la primauté de la pratique dans son ensemble sur les aspects particuliers de la pratique.

Affirmant la primauté de l'économie sur la politique, Bakounine² rejettait la lutte politique. Il ne comprenait pas que la politique est de l'économie généralisée et qu'il est par conséquent impossible de résoudre les problèmes économiques

2. Mikhaïl A. Bakounine (1814-1876), fils de famille noble, officier de la Garde du tsar, commence à militer en 1848 dans les mouvements révolutionnaires, extradé en 1855, évadé en 1861, il est à partir de cette date le porte-drapeau de l'anarchisme, travaille avec Marx et Engels, exclu de la II^e Internationale en 1872.

les plus importants — c'est-à-dire les plus généraux — sans éviter de les généraliser par la politique.

Et maintenant, il est possible d'apprécier la thèse philosophique de Staline sur l'importance de la théorie. Il met sur la tête la relation véritable entre théorie et pratique. Il met un signe égal entre l'application pratique de la théorie et le mépris de la théorie, il attribue à son adversaire une idée, de toute évidence absurde, et le fait avec les pires intentions, en spéculant sur les instincts les plus bas du lecteur mal informé. Cette thèse parfaitement contradictoire, se détruisant elle-même, par-dessus le marché dans un total désarroi grammatical. C'est pour ces raisons que nous l'avons appelé un microcosme.

Quelle sorte de définition du léninisme Staline opposait-il à la mienne ? Voilà la définition qui unit Staline à Zinoviev et Boukharine et qui a trouvé sa place dans tous les manuels : « le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne. Plus exactement, le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général et la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat en particulier ».

L'inconsistance de cette définition et en même temps sa nature contradictoire se trahissent dès que nous nous demandons simplement à nous-mêmes ce qu'est le marxisme. Regardons-en une fois de plus les principaux éléments.

Avant tout, la méthode dialectique. Marx n'en est pas l'inventeur et n'a bien entendu jamais prétendu l'être. Engels croyait que c'était le mérite de Marx d'avoir ressuscité et défendu la dialectique au temps des épigones en philosophie et de l'empirisme étroit dans les sciences positives. Engels, dans son « ancienne préface » à l'*Anti-Dühring*, disait ce qui suit : « C'est le mérite de Marx, que, contrairement aux épigones grossiers, arrogants, médiocres, qui, maintenant, parlent haut dans une Allemagne cultivée, il fut le premier à avoir remis sur le devant de la scène la méthode dialectique oubliée. » Marx ne put faire cela qu'en libérant la dialectique de la captivité idéaliste. Et ici, se pose une énigme : comment est-il possible de séparer la dialectique de l'idéalisme de façon aussi mécanique ? La réponse à cette énigme se trouve, à son tour, dans la dialectique du processus de connaissance lui-même. Chaque fois qu'une religion primitive ou magique a acquis une connaissance nouvelle sur quelque force de la loi naturelle, elle a immédiatement compté cette loi ou cette force au nombre de ses propres pouvoirs. De la même façon, la pensée cognitive, ayant extrait

LÉON TROTSKY

les lois de la dialectique du processus matériel, s'est attribuée la dialectique à elle-même ; en même temps, à travers la philosophie hégélienne, elle s'est attribué une omnipotence absolue. Le *Chaman*³ note très justement la croyance générale selon laquelle la pluie tombe des nuages. Mais il a tort de penser qu'en imitant l'un ou l'autre caractère d'un nuage, il pourrait faire tomber la pluie. Hegel s'est trompé en faisant de la dialectique l'attribut immanent de l'Esprit absolu. Mais, il avait raison de penser que la dialectique joue dans tous les processus de l'univers, y compris la société humaine.

Se basant sur l'ensemble de la philosophie matérialiste antérieure et sur le matérialisme inconscient des sciences naturelles, Marx a sorti la dialectique des étendues dénudées de l'idéalisme et lui a tourné le visage vers la matière, sa mère.

C'est en ce sens que la dialectique, ayant retrouvé ses droits à travers Marx, et matérialisée par lui, constitue le fondement de la conception marxiste du monde, la méthode fondamentale de l'analyse marxiste.

La seconde composante la plus importante du marxisme est le matérialisme historique, c'est-à-dire l'application de la dialectique matérialiste à la structure de la société humaine et son développement historique. Il serait erroné de dissoudre le matérialisme historique dans le matérialisme dialectique dont il n'est qu'une application. Pour appliquer à l'histoire humaine le matérialisme historique, un très grand acte créateur de la pensée cognitive était nécessaire. Cet acte a ouvert une époque nouvelle dans l'histoire de l'humanité elle-même dont la dynamique de classe est reflétée en lui.

On peut dire avec une totale justification que le darwinisme⁴ est une application brillante — quoiqu'elle ne soit pas philosophiquement élaborée jusqu'au bout — de la dialectique matérialiste à la question du développement du monde organique dans toute sa multiplicité et sa variété. Le matérialisme historique tombe dans la même catégorie. Il est une application de la dialectique matérialiste à une partie distincte, bien qu'énorme, de l'univers. L'importance pratique immédiate du matérialisme historique est à ce moment incomparablement plus

3. Le *Chaman* est un guérisseur aux pouvoirs extraordinaires liés notamment à l'extase.

4. Le « darwinisme » est la philosophie attribuée à Charles Robert Darwin (1809-1882), le naturaliste, à l'opposé de la « bio-sociologie » dont se réclament depuis et aujourd'hui encore les apôtres de l'inégalité naturelle, du racisme, etc.

grande, puisque, pour la première fois, elle donne à la classe d'avant-garde l'occasion d'aborder la question de la destinée humaine de manière pleinement consciente. Seule la victoire complète du matérialisme historique dans la pratique — c'est-à-dire l'établissement d'une société socialiste techniquement et scientifiquement puissante — ouvrira la possibilité pratique d'une application sérieuse des lois du darwinisme à l'espèce humaine elle-même, avec l'objectif de modifier ou de surmonter les contradictions biologiques qui existent dans les êtres humains.

La troisième partie composante du Marxisme est sa systématisation des lois de l'économie capitaliste. *Le Capital* de Marx est une application du matérialisme historique au domaine de l'économie humaine à une étape particulière de son développement, exactement comme le matérialisme historique dans son ensemble est une application de la dialectique matérialiste au domaine de l'histoire humaine.

Les subjectivistes russes — c'est-à-dire les empiristes de l'école idéaliste et leurs épigones — reconnaissaient pleinement la compétence et l'autorité du marxisme dans le domaine de l'économie capitaliste, mais niaient qu'il puisse être correctement appliqué aux autres sphères de l'activité humaine. Ce type de séparation repose sur une fétichisation grossière de facteurs historiques homogènes distincts (économie, politique, droit, sciences, art, religion) qui tissent la fabrication de l'histoire par leur interaction et leur combinaison, exactement comme des composés chimiques sont formés par la combinaison d'éléments homogènes distincts. Mais, même outre le fait que la dialectique matérialiste a triomphé aussi en chimie sur le conservatisme empirique de Mendeleiev⁵ en démontrant la transmutabilité des éléments — même en laissant cela de côté, les facteurs historiques n'ont rien de commun avec des éléments en ce qui concerne la stabilité et l'homogénéité. L'économie capitaliste, aujourd'hui, repose sur le fondement d'une technique qui sait assimiler les fruits de toute la pensée scientifique antérieure. La circulation capitaliste des marchandises n'est concevable que dans le cadre de normes légales définies. En Europe, elles ont été établies à travers l'assimilation du droit romain et son adaptation ultérieure aux besoins de l'économie capitaliste.

5. Dmitri Ivanovic Mendeleiev (1834-1907), chimiste, directeur des poids et mesures, inventeur d'un système de classification.

LÉON TROTSKY

L'économie historique et théorique de Marx montre que le développement des forces productives, à une phase précise, parfaitement décrivable, détruit certaines formes économiques au moyen d'autres formes et, dans le cours de ce processus, détruit le droit, la morale, les idées, les croyances ; elle démontre aussi que l'introduction d'un système de forces productives d'un type nouveau et plus élevé crée pour ses propres besoins — toujours à travers les hommes, toujours à travers l'activité d'êtres humains — de nouvelles normes sociales, légales, politiques, et autres, dans le cadre desquelles cette étape se pourvoit de l'équilibre dynamique dont elle a besoin. Ainsi, l'économie pure est une fiction. En long et en large, à travers son étude, Marx met en relief, avec une grande clarté, les courroies de transmission, les engrenages, les autres mécanismes de transmission qui conduisent leurs rapports économiques aux forces productives et à la nature elle-même, à la croûte terrestre, dont les êtres humains sont un produit ; mais aussi qui conduisent vers le haut, vers ce qu'on appelle les appareils des superstructures et les formes idéologiques qui ont toujours tiré leur nourriture de l'économie. Tous les hommes mangent du pain ; la plupart préfère le manger avec du beurre. En d'autres termes, il existe une interaction constante entre l'économie et la superstructure.

Ainsi, seul un éclectisme dénué de talent peut opérer une distinction fausse entre le darwinisme et le matérialisme historique. Mais en même temps, il serait tout à fait erroné de dissoudre simplement le système économique de Marx dans sa théorie sociologique — ou, pour employer l'ancienne terminologie, dans sa théorie historico-philosophique. En rapport avec le matérialisme historique, Marx et Engels ont établi les méthodes fondamentales de la recherche sociologique et proposé des modèles d'un haut niveau scientifique, bien qu'ils n'aient été qu'épisodiques et d'un format de brochure ; des travaux consacrés avant tout aux crises révolutionnaires ou aux périodes révolutionnaires dans l'histoire — par exemple, l'essai d'Engels sur la guerre des paysans en Allemagne, les écrits des deux hommes sur la période de 1848-1851 en France, la Commune de Paris, et ainsi de suite⁶. Ces écrits sont des illustrations brillantes plus que des applications exhaustives de la doctrine du

6. Allusion aux ouvrages, *La Guerre des Paysans en Allemagne* (Engels), *La Lutte de Classes en France*, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, *La Guerre civile en France* (Marx), *Révolution et Contre-Révolution en Allemagne* (Engels).

matérialisme historique. Ce n'est que dans le champ des rapports économiques que Marx a fourni une application plus approfondie de sa méthode dans ses aspect théoriques, encore qu'elle soit techniquement déficiente. Il l'a fait dans un livre qui est l'un des produits les plus accomplis de la pensée cognitive dans l'histoire humaine, le *Capital*. C'est pourquoi l'économie marxiste peut être isolée comme une troisième composante, séparée, du marxisme.

De nos jours, on peut souvent lire des références à la psychologie marxiste, la science naturelle marxiste, et ainsi de suite. Tout cela relève plus du désir que de la réalité, comme les divers discours sur la culture prolétarienne et la littérature prolétarienne. Il arrive souvent que ces prétentions ne sont basées sur rien de solide. Ce serait tout à fait absurde d'inclure le darwinisme ou la table de Mendeleiev comme des éléments faisant partie du marxisme, en dépit du lien qui existe entre eux. Il n'est pas douteux qu'une application consciente de la dialectique matérialiste aux sciences naturelles, avec une compréhension scientifique de l'influence de la société de classe sur les objectifs, les méthodes, les buts de la recherche scientifique, enrichirait la science naturelle et la restructurerait à bien des égards, révélant des liens et des connections nouvelles, et donnant à la science naturelle une place d'une importance renouvelée dans notre compréhension du monde. Quand il apparaîtra dans le domaine scientifique des travaux qui font date il sera peut-être possible, par exemple, de parler de biologie marxiste, de psychologie marxiste, etc. Bien qu'il soit très vraisemblable qu'un tel système aura un nom nouveau. Le marxisme n'a pas la prétention d'être un système absolu. Il a conscience de sa propre signification historiquement transitoire. Seule une application consciente de la dialectique matérialiste à tous les domaines de la science peut préparer et préparera les éléments nécessaires pour transcender le marxisme, ce qui, dialectiquement, sera en même temps le triomphe du marxisme. A partir de la graine de semence pousse une tige sur laquelle un nouvel épis de blé grandit au détriment de la graine de la semence qui est morte.

En lui-même, le marxisme est un produit historique et il doit être saisi de cette façon. Ce marxisme historique comporte en lui-même les trois éléments de base que nous avons mentionnés : la dialectique matérialiste, le matérialisme historique, et l'analyse théorique et critique de l'économie capitaliste. Nous avons à l'esprit ces trois éléments quand nous parlons de

LÉON TROTSKY

marxisme, c'est-à-dire quand nous en parlons de façon valable.

Peut-être le système du matérialisme historique a-t-il changé? S'il en est ainsi, où ce changement a-t-il trouvé son expression? Dans le système éclectique de Boukharine que l'on nous propose sous couleur de matérialisme historique? Non, certainement pas. Bien que Boukharine réduise le marxisme en pratique, il n'a pas le courage de reconnaître ouvertement sa tentative de créer une nouvelle théorie historico-philosophique convenablement adaptée à la nouvelle époque, l'âge de l'impérialisme. En dernière analyse, la scolastique de Boukharine ne convient qu'à son propre créateur. Lukács⁷ a fait une tentative plus audacieuse en principe d'aller au-delà du matérialisme historique. Il s'est risqué à annoncer que, avec le début de la révolution d'Octobre qui représentait le saut du royaume de la nécessité au royaume de la liberté, le matérialisme historique avait cessé d'exister et avait cessé de répondre aux besoins de l'âge de la révolution prolétarienne. Cependant, avec Lénine, nous avons beaucoup ri de cette nouvelle découverte qui était, pour être modérée, pour le moins prématurée.

Mais, si Staline, Zinoviev, et Boukharine n'ont pas repris la théorie de Lukács — que soit dit en passant son auteur a depuis longtemps répudiée — qu'ont-ils exactement à l'idée?

Il reste à dire que le troisième élément du marxisme, son système économique, est le seul domaine dans lequel le développement historique, depuis l'époque de Marx et d'Engels, a introduit, non seulement un nouveau matériel factuel, mais aussi des formes qualitativement nouvelles. Nous pensons à la nouvelle étape de concentration et de centralisation de la production, de la circulation, du crédit, les nouveaux rapports entre les banques et l'industrie, et le nouveau rôle du capital financier et les organisations monopolistiques du capital financier. Mais nous ne pouvons pas parler sous cet angle de quelque marxisme spécial à l'époque de l'impérialisme. La seule chose que l'on puisse dire ici — et avec une pleine justification — est que *Le Capital* de Marx a besoin d'un chapitre supplémentaire, ou d'un volume supplémentaire entier, qui ferait entrer les nouvelles formations de l'époque impérialiste dans le système d'ensemble. Il ne faut pas oublier qu'une partie importante de

7. György Lukács (1885-1971), avait été, déjà intellectuel connu, commissaire du peuple dans le gouvernement Béla Kun en Hongrie.

ce travail a été faite, par exemple par Hilferding⁸, dans son livre sur le capital financier, écrit, soit dit en passant, sous l'influence de l'élan salutaire donné par la révolution de 1905 à la pensée marxiste en Occident. Cependant, il ne viendrait à l'esprit de personne d'inclure *Le Capital financier* de Hilferding comme partie intégrante du léénisme, même si on en enlevait les éléments empoisonnés de pseudo-marxisme — ces éléments pseudo-marxistes que, par politesse géographique, on appelle « austro-marxisme ». Il n'est bien entendu jamais venu à l'idée de Lénine que son superbe pamphlet sur l'impérialisme⁹ constituait une espèce quelconque d'expression théorique du léénisme en tant que type spécial de marxisme de l'époque impérialiste. On ne peut qu'imaginer les épithètes juteuses avec lesquelles Lénine aurait récompensé les auteurs d'une telle affirmation.

Si donc nous ne trouvons pas de dialectique matérialiste nouvelle, pas de matérialisme historique nouveau et pas de nouvelles théories de la valeur pour « l'époque de l'Impérialisme et de la révolution prolétarienne », quel contenu devons-nous investir dans la définition stalinienne de léénisme qui a été canonisée en tant que définition officielle ? La canonisation de cette idée, soit dit en passant, ne prouve rien, car la canonisation de déclarations théoriques n'est nécessaire habituellement que lorsque, comme le disait Thomas d'Aquin¹⁰, l'on doit croire précisément à cause de l'absurdité des choses.

Des mouvements arriérés dans le cadre du marxisme se sont déjà produits des dizaines de fois. Toutes les régressions à des vues théoriques prémarxistes ont en fait, jusqu'à présent, été présentées sous la forme de critiques, de renouveau, d'augmentation — des régressions à des idées qui ont été consciemment surmontées au cours de la bataille, par le marxisme. Mais le révisionnisme n'est nullement si ouvert. Et même le révisionnisme ouvert doit préparer son chemin par des sapes prélimi-

8. L'Autrichien Rudolf Hilferding (1877-1941), social-démocrate autrichien ayant vécu en Allemagne, avait écrit son fameux ouvrage *Finanzkapital* dans les débuts d'une carrière qui l'avait conduit à l'U.S.P.D. et au gouvernement du Reich, en 1923, comme ministre des finances.

9. Il s'agit de *L'Impérialisme, stade suprême du Capitalisme* (1917).

10. Thomas d'Aquin (1225 ou 27-1274), dit « Le Docteur angélique » ou « Le Prince de la Scolastique » est l'auteur de formules célèbres sur sa croyance en ce qu'il voyait et sa croyance parce que ce qu'il croyait était absurde (« Creo quia absurdum »).

LÉON TROTSKY

naires menées le plus souvent sous la pression de besoins empiriques et pas d'objectifs théoriquement fondés.

Le fait de présenter le léninisme comme une espèce particulière du marxisme spécifique à l'époque de l'impérialisme était nécessaire pour réviser le marxisme et cela, Lénine l'a combattu pendant toute sa vie. Dans la mesure où l'idée centrale de cette dernière révision du marxisme était la ligne réactionnaire du socialisme national (la théorie de la construction du socialisme dans un seul pays), il était nécessaire de démontrer, ou tout au moins de proclamer, que le léninisme avait pris une position nouvelle sur cette question centrale de la théorie et de la politique marxiste en opposition au marxisme de l'époque préimpérialiste. Nous avons déjà appris que Lénine avait soi-disant découvert la loi du développement inégal, qu'il ne pouvait être question d'une chose pareille à l'époque de Marx et d'Engels. C'est précisément l'absurdité que les Thomas d'Aquin de nos jours nous appellent à croire aveuglément. Ce qui reste tout à fait inexpliqué cependant, c'est pourquoi Lénine ne s'est jamais, et daucune manière, démarqué lui-même sur cette question centrale de Marx et d'Engels et pourquoi il n'a jamais opposé son « marxisme de l'époque impérialiste » à « un marxisme pur et simple ». Soit dit en passant, Lénine avait une connaissance bien plus solide de Marx qu'aucun des épigones d'aujourd'hui — de même qu'une intolérance organique pour les affirmations inexactes ou le manque de clarté dans les questions théoriques. Une honnêteté supérieure de la conscience théorique, qui, dans des cas isolés, aurait pu sembler pédante à quelqu'un d'insuffisamment réfléchi, caractérisait Lénine. Il conservait ses comptes courants idéologiques avec Marx avec le même soin méticuleux que l'on pouvait voir dans sa propre puissante pensée et dans sa gratitude en tant que disciple. Et pourtant, sur la question centrale du caractère international de la révolution socialiste, Lénine n'aurait donc jamais remarqué sa propre rupture avec la forme préimpérialiste du marxisme ou, pire encore, l'aurait notée mais l'aurait gardée pour lui-même — apparemment dans l'espoir que Staline expliquerait ce secret en temps voulu à une humanité reconnaissante. Et c'est ce que Staline a fait, créant, en quelques lignes tout à fait médiocres, le marxisme de l'ère de l'impérialisme, des lignes qui sont devenues l'écran pour la révision sauve-qui-peut de Marx et Lénine à laquelle nous avons assisté au cours des six dernières années.

On doit remonter au Moyen Age pour trouver des exem-

bles analogues de la montée d'un système idéologique entièrement nouveau sur la base de quelques lignes d'un texte qui a été mal interprété ou incorrectement copié. Ainsi, les vieux croyants se laissaient-ils brûler vifs au nom de quelques lignes de la Bible mal copiées.

Dans l'histoire de la pensée sociale russe au XIX^e siècle nous trouvons le cas d'un groupe d'intellectuels progressistes qui avaient interprété incorrectement les paroles de Engels : « tout ce qui est réel est rationnel » et qui croyaient qu'elles signifiaient que tout ce qui existait était rationnel et qui, par conséquent, avait adopté une attitude extrêmement conservatrice. Mais ces exemples sont insignifiants — le premier à cause de son ancienneté, le second à cause du tout petit nombre de personnes impliquées — en comparaison du cas actuel, dans lequel une organisation qui a une influence de millions d'hommes, utilise toute la machinerie de levage de l'appareil pour apporter un point de vue totalement nouveau, lequel repose en fait sur une mauvaise interprétation puérile de deux citations.

Mais, si les choses étaient réellement déterminées par des textes mal copiés ou par une lecture d'illettrés de certains textes, on pourrait en effet sombrer dans un désespoir total quant à l'avenir de l'humanité. En fait, cependant, les réelles forces causales derrière les exemples que nous avons cités vont plus profondément. Les Vieux-Croyants¹¹ avaient des raisons matérielles suffisamment solides de briser avec l'Eglise officielle et l'Etat policier monarchique. Dans le cas de l'intelligentsia radicale des années 1840, elle n'avait pas suffisamment de force pour combattre le régime tsariste et aussi, avant d'avoir atteint le point où elle décida de s'armer de bombes terroristes — ce qui ne fut pas fait avant la génération suivante — elle essaya de trouver un terrain d'accord entre sa conscience politique fraîchement éveillée et les réalités existantes, même par les moyens de quelque hégélianisme mal digéré.

Finalement, le besoin, d'une façon ou d'une autre, de couper le cordon ombilical qui lie la République soviétique à la révolution internationale — ce besoin est né des conditions et des développements existants, des défaites de la révolution internationale et de la pression, à l'intérieur des tendances, des

11. Les « Vieux Croyants » ou *Raskolniki* se dressèrent contre les réformes du patriarche Nikon en 1654 dans lesquelles ils voyaient une influence occidentale et un attentat contre la tradition nationale (il s'agissait de correction d'erreurs pérennisées par la durée dans le texte des Ecritures). Leur apôtre était le père Avvakum.

LÉON TROTSKY

propriétaires du pays. Les théoriciens de la bureaucratie ont choisi les citations de la même façon que les prêtres de toutes les religions choisissent les textes sacrés applicables aux circonstances existantes. Si, par rapport aux textes, le bureaucratisme est obligé de faire des falsifications qui jettent dans la honte la plus grande partie des prêtres, la faute, là encore, en incombe aux circonstances.

Mais, comme nous l'avons déjà vu, à partir de la citation plus haut, notre théoricien a une autre définition du léninisme qu'il considère comme « plus précise, c'est-à-dire, le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général et la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat en particulier ». Cependant, cette définition, plus précisément formulée, compromet encore un peu plus une définition qui était déjà sans espoir.

Si le léninisme est « une théorie de la révolution prolétarienne en général », alors qu'est-ce que le marxisme ? Marx et Engels l'ont annoncé eux-mêmes au monde, à pleine voix, en 1847, dans le *Manifeste communiste*. Qu'est d'autre ce document immortel que le manifeste de « la révolution prolétarienne en général » ? On pourrait dire avec une justification totale que l'activité théorique ultérieure tout entière de ces deux grands amis n'a été qu'un commentaire de ce manifeste. Utilisant le mot d'ordre de l' « objectivisme » les marxistes académiques ont essayé de séparer la contribution théorique du marxisme à la science de ces conclusions révolutionnaires. Les épigones de la II^e Internationale ont essayé de transformer Marx en un évolutionniste de la variété jardinage. Durant toute sa vie, Lénine a combattu contre ces deux types au nom du marxisme authentique, c'est-à-dire « de la théorie de la révolution prolétarienne en général, de la théorie de la dictature du prolétariat en particulier ». Que signifie donc la tentative d'opposer la théorie léniniste au marxisme ?

A la recherche d'un terrain pour opposer le léninisme au marxisme — avec, bien entendu, toutes sortes de caractérisation et de réserves dénuées de sens, Staline se tourne vers un critère historique :

« Marx et Engels sont apparus sur le devant de la scène dans une période révolutionnaire (nous pensons à la révolution prolétarienne), quand il n'existant pas encore un Impérialisme développé, dans la période de préparation du prolétariat à la révolution, quand la révolution

prolétarienne n'était pas encore directement et pratiquement inévitable. Par ailleurs, Lénine, le disciple de Marx et d'Engels, est monté sur les planches dans la période de plein développement de l'Impérialisme, la période de déroulement de la révolution prolétarienne » (*Les fondements du Léninisme*, édition russe, 1928, p. 74).

Même si on laisse de côté le style surprenant de ces lignes — Marx et Lénine montant sur les planches « comme des acteurs provinciaux », il faut encore reconnaître que cette excursion dans l'histoire est de façon générale tout à fait inintelligible. Que Marx ait été actif au cours du xix^e siècle et pas du xx^e c'est vrai mais, certainement, l'essence de toute l'activité de Marx et d'Engels fut qu'ils ont anticipé de façon théorique et préparé la voie pour l'âge de la révolution prolétarienne. Si on laisse cela de côté, on ne peut aboutir qu'à du marxisme académique, c'est-à-dire ce qui en est la caricature la plus répugnante. La pleine importance de l'œuvre de Marx devient évidente à partir du fait que l'époque de la révolution prolétarienne, qui s'est produite bien plus tard que ce que lui et Engels avaient attendu, n'a pas exigé de révision du marxisme mais, au contraire, a exigé sa purification de toute la rouille de l'épigonisme qui s'était développée dans l'intervalle. Mais Staline tenait à ce que le marxisme, à la différence du léninisme, soit le reflet théorique d'une période non révolutionnaire.

Ce n'est pas par hasard que l'on trouve cette conception chez Staline. Elle découle de l'ensemble de la psychologie de l'empiriste qui vit sur sa terre. Pour lui, la théorie ne fait que « refléter » son époque et sert aux tâches du jour. Dans le chapitre des *Principes du Léninisme*¹², spécialement consacré à la théorie — et c'était un chapitre ! — Staline monte sur les planches de cette façon : « La théorie peut devenir une force immense du mouvement ouvrier si elle se forme en liaison indissoluble avec la pratique révolutionnaire ». ¹³ (de l'édition russe de 28, p. 89, c'est moi qui souligne L. T.).

De toute évidence, la théorie de Marx, qui a pris forme « en liaison indissoluble » avec la pratique d'une « époque pré-révolutionnaire » est vouée à être dépassée en rapport avec la « pratique révolutionnaire » de Staline. Il n'arrive absolument

12. Des *Principes du Léninisme* comporte une série de conférences faites par Staline en avril 1924 à l'université Sverdlov.

13. Dans l'édition française, *Les Questions du Léninisme*, t. I, p. 22.

pas à comprendre que la théorie — la théorie authentique ou théorie fondamentale — ne prend pas du tout forme en relation *directe* avec les tâches pratiques du jour. Elle est plutôt la consolidation et la généralisation de toute l'activité pratique et l'expérience humaines, englobant des périodes historiques différentes dans leur succession matériellement déterminée. C'est seulement parce que la théorie n'est pas liée indissolublement avec les tâches pratiques qui lui sont contemporaines, mais parce qu'elle s'élève au-dessus d'elles, qu'elle a le don de voir d'avance c'est-à-dire qu'elle est capable de se préparer à se lier avec l'activité pratique future et de former des gens qui seront à la hauteur des tâches pratiques de l'avenir. La théorie de Marx s'est élevée comme une gigantesque tour au-dessus des tâches pratiques révolutionnaires des contemporains lassaliens de Marx, exactement comme elle l'a fait au-dessus de l'activité pratique de toutes les organisations de la I^e Internationale. La II^e Internationale n'a assimilé que quelques-uns des éléments de marxisme pour ses propres besoins pratiques et jamais vraiment les plus importants. Ce n'est qu'à l'époque des catastrophes historiques s'étendant à l'ensemble du système capitaliste que s'est ouverte la possibilité de mettre en pratique les conclusions fondamentales du marxisme. C'est seulement ce point qui a rendu les gens plus réceptifs et pas tous, il s'en faut, à une compréhension du marxisme dans son ensemble.

L'histoire stalinienne du marxisme et du léninisme appartient à la même « école historique » dont Marx disait que, pour employer les termes du Nouveau Testament, elle ne voit jamais que la partie cachée de tout ce qui a été fait. La suggestion de Staline quant à l'existence d'une théorie pré-révolutionnaire du marxisme et d'une théorie révolutionnaire du léninisme, est en fait une philosophie de l'histoire adoptée par le civisme théorique qui, simplement, fait quelques commissions pour les tâches pratiques du jour.

Quand Staline parle de « théorie », il pense à celles qui sont mises sur pied sur ordre du secrétariat « dans une liaison indissoluble avec « la pratique », les besoins des tâches pratiques, de l'appareil dirigeant centrisme dans une période de recul politique.

Faisant de toutes les manières le tour de sa bouillie, laquelle est trop chaude pour lui et qu'il n'a pas cuisinée lui-même — vraiment le meilleur mot pour cette sauce théorique, c'est ce mot favori de Lénine, la bouillie — à travers les zigzags et les circonlocutions, Staline approche furtivement de l'idée que le

léninisme est « plus révolutionnaire » que le marxisme. Poursuivant sa tentative d'opposer le léninisme au marxisme, Staline écrit : « On note d'ordinaire le caractère exceptionnellement combatif, exceptionnellement révolutionnaire du léninisme ». Qui le note ? Ce n'est pas clair. Staline dit simplement qu'on le note « d'ordinaire ». Ce genre de prudence devient de la couardise. Mais que veut dire « exceptionnellement révolutionnaire » ? Qui sait ? Mais qu'est-ce que Staline lui-même « relève » sur ce point ? Il dit : « C'est absolument juste. Mais (!) cette qualité particulière (une « particularité » mineure en comparaison du marxisme) s'explique par deux raisons » : la lutte contre l'opportunisme de la II^e Internationale et la révolution prolétarienne (*ibidem*, p. 74).¹⁴

Voilà comment Staline s'attache — pas très courageusement peut-être mais néanmoins il l'a fait — à la conclusion que le « trait particulier » du léninisme est son caractère « exceptionnellement » révolutionnaire en comparaison du marxisme. Si c'était vrai, alors on aurait dû abandonner ouvertement le marxiste comme une théorie dépassée, exactement comme la science, en temps voulu, a rejeté la théorie phlogistique, le vitalisme et ainsi de suite, les laissant seulement comme matériel pour l'histoire de la pensée humaine. Mais en fait, l'idée que le léninisme est « plus révolutionnaire » que le marxisme est un travestissement complet du léninisme, du marxisme et du concept de ce qui est révolutionnaire.

Dans notre analyse de la seconde et « plus précise » définition du léninisme par Staline, nous avons jusqu'à présent laissé de côté le mot de « *tactique* ». La formule intégrale, comme le lecteur s'en souviendra, est celle-ci :

« Le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne. Plus exactement : le léninisme est la théorie et la *tactique* de la révolution prolétarienne en général, la théorie et la *tactique* de la dictature du prolétariat, en particulier ».¹⁵

La tactique est l'application pratique de la théorie aux conditions spécifiques de la lutte des classes. Le lien entre la théorie et la pratique courante se fait à travers la tactique. La théorie, en dépit de ce que dit Staline, ne prend pas forme dans

14. *Ibidem*, p. 10.

15. *Ibidem*.

LÉON TROTSKY

une liaison inséparable avec la pratique courante. Pas du tout. Elle s'élève au-dessus d'elle et c'est seulement pour cela qu'elle a la capacité de diriger une tactique en indiquant, outre les tâches actuelles, des points de référence dans le passé et des perspectives pour l'avenir. La ligne complexe de la tactique dans le présent — tactique marxiste, c'est-à-dire pas tactique de suivisme — n'est pas déterminée par un point unique mais par une multiplicité de points à la fois dans le passé et dans l'avenir.

Si le marxisme, qui est apparu dans une période pré-révolutionnaire, n'était nullement une théorie « pré-révolutionnaire » mais, au contraire, s'est élevé au-dessus de sa propre époque pour devenir une théorie de la révolution prolétarienne, alors la tactique — c'est-à-dire l'application du marxisme aux conditions spécifiques du combat — par son essence même, ne pouvait s'élever au-dessus de sa propre époque, c'est-à-dire au-dessus de la maturité des conditions objectives. Du point de vue de la tactique — il serait plus exact de dire, du point de vue de la stratégie révolutionnaire —, l'activité de Lénine diffère énormément de celle de Marx et des premiers disciples de Marx, exactement comme l'époque de Lénine diffère de celle de Marx. Le dirigeant révolutionnaire Marx a vécu et est mort en conseiller théorique de jeunes partis du prolétariat et en héraut qui annonçait ces batailles décisives à venir. Lénine, lui, a conduit le prolétariat à la prise du pouvoir, à assurer sa victoire à travers sa direction, et à donner une direction au premier Etat ouvrier dans l'histoire de l'humanité et à une Internationale dont la tâche immédiate est d'établir une dictature mondiale du prolétariat. Le travail titan esque de ce suprême stratège révolutionnaire peut, avec une totale justice, être placé sur le même niveau que le travail du titan suprême de la théorie prolétarienne.

La tentative de peser et de comparer mécaniquement les éléments théoriques et pratiques dans le travail de Marx et dans celui de Lénine est pitoyable, stérile et profondément stupide. Marx n'a pas seulement créé une théorie, mais il a aussi créé une Internationale. Lénine n'a pas seulement conduit une grande révolution, mais il a fait un travail théorique important. Il semblerait ainsi que la différence entre eux était simplement qu'ils sont « montés sur les planches » à des époques différentes, en résultat de quoi le marxisme est simplement révolutionnaire tandis que le léninisme est « exceptionnellement révolutionnaire ». Tout cela, nous l'avons déjà entendu.

Marx a fait beaucoup comme dirigeant de la I^e Internatio-

nale. Mais cela n'a pas été la principale réalisation de sa vie. Marx serait resté Marx, même sans la Ligue communiste et la I^e Internationale, et son haut fait théorique ne coïncide nullement avec son activité pratique révolutionnaire. Il est allé infiniment plus haut, du fait qu'il a créé la base théorique pour toute l'activité pratique ultérieure de Lénine et d'un certain nombre de générations encore à venir.

Le travail théorique de Lénine a eu un caractère essentiellement auxiliaire par rapport à sa propre activité pratique révolutionnaire. La dimension de son travail théorique a correspondu à l'importance historique mondiale de sa pratique. Mais Lénine n'a pas créé une théorie du lé ninisme. Il a appliqué la théorie du marxisme aux tâches révolutionnaires de la nouvelle époque historique. Dès le III^e congrès du parti, où ont été posées les premières fondations du parti bolchevique, Lénine disait lui-même qu'il considérait comme plus juste de l'appeler un publiciste plutôt qu'un théoricien, de la social-démocratie. C'est un peu plus que la « modestie » d'un jeune dirigeant, qui avait déjà produit pas mal de travaux de grande valeur. Si on se souvient qu'il y a plusieurs sortes de « publicistes », Lénine a justement défini la signification historique de ces mots. Le travail d'un publiciste, dans sa conception, est l'application théorique et politique de la théorie déjà existante pour frayer la voie à un mouvement révolutionnaire vivant donné.

Même le travail le plus « abstrait » de Lénine, dont le thème est très éloigné des problèmes quotidiens — son travail sur l'empirio-criticisme¹⁶ — a été stimulé par les besoins immédiats de la lutte interne du Parti. Ce livre peut être placé sur l'étagère juste à côté de *l'Anti-Dühring*¹⁷ d'Engels en tant qu'application de la même méthode et des mêmes techniques critiques à des matériaux en partie nouveaux des sciences naturelles, dirigées contre de nouveaux adversaires. Pas moins, mais aussi pas plus que cela. Il n'y a ici ni nouveau système, ni nouvelle méthode. C'est totalement et entièrement le système et la méthode du marxisme.

Les bureaucrates du pseudo-léninisme, les sycophantes et les calomniateurs, vont commencer une fois de plus à crier que

16. Il s'agit du livre *Matérialisme et Empirocriticisme*, écrit en 1909 contre Mach et Bogdanov.

17. Le véritable titre du livre est *M. Dühring bouleverse la Science*. Karl Dühring (1833-1921), matérialiste positiviste, fut la cible de Marx et Engels et le livre de ce dernier parut en 1878.

LÉON TROTSKY

nous sommes en train de « minimiser » les réalisations de Lénine. Ces types crient d'autant plus fort à propos des préceptes de leur mentor qu'ils le foulent aux pieds avec plus de cynisme dans la boue de l'éclectisme et de l'opportunisme. Laissant les calomniateurs continuer à calomnier, nous défendrons le léninisme, nous l'expliquerons et nous poursuivrons le travail de Lénine.

Le travail théorique léniniste, comme nous l'avons dit, a un caractère auxiliaire par rapport à son propre travail pratique. Mais, ce travail pratique était à une échelle qui réclamait, pour la première fois, l'application de la théorie marxiste dans sa dimension totale.

La théorie est la généralisation de toutes les pratiques antérieures et elle a un caractère auxiliaire en relation avec toutes les pratiques ultérieures. Nous avons déjà éclairé le point suivant lequel la théorie ne prend pas forme dans une dépendance directe de l'activité pratique courante et n'est pas, non plus, d'importance auxiliaire par rapport à une activité pratique ou à l'activité pratique en général. « Cela dépend. » Pour la pratique stalinienne des zigzags sans principe, ce qui est « nécessaire et suffisant » c'est un mélange éclectique de fragments mal digérés de marxisme, de menchevisme, de populisme. La pratique de Lénine a utilisé tout ce qu'il y a dans la théorie de Marx pour la première fois dans l'histoire. C'est conformément à cette ligne qu'il faut jauger ces deux grandes figures historiques. Le commentaire de Staline suivant lequel l'un comme l'autre sont « montés » avec succès « sur les planches » de la théorie et de la pratique dans leurs périodes respectives, l'un de façon révolutionnaire, l'autre de façon « exceptionnellement » révolutionnaire, demeureront pour toujours une répugnante anecdote de l'histoire de l'épigonisme idéologique. Marx et Lénine ont rejoint les rangs des immortels sans avoir une feuille de permission de Staline.

Cependant, si ces deux grandes figures n'avaient pas été opposées, il aurait été impossible à Staline d'isoler le léninisme comme théorie indépendante. Une opposition de ce genre est la base de toute classification. Nous avons déjà dit que la seule justification sérieuse pour les opposer de cette façon — une justification qui est en même temps la plus féroce des condamnations — c'est la révision socialiste nationale de la « théorie marxiste de la révolution prolétarienne en général et de la théorie de la dictature du prolétariat en particulier ». Celui qui s'est exprimé avec le plus d'audace sur le caractère dépassé du

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

marxisme a été Staline — au moins pendant les premiers mois « de lune de miel » de sa nouvelle théorie à un moment où l'Opposition n'avait pas encore piqué cette outre de vache surgonflée de l'aiguille aiguisée de sa critique.

[NOUS FERONS NOTRE DEVOIR]¹

(16 décembre 1928)

Aujourd'hui, 16 décembre, le représentant du Collège du G.P.U. Volynsky², m'a formulé verbalement au nom de ce collège un ultimatum, à peu près textuellement ceci :

« L'activité de vos camarades d'idées a pris dans le pays, au cours de ces derniers temps, un caractère nettement contre-révolutionnaire ; les conditions dans lesquelles vous êtes placé à Alma-Ata vous laissent parfaitement en mesure de diriger cette besogne ; c'est pour cette raison que le Collège du G.P.U. a décidé d'exiger de vous la promesse catégorique de cesser votre activité ; sinon, le Collège se verra dans l'obligation de changer les conditions de votre existence en vous isolant complètement de la vie politique ; cela posera en même temps la question du changement de votre lieu de résidence. »

Je déclarai au représentant du G.P.U. que je ne pourrais lui donner qu'une réponse écrite, dans le cas où il me remettrait l'ultimatum du G.P.U. formulé également par écrit. Mon refus de présenter une réponse verbale provenait de la certitude, basée sur le passé tout entier, que mes paroles seraient à nouveau odieusement déformées dans le but d'induire en erreur les masses travailleuses de l'U.R.S.S. et du monde entier.

Néanmoins, indépendamment de ce que fera par la suite le Collège du G.P.U. (qui n'exerce pas en cette affaire un rôle déterminé par lui-même, mais ne fait que mettre en pratique

1. Lettre au C.C., au V.T.I.K., à la commission de contrôle (T 2912), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Nous ne savons rien de ce fonctionnaire de police.

une décision ancienne, connue de moi depuis longtemps et adoptée par la fraction restreinte de Staline), j'estime nécessaire de porter à la connaissance du comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. ce qui suit :

Exiger de moi un renoncement à l'activité politique, c'est exiger que j'abjure la lutte pour les intérêts du prolétariat international, lutte que je n'ai cessé de mener depuis trente-deux ans, c'est-à-dire au cours de toute ma vie consciente. La tentative de représenter cette activité comme étant « contre-révolutionnaire » émane de ceux que j'accuse en face du prolétariat mondial de fouler aux pieds les bases de l'enseignement de Marx et de Lénine, de porter atteinte aux intérêts historiques de la révolution mondiale, de rompre avec les traditions et les commandements d'Octobre, de préparer Thermidor, inconsciemment, mais d'autant plus dangereusement.

Renoncer à l'activité politique signifierait renoncer à lutter contre l'aveuglement de la direction actuelle du parti communiste de l'U.R.S.S. qui accumule de plus en plus, sur les difficultés objectives de l'édification socialiste, des difficultés politiques provenant de son incapacité opportuniste à mener une politique prolétarienne de grande envergure historique.

Cela équivaudrait à abjurer la lutte contre le régime étouffant qui existe dans le parti — régime reflétant la pression croissante exercée par les classes ennemis sur l'avant-garde du prolétariat.

Cela signifierait se réconcilier passivement avec la tactique économique de l'opportunisme qui, en sapant et en ébranlant les fondements de la dictature du prolétariat, en retardant la croissance matérielle et culturelle de celui-ci, porte en même temps des coups cruels à l'alliance des ouvriers et des paysans travailleurs, base du pouvoir des Soviets.

Renoncer à l'activité politique équivaudrait à couvrir par son silence la politique désastreuse de la direction internationale qui, en 1923, fit abandonner sans combat d'immenses positions révolutionnaires en Allemagne ; qui tenta de faire oublier ses erreurs opportunistes par les aventures d'Estonie et de Bulgarie ; qui, au V^e congrès, se trompa de fond en comble dans son estimation de toute la situation mondiale et donna aux partis des directives ne faisant que les affaiblir et les émietter ; qui, par l'intermédiaire du comité anglo-russe, tendit la main au conseil général des Trade-Unions — ce rempart de la réaction impérialiste — le soutenant pendant les mois les plus difficiles pour les traîtres réformistes ; qui, en Pologne, en plein virage brusque de

LÉON TROTSKY

la politique intérieure, transforma l'avant-garde du prolétariat en une arrière-garde de Pilduski ; qui, en Chine, amena jusqu'à son aboutissement la ligne de conduite politique du menchevisme, aidant ainsi la bourgeoisie à démolir, saigner et décapiter le prolétariat révolutionnaire ; qui partout affaiblit l'Internationale communiste en galvaudant le trésor de ses idées.

Cesser l'activité politique ce serait admettre passivement l'amoindrissement, la falsification directe de notre instrument principal : la méthode marxiste et les enseignements théoriques que nous avons acquis, grâce à cette méthode, dans la lutte dirigée par Lénine.

Cela équivaudrait à se réconcilier passivement — en en portant la responsabilité — avec la théorie de l'intégration du koulak dans le socialisme ; avec le mythe de la mission révolutionnaire de la bourgeoisie coloniale ; avec le mot d'ordre lancé en Orient du « parti ouvrier et paysan bi-partite », rompant avec les bases de la théorie des classes ; avec ce qui est enfin le couronnement de toutes ces élucubrations réactionnaires et de quantités d'autres, avec la théorie du socialisme dans un seul pays, avec cette sape fondamentale, la plus criminelle, dirigée contre l'internationalisme révolutionnaire.

L'aile léniniste du parti se voit frappée depuis 1923, c'est-à-dire depuis la faillite inouïe de la révolution allemande. La forte croissance des coups reçus par elle accompagne les défaites successives subies par le prolétariat international et soviétique du fait de la direction opportuniste.

La logique théorique et l'expérience politique témoignent qu'une période de retraite, de recul, c'est-à-dire de réaction, peut se produire, non seulement après une révolution bourgeoise, mais également à la suite d'une révolution prolétarienne. Depuis six ans, nous vivons en U.R.S.S. dans l'ambiance d'une réaction progressant contre Octobre et frayant par cela même la voie vers Thermidor. La manifestation la plus évidente et la plus achevée de cette réaction au sein du parti est la persécution féroce et la dévastation de l'aile gauche.

Dans les dernières tentatives de résister aux thermidoriens déclarés, la fraction stalinienne ne vit qu'en s'appropriant les « débris » et les « fragments » des idées de l'Opposition. Au point de vue création, cette fraction est impuissante. La lutte contre la gauche lui enlève toute stabilité. Pratiquement, sa politique est désaxée, fausse, contradictoire, incertaine. La campagne contre le danger de droite, menée si bruyamment, reste aux trois quarts purement formelle, et sert avant tout à

masquer aux yeux des masses, la guerre réellement destructrice faite aux bolcheviks-léninistes. La bourgeoisie mondiale et le menchevisme mondial sanctifient cette guerre d'une même façon : ces juges ont, depuis longtemps, donné « raison » à Staline « au point de vue de l'histoire ».

Si cette politique aveugle, poltronne, incapable, cherchant à s'adapter à la bureaucratie et à la petite bourgeoisie, n'avait pas été pratiquée, la situation des masses travailleuses serait infiniment meilleure au cours de la douzième année de dictature ; la défense militaire eût été infiniment plus solide et plus sûre ; l'Internationale communiste serait autrement plus haut, et ne reculerait point pas à pas devant la social-démocratie traître et vendue.

La faiblesse incurable de la réaction de l'appareil du parti, malgré la puissance apparente de cette réaction, tient à ce que cet appareil ne sait pas ce qu'il fait. Il exécute une tâche pour des classes ennemis. Il ne peut y avoir de pire malédiction au point de vue de l'Histoire pour une fraction venant de la révolution que de saper celle-ci...

La grande force historique de l'Opposition, malgré sa faiblesse extérieure momentanée, vient de ce qu'elle sent le pouls du processus mondial de l'histoire ; elle perçoit nettement la dynamique des forces de classe, elle prévoit le lendemain, elle le prépare consciemment. Renoncer à l'activité politique, ce serait abandonner cette préparation.

La menace de modifier mes conditions d'existence retentit... comme si je n'étais pas déporté à 4 000 km de Moscou, à 250 km de tout chemin de fer, et à peu près à la même distance des frontières des provinces occidentales désertiques de la Chine, dans une région où la malaria la plus cruelle partage son empire avec la lèpre et la peste ! Comme si la fraction de Staline, dont le G.P.U. est l'émanation directe, n'avait pas fait l'impossible pour m'isoler non seulement de la vie politique, mais de toute existence en général. Les journaux de Moscou n'arrivent ici qu'après un délai variant de dix jours à un mois, parfois plus. Les lettres ne m'arrivent que dans des cas exceptionnels, après avoir traîné un, deux ou trois mois dans les tiroirs du G.P.U. et du secrétariat du comité central.

Deux de mes collaborateurs les plus intimes, depuis l'époque de la guerre civile, les camarades Sermouks et Poznansky, qui avaient décidé de m'accompagner volontairement jusqu'à mon lieu d'exil, furent, dès leur arrivée, immédiatement arrêtés,

LÉON TROTSKY

enfermés dans une cave, avec des détenus de droit commun, et ensuite déportés dans des coins éloignés du Nord. Une lettre provenant de ma fille, malade dans un état désespéré — exclue par vous du parti et privée de son travail — mit soixante-treize jours pour venir jusqu'à moi de l'hôpital de Moscou, de sorte que ma réponse arriva après sa mort. Une autre lettre, parlant d'une maladie grave de ma seconde fille, également exclue par vous du parti et chassée de son emploi, me parvint il y a un mois, quarante-trois jours après l'expédition de cette lettre de Moscou. Des questions relatives à l'état de santé, envoyées par télégraphe, n'arrivent presque jamais à destination. Des milliers de bolcheviks-léninistes irréprochables se trouvent dans la même situation, parfois pire encore. Ils ont pourtant infiniment plus de mérite envers la révolution d'Octobre et le prolétariat mondial que ceux qui les ont emprisonnés ou déportés.

En préparant de nouvelles persécutions plus cruelles encore contre l'Opposition, la fraction restreinte de Staline, que Lénine qualifiait dans son « testament » de « grossier » et de « déloyal » (alors que ces « qualités » n'avaient pas acquis encore la centième partie de leur développement ultérieur), s'efforce constamment, par l'intermédiaire du G.P.U. d'attribuer à l'Opposition une « liaison » avec les ennemis de la dictature du prolétariat. Dans leur intimité, les dirigeants actuels disent : « C'est nécessaire pour la masse », parfois avec plus de cynisme encore : « C'est pour les imbéciles... » Mon collaborateur, le plus intime, Georgi Vassilievitch Boutov, qui dirigea le secrétariat du Conseil militaire révolutionnaire de la République pendant toutes les années de la guerre civile, fut arrêté et détenu dans des conditions inouïes. On chercha à extorquer à ce membre du parti irréprochable, à cet homme intègre, modeste, une confirmation des accusations qu'on savait sciemment fausses, truquées et falsifiées, dans le genre des amalgames thermidoriens. Boutov répondit par une grève de la faim héroïque qui dura près de cinquante jours et provoqua sa mort en prison en septembre dernier. Les violences, les coups, les tortures corporelles et morales sont appliquées aux meilleurs ouvriers bolcheviks, à cause de leur fidélité aux commandements d'Octobre. Telles sont les conditions générales qui, d'après le Collège du G.P.U., ne font à présent plus obstacle à l'activité politique de l'Opposition en général et à la mienne en particulier.

La piteuse menace de changer les conditions de mon existence dans le sens d'un isolement plus strict, signifie

simplement que la fraction de Staline a décidé de remplacer la déportation par la prison. Ainsi que cela a déjà été dit plus haut, cette résolution n'est pas nouvelle pour moi. Adoptée en tant que projet dès 1924, elle est réalisée peu à peu, en passant par toute une série de degrés, pour habituer tout doucement le parti, écrasé et trompé, aux méthodes stalinianes, où la déloyauté grossière a mûri jusqu'à devenir de la malhonnêteté bureaucratique de l'espèce la plus venimeuse.

Dans la « Déclaration » que nous avons remise au VI^e congrès [de l'I.C.], et où nous repoussions la calomnie lancée contre nous, qui ne flétrit que ses auteurs, nous avons à nouveau confirmé que nous étions inébranlablement prêts à lutter, dans les cadres du parti, pour les idées de Marx et de Lénine, par les moyens de la démocratie au sein du parti, sans laquelle celui-ci étouffe, se pétrifie, s'émette. Nous avons à nouveau annoncé que nous étions immuablement disposés à aider par la parole et par l'action le noyau prolétarien du parti à redresser l'orientation de la politique, à assainir le parti et le pouvoir des soviets par des efforts concordants et coordonnés, sans heurts, ni catastrophes. C'est dans cette voie que nous continuons à persévérer. Nous avons répondu à l'accusation de faire du travail fractionnel, que ce travail ne pouvait être liquidé que par le retrait de l'article 58 qui nous a été perfidement appliqué, et en nous réadmettant dans le parti, non pas comme de soi-disant pécheurs repentis, mais comme des militants révolutionnaires ne trahissant pas leur drapeau. Comme si nous avions prévu l'ultimatum qui nous est présenté aujourd'hui, nous écrivions textuellement dans cette « Déclaration » :

« Seule, une bureaucratie complètement corrompue pourrait exiger que des révolutionnaires renoncent ainsi (à l'activité politique, c'est-à-dire à servir le parti et la révolution internationale). Seuls, de méprisables renégats pourraient donner une pareille promesse. »

Je ne puis rien changer à ces paroles. Je les porte à nouveau à la connaissance du comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. et du comité exécutif de l'Internationale communiste, entièrement responsables de l'activité du G.P.U..

A chacun sa part. Vous voulez continuer dans l'avenir à réaliser les suggestions des forces de classes ennemis du prolétariat. Nous connaissons notre devoir. Nous l'accomplirons jusqu'au bout.

[IL FAUT TOUCHER LA MASSE DU PARTI]¹

(décembre 1928)

Vous demandez, ainsi que d'autres camarades, si nous n'adoptons pas une ligne de conduite trop « conciliatrice » en formulant des revendications telles que : convoquer honnêtement le XVI^e congrès, réduire de vingt fois le budget du parti, publier les travaux de Lénine dissimulés jusqu'à présent, etc. Il va de soi que vous comprenez qu'il s'agit ici de mots d'ordre immédiats, ayant trait à la vie intérieure du parti. Ce sont là les premières démarches dont l'exécution devrait montrer au parti qu'il s'est effectué un changement sérieux de régime. La question de savoir jusqu'à quel point sont réalisables les dits mots d'ordre sous la direction actuelle ne décide nullement du sort des mots d'ordre eux-mêmes. Pour nous il est tout à fait clair : a) que la direction actuelle est incapable ; b) que les mots d'ordre minimum énumérés, ayant trait à la vie intérieure du parti, ne seront pas réalisés par la bonne volonté de la direction. Il s'agit ici de mobiliser le noyau prolétarien du parti, pour ainsi dire la fraction bolchevique du parti communiste de l'U.R.S.S., pour certaines revendications transitoires très simples et tout à fait indiscutables. La résistance que la direction fera à ces revendications ouvrira les yeux du parti en lui faisant voir le caractère de sa direction, et en élargissant ainsi la fraction bolchevique dans le parti communiste de l'U.R.S.S.². En d'autres termes, la signification des revendications formulées au point de vue de la vie intérieure du parti est la même que celle de toutes les revendications transitoires dans le programme communiste en général.

1. Lettre à I. T. Smilga (T 3152), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Trotsky répond ici en quelques mots à toutes les questions posées par sa politique de « redressement » du parti et montre la possibilité de cette voie.

Mais sont-elles justes même en tant que revendications transitoires ? On ne pourrait contester leur justesse qu'en prenant comme point de départ la conception que « le parti est un cadavre » (V. Smirnov), c'est-à-dire en niant l'existence, au sein du parti communiste de l'U.R.S.S., d'une fraction bolchevique qui peut grandir très considérablement. Dans la phase présente, cette question a une importance décisive.

Pour estimer la justesse, la conformité au but poursuivi, de n'importe quel mot d'ordre transitoire, il est nécessaire de se transporter par l'imagination dans la position d'un ouvrier oppositionnel intervenant à l'assemblée de sa cellule ou à la réunion de son usine, où l'on examine les questions du parti, par exemple celle de l' « autocritique ». Si l'ouvrier oppositionnel veut se perdre lui-même et sa cause, il dira : « Le parti est un cadavre et on ne peut rien attendre de lui. » Une pareille position serait purement réactionnaire : le sectarisme, tentant de se donner cours sur une vaste arène, a fréquemment joué et jouera encore un rôle réactionnaire. Un oppositionnel raisonnable dira : pour que l' « autocritique » cesse d'être une demi-comédie et une demi-provocation, il faut assurer la réalisation des prémisses les plus élémentaires de la démocratie dans le parti, et il énumérera les mots d'ordre ci-dessus exposés. Il peut et doit ajouter, en même temps, ouvertement :

« Je ne crois nullement que la direction actuelle soit capable d'exécuter volontairement ces revendications, et c'est pour cela que je ne crois pas pour un sou à l' "autocritique". Mais vous, camarades, vous y croyez ou vous voulez y croire. Eh bien, alors, vérifions la chose d'après les revendications indiscutables que je propose. »

Voilà comment agira un oppositionnel sérieux qui cherche sa voie vers le noyau prolétarien du parti et vers la masse en général. Il n'est nullement suffisant que nous sentions nous-mêmes avoir raison. Ce sentiment ne vaut absolument rien s'il ne tend pas à devenir une force de masse. Il ne nous sied pas de courir pour être plus smirnoviens que Smirnov lui-même. Dans une réunion du parti, les partisans de V. Smirnov ne sauront simplement pas sur quel pied danser, ou bien ils seront obligés de consacrer leurs discours à la démonstration de ce qu'ils n'ont jamais considéré le parti comme un cadavre, etc.

On ne peut évidemment oublier en même temps que des mots d'ordre partiels n'embrassent qu'une petite partie de la

LÉON TROTSKY

question. Mais il reste encore la Plate-forme³ ainsi que tous nos autres documents. C'est là-dedans qu'est élaboré tout un système de revendications touchant à tous les problèmes fondamentaux de l'activité du parti communiste. Dans ce domaine, nous n'atténions rien ; au contraire nous accentuons et nous approfondissons (en particulier dans nos documents adressés au congrès). Mais il faut présenter au parti notre critique intransigeante et nos mots d'ordre « intégraux » de telle façon que le noyau ouvrier sente que nous voulons et que nous pouvons lui parler dans une langue qu'il comprend. Car la masse n'est pas encore avec nous. Il ne faut pas l'oublier. C'est la chose principale et fondamentale. La masse est mécontente ; le noyau ouvrier du parti est mécontent ; mais ils expriment leur mécontentement dans le langage conventionnel et faux des officiels de l'appareil dont le caractère marquant est la haine de l'Opposition ou la crainte de celle-ci. Il faut, sans rien abandonner sur le fond, aborder la masse du parti de manière à ce qu'elle trouve sa voie vers le véritable esprit du parti, en prenant comme point de départ ses positions actuelles. C'est surtout ce but que visent les mots d'ordre exposés plus haut.

3. La Plate-forme de l'Opposition de 1927 demeurait la pièce essentielle de son programme politique.

[LES MOTS D'ORDRE DÉMOCRATIQUES POUR LA CHINE]¹

(décembre 1928)

Certains camarades, tout à fait solidaires de mon point de vue dans l'estimation des forces animant la révolution chinoise et dans l'appréciation des perspectives de cette révolution, présentent des objections contre les mots d'ordre démocratiques de l'Assemblée constituante. Naturellement, cette divergence de vue n'a pas la même importance au point de vue principes que le problème de l'évaluation des tendances principales et des forces de la révolution. Cependant, à une certaine période, cette question peut acquérir une importance énorme, comme ce fut le cas pour les bolcheviks au sujet de l'attitude à observer envers la troisième Douma. A mon grand étonnement, un des camarades, critiquant le mot d'ordre de l'Assemblée constituante, aperçoit tout à fait sérieusement dans celui-ci une manœuvre que j'exécuterais dans le but de « tromper » la bourgeoisie chinoise. C'est pour cela qu'il dresse contre moi un extrait puisé dans ma « Critique du programme de l'Internationale communiste » qui commence par les mots suivants : « On ne peut pas tromper les classes... », etc. Il y a là un malentendu patent de la plus grande importance. Tout l'essentiel de ce qui a trait à la signification politique du mot d'ordre de l'Assemblée constituante pour la Chine a été dit dans mon travail : « La question chinoise après le VI^e congrès². » Je ne le répéterai pas ici. Si l'on cherche dans la « Critique du programme » quelle base d'argumentation théorique générale a été donnée à ce mot d'ordre on le trouvera dans le chapitre relatif aux « Principales particularités de la stratégie de l'époque révolutionnaire » qui dit :

1. Lettre-circulaire (T 3153), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le texte « La question chinoise après le VI^e congrès » devait être également publié dans *L'Internationale communiste après Lénine*.

LÉON TROTSKY

« Sans posséder une conception large, généralisée, dialectique de l'époque actuelle en tant qu'époque de revirements brusques, il est impossible d'avoir une véritable éducation des jeunes partis, une direction stratégique juste de la lutte de classes, une combinaison exacte de ses procédés et, avant tout, un changement d'armement brutal, audacieux, résolu quand arrive une modification nette de la situation. »

Un de mes critiques déclare : « C'est le mot d'ordre de l'abolition des Dou-Dzioums³ et de l'unité de la Chine sous le pouvoir des Soviets qui reste juste. » Quant à celui de l'Assemblée constituante, il serait « inacceptable ». Je demande pourquoi. Si l'on considère que c'est la résolution du plénum de février (1928) du comité exécutif de l'Internationale communiste qui est dans le vrai en déclarant qu'« il est juste de continuer à s'orienter vers l'insurrection »⁴, alors, évidemment, il faut bien aussi admettre la justesse du mot d'ordre des soviets. Car il faut être logique. Mais j'estimais, et je continue à estimer, que proclamer en février 1928 un cours insurrectionnel était la folie la plus criminelle qui se puisse imaginer. Bien avant février, la contre-révolution en Chine submergeait la classe ouvrière et le parti. Dans la « Question chinoise après le VI^e congrès », j'ai établi clairement les jalons chronologiques principaux du changement de la situation en Chine en me basant sur des faits et des documents indiscutables. Ce pays traverse actuellement, non pas une révolution, mais bien une contre-révolution. Au cours d'une pareille période, le mot d'ordre des soviets ne peut avoir de sens que pour des cadres restreints en les préparant à la troisième révolution chinoise, dans l'avenir. Cette préparation a évidemment une importance énorme. Pour la faire, le mot d'ordre des soviets doit accompagner celui de la lutte du prolétariat pour la dictature à la tête de toutes les masses pauvres de la population, et, avant tout, des paysans pauvres. Mais, à côté de la préparation, par la théorie et la propagande, de cadres révolutionnaires pour la révolution future, il reste encore la question de mobiliser des milieux ouvriers aussi larges que possible pour participer activement à la vie politique de la

3. Les Douzioun sont les seigneurs de la guerre, les chefs militaires qui exerçaient tous les pouvoirs dans une province et se partageaient pratiquement la Chine.

4. Le plénum de février était encore sur la ligne qui avait conduit à l'insurrection de Canton et qui devait plus tard être qualifiée de « putschiste ».

période que nous traversons. Le pays est actuellement administré par une dictature militaire servant les sphères supérieures de la bourgeoisie et les impérialistes étrangers. Cette dictature, récemment installée à la suite de la lutte révolutionnaire (que nous avons honteusement et criminellement perdue), ne peut pas encore être stable. Elle cherche seulement à le devenir en établissant le « régime transitoire » des Cinq Chambres de Sun Yat-Sen⁵. L'invention absurde et réactionnaire de celui-ci (que l'on vanta chez nous sans grand sens critique⁶, même à une époque où ses idées ralentissaient surtout le développement révolutionnaire de la Chine), cette fantaisie de philistine devient maintenant un instrument servant de camouflage « national », « constitutionnel », du régime fasciste, c'est-à-dire de la domination militaire du parti centralisé du Guomindang, représentant, sous leur aspect le plus concentré, les intérêts du capital. Par là même, les questions du régime politique et de l'Etat sont en Chine à l'ordre du jour. Ces problèmes intéressent inévitablement de vastes milieux ouvriers. Dans une situation qui n'est pas révolutionnaire, il est impossible de donner d'autres réponses à ces questions que les mots d'ordre et les formules de la démocratie politique.

Quand le mouvement des masses progresse, dans les circonstances de crise révolutionnaire générale, les soviets, grandissant à travers ce mouvement, en desservent les besoins courants, deviennent une forme naturelle, compréhensible, proche au point de vue « national », de l'unité des masses et aident le parti à amener celles-ci à l'insurrection. Mais que signifierait maintenant le mot d'ordre des soviets, dans les conditions actuelles de la Chine ? N'oubliez pas qu'il n'y a là-bas aucune tradition soviétique. Elle aurait pu exister même dans l'éventualité d'une défaite. Mais elle n'existe pas. C'est la direction réactionnaire de Staline-Boukharine qui en est cause. Le mot d'ordre des soviets qui ne se développent pas à travers un mouvement des masses et qui ne s'appuient même pas sur

5. *Sun Yat-sen* est la transcription coutumière en Occident — respectée ici à titre exceptionnel — pour *Sun Zhongshan* (1866-1925) qui était le père du mouvement nationaliste chinois. La théorie des « cinq chambres » était exposée dans un gros ouvrage, *Leçons sur les Trois Principes*, qui correspondaient à ce qu'il considérait comme cinq « pouvoirs » distincts, le judiciaire, le législatif, l'exécutif, l'examen et le contrôle. Les trois premiers ont le même sens qu'en Occident, l'examen comporte le recrutement des fonctionnaires et le dernier le fonctionnement des premiers.

6. *Sun Yat-sen*, même du temps de Lénine, fut porté aux nues en U.R.S.S. en tant que chef révolutionnaire national d'une grande nation opprimée.

LÉON TROTSKY

l'expérience du passé, correspond à un appel aride : faites comme en Russie, c'est-à-dire que c'est le mot d'ordre de la révolution socialiste sous sa forme la plus pure, la plus abstraite et la plus absolue. Il faut propager les soviets pour conquérir le pouvoir par le prolétariat et les paysans pauvres au moyen de l'insurrection. Mais, aujourd'hui, il faut opposer au mécanisme fasciste du Guomindang les mots d'ordre de la démocratie, c'est-à-dire ceux qui, sous la domination de la bourgeoisie, ouvrent le champ le plus vaste à l'esprit d'activité politique du peuple.

L'étape de la démocratie a une grande importance dans l'évolution des masses. Dans des conditions déterminées, la révolution peut permettre au prolétariat de sauter par-dessus cette étape. Mais c'est précisément pour se faciliter, dans l'avenir, cette opération, qui n'est nullement aisée et dont la réussite n'est nullement garantie d'avance, qu'il faut utiliser à plein la période interrévolutionnaire pour épuiser les ressources démocratiques de la bourgeoisie, en développant les mots d'ordre démocratiques devant les grandes masses, et en obligeant la bourgeoisie à se mettre à chaque pas en opposition à eux. Les anarchistes n'ont jamais compris cette politique marxiste. Les opportunistes qui dirigeaient le VI^e congrès, mortellement effrayés par les fruits de leurs travaux, ne la comprennent pas non plus. Mais nous, Dieu merci, nous ne sommes ni des anarchistes, ni des opportunistes voués à la honte, mais des bolcheviks-léninistes, c'est-à-dire des dialecticiens révolutionnaires qui ont compris le sens de l'époque impérialiste et la dynamique de ses revirements brutaux.

LE MARXISME ET LE RAPPORT ENTRE RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE ET RÉVOLUTION PAYSANNE¹

(décembre 1928)

En 1881, Vera Zassoulitch² demanda à Marx ce que les marxistes russes devaient faire jusqu'à ce que le capitalisme ait préparé les conditions en Russie pour une révolution prolétarienne. Voilà ce qu'écrivait Zassoulitch :

« Si d'un autre côté la commune villageoise (le Mir russe) est vouée à la destruction, tout ce qui reste à un socialiste c'est de chercher des instruments de mesure plus ou moins bien fondés pour déterminer approximativement dans combien de décennies la terre du paysan russe passera aux mains de la bourgeoisie et combien de centaines d'années s'écouleront avant que le capitalisme atteigne en Russie le même niveau de développement qu'en Europe occidentale. Dans ce cas, les socialistes devront faire de la propagande seulement parmi les ouvriers des villes qui seront constamment noyés dans la masse des paysans jetés dans les rues des grandes villes à la recherche d'un salaire, conduits là par la désintégration de la commune villageoise » (citation extraite d'une lettre de Vera Zassoulitch à Marx, 16 février 1881, édition russe du livre *Groupe émancipation du travail*, p. 222).

1. Traduit de l'anglais, *The Challenge of the Left Opposition*, pp. 347-351.

2. Vera Ivanovna Zassoulitch (1848-1919), fille de noblesse, s'était lancée dès 1868 dans l'action clandestine comme « courrier » ; elle passa en 1875 dans la clandestinité, comme membre d'une organisation populiste et assassina en 1878 le maire de Saint-Pétersbourg, se rendant mondialement célèbre par sa défense publique devant un tribunal qui l'acquitta. Emigrée en 1880, elle fonda avec Plekhanov la première organisation marxiste russe, la Ligue pour l'émancipation du Travail, se lia d'amitié à Engels. Elle connut Lénine en 1900 mais se rangea en 1903 du côté des mencheviks, anima les liquidateurs et fut « social-chauvine », s'opposant à la révolution de 1917.

Ce qui est le plus remarquable dans cette citation, c'est que la révolution socialiste est séparée de la transformation démocratique par plusieurs *siècles*. Les représentants de la génération d'après-Octobre vont trouver cela monstrueux. Mais, en fait, cette idée, incontestablement, a prévalu chez les marxistes russes jusqu'en 1905 et aussi dans une large mesure jusqu'en 1917. Bien entendu, tout le monde ne mesurait pas en siècles la distance qui séparait de la révolution socialiste. Là, Zassoulitch regardait seulement l'histoire de l'Angleterre comme s'il s'agissait d'un miroir pour les nations les plus arriérées. Mais, l'idée principale, à savoir qu'il doit d'abord y avoir une révolution démocratique bourgeoise, puis que les forces productives doivent se développer pendant une période d'une longueur indéterminée, sur des fondements capitalistes, et que c'est seulement après que viendra l'âge de la révolution socialiste de plein droit — cette idée était l'idée prédominante, comme le montrent les minutes de la conférence du parti bolchevique de mars 1917. Tous ses participants, sans exception, considéraient les choses sous l'angle selon lequel la révolution démocratique devait être achevée et non pas que la révolution socialiste devait être préparée. Ceux qui, après Octobre, ont essayé, d'une façon ou d'une autre, de faire un bilan critique de leur attitude à l'égard de la révolution de Février ont franchement reconnu qu'ils se dirigeaient vers une porte mais qu'ils se sont heurtés à une autre. Voici, par exemple, ce qu'écrivait Olminsky³ sur ce sujet, en 1921 : « La révolution qui vient ne doit être qu'une révolution bourgeoise... C'était là une prémissse obligatoire pour tout membre du parti, l'opinion officielle du parti, le mot d'ordre permanent et inchangé jusqu'à la révolution de Février et même un peu après. »

Ce dont il s'agissait, ce n'était pas du tout que la révolution devait d'abord réaliser les tâches démocratiques et que c'était alors seulement sur cette base qu'elle pouvait grandir en révolution socialiste. Aucun des participants de la conférence de mars n'avait le moindre soupçon d'une telle idée avant l'arrivée de Lénine. A cette époque, non seulement Staline ne faisait jamais référence à l'article de Lénine de 1915, mais il mettait en garde contre le danger d'effrayer la bourgeoisie exactement

3. Mikhail St. Aleksandrov, dit Olminsky (1863-1933), étudiant en droit, engagé avec les populistes en 1883, se rallia aux bolcheviks en 1904. Il joua un rôle important à la tête de l'Institut d'histoire du parti après la révolution.

dans le même esprit que Jordania⁴. La conviction que l'histoire n'osait pas sauter par-dessus une étape dictée par quelque prescription philistine était déjà fermement implantée dans son crâne. Il y avait trois étapes, d'abord la révolution démocratique menée jusqu'à son terme, ensuite une période de développement des forces productives capitalistes, et finalement la période de la révolution socialiste. La seconde étape était conçue comme une étape assez prolongée, mesurée, sinon en siècles comme le faisait Zassoulitch, certainement en tout cas en multiples décennies. On admettait qu'une révolution prolétarienne victorieuse en Europe pourrait raccourcir la seconde étape, mais dans le meilleur des cas ce facteur n'était inclus que comme une possibilité théorique. Selon cette théorie stéréotypée défendue par Staline et qui prévalait alors presque totalement, la position de la révolution permanente, qui unissait les révolutions démocratique et socialiste dans le cadre d'une seule étape, était absolument inadmissible, anti-marxiste, monstrueuse.

Et pourtant, au sens général, l'idée de révolution permanente était l'une des plus importantes idées de Marx et d'Engels. Le *Manifeste communiste* fut écrit en 1847, quelques mois avant la révolution de 1848 qui est passée dans l'histoire comme une révolution bourgeoise partielle et inachevée. L'Allemagne à cette époque était un pays très arriéré, étroitement enferré dans les chaînes du féodalisme et du servage. Néanmoins, Marx et Engels n'ont nullement développé une perspective comprenant trois étapes. Ils considéraient la révolution qui venait comme une révolution transitoire, c'est-à-dire qu'elle commencerait par appliquer un programme démocratique bourgeois mais serait transformée par le mécanisme interne des forces concernées et se transformerait en révolution socialiste. Voici ce que dit, sur ce point, le *Manifeste communiste* :

« Les communistes tournent principalement leur attention vers l'Allemagne, parce que ce pays est à la veille d'une révolution bourgeoise qui doit être menée dans les conditions les plus avancées de la civilisation européenne, et avec un prolétariat beaucoup plus développé que celui de l'Angleterre au XVII^e ou de la France au XVIII^e, mais

4. Noe N. Jordania (1870-1953), séminariste, puis étudiant vétérinaire, engagé en 1894 dans le mouvement révolutionnaire, chef de file menchevik, président du gouvernement de Géorgie de 1919 à février 1921 où il fut renversé par l'attaque bolchevique.

LÉON TROTSKY

parce que la révolution bourgeoise en Allemagne ne sera que le prélude d'une révolution prolétarienne qui la suivra immédiatement. »

Cette idée n'était pas du tout accidentelle. Dans la *Neue Rheinische Zeitung*, au cœur de la révolution de 1848 elle-même, Marx et Engels ont proposé le programme de la révolution permanente et Marx a même écrit un article qui portait ces mots comme titre.

La révolution de 1848 ne s'est pas transformée en révolution socialiste. Mais elle n'a pas été achevée non plus en tant que révolution démocratique. Pour comprendre la dynamique historique, le second fait n'est pas moins important que le premier. 1848 a montré que si les conditions n'étaient pas encore mûres pour une dictature du prolétariat, il n'y avait pas de place non plus pour une réalisation authentique de la révolution démocratique. La première et la troisième étape se sont révélées inséparablement liées. En ce sens fondamental, le *Manifeste communiste* avait totalement raison.

Marx ignorait-il la question paysanne et la tâche de l'élimination de l'ordure féodale en général? C'est absurde même de poser la question. Marx n'avait rien de commun avec la métaphysique idéaliste d'un Lassalle⁵, qui pensait que la paysannerie en général incarnait des principes réactionnaires. Bien entendu, Marx ne considérait pas la paysannerie comme une classe socialiste. Il appréciait dialectiquement le rôle historique de la paysannerie. La théorie marxiste dans son ensemble non seulement parle là-dessus avec beaucoup d'éloquence mais encore et en particulier dans la *Neue Rheinische Zeitung* de 1848.

Après la victoire de la contre-révolution, Marx dut faire quelques corrections, repoussant le jour où la révolution pouvait être attendue de nouveau. Mais Marx a-t-il admis une erreur? En est-il venu à comprendre qu'on pouvait sauter par-dessus les étapes? A-t-il enfin compris qu'il y avait précisément ces trois étapes? Non. Marx s'est montré incorrigible. A l'époque de la contre-révolution victorieuse, il a souligné les perspectives d'une nouvelle montée révolutionnaire et, une fois de plus, a lié la révolution démocratique, surtout la révolution agraire, à la

5. Ferdinand Lassalle (1825-1864), disciple puis adversaire de Marx, fut l'introducteur en Allemagne des idées « socialistes » fortement teintées d'idéalisme et de nationalisme.

dictature du prolétariat en utilisant l'accent de la permanence. C'est ce que Marx a écrit en 1856 : « Toute l'affaire en Allemagne dépendra de la possibilité de soutenir la révolution prolétarienne par quelques rééditions de la guerre paysanne. Alors l'affaire sera splendide. »

Ces mots ont été souvent cités, mais, comme l'ont montré les discussions et les écrits des quelques dernières années, leur signification fondamentale a été tout à fait mal comprise. Soutenir la dictature du prolétariat par une guerre paysanne signifie que la révolution agraire est menée non pas *avant* la dictature du prolétariat, mais *à travers* elle. En dépit de la leçon de 1848, Marx n'a pas adopté la philosophie pédante des trois étapes, une philosophie qui constitue en fait l'immortalisation d'une incompréhension mal digérée de l'expérience de l'Angleterre et de la France. Marx pensait que la révolution qui venait mènerait le prolétariat au pouvoir avant que la révolution démocratique bourgeoise ait été menée jusqu'à son terme. Marx faisait dépendre la victoire de la guerre paysanne de la venue au pouvoir du prolétariat. Il faisait dépendre la capacité de durée de la dictature du prolétariat de la question de savoir si elle s'était instaurée et développée parallèlement à, ou simultanément à un développement de la guerre paysanne. L'orientation de Marx était-elle juste ? En répondant aujourd'hui à cette question, nous avons une expérience bien plus riche que celle qu'avait Marx. Il s'appuyait sur l'expérience des révolutions bourgeois classiques, avant tout la révolution française, et faisait son pronostic de révolution permanente sur la base des rapports de force qui changeaient entre la bourgeoisie et le prolétariat. Engels, dans sa *Guerre des paysans en Allemagne*, a démontré que la guerre paysanne du XVI^e siècle a toujours été dirigée par quelque fraction urbaine, c'est-à-dire par une aile de la bourgeoisie ou une autre. Partant du fait que la bourgeoisie dans son ensemble n'était plus apte à un rôle révolutionnaire, Marx et Engels en sont venus à la conclusion que la direction d'une guerre paysanne devait être assurée par le prolétariat qui tirerait une force renouvelée de la guerre paysanne, et que la dictature du prolétariat pourrait, dans le cours de sa première et plus difficile étape, trouver une base solide dans la guerre paysanne, c'est-à-dire dans la révolution agraire démocratique.

1848 a fourni une confirmation incomplète et seulement négative de cette idée. La révolution agraire n'a pas mené à la victoire et le prolétariat ne s'est pas pleinement développé et n'est pas venu au pouvoir. Depuis, cependant, nous avons vu les

LÉON TROTSKY

expériences des révolutions russes de 1905 et de 1917 et celle de la révolution chinoise. Maintenant, la conception de Marx a été confirmée de façon décisive et irréfutable : une confirmation positive dans la révolution russe et une confirmation négative dans la révolution chinoise.

La dictature du prolétariat s'est avérée possible dans la Russie arriérée, précisément parce qu'elle était soutenue par une guerre paysanne. En d'autres termes, la dictature du prolétariat s'est avérée possible et durable seulement parce qu'aucune des fractions de la société bourgeoise ne s'est montrée capable d'assurer la direction en résolvant la question agraire. Ou pour le dire plus brièvement et plus précisément, la dictature prolétarienne s'est avérée possible pour la simple raison que la dictature démocratique s'est avérée impossible.

En Chine, d'un autre côté, une tentative pour résoudre le problème agraire à travers une dictature démocratique spéciale soutenue par l'autorité de l'Internationale communiste, du parti communiste soviétique, de l'U.R.S.S., n'a conduit qu'à la défaite de la révolution. Ainsi, le schéma historique fondamental de Marx est-il totalement et intégralement confirmé. Les révolutions, dans l'ère historique nouvelle, ou bien combineront la première et la troisième phase, ou bien rouleront en arrière et reculeront de la première phase elle-même.

QU'EST-CE QUE LA SMYTCHKA¹

(décembre 1928)

Ce mot est entré internationalement dans la circulation. Rien n'a été autant discuté, après la mort de Lénine, que la *smytchka*. Et il n'y a peut-être eu aucun domaine dans lequel autant d'erreurs ont été faites que dans celui-là. En fait, toute la théorie du socialisme dans un seul pays a été tirée de la *smytchka*. La ligne de la pensée était celle-ci : puisque la *smytchka* consiste en des relations correctement équilibrées entre l'industrie d'Etat et l'agriculture paysanne ou en des relations qui deviennent de plus en plus correctement équilibrées n'est-il pas évident qu'un développement graduel, même lent des forces productives, reposant sur la base de la *smytchka*, mènera automatiquement au socialisme (si l'intervention militaire étrangère ne l'empêche pas) ?

L'ensemble de l'argument repose sur un enchaînement d'erreurs d'écoliers. D'abord, ces prémisses sont que la *smytchka* a déjà été réalisée. La crise de la collecte du grain est une réfutation empirique catégorique de cette idée, que nous avons soumise à une critique théorique approfondie bien longtemps avant cette crise². Deuxièmement, même s'il y avait un lien solide entre l'industrie et l'agriculture paysanne en réalité, il ne constituerait pas la base d'une future économie socialiste dans un cadre national, mais seulement une base sur laquelle construire un rapport équilibré et stable entre le prolétariat et la

1. Texte (T 3148) traduit du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Le refus des paysans qui avaient du grain à vendre de le mettre sur le marché, une véritable guerre économique civile, un boycott pour un bras de fer avec le pouvoir était évidemment la démonstration éclatante de l'inexistence de la *smytchka*. Trotsky avait depuis longtemps indiqué ce danger dans tous ses écrits contre la politique de la néo-Nep et notamment la Plate-forme de l'Opposition.

LÉON TROTSKY

paysannerie à l'intérieur d'un seul pays isolé pour toute la période du « répit », c'est-à-dire jusqu'à, soit une nouvelle guerre, soit de nouvelles révolutions dans d'autres pays. Pour nous, la victoire du prolétariat dans les pays avancés signifierait une restructuration radicale des bases économiques elles-mêmes pour nous conformer à une division du travail international plus productive, l'unique moyen par lequel peuvent être construites les véritables fondations d'un système socialiste.

La troisième et dernière erreur est qu'il n'existe aucune garantie que, même la *smytchka* réalisée, d'une manière ou d'une autre, aujourd'hui, restera stable à l'avenir à travers la période de transition.

Nous aspirons à faire la transition, de l'économie capitaliste non harmonieuse et secouée par la crise, à une économie socialiste harmonieuse. Mais la période de transition n'implique nullement le dépérissement graduel des contradictions ou l'apaisement des crises économiques. Au contraire, même une analyse théorique nous apprendrait d'avance que la coexistence des deux systèmes, l'économie socialiste et l'économie capitaliste, simultanément en conflit l'une avec l'autre et se nourrissant l'une l'autre, doit de temps en temps produire des crises d'une sévérité sans précédent. Le principe de la planification tend à affaiblir, sinon à paralyser, le mécanisme du marché, qui a sa façon à lui de surmonter les contradictions du capitalisme. Par son essence même, le principe de la planification pendant la période de transition est voué, dans une certaine mesure, à être l'instrument de crises généralisées. Et ce n'est nullement un paradoxe. Le principe de planification, dans les conditions d'une ère de transition — appliqué pour la première fois dans une économie arriérée et dans une situation, par-dessus le marché, de relation économique mondiale instable —, contient en lui un risque énorme d'erreurs de calculs.

Laplace³ disait que nous pourrions prédire l'avenir dans tous les domaines si nous avions des cerveaux capables de prendre en compte tous les processus à l'intérieur de l'univers, de les comprendre dans leurs interactions, et de projeter leurs lignes futures de développement. Laplace n'avait pas lui-même ce genre de cerveau. Et nous n'irons pas aborder la question de savoir combien il existe de Laplace dans l'actuelle direction. La nécessité d'une solution *a priori* des problèmes économiques,

3. Pierre de *Laplace* (1749-1827), astronome et mathématicien, étudia particulièrement les probabilités.

qui prend la forme d'une équation avec un très grand nombre d'inconnues, a comme résultat inévitable que, dans certains cas, à travers la régulation planifiée, quelques difficultés partielles ou particulières sont écartées du chemin et sont en réalité intégrées, couchées sous le tapis, accumulant ainsi les problèmes et posant la base de crises généralisées, de crises qui font voler en éclats certaines relations économiques qui semblaient solidement établies.

Si nous ajoutons le faible niveau théorique de la direction et le fait qu'en pratique elle a une vue très courte, il est facile de comprendre comment la planification peut devenir un instrument qui menace le système dans son ensemble.

Un exemple classique est la crise de la collecte du grain elle-même car elle se produit sur la ligne des rapports entre l'industrie d'Etat et l'agriculture paysanne, c'est-à-dire sur la ligne même d'une *smytchka* supposée solide et sûre.

C'est au même VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste où l'Opposition de gauche a été condamnée, et le marxisme avec elle, que Boukharine — comme on le sait — a choisi la question de la collecte des grains comme « facteur » assurant le renforcement automatique de la *smytchka* et, par conséquent, du socialisme.

« Quel est l'argument le plus puissant de notre Opposition à utiliser contre le comité central du parti (je pense ici à l'automne de 1925) ? Elle disait alors : les contradictions sont en train de grossir de façon monstrueuse et le comité central du parti ne le comprend pas. Elle disait : les koulaks, dans les mains de qui est concentrée la presque totalité du surplus de grain, ont organisé « la grève du grain » contre nous. C'est pourquoi le grain arrive dans des quantités si faibles. Nous avons tous entendu cela... L'Opposition estimait que tout le reste n'était que l'expression politique de ce phénomène fondamental. Par conséquent, les mêmes camarades interviennent pour dire : le koulak s'est encore retranché un peu plus, le danger s'est encore accru. Camarades, si la première et la seconde affirmation avaient été justes, nous aurions même une « grève du koulak » contre le prolétariat cette année... L'Opposition nous calomnie en disant que nous contribuons à la croissance des koulaks, que nous faisons sans arrêt des concessions, que nous aidons les koulaks à organiser la grève du grain ; les résultats réels

LÉON TROTSKY

prouvent précisément le contraire » (9 décembre 1926, VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste).

Cette attaque contre nous, qui a été si cruellement démentie par le cours ultérieur des événements économiques, découle intégralement d'une conception mécaniste de l'économie de la période de transition en tant qu'économie de contradictions en train de s'évanouir. L'expression la plus abstraite et la plus consommée de cette idée dans toute son inertie scolaire a été l'article de Boukharine motivant la résolution du VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste sur notre prétendue déviation social-démocrate. Cet article opérait de façon déductive à partir de la conception scolaire abstraite de la *smytchka*, jusqu'à l'abstraction du socialisme dans un seul pays. Et il exigeait de nous que nous démontions qu'un point ou une ligne de démarcation ou le processus réel de transformation de la *smytchka* et sa transformation en une économie planifiée intégrée unique pouvait être interrompu par un quelconque facteur intérieur.

Dans ce schéma d'harmonisation croissante des rapports entre la ville et la campagne et de l'économie dans son ensemble, Boukharine s'employait à inclure sans aucune difficulté toutes les questions pratiques. Les paysans s'enrichissaient. Les koulaks grossissaient et se transformaient en socialisme. Il va sans dire, bien entendu, que d'année en année la collecte de grains allait de mieux en mieux. (Nous parlons de ce schéma de Boukharine, bien sûr, pas de la réalité.) Dans son discours au VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste, Boukharine a précisément choisi cette question pour illustrer le conflit entre la « conception trotskiste » et la « conception de parti » juste des problèmes économiques.

Au plénum de juillet 1928, Rykov a été obligé d'admettre qu'il avait donné un tableau faussement optimiste de l'économie au XV^e congrès et qu'il n'avait prévu ni la crise de la collecte des grains ni sa célérité. Pourtant cette crise avait été prédictive, avec une précision totale, dans un certain nombre de documents de l'Opposition, et même plus tôt, dans notre rapport sur l'industrie au XII^e congrès (1923 !) dans lequel la question des ciseaux a été formulée pour la première fois.

L'avertissement, malgré son caractère pressant, n'a jamais été assimilé ni même compris. Au contraire, il a été utilisé sur la base de l'accusation de vouloir « superindustrialiser » un

concept qui, à la lumière de toute notre expérience économique, ne peut être qualifié autrement que de stupide.

Quel pourcentage de la crise de la collecte des grains peut-il être attribué aux difficultés ou aux contradictions incarnées dans le principe de planification au sein d'un pays paysan arriéré et quel pourcentage découle de l'attitude petite-bourgeoise, passive, de « voir et attendre », suiviste, à l'égard du problème de la *smytchka*? Bien entendu, on ne peut pas donner à cette question une réponse mathématiquement exacte. Mais, il n'y a aucun doute que l'extrême aggravation de la crise a été le résultat du scolasticisme théorique et d'une étroitesse de vue pratique.

La question positive de la *smytchka* depuis 1923 a revêtu la forme négative des ciseaux. La régulation administrative des prix, dans le contexte de la politique fausse suivie dans la question de la distribution du revenu national et par rapport à la « disproportion », pour un certain laps de temps, a touché les contradictions intérieures, les a dissimulées et a nourri l'illusion boukharinienne que les contradictions étaient en train de disparaître.

Nous avons appris par Mikoyan, responsable du commerce intérieur, que, bien qu'il soit difficile de faire que les trusts gouvernementaux dans l'industrie d'Etat soient soumis à réglementation, la tâche avait été réalisée à 100 % en ce qui concerne les opérations économiques et rurales.

Ainsi, la scolastique théorique sur la période de transition est doublée par des vœux pieux dans l'administration pratique du commerce intérieur. La crise de la collecte du grain en 1928 a été le prix total payé pour les illusions et les erreurs de la période précédente — ou, plus exactement, le début de ce paiement.

Le problème des ciseaux était une expression du problème de transition de la révolution démocratique à la révolution socialiste de façon précise, numérique, en terme de marché. Le renversement du régime féodal monarchique a valu aux paysans un montant d'environ cinq cent millions de roubles économisées sur la rente foncière et les taxes, par an. Les ciseaux — c'est-à-dire la modification du rapport entre les prix agricoles et les prix industriels — a coûté à la paysannerie environ un milliard et demi par an. Ce sont là les indices de base de la *smytchka*. Ce que la paysannerie a gagné en termes de rente foncière est, évidemment, un bilan définitif du fait que la révolution démocratique a eu des résultats favorables. Ce que les paysans ont perdu à travers les ciseaux est le bilan non définitif, encore en

LÉON TROTSKY

train de changer, pour eux, des résultats négatifs de la révolution socialiste. L'industrie d'Etat a échangé ses produits contre les produits du travail paysan avec une perte pour le paysan d'un milliard de roubles par an en comparaison avec la période d'avant-guerre. Quand ces chiffres éclairants ont été pour la première fois cités par nous à un plenum du comité central, il y a bien sûr eu une tentative de les contester. Iakovlev⁴, un homme qui minimise volontiers les statistiques, a essayé de réduire le déficit des prix subi par l'agriculture paysanne d'un milliard à trois ou quatre cents millions de roubles. La grève du grain faite par les couches supérieures de la paysannerie démontre qu'il est plus difficile d'avoir affaire avec la réalité économique objective qu'avec son reflet dans les statistiques. Même Iakovlev, ce dompteur des sauvages chiffres arabes, n'a pas pu se résoudre à nier que, pour la paysannerie, le bilan des deux révolutions, la révolution socialiste et la révolution démocratique, a jusqu'à présent, après les sommes positives et négatives que nous avons citées, abouti à un déficit de plusieurs centaines de millions de roubles.

Bien entendu, quand je parle de révolution démocratique, je ne veux pas dire la révolution de Février, qui n'a rien donné à la paysannerie, mais la révolution d'Octobre, qui a résolu la question agraire de façon radicale. La paysannerie a fait une distinction très claire et très précise entre les deux étapes de la révolution, en expliquant qu'elle était pour les bolcheviks, mais contre les communistes. La retraite de la Nep a été le résultat direct du calcul par les paysans de leurs gains et de leurs pertes à partir des révolutions démocratique et socialiste respectivement.

En terme pratique, les tâches de la *smytchka*, sur la base de la Nep, étaient formulées comme suit : pour réaliser une situation dans laquelle l'industrie d'Etat et le commerce pourraient échanger les produits du « travail socialiste » contre ceux de l'économie paysanne fragmentée, au moins à si bon marché que l'avait fait le capitalisme d'avant-guerre, et après ça dans le même rapport au moins que le marché capitaliste mondial. La fermeture à temps des ciseaux à leur niveau d'avant-guerre

4. Iakov A. Epstein dit *Iakovlev* (1896-1939), membre du parti en 1913 alors qu'il était étudiant avait travaillé clandestinement en Ukraine pendant la guerre civile, puis dirigé l'agit-prop au secrétariat du P.C. Il collaborait aux journaux s'occupant des questions paysannes et, à partir de 1926, avait été vice-commissaire à l'Inspection ouvrière et paysanne (il n'était pas encore commissaire à l'agriculture, poste auquel il a été connu du fait de son rôle dans la collectivisation forcée).

aurait signifié que le problème de *smytchka* était résolu non pas pour toujours, mais pour une certaine période. Le même serait vrai du problème de réaliser la parité avec les prix sur le marché capitaliste mondial.

Il n'existe pas de calendrier qui nous donne la date limite à laquelle nous avions à résoudre ces problèmes. Mais nous ne pouvons pas laisser ce processus traîner en longueur indéfiniment. La crise chronique de la collecte des grains est la preuve que les choses n'ont que trop longtemps traîné. Et plus cela dure, plus il faudra faire pour sortir de cette crise.

« En Occident, il y a désintégration et déclin. C'est tout à fait naturel. Il n'en est pas ainsi en Russie. Dans notre pays, le développement de l'agriculture ne peut pas se faire ainsi pour la seule raison que nous avons ici le pouvoir soviétique, que les instruments de production sont nationalisés, et que, par conséquent, un pareil développement n'est pas possible ».

Conformément à cette logique, le danger de restauration était plus grand avant le capitalisme.

La révolution démocratique et la révolution socialiste dans les villages n'ont pas encore avancé du même pas. Non pas dans le sens où le village n'a pas encore commencé à s'engager dans la production socialiste (cela signifierait que le village n'est plus le village. Réaliser cette sorte de tâche demeure encore une perspective à long terme pour l'avenir). Pas même dans le sens que l'industrie socialiste a démontré aux paysans en pratique qu'elle est de plus en plus avantageuse pour les paysans en comparaison des capitalismes. Nous avons à l'esprit une étape bien plus modeste du développement. L'industrie socialiste n'a pas encore réussi la parité, et il s'en faut de beaucoup, avec la capacité du capitalisme d'avant-guerre de satisfaire les besoins des villages. Les ciseaux de prix rouvrent constamment le gouffre entre les révolutions démocratique et socialiste, donnant à cette disparité un caractère politique très aigu. Jusqu'à ce que cette blessure se referme et se cicatrice, on ne peut pas dire que les bases ont été posées — pas les bases d'un socialisme indépendant se suffisant à lui-même, mais plus simplement, les bases pour des relations justes entre le prolétariat et la paysannerie pendant la période qui nous sépare de la révolution victorieuse du prolétariat dans les pays capitalistes avancés.

Abordons maintenant ce processus économique contradic-

LÉON TROTSKY

toire en utilisant les critères proposés au VII^e plénum du comité exécutif de l'Internationale communiste. Qu'est notre révolution en elle-même et par elle-même ? A la lumière des processus et réalités économiques fondamentaux, il faut répondre ainsi à cette question : notre révolution a un caractère contradictoire, double. Même si nous laissons de côté, pour le moment, la question de savoir comment la révolution traite en sa douzième année le problème des conditions matérielles des ouvriers d'industrie, le fait incontestable demeure que l'aspect socialiste de la révolution d'Octobre jusqu'à présent constitue un déficit très lourd dans le budget de la paysannerie — c'est-à-dire la masse écrasante de la population. Les seuls qui gloseraient sur ce fait seraient des couards de l'espèce réactionnaire socialiste nationale ou des courtiers des Américains qui, pour la plupart, n'ont appris qu'une seule chose de la technologie américaine, l'art de bander les yeux des gens.

Les paysans ont essayé d'opposer le bolchevik au communiste, c'est-à-dire le démocrate révolutionnaire au réorganisateur socialiste de l'économie. S'il y avait, en réalité, à choisir entre deux espèces politiques différentes, le choix ne représenterait aucune difficulté pour les paysans. Ils soutiendraient le bolchevik, qui leur a donné la terre, contre le communiste, qui achète leur grain à un prix très bas et leur vend des produits manufacturés à des prix très élevés et en quantité insuffisante. Mais le cœur de la question est que le bolchevik et le communiste sont une seule et même personne. C'est le résultat du fait que la révolution démocratique n'était que l'introduction de la révolution socialiste.

Et ici, nous revenons à la formule de Marx de la révolution prolétarienne soutenue par une guerre paysanne. Si les paysans avaient reçu la terre d'une dictature démocratique et non d'une dictature prolétarienne, le régime soviétique, étant donné le rapport actuel des prix, n'aurait probablement pas été capable de durer ne serait-ce qu'une année. Mais le problème est que, dans ce cas, il n'aurait jamais été établi d'abord. (Nous avons discuté cela très largement dans un autre chapitre). Nous constatons ici l'importance du contenu qui se trouve encore dans la question des méthodes politiques par lesquelles la révolution démocratique grandit et se transforme en révolution socialiste. C'est seulement parce que la question agraire, en tant que question révolutionnaire-démocratique a été résolue non par une dictature petite-bourgeoise, c'est-à-dire une dictature *démocratique*, mais par une dictature prolétarienne, c'est seulement

pour cela que les paysans non seulement ont soutenu le pouvoir soviétique pendant une sanglante guerre civile de trois années, mais encore accepté le pouvoir soviétique, en dépit des pertes prolongées que l'industrie d'Etat a signifié pour eux.

De notre analyse, les apologistes du capitalisme et les réactionnaires petits-bourgeois, avant tout les mencheviks, déduisent la nécessité d'un retour au capitalisme. Les calomniateurs semi-officiels donnent à ces apologistes un soutien hypocrite quand ils disent qu'on ne peut tirer de mon analyse aucune autre conclusion. Mais, puisque mon analyse ne peut être réfutée puisqu'elle repose sur des faits et processus indiscutables qu'elle explique parfaitement, le résultat final de la critique semi-officielle est d'encourager les gens à penser conformément aux lignes mencheviques, bien que l'abordant d'un point de vue opposé. Et pourtant ce qui découle de mon analyse, ce n'est pas l'inévitable économie d'un retour au capitalisme mais le *danger politique* de la restauration capitaliste. Et ce n'est pas du tout la même chose. Dire que l'industrie socialiste aujourd'hui est moins avantageuse pour la paysannerie que le capitalisme ne l'était avant la guerre, ce n'est pas la même chose que de dire qu'un retour au capitalisme, sous les conditions actuelles, serait plus avantageux pour le paysan que l'état de choses actuel. Non, un retour au capitalisme maintenant signifierait d'abord une bataille féroce et très dure à l'intérieur du camp impérialiste mondial pour le droit de contrôler cette deuxième édition de « la vieille Russie ». Il signifierait que la Russie redeviendrait un maillon de la chaîne de l'impérialisme, avec le statut clairement compris d'un maillon subordonné, c'est-à-dire sur une base semi-coloniale. Il signifierait la transformation du paysan en payeur de tribut à l'impérialisme alors que le développement des forces productives dans notre pays serait considérablement retardé. En d'autres termes, la Russie ne prendrait pas sa place avec les Etats-Unis, la France et l'Italie mais tomberait dans la même catégorie que l'Inde et la Chine.

Ces considérations ne relèvent pas toutes de la sphère de la prédiction historique. Le caractère réactionnaire du menchevisme et de l'école d'Otto Bauer est qu'ils pensent à la Russie en terme de « capitalisme » dans un seul pays plutôt que d'examiner la question du destin d'une Russie capitaliste à la lumière des processus internationaux.

Il est difficile de demander ou de s'attendre à ce que les paysans soient guidés dans leurs attitudes à l'égard du pouvoir soviétique par un pronostic historique complexe, quelle que soit

LÉON TROTSKY

sa clarté et son caractère indiscutable aux yeux de tout marxiste sérieux. Même les prolétaires et *a fortiori* les paysans, procèdent à partir de leur propre expérience vécue. L'esclavage colonial est une perspective historique et, en même temps, une amère réalité passée. C'est pourquoi la situation actuelle, qui est caractérisée par l'absence de bases fermes pour la *smytchka*, donne naissance non à la nécessité économique, mais au *danger politique* d'un retour au capitalisme.

[LES ARGUMENTS DES CONCILIATEURS]¹

(10 janvier 1929)

Chers Camarades²,

En ce moment, je suis encerclé par un blocus postal presque total³.

Votre lettre — à la différence des autres — m'a été remise par la poste et en très peu de temps, quinze jours.

Dans son essence, votre lettre est la plate-forme éphémère, temporaire, d'un nouveau groupement dont le but est de quitter l'Opposition. Il est très vraisemblable que vous n'en avez pas conscience, mais que ceux qui vous ont refilé cette « plate-forme » avaient apparemment parfaite conscience de là où ils vous emmenaient.

Je vais vous répondre brièvement, car les idées que vous avancez sont anciennes et ont été depuis longtemps réfutées par toute notre expérience dans la bataille des idées.

1. Vous écrivez que « les luttes qui viennent pour la révolution en Occident » sont *tout proches*. C'est possible, bien que pas prouvé. Mais que faut-il faire avec les résolutions et rapports du VI^e congrès qui sont radicalement faux ? Et ce programme éclectique — une mixture de marxisme et de social-nationalisme ? Peut-être vous a-t-on promis que cela allait

1. Lettre à Agaturov et Boiarchikov (T 3158), traduite du russe avec la permission de la Houghton Library.

2. Nous ne savons qui étaient ces deux militants russes, Agaturov et Boiarchikov, qui écrivent de Moscou à Trotsky au début de décembre, sauf qu'il semble s'agir de membres de l'Opposition de gauche se trouvant sur les positions de l'homme qui était à l'époque le plus proche de la capitulation, A. G. Ichtchenko.

3. Le « blocus postal » semble avoir été appliqué par le G.P.U. avec une totale rigueur à partir du mois de novembre 1928, et avait été plus sélectif jusque-là. L'arrivée d'une lettre par la poste rendait inévitablement son auteur suspect aux yeux de Trotsky : pourquoi le G.P.U. l'avait-il laissée passer ?

LÉON TROTSKY

changer dans un avenir proche. Ou, au moins, que les pages de la presse vous seraient ouvertes pour discuter ces questions. Entre-temps le sort même du Comintern dépend de ces questions.

2. Vous écrivez : « Le parti de Lénine est passé de la retraite à la prise de positions défensives et a en partie assumé l'offensive contre la menace opportuniste. »

C'est dit avec un peu trop d'emphase et d'exagération, mais il y a bien eu un changement. Mais la moindre raison de ce changement cependant n'est pas que nous n'avons pas cédé aux conciliateurs, les zinoviévitstes, les demi-zinoviévitstes et les quarts de zinoviévitstes. Les centristes ont bougé *sous les coups de notre fouet*. Conclusion : devons-nous maintenant poser le fouet ? Non, nous devons les frapper encore plus — avec trois fousets.

3. Vous écrivez que la Plate-forme a correctement indiqué la ligne de clivage entre les droitiers (rykovistes) et les centristes (staliniens). « La droite travaille en direction de la contre-révolution », écrivez-vous, « et les staliniens aujourd'hui œuvrent dans le sens de la révolution. Il est impossible de ne pas le comprendre. » C'est sévère ! « Aujourd'hui. » Mais qu'en est-il de demain ? Ou bien cela ne vous concerne-t-il pas ? En outre, si les rykovistes œuvrent pour la contre-révolution et les staliniens pour la révolution, comment peuvent-ils travailler ensemble aux endroits les plus décisifs (le bureau politique, le conseil des commissaires du peuple) ? Et pourquoi jurent-ils au parti qu'il n'y a pas de divergences entre eux ? Et pourquoi hurlent-ils ensemble contre nous ?

4. Non seulement vous esquez, de façon couarde, l'effort accru pour écraser les bolcheviks-léninistes⁴, mais vous commencez vous-mêmes à aider les staliniens dans ce travail « en direction de la révolution ». Vous commencez vous-même à dénoncer des actions comme « l'affichage de tracts, la grève et le vote secret dans les syndicats et les soviets » (apparemment vous êtes contre la revendication du vote secret en général).

Que proposez-vous au lieu d'afficher ? Distribuer à la main ? Poster ? Ou peut-être que les pages de la *Pravda* vous sont ouvertes ? Vous appréciez la plate-forme. Peut-être a-t-elle

4. Il y avait eu en septembre 1924 plusieurs centaines d'arrestations dont des militants de Leningrad, Odessa, Baku, etc. En novembre, 300 arrestations, dont 118 à Leningrad, 55 à Moscou, 42 à Kiev, 15 à Baku, 35 à Kharkov, 9 à Odessa et 8 à Saratov.

été légalisée ? Vous devriez dire ouvertement ce que vous pensez — que nos idées sont justes, mais que nous devons arrêter de nous battre pour elles. C'est comme ça que les zinoviévitistes ont commencé. Voyez comment ils ont fini.

5. Ou peut-être que vos objectifs ont été déjà réalisés ? Peut-être qu'au moins le zigzag à gauche d'aujourd'hui est garanti ? Par quoi ? Par la position « principielle » de Staline ? Ou par la composition de cette direction qu'il domine ? Quiconque le pense devrait passer ouvertement aux staliniens.

6. Et c'est en fait ce que vous êtes venu faire. Vous écrivez : « Déjà (?) l'aile gauche, qui est formée des anciens (?) centristes, mène la lutte contre la droite. »

Si une aile gauche a déjà pris forme à partir des anciens (! !) centristes, ils ne doivent guère avoir de divergence sérieuse avec nous. Pourquoi donc essaient-ils de nous détruire ? Sans aucune base de principe. Est-ce simplement rivalité personnelle ? Mais ce serait du gangstérisme politique. Est-ce ce que vous voulez dire à propos de la fraction Staline ? Alors vous avez de lui une opinion pire que celle qu'a l'Opposition, avec laquelle vous êtes en train de rompre.

Vous vagabondez sans rime ni raison pour savoir si le principal danger vient des droitiers ou des staliniens. Le danger principal, c'est la bourgeoisie mondiale. Ensuite, la bourgeoisie indigène. La droite, c'est le crochet dans notre chair sur lequel la bourgeoisie tire. Nous avons, depuis des années, attiré l'attention sur ce crochet. Les staliniens criaient à la calomnie. Plus tard ils ont admis que oui, il y avait un danger de droite. Rykov ? Kalinine ? Boukharine ? Vorochilov ? Non, calomnies. Qui, alors ? Froumkine⁵ ! Oui un monstre à cent têtes horrible et menaçant. Ce n'est pas combattre la droite, c'est de la bouffonnerie, une fraude contre le parti. C'est cacher au parti les

5. Froumkine (cf. n. 35, p. 192) était toujours le bouc émissaire des attaques contre la droite. Staline lui avait consacré une partie importante de son discours du 19 novembre ; il accusait Froumkine de mentir en disant qu'il n'y avait plus de *smytchka*, de faire peur au parti en indiquant l'absence de perspectives du paysan moyen, de chercher à protéger le koulak en parlant des décisions du XIV^e congrès, d'être opposé à toute forme collective et à toute limitation du koulak, partisan de la réduction du taux d'industrialisation. Staline, dans le même discours précisait que la déviation de droite « n'était pas encore quelque chose de très net », « pas encore cristallisée », assurait qu'il considérait comme « douteux » la constitution à l'avenir d'une « fraction » de la droite. Il déclarait « fausse et dangereuse » la revendication de ceux qui demandaient que soient désignés et exclus des chefs de la droite, etc.

véritables droitiers. Qui les cache ? Les centristes⁶. A l'intérieur du parti, le principal danger est donc le centrisme. Il sert de couverture à la droite et tente de détruire la gauche.

8. Le membre ouvrier du parti qui va maintenant d'une position centriste-droite à une position centriste-gauche, se rapproche de la ligne bolchevique. Vous, par ailleurs, en vous éloignant de l'Opposition vers le point de vue centriste-gauche, vous prenez vos distances vis-à-vis du bolchevisme. Plus tard, nous renconterons l'ouvrier centriste qui va à gauche. Mais pas vous, j'en ai peur.

9. Vous dites qu'en attaquant les centristes, nous « aidons la droite ». Ces paroles ne font que montrer combien vous avez glissé en arrière vers les centristes — parce que vous répétez leur principal argument contre la gauche, leur seul argument, et pourri. C'est ce que les libéraux ont toujours dit aux social-démocrates, ce que les social-démocrates ont toujours dit aux communistes, et ce que les centristes disent toujours aux véritables bolcheviks.

Par notre inlassable critique, nous aidons le noyau ouvrier du parti lui-même à s'affranchir de la tiédeur et de la fausseté du centrisme, créant ainsi un vrai bastion prolétarien contre le danger de droite. C'est la façon dont les bolcheviks ont toujours agi, dans les grandes choses comme les petites.

10. Il n'y a qu'un point central dans la brève plate-forme que vous avez signée : « Ce serait bien de revenir au parti et d'établir la paix et l'harmonie. » Mais revenir par quelle porte ? Il y en a deux : celle de la capitulation et la voie bolchevique, la poursuite et l'élargissement de la bataille idéologique. Il n'y a pas de troisième porte, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura pas. Piatakov a essayé, Safarov a essayé, Sarkis a essayé. Que sont-ils maintenant ? Des cadavres politiques. Qui va leur faire confiance ? Personne. Ils n'ont pas confiance en eux-mêmes. C'est vrai, à Piatakov on a ouvert la porte. Pas celle du parti, celle de la Banque d'Etat.

11. Vous proposez que « nous nous dissociions nettement des sentiments décistes ». Grands dieux, vous m'étonnez. Cela a été fait, il y a longtemps, avec mes thèses de l'automne 1926. Nous nous sommes dissociés, non seulement de leurs « senti-

6. Aucun dirigeant de la droite occupant des postes clés n'avait été nommé dans la campagne contre « la droite » et Staline avait fait soigneusement la distinction entre le trotskysme dont il fallait détruire les cadres et proscrire l'idéologie et la droite qu'il fallait critiquer et corriger.

ments », mais de leurs idées et de leurs méthodes. Dans la mesure où des déviations vers le Centralisme démocratique sont apparues, nous les avons corrigées et nous continuerons. Quant à votre ligne capitulaire, nous ne pouvons rien y faire.

12. Non seulement vous avez préparé une nouvelle plate-forme (provisoire, pas destinée à durer parce qu'elle n'est qu'un tout petit pont vers la capitulation) ; vous avez aussi jeté sur le papier un brouillon de liste de « chefs ». En plus de moi, vous nommez Smilga, Préobrajensky, Radek et... Ichtchenko. Un choix rigoureux. Très rigoureux ! Pourtant, autant que je sache, le camarade Ichtchenko n'a même pas signé notre déclaration commune au VI^e congrès. Politiquement, cela signifie qu'il a quitté l'Opposition. Avant le 7 novembre, Ichtchenko était à l'extrême-gauche. Puis tout d'un coup il est passé à droite. Pendant le XV^e congrès, il soutenait que, sans les zinoviévitistes, nous allions disparaître. Il a fait tous les blocs possibles — avec Piatakov, avec Sarkis, avec Safarov — essayant toujours de tracer de nouvelles pistes « vers le parti ». Mais tous ses alliés ont trahi l'Opposition aussi bien qu'eux-mêmes. Après février, Ichtchenko a recommencé à accumuler toutes sortes d'arguments profonds. Après juillet, il s'est tu. Maintenant il recommence à ouvrir de nouvelles routes. Il n'y a pas deux sous de principe dans sa position. Seulement confusion et oscillation. Ichtchenko essaie de trouver pour lui une porte particulière dans le parti. Il ne la trouvera pas. Il y a ou bien la porte de Zinoviev (vers Centrosoyuz, la Banque d'Etat et la mort politique), ou l'autre voie — marcher vers l'Opposition sur la grand-route de la lutte bolchevique principielle, idéologiquement intransigeante.

Cette route ne sera pas une fraude.

Voilà la meilleure réponse que je puisse vous donner en quelques mots.

Salutations anticapitulardes.

P.-S. J'ai failli oublier votre argument le plus tiré par les cheveux. Depuis que les staliniens ont coupé l'aile gauche du parti, selon vous, ils doivent eux-mêmes jouer maintenant le rôle de l'aile gauche. C'est réellement la sacrée stupidité la plus pure. Vous employez évidemment les termes « aile gauche » et « centre » dans un sens parlementaire, c'est-à-dire en plaçant les sièges dans une salle d'assemblée, pas dans un sens de classe. Autrement, il faudrait conclure que plus les opportunistes cognent sur les bolcheviks et plus ils se bolchevisent. Le fait est que, même si les centristes chassaient du parti tous les révolu-

LÉON TROTSKY

tionnaires prolétariens (ce qui ne peut être fait) et se constituaient eux-mêmes en « aile gauche », cette « aile gauche » resterait centriste. C'est tout.

Par ailleurs, vous pensez que le combat des centristes contre la droite est une lutte à mort. Mais cela voudrait dire qu'en chassant les droitiers et en les écrasant, les centristes devraient devenir... l'aile droite.

Il y a là-dedans un grain de vérité. Au fur et à mesure que se poursuit la lutte contre la droite et la gauche, le centrisme va exclure de ses propres rangs aussi bien des éléments centristes-droite que centristes-gauche, c'est-à-dire qu'il va subir une différenciation et tomber en morceaux. Les bureaucrates iront à droite et les ouvriers à gauche. C'est ce dont nous avons besoin et que nous voulons. Plus notre position est forte, audacieuse, principielle, et plus vite le processus de différenciation se déroulera rapidement et de façon saine. C'est cela, et cela seulement, qui provoquera la chute de l'aile droite.

Les conciliateurs et les capitulards nous ont depuis longtemps menacé de nous mettre totalement « hors du parti ». Staline a été obligé d'admettre au plenum de novembre qu'en plus des 10 000 bolcheviks-léninistes qui avaient été exclus, il en restait à peu près deux fois plus, c'est-à-dire 20 000⁷. Si Staline donne ce chiffre, cela veut dire qu'on peut le multiplier par deux, au moins. C'est là que se trouve l'aile gauche au sens marxiste, pas topographique. Il n'est plus possible de couper cette portion du parti parce qu'à la place de chaque tête coupée deux nouvelles pousseraient. Et plus tard viendra le moment où les meilleurs membres ouvriers du parti, allant en masse du centre vers la gauche, fusionneront avec nous, de sorte que la ligne de clivage entre eux et nous sera complètement effacée. C'est là la véritable voie de l'unité du parti sur une base léniniste.

Tout le reste est zinoviéviste et safaroviste, c'est-à-dire absurdité, vanités, petites intrigues et trucages.

7. Dans le discours du 19 novembre devant le plenum du C.C., Staline donne effectivement ces chiffres de « trotskystes » auxquels il ajoute lui-même les « faux repentis ».

[LES DOCUMENTS DE LÉNINE]¹

(31 janvier 1929)

Toutes les lettres, notes et télégrammes de VI[adimir] I[Illitch] ont été remis par moi à l'Institut en temps voulu², sous l'obligation de ce dernier de m'en donner des reproductions photographiques. Je n'ai cependant reçu qu'un petit nombre de reproductions qui, par-dessus le marché, sont très défectueuses.

J'espère que l'Institut remplira sans tarder son engagement³.

1. Note (8807), traduite du russe, avec la permission de la Houghton Library.

2. Ce fut une mesure générale que de demander à tous les détenteurs de manuscrits et documents de Lénine de les remettre à l'Institut Marx-Engels afin que celui-ci centralise toute cette documentation. Des photocopies devaient être données en échange.

3. Trotsky récupéra une très grande partie — sinon la totalité — de sa correspondance avec Lénine pendant la guerre civile et vendit cette correspondance à l'Institut d'Amsterdam (ce sont d'ailleurs, contrairement à des affirmations en circulation oralement, les seuls documents qu'il ait effectivement vendus à l'Institut d'Amsterdam : le contrat en existe à Harvard).

[PROTESTATION]¹

(7-8 février 1929)

1. Le représentant du G.P.U.² m'a informé que le gouvernement social-démocrate allemand m'a refusé un visa. Cela signifie que Müller³ et Staline sont d'accord dans leur appréciation de l'Opposition.

2. Le représentant du G.P.U. m'a informé que je serai remis contre mon gré à Kemal⁴. Cela signifie que Staline s'est entendu avec Kemal, bourreau des communistes⁵, pour des représailles contre l'Opposition comme contre un ennemi commun.

3. Le représentant du G.P.U. a refusé de discuter de garanties minimales contre les Gardes blancs — qu'ils soient russes, turcs ou autres — dans le cas de mon éventuelle déportation forcée en Turquie. Ce qu'il y a derrière, c'est que Staline compte directement sur l'aide des Gardes blancs qui

1. Protestation rédigée par Trotsky qui avait été embarqué de force.

2. Pavel P. Boulanov (1895-1938) avait commencé son ascension dans l'appareil policier en remplissant pendant plusieurs années la fonction de secrétaire particulier de Iagoda. C'est dans la région d'Aktiubinsk qu'il informa Trotsky de sa destination — et c'est de la gare de Riajsk qu'il négocia par téléphone sur les revendications de Trotsky.

3. Hermann Müller (également Müller-Franken) (1871-1939), social-démocrate, journaliste à Görlitz, membre de l'exécutif du S.P.D. à partir de 1906, du Reichstag en 1916, ancien dirigeant de la fraction social-démocrate dans l'exécutif du conseil des ouvriers et soldats de Berlin en 1918, ministre des affaires étrangères en 1919-1920, dirigeait un gouvernement de coalition depuis quelques semaines.

4. Boulanov avait informé Trotsky qu'il serait expulsé en Turquie. Mustafa Kemal (1881-1938) avait pris la tête d'un mouvement nationaliste de révolte contre les traités qui le conduisit à la Présidence de la République, proclamée en 1922, où il demeura de 1923 à sa mort.

5. Trotsky fait allusion au sanglant épisode de l'assassinat en 1921 de Mustafa Subhi, fondateur du P.C. turc assassiné avec ses 14 compagnons à leur retour d'U.R.S.S. en Turquie.

n'est pas fondamentalement différente de l'aide donnée par Kemal⁶.

4. Le fait que n'ait pas été tenue la promesse de faire venir de Moscou les livres dont j'ai besoin est une illustration particulière de la brutalité générale et de la déloyauté dans les questions grandes et petites.

5. La déclaration du représentant du G.P.U. selon laquelle une « garantie écrite » a été faite par Kemal en ce qui concerne mes biens, « à l'exception des armes », c'est-à-dire mes revolvers, signifie en fait que je serai désarmé dès le début devant les Gardes blancs et qu'une excuse délibérément mensongère est donnée pour l'attribuer au gouvernement turc.

Je fais connaître cela afin que la responsabilité en soit clairement assignée et afin de poser les bases des initiatives que je crois nécessaire de prendre contre cette traîtrise profondément thermidorienne.

6. Nous avons connaissance d'au moins un complot sérieux de Gardes blancs organisé par le général Turkul pour assassiner Trotsky en Turquie. C'était, selon Aleksandr Orlov, son ami Zinovivij Katznelson qui tirait les ficelles de Turkul. En revanche, le président Kemal voulut avoir une attitude « chevaleresque » et Trotsky jouit d'une réelle hospitalité sous cet angle.

[SUR LE VOTE SECRET]¹

(27 février 1929)

[...] A propos du vote secret, pour autant que je me souvienne, il était dit clairement dans ma lettre : il faut l'appliquer d'abord dans le parti, ensuite dans les syndicats, puis, d'après le résultat obtenu, dans les soviets. Le vote public fut introduit pour tenir l'ennemi en main grâce à la pression de l'opinion publique des ouvriers et surtout de leur avant-garde. Mais, à présent, la bureaucratie du parti dirige cet instrument contre la masse de celui-ci et le tourne dans les syndicats contre la masse ouvrière en général. On voit clairement où en sont arrivées les choses grâce au fait suivant : dans toute une série de provinces, la masse du parti avait eu connaissance, un, deux ou trois ans durant, de ce qu'à la tête du comité provincial du parti et du comité exécutif provincial des soviets se trouvaient des aventuriers, des prévaricateurs, de futurs traîtres ; elle le savait et pourtant elle se taisait. En présence d'une situation pareille, le vote secret est la première condition nécessaire au rétablissement de la démocratie au sein du parti. Dans les syndicats, le contrôle doit commencer par les organisations comprenant strictement des ouvriers de l'industrie, par les centres politiques les plus importants, par les parties du prolétariat les plus éduquées ; il faut avancer en étendant ce contrôle par cercles concentriques. En ce qui concerne les soviets, il faut être encore plus prudent. Je ne pourrais me prononcer catégoriquement sur ce dernier point qu'après avoir fait au préalable l'expérience dans le parti et dans les syndicats de l'industrie (non pas ceux de fonctionnaires). Evidemment, au cas où les données fournies par l'expérience tentée dans les syndicats seraient favorables, le scrutin secret ne pourrait être appliqué au début que partielle-

1. *Contre le courant* n° 24, 9 mars 1929, pp. 4-5. Nous n'avons que cet extrait traduit en français.

ment dans les élections aux soviets, sans nullement prendre l'obligation de l'introduire en général dans n'importe quelles circonstances. Il va de soi que nous ne considérons pas les formes démocratiques comme des fétiches. La protection de la dictature domine toutes les autres considérations. Mais la dictature est menacée de deux côtés : de l'extérieur par la contre-révolution s'affichant ouvertement (social-révolutionnaire, menchevisme, antisémitisme), à l'intérieur des cadres par l'insinuant thermidorisme. La bureaucratie utilise les idées et les méthodes de la dictature pour terroriser l'animateur de cette dictature : l'avant-garde du prolétariat. Dès que les masses se ranimeront sérieusement, la première tâche à accomplir sera de vérifier les cadres, les épurer, les renouveler et les subordonner au parti. Il peut se trouver que le vote secret soit l'unique issue permettant d'aborder cette tâche. Il est superflu d'ajouter que le mot d'ordre du scrutin secret n'a nullement un caractère de principe, d'universalité, obligatoire, en toutes occasions. C'est un mot d'ordre ad hoc, à déduire d'une crise, des contradictions existant entre les cadres et le parti. Mais, dans la situation présente, c'est un mot d'ordre très important.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Cet index renvoie aux noms de personnes citées, mais pas aux historiens non contemporains de Trotsky ou aux personnages de roman ou de théâtre. Les numéros en *italique* renvoient à l'appareil critique, chronologie, introduction et textes, les autres au texte de Trotsky. Les numéros suivis d'un astérisque * renvoient aux pages où sont données des informations biographiques. Nous avons délibérément renoncé à renvoyer systématiquement au nom ou au pseudonyme, renvoyant à celui qui est le plus employé dans le volume. Nous avons aussi renvoyé à des personnes non nommées mais clairement désignées, ainsi pour « ma femme » à N. I. Sedova.

- Abern, Martin (1898-1949), 20.
Adler, Victor (1851-1918), 202 *,
144.
Agatourov, 441.
Agranovsky, 371.
Aisenberg, 138.
Akhmatov, Mikhail, 16, 340.
Aleksinsky, Gr. A. (1879-1954),
223.
Alfonso (Dakhjoedin ou Tohir,
dit), 146, 151 *.
Andreev, A. A., 362.
Andréitchine, Giorgi, dit George,
372.
Ashkenazi, S. A., 145, 153, 372.
Avdeiev, A. A. Divilkovsky, dit
(1873-1932), 49.
Avvakum, 403.

Bakaiev, I. P., 49.
Bakounine, Mikhail, 394 *.
Balabolkine, voir Boukharine.

Barkine, Iossif, 371.
Bauer, Otto (1881-1935), 228 *,
344, 439.
Bebel, August (1840-1913), 180,
202 *, 253.
Beloborodov, A. G., 127 *, 189,
371.
Bennett, voir Petrovsky-Bennett.
Beneš, Eduard (1884-1948),
227 *.
Bernstein, Eduard (1850-1932),
172 *.
Blumenfeld, M. S., 17.
Bogdanov, A. A. Malinovski
(1873-1928), 409 *.
Bogouslavseky, M. S., 214 *, 371.
Boiarchikov, 442.
Bordiga, Amadeo (1889-1970),
200 *.
Borodine, Mikhail Grusenbeg, dit
(1884-1951), 232 *.
Boubnov, A. S., 318.

LÉON TROTSKY

- Boudienny, S. M. (1883-1973), 317.
- Boudzinskaia, R. L., 147.
- Boukharine, N. I., 16, 17, 19, 45, 46, 61, 77, 78-80, 106, 108, 111, 125, 136, 147, 150, 155-158, 197, 198, 200, 208, 209, 211, 229, 239, 242-244, 249, 250, 257, 262, 263, 269, 270, 273, 276, 286, 289, 299, 312-315, 318, 337-339, 350, 369, 376-378, 381, 395, 400, 423, 424, 433, 434, 443.
- Boulanov, P. B. (1895-1938), 448*.
- Boutov, G. V., 416.
- Brentano, Lujo (1844-1931), 363*.
- Brandler, Heinrich, 20, 58, 198*, 202, 223, 247, 248, 252.
- Bronstein, Nina, ép. Nevelson, 110.
- Cannon, James P. (1885-1973), 15, 20, 143.
- Chamberlain, Austen (1863-1937), 43*.
- Chatounovsky, I. M. (1876-1932), 167*.
- Chen Duxiu (1879-1942), 22, 51*, 262, 274, 286.
- Chestakov, A. V. (1877-1964), 172*, 173.
- Chklovsky, G. L. (1875-1937), 34.
- Chliapnokov, A. G. (1883-1943), 386*.
- Choumskaia, Ida, 372.
- Dai Jitao (1871-1949), 91*.
- Darwin, Charles (1809-1882), 397, 399*.
- Deng Yenda (1895-1931), 297.
- Dingelstedt, F. N., 371.
- Drobnis, I. I. N. (189 -1937), 214*.
- Drozdov, Andréï, 118.
- Dühring, Karl (1833-1921), 409*.
- Dzerjinski, Feliks E., 57, 102, 174*.
- Eastman Forrester, Max (1883-1969), 163*-166.
- Engels, Friedrich (1820-1895), 172*, 202, 248, 260, 394, 395, 398, 400, 402-406, 409, 425, 427-429.
- Eltsine, B. M., 254, 339.
- Eltsine, Viktor P., 141, 254*.
- Ercoli, voir Togliatti.
- Evdokimov, Efim (1890-1940), 364*.
- Evdokimov, G. E., 49.
- Fischer, Ruth (Eisler, Friedländer, Pleuchot), 22, 65, 116, 199*.
- Ford, Henry (1863-1947), 178*.
- Froumkine, M. I. (1878-1939), 192*, 442, 443.
- Frounzé, M. V. (1885-1925), 230*.
- Gauss, Karl Friedrich (1777-1865), 248*.
- Gengis Khan, 16.
- Gevorkian, Sokrat, 17, 339, 371.
- Ginzburg, L. S., 372.
- Girault, Suzanne Depollier, dite (1882-1973), 199*.
- Girchik, Léonide, 372.
- Glotzer, Albert Manning (né en 1908), 20.
- Goethe, Wolfgang (1802-1832), 231*.
- Goldfarb, voir Petrovsky-Bennett.
- Gorki, Maksim Pechkov, dit, 49.
- Gramsci, Antonio, 200.
- Gouralsky, dit Lepetit, Kleine, Haifisz, dit Abraham (1890-1960?), 230-232.
- Goussev, I. I. Drabkin, dit S. I. (1874-1933), 174*, 175, 341.

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

- Grünstein, K. I. (1887-1937?), 148, 189*.
- Grünstein, Rebecca Ashkenazi, ép., 145, 148, 189.
- Guizot, 80.
- Hanecki, Jakob Firstenberg, dit (1879-1939), 51.
- Harriman, E. H., 174.
- Harriman, W. A. (né en 1891), 174*.
- Hécube, 185.
- Hegel, 396.
- He Long (1896-1969), 262*, 266, 300.
- Helvétius (1715-1771), 245*.
- He Mengxiong (1903-1931), 299*.
- Heller, Arkadi, 371.
- Heym, Guido, 161.
- Hilferding, Rudolf (1877-1941), 66, 401*.
- Hugo, Victor, 317.
- Humbold, voir Bennett.
- Iagoda, Henrikh G., 376*, 448.
- Iakovine, Gr. Ia., 17, 339.
- Iakovlev, A. I. (1900-1937?), 104*, 105, 319.
- Iakovlev, Ia. A. Epstein, dit (1896-1939), 436.
- Iaroslavsky, Emelian, Minei Gubelman, dit (1878-1943), 140*, 152, 174, 188, 193, 377.
- Ichtchenko, A. G., 149, 154, 213, 371, 445.
- Iossélévitch, 371.
- Ioudine, Rafail, 371.
- Jacquemotte, Joseph (1883-1936), 200*, 201.
- Jaurès, Jean (1859-1914), 202*.
- Jordania, N. N. (1870-1953), 427*.
- Kaganovitch, L. M. (né en 1893), 138, 169, 313, 338, 347, 376.
- Kalinine, M. I. (1875-1946), 189*, 312, 362, 443.
- Kamenev, Lev B. Rosenfeld, dit, 15, 17, 19, 37, 86, 127*, 137, 142, 147, 160, 189, 248, 313, 320, 339, 378, 385.
- Karolyi, Mihail (1875-1955), 221, 222*.
- Kasparova, V. D. Djovadovka, ép. (1875-1937), 34, 141*-144, 328.
- Katayama, Sen (1859-1933), 240*.
- Katznelson, Z. B., 449.
- Kavtaradzé, S. I., 102.
- Kemal, Moustafa (1881-1938), 448, 449*.
- Kerensky, A. F. (1881-1970), 17, 211, 316*.
- Kerjentsev, Platon M. Lebedev, dit V. (1881-1940), 341*.
- Khanbougadov, 372.
- Kharlamov, 214, 215.
- Khrouchtchev, N. S., 343.
- Kievlenko, Ia. A., 371.
- Kirov, S. M. Kostrikov, dit, 362.
- Kolarov, Vassil, 51, 195, 228*, 229, 242.
- Korsch, Karl (1886-1961), 325*.
- Koltchak, A. V. (1874-1920), 330.
- Kornilov, L. G. (1870-1918), 211*.
- Kossior, V. V. (1891-1938), 214*.
- Kouibychev, V. V. (1888-1935), 76*.
- Kozlovsky, T., 371.
- Kramař, Karel (1860-1937), 227*.
- Krasnov, 138.
- Krassine, L. B. (1870-1926), 175*.
- Krestinsky, N. N., 159.
- Kroupskaja, N. N., 49.
- Krzijanovsky, Gleb, 341.
- Kun, Béla (1886-1939), 51, 221*, 222, 400.
- Kuusinen, Otto (1881-1964), 152*, 157, 175, 184, 195, 197,

LÉON TROTSKY

- 201, 229, 236, 242, 250, 257, 268.
- Lachévitch, M. M., 49.
- LaFollette, Robert (1885-1925), 59 *, 111, 116, 222.
- Lagrange, Joseph (1736-1813), 248 *.
- Lapine, Dmitri, 217 *, 218.
- Lapinsky, 159.
- Laplace, Pierre de (1749-1827), 432 *.
- Larine, Iouri, Mikhail Aleksandrovitch, dit (1882-1932), 341.
- Lassalle, Ferdinand (1825-1864), 428 *.
- Lefebvre, Raymond, 47.
- Lénine, Vladimir Ilyitch Oulianov, dit, 39, 47, 49, 52-54, 65, 72-75, 102, 104, 111, 115, 137, 164, 165, 174, 177, 191, 200-202, 222, 225, 226-231, 234, 237, 241-246, 248, 250, 267, 270, 272, 283, 288, 290, 337, 345, 349, 356-402, 404-406, 408-410, 413, 414, 417, 418, 426, 442, 447.
- Lenorovič, Hynek, 236, 237.
- Lepetit, 47.
- Levi, Paul, 226.
- Liadov, Martin M. Mandelstamm, dit (1872-1947), 176 *, 341.
- Lipec, voir Petrovsky-Bennett, 230 *.
- Livshitz, B. S. (1906-1949), 138 *, 141, 234.
- Lizdine, 49.
- Lobatchevsky, N. I. (1793-1856), 248 *.
- Lominadzé, V. V. (1897-1935), 261 *, 264, 273, 276, 290, 298.
- Lriot, Fernand, 199 *, 202.
- Lozovsky, S. A. Dridzo, dit (1878-1942), 238.
- Lukács, Gyorgy (1885-1971), 400 *.
- Luxemburg, Rosa (1870-1919), 225 *, 226.
- Mach, 409.
- Magid, Moussia, 17, 379.
- Mandelstamm, N. M. (1879-1929), 355 *.
- Mannerheim, baron Karl (1867-1951), 229.
- Manouilsky, D. Z. (1883-1959), 152 *, 159, 175, 178, 197, 198, 223, 224, 227, 247, 250.
- Maretsky, D. P., 123 *.
- Martynov, Aleksandr Piker, dit (1865-1935), 126 *, 151, 158, 184, 201, 204, 232-234, 236, 237, 241, 242, 247, 250, 268, 340.
- Marx, Karl, 53, 106, 176, 177, 202, 241, 245, 248, 260, 261, 355, 394, 395, 397, 398, 400, 402, 403-406, 408-410, 413, 417, 425, 427-430.
- Maksimov, Piotr, 371.
- Martov, Iouli O. Cederbaum, dit (1873-1923), 224 *.
- Maslow, Arkadi, Isaac Tchéreminski, dit (1891-1941), 116.
- Mdivani, P. G., dit Boudou, 102.
- Mekhlis, Lev Z. (1889-1953), 313 *.
- Melnais, Karl, 371.
- Mendeleiev, D. I. (1834-1907), 397 *, 398.
- Messali Hadj, 158.
- Meyerhold, V. E. (1874-1940), 377 *.
- Miasnikov, 19.
- Mikoyan, Anastas I. (1895-1968), 78, 435 *.
- Millmann, 371.
- Moglinova, Aleksandra Z. (née en 1925), 110.
- Moisienco, 189.
- Monatte, Pierre (1881-1960), 199 *, 202.
- Molotov, V. Skriabine, dit (1890-

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

- 1986), 106*, 169, 170, 270, 313, 331, 332, 340, 346, 362, 384.
- Mouralov, N. I. (1877-1937), 49, 153, 163*, 189.
- Mratchkovsky, S. V. (1888-1936), 189*, 372.
- Müller, Hermann (1871-1939), 448*.
- Münzenberg, Willi, 47, 158.
- Napoléon I^{er}, 125, 317*, 347.
- Napoléon III (1808-1873), 245*, 317.
- Naoumov, 147.
- Nehru, Jawhharlal, 158.
- Nemec, Antonin (1855-1926), 227*
- Netchaiev, N. V., 371.
- Neumann, Heinz, 227, 261.
- Neurath, Alois, 22.
- Nevelson, Man, 19.
- Nikolaiev N. I., 214, 215.
- Nikon, 403.
- Novgorodtseva K. T., ép. Sverdlova (1879-1960), 34.
- Okoudjava, M. N., 372.
- Olminsky, M. S. Aleksandrov, dit (1863-1933), 426*.
- Ordjonikidzé, Gr. K. (1886-1937), 50*, 102.
- Orlov Aleksandr, Mikhail Feldbin, dit, 449.
- Ossinsky, V. V. Onolensky, dit (1887-1938), 384*.
- Ostrovskiaia, Nadejda, 372.
- Oufiltsev, N. I. (1888-1938), 384*.
- Ouglanov, N. I., 19, 20, 253, 255, 313, 338-340, 369.
- Oupeninch, 31.
- Ouspensky, Gleb, 147*.
- Oustrialov, N. V. (1890-1937), 245*, 350.
- Padmore, George, Malcolm Nurse (1903-1959), 158.
- Palatnikov, N. I. (né en 1898), 138*, 154, 372.
- Patriarka, Vsevolod, 141.
- Pavliotchenko, 95.
- Pavlov, 138.
- Paz, Maurice, 165, 199.
- Pepper, Jozef Pogany, dit John (1866-1937), 51, 176*, 221-223, 227, 232, 242, 247, 250.
- Peterson, A. A., 49.
- Pereverzev, N. N., 36.
- Petlioura, Semion, V. (1879-1926), 201*, 231.
- Petrovsky G. I. (1878-1956), 338*.
- Petrovsky-Bennett, 230-232, 242, 250, 340.
- Pevzner, Khanaa, 371.
- Piatakov, I. G. (1890-1937), 19, 49, 122*, 136, 142, 146, 147, 153, 385, 444, 445.
- Piatnitsky O. (1882-1939), 162*, 203.
- Pilsudski, Josef (1867-1935), 61, 224*, 345, 413.
- Plékhanov, G. V. (1857-1918), 228*, 246, 425.
- Ponce-Pilate, 187.
- Poutilov, Aleksei, 171.
- Poznansky, I. M., 372, 415*.
- Préobrajensky, E. A. (1886-1937), 28, 32, 126*, 127, 141, 152, 189, 445.
- Priam, 185.
- Pugh, Arthur (1876-1955), 345.
- Purcell, A. A. (1872-1935), 91, 122, 158, 247, 345.
- Qu Qiubai, 286, 299.
- Radek, Karl B. Sobelsohn, dit (1885-1939), 28, 32, 34, 119*-125, 142, 149, 189, 201, 213, 242, 255, 310, 371, 445.
- Radić, Stejan, 59*, 111, 116.
- Radzévitch, F. S., 141.

LÉON TROTSKY

- Rafail, R. B. Farbman, dit, 214 *, 371, 374, 387, 388.
- Rafès, M. G. (1883-1938), 51, 201 *, 231, 232, 250, 340.
- Raitman, 371.
- Rakovskaia, Aleksandra, 376.
- Rakovsky, Kristian G. (1873-1941), 101, 110, 114, 115, 142, 189, 201, 217, 218, 223, 255, 376.
- Raskolnikov, F. F. Jline, dit, 238 *, 239.
- Reed, John (1887-1920), 163 *.
- Rennenkampf, P. K. (1850-1918), 264 *.
- Renner, Karl (1870-1950), 201 *, 227.
- Rioutine, M. N. (1902-1937), 92.
- Rosenberg, Arthur, 22.
- Rosengaus, Ilya, 115 *, 371.
- Rosmer, Alfred, 199-202.
- Roudzoutak, J. E. (1887-1938), 173 *, 174, 180.
- Roy, M. N. (1887-1954), 239 *, 240.
- Rozanov, Aleksandr, 115.
- Rykov, A. I., 19, 57, 76 *, 78, 86, 111, 128-136, 137, 152, 171, 172, 191, 193, 270, 312, 314, 315, 318, 337, 338, 364, 369, 434, 443.
- Saakian, 371.
- Safarov, G. I. (1891-1942), 34, 122 *, 147, 193, 199, 208, 385, 444, 445.
- Salsonov, 376.
- Sandino, Augusto César, 158.
- Sapronov, T. V., 214, 386.
- Sarkis, 444, 445.
- Scheflo, Olav (1883-1959), 22.
- Schwalbe, Filip, 16, 379.
- Schwartz, I. I. (1879-1951), 121 *.
- Sedov, L. L. (1906-1938), 16, 118, 254.
- Sedova, N. I. (1882-1962), 148, 153, 377.
- Sémard, Pierre (1887-1942), 66 *, 199, 201.
- Sérebriakov, L. G. (1890-1937), 189 *, 254.
- Sermouks, N. M., 415.
- Shachtman, Max, 20.
- Shakespeare, 229.
- Simachko, Aleksandra, 372.
- Skliansky, E. M. (1892-1925), 270 *.
- Skvortsov-Stepanov (1870-1928), 358 *, 359.
- Slepkov, A. N. (1900-1937), 123, 208 *, 218, 339.
- Smeral, Bohumir (1880-1941), 200 *, 201, 227, 228.
- Smilga, Ivar T. (1892-1937), 32 *, 127, 149, 371, 418.
- Smirnov, I. N. (1881-1936), 114, 141 *, 189, 213, 349, 372.
- Smirnov, V. M. (1887-1937), 145 *, 153, 205, 208, 209, 214, 216, 323, 325, 329, 386, 387, 419.
- Sokolnikov, G. I. Brilliant, dit (1888-1939), 49, 57, 80, 361.
- Solntsev, Eleazar B., 17, 163.
- Soloviev, 49.
- Sournov, 371.
- Sosnovsky, L. S. (1886-1937), 189 *, 371.
- Souvarine, Boris Lifschitz, dit (1895-1984), 199 *, 202.
- Spector, Maurice, 20, 143.
- Staline, Iossif Djougachvili, dit, 16, 19, 20, 45, 49, 50, 53, 57, 65, 76, 87, 90, 102, 106, 107, 121, 125, 128, 133-136, 151, 154, 164, 170, 172, 185, 190-192, 199, 204, 224, 229, 239, 249, 250, 261-263, 270, 283, 296, 298, 304, 312-315, 317, 318, 325-328, 331-333, 336-340, 349, 351, 353, 358, 361, 364, 384, 393, 395, 400, 402, 404-407, 410-412, 415, 416, 423, 424, 426, 442, 443, 446, 448.

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

- Sten, J. E. (1899-1937), 338 *, 379.
Stolypine, Piotr A. (1862-1911), 150, 298 *.
Strakhov, voir Qu Qiubai, 290.
Stroilov, voir Oupenninch.
Subhi, 448.
Sun Yat-sen, 240 *, 336, 423.
Sverdlov, 34.
Swabeck, Arne, 20.

Tan Pingshan, 51 *, 52, 71, 239, 240, 262, 274, 297.
Tarassov, 371.
Tarkhanov, O. S., 147.
Tchetchélachvili, Ali, 372.
Tchiang Kai-chek, 62 *, 91, 122, 126, 158, 235, 240, 247, 265, 274, 281, 285, 336.
Tchernov, Victor, 335.
Tchoubar, V. Ia. (1891-1939), 175.
Teplov, N. I., 141, 328.
Ter-Oganessov, 118 *.
Ter-Vaganian, Vagarchak, 371.
Thälmann, Ernst (1886-1944), 19, 65 *, 66-69, 71, 116, 193, 201, 223, 266, 326.
Thalheimer, August, 20.
Thomas d'Aquin (1225-1274), 401 *, 402.
Thorez, Maurice, 16, 143, 146.
Togliatti, Palmiro, 16, 143, 146, 201 *.
Treint, Albert, 22, 199 *.
Trilisser, M. A. (1883-1936), 376 *.
Tsereteli, Irakli G. (1882-1959), 211 *, 246, 247.
Tseitlin, Efim, 95.
Turkul, Anton, 449.

Valentinov, G. N., 208, 217, 372, 377.
Vardine, Ilya Mgledzé, dit (1890-1943), 142 *, 147.
Varga, Jenö (1879-1964), 159 *, 221.
Vergeat, Marcel (1891-1920), 47.
Viaznikovtsev, B. N., 118 *.
Vinogradskia, Paulina, 152.
Vladimirov, 138.
Volkov, P. I., 110.
Volkov V. P., 110.
Volkova, Zinaida, née Bronstein, 110.
Volotnikov, B., 15, 17.
Voltaire, 173.
Volynsky, 20.
Vorochilov, K. E. (1881-1969), 312 *, 316-318, 362, 369, 443.
Vuyovic, Voja, 147, 199 *.
Vychinsky, A. I., 364.

Walecki, Henryk, Maksimilian Horwitz, dit (1877-1937), 223 *, 225, 242.
Wang Jingwei (1883-1944), 126, 281 *, 297, 304, 345.
Wang Ming, 299.
Warski, Adolf Warszawski, dit (1868-1937), 225 *, 226, 267.
Wilson, Thomas Woodrow, 230 *.
Witos, Kazimierz, 345.
Wittorf, John, 19, 326.
Wrangel, P. N. (1878-1928), 31 *, 179, 190, 191.

Ye Ting (1897-1946), 262 *, 266, 300.

Zassoulitch, Véra Ivanovna (1848-1919), 425 *, 426, 427.
Zeigner, Erich, 69.
Zelensky, I. A. (1890-1938), 118 *.
Zetkin, Clara (1857-1933), 225 *, 226, 240, 266, 267.
Zinoviev, G. E. Radomylsky, dit (1883-1936), 16, 22, 34, 37, 46, 49 *, 50, 57, 86, 127, 135-137, 142, 143, 146, 147, 161, 172, 189, 192, 193, 197, 199, 200, 206, 211, 224, 225, 229, 236, 239, 242, 248, 250, 286, 310, 312, 378, 385, 386, 395, 400, 445.

INDEX DES PÉRIODIQUES

- Bolchevik*, 80, 387.
Bulletin d'information de l'industrie lourde, 43.
Bulletin de l'Université chinoise, 292, 298.
Inprekorr, 90.
Iskra, 234.
Krasnaia Gazeta, 46.
Krasnaia Nov, 232.
Militant, 20.
- Nache Slovo*, 237.
New York Times, 43.
Novaia Jizn, 49.
Pravda, 29, 36, 65, 79-84, 87-89,
104, 119, 126, 129, 151, 162,
204, 272, 276, 377, 387.
Questions et Réponses, 77, 81.
Times, 43.
Troud, 377.
Zaria Vostoka, 246.

INDEX DES MATIÈRES

- Afghanistan, 238, 239.
Afrique du Sud, 238.
Allemagne
– action de mars 1921, 226, 266.
– élections de 1928, 42.
– révolution 1918-1919, 70, 233.
– révolution 1923, 21, 26, 42, 51, 54, 55, 57-59, 62, 121, 247, 271, 274, 284.
– parti communiste, 70, 71, 198, 199.
Alma-Ata, 116, 145, 255, 373.
Amis de l'U.R.S.S., 46.
Anarchisme, 331, 348, 424.
Article 58 du Code pénal, 31, 32, 190, 194, 366.
Austro-marxisme, 227, 228.
Autocritique, 34, 35, 106, 197, 323, 361, 362, 383, 419.
Autriche, 233, 271, 274.
Aventurisme, 161, 329, voir aussi Chine — Soulèvement de Canton.
- Blocus postal, 441.
Bolchevisation, 160, 228.
Bolchevisme, 115, 184, 210, 231, 233, 235, 237, 252, 269, 282, 288, 331, 335, 354, 370, 384, 388, 436, 438, 445.
Bonapartisme, 315, 317, 346, 351, 361.
- Bourgeoisie, 269, 271, 276, 280, 350, 351.
Bulgarie, 51, 54, 60, 228, 229, 247, 412.
– tesnjaki, 228.
Bundisme, 230.
Bureaucratie, bureaucratisme
– ouvrière, 343, 345-347, 389.
– régime, 35, 105, 107.
– soviétique, 30, 47, 52, 59, 96, 102, 104, 105, 175, 176, 180, 181, 185, 192, 210, 323, 336, 346, 350, 368, 382, 389, 391, 415.
Capitulationnisme, 70, 143, 382.
Centralisme, 48.
Centrisme (stalinisme), 27, 32, 34, 45, 56, 57, 60, 124, 135, 137, 141, 145, 160, 191, 192, 197, 204, 250, 317-320, 330-332, 340-345, 347-349, 352-355, 357, 366-370, 375, 382-384, 388, 443-446.
Chine, 42, 44, 51, 55, 60, 121, 124, 125, 148, 157-160, 179, 180, 206, 230, 232, 257-327, 412, 421-424, 430.
– insurrection de Canton 1927 : 112, 124, 258, 262-264, 266-269, 291, 301.
Ciseaux (des prix industriels et agricoles), 56, 129, 133.
Colonies (voir déportation).

LÉON TROTSKY

- Comité syndical anglo-russe, 43, 46, 61, 235, 413.
Communisme de guerre, 72, 137.
Conseil supérieur de l'économie nationale, 363.
Conseil du travail et de la défense, 169.
Constituante, 148, 184, 279, 280, 282, 283, 288, 293-296, 421-424.

Darwinisme, 396, 398.
Décistes (partisans du Centrisme démocratique), 143, 151, 208, 209, 214-216, 323, 329, 379-388, 419, 445.
Déportation, 186, 197, 253.
Dialectique, 395, 396.
Dictature démocratique des ouvriers et de la paysannerie, 157, 349.
Dictature du Proletariat, 27, 28, 31, 56, 76, 81, 90, 100, 269, 333, 346, 348, 349, 359, 392, 410.
Dnieprostroi, 167-172, 174, 176, 182, 187, 191, 194.
Douma, 288.
Droite (du P.C. de l'U.R.S.S.), 27, 28, 32, 45, 60, 92, 93, 109, 118, 132, 135, 137, 191, 192, 197, 204, 237, 247, 248, 250, 312-315, 318, 319, 330-332, 342, 344, 348, 352-357, 359-362, 367-369, 374, 375, 382, 388, 412, 443-446.

Edification socialiste, 74, 76, 88, 97, 359.
Egypte, 287.
Empirisme, 396.
Estonie, 59, 60, 63, 412.
Etats-Unis d'Amérique, 59, 326.
Etats-Unis socialiste d'Europe, 21.

Facisme, 148, 194, 247, 315, 342, 369, 423.
Fatalisme, 100.
Fraction, 37, 160, 185, 193, 252, 331, 361, 376, 415, 416, 443.
Féodalisme bureaucratique et féodalisme, 175, 176, 333, 426, 428.
Finlande, 229.
France, 51, 196.
— révolution française, 88.

G.P.U., 71, 79, 412, 415, 416, 448, 449.
Grande-Bretagne, 51, 55, 60, 61, 64, 196, 271, 287, 313.
Guomindang, 55, 62, 63, 91, 109, 124, 148, 149, 157, 159, 235, 260, 269, 274, 276-283, 293, 335.

Hongrie, 233.

Indes, 239.
Indonésie, 149, 150.
Insurrection, 272, 306, 423, 424.
Internationale, II^e, 202.
Internationale, III^e
 - en général, 35, 44, 46, 58, 67, 70, 97, 122, 134, 159, 162, 202, 215, 226-228, 230, 232, 235, 238, 240-242, 250, 251, 258, 274, 295, 297, 303-305, 312, 434.
 - O.M.S., 162.
 - régime, 22, 71, 241.
 - projet de programme et critique, 23, 44, 45, 109, 111, 136, 140, 146, 217, 218, 397, 422.
 - II^e congrès, 47.
 - III^e congrès, 66, 266.
 - IV^e congrès, 47.
 - V^e congrès, 45, 46, 48-50, 58, 66, 112, 121, 197, 198, 200, 284.
 - VI^e congrès, 21, 39, 41, 43, 46-49, 53, 60, 109, 111, 116, 125, 134, 137, 142, 157-162, 195-212, 216, 229, 244, 245, 250, 254, 257, 258, 269, 286,

ŒUVRES, JUILLET 1928-FÉVRIER 1929

- 288, 292, 306, 309, 327, 357, 384, 386, 416, 422, 461.
— Plénum de février 1928, 64 sq, 114, 121.
— Plénum d'octobre 1928.
- Internationale (IV^e), 216.
- Internationale paysanne (Krestintern), 68, 109.
- Internationale syndicale d'Amsterdam, 347.
- Jacobins, 347, 354.
- Japon, 240.
- Journée rouge, 200.
- Koulaks, 29, 64, 75-86, 90, 95, 98, 100, 105, 117, 118, 120, 126, 130, 133, 134, 346, 349-350, 351, 356, 392, 414.
- Labour Party, 122, 218.
- Léninisme, 404-410.
- Ligue anti-impérialisme, 46.
- Malaria, 116, 146, 342, 376, 377.
- Matérialisme historique, 396-401.
- Menchevisme (et mencheviks), 51, 149, 157, 230, 231, 233, 235, 288, 345, 439, 450.
- Nep, 24, 57, 72, 73, 234, 359, 436.
- Œuvres (de Trotsky) en russe, 236.
- Opportunisme, 258, 289, 356.
- Opposition
- russe en général, 21, 23, 24, 29-32, 34, 35-38, 42, 51, 58, 64, 57-79, 85, 87, 91-95, 105-107, 111, 117, 118, 120, 126, 133, 143, 160, 164-166, 173, 179, 190-193, 195-197, 202, 205, 207, 208, 211, 215, 238, 266, 303, 304, 306, 318-320, 322, 327, 328, 335-337, 351, 353, 355, 359, 360, 365, 375, 378, 384, 410, 415, 416, 420, 433, 443, 445.
 - de 1923, 33, 50, 117, 226, 386.
- de Leningrad, 34, 386.
 - unifiée, 117.
 - Plate-Forme, 79, 81, 90, 179, 196, 310, 320, 321, 419.
- Oustrialovisme, 89, 126, 211, 245, 330, 331, 341, 368, 380.
- Parti communiste de l'U.R.S.S.
- en général, 23, 24, 35, 45, 71, 128, 201, 344-370, 379, 382, 418-420.
 - son appareil, 28, 92, 93, 96, 103-106, 118, 183, 185, 193, 312, 314, 315, 317, 320, 324, 341, 380, 381, 415.
 - sa C.C.C., 50, 102, 104.
 - ses congrès : X^e, 33.
 - XI^e, 74, 321.
 - XII^e, 26, 56, 434.
 - XIII^e, 193.
 - XIV^e, 86, 87, 98, 189, 193, 362.
 - XV^e, 32, 38, 46, 76, 78, 91, 94, 95, 98, 99, 161, 172, 178, 434.
 - son C.C. de juillet 1928, 126-136, 143, 144, 150, 318, 374, 434.
 - son C.C. d'octobre 1928, 312, 450.
 - son noyau prolétarien, 36, 38, 89, 105, 137, 186, 194, 315, 319, 351, 352, 380-382, 419, 420.
 - son régime, 21, 22, 24, 50, 120, 190.
 - vote secret, 190, 195, 324, 450.
- Parti ouvrier et paysan (« biclassiste »), 106, 122, 157, 240, 247, 335.
- Paysannerie, *passim*, 425, 431, 440.
- Pologne, 412.
- Poutilov, usines, 171-173.
- Professeurs rouges, 137, 237.

LÉON TROTSKY

- Radicalisation, 16, 68, 69.
Revendications transitoires, 157.
Révisionnisme, 401.
Révolution :
— mondiale en général, 25, 39,
44, 54, 66, 145, 233, 333, 335,
357, 402-404, 410, 412, 424,
425, 438.
— allemande, voir Allemagne.
— finlandaise, voir Finlande.
— française, voir France.
— 1848, 428, 429.
— 1905, 430.
— février 1917, 184, 426.
— octobre 1917, 54, 63, 64, 94,
97, 98, 133, 134, 166, 169, 178,
179, 182-184, 227, 241, 249,
250-252, 257, 284, 335, 336,
365, 370, 382, 416, 425.
- Scandales, 95, 103, 104, 161, 326.
Scolastique, 100, 134, 276.
Smytchka, 56, 74-77, 80, 81, 97,
98, 131, 177, 178, 193, 431-440.
Social-démocratie, 41, 42, 54, 64,
67-69, 157, 160, 234, 247, 252,
266, 324, 331, 340, 444.
Socialisme dans un seul pays, 21,
240, 335, 360.
Société des Vieux-Bolcheviks,
184.
Soviets, 288, 289, 380, 382, 423,
424, 450-454.
Stabilisation, 273.
- Stockage des blés, 74, 78, 82, 83,
85, 131, 350.
Subjectivisme, 100, 396.
Tchécoslovaquie, 200, 227.
« Testament » de Lénine, 47, 52,
164, 165, 190, 243, 250, 416.
Thermidor (ou thermidorien), 28,
29, 31, 35, 88, 122, 123, 134,
167, 187, 192, 336, 350, 355,
369, 374, 381, 412, 414.
« Trotskysme », 50, 51, 58, 65,
108, 109, 132, 133, 136, 140,
168, 169, 182, 191, 192, 213,
233, 236, 248, 272, 335-356,
359, 368.
- Ultra-gauchisme, 63, 109, 110,
121, 204, 336.
- U.R.S.S.
— en général, 54, 72, 207, 210 et
voir Parti communiste de
l'U.R.S.S.
— Nature, 346, 358.
— dualité de pouvoirs, 96, 315,
324, 381, 382, 384.
— prolétariat, 97, 265.
— Vieux bolcheviks, 212.
— Vieux Croyants, 403.
- Zemstvos, 128.
Zimmerwald-Kienthal (confé-
rence), 246.
Zinoviévistes, 318-320, 442, 446.

*Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en février 1989*

N° d'édit. : 904308. N° d'imp. : 6166-2039.
Dépot légal : février 1989.

Imprimé en France

Volumes déjà parus :

- Œuvres 1, mars 1933 – juillet 1933*
Œuvres 2, juillet 1933 – octobre 1933
Œuvres 3, novembre 1933 – avril 1934
Œuvres 4, avril 1934 – décembre 1934
Œuvres 5, janvier 1935 – juin 1935
Œuvres 6, juin 1935 – septembre 1935
Œuvres 7, octobre 1935 – décembre 1935
Œuvres 8, janvier 1936 – février 1936
Œuvres 9, mars 1936 – mai 1936
Œuvres 10, juin 1936 – juillet 1936
Œuvres 11, août 1936 – décembre 1936
Œuvres 12, décembre 1936 – février 1937
Œuvres 13, mars 1937 – avril 1937
Œuvres 14, mai 1937 – septembre 1937
Œuvres 15, septembre 1937 – décembre 1937
Œuvres 16, janvier 1938 – mars 1938
Œuvres 17, mars 1938 – juin 1938
Œuvres 18, juin 1938 – septembre 1938
Œuvres 19, octobre 1938 – décembre 1938
Œuvres 20, janvier 1939 – mars 1939
Œuvres 21, avril 1939 – septembre 1939
Œuvres 22, septembre 1939 – décembre 1939
Œuvres 23, janvier 1940 – mai 1940
Œuvres 24, juin 1940 – août 1940

2^e série :

Œuvres I, janvier 1928 – juillet 1928